This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,101,853

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE
I. *Droit, Lettres.* — Fascicule 3

CHARLES LAMB

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

Jules DEROCQUIGNY
Docteur ès lettres,
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille

LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART
—
1904

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE
I. *Droit, Lettres*. — Fascicule 3

CHARLES LAMB

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

Jules DEROCQUIGNY

Docteur ès lettres,
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille

LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART
—
1904

EN VENTE

A LILLE, chez M. Tallandier, rue Faidherbe, 11 et 13.

A PARIS, chez MM. Alcan, 108, Boulevard St-Germain,
et Welter, 4, rue Bernard-Palissy.

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE
I. *Droit, Lettres.* — Fascicule 3

CHARLES LAMB

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

Jules DEROCQUIGNY
Docteur ès lettres,
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille

LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART
1904

Le Conseil de l'Université de Lille a ordonné l'impression de ce mémoire le 22 Juin 1904.

L'impression a été achevée le 30 Septembre 1904.

A MON EXCELLENT MAÎTRE

AUGUSTE ANGELLIER

Indigne hommage de profondes
gratitude et affection.

J. D.

English
Jenks v
1-20-32
23250

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction 1

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I. — Enfant 7
Chapitre II. — Écolier 23
Chapitre III. — Commis. — *Sonnets* et *vers blancs* 39
Chapitre IV. — Crise. — Effusions poétiques; *Rosamund Gray* . . 58
Chapitre V. — Années de production (1798-1809). — Théâtre, journalisme, littérature pour les enfants, critique . 92
Chapitre VI. — Ralentissement dans la production (1809-1815). — Critique et littérature plaisante 162
Chapitre VII. — Arrêt dans la production (1815-1820) 183
Chapitre VIII. — Élia 204

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre I. — L'homme 279
Chapitre II. — Le sentiment 287
Chapitre III. — L'observation 297
Chapitre IV. — L'humour 305
Chapitre V. — L'esprit 361
Chapitre VI. — L'écrivain 368
Chapitre VII. — Le critique 395

Conclusion 401
Bibliographie 405

INTRODUCTION

Tandis que Wordsworth, en des vers solennels et parfois prosaïques, chantait la nature et proclamait le grand cœur du paysan, un prosateur poétique et dont le lyrisme était contenu par l'humour, disait Londres et la vie sociale et que le citadin, lui aussi, avait une âme (1). Il lisait une noblesse dans ces existences si déviées de la nature qu'emprisonne une grande ville fumeuse ; l'homme de loi drapé dans sa dignité et dont l'air profond cache le vide de l'esprit, le littérateur de profession qui, aveugle au monde extérieur, ne fréquente que les livres et finit par en devenir un lui-même, le bohême du journalisme oublieux de l'élémentaire distinction du tien et du mien, le commis étriqué et le bourgeois besogneux magnifiés à leurs propres yeux par une illusion absurde, le comédien aussi factice à la ville que sur les planches, tous revêtent pour lui une sorte de grandeur. Il n'est pas jusqu'aux misérables petits ramoneurs, jusqu'aux échappés de la cour des miracles, ces taches obscures ou lépreuses sur le fond sombre et malsain des cités, qui ne lui livrent leur secret de poésie.

Il déclarait préférer au radieux soleil la clarté des chandelles, au parfum des fleurs, le relent poudreux et moisi des vieilles bibliothèques, à la fraîcheur des lacs et des montagnes, l'atmosphère surchauffée et viciée d'une salle de spectacle. Il lisait, disait-il, sa philosophie sur les devises des antiques cadrans solaires, et les vieux mendiants, même imposteurs, lui prêchaient des sermons. Cet écrivain paradoxal était Charles Lamb. Il faisait les délices d'une génération rebelle à Wordsworth.

---

(1) « Mary (la sœur de Lamb) a remarqué, écrit Lamb à Wordsworth (lettre du 14 août 1814) que, d'après votre système, il était douteux si un habitant des villes avait une âme à sauver. »

En quête du merveilleux Coleridge demandait le mystère à la croisière hantée de son *Vieux Marin*, De Quincey décrivait ses hallucinations de mangeur d'opium. Il suffisait à Lamb, pour donner le frisson du surnaturel, d'évoquer le souvenir de ses terreurs enfantines, de caractériser les sorcières de Shakespeare, de livrer ses méditations de la veille de l'an. A côté de lui, Landor, Shelley et Keats incarnaient les éternelles aspirations de l'âme humaine dans des personnages de la Grèce antique. Lui, comme Montaigne, descendait en lui-même et y trouvait son héros. Et, tandis que Walter Scott faisait revivre un pittoresque passé évanoui, Lamb vivait et faisait vivre ses lecteurs au milieu d'un passé vénérable dont les vestiges étaient présents.

Il avait encore cette particularité, au milieu du groupe des romantiques, tous plus ou moins prophètes ou ardents réformateurs, qu'il n'annonçait aucune mission. Il ne proclamait pas de religion ni de philosophie nouvelles. Sa religion était la pitié, sa philosophie le rire. Les réalités dont il sentait le contact lui semblaient immuables. Si elles étaient tristes, l'ironie l'aidait à les accepter ; gaies, il en jouissait non sans le sentiment mélancolique de la fugacité des joies humaines et, bien qu'il ne professât pas d'accomplir un ministère, il donnait au monde une efficace leçon d'humanité et de contentement. Ce n'est pas lui, l'esprit toujours en garde contre la tristesse, qui allait y encourager les autres en s'y appesantissant.

Si Wordsworth couronne l'évolution romantique en ajoutant à l'esprit romantique, qui respire déjà dans les *Saisons* deThomson, dans l'*Elégie* de Gray, dans le *Village abandonné* de Goldsmith, dans les peintures de la vie rurale de Crabbe, la diction naturelle, alliée par Cowper à un esprit encore prosaïque, Lamb demande une partie non petite de son charme à une diction souvent presque précieuse, curieusement artificielle.

Ce qui, pourtant, ne l'empêche pas, par ses habitudes d'analyse psychologique, par certains côtés de moraliste à la manière d'Addison, de rejoindre les classiques, parmi lesquels le rangeraient encore la plénitude et la solidité de son style, si le caractère hétéroclite de son vocabulaire ne l'en tenait décidément éloigné.

La date où parut Lamb n'est pas indifférente. Il ne pouvait venir qu'à la suite de Rousseau, de Burns et de Cowper. Il suppose aussi l'existence antérieure de ce Sterne qui va puiser le romantisme à la plus généreuse source de la Renaissance française, Rabelais, et dans les élucubrations bizarres d'un homme de science du siècle d'Elisabeth, Burton, l'anatomiste de la mélancolie. Il fallait que fût en train ce mouvement de retour par delà l'âge classique, inauguré par la publication des ballades de Percy qui suscite les fabrications de Chatterton et de Macpherson, continué par Warton avec son *Histoire de la poésie anglaise*, dont une étape importante est la restitution à la scène du texte même de Shakespeare jusque-là indignement remanié, mouvement que Lamb lui-même allait précipiter en donnant ses *Spécimens des poètes dramatiques contemporains de Shakespeare*. Et l'âge classique, lui aussi, était un antécédent indispensable. Sans doute il fallait que son bloc de dur matérialisme, d'implacable bon sens, de diction nettement arrêtée, fût dans un état de complète désagrégation, mais il fallait anssi que son génie sain et clair eût légué ses utiles leçons.

Que le passé et Londres aient eu tant à dire au cœur de Lamb, cela tient peut-être aux circonstances matérielles du temps et du lieu. Un regard sur cette fin du XVIII^e siècle où il commence à vivre peut nous révéler en partie l'origine de ces sentiments.

Il a assisté à une métamorphose. Cela déjà éveille un regret chez l'homme attaché aux aspects familiers. Mais quand le changement est en pis, le regret se double.

Lamb avait pu voir ses concitoyens vêtus des costumes brillants et pittoresques que nous montrent les portraits de Reynolds et de Gainsborough. S'il ne vit pas Goldsmith, médecin, promener sa culotte de soie pourpre, sa roquelaure écarlate, son épée et sa canne à pomme d'or, il avait pu rencontrer Fox et ses partisans dans l'uniforme chamois et bleu de Washington et les membres du Club Constitutionnel, fondé en 1789, vêtus de la redingote bleu foncé, du collet de velours orange, du gilet et de la culotte de casimir blanc ; il avait vu le vieux *Bencher*, Thomas Coventry, arpenter la terrasse du Temple avec un gilet rouge, un habit tabac orné de boutons d'or obsolète, et le patron de son père ceindre l'épée pour aller assister à un dîner (1). Les mendiants mêmes qu'il voyait avaient un « accoutrement pittoresque » (2) bien différent des lamentables démises de *gentlemen* dont ils s'affublent aujourd'hui.

Le spectacle peu à peu pâlit. Dès avant la fin de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, c'était l'usage général de l'habit de cour et de l'épée au Parlement qui s'éteignait. Seuls quelques membres âgés, dans les grandes occasions, et les ministres, persistaient à paraître dans la tenue d'autrefois. En 1780, le port de l'épée dans les réunions mondaines et dans les lieux publics commence à se démoder. En 1793 (Lamb avait dix-huit ans), vient l'ère du jacobinisme et de l'égalité qui opère une complète révolution dans le costume. Plus de tricorne, mais le chapeau haut de forme, flexible, il est vrai, et de couleur, mais déjà la chose disgracieuse qu'est son actuel descendant. Au lieu de la culotte, des bas et des souliers à boucles d'argent, le pantalon et les bottes. Les perruques et les cheveux poudrés ont fait leur temps. On porte les cheveux courts.

Un monde brillant et divers disparaissait. Il pouvait laisser des regrets même à qui n'avait pas d'yeux pour le pittoresque. Il y a dans l'adoption par Lamb de « la livrée du clerc », le noir, comme un retour au costume des professions encore en usage au milieu du XVIIIe siècle. Il resta quelque peu réfractaire aux modes nouvelles. Que l'on regarde le croquis tracé de lui en 1823 par son collègue Brook Pulham. La guêtre qui monte jusqu'au genou imite le bas du précédent siècle.

Un grand changement aussi passait sur la ville. Dès son enfance Lamb avait vu la pioche des démolisseurs à l'œuvre dans la Cité, dont la plus grande partie a été rebâtie depuis 1785. A la place des vieilles constructions sacrifiées, il voyait s'élever les édifices publics dénués de goût qu'a légués le XVIIIe siècle et des maisons particulières pénibles par leur laideur. Rien ne remplaçait les enseignes du vieux Londres, si « décoratives » (3), dont les rues comme Cheapside étaient jadis égayées.

De plus, Londres se dispersait. Il commençait à n'être plus la ville resserrée, sorte de ville de province, où l'on se connaissait, où le commerce de la société était encore possible, ce Londres enfin qu'avaient aimé Johnson et Hogarth. On ne doutera pas des regrets que ce changement put laisser dans l'esprit de Lamb quand on le verra un jour, vers ses dernières années, alors aussi que le temps aura fauché autour de lui les « vieux visages familiers », se sentir dans les rues de sa ville natale comme au milieu d'un désert.

---

(1) *The Old Benchers.*
(2) *A Complaint of the Decay of Beggars.*
(3) *The decay of Beggars.*

Ces considérations laissent entrevoir qu'on ne va pas se trouver ici en face d'une « pure intelligence ». A vrai dire, l'homme nous a séduit autant que l'écrivain. Nous attarder en sa compagnie aimée est le plaisir qui nous a tenté. Comme l'écrivain est volontiers, quoique discrètement, et parfois, ce qu'il ne faudra pas oublier, trompeusement, autobiographique, nous lui laisserons la parole le plus souvent possible, nous encourageant de ce qu'il écrivit lui-même à son ami Wilson, auteur d'une biographie de De Foe : « Je pense que la façon dont vous avez conçu la « Vie » est la plus judicieuse que vous pouviez choisir ; vous lui avez fait raconter sa propre histoire ». Heureux si, comme Wilson, nous pouvions mériter l'éloge qu'ajoute Lamb : « et vos commentaires sont en harmonie avec le récit » (1).

Cette étude ne risque pas de faire double emploi en France. Quelques pages de Philarète Chasles, hautement admiratives, justement appréciatives dans l'ensemble, mais qui, assez curieusement, dès qu'elles précisent, donnent l'impression d'un Lamb plus petit, par trop d'insistance sur son caractère de descripteur de « petits débris », d'écrivain « nonchalant, babillard » et qui traite son lecteur avec la désinvolture romantique d'un Sterne ou, qui pis est, d'un Byron, l'homme profond échappant au critique sans doute parce qu'il ignorait le secret de sa vie ; un article apitoyé d'Amédée Pichot (2) sous le coup de la révélation de ce secret, avec une tendance à ne plus voir dans Lamb qu'un cas pathologique troublant ; une esquisse, par Eugène Fourcade, des principales scènes de la vie de Lamb habilement dramatisées ; une notice biographique et littéraire introduisant un volume de traductions d'Essais d'Elia publié en 1880 par Louis Dépret ; voilà, avec une allusion de Sainte-Beuve (1), toute la littérature que nous ayons sur Charles Lamb.

---

(1) *Letter to Wilson.* November 15th., 1829.

(2) Sous la direction d'Amédée Pichot, quelques adaptations d'« Essais d'Elia » avaient paru dans la *Revue Britannique* entre 1831 et 1839.

---

(1) Sainte-Beuve imita le XI^{e} sonnet de Lamb. Le voici :

Hélas ! répondez-moi, qu'est-elle devenue ?
Math. Régnier, Stances.

Nous étions deux enfants à passer notre enfance,
Mais Elle était charmante et plus jeune que moi ;
Nous vivions d'une égale et mutuelle foi,
Et cette sœur aimable avait nom Innocence.

Nous aurions tous les deux pleuré pour une absence.
Mais voilà qu'un matin l'Orgueil me prend : « Et toi,
N'es-tu pas homme enfin ? » Il dit, et je le crois.
Je me mêle à la foule, et l'air impur m'offense.

Ma jeune amie en pleurs s'enfuit à cet affront,
Cachant dans ses deux mains la rougeur de son front :
Je la perdis alors dans la forêt profonde.

O douce Bien-Aimée, où donc a-t-elle fui ?
Dites, quel chaste Eden me la cache aujourd'hui ?
Que je la cherche encor, fût-elle au bout du monde.

(Sainte-Beuve. Poésies, 1. 431)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ENFANT

Si, au hasard de vos promenades dans Londres, vous acheminant du West End vers la Cité, après avoir dépassé Charing Cross, vous tournez à droite par quelque ruelle étroite ou sous quelque voûte d'aspect privé, vous vous trouvez subitement transporté dans une autre région, au milieu d'un autre âge. « Quelle transition pour un provincial (1) qui visite Londres pour la première fois, de passer de la cohue du Strand ou de Fleet Street, par des avenues inattendues, aux amples squares magnifiques, aux vertes retraites académiques » du Temple. Au tumulte de la rue populeuse succède le recueillement monastique de lieux,

> « Retraites aujourd'hui des studieux légistes,
> Où jadis résidaient les chevaliers du Temple
> Que perdit leur orgueil. »

Vos pas résonnent sur les dalles des passages, des cours, des terrasses. Vos yeux se reposent sur de graves édifices d'architecture gothique ou élisabéthaine, d'aspect « libéral et accueillant », d'imposantes et massives façades capricieusement découpées par de verts feuillages, de fraîches fontaines archaïques dont l'eau retombe, avec un murmure grêle, dans des bassins verdis, d'antiques « cadrans solaires à demi effacés, pourvus d'inscriptions morales, et apparemment coévaux du temps qu'ils mesurent », et, dans le fond, par des échappées, le fleuve majestueux qui baigne le pied des jardins « de ses eaux encore à peine souillées du trafic et qui semble tout fraîchement sevré de ses naïades de Twickenham. » Sorti du brouhaha de la rue où la personnalité se noie, où l'on n'est plus qu'une parcelle de la vie commune, on se retrouve, on se ressaisit soudain. Au lieu de la fièvre de la ville d'affaires et de plaisir c'est brusquement le calme reposé de la vie contemplative. Les placards des journaux annonçant les dernières nouvelles du monde entier ne viennent pas ici troubler votre rêverie détachée des soucis de l'heure. La banalité criarde des alignements de boutiques voyantes fait place à l'originalité discrète de constructions aux tons de brique éteints, aux grisailles assombries, et des découvertes vous attendent à chaque pas, évocatrices d'un passé vénérable ou curieux. Le murmure vague et confus de la vie, dont les flots houleux et troublés roulent à quelques pas, rehausse encore par contraste le charme solitaire du lieu... C'est là le berceau de Charles Lamb et, comme le dit Tuckerman, « la transition du Strand ou de Fleet Street au Temple est celle de la vie ordinaire aux pages d'Elia. » (1).

---

(1) *The old Benchers.*

Il naquit ici, dans la partie spécialement appelée Inner Temple, le 10 février 1775 (2). C'est ici que s'écoulèrent les sept premières années de sa vie. Vers ce lieu se tournaient les regrets de l'écolier de Christ's Hospital, vers lui se dirigeaient ses pas les jours de congé ; c'est là que l'homme revenait toujours, après de courtes infidélités, et qu'il aurait vécu sa vie entière, si les événements le lui avaient permis, si son dévouement à sa malheureuse sœur ne l'en avait arraché. Ici, dans une familiarité journalière avec l'antiquité vivante, il a puisé cet amour du passé, non du passé aboli, objet des recherches minutieuses, des curiosités frivoles de l'antiquaire superstitieux, mais du passé dont une part entre dans la composition du présent. Il n'était pas amateur de pittoresque ni d'érudition :

---

(1) H. T. Tuckerman. *Characteristics of Literature.*

(2) *Letter te Southey.* July 28, 1798. *Letter to Barton.* Feb. 10, 1825.

ce qui l'attirait, c'était ce reste d'âme humaine qui flotte autour des vieilles pierres et qui est emprisonné entre les feuillets des vieux livres. L'homme seul sollicitait son étude. Il l'étudiait en lui-même. La solitude quasi-claustrale du Temple, celle où ses parents le laissèrent au foyer, l'ont conduit à l'introspection. L'isolement a développé son individualité. Le fond de fantaisie qui était en lui s'est harmonisé avec le milieu. La vie réelle, la vie moderne, a coulé à côté de lui comme le flot du Strand roulait à côté du Temple. Elle avait moins de réalité pour lui que ses pensées ou celles de ses auteurs aimés. Les faits stimulaient parfois sa fantaisie, mais c'était au même titre qu'une idée bizarre de Sir Thomas Browne ou une page de Sir William Temple. Il le dit lui-même : « Dans le cortège de la vie, je me laissai traîner. » C'est un bonheur pour l'écrivain. Vivant à l'écart des préoccupations du moment, s'abstenant de toucher aux questions politiques ou philosophiques actuelles, qui, avec le temps devenues banales ou surannées, ont rendu à quelques-uns de ses plus illustres contemporains le mauvais service de priver leurs œuvres, sinon dans leur ensemble, du moins dans leurs parties, de leur intérêt originel, il a produit une œuvre toujours goûtée, qui « rit toujours d'une fresche nouvelleté.»

Et, si l'influence du milieu a souvent été exagérée et constatée là où elle ne s'était guère fait sentir, le cas est ici bien différent. Sans doute, l'esprit des lieux a lentement et sûrement pénétré cet esprit tendre aux impressions extérieures, qu'un ciel sombre d'hiver a maintes fois plongé dans l'abattement et la mélancolie, que l'éclat du soleil a souvent ranimé et consolé, que l'apparition des chandelles dans le cercle amical épanouissait et faisait pétiller de gaieté spirituelle. Sans doute, l'environnement compte dans le cas de cet écrivain qui, se sentant incapable de s'élever sur les « échasses aériennes de l'abstraction » pour éviter le contact des réalités palpables qui l'entouraient, a déclaré qu'il était « un chrétien, un Anglais, un Londonien, un *Templier*. » Londres et particulièrement le Temple l'ont si bien inspiré qu'il est leur chantre reconnu, tout comme son ami Wordsworth est le chantre des montagnes et des lacs du Cumberland.

A la solitude du Temple au milieu de la ville affairée semble s'être jointe, dans une famille pourtant où l'on aimait la société, la solitude du foyer. Charles était le cadet de sept enfants dont quatre moururent en bas âge. Les deux autres survivants furent John, son aîné de douze ans et Mary, plus âgée que Charles de dix ans. Le père, John Lamb, était valet de chambre-clerc (cumul de fonctions qui nous paraît assez étrange aujourd'hui) d'un *Bencher* de l'*Inner Temple*, Samuel Salt. A lire le portrait où son fils le présente sous le nom de Lovel, dans un des Essais d'Elia, on est porté à conclure qu'un homme si universel et qui, de plus, aimait fort le plaisir, avait son temps trop pris pour en donner beaucoup à ses enfants. « Lovel veillait à tout (1). Il était (pour Samuel Salt) à la fois son clerc, son fidèle serviteur, son habilleur, son ami, son aide-mémoire, son guide, son chronométreur, son contrôleur des finances, son trésorier. Celui-ci ne faisait rien sans consulter Lovel ; il ne commettait pas le moindre manquement sans attendre et craindre ses admonestations. Il se remettait presque trop entre ses mains, n'était que ces mains se trouvaient être les plus pures du monde. Il renonçait à son titre pour ainsi dire au respect comme maître, si Lovel avait pu un seul instant oublier qu'il était un serviteur. »

Quelle sorte de père John Lamb fut-il pour Charles, son fils ne nous l'a dit nulle part. Il nous a laissé un portrait de l'homme ; du père, pas de nouvelles. Ce portrait, néanmoins, il n'est pas inutile de le connaître, parce qu'il révèle certaines qualités qui seront héréditaires.

> « C'était un homme d'une honnêteté incorrigible (2), et dont il était dupe. Bon garçon, au demeurant, et la main leste. Dans la défense des opprimés jamais il ne considéra les inégalités, jamais il ne compta le nombre de ses adversaires. Il arracha un jour une épée à un homme de qualité qui l'avait tirée contre lui et le rossa d'importance avec le pommeau. L'homme d'épée avait insulté une femme — occasion où, toutes les chances fussent-elles contre lui, Lovel n'eût pas hésité à intervenir. Le lendemain il se présentait chapeau bas devant le même personnage pour excuser son intervention — car Lovel n'oubliait jamais les distances sociales là où il n'y avait pas d'intérêt supérieur en jeu. Lovel était le petit homme le plus vif du monde ; il avait le visage aussi gai que celui de Garrick, à qui l'on disait qu'il ressemblait beaucoup

---

(1) *The Old Benchers.*
(2) *The Old Benchers.*

(j'ai un portrait de lui qui en fait foi) ; il avait un joli talent de poète badin — dans le genre de celui de Swift et de Prior ; — il modelait à ravir des bustes d'argile ou de plâtre, par l'effet de dispositions naturelles uniquement ; tournait toutes sortes de petits bibelots dans la perfection ; tenait aussi bien sa place aux cartes qu'aux boules ; faisait le punch aussi bien qu'homme de sa situation sociale en Angleterre ; avait les reparties les plus drôles et, en fin de compte, dans son sac, des malices et des inventions à souhait. C'était avec cela un fervent de la ligne et bien le franc, cordial et honnête compagnon que M. Isaac Walton aurait choisi pour une partie de pêche. »

Honnêteté, instinct chevaleresque, gaieté malicieuse survivront dans le descendant. Un autre trait, qui n'est pas signalé dans ce portrait, sera commun au père et au fils. Même absence, chez tous deux, de l'esprit d'inquiétude, d'initiative, d'ambition — même fixité casanière. Là où ils se sont laissés attacher ils brouteront désormais. Le père, ayant, tout enfant, quitté Lincoln, où la famille, originaire de Stamford (Lincolnshire), s'était fixée, dès que, venu à Londres, il y eût trouvé une place, s'y établit pour le reste de ses jours. Le fils, une fois mis dans une maison de commerce, y gardera trente-cinq ans ses ingrates fonctions de commis.

La mère de Charles, Mrs John Lamb, née Elisabeth Field, était originaire de Ware et beaucoup plus jeune que son mari. C'était une femme d'un extérieur si majestueux et si imposant que, au dire de l'un des condisciples de Lamb, « on l'aurait prise pour une sœur de Mrs Siddons ». Comme son mari elle aimait la gaieté. Son fils aîné, John, lui ressemblait au moral et au physique. « Il était si beau et si plein de cœur, et un roi à côté de nous » (1), dira Charles. Aussi John était-il le préféré. Elle aimait ce John « qui ne méritait pas la dixième partie de l'affection à laquelle Mary avait droit » (2). Quant à Mary, elle ne la comprit jamais bien. « Elle l'aimait (2), ajoute Charles, comme elle nous aimait tous, de l'amour d'une mère ; mais, dans ses opinions, sa façon de voir, de sentir, dans son caractère, elle avait avec sa fille une ressemblance si lointaine qu'elle ne la comprit jamais bien, ne put jamais concevoir combien elle (Mary) l'aimait, mais accueillait ses caresses, ses protestations d'affection filiale trop fréquemment par

(1) *Dream Children.*

(2) *Letter to Coleridge.* Oct. 17, 1796.

des froideurs et des rebuffades. » Comprit-elle mieux Charles? John était le préféré, et l'on sait ce que trop souvent dans les familles ce mot signifie : un enfant accapare tous les égards, toutes les caresses; les autres sont de pauvres surnuméraires en matière d'affection. Est-il besoin d'insister? Dans les historiettes écrites par Charles et Mary, le héros ou l'héroïne sera fréquemment un enfant délaissé, une plante qu'on a « laissée croître à l'état sauvage comme une mauvaise herbe » (1). Mrs Lamb dut tout au moins être avare de manifestations d'affection vis à vis de Charles et de Mary. Charles a gardé pour elle un culte attendri. Il regrettera plus tard « la tendresse de sa mère pour son écolier » (2); il se rappellera avec émotion comment, un jour, à l'école, dans une de ses maladies d'enfant, il se réveilla pour trouver penchée sur son lit sa mère qui l'avait veillé pendant son sommeil fiévreux (3); il se reprochera avec un vrai désespoir « les petites aspérités par lesquelles il avait pu blesser son doux esprit » (2). Vaguement cependant, chaque fois que se présente l'idée de cette mère, dont le souvenir, il est vrai, à cause des circonstances atrocement pénibles de sa fin, se mêle de pensées troublées, on sent comme un regret d'effusions qui auraient pu être et n'ont pas été : regret jusqu'à quel point fondé, qui le dira, quand c'est l'expérience pour ainsi dire constante que nous aurions pu et dû être plus affectueux pour les êtres chers qui ne sont plus?

La vraie mère de Charles, ce fut Mary. La pauvre enfant, à qui « sa mère ne parlait presque pas », qui « ne s'entendait guère adresser un mot du matin au soir » (4), trouva l'emploi de ses trésors d'affection inexprimés à choyer ce « délicat, mais très gentil bébé ». Ecoutez-la le bercer :

Chut, mon mignon petit frère, (5)
Dors, mon mignon petit frère,
Dors, mon amour, sur mes genoux,
Si nous avons perdu notre mère,

---

(1) *Mrs Leicester's School. Maria Howe.*
(2) *Letter to Coleridge.* Nov. 14, 1796.
(3) *New Year's Eve*
(4) *Mrs Leicester's School. Margaret Green*; *or, The Young Mahometan.*
(5) *Poetry for Children.*

Toi, cher petit, cela ne peut te toucher.
Tu n'as que dix semaines demain —
Que peux-tu savoir de notre perte ?
La maison est assez pleine de chagrin ;
Petit bébé, ne sois pas grognon.
Paix ! ne pleure pas ainsi, mon bien cher amour,
Chut, mon oiselet, reste bien tranquille.
Il se tait maintenant, il ne bouge plus,
Il est bien endormi, le petit Will.
Mon unique consolation, mon unique joie,
Depuis le triste jour où je perdis ma mère,
C'est de soigner mon cher petit Willy,
Mon petit frère orphelin.

Bien entendu, c'est pour rendre plausible la substitution de la sœur à la nourrice naturelle de l'enfant que Mary a recours à cette fiction de la mort de la mère. L'effet n'en est que plus saisissant. On est averti, par une longue familiarité avec leurs œuvres, de ce qu'il y a toujours d'expérience personnelle et de sincérité dans les pages des Lamb. Mary retrouve ici ses émotions d'enfance. On sent bien qu'elle a vécu ces moments ; une simplicité et une ferveur dans l'accent le proclament. Elle fut donc, en réalité, la mère adoptive de son jeune frère. Plus tard, dans ses intervalles de lucidité, elle restera toujours un peu dans ce rôle. Elle continuera à avoir pour Charles les soins dont on entoure un grand enfant. De son côté, Charles ne cessera, toute sa vie, d'avoir un amour mi-fraternel, mi-filial pour cette sœur qu'il appelle son ange tutélaire.

Il est difficile de reconstituer l'intérieur des Lamb. Les données manquent. Certains détails fournis par Mary au sujet d'un dernier membre du groupe familial permettent d'entrevoir plus de nuages que de sérénité. Une tante célibataire, Hetty Lamb, s'était jointe au ménage peu aisé et y apportait les minces ressources d'une petite rente. L'harmonie ne régnait pas entre elle et sa belle-sœur. Il s'en fallut même de beaucoup pour un temps. « Elles étaient, dans leur genre différent, écrivait plus tard Mary, les meilleures créatures du monde ; mais elles se rendirent réciproquement malheureuses pendant vingt bonnes années de leur vie. Ma mère était une parfaite *gentlewoman*, ma tante avait aussi peu de ce caractère qu'une vieille bonne femme peut en avoir ;

de telle sorte que ma chère maman..... l'excédait et la mettait à la torture avec ses attentions et ses politesses incessantes et inlassables pour gagner son affection. La vieille femme ne pouvait payer de la même monnaie et ne savait que penser — elle prenait tout cela pour de la comédie et haïssait ma mère d'une haine farouche, laquelle, naturellement, lui fut bientôt rendue avec intérêt — Un peu de franchise et la peine d'étudier le caractère l'une de l'autre dès le début auraient tout évité ; elles auraient vécu ensemble comme elles sont mortes, car elles s'aimèrent beaucoup durant les dix dernières années de leur vie. Quand nous grandîmes et que nous les harmonisâmes un peu, elles s'aimèrent sincèrement. »

C'étaient donc des relations tendues. La famille Field et la famille Lamb n'étaient pas du même monde. Mrs Lamb, sans doute, se sentait supérieure à la sœur de son mari, à son mari lui-même. Cela explique en partie son attitude vis à vis de ses enfants. Elle aurait eu une sorte de froideur distante pour ceux d'entre eux qui lui faisaient moins d'honneur, à son sens, que l'aîné, ce « roi » de John, n'ayant pas ses façons ouvertes, dégagées, ses exigences tyranniques mêmes. De là à les négliger un peu, à les abandonner à eux-mêmes, à ne pas surtout leur donner ces riens exquis de l'affection maternelle qui font les enfances heureuses, il n'y a guère qu'un pas. Les traits qu'on pourra rassembler du caractère de la mère de Mrs Lamb, Mrs Field, aideront peut-être à comprendre mieux, à compléter cette physionomie. En attendant, on va voir si les attentions de la tante pour les enfants compensaient celles que la mère apparemment leur refusait.

Charles va nous renseigner. « J'avais une tante, écrit-il dans l'essai *Mes Parents*, une chère et bonne tante. C'était une femme que le bonheur solitaire (1) avait aigrie. Elle disait souvent que j'étais le seul être au monde qu'elle aimât ; et quand elle crut que j'allais le quitter (Lamb fait sans doute allusion ici à la variole qu'il eut à cinq ans), elle me pleura avec des larmes de mère. Ma raison ne saurait complètement approuver une partialité si exclusive. Du matin au soir elle s'absorbait dans des livres édifiants et

(1) L'heureux ou benoît célibat. Réminiscence de Shakespeare.

des exercices de dévotion. Avec les quelques aspérités de son caractère auxquelles il a été fait allusion plus haut, c'était une créature inébranlable dans ses affections.... C'était une femme d'un bon sens solide et d'un esprit fin — à la repartie extraordinairement prompte — une des rares occasions où elle rompît le silence... » Cette silencieuse vieille, constamment absorbée dans la lecture ou les exercices de piété, ne contribuait donc guère à égayer le foyer. Mais, au moins, Charles avait-il en elle à qui s'ouvrir, à qui donner les caresses que sa mère sans doute rebutait? Cela est peu probable, à en juger par ce portrait ; cela devient invraisemblable après la lecture de quelques nouveaux détails fournis par une historiette de la série *l'École de Mrs Leicester* (1). C'est une petite fille qui parle ; mais il est aisé de reconnaître, à certaines précisions, à des traits qui concordent avec des faits connus, qui rappellent des confessions expresses d'Elia, que c'est l'expérience de Charles même qui est ici relatée : (On reprendra la citation d'un peu plus haut pour montrer combien les circonstances sont autobiographiques.) « Dès mon enfance, j'ai toujours été une petite fille faible et impressionnable, sujette aux terreurs et à la dépression. Mes parents, et particulièrement ma mère, étaient d'un caractère bien différent. Ils aimaient le plaisir, les réunions mondaines, les visites; mais, voyant que la tournure de mon esprit était tout l'opposé, ils ne s'occupèrent guère de moi; ils me laissaient le choix et je restais à la maison... » Certaines lectures font naître des terreurs dans l'esprit de l'enfant. Elle va chercher refuge auprès de sa tante qui « elle, ne lisait pas » — car l'auteur n'appelle pas lire « s'enfoncer dix heures par jour dans un livre de prières et dans l'Imitation ». « Ma tante, continue le récit, était la sœur de mon père. Elle ne s'était point mariée. Mon père était plus âgé que ma mère de bon nombre d'années et ma tante avait dix ans de plus que mon père. Comme je restais souvent à la maison avec elle, et que mon caractère sérieux s'accordait si bien avec le sien, une intimité s'établit entre la vieille dame et moi ; et souvent elle déclarait qu'elle n'aimait qu'une personne au monde et que c'était moi. Non pas qu'elle et mes parents s'entendissent très mal ; mais la vieille dame sentait qu'on n'avait pas assez d'égards pour elle. Les attentions et l'affection qu'elle me montra, à moi qui avais conscience d'être pour ainsi dire le seul être pour qui elle eût comme de la tendresse, me la firent aimer, comme c'était naturel ; à franchement parler, j'ai honte de l'avouer, je crois bien l'avoir aimée presque mieux que mon père et ma mère réunis. Mais il y avait chez ma tante une bizarrerie, un silence presque ininterrompu, sauf de temps en temps par ses protestations d'affection à mon adresse, qui me la faisaient craindre. » L'enfant s'était imaginé, ses lectures aidant, et l'esprit frappé par l'image de la sorcière d'Endor vue dans une vieille bible, que sa tante était une sorcière. Elle lisait son livre de prières à rebours ! On se demande si Charles, tout au moins dans ses toutes premières années, se sentait plus attiré vers la tante Hetty par l'affection particulière qu'elle lui témoignait que tenu à distance par une crainte irraisonnée. On verra tout à l'heure quel refuge il trouva auprès d'elle une nuit que la peur l'avait chassé de son lit.

---

(1) *Maria Howe ; or the Effects of Witch Stories.*

Cet enfant, dans son loisir solitaire, tombe sur un cabinet de livres le moins appropriés à son âge. Il n'y a là ni *Les Mille et une Nuits*, ni, en fait, aucun ouvrage de fiction souriante. C'est d'abord un *Livre des Martyrs*. Il fait du bambin un intrépide confesseur de la foi. Héroïque en imagination, il avance la main aux « flammes en effigie » et sent, ou croit sentir, l'impression du feu. C'est surtout l'*Histoire de la Bible* de Stackhouse. Ce livre tient une grande place dans les impressions premières de Charles Lamb. Il agit sur lui d'abord par le merveilleux des images. Devant ses vieilles gravures l'enfant plus d'une fois rêva. Le mystère de la création, de l'enfance du monde, se représente constamment à lui, Les Essais d'Elia seront semés d'allusions aux premiers âges de la terre. On est tenté de conclure à une puissante empreinte laissée par ces images sur un esprit tendre et définitivement frappé. Sir T. Browne, dont les regards se fixent volontiers aussi sur ce crépuscule des temps, viendra plus tard agir dans la même direction. Lamb et lui avaient déjà là un terrain commun de rencontre. Avant qu'il connût cet auteur si cher à son âge mûr, Lamb avait donc déjà l'esprit orienté comme Browne vers les questions insolubles et fascinatrices du passé ténébreux. Le même livre restera encore son favori par l'attrait de son texte. L'histoire sacrée soulève des objections ; l'auteur les avait prévues ; il les soulevait lui-même pour y répondre. Exécrable aliment pour un esprit d'enfant ! Cet âge ne demande qu'à croire ; laissez-lui seulement entrevoir qu'on peut douter, qu'on a douté, et vous l'encouragez au doute. Lamb a raconté dans un essai comment il devint un infidèle avant sa première culotte. Pourtant ce qu'il importe de constater ici, c'est moins la conséquence de ces lectures que le fait qu'il ait eu le goût de s'y donner. N'est-il pas étonnant de voir un enfant de cet âge s'intéresser à des discussions de cette gravité, suivre des argumentations de froide logique ? Ce n'est certes pas la logique qui le séduit alors, mais le mystère ; seulement, la logique, par la même occasion, exerce son esprit. C'est elle qu'il retrouvera plus tard dans les traités d'aride théologie qu'il dévorera dans un moment de crise morale. Elle fait maintenant ses premières approches. C'était encore l'attrait du mystère qui captiva sa jeune curiosité dans le traité de Glanvil sur les sorciers : déplorable lecture pour un tempérament nerveux, sujet aux terreurs nocturnes. Elia nous dit que c'est ce livre, joint à la gravure du Stackhouse où la sorcière d'Endor ressuscite le vieillard, qui leur donna une forme. A côté de ceux-là, il y avait d'autres livres. Charles s'en soucie peu et son dédain est caractéristique. L'homme conservera les goûts de l'enfaut. Quel intérêt pour lui a l' « Herbier de Culpepper » ? ou l'histoire moderne de Salmon, sinon dans les gravures qui lui montrent les dieux chinois et le serpent cobra ? Les connaissances pour ainsi dire exactes ne seront jamais son fait. Les livres de droit ne furent pas rebutés d'emblée. C'est la difficulté de la vieille langue dans laquelle ils étaient écrits qui le découragea. Quelques conclusions fausses où nous puissions nous égarer en discutant ces lectures, il reste toujours que les livres sont déjà ses plus habituels compagnons. Certains, on l'a déjà dit, furent de dangereux compagnons. A ceux-là, Charles dut de vivre pour un temps dans un cauchemar constant du jour aussi bien que de la nuit. La sorcière d'Endor le hantait. Le jour il n'osait entrer dans sa chambre qu'en tournant le visage vers la fenêtre. La sorcière était là, sûrement, sur cet oreiller nocturne où elle semblait avoir élu domicile. « La nuit, dit-il (1), la solitude et les ténèbres étaient mon enfer….. Je n'ai jamais, de la quatrième à la septième ou huitième année de ma vie, posé la tête sur mon oreiller, sans l'assurance de voir quelque spectre terrifiant. Sans doute, ajoute-t-il, le Stackhouse ne fit que donner une forme à ces apparitions que suffit à évoquer l'imagination seule des enfants nerveux et mélancoliques. » Ces terreurs enfantines ont laissé en lui un souvenir vivace qui lui arrache un de ses rares cris d'indignation : « Les parents ne savent pas ce qu'ils font quand ils laissent de tendres enfants chercher le sommeil seuls dans les ténèbres ». Ces terreurs furent à un moment insupportables. Une fois, n'y pouvant tenir, l'enfant se leva et se dirigea à tâtons vers la chambre voisine. Etait-ce sa mère auprès de qui il allait chercher refuge ? Sa mère était loin sans doute, partie pour quelque soirée chez des amis. Nous savons que ce n'était pas elle qui le mettait au lit, mais la bonne ou la tante, et ces femmes étaient assez peu judicieuses pour lui conter des histoires de sorciers. C'était auprès de sa tante que Charles se rendait. « La vieille femme n'était pas encore couchée (1), mais elle était assise les yeux mi-ouverts, mi-clos, ses lunettes branlant sur son nez, sa tête dodelinant au dessus de son livre de prières, ses lèvres marmottant les mots qu'elle lisait ou lisait à moitié, dans son attitude somnolente : son aspect grotesque, son costume antique, ressemblant à ce qu'il avait vu dans cette fatale image du Stackhouse ». Et il s'imagine voir une sorcière lisant ses prières à rebours ! songez, fuir un cauchemar et tomber sur une sorcière ! Il n'y avait plus qu'à rentrer dans ce malheureux lit où le sommeil et la veille étaient également affreux. Charles avait alors six ans. Dut-il d'être guéri de ses terreurs, comme Maria Howe, à l'intervention opportune d'une parente de sa mère, qui serait Mrs Field et l'aurait en ce cas, emmené à Blakesware où elle fit coucher sa bonne dans la même chambre que lui ? Et cette cure, commencée ainsi, fut-elle continuée par l'entrée de Charles à l'école de Christ's Hospital où la sécurité du dortoir dut chasser ces fantômes ? Les deux hypothèses sont sans doute vraies. Fut-ce sollicitude de la part de la grand'-mère ? Auprès d'elle, quant au reste, Charles va retrouver le silence et la solitude du foyer paternel. Mary nous dira ce qu'était

---

(1) *On Witches, and other Night-fears*

---

(1) *Maria Howe.*

Mrs Field. C'est Margaret, la petite mahométane, héroïne d'une historiette de la série *l'Ecole de Mrs Leicester*, qui parle : « Chaque matin, quand elle me voyait, ma grand'mère me faisait un petit signe de tête très bienveillant et me disait : « Comment allez-vous, petite Margaret ? Mais je ne me rappelle pas qu'elle m'ait jamais adressé la parole durant le reste du jour, si ce n'est pourtant quand j'avais lu les psaumes et les chapitres de la Bible qui faisaient ma tâche quotidienne. Alors elle remarquait invariament que je faisais des progrès en lecture et ajoutait fréquemment : « Je n'ai jamais entendu un enfant lire si distinctement » et c'était tout. » Telle était Mrs Field. Avec cela, une parfaite « gentlewoman », elle aussi, « maintenant en quelque sorte la dignité de la maison » des Plumer, dont elle était la femme de charge. Peut-on conclure de sa froideur glacée, de son mutisme, aux mêmes caractéristiques chez sa fille, Mrs Lamb ? De même que Mrs Battle (dont l'original est, on le sait, Mrs Field), s'échauffait en parlant du whist, son jeu favori, de même on peut croire que Mrs Lamb trouvait quelque entrain dans les sociétés où elle aimait aller. Seulement, dans la vie du logis, toutes deux sans doute se renfermaient en elles-mêmes et vivaient dans un monde à part. N'est-ce pas cet égoïsme qui se perpétuera chez John Lamb ? Ajoutons, pour compléter cette étrange figure, que Mrs Field savait par cœur tout le psautier et une grande partie du Testament.

Ainsi Charles retrouve ici solitude et silence. Mais ici la solitude et le silence ont plus de grandeur. Son horizon s'élargit. Au lieu de l'emprisonnement dans un logement étriqué et mesquin, « le plafond bas, des pièces de dix pieds sur dix » (1), il avait, pour promener ses loisirs, de vastes salles et un spacieux jardin. Dans ce vieux manoir vénérable, il se sent adopté par les ancêtres de la noble famille. « La solitude de l'enfance, dira-t-il, n'est pas tant la mère de la pensée que la nourrice de l'amour, du silence et de l'admiration. » Il était là « comme dans un temple saint ».

Les détails de ses séjours au manoir de Blakesware couvrent sans doute une longue période et il est difficile de dégager ceux qui ont trait à sa première enfance. Cependant, il est des impressions qui ont dû se graver dès le début. L'enfant éprouvait un respect quasi religieux dans ce grand vestibule qui devait à son pavement le nom de vestibule de marbre. Les bustes des douze Césars en ornaient les murs. Comme Mary elle-même raconte l'avoir fait (1), Charles dut monter sur une chaise pour examiner attentivement et lire les inscriptions. La beauté cruelle de Néron l'étonnait, il aimait l'expression de douceur de Galba. Au dessous des bustes s'alignaient les estampes d'Hogarth. Est-ce de là que date sa passion pour cet artiste ? Une vieille raquette brisée, au cuir doré terni, et des volants, la plupart des plumes absentes et les autres s'en allant en poussière, posés sur une tablette de marbre, parlaient des jeunes châtelains d'autrefois. Dans un coin, un satyre de marbre. De ce vestibule, Charles passait dans une salle aux murs couverts de portraits de famille — antiques personnages aux costumes d'un autre âge, parmi lesquels cette pure figure, remarquée également de Mary et de Charles, leur favorite, la petite fille qu'ils trouvaient près de la porte vitrée menant au jardin, vêtue de bleu, un bras autour du cou d'un petit agneau et, à la main, une grosse gerbe de roses — petite amie avec laquelle ils durent avoir de longs entretiens muets et qui toujours vécut dans leur souvenir. Les appartements les plus beaux, Charles ne les voyait qu'à la lumière qui filtrait par le haut des volets : il entrevoyait, pénétré d'un respect superstitieux, les cheminées sculptées et les antiques et curieux ornements des salles, les riches meubles recouverts de housses comme pour augmenter le mystère. Puis c'était la salle de justice, avec son unique fauteuil au dossier élevé, où nichaient les chauves-souris. Il explorait aussi les chambres à coucher, tendues de tapisseries qui peuplaient les panneaux et se risquait craintivement à lever une paupière aussi vite abaissée vers ces visages brillants et farouches — tout Ovide sur les murs, en couleurs plus vives que ses descriptions — et des sujets bibliques. Enfin, curieux et terrifié, il se hasardait, mais seulement en plein jour, à pénétrer prudemment dans la chambre hantée. A minuit, ainsi disait la légende, revenaient deux enfants qui montaient et descendaient l'escalier voisin de cette pièce où couchait la grand'mère. Dans la contemplation du cadre d'une existence supérieure à celle qui lui était familière, ses pensées s'élevaient. L'envie ne lui vint pas : il ne la connut jamais. Il s'étonnait et adorait.

---

(1) *Blakesmoor in H — shire.*

---

(1) *Mrs Leicester's School. Margaret Green ; or the little Mahometan.*

Las d'errer par les salles vides, il promenait sa solitude rêveuse dans les spacieux jardins, d'un dessin antique, qu'il avait presque à lui seul, sauf quand, de temps en temps, le vieux jardinier le croisait, « le meilleur, le plus affable, le plus poli des êtres humains. » (1) Là continue son existence contemplative. « Les fruits, bien que défendus, brugnons, poires d'espalier, ne le tentaient pas. Il avait plus de plaisir à flâner parmi les vieux ifs à la mine mélancolique ou parmi les sapins, et à ramasser les baies rouges ou les cônes qui n'étaient bons qu'à regarder, ou à s'étendre sur le frais gazon avec toutes les délicieuses senteurs du jardin autour de lui, à rester étendu paresseusement dans l'orangerie, où il finissait par s'imaginer mûrir lui aussi à cette agréable chaleur avec les oranges et les citrons, ou à épier les vandoises qui traçaient de brusques crochets dans le vivier au fond du jardin, avec, ici et là, un grand brochet maussade flottant immobile entre deux eaux dans un silence digne, comme s'il raillait leurs impertinents ébats. » C'était là pour lui une existence rêvée. La flânerie indolente et observatrice se révèle déjà comme se disputant avec la lecture les préférences de Charles Lamb. Toutes ces impressions de Blakesware, sur lesquelles on insiste longuement, ont une importance capitale dans l'étude d'un esprit fait comme celui que l'on étudie ici. Elles se fondent dans sa personnalité et forment partie intégrante de lui-même. Lentement et irrévocablement elles sont entrées en lui. Il se laissait pénétrer peu à peu à l'esprit des lieux. Ce qui lui est familier est bien près de lui devenir cher. On verra plus tard comment un objet nouveau blesse en lui une conscience conservatrice qui formait le fond de sa nature — et sa langue, inhabituée, se trouve incapable de le rendre. Il est dépaysé devant cet intrus. En ce manoir de Blakesware il est chez lui. Mainte et mainte fois y revient-il en imagination. Dans *Rosamund Gray* on reverra ce bois derrière la maison. « J'ai souvent, dira-t-il, quitté mes jeux enfantins pour venir errer en ce lieu. Son obscurité et sa solitude avaient un charme mystérieux pour mon jeune esprit, nourrissant en moi cet amour du calme et de la pensée solitaire qui m'a accompagné jusqu'en des années plus mûres. » Nous l'y retrouverons dans la compagnie d'un livre à la veille même de sa mort. Faudra-t-il s'étonner du charme qui l'attirera vers Andrew Marvell, le poète des jardins ?

---

(1) *Rosamund Gray*.

Les visites à Blakesware sont parmi les souvenirs lumineux de sa première enfance. Il a gardé aussi un éblouissement de trois soirées passées au théâtre entre six et sept ans. Il est intéressant de voir ce futur amateur passionné de ces spectacles y prendre un goût si vif dès les plus tendres années. Bien entendu, le plaisir n'est nullement du même ordre. En ce temps, il s'adresse aux yeux : pour eux, c'est tout enchantement, toute illusion. Quant au comique, qui plus tard sera une des grandes sources de jouissances de l'homme fait, il n'existe pas pour l'enfant. Ces visions magiques lui furent offertes durant l'hiver de 1781-1782 par l'entremise d'un parrain de Charles, marchand d'huile, qui alimentait les lampes de Drury Lane et qui, en paiement, ne recevait guère du directeur d'alors, Sheridan, que des billets de faveur. Ces trois soirées resteront dans l'esprit de l'enfant. Nulle superposition de visions semblables ne devait les troubler avant longtemps. Pour l'élève de Christ's Hospital le théâtre sera un plaisir défendu.

CHAPITRE II

ÉCOLIER

Avant sept ans, Charles avait fréquenté l'école de William Bird. Triste école, triste maître. « La salle de classe donnait sur un jardin décoloré et noirci de suie dans la ruelle qui conduit de Fetter Lane à Bartlett's Buildings (1). » Un sous-maître (2), épave pitoyable de la vie, enseignait à lire, écrire et calculer, aux garçons le matin et aux filles le soir. Le maître, Bird, était « un homme de taille moyenne (1), ramassé, corpulent, ayant quelque chose du gentleman et ce ton radouci, surtout quand il infligeait une punition, qui terrifie bien plus les enfants que la mine et les gestes les plus irrités. On ne donnait pas souvent le fouet ; mais, quand on le donnait, la correction avait lieu dans une salle réservée attenante, d'où nous pouvions seulement entendre les plaintes, sans rien voir. Cela rehaussait la pompe et la solennité. Mais le châtiment ordinaire était la bastonnade, un coup ou deux, sur la paume de la main, de cette arme, presque tombée en désuétude aujourd'hui — la férule. Une férule était une sorte de règle plate, s'élargissant à l'extrémité... en forme de poire — mais sans rien de la douceur du fruit — avec, au milieu, un délicieux trou à faire lever les ampoules, à la manière d'une ventouse. J'ai un souvenir intense de cet instrument de torture oublié et de la méchanceté, proportionnée à l'apparente douceur, avec laquelle les coups étaient appliqués. L'idée des verges emporte avec elle quelque chose de risible ; mais j'ai beau faire, je ne puis reporter mon souvenir sur cet instrument à faire lever les ampoules sans autre chose qu'une terreur sans mélange. Pour se donner un air plus formidable... Bird portait une de ces robes d'indienne à fleurs, jadis en usage chez les maîtres d'école, et dont nous avions coutume d'interpréter les étranges figures comme des hiéroglyphes de souffrance et de douleur. Mais, abstraction faite de nos craintes enfantines, Bird, je le crois, était, somme toute, un maître humain et judicieux.

---

(1) *Contributions to Hone's « Every Day Book » — Captain Starkey.*

(2) Il y avait dans cette même école une maîtresse, Mrs Reynolds, à qui plus tard Lamb fit une pension et qu'il reçut souvent à son foyer.

« Oh ! comme je me rappelle nos jambes encoincées dans ces incommodes pupitres inclinés, où nous étions assis coude à coude, et les injonctions d'avoir à tracer une belle cursive, chose impossible dans cette position ; le premier modèle que je copiai, avec sa leçon morale, « l'art embellit la nature » ; les bâtons et les jambages du début, dont il reste, je le crains, encore des traces dans ce manuscrit ; les regards obliques allant faire l'école buissonnière dans le jardin, qui semblait railler notre emprisonnement ; le prix d'orthographe, qui faillit me tourner la tête... ! »

Ces souvenirs restés dans l'âme douce et sans révolte de Charles parlent surtout de sévérités inhumaines, d'un régime de terreur pour l'âme, d'emprisonnement étroit pour le corps. Il n'était pas de ces écoliers intrépides qui bravent la férule et oublient la souffrance infligée dans un bon tour joué au tyran tout-puissant. Son timide cœur d'enfant aimant ne trouvera pas là les paroles encourageantes et rassurantes qui lui manquaient peut-être au logis. On sentira plus tard, dans un passage des Essais, que le contact avec ces dures réalités, loin d'endurcir l'enfant, le rendit plus timide et plus doux.

Une plus dure épreuve l'attendait à sept ans (1). On songe à lui faire donner une instruction plus sérieuse que n'en pouvait offrir la pauvre petite école de Bird. Il entrera à Christ's Hospital comme boursier. Pour être admis, il faut être présenté par un des gouverneurs (1) de cette fondation charitable. Or, le patron de John Lamb, Samuel Salt, jouissait d'une certaine influence auprès d'un des gouverneurs, Timothy Yeats. Il faut encore une sorte de garantie pécuniaire. Samuel Salt satisfera à cette exigence. Des registres d'admission de l'école, il ressort que « Charles Lamb, fils de John Lamb, scribe (*scrivener*), fut admis sur un engagement pour cent livres signé par Samuel Salt, Esq., et sur la présentation de Timothy Yeats, Esq. » Il fut admis le 17 juillet 1782, mais ne fut pas habillé avant le 9 octobre.

---

(1) Mr. Macdonald suppose que, entre l'école de Bird et Christ's Hospital, doit se placer une troisième école située dans le sud de Londres. Il s'appuie sur une allusion qui se rencontre dans l'anecdote du gâteau donné à un mendiant sur le pont de Londres. Cependant les deux récits que nous avons de l'aventure, l'un dans *Roast Pig*, l'autre dans une lettre à Coleridge du 9 mars 1802, ne concordent pas. L'un dit : « *In my way to school (it was over London Bridge)* ». L'autre : « *In my way home through the Borough* ». Dans la deuxième version l'enfant reviendrait de chez « sa bonne vieille tante ».

Quel était le milieu où il entrait? L'école comptait cinq cents élèves, tous envoyés là par la charité. Au dire de Leigh Hunt (2), les fils de la *gentry* pauvre et de bourgeois de Londres abondent, avec un nombre égal de fils de boutiquiers des plus humbles et même de domestiques. Parfois un fils de noble s'y faufile. Leigh Hunt cite deux élèves dont l'un allait retrouver son père, maître de maison, au salon, tandis que l'autre descendait dans le sous-sol, à la cuisine, auprès du sien qui était cocher. Dans ce milieu mêlé, il n'y avait pas, affirme le même auteur, d'esprit de caste. Chacun est là au même titre. Lamb lui-même vantera plus tard, dans un essai sur son ancienne école, les avantages de ce mélange profitable aux uns comme aux autres. La tenue générale des écoliers y gagne. L'élève de Christ's Hospital n'a pas la mine basse, l'esprit de servilité de ceux des autres établissements charitables. La vie en commun sous un régime d'égalité décourage les préjugés, fait cesser les malentendus qui entretiennent la haine irréfléchie de classe à classe, et elle engendre des sentiments vraiment démocratiques.

Cette école surtout ne semble pas avoir favorisé la vanité. L'enfant, en effet, était désigné aux regards curieux du passant par une sorte de livrée de la charité. Outre ce caractère humiliant, cet uniforme a quelque chose d'assez ridicule. Il est « de l'espèce la plus grossière et la plus bizarre », écrit Leigh Hunt. Voici sa composition : une sorte de robe boutonnée, en grossier droguet bleu, tombant sur les talons et serrée par une ceinture de cuir rouge à la taille, d'où elle s'évase en plis plutôt raides, des culottes courtes, des bas de laine jaune, des souliers à boucle, un rabat. Les enfants vont généralement tête nue, n'ayant comme couvre-chef qu'une petite calotte de laine noire qu'ils tiennent ordinairement à la main. En hiver, ce costume se complète d'un gilet jaune. Ce costume quasi-monacal est d'autant plus étrange que, dans ce pays, la robe ecclésiastique, qu'il rappelle dans la plupart de ses détails, n'est pas portée dans la rue. Certaines fiertés, sans doute exagérées, ne pouvaient s'y faire. Les lecteurs des Essais d'Elia se rappelleront ce Favell pour qui l'habit bleu était une véritable tunique de Nessus. Désigné par sa haute taille à l'observation moqueuse de ses concitoyens, il essayait d'échapper à ce supplice en suivant, au lieu des voies fréquentées, les plus obscures ruelles de la capitale, entraînant à sa suite Lamb, moins honteux que lui, mais qui, probablement, se laissait convaincre sans trop se faire prier, et n'était pas fâché, lui non plus, étant donné le caractère que nous lui connaissons, de se soustraire à de gênantes marques d'attention. Il semble que ce sentiment soit celui des présents écoliers de Christ's Hospital. Si vous les rencontrez aux alentours de l'école, dans Newgate Street, un jour de sortie, la remarque vous frappe qu'ils vont la tête baissée, gênés, un peu honteux, et qu'ils n'ont pas l'allure dégagée, la confiance en soi de la généralité des écoliers anglais. Ils sont tout autres dans leur école. Regardez-les à travers les grilles qui séparent la cour de la rue : ayant mis bas leur lourde et encombrante capote, vêtus d'un jersey de couleur et de leur culotte courte, ils prennent joyeusement leurs ébats. Seules, alors, leurs jambes jaunes, dont la couleur brutale tire l'œil, les distingue des autres écoliers.

---

(1) Le corps des gouverneurs, véritable conseil d'administration, était constitué, d'après les règlements de l'Ecole, par le Lord-Maire et la cour des Aldermen, par un certain nombre de *commoners*, *citizens* et *freemen* de la Cité de Londres, par le Président (un alderman), le Trésorier, le vice-Trésorier, tous les *almoners*, *renters*, *scrutiners* et *auditors*. Chaque gouverneur avait le droit, à son tour, de présenter un enfant.

(2) *Autobiography*.

Donc, à l'âge de sept ans à peine, cet enfant, qui est un faible, un tempérament nerveux et sensible, que jamais rien n'a tenté de s'éloigner du foyer, qui refusait de sortir et se cramponnait désespérément à la sécurité du logis, quelque pauvre, monotone et triste qu'il fût, passe brusquement de l'intimité de la famille à la promiscuité de cette école. Le voilà perdu au milieu des cours, au milieu des immenses salles de classe, dans le solennel réfectoire, dans le dortoir vaste comme une église !

L'initiation fut pénible. Elle était en effet quelque peu terrifiante :

« J'étais un garçon hypocondre, dit-il (1), et la vue d'un élève aux fers, le jour où je revêtis pour la première fois l'habit bleu, n'était pas précisément faite pour calmer les terreurs naturelles de l'initiation.... On me dit qu'il s'était enfui. C'était là la peine pour la première faute. Comme novice, on me mena bientôt après voir les cachots. (Etrange méthode et peu encourageante.) C'étaient de petites cellules carrées, vrais cabanons, où l'enfant avait tout juste la place de s'allonger sur de la paille et une couverture, — on y substitua plus tard, je pense, une paillasse — avec un filet de jour oblique tombant d'un orifice pratiqué dans le haut, à peine suffisant pour permettre de lire. Là le pauvre enfant était enfermé toute la journée, sans voir d'autres personnes que le portier qui lui apportait son pain et son eau (et à qui défense était faite de lui parler), ou l'appariteur, qui venait deux fois la semaine le faire sortir afin qu'il reçût la correction périodique, laquelle était presque accueillie avec joie, parce qu'elle le séparait pour un moment de la solitude. Et c'est là qu'il était enfermé seul, la nuit, hors de la portée de tout son, pour y subir toutes les horreurs auxquelles pouvaient l'exposer la nervosité et la superstition inhérentes à son âge. C'était là la peine pour la récidive. Te plairait-il, lecteur, de voir ce qu'il advenait de lui à la troisième faute ?

L'inculpé qui, pour la troisième fois, avait failli et dont l'expulsion était cette fois jugée irrémissible, était amené, comme à quelque solennel autodafé, affublé d'un accoutrement hideux et des plus terrifiants, tout vestige de l'habit bleu de naguère soigneusement effacé, il était exposé vêtu d'une casaque à l'instar de celles qui jadis faisaient les délices des allumeurs de réverbères de Londres, et coiffé d'un bonnet de même étoffe. L'effet de cette *dévestiture* était tel que pouvaient l'attendre ses ingénieux inventeurs. Avec ses traits pâles et effrayés, c'était comme si un de ces défigurements de l'enfer du Dante s'était abattu sur lui. Sous ce déguisement il était amené dans la grande salle, où l'attendaient, au grand complet, ses condisciples, dont, désormais, il ne devait partager les leçons et les jeux en commun jamais plus ; la présence imposante du *steward* qu'il allait voir pour la dernière fois, de l'appariteur, faisant fonctions de bourreau, et qui avait revêtu sa robe de cérémonie pour cette occasion, et de deux autres visages, de plus sinistre présage, parce que, sauf en ces extrémités, jamais visibles. C'étaient les gouverneurs, car deux d'entre eux, de leur propre mouvement ou pour obéir à la charte de l'Ecole, avaient toujours accoutumé de présider à ces *ultima supplicia ;* non pas pour apporter quelque adoucissement à la peine (c'est ainsi du moins que nous l'entendions), mais pour la voir appliquée dans toute sa rigueur. Les vieux Bamber Gascoigne et Peter Aubert, je m'en souviens, étaient collègues en une occasion où, l'appariteur pâlissant un peu, on envoya chercher un verre d'eau pour le préparer aux mystères. La fustigation était, selon l'ancienne pratique romaine, longue et solennelle Le licteur faisait, à la suite du coupable, tout le tour de la salle. Le cœur généralement nous défaillait trop, après avoir assisté à ces répugnants préliminaires, pour que nous nous rendions *de visu* un compte exact du degré de souffrance physique infligé. Les rumeurs, bien entendu, disaient le dos noueux et livide. Après le supplice, le malheureux était remis, revêtu de son san-benito, à sa famille. s'il en avait une (mais communément ces pauvres diables étaient sans famille), ou à l'officier de sa paroisse qui, pour augmenter l'effet de la scène, était prié de se tenir de l'autre côté de la porte de la salle. »

---

(1) *Christ's Hospital five-and-thirty years ago.*

On s'imagine facilement l'impression que dut faire ce déploiement de sévérité féroce sur cette âme sensible de sept ans. Non peut-être qu'il redoutât pour lui ces cruels châtiments, sentant en lui la volonté de bien faire ou tout au moins un éloignement décidé du mal. Mais la pensée qu'il est sous une règle aussi impitoyable n'est pas faite pour aider un enfant à surmonter la tristesse de son premier exil du foyer. Il y avait une menace plus redoutable pour lui : c'était la tyrannie des moniteurs. Charles, à la distance de trente-cinq ans, sent encore son cœur bondir au souvenir de l'oppression de ces jeunes butors. L'un d'eux réveillait, « au milieu des nuits d'hiver les plus froides — et cela non pas une fois, mais nuit après nuit — et faisait descendre de leur lit, en chemise, pour recevoir des coups administrés avec une lanière de cuir, une douzaine d'enfants, parce qu'il plaisait à ce surveillant à peine sevré, quand il entendait bavarder après le coucher, de rendre les six derniers lits du dortoir (1) responsables d'une faute qu'ils n'avaient ni l'audace de commettre ni le pouvoir d'empêcher. Cette exécrable tyrannie éloignait brutalement du feu les plus jeunes d'entre nous quand, par les temps de neige, nous avions les pieds morts de froid ; et, sous les peines les plus cruelles, nous interdisait la satisfaction d'une gorgée d'eau, quand, dans les insomnies des nuits d'été, nous étions enfiévrés par la saison et les ébats de la journée. »

Fort heureusement pour lui, Charles se trouva dans une situation particulière qui le défendit de la sévérité des maîtres et de la tyrannie des moniteurs. Famille et protecteur n'étaient pas loin. « S'il avait une plainte à formuler, on ne manquait pas d'y prêter attention. » Cela lui valait encore des privilèges que ses camarades lui enviaient. Grâce à l'intervention du sous-trésorier de l'Inner Temple, Mr. R. Norris, vieil ami de son père, il obtenait de fréquentes sorties extraordinaires. La nourriture de l'école était pitoyable, mal préparée, à peine suffisante. Il avait des suppléments. C'était la tante Hetty qui « clopin-clopant lui apportait de bonnes choses. » Elle arrivait, s'asseyait « sur les marches du trou au charbon, ouvrait son tablier et en sortait sa jatte avec quelque morceau délicat qu'elle avait fait mettre de côté pour lui. » Les sentiments de Charles, en ces occasions, sont faciles à conjecturer. C'étaient « de l'amour pour la porteuse ; de la honte pour la chose apportée et la manière dont elle l'était ; de la sympathie pour ceux qui étaient trop nombreux pour y participer ; et, par là-dessus, la faim (l'aîné, le plus puissant des appétits !) prédominante, renversant les remparts de pierre de la honte, de la gêne et d'un troublant excès de timidité. » On se représente ces entrevues. Charles « méprisait » la bonne vieille en retour de ses bontés. Le mot est de lui, grossi par la violence du remords. Devant le cercueil de la tante Hetty, ces souvenirs l'assaillent et son ingratitude d'enfant accroît ses regrets. L'écolier était pourtant « un bon petit cœur, ... doux, patient, ennemi du mensonge », mais il n'échappait pas aux petits travers communs aux enfants, et par lesquels bien des hommes restent toujours enfants. Il ne savait pas ! Pourquoi la tante Hetty, aussi, était-elle si négligente des apparences ? Si son affection avait été plus souple, plus intelligente, tous deux en auraient été rendus plus heureux.

---

(1) Les élèves étaient donc couchés deux par lit.

D'un autre côté, Charles échappa, par sa bonté et sa faiblesse même, aux brutalités de ses condisciples. On l'aimait. Un témoignage en est donné par son camarade Le Grice, qui cite, à l'appui, ce fait qu'on ne l'appelait jamais Lamb tout court, quoiqu'il n'y eût pas d'autre élève du même nom, mais Charles Lamb. Le même Le Grice attribue aussi une part des égards que maîtres et élèves avaient pour lui à son bégaiement. En somme, pour lui, l'école dépouilla beaucoup de l'horreur qui noircit le début de ce chapitre. « C'était, dit Le Grice, un garçon aimable et doux, très sensé et observateur aigu. Il avait l'air innoffensif : son teint était brun clair, avec une expression qui aurait pu vous induire à le croire d'origine juive. Ses yeux n'étaient pas de même couleur ; l'un était noisette, l'autre avait des mouchetures grises dans l'iris, mêlées comme on voit les taches rouges dans le jaspe sanguin ; son pas était d'un plantigrade, ce qui rendait sa démarche lente et particulière, ajoutant à l'air posé de sa personne... Sa structure délicate et sa difficulté de parole, que l'agitation augmentait, le rendaient incapable de se mêler aux jeux violents... Tandis que les autres étaient tout feu et tout au jeu, lui glissait le long des cloîtres, concentré en lui-même, tout comme un jeune moine. Ces habitudes et ces sentiments étaient éveillés et entretenus en lui par des circonstances particulières : il était né et avait été élevé dans l'Inner Temple ; et ses parents continuèrent à habiter ce quartier tant qu'il fut à l'école, de sorte qu'il passait de « cloître en cloître » et c'était là tout le changement que son jeune esprit eût jamais connu. »

Voici quel était ce régime monastique, d'après Leigh Hunt : « Nous nous levions, dit-il, au son de la cloche, à six heures en été et à sept heures en hiver ; et, après nous être peignés, nous être lavé les mains et la figure, nous allions, à une nouvelle sonnerie de cloche, déjeuner. Tout cela prenait environ une heure... Après déjeuner on allait en classe, où l'on restait jusqu'à onze heures, hiver et été, et puis on avait une heure de récréation. Le dîner avait lieu à midi. Ensuite une petite récréation jusqu'à une heure, puis, de nouveau, en classe pour y rester jusqu'à cinq heures en été et quatre en hiver. A six heures, souper. Après souper, récréation, en été jusqu'à huit heures. En hiver, on se couchait immédiatement après souper. Le dimanche, les heures de classe des autres jours se passaient à l'église, matin et soir ; et comme on nous lisait la Bible, chaque jour, avant chaque repas, et en nous couchant, sans compter les prières, benédicité et grâces, nous rivalisions avec les moines en exercices religieux. » Cette règle ne faisait pas nécessairement des esprits religieux. Il était même à craindre que l'accoutumance engendrât l'indifférence et la lassitude une révolte. Lamb contracta ici des habitudes religieuses plutôt qu'un sentiment profond de piété. Il raillera, dans un essai, *Le Benedicite*, l'impertinence de certaines pratiques plus machinales que sincères. Un esprit pénétrant, épris avant tout de sincérité, s'accommode mal d'un formalisme routinier. Le résultat le plus appréciable du régime fut d'imprégner son esprit d'expressions, de phrases, d'images bibliques. Il y paraît dans ses écrits.

Voici maintenant quel était le cours des études. Il y avait deux divisions principales : école de grammaire inférieure, école de grammaire supérieure. Celle-ci était divisée en quatre classes ou bancs. Les deux classes inférieures étaient désignées communément sous le nom de *Petit* et *Grand Erasme* (de ce fait que les petits et les grands entretiens d'Erasme étaient expliqués dans ces deux classes respectivement). Les élèves des deux classes supérieures étaient appelés *Grecians* et *Deputy Grecians*, comme qui dirait hellénistes et sous-hellénistes. Dans la classe des *Grecians* on restait au moins trois ans, généralement quatre (la classe comprenant alors des élèves de dix-neuf ans et de quinze ans), et de là, chaque année, on envoyait un élève ou deux à l'Université. Beaucoup quittaient l'école vers l'âge de quinze ans. Peu de ces derniers arrivaient à la division des sous-hellénistes. Ils étaient néanmoins, à leur sortie, aptes à choisir entre la médecine, le droit et l'enseignement.

Le *Petit Erasme* expliquait Ovide, le *Grand Erasme*, Virgile, Térence et le Testament grec ; les *Deputy Grecians* étudiaient Homère, Cicéron et Démosthène, les *Grecians*, Sophocle et Euripide et les mathématiques.

« L'école de grammaire supérieure et l'inférieure se tenaient dans la même salle ; et seule une ligne imaginaire marquait leurs limites. » Le révérend James Bowyer avait la charge de la première, le révérend Matthew Field était régent de la seconde. Il faut lire dans l'essai *Christ's Hospital il y a trente-cinq ans* toute la partie qui décrit les méthodes de ces deux maîtres et le contraste frappant que présentaient leurs départements respectifs. Du côté Field c'était l'oisiveté la plus entière, la gaieté exubérante (les verges restant inactives), la lecture de tout autre chose que les classiques, la fabrication de toutes les inventions imaginées par les écoliers pour tuer le temps. Le maître était souvent absent ou, s'il était présent, « cela ne faisait aucune différence ». Et ainsi une centaine d'enfants passaient quatre ou cinq années de leur éducation pour finalement ne pas dépasser la troisième fable de Phèdre. Du côté Bowyer le tableau change. Tandis que les élèves de Field s'amusaient tranquillement dans leur « petite Gosçen », les disciples de Bowyer pâlissaient sur Xénophon et Platon, « dans un silence aussi profond que celui prescrit par le philosophe de Samos ». Là, c'était le règne de la terreur.

On voit ce que Charles put faire pendant ses premières années d'études sous le premier de ces maîtres. La question a été souvent débattue de savoir si, lorsqu'il quitta l'école, il appartenait, comme le prétend Leigh Hunt, à la division des *Deputy Grecians*. Certains disent qu'il était seulement parvenu à ce qu'on appelle *Greek form*, ou classe de grec. La discussion semble oiseuse ; il nous suffit de savoir qu'il a été sous la discipline de Bowyer. Quel était donc l'enseignement de ce maître ? (1)

S'il était brutal au point d'envoyer, d'un coup de poing, un élève rouler sur le sol, à ce que rapporte Coleridge dans ses *Propos de Table* (2), il était en même temps, de l'avis de Coleridge (*Biographia Litteraria*), un excellent pédagogue. « A l'école, dit-il, j'eus l'inestimable avantage de trouver un maître très sensé, quoique, en même temps, très sévère..... Il nous envoyait à l'Université latinistes et hellénistes excellents et hébraïsants passables. Cependant, nos connaissances classiques étaient les moindres des bons effets de sa direction zélée et consciencieuse... Il nous donnait à faire des préparations de Shakespeare et de Milton et c'était la besogne qui demandait le plus de temps et de peine, si l'on voulait échapper à sa critique... J'appris de lui que la poésie, même celle des odes de la plus haute envolée, et, en apparence, les plus désordonnées, avait une logique à elle, aussi sévère que celle de la science, et plus difficile, parce que plus subtile, plus complexe, et dépendant de causes plus nombreuses et plus fugitives. Dans les vraiment grands poètes, disait-il souvent, il y a une raison à donner, non seulement pour chaque mot, mais pour la position de chaque mot... Dans la correction des compositions anglaises, il se montrait impitoyable pour la phrase, la métaphore, l'image là où elle n'était pas soutenue par un sens solide, ou bien où le même sens aurait pu être exprimé avec une force ou une dignité égales par des mots plus simples. » Il s'élevait contre la convention : « Lyre, luth, harpe, muse, Pégase, Parnasse, Hippocrène — à quoi tout cela rimait-il ? Il laissait s'accumuler quatre ou cinq compositions du même élève : les plaçant devant lui, il demandait si telle ou telle phrase ne pouvait tout aussi bien se trouver dans une thèse ou dans l'autre... » (1). C'est là une méthode intelligente et féconde, et si Charles Lamb, trop jeune et sorti de l'école après un trop court séjour dans la classe de Bowyer, n'a sans doute pu tirer de l'enseignement de ce maître tout le profit que Coleridge, peut-être avec une dose d'exagération introduite par la vision grossissante du souvenir, prétend en avoir recueilli, on peut du moins supposer, avec Ainger, que ces principes firent souvent l'objet des discussions de leurs soirées littéraires, alors qu'ils se rencontraient tous les jours à la taverne, et qu'ainsi Coleridge fut le canal par lequel la doctrine de Bowyer s'infiltra dans l'esprit de Charles Lamb.

---

(1) Il dit lui-même dans une lettre à G. Dyer, du 22 février 1831 : « *Mine is a sort of deputy Grecian's hand*... »

(2) Leigh Hunt insiste sur la brutalité de Bowyer « qui vous pinçait sous le menton et par les lobes des oreilles jusqu'au sang. Bien des fois il lui arriva de soulever de terre un élève de cette façon. C'était, à vrai dire, un absolu tyran, colérique et capricieux ; il concevait pour les mêmes élèves des sympathies et des antipathies violentes ; il choyait certains sans raison apparente, quoiqu'il penchât pour les élèves serviles, et, peut-être, pour les fils de personnes riches ; et il persécutait les autres d'une manière vraiment terrible ...»

Ainsi donc le bon sens natif, le fin goût critique d'Elia, ont pu se développer ici sous une saine discipline. Mais d'autres influences, peut-être plus puissantes, agissaient sur lui. D'abord, et cela a été bien remarqué par son camarade Le Grice, son passage du cloître du Temple au cloître de Christ's Hospital fait son enfance d'une tenue. Son existence se continue dans un milieu calme et antique. La grandeur avec le recueillement agit puissamment sur son esprit naturellement porté au respect. Ce futur humoriste a un besoin inné de vénération. Nous l'avons vu à Blakesware « adorant comme en un temple saint ». Nous le verrons plus tard, avant que l'âge, amenant une certaine réaction, ait modifié considérablement sa première attitude, vénérer Coleridge presque à l'égal d'un dieu. Christ's Hospital lui impose par sa calme grandeur.

---

(1) Leigh Hunt. *Autobiography*. — A propos de son horreur des banalités, Leigh Hunt, qui n'est pas tendre pour lui, qui d'ailleurs ne se souvient pas de ces corrections intelligentes que lui attribue Coleridge, dit : « Son objection à une banalité devait elle-même être banale ». — Les meilleurs exercices selon Leigh Hunt étaient des abrégés à faire d'essais du *Spectator*.

L'antique maison l'adopte comme sien. Il n'est plus qu'une partie, un membre infime de ce grand corps. Il en partage « l'esprit de suite, l'intelligence, la conscience collective » (1). Il est fier de lui appartenir. Les mêmes circonstances qui lui ont rendu cher le Temple, où il est né, lui font aimer l'école. Ici ce sont « les antiques et solennels cloîtres avec leurs traditions, les spacieuses salles de classe, les hauts dortoirs, le réfectoire imposant orné de tableaux par Verrio, Lily et autres, l'un d'eux surpassant en dimension et en majesté presque tous les autres tableaux du royaume » ; c'est « la solennité des cérémonies, soit publiques, soit intimes, prières, hymnes, antiennes, noëls et chants funèbres aux accents plaintifs entonnés par les élèves sous les cloîtres sonores aux rares funérailles de quelque camarade. » Et ainsi se forme et se développe en lui cette religion du passé que tout semble favoriser, le Temple, Blakesware et Christ's Hospital. Est-ce par contraste avec la médiocrité du foyer ? Il finit par aimer profondément cette école où l'initiation avait été pénible. Une autre école se serait à la longue fait accepter par lui. La résignation, en effet, est un trait de son caractère. Mélancolique par tempérament, hypocondriaque, dit-il lui-même, il n'est pas prompt à l'espoir. Il se contente de la réalité telle quelle. A force de volonté, sans doute, ou grâce à une sagesse naturelle, il parvient à voir les choses par leur beau côté. Il aurait donc fini par aimer vraisemblablement une école moins adaptée à son caractère, comme plus tard il supportera la vulgarité du bureau où s'écoulera toute sa carrière de commis. Pour Christ's Hospital il conservera un culte attendri.

Il n'en aima pas moins le foyer. Bien au contraire. Il n'en était pas tellement éloigné qu'il y eût danger qu'il l'oubliât, assez, cependant, pour que, à ses yeux, il s'idéalisât. Il a lui-même prétendu, avec une pointe de paradoxe, que l'internat, dans les conditions où il le connut, est une « école d'affection filiale. » Ses arguments lui sont fournis très probablement par sa propre expérience. L'enfant qui ne quitte pas la maison ne peut opposer l'affection active, les soins désintéressés du père et de la mère à l'indifférence des soins mercenaires. De plus, toutes les petites aspérités auxquelles la vie journalière en commun s'irrite de se heurter continuellement trouvent plus patient celui qui ne les rencontre que de temps à autre. Les vieux parents, dans une familiarité constante, finissent quelquefois par voir diminuer leur tribut de respects. Un manque d'égards envers eux est constaté avec peine, chez ses frères et ses sœurs, par le fils que tiennent éloigné les nécessités de ses études ou de sa carrière et qui revient d'exil avec un véritable culte filial. John Lamb, dont l'enfance s'est écoulée à la maison, n'aura pas pour son père et sa mère vieillis et infirmes les prévenances affectueuses, le pieux dévouement de Charles.

---

(1) *Recollections of Christ's Hospital.*

A l'école, il forme des amitiés solides. « Les amis d'école de l'élève de Christ's Hospital, a-t-il dit, sont ordinairement ses intimes pour le reste de sa vie. » Il eut des admirations significatives. Ce furent ces garçons spirituels et rieurs, Charles Valentin Le Grice et Allen, et James White, le facétieux amphytrion du banquet des ramoneurs, l'auteur des *Lettres de Falstaff*, qui déjà, très vraisemblablement, montrait des dispositions pour le pastiche burlesque. Surtout il s'attacha aux pas de Coleridge. Vers les premiers, il se sentait attiré par la séduction de l'esprit léger et de la gaieté. Personne n'a rapporté qu'il ait alors essayé de rivaliser avec ces modèles. Il était trop timide apparemment et la honte de son bégaiement le réduisait au rôle d'auditeur. Plus tard, il tirera parti de cet empêchement même, qui ajoutera à l'imprévu de ses bons mots. Alors, il observait simplement. Coleridge flattait un tout autre côté de sa nature.

L'enthousiasme du disciple perce encore dans l'évocation que Lamb fait, trente-cinq ans plus tard, de la physionomie de l'écolier inspiré. « Reviens à ma mémoire (1), tel que tu étais à l'aurore de tes imaginations, avec l'espérance comme une colonne de feu devant toi — le sombre pilier non encore tourné — Samuel Taylor Coleridge — Logicien, Métaphysicien, Barde ! Comme j'ai vu le passant accidentel par les cloîtres s'arrêter, figé par l'admiration (tandis qu'il pesait la disproportion entre le langage et l'habit du jeune Mirandole), pour t'entendre expliquer, avec tes intonations profondes et mélodieuses, les mystères de Jamblick ou de Plotin, (car même en ces années ces potions philosophiques ne te faisaient point pâlir,) ou récitant Homère dans son grec, ou Pindare, — tandis que les murs des antiques Frères Gris retentissaient des accents de l'enfant assisté inspiré. Nombreux furent les « combats d'esprit » (pour jouer un instant avec les paroles du bon Fuller) entre lui et C. V. Le Grice « que je vois tous deux semblables à un grand gallion espagnol et à un vaisseau de guerre anglais. Maître Coleridge, semblable au premier, était construit beaucoup plus haut de bord en savoir, massif, mais lent à la manœuvre. C. V. Le Grice, avec le vaisseau de guerre anglais, d'un tonnage moindre, mais plus fin voilier, savait tourner à tous les courants, louvoyer et profiter de tous les vents, par la promptitude de son esprit et de son invention. » Non sans avoir l'œil ouvert sur les points faibles de Coleridge, comme on le voit par ce parallèle malicieux entre les deux disputants, Charles Lamb l'admire comme une force mystérieuse de la nature. Il est suspendu à ses lèvres. Il ne peut s'éloigner de cette toujours croissante merveille. C'est que cet écolier était réellement extraordinaire. Un peu avant d'avoir dix ans il était entré à Christ's Hospital, en juillet 1782, la même année que Charles Lamb. Il était son aîné de trois ans. La précocité de son activité spéculative était rare. Après avoir commencé comme beaucoup par la poésie, il se sent soudain irrésistiblement attiré vers la métaphysique. « A un âge très prématuré, écrit-il lui-même dans sa *Biographia Litteraria*, avant même ma quinzième année, je m'étais fourvoyé dans la métaphysique et la controverse théologique. Rien d'autre ne me plaisait. L'histoire et les faits particuliers perdirent tout intérêt pour moi. La poésie... elle-même, bien plus, le roman ancien et moderne, me devinrent insipides. » Il dit aussi combien il était heureux si, durant ses promenades solitaires, les jours de congé, « un passant quelconque, surtout s'il était vêtu de noir, voulait bien engager avec lui une conversation que bientôt il trouvait moyen de diriger vers son sujet favori de « la providence, la prescience, la volonté et le destin ; destin fixé, libre arbitre, prescience absolue ». Un tel phénomène de précocité commandait la déférence de ses condisciples et spécialement de Lamb. Si l'on ajoute à cela que l'âme de Coleridge était aimante, que ce grand garçon, si supérieur à son entourage, n'avait malgré cela aucune morgue, mais que la conscience très vive qu'il avait de sa grande intelligence ne lui inspirait d'autre sentiment que le besoin de communiquer ses idées, on comprendra alors qu'à cette admiration très sincère vint s'ajouter une amitié profonde, indestructible, définitive. C'est toujours avec enthousiasme que Lamb reviendra sur le sujet de Coleridge et de son amitié.

---

(1) *Christ's Hospital 35 years ago.*

Cette amitié prime décidément toutes les influences que l'école put avoir sur l'esprit de Charles Lamb. Tenté que celui-ci était déjà par le mystère, Coleridge l'encouragea dans cette voie. Il l'exalta même vers le mysticisme. Il agit peut-être davantage encore sur lui dans les années qui suivirent la sortie de Lamb de l'école, car alors ils se virent souvent. La poésie, à laquelle Coleridge bientôt retourna, et la métaphysique, firent l'objet de leurs discussions. Il entretint chez Lamb une activité intellectuelle que risquait peut-être de tuer le terre à terre et la lassitude de sa vie de commis. Il le tint en face d'un idéal de pureté et de piété dont son entourage dénué d'aspirations élevées, et une tendance à la dissipation créée par le besoin de lutter contre la mélancolie envahissante et le dégoût de sa vie insipide et misérable, menaçaient de l'éloigner. C'est Coleridge qui fit d'abord de son ami un admirateur de Bowles. Il a raconté dans sa *Biographia Litteraria* comment il fit des prosélytes. En moins d'un an et demi il avait fait plus de quarante transcriptions des sonnets. On verra d'ailleurs, en avançant dans ce récit, l'importance que prend l'amitié de Coleridge dans les années de jeunesse de Lamb.

Comment l'écolier de Christ's Hospital occupe-t-il ses jours de congé et ses vacances ? Il a parlé dans deux de ses essais (1) de « charmantes excursions sur les bords de la *New River*, où, comme des loutres, ils vivaient dans l'eau la longue journée d'été » et des retours affamés, des « visites à la Tour, où, par un antique privilège, ils avaient libre accès à toutes les curiosités » et des stations devant les boutiques d'estampes. Mais nous ne nous le représentons pas bien vagabondant ainsi. Au contraire nous le suivons, avec les souvenirs de C. V. Le Grice, « à chaque demi-congé (il y en avait deux par semaine), en dix minutes, retrouvant les jardins, la terrasse ou la fontaine du Temple », et s'enfonçant dans ce « vaste cabinet de bonnes vieilles lectures anglaises où il paît à son gré dans ce beau et sain pâturage » (1). Il lit alors le *Parfait Pêcheur à la ligne* de Walton (2), illustré, le *Voyage du Pèlerin* de Bunyan, la première partie s'entend : il reprend l'*Histoire de la Bible* de Stackhouse et est ébranlé par ces fameuses objections. Dans les séjours à Blakesware, on le retrouve lisant Cowley « dans l'office gaie, assis à la fenêtre en saillie où il faisait si chaud,... la pelouse devant ses yeux, et bercé par le bourdonnement et les battements d'ailes de cette guêpe solitaire qui toujours fréquentait cette pièce » (3). Et l'on remarquera que déjà, chez lui, perçait ce goût pour le naturel et le sincère, l'absence de toute rhétorique, de toute prétention et pour cette saveur du vieux langage, qui lui recommande Walton et Bunyan. Mais il apparaît surtout que déjà lui parlent le plus ces pages où se peint le cœur d'un homme avec ses particularités aimables, naïves ou simplement curieuses.

---

(1) *Recollections of Christ's Hospital* et *Christ's Hospital five and thirty years ago.*

Cependant Charles Lamb atteint sa quinzième année. C'est l'âge auquel les élèves de Christ's Hospital qui ne se destinent pas à l'Université ont coutume, on se le rappelle, de quitter l'école. Ce fut pour lui un grand chagrin de quitter cette maison dont l'âme l'avait pénétré, où il laissait des amis chers, comme, entre autres, Coleridge, qui, plus heureux, s'acheminaient vers la vie académique. Cette vie, il l'avait rêvée et, dans la suite, il aimera à s'en donner l'illusion par un séjour de quelques journées au siège de l'une ou l'autre des deux universités. Mais lui était-il loisible de suivre ses aspirations ? On a donné comme raison à son retrait de l'école qu'il était rendu, par son bégaiement, inapte à entrer dans les ordres, condition indispensable pour obtenir une bourse de la fondation à Oxford ou Cambridge. Cette raison rend toute autre explication oiseuse. Mais est-elle elle-même juste ? Ne fallait-il pas que, le plus tôt possible, il gagnât sa vie et contribuât pour sa part à assurer la subsistance de la famille, dont la situation était de plus en plus précaire ? L'écolier tourne donc à regret le dos à la vieille école. Le jeune moine quitte brusquement le cloître et l'habit pour rentrer dans le siècle.

---

(1) *Mackery End.*
(2) *Rosamund Gray.*
(3) *Blakesmoor in H — shire.*

CHAPITRE III

COMMIS

SONNETS ET VERS BLANCS

Le 23 Novembre 1789 était dressé l'acte par lequel les administrateurs de Christ's Hospital rendaient Charles à sa famille. Le fait que ce document (1) est signé de Mrs Lamb, tendrait à établir que déjà les facultés du père avaient baissé. Il avait quitté le service de Mr. Salt, avec une pension. Les modiques ressources de la famille se trouvaient ainsi encore diminuées. Hazlitt parle de la « misère sordide » des Lamb. Mary travaillait dans les modes depuis quatre années (2).

On trouva, pour Charles, un emploi de commis à *South Sea House*, où John était déjà employé. Il fut mis à la comptabilité. Il est probable que l'influence des Plumer du Hertfordshire, pour le compte de qui Mrs Field gardait le manoir de Blakesware, ne fut pas étrangère à l'admission des deux frères dans cette maison. Un Plumer, bâtard de cette famille, était en effet dans ces bureaux.

Les appointements du débutant furent forcément bien modestes : environ vingt-sept livres ou un peu moins de sept cents francs par an (3).

Charles trouva la « transition triste (4), à quatorze ans, des abondantes récréations, des fréquents intervalles de congé des années d'école aux huit, neuf et parfois dix heures de présence au bureau. » Il avait aspiré à une autre existence. Tout la lui interdisait, il le savait bien. Il avait dû envisager ce dénouement et s'y résigner d'avance. Cependant la venue en contact avec la réalité dès longtemps entrevue ne laisse pas de froisser et de meurtrir. Avoir goûté aux jouissances intellectuelles, n'en pas connaître d'autres et, un beau jour, s'atteler à la besogne servile et machinale du commis, c'est là un amer désenchantement. Il fallait désormais pâlir sur « les chiffres qui ne disent rien au cœur », frayer avec des compagnons avec qui « il n'avait pas une idée commune, pas un goût commun ! »

---

(1) Document publié pour la première fois en 1897.

(2) « Dans mon jeune âge j'ai passé onze années à travailler à l'aiguille pour gagner ma vie », dit-elle dans un article qu'elle donna au *British Lady's Magazine*.

(3) D'après un document récemment découvert à l'*Albert Museum* d'Exeter, un reçu de Lamb au secrétaire de la Compagnie.

(4) *The Superannuated Man.*

A en juger par l'impression qu'il nous a laissée sur *Soulb Sea House*, il ne fut pas trop complètement dépaysé. Il y avait encore une sorte de recueillement dans cette maison, fantôme magnifique d'une splendeur éphémère. Les dix premières années d'exploitation de la Compagnie de la Mer du Sud, qui jouissait du monopole du commerce des colonies sud-américaines, avaient été un rêve doré terminé brutalement en 1720 par un lamentable réveil. Des milliers de ruines étaient consommées. Les biens des directeurs saisis et les créanciers désintéressés au taux de 33 pour cent, la maison, tant bien que mal, était restée debout. On y entretenait un semblant d'activité, les affaires y étant insignifiantes. Les opérations se bornaient presque uniquement à toucher les intérêts d'un capital déposé dans les caisses de l'Etat et 8.000 livres sterling servies par le Trésor pour couvrir les frais d'administration.

Dans cette maison ruinée, Lamb retrouve la vision du grand passé. Les énormes livres de commerce du début de l'exploitation, que le moderne commis atteignait parfois, à ses heures de loisir, sur les rayons où ils moisissaient en piles imposantes, avec le regret que ce ne fussent pas d'autres volumes, évoquaient à son imagination de vagues figures de comptables d'autrefois plus grands que ceux du présent. Au lieu du tourbillon des affaires, qui lui eût donné le vertige, il trouvait là une quiétude claustrale. Les hôtes du lieu eux-mêmes n'étaient pas inintéressants. L'un des directeurs, Joseph Paice, qui l'initia aux mystères de la tenue des livres et lui a inculqué ce qu'il peut bien savoir de son métier, a laissé dans son cœur un sentiment de reconnaissance. Les autres offrirent un champ assez riche à son acuité d'observation. « C'étaient (1) des hommes d'une tournure d'esprit curieuse et spéculative : antiques comme les lieux ; des originaux. Placés, pour la plupart, dans cette maison, dans l'âge mûr ou même plus tard encore, ils y apportaient nécessairement leurs habitudes et leurs bizarreries distinctes, non mitigées... C'étaient en somme d'agréables compagnons, très causeurs. » Il dut plus d'une fois écouter cet Evans, « très éloquent sur le sujet du vieux et du nouveau Londres... » et qui avait « mainte plaisante anecdote... sur ces figures grotesques que Hogarth a immortalisées dans son tableau de « Midi », les dignes descendants de ces héroïques confesseurs de la foi qui, fuyant en ce pays le courroux de Louis le quatorzième et de ses dragons, entretinrent vivante la flamme d'une religion pure dans les obscurités protectrices de Hog Lane et le voisinage de Seven Dials ». Il dut goûter les reparties et les bons mots de Henry Mann, « l'auteur », qui criblait les hommes politiques du temps de ses lardons et laissa deux volumes épigrammatiques. Charles n'était donc pas exilé parmi les Scythes.

Si seulement il avait trouvé des satisfactions en rentrant au logis ! Mais là il voyait son père et sa mère décliner, et Mary, dont la santé réclamait des ménagements (sa pauvre tête n'étant pas bien solide) peiner et s'acheminer vers un épuisement menaçant. Entre ce père en enfance, cette mère paralysée, cette sœur déprimée, il devait faire triste en vérité !

De loin en loin Charles va revoir ses anciens condisciples. Leigh Hunt, qui passa sept années à Christ's Hospital, le vit souvent sous les cloîtres et se rappelle « son visage pensif (2), brun, beau, et bon » et « sa démarche caractéristique. Il se balançait d'un mouvement moitié involontaire et inconscient, moitié effort pour paraître à l'aise. » Déjà il s'habillait avec la simplicité d'un Quaker.

Coleridge, les jours de sortie, venait parfois s'asseoir à l'humble foyer du Temple que son ardente éloquence réchauffait. Mary, elle aussi, était sous le charme. Ou bien les deux amis se rencontraient dans la salle enfumée de quelque taverne située dans le voisinage de la vieille école. Mais Coleridge va partir pour l'université. Adieu ces soirées et ces soupers des dieux (1) !

---

(1) *South Sea House.*

(2) Leigh Hunt. *Autobiography.*

Une anecdote rapportée par Le Grice est trop curieuse pour être négligée. On y voit Lamb ami d'une douce gaieté et se prêtant de bonne grâce à la plaisanterie. Elle met en relief ce caractère doux, facile, dépourvu de toute prétention. Elle fait comprendre, dès maintenant, comment cet aimable compagnon ne compta jamais d'ennemis. « Dans la première année de sa vie de commis, Lamb passa la soirée du 5 novembre (2), avec quelques-uns de ses anciens condisciples, qui, amusés par les bords particulièrement larges et flottants de son chapeau rond, les relevèrent en forme de tricorne. Lamb n'y changea rien, mais reprit le chemin du Temple de son pas de flâneur. Comme il descendait Ludgate Hill, des jeunes gens, qui semblaient n'avoir pas passé la *London Tavern* sans y faire une pause, s'écrièrent : « Le voilà bien le véritable Guy ! — Ce n'est pas un mannequin, celui-là ! » et, là-dessus, ils l'empoignèrent et, lui faisant un siège de leurs bras, ils l'emportèrent, l'assirent sur une borne dans Saint Paul's Churchyard, et l'y laissèrent. Cette histoire, Lamb la contait si sérieusement qu'on ne douta jamais de son authenticité. Il porta pendant maintes soirées son tricorne et en garda le nom de « Guy », si bien que certaines personnes ne l'ont assez longtemps connu que sous ce nom. »

Il retourna au théâtre, dont l'avait sevré la règle inflexible de Christ's Hospital. Les premières soirées furent une désillusion. « Le dévot était retourné au temple devenu rationaliste (3). » Ce désenchantement fut de courte durée et, dès lors, le théâtre devint pour lui la plus délicieuse des récréations.

Un séjour à Margate, pour combattre par un changement d'air la dépression physique dont souffrait Mary, nous montre le frère et la sœur vivant pendant une semaine cette existence qu'ils mèneront tout à l'heure, qui sera si touchante et qu'interrompra la mort seule. « Beaucoup de circonstances, écrit Charles, se combinèrent pour en faire les meilleures vacances de ma vie (1). Nous n'avions ni l'un ni l'autre vu la mer, et nous n'avions jamais été absents de la maison ensemble si longtemps. » Ensemble ils lurent pour la première fois Burns (2). Et Charles Lamb fut conquis par le génie si sincère du poète écossais.

---

(1) *Noctes cœnæque deum.* Lettre à Coleridge du 16 janvier.

(2) Ce jour-là, anniversaire du complot des poudres, Guy Fawkes est brûlé en effigie et c'est l'occasion de réjouissances plus ou moins carnavalesques.

(3) *My first Play.*

Le 5 avril 1792, Charles Lamb passe de *South Sea House* à *East India House* (3), très grosse maison qui importait l'indigo, le thé, les épices et les étoffes pour les vendre périodiquement aux enchères. Il fut admis, grâce probablement à l'influence de Salt, selon Proctor (4), et cautionné, pour une somme de 500 livres sterling, par son frère John Lamb et Peter Pierson, un des vieux Benchers de l'Essai d'Elia (5), comme surnuméraire, recevant une gratification annuelle de 30 livres, c'est-à-dire 750 francs (6). Dans cette maison il devait rester trente-trois ans.

---

(1) *The Old Margate Hoy*.

(2) *Rosamund Gray*.

(3) Dans Leadenhall Street.

(4) Miss Manning, dans ses *Family Pictures*, dit que ce fut son grand-oncle, Mr Joseph Paice, qui obtint pour Lamb d'abord la place de commis à South Sea House, puis le poste de East India House par l'influence de Sir Francis Baring, président de cette dernière Compagnie. Mais, dans une lettre du 27 décembre 1798, Lamb presse Southey de faire agir un ami commun, John May, auprès de Sir Francis Baring pour obtenir la nomination d'un jeune homme à India House. Si Lamb avait eu son poste par l'intervention de Paice auprès de Sir Francis, n'aurait-il pas été frapper à la même porte pour servir son candidat ? Et n'est-il pas étrange que dans cette affaire il n'ait fait aucune allusion à l'obligation qu'il avait à Sir Francis ? Au contraire, il dit, au début de la lettre, n'avoir nul besoin pour lui-même de l'influence de Sir Francis Baring qu'on lui a autrefois offerte. Il semble que Miss Manning, s'en remettant à des traditions de famille, ait exagéré l'aide prêtée à Lamb par Joseph Paice.

(5) A la mort de Peter Pierson, James White le remplaça et, celui-ci, mourant en 1820, eut comme successeur Martin Burney. A John Lamb, mort en 1821, se substitua le Dr Stoddart.

(6) Vidons tout de suite la question de ses appointements. Il dut faire trois ans de surnumérariat. La quatrième année son salaire fut de 40 livres. Il fut porté, l'année suivante, à 70 et au bout d'une autre année à 80. En 1799, il se montait à 90 livres et désormais, jusqu'en 1814, Lamb eut une augmentation de 10 livres tous les deux ans. A partir de 1800, il reçut aussi chaque année, une gratification importante qui commença par être de 30 livres et s'éleva à 80 livres en 1814. En 1815, à la suite d'une réorganisation de la maison, le salaire de Lamb se trouve être de 480 livres. Il est de 700 livres en 1821, pour rester tel jusqu'à la veille de sa retraite où il devient de 730 livres. Il convient encore de tenir compte d'une somme annuelle de 10

« Serré », de dix heures du matin à quatre heures du soir, « entre quatre murs » (1), dans un bureau souvent « sombre comme l'Erèbe », le plus souvent « écrivant à la chandelle », condamné à ne jamais voir le soleil pendant six heures par jour, et, en fait, à l'ignorer en hiver, saison mortelle, il commence, de sa belle main de commis, la rédaction de ses « Œuvres Complètes », ces livres de commerce qui s'empilent autour de lui, non sans dérober parfois à la Compagnie le temps de noircir d'essais poétiques les feuilles volantes et les verso d'imprimés qui traînent sur son pupitre ou d'écrire à un correspondant au milieu d'interruptions malencontreuses. Ce n'était plus ici l'intéressante collection d'originaux de South Sea House.

Il était entouré de commis de carrière, terriblement ternes et prosaïques et dont le genre d'esprit n'était pas très relevé. De plus l'activité était réelle et, pour une tête plutôt amie du recueillement et de la rêverie, souvent harassante. Ajoutez à cela que Lamb, fonctionnaire consciencieux, était peut-être trop pénétré du sentiment de sa responsabilité et, ayant toujours peur qu'on trouvât à redire à sa besogne, se maintenait ainsi dans un état d'esprit inquiet et troublé.

Si l'on constate que le bureau ne contenait pas un homme qui pût être un ami pour Charles Lamb, qu'on n'aille pas croire surtout que celui-ci montrât à ses collègues le moindre dédain, le plus petit éloignement, qu'il fût même d'humeur désagréable avec eux; ce serait méconnaître le bon sens, le caractère timide et doux de ce charmant esprit. Aussi bien là qu'à l'école il sut se faire aimer (2). Il sut se prêter aux saillies plus ou moins spirituelles de ses camarades de chaîne, à leurs manies insipides mêmes. Dire que parfois il n'y prenait pas plaisir serait exagérer. Seulement

---

livres allouée au commis qui prenait son mois de congé afin, sans doute, de lui permettre un petit voyage. — Nous trouvons ces renseignements précis dans le *Macmillan's Magazine, January 1897*.

(1) Lettre à Mrs Collier, datée : de mon antre de Leadenhall. — Il y avait une heure d'interruption, de 1 h. à 2 h., pour le déjeuner.

(2) Il fit de nombreux amis parmi ses collègues. Les noms de Chambers, Dodwell, Plumley, Evans, reviennent dans ses lettres, comme aussi ceux de Bye (« qui faisait de la poésie à peu près comme on pourrait supposer que Pétrarque en eût fait, si Pétrarque était né sot ») et John Brook Pulham, qui fit de Lamb un croquis très ressemblant.

certaines aspirations qui étaient en lui n'étaient pas satisfaites et c'était une consolation pour lui de retrouver, par exemple, James White, avec qui nous pouvons nous le figurer s'essayant à la diction élisabéthaine, à des concetti bizarres, se grisant de vocables archaïques et y trouvant une jouissance littéraire fine et délicate, ou aiguisant l'épigramme avec Allen, « au sourire amical, au rire plus cordial encore », à la plaisanterie volontiers assez grosse, toujours prêt à jouer quelque bon tour à son prochain. Enfin, dans l'hiver de 1794, on devine avec quelle joie il salue le retour de Coleridge.

Nous avons laissé Coleridge à Christ's Hospital. Il y demeura jusqu'à dix-neuf ans. Féru de métaphysique jusqu'à dix-sept ans, il avait été guéri de cette passion par deux autres passions : celle de la poésie,qui s'empare de lui à la lecture des sonnets de Bowles, et son amour pour la fille aînée d'une veuve dont le fils, élève de Christ's Hospital, était son protégé. Il part alors pour l'université de Cambridge, y fait des études assez décousues, tient surtout un petit cénacle dont il est l'âme, s'occupe dejà de questions politiques, produit pendant les vacances de l'année 1793, en Devonshire, un des plus caractéristiques de ses « poèmes de jeunesse » les *Chants des Pixies* (1) et, soudain, dans les derniers mois de cette même année, prend une résolution aussi subite que singulière : il quitte Cambridge et, soit désespoir d'amour, soit abattement causé par quelques dettes, vient à Londres, la bourse fort peu garnie, et, au bout de quelques jours, pressé par le besoin, il s'engage, sous le nom de Silas Titus Comberback (S. T. C.), (2) au 15^{me} dragons ! Vit-il Charles Lamb dans ces conjonctures ? Les deux amis eurent-ils des conciliabules avant que Coleridge fit ce coup de tête ? Non, selon toute apparence. Il ne se trouve aucune allusion à cette affaire dans les lettres, dans les souvenirs de Charles Lamb. Cela peut paraître surprenant, d'autant que cela fournissait à son humour matière à s'exercer plus tard. La seule allusion à cette étrange aventure est la mention du nom d'emprunt de Coleridge, dans *les deux Races d'hommes*. Au bout de quatre mois de service, il parvient à se faire libérer.

---

(1) C'est-à-dire : des fées.
(2) Lamb dit Comberbatch.

Après des vacances passées à Bristol, il retourne en septembre à l'université, qu'il quitte enfin pour venir à Londres, où il passe un hiver, l'hiver de 1794.

Les soirées que Charles passe avec lui durant cet heureux hiver, dans la petite salle enfumée de la taverne de Newgate Street, à l'enseigne de « *The Salutation and Cat,* » resteront un souvenir volontiers évoqué. Bien tard dans sa vie il parlera encore à Talfourd, « l'œil humide et la lèvre frémissante, » de Coleridge en ces jeunes années, disant : « Que ne l'avez-vous vu au printemps de son génie, à un souper dans la petite salle sablée de la vieille hôtellerie » ! « *O noctes cœnæque Deum!* » s'écriera Lamb en 1797 (1). « *Anglice — Welsh rabbit, punch and poesy.* » Lui-même à ce moment, il fait quelques timides essais en vers (2). Ils sont tous deux sous le charme de ce Bowles qui, avec ses quatorze, puis vingt sonnets plaintifs, aujourd'hui oubliés, quoique non illisibles, eut l'étrange fortune d'enthousiasmer Wordsworth, Southey et Coleridge, par un phénomène identique à celui de Monk Lewis admiré par Walter Scott. Coleridge rencontra en lui « le premier poète qui combinât des pensées naturelles avec une diction naturelle ». Il ne connaissait pas alors *La Tâche* de Cowper, quoiqu'elle eût paru dès 1785. Ces tendres effusions, en une langue harmonieuse et pure, de sentiments mélancoliques suggérés par les spectacles de la nature, fussent-ils les plus gais, à une âme meurtrie par la perte récente d'une bien-aimée, continuaient la veine élégiaque de Shenstone, de Gray, de Collins, de Warton, mais avec une note plus personnelle. L'attitude de Bowles avait quelque chose de plus moderne que celle des élégiaques du XVIII^e siècle. Elle était d'accord avec la future doctrine de Coleridge que :

> Nous ne recevons que ce que nous donnons,
> Et c'est dans notre vie seule que vit la nature.
> Nôtre est sa robe de noces, nôtre son linceul (3).

Il n'allait pas chercher de sombres couleurs au dehors, dans les grottes, les cavernes, l'horreur des ténèbres, les vallées crépusculaires ; son humeur mélancolique colorait les choses (1).

---

(1) *Letter to Coleridge. Jan. 16, 1797.*

(2) Le *Morning Chronicle* publie son sonnet à Mrs Siddons au milieu de poèmes de Coleridge. C'est probablement la première fois que Lamb se vit imprimer.

(3) *Dejection. An ode.* 1802.

Les entretiens des deux amis (si l'on peut ainsi appeler ce qui, le plus souvent, était de longs monologues de l'éloquent Coleridge) ne roulaient pas uniquement sur la poésie. Plein de ses rêves « pantisocratiques », du plan de la république idéale qu'il méditait de fonder, Coleridge, plus d'une fois, dut se laisser entraîner à ses belles théories philosophiques, que Lamb, qui toujours eut un bon sens solide et un vif sentiment de la réalité, écoutait avec quelque scepticisme. Il goûtait davantage, sans doute, les exhortations religieuses qui entretenaient en lui le souci d'une tenue morale élevée et un courage à supporter les déboires de sa vie.

Coleridge, parfois, s'asseyait encore au foyer des Lamb. Il vit Charles, dans son rôle de frère aimant, entourer de soins prévenants Mary sérieusement malade d'un de ces accès de fièvre violente que le surmenage provoquait chez elle ; il le trouva profondément affecté et qui envisageait l'avenir avec effroi. Il chercha à le consoler par ces accents vraiment prophétiques :

Courage cher Charles, tu choieras ta meilleure amie maintes années
. . . Non sans intérêt j'ai observé
La chère fille — son âme affectueuse, mais sage,
Son esprit poli aussi doux que les gloires qui voltigent
Et se jouent autour de la tête d'un saint enfant.

---

(1) H. A. Beers. *A History of English Romanticism in the Nineteenth Century*. Ch. II.

Beers choisit ce spécimen des sonnets de Bowles. Il est en effet des plus caractéristiques. Sonnet XX. Novembre 1792.

Il y a une musique étrange dans le vent qui souffle
Quand noircit le ciel d'automne et que tout seul
Tu es allé sous le froid couvert du bois sombre
Dont les arbres antiques, penchés sur le rude coteau,
Se bercent et par instants sèment leur chevelure desséchée.
Si dans de tels ombrages, sous leur murmure,
Tu passas naguère les heures plus heureuses du printemps,
Avec tristesse tu observeras l'année qui se flétrit,
Surtout si une avec qui tu partageas ces joies, le matin
Ou le soir, s'éloigne vers des scènes distantes.
O printemps, reviens ! reviens, mai, présage heureux !
Mais triste sera ta venue et désolée,
Si elle ne revient pas avec ton rayon égayant,
Celle qui de ces ombrages est partie, partie bien loin.

Coleridge avait reconnu les facultés intellectuelles qui sommeillaient dans Mary Lamb.

Depuis longtemps déjà, Charles Lamb était amoureux. Il aimait cette « blonde jeune fille » que savent ses lecteurs, l'Annie des Sonnets, (Ann Simmons, disent les commentateurs), l'Alice W—n des Essais, (Winterton dit Lamb dans une clef). S'il a, comme il le dit, « langui sept de ses années les plus dorées, alors qu'il était asservi par les blonds cheveux et les beaux yeux d'Alice (1)», comme cette « aventure d'amour si passionnée » fut brutalement terminée en 1796, elle dut commencer en 1789, alors qu'il avait quatorze ans. C'est à cet âge précisément qu'Allan Clare rencontre Rosamund Gray qui, elle, a douze ans. Elle avait « le regard plein de douceur ; ses cheveux jaunes tombaient en grappes brillantes et bouclées, semblables

aux boucles pendantes
du jeune Apollon.

Elle était douce, modeste et timide, avec, dans le sourire, quelque chose de mélancolique. Sa voix tremblait et était musicale...; une gracieuse défiance de soi plaidait pour elle quand elle parlait ; et, si elle ne parlait guère, le peu qu'elle disait allait au cœur. Jeune, simple, innocente, sans malice, ignorante du mal, affectueuse comme un petit enfant souriant, — enjouée, mais douce comme un agneau qui hier encore tétait sa mère — chacun l'aimait ». C'est du moins ainsi qu'elle parut à un cœur épris. Avec elle il erra dans les sentiers des bois, sans doute dans le Hertfordshire, quand il allait à Blakesware chez sa grand'mère, ou quand, Mrs Field morte (1792), il se rendait aux environs de Wheathampstead, à Mackery End, auprès d'autres parents. A moins qu'il ne l'ait retrouvée à l'ombre de ce clocher

Qui lui rappelait maint plaisir passé,
Des jours plus gais, l'amour et Islington (2).

---

(1) *New Year's Eve.*

(2) Sonnet « *The Lord of Life shakes off his drowsihed* ». Talfourd dit qu'elle habitait les environs d'Islington.

Peut-être après tout, elle aussi, allait-elle faire quelques séjours de vacances dans le Hertfordshire, d'où elle aurait été originaire (1). Si elle avait vécu continuellement dans ce comté, on voit combien les entrevues auraient été espacées. Habitant Islington, les amoureux avaient plus d'occasions de se rencontrer. Tout est mystérieux dans cet amour. Fut-il jamais écouté seulement ? Il était timide, gauche. Il bégayait. Il fait allusion (2) à la réserve, aux difficultés, aux refus de l'aimée. Il n'est pas besoin de faire remarquer combien sa passion devait être sentimentale et romanesque. L'attitude délicate qu'il aura toute sa vie vis à vis des jeunes filles, la pureté d'imagination, le sentiment désintéressé qui font le charme de *La Saint Valentin*, l'admiration muette et reconnaissante qu'il aura plus tard pour Hester, la jeune Quakeresse, montrent assez quel amour d'imaginatif exquis fut le sien. Mary et Coleridge durent être ses confidents (3).

Cet amour fut déçu. On ne sait rien de la rupture, si rupture il y eut. Alice épousa un prêteur sur gages de Princes Street, Leicester Square. En passant devant sa maison, plus tard, Lamb dit à Allsop : « Alice habite, ou habitait, là ». Dans un essai, (4) il écrira : « Les enfants d'Alice appellent Bartrum père » ; nom supposé, très probablement. Toujours est-il que son amour survécut à sa déception. Celle-ci datait apparemment de l'année 1794, puisque la venue de Coleridge coïncide avec un moment où le cœur de son ami souffrait d'un amour déçu, (5) et puisque le sonnet auquel il a été déjà fait allusion et dont les accents mélancoliques parlent d'un amour comme d'une chose du passé, est de 1795.

Alice, l'aimée, est donc perdue pour lui dès 1794. Coleridge, l'ami si cher, quitte Londres au début de 1795. Il retournait à Stowey où l'appelait un projet de mariage. Et, pour achever de déprimer Charles Lamb, le cher Temple est quitté par la famille. Le père, incapable de rendre des services à son patron, est congédié avec une pension (ce qui diminuait encore de toutes les façons les ressources du ménage) et va s'établir dans Little Queen Street, Holborn (1). Southey qui visita les Lamb à ce moment, nous a laissé cette impression : « Quand je vis la famille (une seule soirée, et à cette époque), ils habitaient aux environs de Lincoln's Inn, à l'ouest (j'ai oublié la rue), et ils étaient évidemment dans une position gênée. Le père et la mère étaient tous deux en vie ; et j'ai quelque vague souvenir de l'apparence de malade que présentait cette dernière. La raison du père l'avait abandonné avant cette époque ». Tout cela était trop pour Charles. A la fin de 1795, sa raison sombra.

---

(1) « Cette beauté... aux brillants cheveux jaunes du Hertfordshire, qui ressemblait tant à mon Alice. » *Blakesmoor in H.....shire.*

(2) Dans *Dream Children*.

(3) Dans *Rosamund Gray*, la sœur d'Allan, son aînée de dix ans, ne sait d'abord rien de la passion de son frère, mais bientôt elle devient sa confidente et a des soins de mère pour les deux amoureux.

(4) *Dream Children.*

(5) *Letter to Coleridge.* June 10, 1796.

« Ma vie a été quelque peu diversifiée dernièrement, écrit-il le 27 mai 1796 (2) (et cette si triste déclaration éclate inattendue au milieu d'une lettre de bavardage familier et tranquille, comme par un délicat scrupule de l'envelopper d'indifférence, afin de ménager les sentiments trop prompts à s'alarmer, trop péniblement affectés, de son correspondant). Les six semaines qui ont terminé l'année écoulée et commencé celle-ci, votre très humble serviteur les a passées très agréablement dans une maison de fous à Hoxton. Je suis assez raisonnable aujourd'hui et je ne mords personne. Mais fou j'ai été, et mon imagination m'a joué maint tour, assez pour en faire un volume, si tout était dit ». Puis il bavarde, parlant de ses sonnets, de ses vers blancs. Mais, malgré tout, on sent que le terrible souvenir le hante. Il y revient. « Coleridge, il pourra vous convaincre de l'estime où je vous tiens, quand je vous dirai que, dans ma folie, vous me trottiez par la tête, presque autant qu'une autre personne, qui, je penche à le croire, fut la cause la plus immédiate de ma frénésie momentanée. » Les lettres qui suivent sont pleines de causerie amicale : Lamb envoie à son ami ses sonnets avec des remarques sur leur occasion, les imitations qu'ils contiennent ou ses rencontres avec d'autres poètes ; il admire ou critique les productions de Coleridge. Mais, çà et là, un aveu éclate qu'il voulait étouffer. « Quand vous quittâtes Londres (3), je sentis dans mon cœur un vide affreux. Je me trouvai séparé, du même coup, de deux personnes qui m'étaient des plus chères... Dans votre conversation vous aviez mêlé tant d'aimables imaginations qu'elles trompaient mon chagrin. Mais en votre absence le flot de la mélancolie fit de nouveau irruption dans mon âme et fit ses pires ravages en submergeant ma raison. Je suis guéri, mais je ressens une stupeur qui me rend indifférent aux espérances et aux craintes de cette vie ». Et le souvenir affolant revêt cette expression inquiétante : « A quelque moment futur je vous amuserai par un récit, aussi complet que ma mémoire me le permettra, de l'étrange tournure que prit ma frénésie. J'y reporte parfois comme un sombre regard de regret ; car tant qu'elle dura j'eus mainte et mainte heure de bonheur. Ne rêvez pas Coleridge, que vous avez goûté toute la magnificence et toute l'étrangeté de l'imagination que vous ne soyez devenu fou ! Tout aujourd'hui me semble fade, relativement. » On sent, sous l'apparente légèreté avec laquelle il essaie de traiter ce cauchemar, à quel terrible degré il en est obsédé.

---

(1) Sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui une des entrées du Holborn Restaurant.

(2) *Letter to Coleridge*, May 27, 1796.

(3) *Letter to Coleridge*, June 10, 1796.

Le germe de la folie était héréditaire dans la famille des Lamb. Qui sait si ce ne fut pas la misère résultant de l'incapacité de travail causée par cette maladie chez le grand-père, qui chassa le père de Lamb du foyer paternel, et le força de venir à Londres chercher un emploi ? On verra tout à l'heure Mary succomber à son tour, et ses rechutes se succèderont périodiquement durant tout le cours de sa vie. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Charles frappé par ce mal. Le sujet d'étonnement est qu'il ne l'attaquera plus désormais. Fut-ce grâce à sa sagesse, qui, lui ayant révélé les causes du premier accès, lui dicta de les éviter attentivement et lui fit adopter une attitude d'esprit propre à conjurer le retour d'un accès nouveau ? Fut-ce son dévouement à sa sœur, qui, lui tenant l'esprit fixé constamment sur le cas de la pauvre fille, suffit à distraire son imagination, comme il arrive qu'on échappe au mal de mer par la diversion des soins à donner à une compagne chère ? Les aliénistes riraient très probablement de ces conjectures gratuites. Enregistrons donc simplement dès maintenant que, si la raison de Charles Lamb sera peut-être encore une fois en péril, jamais elle ne sombrera plus comme en cette fin de l'année 1794.

Sa sagesse, avons-nous dit, dut le renseigner sur les causes du mal. Il dut se rendre compte que l'excès du sentiment lui était fatal. C'est cela qu'il évitera plus tard pour sa sœur Mary : on en verra maint exemple. Vit-il que Coleridge avait peut-être été pour lui un compagnon dangereux ? Il jugea, en tous cas, qu'il était tel pour Mary, puisqu'il répondra à son ami (1), offrant l'hospitalité au frère et à la sœur, pour distraire celle-ci au lendemain d'une de ses rechutes : « Vous avez un pouvoir d'exciter l'intérêt, de mener tous les cœurs captifs, trop violent pour que Mary puisse être auprès de vous... Je crois que vous la feriez danser à un pouce du précipice. »

Que veut-il dire, quand il confie à Coleridge que « dans sa folie il lui trottait par la tête presque autant qu'une autre personne qui... fut la cause immédiate de sa frénésie » ? La fascination de Coleridge était puissante. Ce remueur d'idées remuait violemment les cœurs et les entraînait irrésistiblement à sa suite. On verra Charles Lloyd quitter sa famille pour le suivre à Stowey, les fils Wedgwood lui faire une rente pour le décider à ne pas abandonner ses études. Coleridge, le métaphysicien, le prédicateur éloquent, le poète imaginatif et fantastique du *Vieux Marin* ne pouvait qu'ébranler fortement le tempérament impressionnable, nerveux, du jeune homme qui, enfant, avait connu les cauchemars diurnes — enthousiaste aussi, et aimant trop s'appesantir sur les rêveries mélancoliques. Ces « folles divagations » d'imagination, que Sara, la femme de Coleridge, réprime et où les Lamb (2) aimaient tant l'entendre s'abandonner quand il était au milieu d'eux, n'étaient-elles pas les coupables ? C'était l'avis de John Lamb. « Lui qui écoutait attentivement votre conversation, écrira Charles, le 10 décembre 1796, tandis que vous étiez parmi nous, et se plaisait à être avec vous, ç'a été sa manie depuis de vous dénigrer et de vous décrier : vous avez été la cause de ma folie — vous et vos damnées sottes mélancolie et sensibilité, et il a déploré, dans un véritable sentiment fraternel, que nous nous soyons jamais rencontrés. » Et il fait la chasse aux lettres de Coleridge, que Charles a failli brûler toutes et a confiées à un ami pour les dérober à ses recherches. John n'avait-il pas vu juste ? Au fait, sous l'inspiration mystique de Coleridge, et aussi peut-être par la fréquentation d'un esprit mélancolique, Charles Lloyd, on verra la raison de Charles Lamb violemment secouée. Puis, l'influence de Coleridge éloignée et combattue par des influences plus salutaires, Charles Lamb se renouvellera et trouvera son assiette définitive.

---

(1) *Letter to Coleridge*. Jan. 28, 1798.

(2) *Letter to Coleridge*. (no month) 1796.

On pourra désormais suivre la vie matérielle et intellectuelle de Charles Lamb avec un peu plus de précision. C'est de ce moment en effet (mai 1796) que datent ses premières lettres, adressées à Coleridge. Il se raccroche à lui. « Vous êtes, lui écrit-il (1), le seul correspondant et, pourrais-je ajouter, le seul ami que j'aie au monde. Je ne vais nulle part, et je n'ai pas de connaissances. De parole lente et de manières réservées, nul ne recherche ma société, nul ne s'en soucie : et on me laisse seul. Allen seul vient me voir à l'occasion, comme si c'était un devoir plutôt, et reste rarement dix minutes. » Humblement il implore des lettres. Il est « heureux et fier » de converser ainsi avec lui. Il lui conte ses peines. John vient d'être victime d'un accident. Il a été grièvement blessé à la jambe par une grosse pierre qu'une tempête a détachée d'un édifice. Charles le soigne, lui tient compagnie; toute l'après-midi et toute la soirée, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il les passe au chevet du blessé. Surtout ces lettres sont un débouché à son activité littéraire.

Il envoie à son correspondant ses sonnets. L'histoire du premier qu'il communiqua ainsi est touchante autant que la pièce elle-même. Qu'on en juge : « Le sonnet que je vous envoie, dit-il dans la lettre où il annonce son accès de folie, a peu de mérite comme poésie ; mais vous serez curieux de le lire quand je vous aurai dit qu'il a été écrit dans ma prison durant un de mes intervalles de lucidité.

A MA SŒUR

Si de mes lèvres tombèrent quelques accents irrités,
Plainte chagrine, ou dur reproche méchant,
Ce ne fut que l'erreur d'un esprit malade
Et de pensées troublées, troublant la source plus pure
Et les claires eaux de la raison : et pour ma faute
Que mes vers soient l'indigne réparation,

---

(1) *Letter to Coleridge*, June 10, 1796.

Mes vers, que tu fus toujours encline à louer
Trop hautement, et d'un œil partial à voir
Sans défauts. Tu m'as toujours montré
La plus douce affection : et souventes fois tu prêtas
L'oreille à la plainte enamourée d'un chant découragé,
Pleurant mes chagrins avec moi, qui acquitte
Bien mal la lourde dette d'amour que j'ai contractée,
Marie, envers toi, ma sœur et mon amie.

Ce sont ensuite trois sonnets inspirés par son amour déçu. Un d'eux présente une note curieuse, unique : il y jette l'anathème sur Londres :

Je tourne le dos à tes murs détestés,
Orgueilleuse cité, et je quitte tes fils,
Engeance égoïste, sordide, de gagneurs d'argent.

Cette boutade indique assez son état d'esprit malheureux à ce moment. Plusieurs sonnets sont composés dans ce bois où il erra avec une « jeune fille aux blonds cheveux ». Il mentionne les emprunts qu'il a faits, les imitations qu'il s'est permises, les rencontres fortuites avec d'autres poètes. Il les aime, ces sonnets. « Ils sont les reflets de ses sentiments à divers moments ». Il a de la tendresse pour ses propres sentiments : « Ils sont chers à sa mémoire, bien que, de temps en temps, ils éveillent un soupir ou une larme. » Coleridge, dans un but louable d'amélioration, a touché à ses sonnets. Qu'il touche, s'il veut, aux vers blancs auxquels Lamb travaille maintenant ou à tout autre long poème d'imagination, c'est-à-dire sans base de réalité, mais l'accent personnel, il doit sentir que cela a un charme inimitable et que rien ne saurait remplacer. C'est là sentir le prix de la sincérité (1).

Il compose difficilement ses vers blancs « faute d'exercice dans la composition — (à part ceux que Coleridge a vus, il n'a pas écrit cinquante vers depuis sa sortie de l'école). » Il compose la pièce sur sa grand'mère et celle au poète Cowper (2). Cowper, à ce moment, semble, après Coleridge, tenir la première place dans sa pensée : admiration pour le poète au pathétique simple, pitié pour l'homme qui a souffert d'un mal dont lui-même il a senti les atteintes.

---

(1) Plusieurs de ces sonnets parurent dans le *Monthly Magazine*, mais furent refondus par Coleridge et par lui-même.

(2) Publiées dans le *Monthly Magazine*.

> Cowper, je remercie mon Dieu de ce que tu es guéri !
> Ton mal était le plus douloureux de tous !

Sa pitié l'entraîne même loin et quand il dit :

> Prends donc les puissants accents épiques,
> Cowper, des bords de l'Angleterre le plus sage et le meilleur,

il a un remords, il sent que la note n'est pas juste et s'excuse : « Le pauvre homme vient de se remettre de ses accès de folie, et cela engendre de la pitié, et la pitié, l'affection, et l'affection, l'admiration : et alors c'est bien le diable si l'on ne ment pas. » Cela est un exemple frappant de cette sincérité qui ne l'abandonne jamais et dont il ne peut s'écarter sans un reproche de sa conscience, de sa raison toujours en éveil.

Il lit. C'est d'abord Beaumont et Fletcher, chez lesquels il ne peut s'empêcher de trouver qu'il y a « une plus grande richesse d'imagination poétique que dans tout autre, Shakespeare excepté », il en extrait des passages et les note sur un petit cahier. Dans ce moment de tristesse il s'arrête de préférence aux parties pathétiques. C'est Massinger, qui « marche sur leurs talons » et dont il aime la versification un peu molle. Dans une lettre à Coleridge il cite un long passage et fait remarquer le bel effet des terminaisons féminines. « Il bondit d'indignation quand, dans les ouvrages de critique, où s'entassent les citations banales, il ne trouve aucune mention d'hommes comme Massinger, ou Beaumont et Fletcher, ces hommes avec qui les écrivains dramatiques ultérieurs (Otway seul excepté) ne peuvent soutenir aucune sorte de comparaison. Il vient de relire un livre « envers lequel il se peut qu'il soit trop partial, parce qu'il a fait les délices de son enfance... C'est *le Parfait Pêcheur à la ligne* d'Isaac Walton. Il le recommande à Coleridge. « Toute la partie technique, dit-il, vous pouvez la passer. Le dialogue est très simple, plein de beautés pastorales, et vous charmera. Beaucoup de jolis vers anciens y sont enchâssés. » Il y revient. « Cet ouvrage respire l'haleine de l'innocence, de la pureté et de la simplicité de cœur... Cela adoucirait le caractère d'un homme, à un moment quelconque, de le lire ; cela christianiserait toute discordante passion irritée. » De son côté Coleridge lui signale Wither et Quarles. Il a commencé par lui envoyer des vers de Wither que Lamb déclare « tout à fait exquis. » Il lit aussi un poème de Wordsworth (1), « non sans plaisir. » La *Lénore* de Burger lui arrache un cri d'admiration.

Ses facultés critiques trouvent un emploi dans cette correspondance. Il combat l'enflure de Coleridge. La *Jeanne d'Arc* de Southey l'a ravi, étonné. Il reconnaît les mérites de Burns, Bowles, Cowper et Coleridge. De Southey il admire « la versification qui rappelle parfois Milton et le pathétique simple qui rivalise avec celui de Cowper... Somme toute, ajoute-t-il, non sans malice, je m'attends à voir un jour Southey rival de Milton. Je le juge déjà égal à Cowper et supérieur à tous les autres poètes vivants. Qu'en dit Coleridge ? »

Nous le voyons rendant de bons offices, entre autres, ceux pénibles entre tous, dont nous le verrons occupé à toutes les périodes de sa vie, et qui consistent à lire les manuscrits d'autrui, et à suggérer les améliorations possibles, les corrections nécessaires. Un de ses jeunes collègues du bureau a entrepris de traduire un roman français. Lamb a eu toutes les peines du monde à « lécher cet ours ». Serviable, il le sera toujours. Tout à l'heure il payait le tailleur de Coleridge et ne voulait entendre parler de remboursement, sous prétexte qu'il avait de l'argent de trop, pieuse fiction ! Il s'occupe à présent de Mrs. Reynolds, son ancienne maîtresse d'école, qui est dans une situation gênée après avoir fait un mariage malheureux et s'être séparée de son mari.

Et son existence, cependant, s'écoule monotone à son gré. Il espère la diversifier par un séjour auprès de Coleridge. Cette idée lui sourit. Il fait des plans déjoués par l'impossibilité d'obtenir un congé. Mary ne doit pas l'accompagner : indispensable au logis, elle ne peut s'absenter. « Ma mère est devenue si totalement incapable de s'aider (n'ayant plus l'usage de ses membres) que Mary est nécessairement empêchée de jamais passer la nuit hors de chez nous, car elle est sa compagne de lit (2) ». Un peu de changement pourtant lui serait salutaire ; elle est à bout de forces. « Un changement de scène et un changement de visages ferait du bien aussi à son frère, quand bien même cette scène ne serait pas Bristol, et ces visages ceux de Coleridge et de ses amis (1) ». Il éprouve un profond dégoût pour sa vie quotidienne. Et déjà, sans doute, il cherche des consolations dans l'usage quelque peu indiscret des boissons fermentées, à en juger par ce simple aveu : « Mardi soir. (14 juin 1796) (1), je viens de boire et de fumer... mes yeux sont lourds et endormis... j'écris au hasard et à moitié gris». Pour un moment il caresse un doux espoir, Coleridge viendrait à Londres ! Il s'associerait avec le rédacteur en chef du *Morning Chronicle*. « Mais venez-vous réellement à Londres ? » s'écrie Lamb, rendu défiant par des désappointements successifs. Et il ajoute avec son exquise délicatesse : « Je me réjouis tant pour mon compte que j'ai bien peur de ne pas ressentir une satisfaction assez pure pour le vôtre ». Coleridge, au grand regret, de Lamb, ne vint pas. Le biographe en ressent une satisfaction égoïste : le rapprochement des deux amis l'aurait privé de leurs lettres, documents précieux et ses uniques sources d'information.

---

(1) Wordsworth est en ce moment à Londres. *Letter to Coleridge (no month)*, 1796. Le poème que Lamb lit est peut-être *Guilt and Sorrow*, ou *The Female Vagrant*.

(2) *Letter to Coleridge*, July 1, 1796.

---

(1) *Letter to Coleridge. June 14, 1796.*

CHAPITRE IV

CRISE

EFFUSIONS POÉTIQUES — ROSAMUND GRAY

27 septembre 1796.

Mon bien cher ami (1) — White, ou quelque autre de mes amis, ou les feuilles publiques, ont pu, à l'heure qu'il est, vous informer des terribles calamités qui se sont abattues sur notre famille. Je vais seulement vous en donner les grandes lignes. — Ma pauvre chère, bien chère sœur, dans un accès d'aliénation, a causé la mort de sa propre mère. J'arrivai à temps seulement pour lui arracher des mains le couteau. Elle est à présent dans une maison de santé d'où j'ai bien peur qu'il ne faille la transférer dans un hôpital. Dieu m'a conservé mes facultés : je mange, et bois. et dors et, j'ai le jugement, je le crois, très sain. Mon pauvre père a été légèrement blessé et moi, je reste pour prendre soin de lui et de ma tante. Mr. Norris, de l'Ecole des Habits Bleus (2), a été très bon pour nous, et nous n'avons pas d'autre ami ; mais grâce à Dieu, je suis très calme et très maître de moi, et capable de faire ce qu'il reste à faire de mieux. Ecrivez-moi une lettre aussi religieuse que possible (3), mais aucune allusion à ce qui est passé et fini.

---

(1) *Letter to Coleridge. September* 27, 1796.

(2) Appellation familière de Christ's Hospital.

(3) Nous avons la lettre de Coleridge à Lamb. C'est même la seule lettre de lui à Lamb qui nous soit parvenue. Lamb a déchiré les lettres de ses correspondants. Il a paru inutile de l'insérer dans le courant du récit qu'elle aurait retardé sans apporter aucun élément d'intérêt. On la donnera ici comme document propre à illustrer le ton de la prédication de Coleridge: « Votre lettre, mon ami, m'a frappé d'une puissante horreur. Elle a fondu sur moi et a stupéfié mes sentiments. Vous me dites de vous écrire une lettre religieuse; je ne suis pas homme à tenter d'insulter à la grandeur de votre angoisse par d'autres consolations. Dieu sait que, dans les destinées les plus tranquilles, il y a beaucoup de mécontentement et lassitude d'esprit ; beaucoup de choses qui exigent l'exercice de la patience et la résignation. Mais

Pour moi « ce qui est passé est passé » et j'ai mieux à faire que de m'apitoyer.

Dieu tout puissant nous ait tous en sa garde !

C. Lamb.

Ne parlez pas de poésie. J'ai détruit tout vestige des vanités passées de cette espèce, Faites ce que vous voudrez, mais si vous publiez (allu-

dans des orages comme ceux-ci, qui ébranlent l'habitation et font trembler le cœur, il n'y a pas de milieu entre le désespoir et l'abandon de l'âme tout entière au guide qu'est la foi. Et sûrement c'est un sujet de joie que votre foi en Jésus vous ait été conservée ; le Consolateur qui doit vous secourir n'est pas loin de vous. Mais comme vous êtes un chrétien, au nom de ce Sauveur qui fut rassasié d'amertume et abreuvé d'absinthe, je vous conjure d'avoir recours à de fréquentes prières « à son Dieu et à votre Dieu », le Dieu des miséricordes, et le Père de toute consolation. Votre pauvre père n'a, je l'espère, presque pas conscience de cette calamité : l'instrument inconscient de la Providence Divine ne la connaît pas, et votre mère est au Ciel. Il est doux d'être éveillé d'un rêve affreux par le chant des oiseaux et les gais rayons du matin.

Ah, combien infiniment plus doux d'être éveillé de la noirceur et de l'épouvante d'une horreur soudaine par les gloires de Dieu manifestes et les alleluias des anges.

En ce qui vous concerne, j'approuve entièrement votre renoncement à ce que vous appelez justement des vanités. Je vous considère comme un homme convié au calme par le chagrin et l'angoisse et une étrange désolation d'espérances, et comme une âme mise à part et réservée particulièrement à Dieu ; nous ne pouvons arriver à la moindre part de la béatitude céleste sans, en quelque mesure, imiter le Christ. Et ceux-là récoltent la plus grande part d'héritage qui imitent les parties les plus difficiles de son rôle, et qui, courbés et foulés aux pieds, s'écrient, dans la plénitude de leur foi, « Père, Ta volonté soit faite. »

Je souhaite au delà de toute mesure vous avoir ici un moment ; aucun visiteur ne soufflera sur la nudité de vos sentiments ; vous serez tranquille, afin que votre esprit se guérisse. Je ne vois aucune objection possible, à moins que l'état de votre père ne vous en empêche et à moins que vous ne lui soyez nécessaire. S'il n'en est pas ainsi, je vous conjure de m'écrire que vous venez.

Je vous conjure, mon bien cher ami, de ne pas oser encourager les idées noires, ni le désespoir ; vous avez votre part momentanée des misères humaines afin que vous puissiez être éternel participant de la nature divine. Je vous en conjure, s'il est en aucun cas possible, venez auprès de moi. »

Cette lettre est donnée, sans date exacte et sans le nom du destinataire, dans la Vie de Coleridge, laissée inachevée par Gillman, comme ayant été écrite à un ami qui se trouvait dans une grande angoisse d'esprit à l'occasion de la mort subite de sa mère et n'a, croyons-nous, jamais été identifiée. Mais les témoignages internes qu'elle est adressée à Lamb sont décisifs. En effet, Lamb, dans sa lettre à Coleridge du 24 octobre 1796, reprend son ami pour une phrase de « sa première épître consolatoire » et cette phrase, nous la retrouvons dans la lettre ci-dessus. Il n'y a donc pas de place pour le doute.

sion au volume de vers de Coleridge, Lloyd et lui), publiez ma part sans nom et sans initiale et ne m'envoyez pas d'exemplaire, je vous prie.

Votre propre jugement vous convaincra de ne pas encore dire un mot de tout ceci à votre chère femme. Occupez-vous de votre famille ; moi, il me reste ma raison et ma force pour prendre soin de la mienne. Je vous en conjure, ne songez pas à venir me voir. Ecrivez. Je ne vous verrai pas si vous venez. Dieu tout puissant vous aime ainsi que nous tous.

C. Lamb.

Cette lettre, effrayante dans sa brièveté, est plus éloquente sur le coup soudain qui frappe Lamb et sur son état d'âme que les commentaires les plus émus, que le récit le plus habilement dramatisé. Elle éclate comme un coup de foudre au cours de la lecture de la correspondance de Lamb à Coleridge. On demeure effaré. On le soupçonne de cacher ses vrais sentiments. Sans doute, il a été terriblement bouleversé ; mais le désir de ne pas trop alarmer son ami lui fait adopter cette attitude de calme et de possession de soi-même. C'est ainsi qu'il a agi après son accès de folie. Pourtant, dans sa sincérité incoercible, il n'exagère pas beaucoup son sang-froid. Ce jeune homme mélancolique et faible s'élève soudain à la hauteur des circonstances les plus durement éprouvantes. Qu'on en juge par cette nouvelle lettre qu'il écrit à Coleridge :

3 octobre 1796.

Mon bien cher ami, votre lettre a été pour moi un trésor inestimable. Ce sera un soulagement pour vous, je le sais, de savoir que notre horizon s'est un peu éclairci. Ma pauvre chère, bien chère sœur, malheureux et inconscient instrument du jugement du Tout-Puissant sur notre maison, est revenue à la raison, — à un sentiment et à un souvenir terribles de ce qui s'est passé, pleins d'horreur pour son esprit et impressionnants (comme ils doivent l'être jusqu'à la fin de sa vie), mais tempérés par une résignation religieuse et les raisonnements d'un jugement sain, qui, à cette première étape de la guérison, sait distinguer entre un acte commis dans un accès passager de folie furieuse et le crime affreux du meurtre d'une mère.

Je l'ai vue. Je l'ai trouvée ce matin calme et sereine ; éloignée, très éloignée d'une inconvenante sérénité oublieuse : elle éprouve un regret des plus affectueux et des plus tendres de ce qui est arrivé. A vrai dire, dès le début — tout effrayant et désespéré que semblait son mal — j'avais eu assez de confiance en sa force d'âme et ses principes religieux pour envisager l'heure où elle-même elle pourrait retrouver le calme. Dieu soit loué, Coleridge ! tout étonnant que cela est à dire, je n'ai jamais été un instant autre que maître de moi-même et calme ; même en ce jour affreux et au milieu de la terrible scène, je gardai une tranquillité que les assistants ont pu prendre pour de l'indifférence, — une tranquillité qui n'était pas celle du désespoir. Est-ce folie ou péché de ma part de dire que ce n'était pas un principe religieux qui me soutenait le plus ?

J'attribue beaucoup à d'autres circonstances favorables. — Je sentis que j'avais autre chose à faire que de regretter. Ce premier soir, ma tante gisait insensible — selon toute apparence comme une moribonde ; mon père, son pauvre front couvert de taffetas appliqué sur une blessure qu'il avait reçue d'une fille, chèrement aimée par lui, et qui l'aimait non moins chèrement ; ma mère, cadavre inerte et meurtri dans la pièce voisine ; cependant j'étais soutenu par une force miraculeuse. Je ne fermai pas les yeux cette nuit-là, mais je restai sur mon lit sans terreurs et sans désespoir. Je n'ai pas perdu mon sommeil depuis. J'étais depuis longtemps accoutumé à ne pas m'arrêter aux choses des sens. — Je m'efforçais vers une compréhension d'esprit à laquelle ne suffisait pas le « présent ignorant »; et c'est cela qui me soutint. Je voyais tout le poids de la famille retomber sur moi ; car mon frère, peu disposé en tout temps (je parle non sans tendresse pour lui) à prendre soin de la vieillesse et des infirmités, était maintenant, avec sa jambe malade, exempté de ces devoirs, et je restais désormais seul. Un petit incident peut servir à vous faire comprendre ma manière de raisonner mon esprit : Un jour ou deux après le jour fatal, nous avions pour dîner une langue que l'on avait mise à saler depuis quelques semaines. Quand je me mis à table, un sentiment semblable à un remords me vint : cette langue, cette pauvre Mary l'avait achetée pour moi, et pouvais-je maintenant en avoir ma part, quand elle était bien loin de moi ? Une pensée s'offrit qui me tranquillisa : — Si je donne dans ce genre de sentiments, il n'y a pas une chaise, une pièce de la maison, un objet dans nos pièces, qui n'éveillera les plus cuisants chagrins. Il fallait m'élever au-dessus de pareilles faiblesses. J'espère bien que ce n'était pas là manque de vraie sensibilité. Je ne permis pas pourtant que cela m'entraînât trop loin. Dès le deuxième jour (je date à partir du jour d'horreur), comme d'habitude en pareil cas, il y avait quelque chose comme vingt personnes, je le crois bien, qui soupaient dans notre salle ; ils me décidèrent à manger avec eux (car pour ce qui est de manger, je ne m'y suis jamais refusé). Ils menaient tous un joyeux train dans la salle ! Les uns étaient venus par amitié, d'autres par une curiosité officieuse, et d'autres par intérêt. J'allais prendre part au repas avec eux, quand le souvenir me vint que ma pauvre mère gisait morte dans la pièce voisine — là, tout près — une mère qui, toute sa vie, n'avait désiré que le bien de ses enfants. L'indignation, la rage et la douleur, quelque chose de semblable au remords, assaillirent mon esprit. Au paroxysme de l'émotion je me dirigeai machinalement vers la chambre attenante, et je tombai à genoux à côté de son cercueil, demandant pardon au Ciel, et parfois à elle, de l'avoir oubliée si tôt. Le calme revint, et ce fut la seule émotion violente qui m'ait terrassé. Je crois qu'elle me fit du bien.

Je mentionne ces choses parce que je déteste rien cacher, et que j'aime à donner un journal fidèle de ce qui se passe en moi. Nos amis ont été très bons. Sam Le Grice, qui était alors à Londres, a été auprès de moi les trois ou quatre premiers jours et a été un frère pour moi : il a consacré toutes les heures de son temps, au point même d'en souffrir dans sa santé et dans son moral, à nous tenir constamment compagnie et à se prêter aux caprices de mon pauvre père. Il tenait conversation avec lui, lui faisait la lecture, sa partie de cartes (car si bornée est la mémoire du vieillard qu'il jouait aux cartes, comme si rien n'était arrivé, tandis que l'enquête du *coroner* se faisait en face de chez nous !) Samuel pleura tendrement en nous quittant, car sa mère lui avait écrit une lettre très sévère sur ce qu'il s'attardait si longtemps à Londres, et il fut forcé de partir (1).

Mr Norris de Christ's Hospital, a été pour moi un père — Mrs Norris une mère : bien que nous ne pussions guère prétendre à compter à ce point sur eux. Un monsieur, père de ma marraine, de qui nous n'avions aucun droit, aucune raison d'attendre un semblable secours, a envoyé vingt livres à mon père, et pour couronner toutes ces bénédictions que Dieu envoie à notre famille en un tel moment, une vieille dame, cousine de mon père et de ma tante, *gentlewoman* de fortune, doit prendre ma tante et lui assurer ses aises pour le court restant de ses jours. Ma tante est remise et se porte aussi bien que jamais, et elle est enchantée à l'idée de partir — et elle abandonne généreusement l'intérêt de son petit avoir (qu'elle versait autrefois à mon père pour sa pension) pour être tout entier consacré uniquement à l'entretien de ma sœur. Cela compté, nous avons, papa et moi, pour nous deux et une garde âgée qui le soignera en mon absence, ce qui sera nécessaire, 170 livres (ou plutôt 180 livres), par an, sur lesquelles nous pouvons épargner 50 ou 60 livres au moins pour Mary tant qu'elle restera à Islington, où il lui faudra absolument rester du vivant de son père, pour leur bien à tous deux. Je sais que John fera là dessus des discours, mais elle n'ira certes pas à l'hôpital. La bonne dame de la maison de santé et sa fille, jeune fille élégante et aux manières charmantes, l'aiment et se sont prises pour elles d'une affection extraordinaire ; et je tiens de sa propre bouche qu'elle les aime et qu'elle désire aussi fort être avec elles. La pauvre fille, elles racontent que l'autre matin elle disait qu'elle savait bien qu'il lui faudrait aller à Bethléem (1), pour la vie ; que l'un de ses frères le voudrait, que l'autre voudrait que cela ne fût pas, mais serait obligé de céder à la force des choses ; que souvent en passant devant Bethléem elle avait eu ce pressentiment, « c'est ici qu'il sera peut-être ma destinée de finir mes jours », ayant conscience d'un certain vertige dans sa pauvre tête, souventes fois, et se rappelant plus d'une sérieuse maladie de cette nature dans le passé. — Un legs de 100 livres, que mon père touchera à Noël, et ces 20 livres dont j'ai parlé plus haut, avec ce qui est déjà dans la maison, feront plus que nous tirer d'embarras. Si mon père, une vieille servante et moi, nous ne pouvons vivre et vivre à l'aise avec 130 ou 120 livres par an, nous sommes dignes d'être brûlés à petit feu ; et je le souhaiterais presque, afin que Mary n'allât pas à l'hospice. Que je ne laisse pas une impression défavorable sur votre esprit concernant mon frère. Depuis que la chose est arrivée, il a été très bon et animé de sentiments fraternels ; mais je crains pour son esprit : il a pris ses aises dans le monde, et il n'est pas fait pour se mesurer avec les difficultés, et il n'est pas non plus fort habitué à se porter au devant d'elles ; et je sais que son langage est déjà, « Charles, il faut que vous pensiez à vous-même : il ne faut pas que vous vous priviez d'un seul plaisir auquel vous étiez habitué, etc., etc.,» et autres paroles du même genre. Mais vous, qui êtes nécessarien, vous pouvez respecter une différence d'esprit et aimer ce qui est aimable dans un caractère non parfait. Il a été très bon ; mais je crains pour son esprit. Grâce à Dieu, je puis me séparer de lui et je gèrerai les finances de mon père à l'avenir moi-même, si je prends la charge de papa, charge que ce pauvre John n'a pas même laissé entrevoir un désir, même dans un avenir quelconque, de partager avec moi. La dame de la maison de santé m'assure que je peux congédier sur le champ le docteur et l'apothicaire, retenant à l'occasion une potion calmante ou deux pour un moment ; et il y a chez elle un régime moins coûteux et la seule différence sera qu'elle n'aura pas une chambre et une garde pour elle seule, moyennant 50 livres ou guinées par an — au plus 60 livres. Vous savez, à force d'économie, combien plus que même cette somme je vais être en mesure d'épargner pour qu'elle ait ses aises. Elle va, je crois, si elle reste là, être un membre de la famille plutôt qu'une malade; et la vieille dame et les jeunes filles me plaisent extrêmement, et elle les aime chèrement ; et celles-ci se sont prises pour elle d'une amitié extraordinaire, s'il est extraordinaire que ceux qui voient ma sœur l'aiment. De toutes les personnes que j'ai jamais vues au monde, ma pauvre sœur est la plus absolument et complètement exempte du moindre soupçon d'égoïsme. Je m'étendrai sur ses qualités, pauvre chère, bien chère âme, dans une lettre future, pour mon propre soulagement, car je la comprends à fond; et, si je ne me trompe, dans la situation la plus pénible où puisse se trouver être humain, on la verra — (je ne parle pas avec une humilité suffisante, j'en ai peur) mais, pour parler humainement et sottement, on la verra, j'en réponds, uniformément grande et aimable. Dieu la garde en sa raison actuelle ! — Dieu à qui soient grâces et louanges pour ses dispensations à l'humanité.

---

(1) En mars 1799, dans une lettre à Southey, Lamb reviendra avec émotion sur les bons offices de Sam Le Grice. Il faut lire ce passage pour connaître le cœur de Lamb.

« Pauvre Sam Le Grice ! J'ai peur que le monde, le camp et l'Université n'aient tous contribué à le corrompre. Il est certain qu'il eut à un certain moment une forte capacité de faire quelque chose d'un peu mieux. Je l'ai connu, et cela il n'y a pas si longtemps, ayant un cœur des plus chauds. J'ai honte de l'indifférence que j'ai quelquefois ressentie à son égard. Je crois qu'on a le diable dans le cœur. J'ai à cet homme des obligations pour la plus chaude amitié et la plus cordiale sympathie exprimées et par paroles et par actions et par des larmes versées pour moi, alors que j'étais dans ma plus grande détresse. Mais j'ai oublié cela ! de même que, je le crains, il est bien près, lui aussi, d'avoir oublié les scènes affreuses qu'il eut devant les yeux quand il remplit auprès de moi l'office de consolateur. Nul service n'était trop bas, trop ennuyeux pour qu'il l'accomplit. Je ne puis m'imaginer quoi, si ce n'est le diable « cette antique araignée » (allusion plaisante à l'*Araignée*, poème de Southey) a bien pu, en suçant mon cœur, le mettre à sec de son sentiment de toute gratitude. S'il se trouve sur votre chemin, Southey, ne manquez pas de lui dire que je garde une bien affectionnée mémoire de son ancienne amitié, et un sincère désir de reprendre nos relations. En ceci je suis sérieux. Je ne puis le recommander à votre fréquentation, parce que je crains qu'il n'en soit pas tout à fait digne ; mais je n'ai pas le droit de le chasser de mon estime à moi. Il fut à un certain moment, et au pire des moments, mon ami familier et une grande consolation pour moi alors. Je l'ai vu jouer aux cartes avec mon père, à part les heures de repas, littéralement toute la journée, dans les longs jours encore, pour m'empêcher d'être tourmenté par le vieillard, alors que je n'étais pas en état de le supporter. »

---

(1) l'Asile d'aliénés, *Bedlam*.

C. Lamb.

Mystère de la folie ! un homme peut être devenu fou pour s'être abandonné trop complaisamment à une mélancolie dont les causes étaient mal définies — car enfin Lamb n'a pas dit que c'est son amour déçu qui emporta sa raison — « il est porté à penser » (qu'on remarque comme ces mots sont peu affirmatifs) qu'Alice fut « la cause la plus immédiate de sa folie » — mais Coleridge lui trottait par la tête presque autant qu'elle,— et aujourd'hui, devant une catastrophe terrifiante, qui doit le remuer jusqu'au plus profond, la mort d'une mère, doublement cruelle par la circonstance atroce du crime d'une sœur, la perte, qu'il a des raisons de croire définitive, de cette sœur tendrement aimée, perte plus affreuse que sa mort même, devant ces malheurs affolants pour une tête solide, cet homme garde sa raison. Que dis-je, il montre une énergie peu commune. Il envisage tout. Il dresse avec calme le bilan de la situation. Il se dit aussitôt qu' « il a autre chose à faire que de regretter », que, s'il « donne dans le sentiment », il est perdu. Il n'a pas à hésiter entre deux partis. Il faut sauver Mary du péril qu'elle court, l'arracher à la justice et à l'hospice ; il se consacrera à elle. Il faut trouver le moyen de payer les soins qu'elle recevra dans une maison de santé particulière où l'on aura toute sorte d'égards pour la pauvre chère fille et, en même temps, assurer la vie matérielle et les aises d'un père tombé en enfance et exigeant. John se désintéresse de son père ; il veut abandonner Mary à son lamentable sort. Que Charles réfléchisse à la vie de sacrifices qu'il va s'imposer. Plus d'aises ; ses habitudes contrariées, etc. Un tel égoïsme, une telle dureté de cœur (Charles n'oserait penser, encore moins oserait-il exprimer ces soupçons), de tels sentiments, ne peuvent partir que d'un esprit malade. Il « craint pour son esprit ». Il le pouvait avec quelque vraisemblance, vu les cas de dérangement cérébral qui faisaient le malheur de la famille ! Aussi, ne peut-on lui en vouloir. Comme tout le monde, il a ses beaux côtés et ses faiblesses. De celles-ci il n'est pas responsable, selon la doctrine de la nécessité. Qu'il aille son chemin ! Charles suivra celui que lui indique le devoir.

Ainsi les grands courages surgissent dans les grandes épreuves. Ce que Charles vient de dire de Mary que « dans les plus rudes épreuves on la verrait supérieure », ce qu'il répètera d'elle à vingt-cinq ans de là (1), que « sa présence d'esprit est à la hauteur des plus accablantes épreuves de la vie » est vrai aussi de lui, quoique, comme elle encore, il en manquera dans les occasions banales, et supportera mal les petits ennuis, les petites contrariétés.

Charles Lamb, devant les exigences inattendues de ce moment critique, se révèle donc homme et homme admirable. Sans faiblesse, il accepte tous les sacrifices. Il est même déterminé à en faire qui ne sont pas appelés : celui de la poésie, vanité dont il ne veut plus entendre parler. Dans un moment d'immense douleur, dans un état d'esprit agité, peut-être même un peu dérangé, comme il s'en accusera plus tard (2), il brûla tous ses vers, tout un cahier d'extraits de Beaumont et Fletcher et de mille autres sources, ainsi qu'un journal de sa « sotte » passion. Cela répond victorieusement au reproche d'insensibilité que son attitude calme, qui n'est que le résultat d'une volonté ferme, pourrait risquer de lui attirer.

---

(1) Dans *Mackery End.*
(2) *Letter to Coleridge*, December 10, 1796.

On peut se figurer l'existence qu'il mène alors entre sa besogne de commis, ses courses à la maison de santé, les heures passées au logis à se prêter aux caprices déraisonnables du vieux père, les démarches en vue d'obtenir un jugement favorable à Mary, au milieu de la stupide hostilité des voisins. Car les langues vont leur train. « Certains ont donné à entendre, un, entre autres, m'a dit catégoriquement, qu'elle devrait être enfermée pour toujours ». La bêtise et la méchanceté humaines s'acharnant sur ces malheureux les forcera à fuir. Nouvelle complication. Charles se voit obligé de se réfugier loin du théâtre du sombre drame.— Il quitte Holborn pour Pentonville (1).

« Je meurs de faim à India House, écrit-il à Coleridge, le 2 décembre. — Il est près de sept heures et je n'ai pas dîné : et cela a été ainsi, et sera ainsi, presque toute la semaine. Je rentre le soir épuisé, positivement défaillant, et alors en avant les cartes ! car il faut jouer avec mon père, qui ne me laisse pas faire un repas en paix ; mais je dois me conformer à ma situation ; et j'espère que, somme toute, je ne suis pas sans reconnaître la bonté de Dieu. » Ces exigences du père sont cruelles — mais il faut savoir pardonner aux irresponsables. Cependant ils ont parfois de ces duretés qui découragent. Lamb continuant à la maison la lettre qu'il a commencée au bureau, laisse échapper, sous la cuisson du coup, cet aveu qu'il aurait autrement supprimé. « Je suis rentré enfin, et, après des parties de cartes répétées, j'ai obtenu de mon père congé d'écrire un moment, congé obtenu avec peine, car lorsque je plaidais pour ne plus jouer, il répondit avec beaucoup de justesse : « Si vous ne voulez pas jouer avec moi, vous ferez aussi bien de ne pas rentrer du tout. » L'argument était sans réplique, et je repris les cartes. »

Il pourrait passer des moments relativement heureux auprès de Mary qui continue à être sereine et gaie et qu'il court voir presque chaque jour. Mais ces entrevues ont lieu presque toujours en présence des gens de la maison de santé. Elle écrit alors pour s'épancher dans son sein (1) : « Je n'ai pas de mauvais rêves terrifiants, lui dit-elle. A minuit, quand il m'arrive de m'éveiller, la garde dormant à mes côtés, avec le bruit des pauvres fous dont je suis entourée, je n'ai pas peur. L'esprit de ma mère semble descendre et me sourire, et me dire de vivre pour jouir de la vie et de la raison que le Tout-Puissant m'a données. Je la reverrai au ciel ; alors elle me comprendra mieux. Ma grand'mère, elle aussi, me comprendra mieux, et alors elle ne dira plus comme autrefois : « Polly, à quoi donc pense toujours cette pauvre cervelle fêlée et brouillée qu'est la vôtre ? » Dans leurs entrevues ils lisent ensemble les lettres de Coleridge.

---

(1) N° 45 Chapel Street, Pentonville, puis n° 36 de la même rue.

Charles médite une délicate surprise pour Mary. Il a renoncé à la poésie, mais ses productions d'autrefois, que Coleridge le décide à publier avec Charles Llyod et lui (2), il les dédiera à sa sœur. « Ce sera inattendu (3), et cela lui fera plaisir..... Il y a dans les affections une monotonie à laquelle les personnes qui vivent ensemble ou qui, comme nous le faisons aujourd'hui, se voient fréquemment, sont enclines à se laisser aller ; une sorte d'indifférence dans l'expression du bon vouloir qu'on a l'un pour l'autre, qui réclame que nous appelions parfois à notre aide l'artifice de la surprise. » S'il succombe à la tentation d'un retour de vanité, il ne pouvait trouver d'excuse dans un sentiment plus pieux.

Sa correspondance avec Coleridge le soutient en donnant une signification et un but à son activité littéraire, qu'on s'étonne de trouver si vive au milieu de tant d'ennuis. Il lit la *Tâche* et se réjouit de ce que Coleridge aime Cowper. « Je pourrais pardonner à un homme de ne pas goûter Milton ; mais je n'appellerais pas mon ami l'homme qui s'offenserait du « divin bavardage de Cowper », dit-il en employant une expression de Coleridge (4). En ce moment il avait en effet plus d'affinité avec le poète humain et résigné qu'avec le barde sublime qui plane bien au-dessus des souffrances terrestres. Burns « a été le Dieu de son idolâtrie » (5) et Lamb ne comprend pas que Coleridge lui préfère Bowles, témoignage du goût déjà sûr de Lamb. Il préfère le « gracieux vagabondage des Essais de Cowley, même à l'élégance et à l'aisance de cour d'Addison, abstraction faite de l'humour exquis de ce dernier (1) ». Il lit et relit les œuvres de Priestley, l'apôtre de la Nécessité. Coleridge lui soumet ses productions et il les critique. Il lui accorde l'avantage sur Southey quant au sublime de la poésie, mais reconnaît que Southey raconte mieux un simple récit. Que ne peuvent-ils échanger ces remarques de vive voix ! « Correspondance par lettre et intimité personnelle sont bien différentes ! » S'il n'avait pas Coleridge, il serait complètement seul. « Je n'ai pas un caractère vraiment élevé parmi mes connaissances : pas un chrétien ; pas un qui ne fasse fi du christianisme. Pas une âme n'aime Bowles ici ; à peine si l'un d'eux a entendu parler de Burns ; peu qui ne se moquent de moi parce que je lis mon Testament. Ils parlent une langue que je n'entends pas. Je cache des sentiments qui seraient une énigme pour eux. Je ne puis causer qu'avec vous par lettre et avec les morts dans leurs livres. Ma sœur, il est vrai, est tout ce que je puis désirer comme compagnie; mais nous sommes tous deux aussi déprimés, nos lectures et nos connaissances sont puisées aux mêmes sources (2). » Coleridge reste tout ce temps son unique appui. S'il lui a rendu le service inappréciable d'entretenir chez lui l'activité littéraire, Coleridge lui-même n'y a rien perdu, recevant les critiques si fines, les conseils si précieux de Lamb, qui ne cesse de lui recommander la simplicité et le naturel (3).

---

(1) *Letter to Coleridge*. Oct. 17, 1796.

(2) Chez Cottle de Bristol au début de 1797.

(3) *Letter to Coleridge*, November 14, 1796.

(4) *Letter to Coleridge*. Dec. 5, 1796.

(5) *Letter to Coleridge*. Dec. 10, 1796.

Mary cependant donne de nouvelles inquiétudes. Elle souffre de la gorge et a contracté une légère sorte de fièvre scarlatine. D'autre part la situation pécuniaire, déjà gênée, se complique du retour de la tante Hetty. « Cette vieille sorcière de parente riche » qui l'avait prise chez elle s'est aperçue qu'elle était « indolente et entêtée comme une mule (4) ». Jalouse sans doute du souvenir affectueux que la vieille tante garde de ses anciens hôtes, elle a écrit à Charles d'avoir à venir la rechercher. « Or tout en me réjouissant de transplanter la pauvre vieille de l'air glacial d'un tel patronage, néanmoins je sais combien nous sommes déjà gênés, combien incapables déjà de satisfaire à toutes les exigences que peut imposer la maladie ou toute dépense extraordinaire ». La tante Hetty ne devait pas être longtemps une charge. Le 5 janvier 1797 elle est mourante. Charles attribue sa maladie au coup que lui a porté le « jour de malheur. Elle dit, la pauvre femme, qu'elle est contente d'être revenue au logis pour mourir auprès de moi. J'ai toujours été son favori (1) ». Le 13 février on l'enterre. « Cette après-midi je suis le convoi de ma pauvre vieille tante qui est morte jeudi (2). J'avoue que je suis reconnaissant à Dieu de ce que la bonne créature a fini ses jours de souffrance et d'infirmité. Elle avait choyé mon enfance ». — Cette mort remue les souvenirs au fond de l'âme de Charles. Les tristesses de l'heure présente évoquent par contraste les images d'un passé plus heureux et ce jour-là il écrit ces vers (3) :

---

(1) *Letter to Coleridge*. Jan. 10, 1797.

(2) *Letter to Coleridge*. Jan. 10, 1797.

(3) « *I hate made dishes at the muses' banquet* ». Feb. 13, 1797. — « *I allow no hot-beds in the gardens of Parnassus*. » Nov. 8, 1796.

(4) *Letter to Coleridge : In truth, Coleridge, I am perplexed...*

> Toi aussi tu es morte... tu as été
> Très bonne pour moi aux jours de mon enfance,
> O toi la meilleure des bonnes créatures. Je n'ai pas oublié
> Comme tu aimais ton Charles, quand il était encore
> Un écolier babillard ; je n'ai pas oublié
> La joie affairée, en ce grand jour
> Où, en véritable enfant, le pauvre vagabond était content
> De quitter le sein de l'amour paternel,
> Le lieu témoin des jeux de son enfance, et son foyer natal,
> Pour les rudes soins de mains étrangères,
> Les dures tâches rébarbatives et le maigre ordinaire de l'écolier.
> Comme ton œil l'examinait sur toutes les faces
> Et avait peine à le reconnaître dans son gilet jaune,
> Sa ceinture de cuir rouge, et sa robe de bure bleue !
> Adieu, bonne tante !
> Va occuper la même couche funèbre
> Où ma mère repose dans la mort.
> O ma mère chérie, ô toi sainte morte chérie !
> Où est maintenant ce visage placide, où souvent se posait

---

(1) *Letter to Coleridge*. Jan. 5, 1797.
(2) *Letter to Coleridge*, Feb. 13, 1797.
(3) *Written on the Day of my Aunt's Funeral* (February, 1797).

Le sourire d'une mère, à la pensée que son fils prospèrerait
En ce monde mauvais, alors qu'elle serait morte, disparue ;
Et où se posait une larme (aie honte, ô fils !)
Quand ce même enfant se montrait méchant.
Un de mes parents encore me reste — être misérable,
Survivant tristement à la mort de sa femme,
Frappé de paralysie, tombé en enfance, vieux, bien vieux,
Ombre très lamentable de ce qu'il fut jadis,
Un homme rieur et jovial, Jamais homme plus rieur,
Jamais homme plus habile à créer des sujets de rire,
Plaisanteries folles, et bouffonneries de veillées de Noël ;
Faisant de la vie une fête et forçant le temps languissant
A une allure vive, ne mit en joie
Le petit cercle des familiers du logis.

Lamb se retrouve donc seul vis-à-vis de ce malheureux père.

Entre le retour de la tante Hetty et sa mort, il avait eu, au mois de janvier de l'année 1797, une joie vivement ressentie. Ç'avait été la visite inopinée de Charles Lloyd.

Charles Lloyd venait d'auprès de Coleridge dont il avait partagé la maison d'abord à Bristol et ensuite à Stowey. Il était fils d'un banquier de Birmingham qui était en même temps un philosophe et un poète quaker. Il avait un aimable talent d'analyse qu'il exerçait sur les mœurs et les nuances délicates de la vie sociale. Admirateur de Coleridge, il avait conçu, pour se rapprocher de lui, un plan plus généreux que pratique. Ils vivraient d'une vie commune, dont ses ressources lui permettaient d'assurer les exigences matérielles. Malheureusement pour la durée de ce plan, Coleridge était condamné à payer largement cette prétendue exemption des soucis pécuniaires de la vie. Charles Lloyd était de santé délicate et sujet à de fréquentes crises d'épilepsie. Certaines semaines comptaient jusqu'à trois attaques du terrible mal. Le résultat était que Coleridge passait des nuits à veiller son ami.

Lamb et Charles Lloyd avaient été rapprochés par l'ami commun, soit qu'ils eussent échangé des politesses par la correspondance qu'entretenaient Coleridge et Lamb, soit que, sans s'être jamais vus, Lamb et Lloyd en fussent venus à s'écrire. Une lettre de Lamb du 2 janvier 1797 fait en effet allusion à deux lettres amicales de Charles Lloyd écrites sous l'inspiration de Coleridge.

Ils semblaient faits pour s'entendre. Charles Lloyd était doux, aussi doux que Charles Lamb (1). Leur malheur lui-même était un lien. Leur âge était le même à deux jours de différence : tous deux allaient avoir vingt-deux ans le mois suivant (2). Lloyd venait de quitter Coleridge et semblait apporter avec lui un peu de l'air que respirait le grand homme de Lamb. Il était réfléchi, et, malgré sa jeunesse, il avait vécu de la vie de l'âme. Il manquait peut-être de vivacité, mais ses dons intellectuels étaient rares. De plus, il était quaker et Lamb s'est toujours trouvé attiré par un aimant étrange vers les adeptes de cette secte religieuse. C'est dire que la courte semaine que Lloyd passa avec lui fut comme une riante oasis dans le désert attristé de sa vie. Charles Lloyd fit certes une action charitable en allant ainsi surprendre Lamb au milieu de sa désolation.

On s'imagine facilement les sujets de conversation qu'ils trouvèrent. Lamb dut le mettre sur le sujet de Coleridge que tous deux admiraient, mais que Lloyd ne pouvait sûrement aimer plus que Lamb. Les questions littéraires durent être souvent agitées dans leurs entretiens — mais surtout, étant donné le caractère de Lloyd et la crise que traversait alors Lamb, les discussions spirituelles, tout ce qui touche à la conduite de la vie, les consolations de la foi, durent faire l'objet de leurs causeries. Ce fut un profond soulagement pour Lamb d'avoir à qui parler de toutes ces choses qu'il a tant à cœur, lui qui fait sa plainte continuelle de l'absence autour de lui d'esprits congéniaux. Il la répétait encore, cette plainte, la veille même de la venue de Lloyd (3) : « Je sais que je suis trop mécontent des êtres qui m'entourent ; mais je ne puis m'empêcher parfois de m'écrier : « Malheur à moi, de me voir contraint de résider avec Meshech, et d'avoir mon habitation parmi les tentes de Kedar ! Je sais que je ne suis en aucune façon plus vertueux en action que mes voisins, mais j'ai un goût pour la religion, et parfois une ardente aspiration vers la perfection que mes voisins n'ont pas. Je ne gagne rien à être avec des gens semblables à moi ; nous nous encourageons mutuellement à rester dans la médiocrité. »

Lloyd fit la conquête de Lamb. Dans une lettre à Coleridge, datée du 13 juin 1797, il dit : « J'aime chèrement Charles Lloyd ; il est toute bonté — et il ajoute, avec l'humilité qui le caractérise en cette période de sa vie, — et dans mon composé il entre trop de l'alliage du monde pour que je me sente absolument digne de son amitié. » Ses émotions, sa gratitude, il les fixe aussitôt dans ces vers plaintifs et humbles.

---

(1) P. Fitzgerald. *Charles Lamb, his Friends, Haunts and Books.*
(2) E. V. Lucas. *Charles Lamb and the Lloyds.*
(3) *Letter to Coleridge.* Jan. 10, 1797.

A CHARLES LLOYD, VISITEUR INATTENDU (1)

Seul, obscur, sans un ami,
Créature sans joie, solitaire,
Pourquoi mon Lloyd vient-il trouver l'étranger ?
Quelle offrande l'étranger peut-il apporter

De réunions intimes, de plaisirs domestiques,
Qui pour lui puissent en rien compenser
Les aimables soirées d'hiver de Stowey,
Les affections et amitiés laissées là-bas ?

En un court oubli abandonner
Des amis tels que les tiens, si justement chers,
Et être content de rester un moment
Avec moi, t'attardant ici par bonté.

A ce trait une lueur de joie égarée
A rougi ma joue inaccoutumée ;
Et, le cœur plein à éclater,
Je sens la reconnaissance que je ne puis exprimer.

Oh ! doux sont les chants des muses.
Et doux le charme de l'oiseau chantant matines.
Il y avait longtemps que mes oreilles désolées
N'avaient entendu la voix plus douce encore d'un ami. (2)

---

(1) *To Charles Lloyd, an unexpected Visitor.*

(2) Ces quatre vers, malgré quelque affectation, non exempte de gaucherie, dans l'expression, sont émus et sincères, cela se sent, et donnent une impression exacte de l'état d'esprit de Lamb à ce moment.

Il y a déjà dans ces vers, jaillis d'une émotion vraie, une curieuse recherche caractéristique. Ce vers

And sweet the charm of matin bird

combine deux heureux traits de Milton « *The charms of earliest birds* », joli emploi du mot avec son double sens de charme magique et de chant. et « *the shrill matin song of birds* » ou « *the first cock his matin rings* », où le mot *matin* fait allusion aux matines de l'Eglise.

La voix a parlé : ces sons agréables
Vivront désormais dans l'oreille
De la mémoire, pour parfois éveiller une larme
Et parfois inspirer un vers honnête.

Car lorsque le charme passager se sera envolé,
Et que la courte semaine se sera achevée,
Quand à la solitude sans joie, sans ami,
Je retournerai, comme par le passé,

Longtemps, longtemps, dans mon cœur souffrant,
Ce sentiment sera caressé ;
J'aurai une moins méchante opinion de moi-même
Parce que Lloyd parfois pensera à moi. (1)

La démarche de Lloyd venait à point. Rien n'aurait pu être plus efficace en ce moment où la tragédie récente projetait encore son ombre sur le présent. Il n'est pas étonnant qu'il lui en eût tant de reconnaissance, qu'il en ressentît une si profonde émotion. De son côté, Charles Lloyd, qui n'avait pas les mêmes raisons pour être vivement impressionné, écrit : « J'ai quitté Charles Lamb... et, depuis, j'ai entretenu une correspondance régulière avec lui. C'est un jeune homme très intéressant. (2) » C'est peu ! (3)

Malheureusement, à part la lettre de Lamb à Charles Lloyd datée de 1823, il n'est rien resté de cette correspondance. Elle a été détruite après la mort de Lloyd par son fils.

Au cours de cette visite de Charles Lloyd, Lamb dut aussi faire la connaissance de son frère Robert, esprit inquiet qu'il entreprendra de rasséréner. Ces mots d'une lettre de Ch. Lloyd à Robert le donnent à croire. « Ch. Lamb m'a prié de le rappeler à votre bon souvenir... Il vous a pris en grande affection. » Il lui écrira, en effet, d'assez nombreuses lettres. Elles n'ont été retrouvées qu'en 1895.

---

(1) Est-il besoin de faire remarquer ce trait d'humilité ? Pauvre commis, Lamb se sent honoré de l'amitié, non, sans doute, du fils d'un banquier, mais d'un homme intelligent qui donne tous ses loisirs à la littérature, d'un ami, d'un familier de Coleridge. C'est, on l'aura remarqué, l'argument qu'il a déjà employé dans ses lettres pour implorer la continuation de l'amitié de Coleridge. Elle le rehausse à ses yeux. Il se sent entraîné vers les fonds par ses relations quotidiennes. Tout intervalle de communion avec une nature plus intellectuelle semble le remettre à flot.

(2) E. V. Lucas. *Charles Lamb and the Lloyds.*

(3) Faut-il s'en prendre à l'attitude timide, défiante de soi de Lamb, si Lloyd ne le pénétra pas mieux ? Sans doute il fut plus frappé de sa situation pitoyable, de la crise morale qu'il traversait, que de l'originalité de son esprit.

Cependant Mary se guérissait. Le 7 avril 1797, Lamb écrit à Coleridge : « Lloyd vous a peut-être dit la nouvelle au sujet de ma sœur. Je la lui ai annoncée. Sinon, voici : je l'ai tirée de la maison où elle était confinée, et j'ai pris une chambre pour elle à Hackney et je passe mes dimanches, jours de congés, etc., avec elle. Elle fait elle-même son ménage. Dans une maladie de près de six mois, et une telle maladie, d'une telle nature, et de conséquences telles, la revoir dans le monde, avec la perspective qu'elle ne sera plus jamais aussi mal, — voilà qui doit être classé non parmi les bienfaits ordinaires de la Providence. Puisse ce Dieu miséricordieux attendrir mon cœur et me rendre aussi reconnaissant que dans ma détresse je fus ardent dans mes prières. Félicitez-moi d'avoir une amie toujours présente et jamais aliénable ». Il insiste pour que Coleridge n'omette pas d'insérer dans le petit volume de vers qui va paraître sa Dédicace à sa sœur. « Cette dédicace aura déjà perdu la moitié de sa valeur en venant si tard. »

Ce n'est pas d'ailleurs sans peine que Charles tira Mary de la situation difficile où elle était au regard de la loi. Les autorités de la paroisse se demandaient si l'on ne devait pas obtenir un jugement qui la mît pour la vie à la disposition de la « Couronne », étant donné surtout que les médecins ne pouvaient assurer que sa folie furieuse ne reviendrait pas. Mais Charles vint la délivrer : il s'engagea solennellement à prendre soin d'elle pour la vie. A la suite d'un échange de communications entre le Ministre de l'Intérieur *(Home-Secretary)* et lui, Mary fut autorisée à quitter l'asile et c'est à ce moment que Charles l'installa à Hackney, non loin de son père et de lui. C'est vers cette époque, en effet, qu'il dut quitter Queen Street, Holborn, pour Chapel Street, Pentonville.

Une autre perspective lui sourit. En juin, il exprime l'espoir d'aller bientôt voir Coleridge à Stowey, profitant des quelques jours de congé que son administration lui octroie parcimonieusement.

Cette visite « dépendait de cinquante choses, outre la dépense, qui était bien à considérer » (1). Lloyd, qui avait quitté le ménage de Stowey, voulait lui aussi que Lamb vînt le voir. Ce changement est ardemment souhaité par Charles Lamb qui « ne voit personne... et qui ne sait plus causer faute d'habitude ; et qui, hors de la sphère de sa petite famille,... ne voit aucun visage qui s'illumine à son approche (1) ». Il sent ajoute-t-il, malgré ses espérances ruinées, un calme qui ressemble au contentement ». Il a peur de s'engourdir dans une somnolence où toutes les facultés s'atrophient, s'insensibilisent. Il y a en lui comme un ressort fatigué par une tension prolongée. Sa crainte est de ne pas payer l'hospitalité de son ami par la part d'agrément qu'il se sent incapable d'apporter. Heureusement Coleridge aime à parler et, si Lamb est un pauvre interlocuteur, il sait du moins être un excellent auditeur.

---

(1) *Letter to Coleridge.* June 13, 1797.

Cette visite, déjà projetée l'année précédente, avant les « événements », a enfin lieu dans la première semaine de juillet. A Stowey Lamb rencontre Wordsworth, qui, avec sa sœur Dorothy, était arrivé le 3 chez Coleridge et qui, le 13, s'installait à Alfoxden, à une lieue de distance, pour être proche du nouvel ami qui l'avait enthousiasmé par sa philosophie mystique et son éloquence et pour qui il était « le meilleur poète de la génération ». Était-ce la première fois que Lamb voyait Wordsworth ? Il avait eu l'occasion de faire sa connaissance à Londres l'année d'avant à en juger par cette phrase d'une lettre à Coleridge (2) : « Je serai trop souffrant pour passer moi-même chez Wordsworth, mais j'aurai soin de lui faire tenir son poème (3) ». Il est possible que sa timidité lui fit un monstre de cette démarche suggérée par Coleridge.

Dès le lendemain même du jour où arriva Lamb, Coleridge eut un accident qui l'empêcha de suivre ses amis dans leurs promenades parmi les monts Quantock. Resté au logis, il composa les vers célèbres où il suit en imagination les pas des touristes dans les sites qu'il connaît bien et fait cette mention émue de Charles Lamb, lui appliquant une épithète que tous ont ratifiée, mais contre laquelle l'intéressé lui-même protesta par la suite avec une moue mi-rieuse, mi-fâchée, sous le prétexte que douceur était couramment synonyme de simplicité d'esprit :

---

(1) *Letter to Coleridge*, June 24, 1797.

(2) *Letter to Coleridge (no month)* 1796. Certainement de mai ou des premiers jours de juin, car Lamb annonce l'accident survenu à John et la lettre du 10 juin mentionne la blessure du frère comme une chose connue.

(3) Le manuscrit de *Crime et Chagrin* que Coleridge lui avait envoyé en mai.

Oui, ils errent
Tous en joie; mais toi, à mon avis, le plus heureux,
Mon Charles au doux cœur. Car tu as langui après la nature,
Tu as eu faim d'elle, durant mainte année,
Enfermé dans la grande cité, te frayant un chemin,
D'une âme triste mais patiente, à travers le mal et la douleur
Et d'étranges calamités (1).

C'est la pitié surtout qui perce dans ces vers. C'est ce sentiment assez gênant pour Lamb qui dut prévaloir dans l'attitude des hôtes de Stowey à l'égard du malheureux malmené par la destinée, du jeune commis aux aspirations intellectuelles contrariées par les nécessités de l'existence. Lui-même, à ce moment, n'avait que trop conscience de ses désavantages. Ce nouveau venu, Wordsworth, l'intimidait aussi. Wordsworth volontiers pontifiait. Il y était encouragé par l'attitude agenouillée de Coleridge. Il faudra que Lamb et lui se revoient avant que s'établisse l'amitié qui entraîna entre eux un commerce de lettres et, aussi l'amitié de Dorothy et de Mary, ces deux sœurs qui ont entre elles ce point commun : leur grande affection pour leur frère, leur collaboration avec lui, et qui, toutes deux, étaient faites pour partager les idées de l'écrivain dont elles partagèrent la vie, l'une Dorothy, amante de la nature, l'autre, Mary, possédée de la même passion pour les livres et la vie de Londres que Charles.

Charles Lamb demeura silencieux à Stowey. Il s'excusa plus tard d'avoir joué un sot personnage. Timidité, gaucherie, modestie exagérée, absence de cet humour qui plus tard lui assurera une contenance en société. Après sa rentrée à Londres il écrira à Coleridge (2) : « Je n'ai pas pu causer beaucoup quand j'étais avec vous ; mais mon silence n'était pas maussaderie, ni, je l'espère, causé par un motif mauvais ; mais, à vrai dire, le manque d'habitude m'a rendu gauche. Je sais que je me suis conduit, particulièrement chez Tom Poole et chez Cruikshank, absolument comme un enfant boudeur ; mais la compagnie et la conversation me sont choses étrangères. Vous avez tous été bien bons de me supporter comme vous l'avez fait. » Il semble être sorti de cette expérience mécontent de soi. Il ne retrouva pas là l'enthousiasme des soirées de la Taverne. Coleridge n'avait sans doute d'oreilles que pour Wordsworth, ne parlait que pour lui. Wordsworth, dans son orgueil naïf, prenait son rôle de grand homme très au sérieux. Lamb dut être frappé du ridicule de cette situation. Conçut-il quelque jalousie ? C'est peu probable. Mais le culte qu'il avait lui-même voué à Coleridge fut quelque peu ébranlé.

---

(1) *This lime-tree bower my prison.*
(2) *Letter to Coleridge : I am scarcely yet so reconciled...*

Une autre circonstance, sans doute, contribua à le refroidir à l'égard de son vieil ami. Charles Lloyd, quoique séparé de Coleridge, continuait à l'aller voir. Il emmena avec lui Lamb à Bristol. Les deux jeunes gens, également déprimés, peut-être également mécontents, s'entendirent fort bien et se plaignirent mutuellement. Peut-être, car tout cela reste conjectural, Charles Lloyd avait-il des griefs plus ou moins fondés contre Coleridge. Charles Lamb, s'il avait recueilli le pauvre épileptique, se serait dévoué jusqu'au bout, ce que Coleridge n'avait pas fait, en dépit de sa charité théorique. En tout cas, Lloyd, dès ce moment, gagne dans le cœur de Lamb le terrain que Coleridge y perd. A quel point il s'était imposé à l'affection de Lamb paraît dans ces vers, que celui-ci écrit après l'avoir laissé, à son retour vers Londres, à Burton, chez Southey.

Etranger, et seul, je passe devant ces paysages (1)
Où nous avons passé si récemment ensemble ; et mon cœur
Ressentit comme de l'abandon, quand je regardai
Autour de moi, et que la voix agréable d'un ami
Etait absente, et que le regard cordial n'était plus là
Pour me sourire. Je pensai à Lloyd —
A tout ce qu'il avait été pour moi ! Et maintenant je vais
De nouveau me mêler à un monde impur ;
A des hommes qui raillent les choses saintes,
Dans leur erreur, et méprisent les meilleures espérances de l'homme.
Le monde fait beaucoup pour gauchir le cœur de l'homme ;
Et je puis parfois me joindre à son rire idiot :
De cela je ne me plains pas aujourd'hui. Uses-en avec moi,
Père Omniscient, comme Tu le jugeras bon,

---

(1) *After a Visit to Lloyd.*

Et, quand il Te conviendra, adoucis mon cœur.
Je ne prie pas pour moi : je prie pour celui
Dont l'âme souffre d'une douloureuse perplexité. Brille sur lui,
Père des lumières ! et dans les chemins difficiles
Aplanis la route devant lui : puisse-t-il ne pas penser
Ses propres pensées — ne pas poursuivre ses fins...

Ce morceau est curieux à deux égards. Il montre d'abord la tristesse de Lamb au moment de reprendre son existence esseulée. Puis il témoigne de l'amitié profonde, amitié où la pitié entre pour une large part, qu'avait su lui inspirer Lloyd. Le pauvre garçon, outre sa maladie si affreuse, souffrait d'une mélancolie profonde sous le poids de laquelle sa raison fléchissait parfois et devait finalement céder. Mais, surtout, ces vers présentent vivement à notre esprit la tournure pieuse qu'avait prise depuis un moment les pensées de Lamb.

Lorsqu'il sortit de l'asile d'Hoxton, à peine revenu de la stupeur du coup, il écrit à Coleridge : « Parfois j'essaie de prendre une tournure d'esprit religieuse ; mais les habitudes sont choses puissantes et mes ferveurs religieuses sont limitées, hélas ! à des moments passagers de dévotions solitaires occasionnelles (1). »

Sous le coup de la catastrophe qui survient ensuite, ses lettres sont pleines de résignation chrétienne. Il appelle sur sa famille les bénédictions d'en haut et rend grâces à Dieu de ne pas l'avoir éprouvé plus rudement et de lui avoir donné la force de supporter ces épreuves avec quelque courage et surtout avec calme. Il demande à Coleridge une lettre religieuse, repoussant bien loin toute consolation mondaine. « Je lis vos lettres avec ma sœur... Elles nous plaisent surtout quand leur ton est religieux. » La religion d'un homme se modèle sur son naturel. Celle de Lamb est humble. Il sent que l'homme est peu de chose au regard de la divinité. Il n'est plus, sur ce terrain, en communion d'idées avec son catéchiste, Coleridge, et il lui reproche doucement mais fermement de traiter familièrement la puissance divine. « Dans votre dernière lettre, lui écrit-il (2), vous dites : « C'est par la presse que Dieu a donné aux esprits finis, mauvais et bons (je suppose que vous voulez dire *simplement*(1) les hommes méchants et les bons), une portion pour ainsi dire de son omniprésence ! Or, à quelque grande élévation que monte relativement l'intelligence humaine, et sur quelque vaste champ que puisse s'étendre son influence, maligne ou salutaire, n'y a-t-il pas, Coleridge, une distance entre l'Esprit Divin et elle, qui fait d'un tel langage un blasphème ? » La différence entre Coleridge et lui, c'est que Coleridge se laisse aller à des spéculations métaphysiques où sa belle intelligence se grise, s'exalte et triomphe, orgueilleuse d'elle-même, tandis que le doux Lamb, dans sa modestie native, sentant de toutes parts les dures murailles qui emprisonnent l'esprit humain, ployé sous l'effort de la douleur et élevant vers le ciel un regard implorant, ne demande à Dieu que pitié et consolation et le conçoit comme un être infiniment miséricordieux, mais infiniment lointain et supérieur. « D'autre part, continue-t-il, dans votre première épitre consolatoire si belle, vous dites : « Vous avez votre part temporaire de la misère humaine afin que vous puissiez être éternel participant de la nature divine. » Que disent de plus que cela ces hommes qui sont pour exalter l'homme Jésus-Christ au rang de la deuxième personne d'une Trinité inconnue (2) ? Ces hommes que ni vous ni moi n'avons scrupule à appeler idolâtres ? L'homme, plein d'imperfections à tout le mieux, est sujet à des besoins qui momentanément lui rappellent sa dépendance ; l'homme, être faible et ignorant, « asservi » dès sa naissance « à toutes les influences du ciel, » les yeux parfois ouverts pour distinguer le droit chemin, mais la tête généralement trop confuse pour le poursuivre; l'homme, dans l'orgueil de la spéculation, oubliant sa nature, et saluant en lui-même le futur Dieu, doit faire rire les anges... » Dieu, pour lui, c'est le père céleste, notre meilleur ami. « Apprenons à avoir de nous une opinion humble et réjouissons-nous de l'appellation de « chers enfants », « frères » et « cohéritiers avec le Christ des promesses », ne cherchant pas à en savoir davantage. »

---

(1) *Letter to Coleridge*, June 10, 1796.
(2) *Letter to Coleridge*. Oct. 24, 1796.

Epris de pureté morale, il était attiré vers la secte qui lui semblait le mieux réaliser cet idéal, la secte des quakers. Il faillit entrer dans cette église. En ce moment il lit avec enthousiasme les récits des grands quakers, entre autres *Pas de croix, pas de couronne* de William Penn. Plus tard nous le retrouverons lisant Fox et Elwood et, à vingt-cinq ans de là, il pourra encore dire à un nouvel ami, Barton, encore un quaker, comme Charles Lloyd : « Dans mes sentiments et dans les choses qui ne sont pas de dogme, je crois bien être à moitié quaker ». Le soupçon d'insincérité le retint sur le seuil. Il a raconté dans sa lettre du 13 février 1797 comment, étant allé la veille à une assemblée des « Amis », il vit un homme agité et travaillé par le fanatisme et qui se croyait sous l'influence de quelque « présence invisible ». Il « détesta la vanité d'un homme qui s'imaginait parler par l'opération de l'Esprit, quand, ce qu'il disait, un homme ordinaire pouvait le dire sans toutes ces contorsions et tous ces tremblements ».

---

(1) Ce mot souligné est une critique de la phraséologie de Coleridge.

(2) Il faut se rappeler que Lamb, comme Coleridge, avait épousé la doctrine unitaire de Priestley.

Mary est la confidente de toutes ces velléités religieuses. Malheureusement, se plaint-il, ils ont tous deux « un goût pour la religion plutôt qu'une forte habitude religieuse (1) ». Charles n'a autour de lui personne pour l'encourager. « Je sais que je ne vaux nullement mieux en pratique que mes voisins, mais j'ai un goût pour la religion, une occasionnelle aspiration ardente à la perfection, qu'ils n'ont pas (2). » Il lutte, il se cramponne à Coleridge. « A vous je dois beaucoup, après Dieu. Dans ma brève fréquentation de vous à Londres, vos conversations m'ont gagné à la bonne cause, et m'ont sauvé de l'esprit corrupteur du monde. J'aurais pu être un homme de rien sans vous ; en fait je possède une certaine part perfectible de sentiments pieux, quoique, lorsque je m'envisage moi-même sous le jour de la vérité divine et non selon les mesures communes du jugement humain, je sois absolument corrompu et coupable (3) ». Il a à ce moment des préoccupations de pureté, des luttes contre la faiblesse de la chair, des révoltes contre la lâcheté de la nature humaine. Dieu le punit de ses fautes en le frappant dans ses affections les plus chères et, en se purifiant, il veut éloigner la colère de Dieu. Ce combat qui se livre en son âme, il l'exprime dans les vers « écrits un an après les événements », en septembre 1797 (1).

---

(1) *Letter to Coleridge*, Dec. 10, 1796.

(2) *Letter to Coleridge*, Jan. 10, 1797.

(3) *Letter to Coleridge*. Jan. 28, 1798.

Hélas ! combien je suis changé ! où sont les pleurs,
Les sanglots, et les suspensions forcées du souffle,
Et les mornes désertions du cœur,
Avec lesquels je me penchais sur le corps de ma mère ?
Où sont les accalmies bénies de l'orage,
Dans la douce résignation de l'espérance
Attirée vers le ciel, et la force de l'amour filial,
Dans lesquelles je m'inclinais devant la volonté de mon Père ?
Mon Dieu et mon Rédempteur ! ne laisse pas
Mon âme scellée en une ingratitude bestiale
Et sensuelle : toujours oublieuse de cette grâce chérie
Et de la santé rendue à mon amie longtemps aimée ;
Aimée depuis longtemps, et connue digne. Tu n'as pas laissé
Son âme dans la mort ! Oh ! ne laisse pas aujourd'hui, Seigneur,
Tes serviteurs dans une mort plus cruelle, la mort spirituelle !
Et dans des ténèbres plus noires que ces ombres redoutées
De la vallée que tous doivent traverser. Prête-nous tes baumes,
O toi cher Médecin de l'âme malade du péché,
Et guéris notre sein purifié des blessures
Dont le monde nous a percés de part en part.
Donne nous une nouvelle chair, une nouvelle naissance. Puissions-nous [devenir
Elus du ciel ; dans ton élection sûre
Contenus, et attirés constamment vers un unique but,
Le salut de notre âme !

Puis employant, comme il le note en quelques mots écrits en marge de son manuscrit (2), les paroles mêmes de sa sœur, écrites par elle quelque temps après le retour de sa raison, il exprime le consolant espoir que Mary et lui reverront au ciel leur mère toujours aimante et qui ne repoussera pas leur main (la main de Marie surtout) tendue vers elle. Et les mots de renoncement, d'humiliation reprennent, ardents :

Sois témoin pour moi, Seigneur, que je ne demande pas
Que reviennent ces jours de vanité
(Qu'il ne me sied pas à moi de demander ni à toi de donner),
Vaines amours et promenades avec une blonde jeune fille

---

(1) *Written a Twelvemonth after the Events* (September 1797).
(2) *Letter to Coleridge*. Sept. 1797.

(Née de la poussière comme moi), qui si longtemps
Plongea mon cœur insensé dans l'idolâtrie
Et l'amour de la créature. Pardonne moi, ô mon Créateur,
Si, cédant aux regrets, je pèche presque
En songeant parfois trop complaisamment aux jours dès longtemps [écoulés,
Et en souhaitant les voir sortir du tombeau du temps,
Ces jours de la tendresse d'une mère pour son enfant,
Son petit. .

Il y a là une exaltation mystique bien caractérisée. Se détacher du monde est son idéal. Son âme doit être un sanctuaire où ne pénètrent que des pensées divines. Il s'accuse de « l'esprit d'insouciance et de dissipation ! » qui s'est emparé de lui et a remplacé « l'esprit d'humilité et de prière » qu'avaient produit d'abord les grandes calamités qui l'avaient frappé. Il se demandera tout à l'heure si nous ne devrions pas prier Dieu « qu'une sévère discipline se fasse sentir à nous pendant notre existence entière ». Il se courbe sous les coups qui l'accablent. Mary ayant eu une rechute, il s'efforce, à la date du 25 décembre 1797, d'atteindre à la résignation (1) :

C'est la volonté de Dieu et nous sommes l'argile
Dans les mains du potier ; et, au pis aller, nous sommes faits
Du plus absolu néant, vases de disgrâce,
Jusqu'à l'heure où, son très juste dessein accompli en nous,
Nos esprits purifiés trouvent leur parfait repos.

De nouveau Dieu l'humilie. « Si le jugement de Dieu ne réussit pas maintenant à ôter de lui le cœur de pierre, quelles épreuves plus douloureuses ne doit-il pas attendre ? » (2). Il faut qu'il médite dans la solitude. Les méditations solitaires l'avaient déjà autrefois « conduit au calme et à une patiente endurance du joug ». Il allait justement ainsi au devant de la mélancolie. Charles Lloyd, qui vint à Londres à ce moment, dut voir le danger que courait son ami. Il fit tout pour l'arracher à ces rêveries périlleuses. Il voulut l'entraîner loin du logis, l'égayer par la société. Lamb résista et, tant était grande sa nervosité, il faillit se brouiller avec Lloyd. Il reconnaissait que « le brave garçon agissait dans la meilleure intention du monde », mais son insistance « ne produisait en lui qu'irritation et mécontentement ». Lloyd, le quaker Lloyd, essayant d'entraîner son ami, qui ne recherchait que les consolations religieuses et s'abîmait dans le recueillement, pour le mener dans des sociétés quelconques, réunies chez le plaisant Jem White, « homme à qui Charles n'a jamais eu l'habitude de communiquer ses « plus chers sentiments », cela paraît bien montrer que Lloyd voyait le péril.

---

(1) *Written on Christmas Day*, 1797.
(2) *Letter to Coleridge*, Jan. 28, 1798.

Que se passa-t-il au juste à ce moment dans l'esprit de Charles Lamb ? A vrai dire le biographe se trouve ici dérouté. Entre la visite à Stowey et la première lettre à Southey, qui est du 28 juillet 1798, il s'écoule une année obscure au cours de laquelle l'âme de Charles Lamb semble avoir été aux prises avec la plus noire désespérance, où son cerveau paraît même avoir été très gravement malade. Qu'y a-t-il eu entre Coleridge et lui ? Au retour de Stowey, Lamb lui écrit une lettre affectueuse (1), disant comme il a passé, malgré son silence, d'heureux moments et profitables sous son toit, regrettant d'avoir oublié de le consulter sur certains points sur lesquels il s'était promis de l'interroger — puis, peut-être six semaines après, nouvelle lettre (2), contenant des reproches au sujet de la façon dont il traite Lloyd, et se plaignant lui-même, d'un ton enjoué, d'être négligé par celui dont « il est plus fier d'avoir été jadis l'ami, quoique aujourd'hui oublié, que d'en avoir eu un autre qui lui soit fidèle ». De nouveau le 10 décembre, il écrit une lettre assez déprimée où il s'excuse sur ses tourments (3) de n'avoir pas la liberté d'esprit nécessaire pour goûter le volume qu'il vient de recevoir (4), implorant Coleridge de continuer à être son correspondant, auquel cas « il s'efforcera de s'imaginer que ce bas monde n'est pas toute désolation (5) » et le priant de transmettre ses remerciements à Lloyd, avec qui donc il n'est guère en relations bien suivies. Enfin à la suite de la rechute de Mary, qui vient accentuer encore son affaissement, après avoir reçu « maintes bonnes lettres de Coleridge, laissées sans réponse », il s'accuse d'une « indifférence dénaturée », de « petites jalousies, d'aigreurs » qui ont failli le brouiller sottement avec Lloyd, et rappelle que Coleridge a été son régénérateur. Comment concilier tout cela avec la plainte qui lui échappe au même moment et dans le poème des *Vieux visages familiers*, où il s'écrie (1) :

---

(1) *Letter to Coleridge : I am scarcely yet so reconciled...*

(2) *Letter to Coleridge.* Sept. 1797.

(3) *My teasing lot.*

(4) Le volume contenant les vers de Coleridge, Lloyd et Lamb.

(5) *Letter to Coleridge*, Jan. 28, 1798.

J'ai un ami, d'ami meilleur nul n'en a ;
Comme un ingrat, j'ai quitté mon ami brusquement,

et dans *Rosamund Gray*, où un rapprochement avec cet ami est salué d'une joie qui va jusqu'au délire ? Un examen de ce dernier morceau jettera peut-être quelque lumière sur la mentalité de Lamb à ce tournant de sa vie.

Qu'importe que l'idée du roman lui ait été inspirée, comme il le dira plus tard à Southey (2), par les premiers mots d'une sotte ballade :

Une vieille femme vêtue de gris ;

qu'importe qu'il ait suivi la manière sentimentale de Mackenzie ; — tout ici est bien lui, tel qu'il était alors ; c'est bien une image fidèle de son imagination blessée — avec, de plus, beaucoup de traits qui resteront siens jusqu'au bout. Quels que soient les noms des personnages et leur rôle et leurs aventures : c'est lui, c'est Mary, c'est Coleridge et c'est Alice qui sont dans l'esprit de Lamb. Toute la partie intéressante et traitée avec quelque succès est en quelque sorte autobiographique. Tout ce qui est invention est faible et mal venu. Mais examinons le sujet.

L'héroïne, Rosamund Gray, est une jeune fille d'une beauté et d'une douceur angéliques. Orpheline, elle est l'ange tutélaire de sa grand'mère aveugle. Dans le voisinage de ce couple si uni vit un autre couple aussi uni, aussi vertueux, deux orphelins, un frère et une sœur, Allan et Elinor Clare. Allan trouve une mère et une amie dans sa sœur, âgée de dix ans de plus que lui. A l'âge de quatorze ans, Allan, rencontrant à la fontaine Rosamund, qui a douze ans, lui porte sa cruche. Une innocente passion naît en lui et les deux enfants se voient, soit chez la grand'mère, soit en des promenades par les clairières solitaires et les allées des bois. Un jour qu'ils lisaient à deux l'histoire de Julie de Roubigné (1), un passage révèle à Rosamund la nature de son affection. Les deux enfants sont devenus deux amoureux. Allan, retenu par une sorte de honte, n'a pas confié son amour à la confidente de toutes ses pensées, sa sœur Elinor. Mais elle a deviné ; et l'excellente sœur ira voir la jeune fille qu'a choisie son frère. Elle accompagnera Allan. Un contretemps, le passage d'un ami de collège, qu'Allan n'a pas vu et ne reverra sans doute de longtemps, fait qu'Elinor va seule à la chaumière de la vieille Margaret. Les deux jeunes filles, natures d'élite toutes deux, sympathisent dès le premier moment et, pour plus d'intimité, Elinor emmène Rosamund avec elle errer dans les bois. Elles se séparent avec le doux espoir de renouveler ces heures charmantes. Rosamund, l'âme ravie, sa grand'mère couchée, tentée par la chaude nuit claire d'été, ne peut résister au plaisir de refaire seule la promenade qu'elles ont faite à deux. Vers dix heures du soir elle s'éloigne du village pour s'enfoncer dans les bois. « Rosamund ne rentra jamais à la chaumière ». Le lendemain on trouvait la vieille Margaret, qui s'était acheminée à tâtons jusqu'au lit de l'absente, morte sur l'oreiller de Rosamund. L'innocente enfant, rencontrée par un froid criminel, Matravis, violée par lui, se traîne muette jusqu'à la demeure d'Elinor et y meurt bientôt. Elinor elle-même est emportée par une fièvre chaude. Allan, qui a perdu tout ce qui lui était cher, devient, pour ainsi dire, une sorte de sœur de charité, consacre sa vie aux hôpitaux et aux lazarets, où il finit un jour par voir expirer dans l'impénitence l'auteur de tous ses maux, le noir Matravis.

---

(1) *The Old Familiar Faces.*

(2) *Letter to Southey : I thank you heartily for the Eclogue.*

Voilà l'histoire bien sombre, bien conventionnelle, bien invraisemblable. On a déjà un aperçu des caractères trop bons, trop beaux, trop parfaits, pour ce qui est de Rosamund, d'Elinor et d'Allan ; un traître bien noir et de psychologie rudimentaire. La seule créature vraiment humaine ici, c'est la vieille Margaret, qui a ses défauts marqués par l'auteur, sans doute pour rehausser le mérite de Rosamund, dont la patience et le dévouement ne se démentent pas un seul instant. La vieille femme est bavarde, volontiers dogmatique, parfois impatiente et pas très perspicace à lire la nature parfaite de sa petite-fille, à qui elle reproche son étourderie.

---

(1) Roman de Mackenzie.

Les événements se précipitent avec une rapidité et une invraisemblance dignes d'un cerveau novice et surchauffé. Que Rosamund meure de honte et de désespoir, passe. Mais Margaret qui rend le dernier souffle avant le matin de la nuit du drame qu'elle ignore ! Les vieilles personnes n'ont plus cette sensibilité intense : un égoïsme bien humain leur fait attacher plus de prix à la vie et résister à des souffrances morales qui emporteraient des âmes jeunes. Le sort d'Elinor Clare est vite réglé : désespoir exagéré encore, inspiré par la mort d'une jeune fille, chère évidemment à un frère chéri, mais qu'elle-même, en somme, n'a vue qu'une fois avant le jour où elle la recueille chez elle. Discuter ici est d'ailleurs oiseux. Rien ne tient et tout est d'une main inexpérimentée.

Il y a heureusement autre chose que cette histoire puérile. On a vu l'intrigue réduite à sa simple ossature. C'est le détail qui est intéressant. Le récit, dépouillé de ses agréments, ne donne aucune idée de l'effet de cette petite œuvre étrange, aussi pleine de beautés que de défauts. On se laisse d'abord aller au charme du morceau, fait d'un mélange de simplicité, de poésie idyllique aux refrains berceurs. Des apostrophes ossianiques à la lune, etc., donnent au récit une allure solennelle. Mais on se demande où l'auteur vous mène, quand il donne en suivant plusieurs lettres ou extraits de lettres d'Elinor Clare, qui prend soudain une importance excessive et semble promettre d'être un personnage principal du roman, alors qu'aussitôt elle n'a plus de rôle à jouer que de mourir. Ces lettres éclairent-elles au moins le caractère du frère, Allan ? Mais non, elles nous renseignent seulement sur l'amour profond qui unit le frère à la sœur et sur un drame de vie qui n'a rien à faire avec le présent récit. Que penser des détails de la visite personnelle de l'auteur à son village natal, village, il est vrai, où s'est déroulé le drame, mais détails qui n'ont aucun rapport avec ce drame. Voici encore qui est bien étrange. C'est ce trait d'une lettre d'Elinor Clare : elle a revu en songe sa mère morte depuis peu ; « dans les visions de la nuit dernière son esprit sembla se dresser à côté de mon lit ; une lumière, comme de plein midi, brillait dans la chambre. Elle ouvrit mes rideaux ; elle me sourit du même sourire placide qu'elle avait de son vivant. Je n'éprouvai aucune crainte.

« Elinor, dit-elle, pour l'amour de moi, prends soin du jeune Allan ; » et je m'éveillai avec des sentiments, calmes. Maria, la réunion des esprits bienheureux, pensez-vous, ne sera-t-elle pas quelque chose comme cela ? Je crois que je pourrais dès maintenant voir ma mère sans effroi. Je lui demanderais pardon de toutes les aspérités de mon caractère qui si souvent ont affligé son doux esprit quand elle vivait. Maria, je pense qu'elle ne se détournerait pas de moi ». Pourquoi cette crainte ? Etrange aberration ! Ces paroles ont un sens dans la bouche de Mary Lamb, mais dans celle d'Elinor Clare ? Eh ! ne voit-on pas qu'Elinor, c'est Mary Lamb et ne reconnaît-on pas les paroles textuelles rapportées dans une lettre de Charles à Coleridge. Il faut que l'esprit de Lamb soit bouleversé pour qu'il introduise ce trait saisissant ici, où rien ne l'appelle, où rien ne l'explique. Car Elinor n'a pas les mêmes raisons que Mary pour redouter une rencontre avec sa mère !

Que de choses mystérieuses pour le lecteur ignorant de la vie de Lamb dans ce petit roman. Il ne s'expliquera certes pas pourquoi l'auteur, le narrateur de cette histoire, qui jusque-là n'est pas intervenu, que, de plus, le drame n'affecte que par la sympathie qu'éveille en lui le malheur d'un ami, passant quelque temps après les événements devant la chaumière jadis habitée par la vieille Margaret et Rosamund, « se mit à rire tout haut comme un aliéné, comme un homme dont la raison l'aurait subitement abandonné ». Mais pour nous qui suivons Lamb dans sa crise, l'histoire de Rosamund Gray s'évanouit, et c'est lui que nous voyons, la raison vacillante sous des coups successifs : mort tragique de sa mère, folie de sa sœur, suivie d'une rechute, projets d'amour renversés, perte de son ami Coleridge. Ainsi, pour nous, comme pour l'auteur lui-même, la fiction s'efface, et c'est lui, ce sont ses malheurs, ses chagrins qui passent au premier plan. Le voici maintenant à la tombe de ses parents : « Je tombai la face contre terre devant la tombe. Je baisai la terre qui les recouvrait. J'envisageai avec une sombre jouissance l'heure où je mêlerais ma poussière à la leur, et je m'agenouillai, les bras étendus sur la pierre du tombeau, dans une sorte de prière mentale, car je ne pouvais parler. » Est-il encore nécessaire de noter au passage que cela n'a rien à faire avec l'histoire de Rosamund et d'Allan ? Le voici, encore, ayant changé de personnage. Il est maintenant

Allan, l'amant si durement frappé, le désespéré. Il retrouve son ami, et cet ami, rien ne le faisait entrevoir, se révèle soudain comme tenant dans son cœur une place infiniment vaste. Jugez-en. « Cela me fait tout oublier », s'écrie Allan dans son enthousiasme. Eh quoi! cet homme dont la vie semblait irrémédiablement gâtée par les plus désespérants malheurs, par la perte coup sur coup de ce qu'il aime le plus au monde, son amie, morte dans les circonstances les plus atrocement tragiques, et sa sœur, son unique consolatrice et qui lui tenait lieu de mère, ce désespéré se trouve dédommagé de tout par la rencontre d'un ami, bien cher, nous devons le croire, mais auquel il n'a pas seulement pensé dans ses épreuves ! C'est Lamb saluant d'un cri de joie exagéré le retour lumineux des jours tant regrettés de l'intimité avec Coleridge sous les solives enfumées de la vieille taverne. C'est l'amitié de Coleridge qui arrache à Lamb cette exclamation déjà entendue : « Ce fut un jour de fierté pour moi ». Cette soirée passée à boire, à raconter de vieilles histoires, à réciter de vieilles poésies, *comme si rien n'était arrivé*, c'est une évocation de ces *noctes cœnæque deum* d'antan. Et nous reconnaissons Coleridge au bel enthousiasme dont quelques rares traces ont survécu sur son visage aux efforts du temps et du chagrin, à ces yeux qui ont perdu leur feu primitif mais qui gardent une rare douceur dont le sourire perce l'ami jusqu'au cœur.

Alors, averti de cette veine autobiographique, le lecteur passe sur les incohérences. Ces détails inexplicables revêtent un intérêt intense. Pour le biographe Rosamund Gray devient un précieux document et pose un troublant problème.

Précieux document en effet que ce petit ouvrage qui nous offre, disséminés un peu partout, des témoignages de la crise morale et religieuse qu'alors l'auteur traverse : « Mes chagrins s'apaisent en une profonde et douce résignation », dit-il quelque part. « Aujourd'hui après dîner, écrit Elinor Clare de son frère Allan, quand il prit en main son verre de vin, il fondit en larmes, et ne voulut ou ne put alors m'en dire la raison ; plus tard, il me dit qu'il avait eu l'habitude de boire à la santé de maman après dîner, et que c'était cela qui lui avait repassé par la tête et l'avait fait pleurer. » Puis nous le voyons reprendre goût à la vie. « La besogne de la vie, avec les délicieuses petites interruptions qu'offre notre correspondance, combien elle est agréable ! » Vous reconnaissez l'effet consolant de la correspondance de Lamb avec Coleridge. « La vie n'est pas toute vanité et tout désappointement. Elle a en elle beaucoup de mal, sans doute ; mais à ceux qui ne la mettent pas à un mauvais usage, elle donne ses consolations, consolations momentanées — beaucoup de choses qui nous la rendent chère et la font digne d'être vécue — beaucoup de sentiments sincères et bons, je crois, dont nous n'avons pas à rougir — heures de tranquillité et d'espérance ». Dans ces moments, lorsque le temps n'est pas « gris et couvert, et que ses esprits ne sont pas sous un nuage », il esquisse des projets d'avenir : « Quelque chose ne cesse de me souffler à l'oreille que je serai un jour hôte de la même demeure que ma cousine, que je partagerai avec elle tous les plaisirs qui découlent de bons offices mutuels, de paroles affectueuses, d'attentions dans la maladie et dans la santé — de conversations, tantôt innocemment banales, tantôt profitablement sérieuses ; — de livres lus et commentés en commun — et de consultations pour savoir comment nous pourrions nous y prendre pour faire du bien à cette pauvre personne-ci ou à cette autre, et pour sevrer notre esprit des soucis du monde, sans nous dépouiller de ses charités. Quel tableau j'ai tracé, Maria ! et il se peut qu'aucune de toutes ces choses ne se réalise jamais. » Aie confiance, pauvre Charles Lamb, ton idéal de vie en commun avec ta sœur bien-aimée se réalisera et ce que tu écris aujourd'hui comme un projet peut-être sans espoir, tu le raconteras dans maint essai, dans « *Le Vieux Chine* » en particulier, comme une expérience de vingt ans !

Il jouit même de sa douleur : à son ami qui, le trouvant pensif à l'excès, veut le distraire (rappelons-nous Charles Lloyd et ses bons offices mal accueillis), il répond :

> « Ne me regardez pas comme malheureux quand vous me surprenez dans cette disposition d'esprit. Je ne suis jamais plus heureux que dans les moments où, à l'expression de mon visage, les hommes me jugent au plus haut degré de la souffrance. Mon ami, les événements qui ont laissé derrière eux cette tristesse ne sont pas de date récente. La mélancolie qui me gagne à leur souvenir n'est pas malfaisante, mais tend seulement à apaiser et à tranquilliser mon esprit, pour me détacher de l'inquiétude des poursuites humaines.

« Plus je sens que ce détachement est fort, plus je me sens attiré vers le ciel à la contemplation des objets spirituels.

« J'aime à entretenir en moi vivaces et chaudes les vieilles amitiés, parce que j'espère leur reprise dans le monde des Esprits.

« Je suis sur terre une créature errante et sans attaches. Je n'ai pas formé d'amitiés nouvelles qui puissent compenser pour moi la perte des anciennes et plus je connais l'humanité plus il devient nécessaire que je remplace leur perte par de petites images, des souvenirs des plaisirs passés...

« J'ai souffert avec calme. Dès le commencement de mes calamités il m'a été donné... de voir un bras puissant... étendu au dessus de moi. J'ai donné mon cœur au Purificateur, et ma volonté à la Souveraine Volonté de l'Univers. Les irrésistibles roues de la destinée ont passé dans leur éternelle rotation et je me suis laissé entraîner sans me plaindre »....

Ces paroles peignent éloquemment l'attitude d'esprit que Lamb s'efforce de prendre : chrétienne, n'est-il pas vrai ? Il doit lire et relire le Nouveau Testament, dont il parle avec admiration. Ces causeries familières du Christ gagnent son cœur en passant par son imagination charmée. Cependant le problème de la mort l'obsède. « Il me semble que ce sera quelque chose comme le réveil d'un mauvais rêve que la Résurrection des Morts. Non matériellement différent de nos scènes et de nos façons de vivre accoutumées sera peut-être le monde à venir ; pourtant on nous le représente comme un *Repos*, un *Sabbat*, un état de béatitude. »

Partout, des traces de la crise religieuse qu'il traverse. Un passage même est caractéristique, comme dénotant une acuité de cette crise qu'on n'aurait pas soupçonnée. C'est lors de la visite du narrateur au lieu de sa naissance. Il erre dans le jardin que nous connaissons bien, ou plutôt dans le bois qui prolonge le jardin de Blakesware. L'esprit de son enfance le ressaisit. « Je parcourus le bois, dit-il : je priai Dieu qu'il me ramenât à cet état d'innocence, dans lequel j'avais erré sous ces ombrages. Il me sembla que ma requête était entendue, car il me parut que les souillures de l'âge mûr s'en allaient de moi, et que je revenais à la pureté et à la simplicité de l'enfance. J'étais content d'avoir été changé en un véritable enfant. Je restai immobile comme en extase. Je rêvai que j'avais un entretien personnel avec mon Père céleste — et, délirant, je tirai de mes pieds mes souliers — car le lieu où je me tenais était, je le crus, un sol sacré. » C'est là de l'extase mystique.

Tout cela est l'élucubration d'un cerveau terriblement surchauffé, sinon dérangé. Et c'est là le troublant problème que l'on signalait tout à l'heure. N'est-on pas autorisé à croire qu'en ce commencement de l'année 1798 la raison de Lamb fut sur le point de sombrer de nouveau ? N'était-ce pas ce que Lloyd, ce demi-maniaque lui-même pourtant, avait eu assez de clairvoyance pour appréhender, et ne peut-on croire qu'il chercha, dans l'intérêt de son ami, à le distraire de sa mélancolie dangereuse ?

Peut-être, après tout, nous exagérons-nous ces symptômes. Peut-être ces invraisemblances, ces incohérences ne sont-elles qu'une preuve de l'incapacité de l'égotiste Elia à mener une fiction de quelque étendue, à sortir de sa propre personnalité pour épouser celle d'un héros imaginaire. Peut-être les mêmes détails sont-ils défauts ici et qualités là-bas, c'est-à-dire dans ses Essais : tel cet incident du cimetière. On vient de voir la scène de la tombe, d'un pathétique intense. Immédiatement après vient une saute de ton véritablement étrange. Le même homme que ses sentiments violents accablaient, passe sans transition à un accès de légèreté : « Je ne lisais que tendres parents, maris aimants, enfants respectueux. Je dis en plaisantant : où sont donc enterrés les méchants ? Les mauvais parents, les mauvais maris, les mauvais enfants, — quels cimetières leur sont donc réservés ? » Ce ton badin alternant avec une sensibilité moins maladive fera plus tard un des principaux attraits des Essais d'Elia : dans le cas présent, il constitue une disparate. Il arrête le récit sans aucune raison logique, puisque, à la rigueur, le trait ne jetterait de lumière que sur la psychologie d'un personnage qui ne tient à l'action que par son rôle de narrateur. Il rentre dans le domaine de ces digressions, agréables dans la contexture lâche, dans le vagabondage décousu d'une aimable causerie écrite, mais que proscrivent les exigences du récit suivi. Ainsi Rosamund Gray annoncerait l'essayiste de vingt ans plus tard… mais vaguement, bien vaguement.

CHAPITRE V

ANNÉES DE PRODUCTION

(1798-1809)

THÉÂTRE, JOURNALISME, LITTÉRATURE POUR LES ENFANTS, CRITIQUE

Une nouvelle ère s'ouvre dans la vie de Charles Lamb. Non que des événements importants surgissent. Au contraire cette année 1798 est, pour ainsi dire, pauvre en matière biographique. Mais la psychologie de Lamb se modifie sensiblement. Deux faits importants se détachent assez gros de conséquences. Coleridge disparaît un moment de l'horizon de Lamb et, quand il reparaîtra, si la tendresse d'autrefois ne sera guère diminuée, le culte sera moins superstitieux, l'idole aura perdu de ce qu'elle avait d'imposant, et une familiarité plus égale s'établira définitivement entre les deux hommes de lettres. Puis, une correspondance s'engagera entre Lamb et un esprit mieux appareillé au sien, Southey. Plus à son aise avec un génie moins élevé, plus apparenté, il laissera courir en toute liberté sa plume fantaisiste et badine.

A partir de la lettre du 20 janvier 1798, où Lamb, s'il avait laissé paraître quelque froideur à l'égard de Coleridge, vient implorer son pardon avec d'humbles protestations de repentir et de gratitude, s'ouvre une période de silence où sans doute s'opéra le travail souterrain de Charles Lloyd.

C'est de lui que partent les premières récriminations contre Coleridge à la suite de la publication, faite en 1797 par les trois amis en commun, de leurs productions poétiques. Coleridge y avait la part du lion. L'ombrageux Lloyd en fut offusqué. Comment parvint-il à faire partager ses sentiments à Lamb toujours si prêt à s'effacer ? Sans doute des rapports plus ou moins sincères, plus ou moins judicieux, concernant l'attitude de Coleridge vis à vis de ses associés, les *poetæ minores*, eurent raison de la longanimité de Lamb, à un moment, notons-le, où l'équilibre de ses facultés semble avoir été sérieusement compromis et où il souffrait d'une susceptibilité exceptionnelle. Au cours d'un séjour de quinze jours qu'il fit à Birmingham, chez Lloyd, à la fin du mois de mai 1798, séjour où il fut « plus heureux qu'il n'avait jamais été », il est décidé qu'ils publieront ensemble les vers blancs qui avaient paru d'eux dans la précédente édition où Coleridge avait contribué, avec, de plus, quelques productions de Lloyd (1). Cela a bien le caractère d'une rupture. Quels étaient donc les torts de Coleridge ? Il s'était amusé à parodier le style des poésies publiées en commun. Ces parodies retombaient évidemment sur lui-même (il ne s'était pas épargné), mais elles étaient plus redoutables pour les œuvres de ses compagnons moins puissants. Il avait envoyé ces pièces à un magazine sous la signature de « Nehemiah Higginbotham » et déclarait vouloir tourner en ridicule « cette affectation de simplicité, de rythme boiteux, d'épithètes banales, de vers plats dont on faisait en dépit d'eux-mêmes de la poésie en les mettant en italiques (qui indiquaient avec quelle emphase l'auteur les lisait), de pathétique débile, etc., » fantaisie de grand seigneur qui peut se dénigrer sans dommage, déprécier certaines de ses richesses pour donner un relief plus accusé à ses autres biens, mais que ses associés moins riches étaient moins en état de supporter. Cependant, on ne peut, connaissant Lamb, admettre l'idée qu'il allât, de son propre mouvement, se formaliser d'une parodie. N'a-t-il pas déjà (dans le privé d'une correspondance, il est vrai), parodié les dactyles de Coleridge ? (2). Or, il n'est pas de ces railleurs qui ne supportent pas la raillerie. Quoi qu'on fasse, il faut toujours se retourner vers Charles Lloyd pour trouver une explication de l'humeur de Lamb contre Coleridge. Ce dut être lui qui répéta à Lamb ces soi-disant paroles de Coleridge : « Pauvre Lamb ! S'il trouve une lacune dans ses connaissances il peut s'adresser à moi. »

---

(1) C'était un mince in-12, du prix de 2 schellings 6 pence, intitulé « Vers blancs », par Charles Lloyd et Charles Lamb. La *Monthly Review* de septembre 1798 traita avec mépris la muse dolente des deux associés.

(2) *Letter to Coleridge*. July 1, 1796.

Et qui croira que le même homme qui, en 1797, revenant de Stowey, écrivait à Coleridge : « Je pense à beaucoup de sujets sur lesquels j'avais conçu le projet d'obtenir de vous des renseignements », va s'indigner aujourd'hui d'une offre qu'il avait de tout temps encouragée, s'il n'est excité par des interprétations malignes de paroles peut-être maladroites mais dites très probablement sans intention blessante ? Lamb fut froissé au point d'envoyer à Coleridge, à la veille de son départ pour l'Allemagne, la lettre suivante, à laquelle on ne trouvera pas de pendant dans toute sa correspondance. Plus tard, en effet, blessé bien plus profondément par une maladresse d'un autre ami, Southey, il montrera moins de pétulance et beaucoup de dignité. Voici cette lettre unique :

THESES QUÆDAM THEOLOGICÆ

1. Si Dieu préfère un ange menteur à un homme sincère ?

2. Si l'archange Uriel pourrait affirmer une contre-vérité ? Et, s'il le pouvait, le voudrait-il ?

3. Si l'honnêteté est une vertu angélique ou si elle n'est pas plutôt comptée parmi les qualités que l'école dénomme *virtutes minus splendidæ ?*

4. Si les Séraphins illuminés de l'ordre supérieur persiflent jamais ?

5. Si les pures intelligences peuvent aimer ?

6. Si les Séraphins ardents ne manifestent pas leurs vertus par la voie de la vision et de la théorie ? et si la pratique n'est pas une vertu subcéleste et purement humaine ?

7. Si la vision béatifique est quelque chose de plus ou de moins qu'une représentation perpétuelle aux yeux de chaque ange particulier de ses capacités présentes et de ses talents futurs, en quelque sorte à la manière des miroirs mortels, réfléchissant une perpétuelle suffisance et satisfaction de soi ?

8. Si une âme immortelle et responsable ne peut finir par être damnée sans que l'homme le soupçonne d'avance ?

Savant Monsieur, mon Ami. — M'autorisant de nos longues habitudes d'amitié, et, de plus, enhardi par votre récente libérale permission de profiter de votre correspondance au cas où je voudrais combler une lacune dans mes connaissances (ce que je compte faire quand je n'aurai sous la main ni Encyclopédie, ni Dictionnaire de la Conversation à consulter en toute matière de savoir), je soumets aujourd'hui à votre examen les propositions théologiques ci-dessus, pour être par vous soutenues ou combattues, ou l'un et l'autre, dans les écoles d'Allemagne, où, me dit-on, vous vous rendez, à l'extrême chagrin de votre Devonshire natal, et au regret de l'Angleterre tout entière, mais à ma consolation particulière, si, par le moyen de votre retour désiré, savant monsieur, mon ami, peuvent être transmis à cette île, notre patrie, de ces fameux esprits théologiques de Leipsig et de Gottingue, quelques rayons de lumière, que l'on demanderait vainement aux produits nationaux de nos universités anglaises. Souhaitant finalement, savant monsieur, que vous voyiez Schiller, que vous vous balanciez dans un bois (*vide* poèmes), que vous vous asseyiez sur un tonneau et que vous mangiez de gras jambons de Westphalie, je reste votre ami et docile élève à instruire.

Les thèses sont impertinentes. Le persiflage en est cruel. Lamb met en doute la véracité, la bonté d'âme de Coleridge. Il lui prête une fatuité ridicule. Les derniers mots de la lettre contiennent une allusion railleuse à un sonnet de Coleridge à Schiller où se trouve une épithète composée, d'une langue discutable, appliquée à un bois : « se-balançant-sous-la-tempête ». Rappeler ce trait, qui lui semblait une tache, est une faute vénielle. Ce qui semble passer les bornes du permis, c'est l'équivoque du souhait qui laisse entendre : « allez vous faire pendre ». Il ne faut pas le prendre au tragique. L'intention n'est qu'offensante et non odieuse. Mais cette nouvelle façon de se voir traiter dut être sensible à Coleridge. Il s'efforça de n'en laisser rien paraître, dit Cottle, son éditeur, qui vit cependant qu'il était profondément blessé. Il ne répliqua pas. La correspondance s'interrompit jusqu'à son retour d'Allemagne.

Coleridge absent et distant, la réversion de la correspondance de Lamb échoit à Southey. Ils avaient fait connaissance, par l'intermédiaire de Coleridge, dès l'année 1795, mais leur intimité datait de moins loin. On se rappelle que, après avoir quitté Stowey, Lamb passa à Burton où il vit Southey chez qui il laissa Lloyd. Southey, en relations avec Coleridge au sujet de la Jeanne d'Arc qu'ils avaient entreprise en commun, avait-il eu connaissance des appréciations et des critiques de Lamb dans ses lettres à Coleridge ? En homme avisé, il ne voulut pas laisser perdre des observations et des suggestions qui pouvaient lui être précieuses. Il soumit ses œuvres à Lamb et c'est à cette occasion que Lamb écrivit sa première lettre à Southey.

« Je suis, dit Lamb (1) entre autres choses, quelquefois curieux de savoir comment avance ce fameux « Calendrier » ; si vous y faites entrer les neuf preux et Whittington ? Ce que vous faites, comment vous vous en tirez quand deux Saints se rencontrent, et se disputent la préséance ? La Saint-Martin et la Chandeleur et la Noël sont de fameux thèmes pour un écrivain comme vous, épris d'antiquité, féru de l'amour des têtes de sanglier et du romarin ; mais comment vous pouvez ennoblir le premier avril, je ne le vois pas bien. A propos, j'ai une chose à dire, mais une certaine fausse modestie m'en a jusqu'ici empêché : peut-être pourrai-je mieux communiquer mon désir par une allusion discrète. Mon anniversaire tombe le 10 février, nouveau style ; mais s'il vient contrarier quelque événement remarquable, eh bien, plutôt que de voir mon pays y perdre de sa gloire, il m'est égal de retarder ma nativité de onze jours. Le joli patronage de famille pour votre « Calendrier », si cette vieille dame de prolifique mémoire vivait, qui repose dans quelque église de Londres (les saints me pardonnent, mais j'ai oublié l'église), et qui compta (ou en conta !) autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année. Je m'étonne que son impudence n'ait pas été empoigner une année bissextile. Trois cent soixante-cinq dédicaces et toutes dans la même famille ! Vous pourriez cracher en idée sur l'unique patronage de Mécène ! »

---

(1) *Letter to Robert Southey*, July 28, 1798.

C'est là, certes, un Charles Lamb tout nouveau. Ce n'est plus l'enfant « hypocondre », intimidé par la grandeur de ce qui l'entoure et qu'il vénère et qui lui inspire une conscience exagérée de son insignifiance, la défiance de soi et une réserve humble. Ce n'est plus le jeune homme également intimidé par la comparaison de son esprit avec un génie supérieur, Coleridge, qu'il vénère aussi pour sa puissance intellectuelle et son élévation morale. Ce n'est plus le plaintif auteur d'effusions poétiques sentimentales ou mystiques. C'est un homme enjoué, badin, rieur, qui prend plaisir à dire des folies. C'est donc que l'homme, en un si court espace de temps, a changé du tout au tout ? Ainsi, à quelques mois de distance, les accents désespérés ont disparu pour faire place à une bonne humeur qui sent la joie de vivre. D'abord, quoiqu'il n'en ait rien paru dans les citations données, il convient de faire remarquer que parfois dans celles des lettres à Coleridge où le sentiment n'est pas en excès, il perce une note enjouée et malicieuse, discrètement, car Lamb écrit selon le caractère de son correspondant et celui-ci ne l'encourage guère, pour le moment du moins, à la légèreté. Ce n'est donc pas du jour au lendemain que Lamb s'improvise diseur de choses plaisantes. Quant au goût de la vie, en dépit du dégoût souvent exprimé de son existence journalière, il s'étonne, à l'occasion, de trouver en lui-même une sorte de contentement. Il sent vivement les délicates jouissances que procurent la lecture, la causerie ou la correspondance avec un ami. « La besogne de la vie, dit Elinor Clare dans *Rosamund Gray*, avec les délicieuses petites interruptions qu'amène notre correspondance, combien elle est agréable ! » Elinor, elle aussi, sort d'une grande souffrance. Comme elle, Lamb est ressaisi par la vie. Et il semble avoir puisé dans ses épreuves la sagesse de rire quand il peut, ayant assez de sujets de pleurer.

Le caractère de son nouveau correspondant l'invite à cette verve légère. Southey était ce que l'on appelle vulgairement un bon enfant, jovial, et toujours prêt à saluer d'un sourire la naissance d'un jeu de mots. Rien en lui du contemplatif ni du métaphysicien. Il avait, comme Coleridge, été épris d'idéal et, avec lui, il s'était enthousiasmé pour les idées de liberté remuées par le choc puissant de la Révolution française. Avec lui et l'infortuné Lovell, mort dans sa fleur, il avait rêvé de fonder une société pantisocratique sur les rives de la Susquehanna. Mais son caractère pratique, mûri par les années, avait bien vite amené la réflexion et le calme, et l'épouse qu'il s'était choisie pour aller coloniser là-bas dans le nouveau monde, Miss Edith Fricker, sœur de Sarah Coleridge, il s'occupa de lui rendre la vie facile et heureuse dans la vieille patrie tyrannique. Il fut un homme d'intérieur, il consacra sa vie au devoir et montra toujours une pitié active.

Ces qualités le rapprochèrent de Charles Lamb. Il avait plus d'un trait commun avec lui. Comme lui, il aimait la présence des vieux amis et la chasse aux bouquins. Comme lui, il goûtait les vieux auteurs ingénieux et bizarres. Comme lui, il renoncera à la poésie pour produire cette excellente prose qui unira une certaine recherche antique à une familiarité toute moderne, prose émaillée avec mesure d'archaïsmes et d'allusions au vieux Fuller, à Burton, à Latimer et aux antiques écrivains. Ce caractère sain, gai, parfaitement équilibré, plein d'un bon sens pratique, et qui s'accommodait de la vie et en appréciait les petites jouissances, cette âme droite et sans prétention, ennemie de toute attitude affectée et convenue, d'un stoïcisme tempéré par des sentiments chrétiens, faisaient de lui un homme dont la fréquentation était salutaire pour

Lamb. Si l'on ajoute à cela que Lamb ne trouvait plus en Southey, comme en Coleridge, un témoin de tous ses malheurs, dont la pensée fatalement ramène le souvenir des heures mauvaises, que l'on est heureux certes de trouver pour décharger son cœur, mais qui, cependant qu'il semble alléger la peine en la partageant, tient l'esprit toujours fixé sur elle, on verra tout l'avantage que Lamb trouvait à ce changement de correspondant. Le lecteur y gagne de rencontrer à chaque pas cette veine aimable et légère qui fait le charme des Essais d'Elia. Le biographe y perd des renseignements autobiographiques, car, avec Southey, c'est un commerce purement littéraire qui commence, dont sont absentes les préoccupations de la vie matérielle et de la vie morale.

C'est un soulagement, après la sombre série de lettres déprimées que l'on vient de traverser, après la sentimentalité excessive, la tristesse désespérée de la plus grande partie de *Rosamund Gray* de voir luire tout à coup ce rayon de gaieté.

> « Mon tailleur, écrit-il à Southey (1), m'a apporté un habit neuf à revers et à collet de velours. Il m'assure que tout le monde aujourd'hui porte des collets de velours. Certains ont la mode dans le sang, d'autres y arrivent à force d'étude, d'autres, comme votre humble serviteur, se la voient imposer. Le gredin avait jusqu'ici fait des incursions graduellement, modestement, m'insinuant un bouton supplémentaire, me recommandant des guêtres ; mais fondre sur moi ainsi, pour m'inonder de luxe, cela n'est le fait ni d'un tailleur, ni d'un neuvième d'homme (2). Mon pacifique cavalier fut dévalisé l'autre jour en revenant d'Hampstead dans une carriole à un cheval avec sa femme et ses enfants. Les coquins lui raflèrent quatre guinées, et quelque menue monnaie — et un paquet de mesures de clients, qu'ils jurèrent être des *bank-notes*. Ils ne le tuèrent pas, et, quand ils s'éloignèrent, il les harangua avec une profonde gratitude, leur tirant sa plus belle révérence : « Messieurs, je vous souhaite le bonsoir, et nous vous sommes bien obligés de ne pas nous avoir maltraités » ! Et voilà le paltoquet qui a eu l'audace de me fourrer dix boutons d'un seul côté et un collet de velours noir ! le maudit neuvième de gredin ! »

Ces lettres, pour la plupart, sont faites de critiques d'œuvres de Southey. Lamb relève très franchement les défauts des pièces qu'il examine et suggère des corrections, des remaniements, des améliorations. Il ne laisse passer rien qui soit banal ou froid. Ou bien les deux correspondants échangent leurs impressions sur leurs vieux auteurs favoris, ce qui nous procure des morceaux de critique déjà exquise : nous y voyons Lamb perçant jusqu'à l'homme à travers l'écrivain et caractérisant son individualité. Ce parallèle entre Quarles et Wither est une page à détacher.

---

(1) *Letter to Southey*, Nov. 8, 1798.

(2) *Nine tailors make one man* (Nares), vieux dicton : il faut neuf tailleurs pour faire un homme.

> « Je m'accorde parfaitement (1) à votre opinion du vieux Wither ; Quarles est des deux l'écrivain le plus spirituel, mais Wither a plus de prise sur le cœur. Quarles pense à son auditoire quand il pérore ; Wither monologue en compagnie pour décharger son cœur. Quel fatras que les « Imaginations Divines » de Quarles ! La Religion ne lui semble précieuse qu'en tant qu'elle offre matière à équivoques et à énigmes ; il fait de la grâce de Dieu un caprice. Wither est comme un vieil ami dont la cordialité et les qualités estimables nous font souhaiter qu'il ait eu plus de génie, mais en même temps nous font volontiers passer sur ce défaut. J'aime toujours Wither et j'admire parfois Quarles. »

C'est là le jugement d'un homme qui vit avec un auteur comme avec un ami. Il l'écoute avec sympathie, sans esprit de chicane, désireux de se laisser prendre à son charme. Il juge autant avec son cœur qu'avec son esprit. Dans ce commerce plein de franchise, il voit s'ouvrir devant lui toute l'individualité de l'homme. Elle s'inscrit dans sa pensée en quelques formules brèves et expressives. C'est de la moelle de critique.

Poète lui-même, du moins en prose, il vibre là où le poète a vibré. Southey, devant le *Vieux Marin* de Coleridge, n'avait pas eu ce frisson d'art. Lamb frémissant, lui écrit :

> « Si c'est vous qui avez écrit (2) cet article dans la *Critical Review*, je regrette que vous ayez été si chiche d'éloges envers l'*Ancient Mariner* : bien loin de l'appeler, comme vous faites, avec quelque esprit, mais davantage de sévérité, une « tentative hollandaise », etc., moi, j'appelle cela une tentative bien anglaise, et heureuse, pour détrôner la sublimité allemande. Vous avez choisi un passage fertile en miracles insignifiants, mais vous avez passé à côté de cinquante passages aussi miraculeux que les miracles qu'ils célèbrent. Je n'ai jamais si profondément senti le pathétique que dans cette partie,

---

(1) *Letter to Southey*. Nov. 8, 1798

(2) *Letter to Southey*. Nov. 8, 1798.

Une fontaine d'amour jaillit de mon cœur,
Et je les bénis sans le savoir. »

Cette chaleur d'enthousiasme, si communicative, sera une précieuse qualité chez l'initiateur qu'il se proposera d'être un jour.

Les diverses notes qui composeront le clavier d'Elia paraissent successivement dans ces lettres. Voici l'humour affectueux dont les Essais présentent tant d'agréables spécimens. Il s'exerce, comme il le fera encore dans vingt ans, sur le naïf, le distrait George Dyer, le héros de *Amicus Redivivus*, le rat de bibliothèque d'*Oxford pendant les vacances*, l'identique personnage à qui son plaisant ami fera un jour croire que les romans de l'auteur de Waverley sont l'œuvre de Lord Castlereagh. Lamb aimait pour son naturel dépourvu de malice, sa bonne foi allant jusqu'à la crédulité, son cœur d'or, cet homme d'ailleurs si différent de lui, ce rêveur toujours perdu dans les nuages de l'abstraction, cet amant fidèle du convenu. En novembre 1798 il montre au cher « métaphysicien » deux morceaux qu'il vient d'écrire, sa *Sorcière* et son *Amant mourant*. « Mais George (1) ne peut comprendre comment cela pouvait bien être de la poésie qui n'allait pas sur dix pieds, comme George et son prédécesseur lui avaient appris à faire ; aussi George me fit-il un cours sur les qualités distinctives de l'Ode, de l'Epigramme et du Poème épique, et rentra chez lui pour mettre sa doctrine en lumière en corrigeant une épreuve de ses propres poèmes lyriques. George écrit des odes où les rimes, comme homme et femme dans le grand monde, se tiennent à la distance commode de six ou huit lignes, et il appelle cela « observer les lois du vers » ! George vous dit, avant de débiter ses vers, qu'il vous faut écouter avec une grande attention, faute de quoi les rimes vous échapperaient... George, parlant d'Ossian mort, s'écrie : « Noirs sont les yeux du poète ! » Je lui représentai humblement que ses yeux à lui-même étaient noirs ainsi que ceux de maint autre barde vivant. Mais rien n'y fit. Il paraît qu'il y avait une antithèse entre le noir de ses yeux et la splendeur de son génie ; et j'acquiesçai (2) ».

---

(1) *Letter to Southey*. Nov. 28, 1798.

(2) George Dyer était un ancien élève de Christ's Hospital. Fils d'un veilleur (*watchman*) de Wapping, il avait été remarqué pour son amour des

Certains passages de ces lettres donnent un avant-goût de ce mélange de sincérité et de plaisanterie, mélange si intime qu'il a souvent intrigué les plus perspicaces et a joué plus d'un mauvais tour aux biographes, caractéristique par dessus tout d'Elia et une de ses plus piquantes séductions. Southey lui soumet en ce moment ses églogues et ses petits poèmes. L'un de ces derniers. « A une Araignée », provoque cette sortie mi-sérieuse, mi-plaisante de Lamb :

> « J'aime énormément votre « araignée » (1), votre vieux franc-maçon, comme vous l'appelez. Les trois premières strophes sont délicieuses ; elles me semblent un composé de Burns et du vieux Quarles... J'aime ce genre de poèmes, qui inaugurent un commerce nouveau avec les plus méprisés des animaux et des insectes. Je crois que ce filon peut être ouvert plus avant. Peter Pindar a très joliment apostrophé une mouche ; Burns a sa souris et son pou ; Coleridge moins heureusement a fait des ouvertures d'intimité à une bourrique, ne faisant que suivre en cela, à une distance excluant toute ressemblance, Sterne, et, plus grand que lui, Cervantès. D'ailleurs, je ne sache pas d'autre exemple de mise à bas de la cloison qui nous sépare de nos « pauvres compagnons de naissance terrestre. » Il vous révolte parfois d'être mis sur une piste de sentiment par autrui et non par vos propres pensées immédiates, autrement je vous persuaderais, si je pouvais (je parle sérieusement), de commencer une série de ces poèmes sur les animaux, qui pourraient tendre à sauver quelques pauvres êtres de l'antipathie de l'humanité. Il m'est venu certaines idées : par exemple : à un rat, à un crapaud, à un hanneton, à une taupe. On fait cuire à petit feu les taupes vivantes pour guérir la phtisie. Les rats sont sans contredit les parties les plus méprisées et les plus méprisables de la terre du bon Dieu.

livres par certaines personnes charitables qui lui avaient fait obtenir une bourse. Il passa ensuite à l'Université de Cambridge. C'était un érudit. Il gagna humblement sa vie à travailler pour les libraires, faisant des index et corrigeant des épreuves, et à donner des leçons de latin et de grec. Wordsworth considérait sa « Vie de R. Robinson » comme l'une des meilleures biographies que possédât l'Angleterre. Ses odes, dont il est ici question, étaient froides. On verra Lamb railler son manque de discernement. Pour Dyer un livre était un livre et tout ce qui avait adopté la forme rythmique était de la poésie. Ce que Lamb ne nous montre pas, ne s'arrêtant pas à de tels accidents, c'est la longue tête de son ami, argentée de cheveux courts et rares, son pantalon trop court et son habit passé et trop large. Par une bonté sans bornes il était digne de l'amitié de Charles Lamb. Il aurait, dit-on, donné sa dernière guinée. Ce brave homme vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir épousé sa blanchisseuse dans ses vieux jours.

(1) *Letter to Southey*. March 20, 1799.

J'ai tué un rat l'autre jour en le réduisant en morceaux, et je sens peser sur moi encore maintenant un poids de sang. Les crapauds, comme vous le savez, on les fait tourbillonner, retomber et s'écraser en miettes. Les hannetons sont jeu ancien. Et puis aussi à un ver, avec une apostrophe aux pêcheurs à la ligne, ces tyrans patients, doux bourreaux qui infligent des supplices intolérables, froids démons ; à un hibou ; à tous les serpents, avec une apologie pour leur venin ; à un chat botté. Votre propre fantaisie, s'il lui prenait fantaisie d'aborder les sujets que je lui suggère, en suggèrera beaucoup d'autres. Une série de poèmes de ce genre, supposez-les accompagnés de gravures descriptives de tortures animales, cuisiniers faisant rôtir des homards, poissardes lardant de coups de couteau pour en attendrir la chair une raie vivante, etc., plairaient énormément. Je m'associerai volontiers avec vous dans cette entreprise. Je crois que mon cœur et mon âme y seraient. Au moins, pensez-y un peu. Mon plan ne fait que de m'entrer en tête ; mais il me frappe aussitôt comme une chose neuve, bonne et utile, bien agréable et bien morale. Si le vieux Quarles et le vieux Wither pouvaient revenir à la vie, nous les inviterions à entrer dans notre raison sociale. Burns a fait sa partie. »

Il avait sur le chantier en ce moment sa tragédie de John Woodvil. Elle doit être « un mélange de rire et de larmes, de prose et de vers, rimés par endroits, de chansons, d'esprit, de pathétique, d'humour (c'est-à-dire de comique) et, si possible, de sublime... » (1). En attendant la réalisation de ce beau projet, il avait écrit le fragment, auquel une lettre à Southey faisait allusion tout à l'heure, *la Sorcière*. Il ne réussit d'ailleurs pas à faire entrer ce morceau dans son plan. Cette pièce est curieuse. Il y reproduit avec un rare bonheur la facture du vers, la phraséologie, la pensée même des dramaturges du XVII^{e} siècle. C'est un témoin de la profonde teinture élisabéthaine que son esprit avait prise déjà en 1798. Jamais l'art du pastiche ne fut porté si loin.

Une autre pièce de vers blancs, intitulée *Vivre sans Dieu dans le monde*, ne mérite d'être signalée que comme un indice de la continuation des préoccupations religieuses de Charles Lamb. Aucune trace de mysticisme, cependant, n'y paraît. Il semblerait que la crise de piété a considérablement diminué d'intensité. Le trait dominant ici c'est l'humiliation de la raison humaine devant le mystère divin.

---

(1) *Letter to Southey*. Nov. 28, 1798.

Mais retournons au foyer de Charles Lamb. Il habite toujours Pentonville. Il a seulement passé du nº 45 de Chapel Street au nº 36. En ce mois de janvier 1799 nous trouvons installé chez lui un hôte nouveau. Charles, qui sera toute sa vie la providence des malheureux (1), a recueilli le frère de Charles Lloyd, Robert « (la fleur de la famille), qui a fui les persécutions de son père... (2). Il a dans le cœur la douceur d'un ange, combinée avec une admirable fermeté de dessein ; un génie inculte, mais très original, et, à mon avis, supérieur. » Qu'avait donc Robert Lloyd qui motivât un tel enthousiasme chez son perspicace ami ? Si nous le jugions sur le jugement qu'il porta sur Lamb dans une lettre à Manning, nous le déclarerions peu franc et encore moins pénétrant. « A vous, écrit-il en effet, je ne crains de rien dire. Lamb est fait autrement ; il ne comprend pas les détours compliqués d'un caractère, de sorte que je lui cache des choses qui, si je les lui disais, lui donneraient des idées qu'il ne pourrait pas concilier ! (3) » Le pauvre garçon ! Son esprit, probablement, souffrait de la même maladie que celui de son frère. C'est la pitié avant tout qui illusionne Lamb sur les mérites de son protégé. C'est la pitié qui le conduit à se mettre dans une situation plutôt délicate en recueillant ce fugitif en révolte contre l'autorité paternelle. C'est encore la pitié qui lui dictera ces lettres au jeune homme qui se croit persécuté. Elles le montrent dans le rôle d'un conseiller aimant, d'un Mentor bienveillant, en peine de consoler un esprit inquiet, parlant avec une certaine autorité, grondant parfois, comme lorsqu'il reproche à Robert, qui se plaint d'avoir à assister aux assemblées des quakers, avec qui il n'est plus en communion d'idées, de ne pouvoir sacrifier six heures par semaine pour faire plaisir à ses parents. « Que ne ferait-il, lui, pour plaire aux siens, s'ils vivaient encore !...» (3).

Ce mot d'une lettre postérieure à la date où nous sommes marque que le vieux père de Lamb n'est plus. C'est le 13 avril

---

(1) Il serait fastidieux de signaler, au fur et à mesure, tous les bons offices auxquels il s'emploie. En Décembre 1798, c'était une lettre à Southey pour solliciter son influence auprès de John May de India House au profit d'un jeune homme sans emploi.

(2) *Letter to Southey*. Jan. 21, 1799.

(3) E. V. Lucas. *Charles Lamb and the Lloyds*.

1799 que fut enterré ce misérable corps que l'âme semblait avoir quitté depuis de nombreuses années. Ce ne put être une grande douleur pour Charles. Il est des morts qui apportent avec elles leur consolation. De plus c'était la possibilité pour Mary de revenir de son long exil. Le frère et la sœur étaient donc réunis. De ce printemps de l'année 1799 date donc la longue et touchante union de Charles et de Mary. Désormais ils ne se quitteront plus, sauf lorsque le retour trop fréquent de la folie exigera l'internement momentané de la pauvre fille.

Ils commencent par une expérience malheureuse. Est-ce calcul d'économie, besoin de société ou pure bonté d'âme qui leur souffle l'idée de prendre chez eux ce Marmaduke Thomson, ancien condisciple de Charles, gradué de Cambridge et futur missionnaire, dont la présence leur est bientôt insupportable ? « Il a perpétuellement l'esprit qui bat la campagne, se plaint Charles (1). Il est amoureux !... Il est plus sociable, mais je suis parfaitement las de faire ménage commun avec lui. Il lui manque une telle quantité des sympathies qui sont miennes et à moi des siennes, que de jour en jour nous tombons dans les pures civilités. Je serai vraiment bien aise quand il sera parti. » Il apprend la vie à ses dépens. Cependant sa bonté d'âme sera incorrigible. Ce n'est pas la dernière fois que nous le verrons sacrifier sa tranquillité d'esprit au bonheur de son semblable. Recueillir les épaves de la vie occupera une grande partie de son existence de dévouement.

Sans cet intrus de Thomson on n'entendrait en cette année de réunion qu'une note heureuse. « Ma sœur Mary n'a jamais été mieux portante ni plus gaie que maintenant, écrit Charles en mai (2). En octobre, ils passent quelques bonnes journées dans le Hertfordshire. « Je voudrais vous décrire le comté, écrit-il à Southey (3), comme vous l'avez fait pour le Devonshire ; mais hélas ! ma plume y est indigente. Je pourrais vous parler d'une vieille maison avec une chambre tendue de tapisseries, le « jugement de Salomon » composant un panneau, et « Actéon épiant Diane nue », l'autre. Je pourrais parler d'un vieux vestibule de marbre, avec les estampes de Hogarth et les Césars romains en marbre sur les murs. Je pourrais parler d'un bois, et d'une église de village, et du lieu où sont déposés les os de mon honorée grand-mère ; mais il y a des sentiments qui se refusent à être translatés, aborigènes boudeurs, qui ne veulent pas s'acclimater dans un autre sol », trouvaille charmante, aussi heureuse qu'en fera jamais Elia. Il est mûr dès maintenant. Dès sa vingt-cinquième année, il a atteint son plein épanouissement et les lettres à Manning, auxquelles nous arrivons, vont nous donner comme un tirage avant la lettre des inimitables essais de vingt ans plus tard.

---

(1) *Letter to Robert Lloyd*. Sept. 1799. (E. V. Lucas).
(2) *Letter to Southey*, May, 20, 1799.
(3) *Letter to Southey*, Oct. 31, 1799.

Si la transition des lettres à Coleridge aux lettres à Southey est comme une soudaine révélation, le passage aux lettres à Manning est une enjambée de géant. C'est au mois de décembre 1799 que se place cette étape importante dans la vie de Lamb.

Au commencement de ce mois, il va à Cambridge rendre visite à Charles Lloyd. Comment il y employa son temps en cette occasion, la lecture de l'essai *Oxford durant les vacances* nous le dirait. Mais là n'est pas la question. Selon toute vraisemblance, la date de cette visite fut le début de décembre. En effet, une lettre de Lloyd, le père, à ses fils Robert et Thomas, écrite à Londres le 5 décembre, contient ce passage : « J'ai mené Priscilla et Rachel à India House, mais Ch. Lamb était parti pour Cambridge » (1), ce qui, rapproché de la première lettre de Lamb à Manning, datée de décembre, semble fixer ce point.

Manning était professeur de mathématiques. On a dit et répété que c'était le contraste des deux caractères qui les avait rapprochés. Manning aurait été, selon ceux-là (2), un homme sérieux et froid, un esprit scientifique étranger au badinage et ce seraient justement ces traits si différents de ceux du caractère de Lamb qui auraient encouragé celui-ci à rechercher la société de son vivant antipode par un étrange esprit de contradiction, par le singulier attrait de n'offrir à son ami que ce qui était diamétralement opposé à ses goûts. Certes, de telles associations se rencontrent : c'est là une des bizarreries de l'esprit humain. Mais ce tableau fait de Manning a peine à s'accorder avec ce que nous lisons de lui dans la première lettre que nous ayons de Lamb à lui. Eh quoi ! est-ce ce savant indéridable à qui son nouvel ami demande : « Est-ce que vous continuez (1) à ahurir votre compagnie par vos mille grimaces, descendant par toutes les gammes de l'idiotie (comme Lloyd sur son éternel clavecin), du sourire et de la lueur de la demi-intelligence et du quart d'intelligence, jusqu'au rire niais et à la lèvre tombante de Jeannot...? Combien différents des grands originaux étaient vos terreurs de rien du tout en postcriptum (allusion sans doute à des visages grimaçants dessinés par Manning à la fin de sa lettre — on ne s'attendait guère à cela de la part d'un homme si sérieux !) pas assez effrayants pour faire frissonner le moindre petit sylphe, ou faire accoucher avant terme une belle dame lilliputienne enceinte de huit mois. Pourtant l'une d'elles, qui avait plus de la bête que le reste, ressemblait faiblemant, il me sembla, à l'une de vos *brutifications.* » Et Lamb, qui s'est permis un jeu de mots sur le nom de son ami, ajoute : « Je connais votre obstination perverse à jouer sur les mots. » Comment, en face de ces témoignages qui crèvent les yeux dès la première lettre de Lamb à son nouvel ami, a pu s'accréditer la légende du sérieux impassible de Manning ? S'il fallait une nouvelle preuve, cet extrait d'une lettre de Southey serait plus que suffisant. On le donnera pour le jour aussi qu'il jette sur le caractère de Lamb. Rapportant en 1824 (17 mai) quelque bon tour joué à Mrs. Coleridge, Southey décrit l'expression de son visage : « D'abord, ce fut une expression de douloureuse alarme, telle que Lebrun aurait dû la peindre, mais telle que Manning n'aurait jamais su l'égaler, lorsque, tandis que Mrs. Lloyd accouchait, lui et Ch. Lamb se tinrent en bas à boire du punch jusqu'à trois heures du matin — Manning jouant les passions de Le Brun (gris pour l'heure) et C. L. (gris aussi) riant aux larmes et jurant qu'il fallait plus de génie que n'en eut Shakespeare lui-même pour les rendre si bien ; Ch. Lloyd, cependant (qui, lui, n'était pas gris), les priant et les suppliant d'aller se coucher et de ne pas déranger sa femme par le vacarme qu'ils faisaient » (2). Voilà l'homme dont, depuis Talfourd, tous les biographes de C. Lamb ont répété qu'il avait été rapproché de Lamb par le contraste de son caractère, par un défaut de sympathie. Ne savent-ils pas aussi que ce mathématicien rapporta de ses voyages en Chine un « Recueil de bons mots traduits du chinois ? »

---

(1) Lucas. *Charles Lamb and the Lloyds.*

(2) Canon Ainger. VIII, 64 ; Carew Hazlitt, *Letters.* Bohn. I, 223.

---

(1) *Letter to Th. Manning.* Dec. 28, 1799

(2) *Selections from the Letters of R. Southey.*

Il sut inspirer à Lamb une amitié soudaine, enthousiaste et durable. Il sut tirer de lui les plus charmantes lettres que Lamb ait jamais écrites. Lamb, qui n'éprouve aucune gêne avec ce gai compagnon, donne libre carrière à son improvisation badine ou bouffonne et tombe sur les plus jolies, les plus exquises trouvailles. Elle est fausse, heureusement, la déclaration qu'il fait à Manning, dès sa deuxième lettre, « Mes jours d'écrivaillerie sont passés (1) ». Il se trompe, dans son désir de n'être pas encombrant : timide encore, il sollicite comme une faveur la permission d'écrire à son nouvel ami. Toujours enthousiaste, il voit dans ses amis des qualités extraordinaires. Mais, à la différence de la généralité des enthousiastes, son enthousiasme à lui persiste. Vingt-six ans plus tard, nous le retrouverons écrivant à Coleridge (2) : « Je suis aise que vous estimiez Manning, quoique vous ne voyiez que sa gaîne, sa châsse. Il ne se montre qu'à des adorateurs choisis et il quittera ce monde sans guère qu'un autre que moi sache quelle prodigieuse créature il est ». Quels droits Manning pouvait-il avoir à un semblable éloge ? Il devait être simple, bon et sincère, plein de bon sens, et, s'il savait rire et surtout faire rire à l'occasion, il était parfaitement équilibré et ne semble pas avoir été la victime de ses nerfs. C'était bien le compagnon sain par excellence qu'il fallait aux Lamb. C'est bien ce certificat que lui délivre Charles en 1806, alors que Manning est en Chine. « Je caresserai le souvenir de votre caractère posé et calme, qui infusait comme la vie même à nos esprits inquiets. Mary vous appelait notre ventilateur (3) ».

Deux événements se placent donc au mois de décembre de l'année 1799. Lamb fait la connaissance de Manning, inspiratrice de gaieté et de lettres débordantes de verve badine. Il dépose sa tragédie, appelée d'abord *la Guérison de l'Orgueil*, puis et définitivement, *John Woodvil*, entre les mains de John Kemble, directeur de Drury Lane.

La tragédie de *John Woodvil* devait avoir une carrière mouvementée et malheureuse. Finalement refusée par Kemble comme impropre à la scène, après avoir été remaniée par son auteur, elle sera publiée en 1802 sous sa forme définitive. C'est sur cette dernière rédaction que nous pouvons la juger. Par la langue, par le style, la pièce est élisabéthaine ou, plus exactement, jacobéenne (Lamb, à ce moment, était épris de Beaumont et Fletcher et de Massinger), et, par cela, elle sortait du convenu, de la diction poétique que le XVIIIe siècle avait mise à la mode et que ce sera l'œuvre de la génération de Lamb de ridiculiser. Par la douceur sentimentale, par la fraîcheur presque naïve des émotions, par la simplicité de l'action, elle était une petite œuvre très gracieuse et très harmonieuse. Elle avait un grand défaut, c'était un manque de logique, et le premier titre, « la guérison de l'orgueil », le rend encore plus palpable. Le nœud de la pièce est l'acte funeste auquel se laisse emporter l'orgueil exagéré du héros. John Woodvil, jeune seigneur qui a été témoin des bouleversements politiques précurseurs de la restauration, et qui, avec le gouvernement, a vu changer l'esprit du peuple, ne connaît d'autre vérité que l'égoïsme : qu'importe Olivier Cromwell ou Charles ; un homme doit penser avant tout à se servir lui-même. « Je voudrais être grand, dit-il, car être grand, c'est être puissant. » Cette donnée laisse entrevoir les actions machiavéliques d'un caractère dépourvu de principes. Or qu'arrive-t-il ? Être grand pour lui se réduit à s'élever au-dessus de tous les soi-disant préjugés humains. Son orgueil est de rêver une amitié vraiment rare, laissant bien loin derrière elle les amitiés communes. Mourir pour un ami, fi, cela est ordinaire. On meurt pour cent raisons futiles. Mais quelle marque souveraine de confiance à donner à un ami que de le rendre possesseur d'un secret terrible qui mette à sa merci ce que nous avons de plus cher ! Et John livre à Lovel, un des cavaliers parasites dont il s'est entouré, pour se conformer au ton donné par la Cour, le secret de la retraite de son père, qui, banni par la Restauration, vit déguisé dans la forêt de Sherwood ! Notez, et ceci a son importance, qu'il commet cette action folle un jour que, après avoir vidé force rasades à la santé du roi avec ses compagnons de débauche, les fumées du vin sont montées à son cerveau en bouffées d'orgueil. En fait, l'action tourne autour d'une scène d'ivresse. La dangereuse et criminelle confidence faite, le dément sent son cœur assailli de doutes. Si son ami allait jaser? Boit-il ? Non, mais ne peut-il un jour se laisser tenter par la boisson, et alors on parle ! N'a-t-il pas une maîtresse ? Elle lui achètera son terrible secret au prix d'un baiser. Et nous voyons cet orgueilleux s'humilier à supplier à genoux son nouvel ami de ne pas toucher aux jours d'un père chéri. « Pour qui me prenez-vous ? » répond, affectant d'être blessé d'un soupçon injurieux, l'hypocrite Lovel (1). — Ah ! te voilà bien fier de posséder mon secret, s'écrie John. Tu parleras sans doute, mais je ne le permettrai pas. Il dégaîne, invite ironiquement Lovel à faire son testament et à dire le peu de prières qu'il sait, fond sur lui et le désarme. Qu'il soit traître par le désir; sa couardise est un sûr garant qu'il ne passera pas à l'exécution. Etrange aberration de l'ivresse ! Bien entendu, Lovel n'hésitera pas un instant. Accompagné d'un de ses compagnons en parasitisme, il va pour appréhender dans la forêt de Sherwood, où les bannis, sous des déguisements français, vivent à la manière du duc de *Comme il vous plaira*, le vieux Walter, que son jeune fils, véritable lionceau, veut défendre. Effort inutile ; le pauvre père, le cœur brisé par la trahison de son aîné, qu'il avait soupçonnée et dont il ne doute plus, meurt de douleur. Le châtiment va commencer et aussi la réhabilitation. C'est là qu'intervient la véritable héroïne du poème, Margaret. Margaret, orpheline, pupille de Sir Walter, est restée au château, où la retient un amour, jadis partagé, pour John. On la voit, au premier acte, chassée par l'insolence avinée des nouveaux hôtes dont s'entoure le maître aujourd'hui indigne, prendre la résolution d'aller, en habits de garçon (toujours comme dans *Comme il vous plaira*), rejoindre Sir Walter dans sa retraite de Sherwood. Elle ne part pas sans laisser une lettre d'adieux à son inconstant ami. John donne une larme vite essuyée à cette compagne jadis aimée, encore admirée, mais son cœur enflé d'orgueil est trop large pour se décider à ne contenir qu'un seul amour. Et Margaret, aujourd'hui dans la forêt, sait le crime et l'excuse. Jeune homme ouvert, non soupçonneux, John a laissé échapper le fatal secret. Et, songeant à son désespoir affreux, elle ira « verser dans ses blessures le baume de son amour ». Le dernier acte, qui s'ouvre par un monologue de John, dont la mélancolie déjà est trop adoucie, finit par un duo sentimental entre John et Margaret : Margaret évoque les souvenirs du passé et fait entrer la douceur dans l'âme endolorie de John. Il prie, ses remords se calment. Margaret pardonne.

---

(1) *Letter to Manning*, Dec. 1799.
(2) *Letter to Coleridge*, March 22, 1826.
(3) *Letter to Manning* . May 10, 1806.

---

(1) Comment se fait-il que, dans cet entourage de débauchés, il se trouve un homme tempérant ? Qu'on remarque précisément que le seul qui ne soit pas un ivrogne dans cette maison est un hypocrite.

L'illogisme saute aux yeux. Eh quoi ! c'est l'orgueil qui perd John Woodvil ? Mais où donc est-il cet orgueil ? Le nœud de l'intrigue, en somme, est dans l'acte d'un homme ivre. Or qu'est-ce que l'orgueil et l'ivrognerie ont de commun ? Et c'est bien l'objection que durent faire à Lamb ses amis, entre autres Manning. Lamb se défend (1). C'est bien l'orgueil, dit-il, qui inspire à John Woodvil son acte funeste. « L'orgueil du vin », ajoute-t-il, semblant ici être victime d'un jeu de mots. Car enfin, si son crime est excusable, l'excuse est dans l'inconscience de l'ivresse, la seule coupable. L'orgueil de l'homme n'est pas en jeu. Il pouvait être, à jeun, le plus humble des mortels.

Nous retrouvons ici les préoccupations de Lamb dans sa crise religieuse. L'orgueil dont il est question ici, c'est une conception de théologien, c'est l'orgueil du monde, de ses œuvres, de ses satisfactions profanes, opposé à l'humilité, qui est la seule attitude propre à un chrétien. Cette idée revient à chaque instant dans ses premières lettres à Coleridge. En fait, l'humilité est un des traits les plus accentués de Lamb jeune et toujours il lui en restera assez pour le préserver sûrement du péché d'orgueil. L'orgueil est même, en tout temps, une conception qui lui est tellement étrangère que la partie la plus faible de la présente pièce, c'est celle où John Woodvil développe ses aspirations ambitieuses. Il manque un accent de conviction. Le développement est vite essoufflé. C'est une réminiscence de Marlowe, un écho affaibli des enivrements de la Renaissance. L'auteur était le dernier des hommes qui pût s'assimiler cette idée : la recherche de la grandeur pour s'assurer la puissance. Nous touchons là un des points faibles de Lamb. On s'est étonné de constater des échecs à chaque fois qu'il essaya du théâtre. Les qualités de peintre de caractère, d'observation pénétrante, qui paraissent si abondamment dans ses essais, devaient dit-on, faire de lui un auteur dramatique heureux. Autre chose est de pénétrer la mentalité d'autrui, de l'analyser et de la peindre avec bonheur, autre chose est de s'assimiler cette mentalité, d'agir et de parler en conséquence, comme doit le faire un auteur dramatique. La souplesse de Lamb n'allait pas jusque là. Son originalité fortement marquée était encore un obstacle. La personnalité de l'auteur s'efface dans l'œuvre du poète dramatique. Or la personnalité de Lamb perce dans tout ce qu'il produit. C'en est même le charme le plus efficace. Aucune faculté créatrice n'est en lui : il n'a pas d'imagination, dira-t-il lui-même. Il ne pourra jamais travailler que sur les données de sa propre expérience. Aussi voyez avec quelle vérité et quelle verve supérieures sont traitées dans *John Woodvil* les scènes, nombreuses, d'ivresse. John est éloquent lorsqu'il décrit l'effet du vin sur son cerveau,

---

(1) *Letter to Manning*, Dec. 28, 1799.

Mes esprits se changent en feu, tant ils montent rapides.
Mes joies sont turbulentes, mes espérances ressemblent à la fruition.
Ces hautes et délicieuses saveurs de la vie, sûrement,
N'ont en elles aucun mélange de mortalité.
Je suis trop échauffé maintenant, mes facultés sont trop exaltées
Pour la marche lente et la sagesse rampante
Des actions humaines, des entreprises mortelles.
Il faudrait quelque tempérament de l'adversité,
Quelque coup de l'antique mortifieur qu'est le Malheur
Pour réduire ces gonflements que les théologiens appellent la vanité (1).

Nous reconnaissons là les jouissances que Lamb cherchait dans l'ivresse. C'est ainsi qu'il fuyait les tristesses de la réalité, ainsi qu'il secouait la mélancolie et déliait cette langue embarrassée par un bégaiement pénible et une timidité paralysante. Alors les idées profondes et originales sautillaient sans lien logique apparent, méprisant l'enchaînement servile du raisonnement. Mais ces joies profanes, oublieuses du sérieux de la vie, attiraient les coups du malheur, avertissements divins !

Toute la partie de la pièce qui concerne la guérison de John Woodvil est touchée dans un esprit de résignation, de douceur sentimentale qui est bien dans le ton aussi des lettres à Coleridge. Comme dans *Rosamund Gray* reviennent les souvenirs du passé. Comme Rosamund, Margaret est presque trop angélique. N'est-ce pas toujours le souvenir d'Alice qui le poursuit et ces traits ne sont-ils pas les mêmes que dans l'essai *Les enfants du rêve :*

---

(1) *John Woodvil*. III.

> Vous rappelez-vous, dit Margaret,
> Avec quelle timide réserve et quelles rares paroles
> (Les jeunes filles doivent être avares de paroles)
> Je gardais les honneurs de mon orgueil virginal ? (1)

Et voici le manoir de Blakesware :

> Te rappelles-tu la verte tonnelle, John,
> Chez mon père, dans les jardins exposés au midi,
> Où nous voyions descendre le soleil d'été,
> Et ce vieux bois que vous appeliez votre solitude (1)..

Et maintenant les cheveux d'Alice :

> Tombant comme un chapelet d'or (1).

La facilité avec laquelle Margaret pardonne à John le parricide ne fait-elle pas penser aux sentiments de Lamb pour sa sœur Mary, l'innocente coupable ? Et cette idée, d'ailleurs, de faire commettre un crime par un meurtrier irresponsable n'est-elle pas directement inspirée par le cas de Mary ? On peut juger par là à quel point le tragique événement obsédait sa mémoire. D'autres traits encore, un sentimentalisme trop larmoyant, un abus des agenouillements, achèvent la ressemblance de *John Woodvil* avec *Rosamund Gray*.

Ces faiblesses du fond sont revêtus d'une forme merveilleuse comme reconstitution du style élisabéthain. Godwin s'y méprit. Rencontrant quelque part, détaché, le passage où Simon Woodvil décrit ses plaisirs dans la forêt, il chercha longtemps l'écrivain du XVIIᵉ siècle d'où ce morceau avait dû être tiré. Lamb a un bonheur extraordinaire dans ces imitations, si l'on peut appeler imitations ces productions d'un esprit, qui, s'abstrayant de la vie présente, vivait ses meilleures heures dans l'intimité de morts plus vivants pour lui que les vivants dont il était entouré. Aussi ne sera-ce ni un effort ni une affectation quand, à chaque instant dans ses essais, sa pensée se coulera dans ce moule archaïque. Il lui est aussi naturel qu'à Rousseau la vieille langue forte que ses ancêtres lui avaient léguée.

---

(1) *John Woodvil*, V.

Coleridge était de retour d'Allemagne depuis juillet. Mais la correspondance ne semble pas avoir repris si tôt entre les deux amis. Ils durent se voir à Londres, où Coleridge vint habiter à partir du 27 novembre 1799, et les nuages qui un moment avaient troublé leur vieille amitié se dissipèrent à jamais. Seulement, un changement s'est opéré dans l'attitude de Lamb vis à vis du prophète de ses jeunes années, qui se reflète dans le ton de ses lettres. Ce n'est plus le ton humble et suppliant de jadis : volontiers il sera agressif, avec un bon sourire toujours qui trahit l'admiration sincère faisant la part de quelques défauts par où perce la nature humaine dans le caractère le plus élevé. Lamb s'est émancipé dans l'intervalle de ces deux années. Cependant Coleridge sera toujours le confident. C'est toujours dans le cœur de l'ami d'enfance que Lamb versera ses chagrins, ses désespérances. Les lettres qu'il lui écrit de nouveau seront les plus riches en matière autobiographique. C'est par ces lettres que nous descendons le plus profondément dans le cœur et dans la conscience de Lamb. Avec les autres correspondants, c'est l'intelligence, émoustillée par la sympathie des goûts, qui jaillit en mille fantaisies légères ; avec Coleridge, c'est un cœur qui s'ouvre, épanoui par une affection toujours tendre, toujours émue et vraiment touchante.

Il semble cependant que les relations se soient renouées lentement. Coleridge vint à Londres le 27 novembre 1799. Il est vrai qu'il commença par s'enfermer pendant six semaines dans un logement de Buckingham Street, Strand, durant lesquelles il travailla en robe de chambre à sa traduction de Wallenstein. Si l'on ajoute à cela sa collaboration à des journaux politiques comme le *Morning Post* et le *Courier*, on reconnaîtra qu'il lui restait peu de loisirs à donner à l'amitié. Lamb s'en plaint : « Je n'ai pas vu Coleridge (1) depuis (c'est-à-dire depuis avant la visite de Lamb à Cambridge, avant Noël — et la lettre est datée du 28 déc.), et je ne compte guère le voir. » Mais peu après, le 2 janvier, nous trouvons un court billet (2), d'où il semble ressortir que Coleridge et

---

(1) *Letter to Manning*. Dec. 28, 1799.
(2) *Letter to Coleridge*. Jan. 2, 1800.

Lamb se sont rencontrés, puisque Lamb fait allusion à une promesse de son ami : « J'attends Manning de Cambridge ce soir. Voulez-vous tenir votre promesse de vous rencontrer avec lui chez moi ? » Il est en peine de faire connaître à son ami le rare esprit qu'il a découvert et aussi de donner à l'amitié de Manning la consécration du jugement favorable de Coleridge. Il annonce ce nouvel hôte avec son enthousiasme ordinaire : « C'est un homme entre mille. » Puis ces mots où perce l'accent du regret : « Si de temps en temps je n'allais vous voir, je ne vous *verrais jamais*, j'en ai bien peur. » Et le ton léger, nouveau dans sa correspondance avec Coleridge, termine la lettre, comme il l'a commencée : « Mais j'oublie, les affaires de la nation accaparent votre temps et votre esprit. »

Comment avait-il pu douter de Coleridge. Tout entière revient l'ancienne tendresse :

> « Cher Manning, écrit-il le 17 mars 1800, je vis dans une fête continuelle. Coleridge est chez moi depuis près de trois semaines, et plus je le vois dans le déshabillé et la détente quotidienne de son esprit, plus je trouve des raisons de l'aimer et de le croire un *homme très bon*, et toutes ces sottes impressions qui tendaient au contraire, s'envolent comme de légers sommeils du matin... Il me comble de bontés et d'amitiés. Il me talonne nuit et jour pour que je *fasse quelque chose*. Il me soigne, au milieu de toutes ses occupations harassantes et accablantes, comme un jardinier soigne sa jeune tulipe. Tudieu ! la jolie comparaison et qui peint bien votre humble serviteur ! Il m'a traîné sur le bord d'un enrôlement dans un journal, et m'a suggéré, pour débuter, de forger un soi disant manuscrit de Burton, l'anatomiste de la mélancolie. J'ai même écrit l'épître préliminaire, et, si je peux ramasser quelques guinées par là, elles seraient bien ravigotantes (1) au prix où est le pain. »

Ainsi l'influence de Coleridge, qui a été puissante à le stimuler à la poésie, va maintenant agir pour le pousser dans la voie des courtes compositions en prose. Il ne faut cependant pas s'exagérer cette intervention. Il est bien probable que Lamb avait, peut-être inconsciemment, amené Coleridge à lui suggérer cette idée. Elle avait dû flotter indécise dans son esprit. Formulée par Coleridge, elle prenait corps à ses yeux. Il s'enhardissait, appuyé par l'autorité de l'écrivain de profession, lui pauvre amateur de lettres. Mais qu'il pensât à un pastiche de Burton était tout indiqué. D'abord il était dans la période des pastiches. Il avait suivi de près la composition des *Falstaff Letters* et il avait très vraisemblablement collaboré à l'occasion avec James White. Il travaillait à sa tragégie élisabéthaine. Et puis il était imprégné de la pensée et du style de l'auteur de l'*Anatomie de la Mélancolie*. Qu'on se rappelle l'essai *Mackery End* qui le représente « penché (pour la millième fois), sur quelque passage du vieux Burton ». Coleridge l'encouragea donc et, ce qui était important, il fut l'intermédiaire entre les rédactions de journaux et son timide ami. Le *Morning Post*, en effet, dirigé alors par Daniel Stuart, le Stuart de l'essai *les Journaux il y a trente-cinq ans*, avait ouvert ses portes toutes grandes à Coleridge, et cherché à s'attacher ses services, au prix d'un salaire énorme pour l'époque. Celui-ci était donc en bonne posture pour faire agréer Lamb.

---

(1) Jeu de mot intraduisible. Le mot est *refreshing* et fait allusion à l'usage de donner à un homme de loi un « *refresher* », une somme d'argent, pour raviver son zèle.

Comme Coleridge fournissait au journal des articles littéraires, comme surtout il était lancé en plein dans la politique en cet hiver 1799-1800, on peut croire que la littérature et particulièrement la politique formaient le sujet des causeries des deux amis au détriment des entretiens métaphysiques et religieux. Il n'est pas non plus téméraire de supposer que Lamb lisait les articles politiques de Coleridge et, si la politique ne le captivait pas outre mesure, encore, semble-t-il, il ne s'en tenait pas dans un éloignement si complet qu'on l'a parfois prétendu. Ne fera-t-il pas lui-même bientôt du journalisme ? Et, bien que son attribution sera surtout de fournir des entrefilets spirituels, pourra-t-il collaborer à des journaux politiques sans se mêler à la lutte des partis par des allusions malicieuses, agressives, des portraits satiriques ? Ces conjectures semblent-elles trop hasardées ? Elles ont leur importance pour la connaissance de l'attitude d'esprit de Lamb en ce moment.

Cette fête qu'était sa vie aux côtés de Coleridge ne devait pas durer. Au commencement de mai Coleridge quittait Londres. Et cela au moment même où Lamb allait avoir besoin de son appui moral. Mary en effet a une rechute. Elle s'est tourmentée et fatiguée. Leur vieille servante Hetty, après une maladie de huit jours, est morte. Mary est à l'asile et Charles reste seul à la maison en compagnie du corps d'Hetty. « Demain je l'enterre, écrit Charles(1), et alors je serai tout à fait seul... Mon cœur est affaissé, et je ne sais où chercher des consolations... Pardonnez-moi de vous importuner, mais je n'ai là personne pour me parler. J'ai couché hors de chez moi cette nuit, incapable d'endurer ce changement et ce silence ; mais je n'ai pas bien dormi et il faut que je retourne à mon propre lit. Je vais essayer de trouver un ami qui vienne rester avec moi demain. Je suis complètement naufragé ». Il ne semble plus aujourd'hui compter sur les consolations de la foi. Tout à l'heure il avouera avec regret que « sa religion s'efface » (2). Sous ce coup, auquel il pouvait s'attendre pourtant, tout son courage chavire. Il sait bien que « Mary se remettra, mais penser qu'elle est toujours sujette à de telles rechutes est terrible. » Ce cri même lui échappe, qui paraît cruel, mais qui n'est que d'immense compassion pour une sœur dont toute l'existence est gâtée par une appréhension de toutes les heures, est condamnée, en fait, à n'être qu'un long supplice : « J'en suis presque à souhaiter que Mary soit morte. » Ce réveil d'une période de tranquillité où il avait joui enfin de l'intimité de cette sœur si longtemps tenue exilée de lui et de la compagnie de cet ami qui, on l'a vu, était encore le plus proche de son cœur, met ses pensées en désarroi. Il avait jusqu'ici lutté avec des alternatives diverses. Il semblait enfin avoir triomphé. Il pouvait espérer que Mary, installée dans le calme de son foyer, jalousement tenue à l'écart de toute cause de surexcitation, allait être désormais indemne de cette redoutable maladie. Il se heurtait soudain à la réalité brutale. « Et » écoutez encore cette plainte qui en dit long sur ce que le pauvre frère doit endurer, « ce n'est pas le moindre de nos maux que son cas et toute notre histoire soient si bien connus autour de nous ; nous sommes en quelque sorte *marqués* ». On n'y songeait pas tout d'abord : cancans du quartier (Pentonville est un coin de province), regards inquisiteurs et peu bienveillants, méfiance des voisins : le cas de Mary n'est pas rassurant — c'est, vous vous le rappelez, cette fille qui a tué sa mère. Cette hostilité sourde, qui, à l'occasion, devait bien se manifester aux yeux et aux oreilles de l'intéressée, ne pouvait qu'avoir un retentissement dangereux sur un moral qui réclamait tant de ménagements. L'affection du frère en était torturée, alarmée. Et si l'on s'étonne du ton subitement déprimé de ses lettres et qu'on soit tenté de mettre ses prostrations sur le compte de son tempérament nerveux et mélancolique, que l'on réfléchisse et que l'on se demande si, au contraire, on ne doit pas s'étonner davantage de ses remontées presque aussi subites vers la gaieté. Il avait en lui une force de réaction dont il faut chercher le principe surtout dans une sagesse intuitive plutôt qu'acquise. Dans la fraîcheur du coup, son cerveau ébranlé évoquait des spectres et des fantômes effrayants, mais son bon sens réfléchi, sa vive intelligence, prompte à démêler le réel de l'imaginaire, les chassait bientôt et ramenait un calme résigné dont le contraste même avec les moments d'affaissement enfantait une gaieté presque maladive.

---

(1) *Letter to Coleridge*. May 12, 1800.
(2) *Letter to Coleridge*. Aug. 14, 1800.

Aussi ce paria que nous voyons chassé de Pentonville (1) sous la poursuite inexorable de l'opinion publique, nous le retrouvons à quelques jours de là qui en a pris très allègrement son parti. « Je suis dans de beaucoup meilleures dispositions d'esprit que la dernière fois où je vous ai écrit, dit-il à Manning (2). J'ai eu une offre très acceptable de loger chez un ami en ville. Il aura des chambres à louer à la Saint-Jean d'été et j'espère qu'à ce moment ma sœur sera assez bien pour revenir auprès de moi. C'est un grand point pour moi d'habiter en ville, où nous passerons beaucoup plus inaperçus, et de quitter une maison et un voisinage où la maladie de cette pauvre Mary, avec ses rechutes si fréquentes, a fait de nous une sorte de gens marqués. Nous ne pouvons passer inaperçus qu'au milieu de Londres. Nous serons dans une famille que nous voyons très fréquemment ». La chose n'est pas encore tout à fait décidée et Lamb tremble qu'elle ne se fasse pas. « Que Dieu fasse seulement que Mary se rétablisse, et j'espère que tout ira

(1) A Pentonville (36 Chapel Street) Charles et Mary avaient vécu réunis un an. Dans cette maison Robert Lloyd avait séjourné plusieurs semaines en 1799 et Thomson pendant l'automne de la même année. Godwin y avait été reçu. Manning y passa trois jours en Janvier 1800 et Coleridge le mois de mars. A Pentonville Charles Lamb avait aimé silencieusement la jeune quakeresse Hester dont un regard faisait le bonheur de sa journée.

(2) *Letter to Manning*. 1800, non datée, mais de fin mai ou des premiers jours de juin (*I feel myself unable*).

bien ! Cette perspective, telle qu'elle est, m'a rendu tout heureux. » L'ami en question est un nommé Gutch, ancien condisciple de Christ's Hospital, qui tient une librairie de droit au nº 24, Southampton Buildings, Chancery Lane. Le prix est raisonnable et comprend l'usage d'une vieille domestique. « Comme Gutch savait toute notre histoire (1) et le danger perpétuel du retour de la maladie de ma sœur, probablement jusqu'à la fin de sa vie, je trouve certes cette offre très généreuse et très amicale. J'ai trois pièces (service compris) pour moins de trente-quatre livres par an. Je m'y suis vite trouvé chez moi, et, six semaines après, Mary s'est trouvée assez bien pour me rejoindre. Nous voici donc encore une fois fixés. Nous ne sommes pas, j'en ai peur, à l'abri d'interruptions futures. Mais je suis décidé à saisir les bribes de plaisir que nous pourrons dans les entr'actes de notre lamentable drame... » Il ne tardera pas à mettre ce précepte en pratique, observant toujours une mesure (sauf peut-être pour les excès de boisson), sans jamais compromettre l'avenir, songeant toujours à assurer l'existence et les aises de Mary.

A elle il ramène tout. Ainsi, s'il a été seul passer deux jours à Oxford en visite dans la famille de Gutch, il éprouve des scrupules infiniment délicats. Puisqu'il ne pouvait emmener Mary, il devait se priver de cette distraction. « Il y a, je le crains, déclare-t-il à Coleridge (2), comme de la déloyauté aux plaisirs que je prends sans elle ».

Ensemble ils paraissent avoir mené alors une vie assez heureuse. Tous deux produisent. Mary a écrit la petite pièce de vers qui a pour titre *Hélène*, que Charles, en la soumettant à Coleridge (3), prononce « élégante et originale », et qu'il publiera avec ses œuvres. Lui-même, il a achevé ses imitations de Burton. Mais Daniel Stuart, le directeur du *Morning Post*, les a rejetées. Il n'a pas voulu non plus d'une nouvelle pièce de vers, une ballade, écrite à l'imitation de « cette belle ballade », *le Vieux et le Jeune Cour-*

---

(1) *Letter to Coleridge*, 1800, non datée, mais un peu antérieure au 9 août d'après la nouvelle de la prochaine maternité de Mrs. Lloyd. L'événement en effet est annoncé comme passé dans la lettre à Manning du 9 août 1800. La lettre commence ainsi : « *Soon after I wrote to you last.* »

(2) *Letter to Coleridge*, 1800. (*Soon after I wrote...*).

(3) *Letter to Coleridge*, Aug. 26, 1800.

tisan (1). Il se déclare très fort à imiter la vieille poésie anglaise. Il continue cette série de pastiches par sa pièce de vers *Hypochondriacus*, écrite au nom de Burton. L'auteur de l'*Anatomie de la Mélancolie*, possédé du démon, y exhale sa plainte en petits vers burlesques à rimes extraordinaires. « Burton, écrit-il à Manning (2), était un homme souvent assailli d'une très profonde mélancolie et, à d'autres moments, très enclin à rire et à plaisanter, comme c'est l'habitude des gens mélancoliques ». Selon son habitude autobiographique, Lamb, ainsi, exposait discrètement son propre cas.

Lamb, à ce moment, fait plus que profiter d'échappées de plaisir. Sa dissipation semble être constante. C'est, au mois d'août, Manning qui vient passer quelques jours chez lui, offrant à son ami le spectacle désiré de son visage « dogmatico-sceptique » à la lueur du punch (3). On passe des soirées chez George Dyer, qui dut « laver sa vieille robe de chambre de flanelle (4) (laquelle n'a pas été lavée à ma connaissance, dit Lamb, depuis qu'elle est sienne. Oh ! le long temps !) de larmes de joie », et chez Godwin (5), l'auteur de *Caleb Williams* et de *la Justice Politique*, le révolutionnaire, l'athée, « un homme très convenable (6) et qui se tient bien, sans rien de très brillant ni d'imposant ; une tout autre sorte d'homme que ne se l'imaginent les chrétiens anti-jacobins ; de taille moyenne et en stature et en intelligence : alors que, d'après sa renommée bruyante, on s'attendrait à trouver un Briarée aux cent bras ou un Tityus assez grand pour tirer Jupiter à bas de son ciel». D'autres fois, la réunion se tient chez Lamb où l'on boit « rhum, brandevin, gin, aqua-vitæ, whiskey, porto, » (1) et où l'on joue aux cartes. Ces soirées s'écoulent dans la jovialité et plus d'une fois Lamb s'oublie à boire indiscrètement. Fréquentes sont les allusions qu'il fait lui-même à cette déplorable faiblesse : « J'ai trop bu deux jours de suite » (2) ou « Il y a eu dimanche quinze jours que, rentrant de chez le Professeur (Godwin), inspiré par du rhum nouveau, je suis tombé et je me suis cassé le nez » (3).

---

(1) Dans *Percy's Relics*, vol. 2, p. 35.

(2) *Letter to Manning*. Oct. 5, 1800.

(3) *Letter to Manning*. Aug. 9, 1800.

(4) *Letter to Manning*. 1800, commençant : *G. Dyer is an Archimedes*.

(5) Godwin est surtout connu par deux livres : *La Justice politique*, œuvre d'un théoricien visionnaire, et *Caleb Williams*, sombre roman où deux personnages, l'un, Falkland, la personnification de l'amour de la réputation, l'autre, Caleb Williams, la personnification de la curiosité invincible, se livrent un duel prolongé et plein d'émouvantes péripéties. Godwin était un logicien pour qui n'existait que la raison abstraite. Sa conversation était d'un homme plus qu'ordinaire. Il apportait dans le sujet le plus banal, un souci de précision qui était l'antipode de ce qu'aimait Lamb dans un interlocuteur (voir le portrait de Rickman). Aucune imagination, pas de fantaisie ; ni esprit, ni humour. Et pourtant Lamb l'aima. Il l'aima, comme il aima G. Dyer, pour sa simplicité et son dévouement à la littérature. C'était un faible, en somme. Lamb fait plus d'une fois allusion à la tyrannie de la terrible Mrs. Godwin et à ses infidélités.

(6) *Letter to Manning*, 1800, commençant : *Olivia is a good girl*.

En octobre Charles et Robert Lloyd, avec leur sœur Priscilla, sont auprès de lui. En novembre, un nouvel ami surgit : c'est Rickman, clerc de la Chambre des Communes, que lui a fait connaître George Dyer. Pour une fois, dans sa rage de réunir toutes sortes de gens, Dyer a eu la main heureuse et a fait à Lamb un cadeau vivement apprécié.

> « Ce Rickman, écrit-il à Manning, (4) habite... en face de chez nous C'est le plus charmant garçon chez qui pousser une pointe le soir vers neuf ou dix heures, — heure d'un souper froid de pain et de fromage — heure précise de la soirée où l'on souhaite que quelqu'un entre... sans l'idée distincte d'un quelqu'un probable. Juste à point, ni trop tôt pour être ennuyeux, ni trop tard pour rester un moment raisonnable. C'est un très charmant garçon, un causeur gai et infatigable, qui a traversé la vie en se moquant des fantoches solennels ; — lui-même énormément lettré, plein à fléchir de connaissances en toute matière de conversation depuis les questions les plus positives jusqu'à Xénophon et Platon — peut parler grec avec Porson, politique avec Thelwall, conjectures avec George Dyer, folie avec moi, et n'importe quoi avec n'importe qui; grand fermier, étant pour quelque chose dans une revue agricole ; ne lit d'autre poésie que Shakespeare , très intime avec Southey, mais ne lit jamais sa poésie ; goûte G. Dyer ; pénètre à fond le ridicule partout où il se rencontre ; comprend du premier coup (grand *desideratum* dans les esprits ordinaires) — vous n'avez pas besoin de lui dire deux fois la même chose ; n'exige pas d'explications, de traductions, de limitations, comme le Prof. Godwin quand vous faites une assertion ; sait s'élever

---

(1) *Letter to Manning*. Aug. 11, 1800.

(2) *Letter to Coleridge*. Aug. 14, 1800.

(3) *Letter to Manning*, datée 1800, mais sûrement de 1801, commençant : *You masters of logic*.

(4) *Letter to Manning*. Nov. 3, 1800.

à la hauteur de tout, s'abaisser au niveau de tout : tout ce qui *sapit hominem*. Un homme dans toute la force du terme. Tout ce fatras, dont la lecture doit vous rendre perplexe, et dont le choix m'a donné un certain mal, ne fait que prouver combien il est impossible de décrire un charmant garçon. Il faut voir Rickman pour le connaître, car il est un genre à lui tout seul ; une nouvelle classe ; une plante exotique dont je suis fier de mettre la moindre bouture dans mon pot à fleur ; le personnage à la tête la plus claire ; le plus plein de substance avec le moins de verbosité. »

Dans ce portrait du causeur idéal et particulièrement dans l'allusion à Godwin, il y a le germe qui se développera dans le caractère de l'Ecossais des *Sympathies imparfaites*. La forme même de ce portrait annonce celle des essais de 1825. C'est par cette accumulation de courtes clauses illustratives, rapides et spirituelles (manière qu'il a dû prendre à Burton dans sa longue familiarité avec cet auteur) que s'exprimera sa pensée. Sa manière était donc déjà formée. Il était en pleine possession dès lors de son originalité savoureuse.

On a déjà eu l'occasion de remarquer combien le développement de ses facultés critiques avait été précoce. On a vu les conseils de ce jeune homme obscur recherchés par des littérateurs déjà en vue comme Coleridge et Southey. Il rappelle l'un au naturel, il engage l'autre à serrer sa composition, à renoncer au souci de moraliser au dénouement de ses pièces ; il le met en garde contre une tendance à se contenter du banal et du lieu commun. « Il ne juge pas systématiquement, déclare-t-il modestement, mais il s'attache aux détails » (1). Il veut dire qu'il ne juge pas d'après des canons, selon une esthétique discutée et consciente, mais simplement avec son goût. Et son goût, flatté par des auteurs favoris, lui dicte des pages délicieuses, qu'il jette à l'oubli, puisqu'il les écrit pour le jeune Robert Lloyd, avec qui elles ont failli disparaître. Ce sont des appréciations sur Isaac Walton « où tout vit… où oiseaux et animaux sont aussi intéressants qu'hommes et femmes… Les joies du manger et du boire ne sont-elles pas rendues au naturel ? (2) » Il engage Robert à lire Jeremy Taylor :

---

(1) *Letter to Southey*. March 15, 1799.
(2) Lucas. *Lamb and the Lloyds*.

« Lisez tout le premier chapitre de la *Sainte Mort*... Voyez dans la première partie de la deuxième section de ce chapitre la comparaison de la rose, ou plus exactement les nombreuses comparaisons englobées dans cette comparaison; car telles étaient les richesses de sa fantaisie que, lorsqu'une belle image se présentait, avant de pouvoir s'arrêter à la développer dans toutes ses ressources, une foule d'images nouvelles arrivaient, bousculaient la première ou se mêlaient en désordre avec elle, ce qui imite l'ordre de tout esprit rapide... Voyez l'histoire de la matrone d'Ephèse (2e sect. du 5e chap.) demandez-vous... si Willy lui-même (Shakespeare) a jamais raconté une histoire avec plus de circonstances de fantaisie et d'humour... Coleridge est l'homme qui le premier m'exhorta solennellement à « étudier » les œuvres du Docteur J. Taylor, et j'ai tout lieu de bénir l'heure où je l'ai fait. L'évêque Taylor offre plus d'images et de plus belles, et (ce qui vaut mieux pour un admirateur de Willy) plus de connaissance et de description de la vie et des mœurs humaines que tout autre livre de prose qui existe dans notre langue; il a plus de délicatesse et de douceur que tout autre mortel, le « doux » Shakespeare à peine excepté, — ses comparaisons et allusions sont prises comme les abeilles prennent leur miel, aux plus jeunes, plus vertes, plus exquises parties de la nature, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, aux jeunes garçons et aux vierges, aux petits enfants perpétuellement, aux tendres nourrissons, à leurs sourires, aux roses, aux jardins. — Son imagination était un spacieux jardin, où ne pouvait entrer nul vil insecte rampant; son appréhension, une « Cour » où nulle pensée impure ne tenait « ses lits de justice ni ses fêtes »...

Et comme Robert Lloyd répondit sans doute à cet éloge enthousiaste en demandant à Lamb pourquoi il ne donnerait pas des extraits de Jeremy Taylor, il obtint de lui cette belle réponse indignée :

« Cela ne se peut, car qui peut défaire et découdre la riche broderie de Nature et de Poésie, semée si drue sur un solide habit de théologie, sans abîmer et broderie et habit. Combien pauvres et combien secs paraissent, même les morceaux princiers de Shakespeare, qand ils sont ainsi violemment divorcés de leur milieu! Quand nous rencontrons « *to be or not to be* » ou les réflexions moralisantes de Jack sur le cerf, ou la querelle et la réconciliation de Brutus et de Cassius — quels yeux nous ouvrons, comme nous hésitons à nous avouer (ce que nous avons conscience de sentir) qu'ils sont plats et n'ont aucune puissance!.. Comparez l'effet grandiose du firmament paré d'étoiles, et imaginez un gamin capable de prendre une à une ces jolies scintilleuses et de jouer avec à la fosse. »

Puis, venant à un argument qui s'adresse plus directement au cœur de son correspondant, il choisit « l'image d'une belle famille » réunie dans une maison commune et heureuse autour d'une table commune. « La terre ne saurait montrer de spectacle plus aimable et plus vénérable, à tel point que les anges du ciel pourraient regretter que dans leur région il n'y ait pas de mariage. Prenez ce corps et partagez-le en individus — montrez les caprices, les bizarreries particulières de Charles, Robert ou Plum, l'un quaker, l'autre bon protestant.... », l'effet sera identique. « C'est la somme totale de l'esprit d'un grand écrivain qui nous affecte. » Cette critique, telle qu'elle est déjà, avec sa chaleur persuasive, et l'exagération parfois paradoxale où elle se laisse entraîner par la force de sa conviction et son désir de la communiquer, n'est-elle pas un prélude des morceaux frappants et délicieux de plus tard, de l'essai, entre autres, où il s'attache à montrer que les pièces de Shakespeare ne sont pas faites pour être jouées ? Un autre champ où s'exercera volontiers sa critique, c'est le jeu des acteurs jugé par comparaison avec la conception que se forme Lamb du vrai caractère de tel ou tel personnage. En voici, encore un avant-goût, dans une autre lettre de cette époque à Robert Lloyd :

« Cooke, dans Richard III, est une parfaite caricature. Le Richard qu'il vous donne, c'est le monstre et non l'homme. Le personnage sanguinaire de Shakespeare vous imprime une sorte de respect et une admiration profonde de son esprit, de son hypocrisie consommée, de sa poursuite infatigable de ses projets. Vous méprisez, détestez, et voyez avec dégoût le Richard rusé, vulgaire, bas et cruel que Cooke lui substitue. Il ne vous donne que l'idée d'un scélérat vulgaire, se réjouissant de ce qu'il peut duper, et ne possédant pas cette joie en une jouissance silencieuse, mais la trahissant, comme un pauvre scélérat, en ricanements et distorsions du visage, comme un comique de foire. Pour ne pas ajouter qu'une ruse qui se trahit ainsi et une manière si vulgaire n'auraient pu tromper le politique Buckingham ni la faible Lady Ann : tous deux, élevés dans les cours, se seraient détournés avec dégoût d'une telle espèce... J'ai pour le vrai Richard, pour son génie et son envolée, une admiration que nulle considération de ses cruautés ne saurait décourager. Shakespeare n'a pas fait de Richard un monstre aussi noir qu'on le suppose. Toutes les fois qu'il est monstrueux, c'est pour se conformer à l'opinion vulgaire. Mais il est généralement un homme. Lisez les paroles exquises par lesquelles il demande à la reine devenue veuve de plaider sa cause auprès de sa fille ». —

Il y a là, continue Lamb, des points d'amour maternel qu'un monstre ne pouvait toucher. L'éloquence de Richard est vraiment angélique. S'il y a dans son caractère quelque inconsistance, c'est « que le génie meilleur de Shakespeare a été forcé de lutter contre les préjugés qui faisaient de Richard un monstre. Il était parti pour peindre un monstre, mais ses sympathies humaines ont produit un homme ».

Jamais, jusque-là, Shakespeare n'avait eu un critique aussi humain, aussi pénétrant.

On ne peut se défendre d'éprouver du dépit du manque d'appréciation dont fit preuve Robert Lloyd qui n'encouragea pas davantage une si admirable correspondance, mais la laissa tomber pendant trois longues années. Qui sait combien de ces beaux morceaux nous n'avons pas perdus par sa faute ?

Ainsi Lamb dépensait tout son talent dans des lettres intimes. Une lettre qu'il écrit à Coleridge le 9 octobre 1800 est une jolie page de critique de la vie. C'est le récit d'une visite de Lamb et de Dyer au bon Joseph Cottle, éditeur et poète, solennelle visite de condoléance pour la mort d'un frère tendrement aimé. On trouve le pauvre homme fort affaissé. Silence pénible. Mais la mention de la dernière œuvre du poète attristé change subitement la face des choses. Elle opère « comme le Léthé ». Le changement d'attitude du brave homme produit par son attention flattée (il faisait songer ainsi à l'oncle Toby), les efforts de Lamb pour se rappeler l'œuvre dont sa mémoire ne garde qu'un vague souvenir, le soin politique qu'il a de mélanger quelques reproches insignifiants aux éloges dont il couvre le poème, raffinement bien inutile, « car Joseph était d'humeur à tout espérer et à tout croire », le renfort merveilleux que lui prête la stupidité de l'autre frère et de George Dyer « qui est totalement incapable de comprendre qu'il puisse y avoir quelque chose de mauvais en poésie et pour qui tous les poèmes sont de bons poèmes et tous les hommes de beaux génies » ; les protestations répétées de l'auteur encensé qui déclare « n'aimer rien plus qu'une critique sincère », et la pensée du défunt, oublié pendant la majeure partie de la soirée, soudain rappelé par Dyer comme un poète ayant droit à une notice nécrologique, n'éveillant chez le frère que le souvenir du rival, sur lequel il porte un jugement sévère, le même précisément que, de son vivant, l'autre s'était formé sur lui : tout cela fait une petite scène de comédie finement observée et racontée avec humour, et qui, plus ramassée et relevée çà et là d'une trouvaille d'expression, d'une surprise de tour, serait à sa place dans un des essais d'Elia.

La prose est pour ses amis. Pour le public il est poète. Il écrit pour *Antonio*, tragédie de William Godwin, un épilogue que le *Morning Post*, le lendemain de la chute de la pièce, qualifie d'essai malheureux. Le morceau nous semble long et froid, bien qu'il affecte le ton désinvolte des prologues et des épilogues du XVIII^e siècle. Le trait épigrammatique final, si longuement préparé et suspendu, tombe à plat et, s'il était capable d'appeler un sourire sur les lèvres des contemporains, il nous laisse, même après réflexion, plutôt perplexe.

Le théâtre le tentait. Il y joua de malheur. Son *John Woodvil*, déposé entre les mains de Kemble au mois de décembre 1799, avait, lui dit-on, été égaré. Il doit donc en fournir un nouveau manuscrit. Il profite de la circonstance pour retoucher un certain nombre de passages qui ralentissaient l'action. Il dépose cette nouvelle rédaction le 2 novembre 1800. On lui fait espérer une réponse définitive à huit jours de là. Ce sera un refus.

S'il a peu des avantages de la profession d'auteur, en revanche il en a les inconvénients. Ses quelques productions poétiques et l'amitié de Coleridge l'ont désigné à l'attention, entre autres, de femmes à prétentions littéraires. Un soir qu'il rentre du bureau pour dîner « affamé comme un chasseur (1), n'ayant rien de l'auteur que la faim », il trouve Mary en tête à tête avec une Miss Benger et près d'échanger avec elle « des vœux d'amitié éternelle ». L'autoresse ne part qu'après avoir arraché à ses hôtes la promesse qu'ils viendront prendre le thé chez elle le lendemain soir. Ils prennent part à une soirée ridicule où Lamb, mis en demeure de répondre sur une question où il se trouve incompétent, essaie de s'en tirer, à son habitude, par un jeu de mots qui fait un piteux effet. En vue d'une nouvelle soirée de ce genre, il « lit toutes les revues et tous les magazines du mois écoulé » dans l'espoir de « faire une figure de second plan ». Il préfère recevoir Godwin, par exemple, causer amicalement jusqu'à minuit et parler avec lui de Coleridge... en buvant du punch (1).

---

(1) *Letter to Coleridge*. No date (end of 1800), commençant : *I send you, in this parcel, my play...*

Coleridge, on l'a vu, avait voulu faire entrer Lamb au *Morning Post*. Une première tentative, faite avant le mois d'octobre 1800, échoua. Coleridge quitte Londres pour aller chez Wordsworth. « Avec lui, écrit Lamb (2), se sont envolées toutes mes splendides perspectives d'engagement au *Morning Post*, toutes mes guinées de rêve, salaire mensonger de médisances qui n'ont pas vu le jour. » Il voulait grossir les maigres ressources du ménage et sans doute, dès ce moment, il pensait à l'avenir de sa sœur au cas où il viendrait à lui manquer. Mais on ne fait guère de journalisme sans toucher à la politique. Il avait vu Coleridge à l'œuvre. Sans doute, son département serait autre. Il comptait « se divertir un peu aux dépens de tel gibier public et licite que Mr. Pitt, Mr. Wilberforce, Mrs. Fitzgerald, le diable, etc... Cela n'aurait été que passer au cirage le noir de fumée et non pas nigrifier initialement un nègre. » Il n'était pas nécessaire pour cela d'être bien versé dans la politique. Il fallait tout de même, semble-t-il, y fréquenter plus que son aveu du mois de mai 1799 n'indique qu'il faisait : « Je ne lis pas de journaux », écrivait-il alors (3). C'était trop peu. Il y revenait encore en mars 1800 en termes presque aussi catégoriques (4) : « Les affaires publiques — si ce n'est lorsqu'elles ont leur répercussion sur moi et ainsi deviennent privées, — j'ai beau fouetter mon esprit, il n'y prend aucun intérêt... La France et les Français, et l'abbé Sieyès et ses constitutions, je ne puis rendre ces temps présents présents pour moi. » Cependant il faisait partie d'un groupe de Jacobins enflammés par les événements de la Révolution française. Quelque peu profondes que pussent être ses convictions, quoiqu'il fût tenu en garde contre des emportements regrettables par son bon sens et son détachement naturel de tous les événements de la vie entourante, il ne pouvait guère fréquenter un monde dont la préoccupation constante était la politique sans partager un peu ses idées. Il était l'ami du citoyen Thelwall, une tête chaude celui-là. C'est au point qu'il restera sous le coup de soupçons de jacobinisme, soupçons malveillants surtout, et les revues, dès qu'une tentative littéraire de lui paraîtra, saisiront l'occasion de lui jeter à la tête le reproche qu'il s'est compromis dans des fréquentations politiques révolutionnaires. Reproches peu fondés aux yeux de ceux qui le connaissent, certes. Il n'en reste pas moins qu'à ce moment de sa vie il jongla avec des questions brûlantes. Si, au fond, il demeurait indifférent, il dut cependant se faire partisan. Et, pour faire œuvre de partisan, il était bien forcé de se tenir au courant de la politique.

---

(1) *Letter to Coleridge*. No date (end of 1800), commençant : *I send you, in this parcel, my play...*

(2) *Letter to Manning*. Oct. 5, 1800.

(3) *Letter to Southey*. May 20, 1799.

(4) *Letter to Manning*, March 1, 1800.

Cela était d'autant plus nécessaire que, avant de pénétrer dans la rédaction du *Morning Post*, il dut se contenter de collaborer à l'*Albion* (1), organe jacobin enflammé, que dirigeait le séditieux Fenwick et où « sa besogne consistait à insinuer, plutôt qu'à recommander, des abdications possibles ». Il s'efforçait de prendre un ton qui s'harmonisât avec le fanatisme vraiment convaincu de Fenwick. « On enveloppait les attaques virulentes sous d'habiles périphrases pour tromper l'œil vigilant et perçant de l'*attorney* général ». Lamb aiguisait des épigrammes dans le goût de celle qu'il envoie à Manning (2). C'est Sir James Mackintosh, « le renégat », qui est ici visé :

Quoique tu ressembles à Judas, noir apostat,
Dans cette ressemblance il te manque une chose :
Quand il eut touché son argent mal acquis,
Il s'alla sagement pendre.
C'est par là que tu finiras peut-être ; mais je doute fort
Que toi, tu aies des entrailles à laisser échapper !

Quelle délicatesse ! Reconnaissez-vous là le doux Elia ? Ses vers, *Le Triomphe de la Baleine*, dirigés contre le Régent, ne pêchent pas non plus par excès de tendresse. C'est de la satire très distillée.

L'*Albion* « mort d'inanition » (3) (« il avait fini par n'avoir que vingt-deux lecteurs — ce compte comprenant un typographe, quatre pressiers et un apprenti ») (1). Lamb espère entrer au *Morning Chronicle*, que promet de lui ouvrir l'obligeant G. Dyer. Le 31 août 1801, il prépare un spécimen pour le directeur Perry. Il aura fort à faire, car ici « l'on trouve que le ton de l'*Albion* descendait bien bas ». C'est finalement Daniel Stuart qui l'accueille au *Morning Post*. Il a raconté, dans un essai, son expérience de journaliste. Tenu de fournir journellement son « *quantum* d'entrefilets spirituels » (un bon mot pour douze sous, et on trouvait le prix élevé !), occupé d'autre part toute la journée et, le soir, prolongeant assez avant dans la nuit de gaies réunions amicales, c'était de son sommeil qu'il lui fallait retrancher une heure, six quarts d'heure, chaque matin, pour remplir sa tâche d'amuseur à gages. « Oh ! ces maux de tête à la pointe du jour, quand, à cinq heures ou cinq heures et demie en été, et guère plus tard dans les saisons obscures, nous devions nous lever, n'ayant pas été peut-être plus de quatre heures au lit. . . car nous ne fûmes pas *constellé* sous Aquarius, ce signe aqueux ».

---

(1) L'essai *Les journaux il y a trente-cinq ans* indique la marche inverse.
(2) *Letter to Manning*. 1801, commençant : *I have forborne writing*.
(3) Ibid.

C'est une période de dissipation, en effet, que celle-ci. La bohême du journalisme l'accapare. Il tombe sur des hommes comme Fell, comme Fenwick, le Bigod des *Deux races d'hommes*, « bons compagnons », légers de cervelle, de bourse et de mœurs. De ces deux hommes voici ce que Lamb écrira en janvier 1806 : « Fenwick vient à Londres lundi pour se constituer prisonnier » (2). Pour lui c'était la prison pour dettes. Pour Fell, c'est plus grave : « Le même jour ou presque le même jour, Fell, mon autre ex-co-ami et buveur, entrera à Newgate et sa femme et ses quatre enfants, je le suppose, tomberont à la charge de la paroisse ». Et plus tard nous apprendrons, encore par une lettre de Lamb (3), que Fenwick est un vaurien qui rôde autour des cabarets de Little Russell Street, tandis que sa femme meurt à New-York, laissant quatre enfants à la charge de leur grand'mère. Ce sont là d'étranges compagnons.

Ses *Confessions d'un Ivrogne* (il y a toujours un fond de sincérité dans ce qu'écrit Lamb) font allusion à cette vie. Il raconte qu'il tomba à vingt-six ans au milieu de compagnons « d'humeur bruyante, qui veillaient fort avant dans la nuit, aimaient à discuter et à boire, mais qui semblaient avoir en eux quelque chose de noble. « On faisait assaut d'esprit — passé minuit, on n'était pas bien difficile. » Il n'y manquait pas de facilité et, flatté par les applaudissements, il fait profession de diseur de bons mots.

---

(1) *Letter to Manning*. Aug. 31, 1801.
(2) *Letter to Hazlitt*. Jan. 15, 1806.
(3) *Letter to Sir J. Stoddart*. Aug. 27.

Ils sont loin les temps de la crise religieuse ! Il « garde encore au fond une conviction de la vérité et une certitude de l'utilité de la religion » (1). Mais il pratique si peu le renoncement au monde que cette déclaration se trouve précisément dans une lettre d'excuses à un ami qu'il a froissé dans ses convictions religieuses après boire. Retenons à sa décharge que « très peu de liqueur cause en lui un changement considérable. »

Se rappelle-t-on aussi les jours où il n'avait pas un ami ? Aujourd'hui son « logement rappelle le lever d'un ministre, tellement il étendu ses relations (comme on dit) depuis qu'il réside en a ville » (2).

C'est la première fois qu'on entend cette plainte. Elle reviendra désormais périodiquement. Les visiteurs seront la plaie de cet homme trop sociable. Aussi, que ne les décourage-t-il ? Il leur fait accueil. Il éprouve une jouissance à contempler des visages humains amis heureux. Son indolence naturelle y trouve également son compte. Il aime pourtant aussi le recueillement de la solitude, avec Mary, bien entendu. La solitude complète (celle qu'il appelle paradoxalement la solitude imparfaite) (3) lui pèse, l'anéantit. Il voudrait plus souvent converser avec les morts dans leurs livres et s'abandonner à ces séduisantes rêveries que Burton a si bien décrites dans l'*Anatomie de la Mélancolie* (4). La société est bonne à ses heures. Mais il aurait voulu qu'elle ne lui fût pas imposée, surtout celle des indifférents, toute la journée ou, du moins, toute la portion de la journée qu'il pouvait appeler sienne.

---

(1) *Letter to W. Wilson*. Aug. 14, 1801.

(2) *Letter to Manning*, sans date, mais apparemment de mars 1801. Commençant : *You masters of logic*.

(3) *A Quakers' Meeting*.

(4) *A Chapter on Ears*.

Et non seulement il ne savait pas défendre sa porte, mais il ne put jamais apprendre à rebuter personne. Son hôte, qu'il maudissait peut-être *in petto*, il fallait qu'il le reçût bien (1), et il était un maître de maison nerveux, toujours obsédé par la crainte de rester en deçà de ses devoirs. Il s'agitait, se dépensait, se fatiguait. De là des plaintes parfois très vives, à chaque instant renouvelées et des essais multiples, quelquefois risibles, souvent infructueux, pour se protéger des fâcheux.

Il espère, lors de cette première attaque du mal, y avoir trouvé un remède efficace. Il déménagera. Cette solution lui est d'ailleurs imposée. Mais il choisira un logement tellement disposé qu'il puisse « fermer la porte à ses amis toutes les fois qu'il voudra avoir libre commerce avec son esprit immortel » (2).

Forcé de quitter son logement de Holborn, sur une insinuation du propriétaire, Gutch, son ami, (était-ce pour la même raison qui les avait chassés de Pentonville ?) il va s'installer, le 25 mars 1801, au n° 16 Mitre Court Buildings, c'est-à-dire non loin du berceau de son enfance, dans le Temple. C'est un appartement « délectable » (2), qui domine (lorsqu'on se dresse sur la pointe des pieds) la Tamise et les coteaux du Surrey... Il aura autant d'air au quatrième qu'à la campagne ; et il sera dans un jardin, au milieu de Londres enchanteur (plus que le Paradis de Mahomet), Londres dont il ne voudrait pas changer les plus immondes ruelles, rendez-vous des filles, ni le boutiquier le plus obséquieux, contre le Skiddaw, l'Helvellyn, James, Walter et le curé par dessus le marché. O ses réverbères le soir ! ses riches orfèvres, boutiques d'estampes, boutiques de jouets, merciers, quincailliers, pâtissiers. Saint Paul's Churchyard, le Strand, Exeter Change, Charing Cross, avec l'homme sur un cheval noir ! Ce sont là tes dieux, ô Londres ! Toutes les rues, tous les trottoirs sont d'or pur. Du moins il connaît une alchimie qui transmue sa boue en ce métal. — un esprit qui adore être chez lui dans la foule. »

Cet enthousiasme pour Londres est sincère avec une pointe d'exagération rieuse. Cette phrase seule suffirait à nous en convaincre : « Ne vous ennuyez-vous pas à mourir sur les bords du Cam ? » dit-il à Manning. Or nous savons par son essai *Oxford durant les vacances* quel charme il trouvait à ces graves retraites universitaires. Mais sous l'exagération plaisante, qui est en partie une pudeur, on sent une conviction profonde. Lamb était certainement amoureux de Londres. Sa rentrée en ville a été comme une griserie. On dirait d'une maîtresse retrouvée après une longue séparation, rendue plus chère par l'absence. Quatre fois dans ses lettres il refera ce dithyrambe entre 1800 et 1801 et, en 1802, il en tirera une édition définitive qui est *Le Londonien*.

---

(1) Si une connaissance arrivait le soir avant le souper, raconte Moxon dans l'*Athenæum*, vite, sans dire un mot, il prenait son chapeau et allait commander un supplément de *porter*.

(2) *Letter to Manning : You masters of logic.*

Avec Wordsworth, le chantre de la nature, c'est une polémique aimable. Le contraste l'inspire. Le poète des lacs ne veut entendre parler que de la vie des champs, la seule vie naturelle ; on va lui faire l'éloge de la vie artificielle ; et Lamb écrit :

« J'ai passé (1) tous les jours de ma vie à Londres, au point d'avoir formé des attachements locaux aussi nombreux et aussi intenses qu'aucun de vous autres, montagnards, avez pu faire avec la nature morte. Les boutiques éclairées du Strand et de Fleet Street, les innombrables métiers, boutiquiers et clients, carrosses, chariots, théâtres ; toute l'agitation et toute la perversité des environs de Covent Garden ; les filles mêmes ; le guet, les scènes d'ivrognerie, les criailleries ; la vie éveillée, si vous vous éveillez, à toute heure de la nuit ; l'impossibilité de s'ennuyer dans Fleet Street ; la cohue, la crotte et la boue mêmes, le soleil brillant sur les maisons et les trottoirs, les boutiques d'estampes, les bouquinistes, les ecclésiastiques marchandant des livres, les cafés, les fumées des soupes montant des cuisines, les pantomimes — Londres lui-même une pantomime et une mascarade — toutes ces choses s'insinuent dans mon esprit, et me nourrissent, sans pouvoir me rassasier. L'émerveillement de ces spectacles me pousse à des promenades nocturnes par ces rues grouillantes, et je verse souvent des larmes dans le Strand bigarré dans la plénitude de ma joie de tant de vie. Toutes ces émotions doivent vous être étrangères ; ainsi pour moi sont vos émotions champêtres. Mais considérez, qu'ai-je dû faire toute ma vie, pour ne pas avoir prêté avec usure de grandes portions de mon cœur à de telles scènes ?

« Mes attachements sont tous locaux, purement locaux. Je n'ai pas de passion pour les bosquets ni les vallées — ou du moins n'en ai-je plus depuis le temps que j'étais amoureux, et alors c'était là l'enfantement bâtard de la poésie et des livres. L'appartement où je suis né, les meubles qui sont devant mes yeux depuis ma naissance, une bibliothèque qui m'a suivi comme un chien fidèle, (par exemple le surpassant en connaissances), partout où j'ai transporté mes pénates, vieilles chaises, vieilles tables, rues, squares où je me suis chauffé au soleil, ma vieille école, — voilà mes maîtresses. »

---

(1) *Letter to Wordsworth*. Jan. 30, 1801.

On le voit, ce sont là des boutades malicieusement provocantes. S'il proclame ses goûts sur ce ton absolu à des amis qu'il se ferait scrupule de heurter sérieusement dans les leurs, c'est qu'il a dessein simplement de les amuser en les taquinant. Au fond, répétons-le, il est sincère : il l'est toujours, même en riant. Il sent vivement la poésie des rues et de leurs spectacles et la poésie du foyer. Ses essais feront aimer Londres comme les poèmes de Wordsworth font aimer la région des lacs. Comme Cowper, mais en prose, il sera le poète des intimités.

Il y a autre chose encore que de l'esprit de contradiction dans cette attitude de Lamb : on doit y voir sa passion pour la sincérité et sa révolte contre le convenu, si le mot révolte n'était pas trop gros et s'il ne répugnait de l'appliquer à cet aimable esprit. Oui, il a eu les oreilles tellement rebattues de ces extases devant la nature fort à la mode depuis Rousseau, de ces descriptions romantiques faites à plaisir et qui finissent par devenir comme des clichés, qu'il est tenté d'opposer à ces sentiments d'exception, que tous cependant semblent épouser par une sorte d'affectation de bon goût, d'autres sentiments plus généralement ressentis, sinon admis. Car enfin la généralité des hommes aiment la ville où ils sont nés, leur foyer, leurs réunions sociales et, forcés d'habiter à demeure au sein de la nature, fût-ce dans le décor le plus romantique, ils n'admireraient peut-être pas longtemps et s'ennuieraient mortellement. Il sent peut-être aussi que même dans le cas du paysan placé par sa naissance au milieu des plus belles scènes de la nature, le charme qui l'y attache est uniquement celui qui nous lie aux lieux familiers. Ayons donc le courage d'avouer ces goûts où il entre autant de poésie d'ailleurs que dans les autres et qui, du moins, chez beaucoup, sont plus sincères, plus authentiques.

Mais, comme c'est l'ordinaire quand on réagit et surtout quand on procède par boutades, on va trop loin. En s'écartant avec trop d'emportement de l'insincérité, on tombe inconsciemment dans une insincérité contraire. Lamb en arrive à dire : « La terre, la mer et le ciel (quand tout est dit) ne sont que comme une maison où habiter. Si les hôtes sont courtois, et que de bonnes liqueurs coulent comme les fontaines lors d'un couronnement du temps jadis, s'ils savent causer sensément et sentir comme il faut, je n'ai pas besoin de rester là à m'écarquiller les yeux devant la glace dorée (qui a coûté à mon ami les yeux de la tête) ni devant une estampe de cinq schellings (qui ne fait que trahir son goût faux) » (1). Mais le raisonnement est lâche. Le décor où il vit ne lui est pas indifférent et il vient de dire que ses attachements sont tout locaux. Heureusement il plaisante et il échappe ainsi à toute chicane.

Attendons ce plaisant contempteur de la nature en face de ses spectacles. Justement l'année 1802 va nous le montrer en présence d'une de ses manifestations les plus grandes, les montagnes.

En effet, après avoir songé un instant à aller passer son congé annuel à Paris, projet remis sur l'offre que lui fit son ami Stoddart de l'y accompagner une autre année, il partit avec Mary pour les lacs. L'arrivée fut un éblouissement. « Nous arrivâmes le soir (2), voyageant en chaise de poste depuis Penrith, au milieu d'un soleil somptueux qui transmuait toutes les montagnes en couleurs, pourpre, etc., etc. Nous pensâmes entrer dans le pays des fées. » Assis, à la brune, dans le cabinet de Coleridge, le décor changea « et alors les montagnes étaient toutes sombres avec des nuages sur leur tête. Une impression pareille, jamais encore je n'en avais reçue des objets de la vue et je ne suppose pas que j'en puisse jamais encore recevoir. Les glorieuses créatures, les beaux vieux personnages que le Skiddaw, etc. Je ne vous oublierai jamais, comme vous nous entouriez cette nuit-là, semblables à un retranchement ; couchés, semblait-il, pour la nuit, mais promettant qu'on vous reverrait le lendemain. » Oh ! ce cabinet de Coleridge « donnant sur la dernière vue graduellement effacée du Skiddaw et de ses frères au large poitrail » « grands ours et monstres pesants, couchants et endormis ». — « Quelle nuit ! » On juge à ces exclamations haletantes qui reviennent à chaque instant, dans la lettre, comme une obsession, quelle révélation ce fut pour le

---

(1) *Letter to Manning*, Sept. 24, 1802.
(2) *Letter to Manning*, Sept. 24, 1802.

Londonien et de quel émerveillement il fut saisi devant ce grand spectacle. Sa description écourtée est éloquente par le manque de souffle même qu'elle laisse paraître. Mais n'est-il pas curieux de voir celui qui faisait fi, hier encore, de ce qu'il appelait la nature morte, la trouver si vivante que, pour lui, les montagnes deviennent des êtres dont il sent la présence autour de lui ? Et la gaucherie est délicieuse de cet esprit livresque dont la langue inexperte, riche en mots traduisant les choses intellectuelles, pauvre en vocables expressifs de la réalité visible et plastique, le trahit, (etc., etc.) ou lui fournit des termes de l'art héraldique (couchant) ou de l'antique alchimie (transmuer). Le frisson d'émotion puissante qu'il éprouve, cette note surtout qui le montre conscient de la compagnie des montagnes, abolies par les ténèbres, mais dont la présence se devine et se révèlera demain aux premiers rayons de lumière, indiquent qu'il était capable de communier avec la nature et apte, comme il l'a par ailleurs abondamment prouvé, sinon à l'interpréter, comme ses amis Coleridge et Wordsworth, du moins à goûter leurs interprétations.

Il avait douté de l'existence du romantique dans la nature. Il fait amende honorable, non sans encore à cette occasion décocher à l'adresse de ses adeptes un trait qui donne en partie la raison de ses boutades. « Enfin, je suis convaincu qu'existe ce que les touristes appellent romantique, ce dont je doutais beaucoup auparavant ; ils en font un tel tapage, et font voler autour d'eux leurs épithètes splendides, si bien qu'ils donnent autant de lumière qu'à quatre heures du matin les lampions après une illumination. » La vie de la nature aussi a bien ses charmes : « errer libre comme l'air parmi les montagnes et se baigner dans les rivières ! » Après un mois de cette existence, quand il faut reprendre la dure routine de la ville, ne plus être son maître surtout, on « se sent très petit. » Il avait médit de la nature : elle se venge de lui. Les montagnes le « hantent perpétuellement. » « Je suis comme un homme qui serait tombé amoureux sans le savoir et qui s'en apercevrait en quittant la dame. Je ne me souviens d'aucune impression bien forte tant qu'elles étaient présentes ; mais, disparues, leurs mementos sont rangés sur les rayons de mon cerveau » (1). Lui sont-elles chères aujourd'hui parce que, passées à l'état de souvenirs, elles font en quelque sorte partie de lui, alors que, présentes, elles lui étaient extérieures, étrangères ? Le grossissement de la mémoire aussi est un phénomène constant. L'important à constater ici c'est que le Londonien est bien ébranlé dans son amour de sa cité. Il faut maintenant qu'il se raisonne. « Je finirai par me conformer au genre de vie auquel il a plu à Dieu de m'appeler. » Cet optimiste non seulement se résigne, il arrive, par la familiarité, à aimer l'existence que la destinée lui a faite. « D'ailleurs, après tout, Fleet Street et le Strand sont de meilleurs endroits où vivre d'une façon permanente qu'au milieu du Skiddaw. Pourtant, je me retourne vers ces grands lieux où j'errais à l'aventure, participant de leur grandeur. Après tout, je ne pourrais pas vivre au Skiddaw. Je pourrais passer une année, deux, trois années parmi eux, mais il me faudrait la perspective de voir Fleet Street au bout de ce temps, autrement je m'ennuierais et je dépérirais, je le sais. Pourtant, Skiddaw est une belle créature ! » Ce désordre peint l'état de son esprit. Vivre trois ans au milieu des montagnes, voilà déjà une concession que nous n'attendions guère après les déclarations du citadin fervent. Pour nous, nous avouons que nous ne le voyons pas bien installé dans la région des lacs. Il nous y semblerait dépaysé. Cette expérience d'un mois dans la belle saison avait pu le séduire. Mais les longs mois d'hiver? D'ailleurs il entendait y vivre dans la société d'hommes comme Coleridge et Wordsworth. Cette fréquentation continuelle de génies supérieurs pourtant, il le savait, était pour le réduire à l'impuissance. Il prévoyait la nostalgie de Fleet Street au bout de trois ans. Qui sait ? Plus tard, quand il aura, pour le bien de sa sœur, fui à quelque distance de la ville, cette nostalgie l'y ramènera souvent. Mais alors une longue habitude avait imposé sa tyrannie. C'est un problème insoluble de se demander ce que serait devenu Lamb au milieu de la nature.

---

(1) *Letter to Coleridge*. Sept. 8. 1802.

Une circonstance heureuse qui dut hâter sa réconciliation avec son existence londonienne, ce fut l'arrivée de Wordsworth et de sa sœur. Ils étaient partis pour Calais pendant ce mois d'août qu'il avait passé auprès de Coleridge. Au début de septembre ils sont les proches voisins de Lamb. « Ils ont dîné avec nous hier, écrit-il le 8 septembre (1), et j'ai été leur guide à la foire de Saint-Bartholomew ». On se l'imagine vantant les spectacles de la grande cité et faisant valoir, aux yeux du prêtre de la nature, la poésie de ce grouillement de vie même au milieu de ses hideurs. Quand Wordsworth écrira le septième livre du *Prélude*, il se servira vraisemblablement des « impressions vives et subtiles » (2) de son ami. Il est curieux de relire ce livre, et particulièrement le passage (v. 675) qui décrit la foire de Saint-Bartholomew, en pensant au cicerone qui accompagnait le poète. La description de Wordsworth semble singulièrement plate et passablement déclamatoire, faite d'une énumération incolore, lorsqu'on pense à l'impression que la prose de l'essayiste aurait pu nous communiquer.

Les Wordsworth repartis, il a bien décidément repris ses habitudes et aussi retrouvé ses soucis. Il lui faut trouver des ressources. « Si je pouvais gagner cinquante livres par an en plus de ce que j'ai, je vivrais dans l'opulence », écrit-il en octobre à Coleridge (3), qui lui offrait de lui faire des traductions des poëtes allemands pour qu'il les mît en vers et les donnât au *Morning Post*.

Quoique improductifs, ses loisirs ne sont pas inoccupés. Ses lettres nous le montrent qui lit les œuvres en prose de Milton et précisent la façon dont il les lit. « Si vous trouvez les Milton, écrit-il à Coleridge (4), maculés et souillés d'une miette de vrai Gloucester noirci à la chandelle (mon souper ordinaire), ou d'aventure une cendre égarée de tabac qui aurait volé dans les interstices, considérez ce passage plus spécialement : comptez-y, il contient de bonne matière. » Le plaisir de la lecture chez cet épicurien de lettres se double de maint raffinement. « Il est plus agréable (5) de manger ses propres pois produits par son propre jardin que de les acheter au boisseau à Covent-Garden ; et un livre se lit d'autant mieux qu'il est nôtre et nous est connu de si longue date que nous savons la topographie de ses taches et de ses cornes, et que nous pouvons retrouver l'origine de ses macules dans le fait que nous l'avons lu en prenant du thé avec des

---

(1) *Letter to Coleridge*. Sept. 8, 1802.
(2) E. Legouis. *La Jeunesse de Wordsworth*.
(3) *Letter to Coleridge*. Oct. 23, 1802.
(4) *Letter to Coleridge*. Nov. 4, 1802.
(5) *Letter to Coleridge*. Oct. 11, 1802.

muffins beurrés, ou en fumant une pipe, ce qui, à mon avis, est le maximun de jouissance. » Inutile de faire remarquer qu'il n'avait rien du bibliophile. Il lit encore l'Homère de Chapman qui l'intéresse « comme un rapide original » et l'entraîne au « galop » de son vers de quatorze syllabes (1). Il a « un accès de latin » comme il dit (2), et écrit à Coleridge une épître en cette langue (3). C'est une plaisanterie qu'il rééditera plus d'une fois.

Vers la fin de l'année 1802, il publie *John Woodvil*. Au mois d'avril suivant, la Revue d'Edimbourg l'exécutait impitoyablement. Le critique en tira tout ce qui était faible ou bizarre et triompha facilement. Des mérites il ne tint nul compte. C'était la façon dont ces messieurs entendaient alors la critique. Etrange procédé, qui devait amener la question : pourquoi vous occuper d'une chose aussi absolument mauvaise ? Il va sans dire que et la langue et la versification furent jugées gothiques et barbares. Lamb n'avait pas encore, en déterrant les trésors dramatiques du XVII^e^ siècle ensevelis sous de profondes couches d'oubli, habitué le goût à leurs fraîches beautés et c'est d'ailleurs avec la même justesse d'appréciation et le même degré de sympathie intelligente que sera accueillie l'*Excursion* de Wordsworth. Tout ce qui n'était pas coulé dans le moule conventionnel pouvait s'attendre au même sort. L'œuvre de Lamb ne fit pas exception.

On peut se demander comment l'altière Revue daigna remarquer l'humble volume. Après tout l'auteur semble n'avoir eu aucun titre pour le signaler à l'attention de ses « éminents » critiques. C'est comme politicien que Lamb suscita contre lui leur animadversion. Son journalisme jacobin et sa familiarité avec les partisans de la Révolution française lui ont valu cet excès d'honneur. Il était bon de nous arrêter à cette constatation, tellement elle donne de Lamb une impression différente de celle que nous laissent ses écrits.

---

(1) La lettre où se trouvent ces renseignements nous apprend encore la mort de Sam Le Grice, qui a succombé à la fièvre jaune, à la Jamaïque. Il avait eu une folle jeunesse. Elle fait mention aussi du dîner annuel des « Bleus », c'est-à-dire des anciens élèves de Christ's Hospital, auquel Lamb doit assister.

(2) *Letter to Coleridge*, Oct. 11, 1802.

(3) *Letter to Coleridge*, Oct. 9, 1802.

Au cours d'une courte rechute de Mary, qui eut lieu dans les premiers mois de l'année 1803 (1), nous entrevoyons la façon dont Charles, laissé seul par le départ de Coleridge qui, de passage à Londres, lui avait tenu compagnie quelques jours, combat les effets de la dépression... Seul et triste, une pipe, du porto généreux et le « Roi Lear » le consolent. Il se couche assez... gai.

Deux effusions poétiques, toutes deux inspirées par un sentiment délicat et attendri, composent tout le bilan de cette année. L'une est la pièce à Hester, la jeune quakeresse de Pentonville qu'il avait aimée plusieurs années sans le lui dire et qui mourut en avril, l'autre est une « épitaphe pour une pauvre fille morte à dix-neuf ans — bonne, jolie, intelligente, mais étrangement négligée de ses parents. »

Le journalisme lui pèse. En octobre 1802 il demandait à ce métier cinquante livres par an; or il gagna le double de cette somme en 1803 et, grâce sans doute à cet appoint, il put en juillet passer son congé annuel dans l'île de Wight (2). Pourtant il y renonce. « La meilleure et la pire nouvelle, écrit-il (3), c'est que j'ai renoncé à deux guinées par semaine au *Post* et que j'ai retrouvé ma santé et ma gaieté qui déclinaient. J'avais pris la chose en dégoût et Stuart le prenait mal. *Ludisti satis, tempus abire est ;* il me faudra rogner plus près, voilà tout. » Et Mary (4) de son côté : « Charles a perdu le journal, mais ce que nous redoutions comme un mal a été réellement le plus grand bien, car nous avons étrangement recouvré notre santé et notre gaieté depuis que cela est arrivé. » Les exigences quotidiennes du journalisme étaient devenues un souci intolérable de tous les instants. Non que Lamb ne puisse s'astreindre à un travail régulier. Il le prouvera plus tard en s'attelant délibérément à des besognes de longue haleine et en les mettant à fin. Mais son esprit est indolent. Il préfère de beaucoup « se perdre dans l'esprit d'un autre. » Suivre un auteur, s'arrêter là où il l'arrête par quelque beauté particulière, dire son plaisir dans la fraîcheur de l'impression, donner d'une œuvre une analyse à la fois fidèle et originale, ce sera là pour lui une tâche agréable et qu'il poursuivra sans fatigue et sans découragement. Il faut reconnaître aussi qu'être astreint à tirer de sa tête six bons mots par jour est une cruelle sujétion.

---

(1) *Letter to Coleridge*, April 13, 1803.

(2) *Letter to Rickman*, July 16, 1803.

(3) *Letter to Manning* (1803) commençant : *Not a sentence.*

(4) *Letter to Sarah Stoddart*. « *I will just write a few hasty words*. . . »

Que faire pour remplacer ces ressources sacrifiées ? « J'espère, écrit Mary à Miss Stoddart, la prochaine fois que je vous verrai, pouvoir vous annoncer que Charles a commencé quelque chose qui produise un peu d'argent, car il n'est pas bien d'être *très pauvre* souligne-t-elle, et nous le sommes certainement en ce moment. » Il doit y avoir de longs conciliabules entre le frère et la sœur où l'on discute la question. C'est la bonne intimité de ces temps difficiles que Charles rappellera avec une émotion douce dans l'essai *Le vieux Chine*. Dans ces jours de pauvreté, on tenait conseil quand il s'agissait de quelque emplette et on ne s'y décidait que lorsqu'on avait trouvé une économie équivalente. Charles courait, après de longues hésitations, acheter l'in-folio longtemps convoité, que l'on passait la moitié de la nuit à collationner et à réparer,.. mais il portait son vieil habit quatre ou cinq semaines de plus ; ou bien c'était une estampe qu'il rapportait heureux et craintif au logis. C'était le bon temps où l'on partait pour la journée à la campagne en emportant ses provisions, que l'on mangeait dans quelque cabaret où l'accueil n'était pas toujours encourageant, ce qui n'empêchait pas la dînette d'être gaie. Au théâtre, on allait modestement au « paradis » où l'on arrivait avec un soupir de soulagement après la longue attente et la poussée à la porte et la bousculade dans l'escalier ; mais toutes ces difficultés vaincues rendaient le spectacle plus précieux. C'était, en fin d'année, la nécessité d'équilibrer le budget, qui donnait lieu à de graves consultations où l'on faisait assaut de sacrifices. Ils étaient pleins d'égards l'un pour l'autre. Mary était la sagesse même. Ecoutez-la (1) : « Je me fais un point de conscience de ne jamais contrarier mon frère dans l'humeur où il est. Cela me paraît toujours être une tyrannie vexatoire que rien n'appelle les femmes à exercer sur les hommes. Laissons faire les hommes et, à la fin, nous les voyons venir au bon parti, que nous autres, par une sorte d'intuition, apercevons tout d'abord. Mais il vaut mieux, beaucoup mieux que nous les laissions souvent se tromper que de leur infliger la torture d'un moniteur constamment à leurs côtés. » Et lui : « Là où nous avons différé sur des points de morale (1), sur quelque chose qu'il convenait de faire ou de ne pas faire, avec quelque chaleur d'opposition, avec quelque fermeté de conviction que je m'embarque, il est toujours inévitable qu'à la longue je sois ramené à sa façon de voir. » Tous les heurts de la vie en commun sont évités entre personnes si attentives au bonheur l'une de l'autre. Aussi la perspective d'un célibat perpétuel ne tourmente-t-elle nullement Charles. Il voit dans cette condition « une dignité calme (2) : pas de soucis, pas de bruit et la liberté d'aller, de venir, de s'asseoir sans avoir de compte à rendre à personne. »

---

(1) *Letter to Sarah Stoddart. « Your letter, which contained the news ».*

Tout donc irait pour le mieux dans ce ménage idéal sans cet « excès de participation » (3) qui est un aimable travers de Mary, sans cette sensibilité presque maladive de Charles, ce manque de ressort d'un tempérament nerveux qu'un rien abat, comme aussi d'ailleurs un rien le relève. Cet homme, si courageux dans les grandes épreuves, est sujet aux découragements les plus sombres pour les causes les plus futiles. « Tout ce qui le contrarie ou le dérange fait entrer dans son esprit la pensée de la mort » (4). Aussi, avec les meilleures intentions du monde, ils se font du mal réciproquement. « Quand je suis assez bien, écrit Mary (5), son abattement me fait retomber ; et quand il commence à reprendre courage, alors je lui rends le même service. » C'était lamentable parfois. « Vous ririez, ou vous pleureriez, peut-être les deux, écrit-elle à Sarah Stoddart, de nous voir ensemble assis à nous regarder, la figure longue et triste, et à nous dire : « Comment cela va-t-il ? » et « Comment cela va-t-il ? » et puis nous nous mettons à pleurer, et nous disons que cela ira mieux le lendemain. » Et chacun d'eux a des remords. Mary a-t-elle une rechute, comme en juin 1805, Charles se désespère (6) : qu'aurait-il dû faire qu'il n'a pas fait. Qu'a-t-il fait qu'il n'aurait pas dû faire ? « Quand elle manifeste des symptômes de l'approche de la maladie, il n'est pas aisé de dire ce qu'il serait le mieux de faire. Rester seuls ensemble est mauvais, et passer la soirée dehors est mauvais. Je deviens si irritable et si tourmenté par la crainte que je hâte constamment la maladie. Vous ne pouvez concevoir la torture d'une telle prévision. Je suis sûr que, toute la semaine qui précéda son départ, j'avais comme la tête perdue. » Mary, en effet, était avertie par des symptômes qui ne la trompaient pas. Elle se sentait inquiète, fiévreuse, et ne pouvait dormir. Avec tous les ménagements possibles elle préparait son frère aux pénibles fonctions qu'il devait remplir. Si l'on ne pouvait attendre un dimanche, il lui fallait demander congé au bureau pour conduire la malade à l'asile bien connu. C'est dans un de ces tristes pèlerinages que Charles Lloyd les rencontra un jour. Ils s'acheminaient vers Hoxton, tous deux pleurant amèrement.

---

(1) *Mackery End.*
(2) *Letter to Robert Lloyd.* Sept. 13, 1804.
(3) *Mackery End.*
(4) *New Year's Eve.*
(5) *Letter to Sarah Stoddart.* Sept. 1805.
(6) *Letter to Dorothy Wordsworth.* June 14, 1805.

Rentré au logis, esseulé, Charles commençait par avoir une crise de désespoir. Peu à peu, cela se calmait, mais il restait déprimé et abattu, toute sa force partie, l'appui de Mary lui manquant. « Je suis comme un idiot, écrit-il (1), privé de sa coopération. Je n'ose penser, de peur de penser de travers ; tellement j'ai l'habitude de compter sur elle dans la moindre comme dans la plus grosse perplexité ». Et il repasse dans sa tête toutes les qualités de l'absente. « Elle est plus âgée, plus sage que moi ; elle vaut mieux que moi ; et je couvre à mes yeux toutes mes misérables imperfections en pensant résolument à sa bonté. Elle partagerait la vie et la mort, le ciel et l'enfer avec moi. Elle ne vit que pour moi ». Il fait son examen de conscience et se condamne sévèrement : « Je sais que je n'ai cessé de gâter et de tourmenter sa vie depuis cinq ans avec ma mauvaise habitude de boire et ma conduite ». Il s'exagère ses torts. Il prend de bonnes résolutions. Mais s'il les met à exécution et qu'il en souffre, Mary bien vite s'en aperçoit et c'est elle-même qui l'engagera à les violer ! En somme on peut résumer leurs relations en paraphrasant un mot de l'essai *Mes Parents :* « Quelle consolation et quel souci ils furent l'un pour l'autre ! »

Nous les avons laissés cherchant ensemble ce que Charles pourrait bien faire pour gagner quelque argent et voici venir la fin de 1805 et ils n'ont encore rien trouvé (1). Aussi ont-ils, avec la dernière maladie de Mary, dépensé la moitié de leurs petites avances (2). Il faut cette préoccupation de l'avenir pour secouer son indolence naturelle, car autrement : « Au diable le travail ! s'écrie-t-il. Je voudrais que ce fût congé toute l'année... C'est l'ennemi du genre humain qui a inventé le travail ». Après l'esclavage du bureau, il aime à se laisser vivre. On fume. Mais une pipe entraîne l'autre et il en est venu à fumer dix pipes par soirée (3). Le tabac fait boire et les lendemains sont rebelles au travail. Il commence par prendre une énergique résolution : il renoncera au tabac. Il dit adieu à ce « doux ennemi » en vers « un peu dans le goût de Wither ». Et maintenant il pourra travailler. Sera-ce à une farce, à laquelle il pense depuis quelque temps ?

---

(1) *Letter to Dorothy Wordsworth*, June 14, 1805.

Ce fut d'abord autre chose. L'idée lui fut sans doute suggérée par Godwin, établi libraire sous le nom de Baldwin et qui publiait pour les enfants, de travailler pour sa collection. Il écrivit donc en vers *Le Roi et la Reine de cœur ;* ou plutôt il mit une strophe de six vers au bas de chacune des images (4) d'un petit album consacré aux aventures de ces illustres personnages (5).

Cependant l'idée de la farce fait son chemin. Seulement il lui faudrait du temps et il n'a jamais une heure où travailler tranquillement. Sa vie est un tourbillon : recevoir et être reçu, voilà à quoi tout son loisir passe (6). Il n'a pas même eu de sommeil pendant les dernières nuits de tempête et « sans sommeil ni repos que s'ensuivrait-il ? La folie. » Cela ne peut continuer ainsi. Il fuira ses persécuteurs. Il loue une chambre (moyennant trois schellings par semaine) et s'y enferme de cinq à huit heures du soir. Et vers la fin d'avril la farce, *Monsieur H...*, est le résultat de cette réclusion laborieuse.

---

(1) *Letter to Dor. Wordsworth.* June 14, 1805.

(2) Ils firent, cette année là, « deux petites excursions en été, de trois ou quatre jours chacune, à un endroit voisin de Harrow et à Egham, où se trouve Cooper's Hill ».

(3) *Letter to Hazlitt.* Feb. 19, 1806. Qu'on remarque la date de cet aveu et qu'on juge par là si la résolution tint !

(4) En noir pour le prix de 1 schelling, en couleurs, moyennant 1 sch. 6.

(5) Jusqu'en ces dernières années on avait cru que la première production de Lamb destinée aux enfants avait été les Contes shakespeariens. Mr. E. V. Lucas a été conduit à la découverte de ce petit conte en vers par une partie, jusque-là non publiée, d'une lettre de Lamb à Wordsworth où, entre autres envois, Lamb « annonçait une paraphrase de *Le Roi et la Reine de cœur*, que, comme auteur, je prie Master Johnny Wordsworth d'accepter. » Le petit livre porte la date du 18 novembre 1805.

(6) *Letter to Hazlitt.* Jan. 15, 1806.

C'est un événement pour le frère et la sœur. Depuis quelque temps leurs causeries ne roulaient que sur les personnages et sur l'intrigue de la pièce (1). Enfin Mary va l'entendre lire. Tous deux fondent sur elle de grandes espérances. « J'aurai deux cents livres du théâtre, écrit Charles à Manning (2), si *Monsieur H...* tient l'affiche, et j'espère vendre le manuscrit cent livres. » Le directeur de Drury Lane l'a acceptée. Le manuscrit revient à l'auteur pour quelques remaniements. Il le retourne mis au point (fin octobre) (3). Enfin le grand jour arrive... Et le 11 décembre Charles écrivait à Wordsworth : « *Monsieur H...* a été donné hier soir et est tombé. J'avais beaucoup d'appréhensions; le sujet manquait de substance. » Laissons-le l'expliquer lui-même (4) : « C'est un fat qui fait son apparition à Bath, immensément riche — toutes les dames se mourant d'amour pour lui, — toutes crevant d'envie de savoir qui il est; mais il n'est connu que sous le nom de Monsieur H.,— curiosité qui rappelle celle des dames de Strasbourg au sujet de l'homme au grand nez (5)... Après une admiration véhémente, lorsque se révèle son vrai nom « Hogsflesh », toutes les femmes le fuient, l'évitent, et il ne s'en trouve pas une qui consente à changer son nom pour le sien. Voilà l'idée. Combien cela est plat ici — mais combien drôle dans la farce !... Tout, ajoutait-il, dépendait de la façon dont le nom était amené et c'est, je m'en vante, un chef-d'œuvre ! »

Hazlitt (6) raconte que le prologue fut accueilli avec faveur et souleva une tempête de rires. Lamb, lui-même, au premier rang de l'orchestre avec Mary, riait aux éclats de son propre esprit. En relisant aujourd'hui ce prologue, on a peine à s'imaginer la gaieté débordante décrite par Hazlitt. Le prologue, dans le goût de ceux qui précédaient les comédies de Sheridan, sans la satire mordante qui les caractérise, avec un esprit plus mince, est joli, mais n'est guère fait que pour amener le sourire sur les lèvres des auditeurs. Quant à la pièce elle-même, c'est un joli rien, assez amusant, tout fait d'esprit de mots. Plusieurs scènes sont faites selon le procédé exploité par Rostand dans les allusions au nez de Cyrano de Bergerac. Il est difficile de comprendre pourquoi la révélation du nom du héros ou plutôt ce nom lui-même a pu être un obstacle au succès de la pièce. Sans doute c'est un désappointement. C'est là tout! se dit-on, et l'on ne pardonne pas l'insignifiance du nom qu'un acte et demi d'attente curieuse, soigneusement entretenue et excitée, faisait espérer plus extraordinaire. Beaucoup dépend aussi du jeu de l'acteur principal. « Gentleman Lewis (un acteur), dit Hazlitt, assistait à la première représentation et dit que, s'il avait eu la pièce, il en aurait fait, par quelques coupures judicieuses, « la petite chose la plus populaire qui eût été donnée depuis un certain temps ». Un acte, en effet, serait amplement suffisant pour traiter ce qui n'est après tout qu'un jeu de mots dramatisé. *Monsieur H...* a été repris avec succès du vivant de l'auteur, vers 1827 ; de nouveau on l'a joué en 1885. En Amérique cette farce a été représentée dans plusieurs villes et a bien fait rire (1).

---

(1) Lettre de Mary Lamb à Sarah Stoddart.
(2) *Letter to Manning*. Dec. 5, 1806.
(3) Lettre de Mary Lamb à Sarah Stoddart, 22 octobre.
(4) *Letter to Manning*. Dec. 5, 1806.
(5) Sterne.
(6) *Table Talk*, p. 323.

Il semble que Lamb ait le pouvoir de traiter diverses scènes avec bonheur, mais que celui de construire un tout lui soit refusé. Il avait lui-même conscience de cette incapacité. Il en fait l'aveu à Godwin, qui lui avait reproché de ne pas avoir fait un article sur sa vie de Chaucer (2).

> « Vous, par la longue habitude de la composition, et parce que vous commandez mieux à vos facultés, vous ne pouvez concevoir la manière décousue et incertaine dont moi (auteur à la passade) je ne puis parfois mettre les idées d'une lettre ordinaire en une prose saine. Tout travail que j'assume comme un engagement agit sur moi comme une torture ; par exemple, quand je me suis chargé, comme je l'ai fait trois ou quatre fois, d'une pièce de vers pour les élèves de l'Ecole des Marchands Tailleurs à une guinée la pièce, je me suis fait un sang noir dans ma parfaite incapacité de les faire, et j'ai rendu ma sœur malheureuse par ma malheureuse humeur pendant une semaine entière. Quant

---

(1) W. C. Hazlitt. *The Lambs.*

(2) *Letter to Godwin.*

à faire un article de critique en particulier, ma tête est une tête si bizarre que je ne puis, après avoir lu le livre d'un autre, quelque agréable qu'il ait été, en rendre compte de manière méthodique. Je ne puis suivre sa marche. Vous devez avoir aperçu quelque chose de semblable dans ma conversation — mille fois je vous ai avoué, en parlant de mes talents, mon incapacité totale de me rappeler, d'une manière quelque peu compréhensive, ce que j'ai lu. Je puis approuver avec véhémence certaines parties ou les chicaner avec humeur, mais je ne puis embrasser un ensemble. Cette infirmité se voit dans mes deux petites compositions, le conte (Rosamund Gray) et ma pièce (John Woodvil), où nul lecteur, quelque partial soit-il à mon égard, ne peut découvrir la moindre fable. »

Il y a dans son fait, croyons-nous, beaucoup d'indolence d'esprit. Il s'était toujours complu à vivre en dilettante littéraire. Si sa carrière avait été toute d'un homme de lettres, il est vraisemblable que la nécessité de composer et l'application que cette nécessité lui eût imposée, l'auraient fait triompher de cette prétendue incapacité. Mais alors il n'aurait plus été le curieux de lettres goûtant à son loisir et en délicat, et disant son plaisir sans prétention et sans préoccupation de système. Et c'est le charme de sa critique. Si, dans la composition originale, il avait su ordonner de plus vastes ensembles, traiter ses sujets d'une touche plus large, peut-être n'aurait-il plus eu cette séduction du détail curieux et exquis ; peut-être n'aurait-il pu retrouver ce libre vagabondage qui rend si variée et si semée de surprises la lecture des Essais.

C'est la conscience de cette inaptitude à construire qui le guide vers la besogne qu'il entreprend maintenant concurremment avec Mary. Raconter à des enfants la fable des pièces de Shakespeare lui parut une besogne tentante. Son enthousiasme pour les héros du grand poète dramatique, sa pénétration de leurs caractères, allaient trouver leur emploi. Nul souci de construire, ni d'inventer surtout : car s'il ne savait pas construire, l'invention était son moindre défaut. Mais raconter ces choses dont il était plein dans une langue dont il était imprégné et qu'il ne pouvait séparer des choses mêmes allait être pour lui une récréation. Il continuait ainsi à travailler pour les enfants. Il les aimait. Il les comprenait. On verra comment, dans la vie, il savait les amuser. Il les plaignait de la misérable pitance à laquelle les réduisait une fausse conception utilitaire. Un jour qu'il cherchait quelques livres à envoyer au tout jeune fils de Coleridge, il s'est aperçu avec stupeur et colère que « le fatras de Mrs. Barbauld (1) avait banni tous les vieux classiques de la nursery. Le commis de chez Newberry a daigné à peine les tirer du vieux coin délaissé d'un rayon, lorsque Mary les a demandés. Les sottises de Mrs. Barbauld et de Mrs. Trimmer s'entassaient en piles par toute la boutique. Un savoir insignifiant et fade comme en donnent les livres de Mrs. Barbauld, semble-t-il, doit se faire prendre par l'esprit d'un enfant pour de la science ; et sa caboche vide doit lui tourner dans son infatuation d'être si fort quand il a appris qu'un cheval est un animal, et que Billy vaut mieux qu'un cheval, et autres semblables niaiseries ; au lieu de ce bel intérêt pris aux histoires extraordinaires, qui faisaient de l'enfant un homme, tout en lui laissant croire qu'il n'était qu'un enfant ».

Mais Shakespeare n'est-il pas une lecture dangereuse pour les enfants ? Pour eux il n'y a pas de mal dans ses pièces, pas plus que pour David Copperfield dans Tom Jones.

Mais il fallait, comme on dit, se mettre à leur portée. On sait le style et la langue que cette expression signifie. Walter Scott crut devoir prendre cette précaution quand il commença ses *Contes d'un grand-père*. Il y renonça aussitôt, se rendant compte qu'elle n'était nullement nécessaire, bien plus, qu'elle était préjudiciable à l'intérêt de l'enfant. Il suffit d'être simple pour être compris par lui. Il suffit d'être simple ! C'est le plus difficile.

Il ne se pouvait guère rien de plus propre à éveiller la curiosité des petits que ces histoires dramatiques, parfois mêlées de merveilleux, comme Macbeth et Hamlet, où s'agitaient des personnages si vrais, si réels, si vivants, si complets, et qui s'exprimaient dans une langue incomparablement forte et imagée. Il s'agissait de dégager l'essentiel, de faire un récit court et frappant, clair et dramatique, en mettant en relief les motifs d'action des acteurs, en accusant les traits profonds de leur caractère, sans souci apparent d'étude psychologique rebutante, se bornant à en donner tout juste ce qu'il était nécessaire de connaître pour la logique et l'enchaînement du drame. Il fallait que l'œuvre eût l'air d'un original et non d'une copie, que ce fût un conte tirant son intérêt de lui-même et non un compte-rendu. L'exécution réclamait un homme qui se fût assimilé la substance de Shakespeare. Or, mieux que cela, celui-ci s'était encore assimilé sa langue même.

---

(1) *Letter to Coleridge*. Oct. 23, 1802.

Aussi a-t-il admirablement réussi cette entreprise, que nul autre écrivain anglais, peut-être, n'aurait su mener à bonne fin. Il nous est certes difficile de nous mettre à la place des enfants à qui l'œuvre s'adresse. Nous ne pouvons juger de son adaptation à leur jeune intelligence que par le nombre incroyable d'éditions qu'elle a vues : chaque année en ramène plusieurs et aujourd'hui encore la demande va plutôt en augmentant. La clientèle, il est vrai, n'est pas bornée aux seuls enfants ; leurs aînés en forment un appoint important. Aux yeux de qui connaît les splendides originaux ces adaptations, semblerait-il, doivent pâlir. Il n'en est rien. Nous pouvons relire Hamlet, Macbeth, dans les contes de Lamb, sans éprouver de déception, ce qui est beaucoup dire. Songeons alors au service rendu par Lamb à ceux à qui l'œuvre de Shakespeare n'est pas accessible, qui s'y égareraient faute de guide, perdant des détails essentiels, incapables de saisir certaines nuances délicates et fugitives, importantes cependant, rebutés aussi par une tension trop prolongée imposée à leur esprit par la lecture de la pièce elle-même dans sa complexité. A ceux-là il offre une émotion dramatique autrement refusée, le bonheur d'approcher d'un vif reflet, au moins, de cette lumière échauffante et féconde qu'est le génie. Les plus avertis mêmes peuvent avoir des obligations à un tel guide. On sait les interminables discussions sur ce personnage énigmatique, Hamlet. Est-il réellement fou ou feint-il la folie ? Lamb, parce qu'il aborde en homme, plutôt qu'en critique et en commentateur, l'œuvre de celui qui est homme avant d'être poète dramatique, a une véritable intuition de la vérité de ce caractère. Il explique comment la raison du jeune prince danois sombre presque sous le choc de la terreur que l'apparition du spectre de son père imprime à ses sens déjà abattus et affaiblis par le chagrin et le doute, et comment il cache sous une folie simulée ce trouble réel de ses facultés. Ne disions-nous pas avec quelque raison que beaucoup des commentateurs de Shakespeare ne perdraient pas leur temps à consulter les contes de Lamb ?

Une difficulté pour tout autre que lui était de conserver un grand élément à la beauté de ces drames, le langage hardi, imagé, créé, évocateur, qui produit une atmosphère sans laquelle ces fables sont des intrigues dramatiques quelconques, redeviennent ce qu'elles étaient avant d'avoir passé par l'imagination du poète. C'est ce que comprend tout étudiant, quelque médiocre soit-il, de ces merveilles : lorsqu'il cherche à en donner une analyse fidèle, il n'a garde de sacrifier les mots typiques, les expressions révélatrices d'un caractère. Mais chez lui ces mots forment une disparate. Ce sont des lambeaux de pourpre. Ici, rien de semblable. Tout le tissu est de la même pièce. Lamb, comme il le dit dans sa préface, s'était posé le principe d'éviter autant que possible l'emploi de mots introduits dans la langue depuis le temps de Shakespeare. Non seulement il y a réussi, comme sa parfaite connaissance de la langue élisabéthaine le lui permettait, non seulement il a parlé la langue d'un Shakespeare qui conterait à des intelligences naïves la matière de ses drames, mais il a su donner à ses récits une allure calme et simple qui met en valeur le pathétique des situations beaucoup mieux que ne le ferait une manière plus abrupte, plus soucieuse de l'effet. Ils se déroulent dans une continuité de récit sans heurt, par phrases s'étalant à loisir, chargées d'explications, de considérations, d'interprétations, qui sembleraient peut-être froides et monotones si le prestige des mots, des images, des métaphores de Shakespeare ne venaient leur communiquer un relief vigoureux, une poésie contenue, une émotion profonde. Certes, l'originalité n'est pas ce qu'il faut chercher ici : la merveille même est comment un homme a pu se fondre à ce point dans la personnalité d'un autre écrivain. C'est un trait de souplesse unique et qui ne peut s'expliquer que par une affinité singulière, sinon avec Shakespeare, du moins avec le siècle tout entier dont il est le plus haut représentant.

C'était en même temps une excellente école pour Lamb que cette familiarité qu'il s'imposait plus grande, l'ayant déjà pratiquée d'une façon plus désintéressée, avec ce génie si profondément humain, ce maître de la psychologie, cet incomparable manieur de la langue. A ce point de vue les contes de Shakespeare sont une étape dont on ne saurait s'exagérer l'importance vers l'épanouissement du talent de l'essayiste. D'autres que lui ont vécu dans la familiarité de Shakespeare, d'autres que lui ont fait de son œuvre une étude approfondie. Mais ils ont rapporté de sa fréquentation des acquisitions qui ne font pas corps avec leur propre fonds. Leur flot roule ces paillettes d'or. Chez Hazlitt, chez Leigh Hunt, les emprunts font saillie comme des réminiscences, des citations. Chez Lamb seul ils s'harmonisent avec la pensée et le langage. On ne voit pas où l'emprunt commence ni où il finit.

Tandis que Charles racontait les six grandes tragédies : Le roi Lear, Macbeth, Timon d'Athènes, Roméo et Juliette, Hamlet et Othello (qu'il déclarait la mieux réussie), Mary, de son côté, se chargeait des comédies. A deux, ils portèrent à vingt le nombre de ces contes. Mary s'embourbait-elle, comme il lui arrive dans *Tout est bien qui finit bien*, Charles vient à son aide. « Vous ririez de nous voir, écrit Mary, comme nous sommes souvent assis à écrire à la même table (mais non sur le même coussin) (1), comme Hermia et Héléna dans *Le Songe d'une Nuit d'été* ; ou plutôt comme un vieux couple littéraire, moi prenant du tabac, et lui gémissant tout le temps et disant qu'il ne peut rien en faire, ce qu'il dit toujours jusqu'à ce qu'il ait fini, et alors il s'aperçoit qu'il en a fait quelque chose. » Cette collaboration fraternelle allait plus loin encore. Mary écrit la préface. A bout d'haleine, au milieu d'une phrase, elle passe la plume à Charles. Lui, de bonne grâce, continue la phrase commencée et achève le morceau (2). Cela complète le tableau d'intérieur que vient de nous donner Mary. Qu'est donc devenu le fameux logement où Charles s'était réfugié pour composer sa farce ? Mary avait eu beau dire. *Monsieur H...* terminé, Charles s'était donné congé et, quand « il retourna au pauvre logement (3), il ne put en supporter la solitude ». Mary céda. Elle promit de croire ses « protestations solennelles qu'il pouvait écrire et écrirait en effet » aussi bien à la maison que là-bas. Mais elle resta sceptique.

Comment travaillerait-il avec la vie qu'il mène ? Quand ils ne reçoivent pas, ils sont reçus : une soirée chez Norris, une autre chez Godwin, une troisième chez les Martin, un dîner chez Holcroft, l'auteur dramatique. Ils ne manquent pas les « samedis soir » du capitaine Burney. On rentre à deux heures du matin. Charles a trop fumé et trop bu et le lendemain il lui faudra rester au bureau jusqu'à sept ou huit heures du soir (1). Tous les mercredis ils « restent chez eux » et des amis comme le capitaine Burney et sa femme, leur fils, le bruyant Martin, Rickman et sa femme, Philips, viennent passer la soirée au logis du Temple. On fait un whist. « Comme les autres grands hommes, écrit Lamb, j'ai un jour public » (2). C'est du début de cette année 1806 que date l'institution des fameux *mercredis* (3), que Talfourd comparera, en termes si grandiloquents, aux *samedis* de Lord Holland.

---

(1) *A Midsummer Night's Dream*. III, II. 205.

(2) *Letter to Wordsworth*, sans date, en lui envoyant les *Contes*. Il s'excuse sur le mauvais goût des gravures choisies par cette odieuse Mrs. Godwin. Une autre lettre à Manning du 5 déc. 1806 annonce l'œuvre terminée. Mary s'est mise à un nouvel ouvrage.

(3) Lettre de Mary à Sarah Stoddart. 14 mai 1806.

L'ornement de ces mercredis fut bientôt Hazlitt. Il parle peinture et littérature avec Charles Lamb. Il tient tête à Rickman (4). Il apprécie fort les jeux de mots et applaudit à ceux de Philips. Il a lui-même raconté (5) comment, en 1804, il fit la connaissance de Lamb chez Godwin, où se trouvaient aussi Coleridge (6) et Holcroft. Il le représente comme ayant toujours un bon mot à la bouche. Autant Charles Lamb était d'humeur facile, autant Hazlitt était d'un caractère malheureux. Il fallait un esprit accommodant comme celui des Lamb pour apprivoiser cet homme aigri dont on a écrit qu' « il n'avait pas d'amis, au sens ordinaire du mot, mais vivait solitaire au milieu de la capitale, en ermite. » Lamb le plaignait : il fit son possible pour le rendre heureux. Un jour il le mène dans une maison où il y avait deux jeunes filles, dont une très jolie. « Elles ne rirent (7), ni ne se moquèrent, ni ne ricanèrent, ni ne chuchotèrent — mais c'était des jeunes filles — et lui restait là se rembrunissant de plus en plus, indigné qu'il y eût une telle chose que jeunesse et beauté, et il finit par m'entraîner de force avant le souper, parfaitement malheureux, et il déclara qu'il ne pouvait souffrir les jeunes filles ; elles le mettaient hors de lui. » Et Lamb

(1) Lettre de Mary à Sarah Stoddart. 14 mai 1806.

(2) *Letter to Manning*. Dec. 5, 1806.

(3) *Letter to Rickman*. March 1806.

(4) Lettre de Mary à Mrs Hazlitt. 10 déc. 1808.

(5) Hazlitt. *Sketches and Essays*. — *Winterslow*.

(6) Avant le 2 Avril 1804, date du départ de Coleridge pour Malte. En août 1806, Coleridge, de retour d'Italie, est l'hôte des Lamb. Au début de septembre il trouve l'hospitalité aux bureaux du *Courier*.

(7) *Letter to Wordsworth*, June 26, 1806.

l'emmène chez lui auprès de sa vieille ménagère (Mary), et il recouvre toute sa tranquillité.

« Il est une grande acquisition pour nous » continue Lamb ; et Mary, deux ans plus tard, alors que, Hazlitt marié et loin de Londres, elle se plaindra qu'avec lui est partie la splendeur de leurs mercredis, déclarera qu' « il était plus précieux les jours ordinaires, lorsqu'il tombait chez eux après une querelle ou un accès d'humeur noire. » Il s'est trouvé là très à propos, toujours selon Mary (1), « car la perte de Manning (parti pour la Chine) avait rendu Charles très morne et il aime Hazlitt mieux que qui que ce soit, Manning excepté. » Il s'en faut pourtant que ce soit là le compagnon désiré pour Lamb déjà trop enclin à la mélancolie. Témoin ce trait rapporté par Mary (2). En juillet, Lamb ayant obtenu son mois de congé et résolu de le passer, cette année, à Londres même, Hazlitt et lui vont, le premier jour, faire une promenade à Sadler's Wells. Or « ils rentrèrent si mornes et déprimés » que Mary dut « les gronder d'importance. »

Leur amitié avait mûri en 1805 pendant les séances de pose où Hazlitt, dont ce fut le dernier tableau, peignit le portrait de son nouvel ami. Idée bizarre, mais qui s'explique à la rigueur par le caractère du visage de Lamb, teint basané, cheveux noirs bouclés, œil noir et brillant, nez fort et busqué, physionomie expressive, Hazlitt le représenta dans le costume d'un sénateur de Venise. Lamb avait alors trente ans. Ce portrait vérifie en partie la description de Proctor, « un visage si plein de sensibilité qu'il vous frappait comme une idée nouvelle, sur laquelle vous ne pouviez ensuite vous empêcher de vous appesantir. » Mais les lignes qui donnaient à la bouche sa merveilleuse douceur d'expression sont imparfaitement rendues.

Le 5 décembre 1806, Charles écrit à Manning que les contes shakespeariens sont sur le point de paraître et que Mary a entrepris un nouveau travail. C'était la série de petits contes intitulée *L'Ecole de Mrs. Leicester*. Il en écrivit lui-même trois (3). Dans deux, la matière est tirée de ses souvenirs d'enfance. Ce sont de petites filles qui sont sensées parler. Mais dans l'un nous reconnaissons le jeune Charles et ses terreurs enfantines. C'est lui qui avait eu l'esprit frappé par l'image du Stackhouse représentant la sorcière d'Endor ressuscitant le vieillard ; c'est lui qui, une nuit, crut que sa tante était une sorcière et qu'elle lisait son livre de prières comme un grimoire magique. C'est encore lui, dans l'autre conte, qui, à l'église, est saisi d'une vénération qu'il étend aux sculptures grotesques des murailles. La troisième historiette, où l'on voit une petite fille de cinq ans, seule parmi de rudes marins pendant une longue traversée, respectée et servie par eux comme par autant de chevaliers errants, a peut-être aussi un fond de réalité dans une aventure recueillie de la bouche d'un témoin ou de l'héroïne elle-même. Elle est, en tout cas, un premier spécimen de l'esprit de chevalerie qui paraîtra plus tard si éminemment dans l'essai sur la *Galanterie moderne*. La remarque qu'amènent ces contes, après la constatation que leur style est d'une belle simplicité et leur ton adapté à leur jeune auditoire, sans vulgarité ni mièvrerie, est qu'ils témoignent chez Lamb d'une incapacité d'inventer absolue.

---

(1) Lettre de Mary à Miss Stoddart. 2 juin 1806.

(2) Lettre de Mary à Miss Stoddart. 2 juillet 1806.

(3) *Letter to Burton*. Jan. 23, 1824.

Aussi va-t-il saisir avec empressement l'offre faite par Godwin, encouragé par le succès des contes tirés de Shakespeare, de raconter aux enfants les péripéties merveilleuses de l'Odyssée. Il ne s'agit ni d'inventer, ni de construire. C'est de la traduction de Chapman qu'il va tirer les *Aventures d'Ulysse* et non de l'original, dont sa quasi-ignorance du grec fait pour lui un livre fermé. Il empruntera aussi quelques détails au Télémaque, auquel ce livre est destiné à faire suite.

Version d'une version : n'est-ce pas là une singulière idée ? Mais « l'Homère de Chapman n'est pas à si proprement parler une traduction que l'histoire d'Achille et d'Ulysse récrite (1) ». Cette œuvre a inspiré à Keats un sonnet enthousiaste. Malgré les libertés outrageuses qu'elle prend avec son original, malgré son infidélité accidentelle, ses contre-sens fréquents, c'est encore, de l'avis de Saintsbury (2), la traduction qui, par l'impression qu'elle donne, reste le plus près d'Homère. Cependant elle porte l'empreinte du temps où elle a été faite : elle nous présente un Homère étrangement travesti. Rien de plus différent de la simplicité nue du barde primitif que ces affectations mises à la mode par l'*Euphues* et où Chapman, malgré sa belle vigueur. se complaît à tout bout de champ. Lamb n'aura garde de perdre ces grâces ingénieuses : il lui arrivera même de renchérir sur elles. Les antithèses, les concetti de Chapman ne lui suffisent pas toujours, ou plutôt, son récit étant un abrégé et en sacrifiant forcément bon nombre, il en met de son cru là où Chapman avait omis d'en mettre (1). L'effet, on peut facilement l'imaginer, est inattendu. Il fait sourire et chatouille parfois agréablement celui qui connaît et Chapman et Lamb et constate leur affinité. Quelle peut être l'impression sur un lecteur non averti, il est difficile de le dire. Il est néanmoins certain que les fervents d'Homère le reconnaîtraient peu. Mais l'ouvrage, destiné aux enfants, a pour but avant tout, de flatter leur jeune imagination par le récit d'aventures merveilleuses et de former leurs jeunes courages pour les épreuves de la vie par l'exemple d'un « homme brave luttant contre l'adversité » avec acharnement et sans jamais faiblir. Le récit ne languit pas et, comme dans les contes de Shakespeare, l'auteur sait introduire, quand il le juge utile, un commentaire discret qui n'en retarde nullement la marche et qui est toujours judicieux et suffisant.

---

(1) *Characters of Dramatic Writers. — George Chapman.*

(2) *Elizabethan Literature.*

On s'étonne que Lamb, ce critique si fin et pénétrant et qui a vu ce qu'il y avait d'humain dans l'Odyssée, ait sacrifié certaines beautés simples et grandes du poème. Dans le délicieux épisode de Nausicaa, cette perle des idylles antiques, l'insuffisance est manifeste. A quoi pensait-il quand il a laissé perdre, par exemple, tous ces traits évocateurs de la fraîcheur du monde : Nausicaa reconnaissable au milieu de ses compagnes comme Diane parmi ses nymphes ; Ulysse s'élançant de sa cachette comme un lion ; les vœux habiles d'Ulysse à Nausicaa : un époux et la douce concorde ; le vœu naïf et franc de Nausicaa de voir le ciel lui envoyer un mari comme Ulysse ; et le repas d'Ulysse affamé ? Il a aussi omis, assez inexplicablement, l'épisode si touchant du chien d'Ulysse. Les faux brillants de Chapman ont sans doute éclipsé à ses yeux cette pure lumière. Il s'est racheté parfois par de véritables trouvailles : comme le mouvement haletant de tel passage où la répétition : et toujours les sirènes chantaient ! est un effet très naturel et très frappant.

---

(1) Par exemple : La rivière qui déboursait son tribut liquide... là où Chapman ne dit rien de tel. — Nulle créature purement mortelle ne peut vivre sans la mort du sommeil. — Ulysse se couche dans les feuilles sèches : Chapman dit : et ainsi la semence de la vertu gît cachée sous les feuilles. Lamb : riche semence de vertu cachée dans de pauvres feuilles. — Ulysse est chez Alcinoüs. Demodocus (le chanteur aveugle, à qui, en récompense de sa vue perdue, les Muses avaient donné un discernement intérieur, dit Lamb), chante les exploits d'Ulysse la nuit de la prise de Troie. Homère dit simplement : Ulysse est vivement ému. Chapman exprime cette idée en douze vers que Lamb résume ainsi, ne perdant pas un seul concetti : ce récit... inspirait la vie à la mort ancienne dans la vivante expression des meurtres, et rendait la vie si douce chez les auditeurs, que tous ceux qui écoutaient la sentaient s'en aller d'eux durant le récit : ce qui faisait Ulysse s'apitoyer sur ses exploits meurtriers et sentir les atteintes du remords, de voir comme le chant peut ressusciter un mort de sa tombe, et cependant ne peut nullement défendre un vivant de la mort ; et, en imagination, il éprouvait une partie des horreurs de la mort et sentait dans son corps vivant un goût de ces angoisses mortelles qu'il avait données aux autres !... Quelque peu amphigourique, n'est-il pas vrai ?

Cet ouvrage à peine achevé, il en entreprend un autre. Cette fois c'est pour le compte de Longman qui « doit (1) l'imprimer et en supporter tous les frais et tous les risques... Il est fait d'extraits de vieilles pièces du (British) Museum, et de la collection Dodsley, etc. (c'est-à-dire provenant de bibliothèques particulières) ». C'est les *Spécimens des Poètes dramatiques contemporains de Shakespeare*. Il donne des scènes entières et parfois des scènes successives, plutôt que de simples passages et des beautés détachées. Chaque extrait est précédé d'un en-tête explicatif. « Le genre d'extrait que j'ai cherché, dit-il dans sa préface, a été, non pas tant des passages d'esprit et d'humour... que des scènes de passion,... des situations intéressantes, des descriptions sérieuses, ce qui est plus étroitement allié à la poésie qu'à l'esprit, et à la poésie tragique plutôt que comique. Les pièces dont j'ai fait choix ont été, avec de rares exceptions, celles qui traitent de la vie et des mœurs humaines, plutôt que des masques et des pastorales arcadiennes... Mon dessein directeur a été de montrer ce qu'on peut appeler le sens moral de nos ancêtres,... combien brille de Shakespeare dans les grands hommes ses contemporains, et à quel point dans son divin esprit et ses mœurs il les a surpassés eux et toute l'humanité ».

---

(1) *Letter to Manning*. Feb. 26, 1808.

C'est une véritable révélation qu'entreprend Lamb. Shakespeare seul vivait par les représentations de la scène : les autres étaient ignorés, même de nom, du grand public. Shakespeare lui-même se présentait au lecteur avec les seuls commentaires (pauvres clartés !) de Johnson et de Malone : l'un grammairien, l'autre puissant raisonneur, mais exemple frappant qu'une grande puissance de raisonnement est plus fatale aux ouvrages d'imagination qu'on ne l'avait jamais soupçonné. Un homme paraissait qui venait communiquer sa sympathie en faisant part de son propre plaisir — critique féconde et toute nouvelle — un homme que rien d'humain ne laissait indifférent, un moraliste fin et pénétrant, un poète.

On ne saurait s'exagérer le rôle d'initiateur qu'a eu Lamb avec cette publication. Tout en éclairant d'un jour nouveau la grande physionomie de Shakespeare, il le montrait entouré d'une pléïade non indigne de lui. Et qu'on remarque que ce volume s'adressait, non au monde savant, mais au grand public, sous les yeux duquel on mettait des pièces originales pourvues de tout l'intérêt humain possible, capables de toucher tout cœur sujet aux humaines passions, et, comme accompagnement à ces pièces, aucun appareil pédantesque, mais quelques observations sans prétention, telles que pourrait en faire, semblerait-il, un homme du monde causant familièrement, sous la dictée d'un sentiment vivement ému.

Aucun plan, aucun appareil didactique. La comparaison fréquente de telle ou telle qualité d'un auteur avec telle ou telle qualité de Shakespeare donne seule à l'ensemble une sorte d'unité. Le morceau cité éveille chez l'auteur telle ou telle émotion, telle ou telle association d'idées, et il la note bonnement, mais non sans originalité « Je ne lis jamais cette scène, écrira-t-il d'un passage où des fils reprochent à leur mère sa honte, que les oreilles ne me tintent et que je ne sente une rougeur brûlante envahir mes joues ». Et cette façon de parler, outre qu'elle a le pouvoir de communiquer l'émotion ressentie plus qu'une dissertation impersonnelle, a encore ce mérite de maintenir une harmonie de ton entre la citation et le commentaire. L'un suit l'autre sans qu'il y ait cette chute pénible d'un morceau passionné et éclatant à des réflexions raisonnables et froides.

Le mérite de tous ces jugements, c'est leur conviction ardente, c'est l'émotion intense qui colore et échauffe l'expression. Les mots brûlent. La brièveté, la nouveauté des sentences arrête. La forme d'un jugement littéraire importe souvent plus que le jugement lui-même ou, tout au moins, selon sa forme, il passera inaperçu dans le flot des mille jugements qui sont prononcés tous les jours ou il éclatera comme une révélation soudaine. Lamb a déjà une maîtrise de la langue comparable à celle qu'avait La Bruyère et comme lui le souci de renouveler, de varier les tours, de présenter une pensée sous son jour le plus frappant, naturellement, sans effort. Mais que seraient cette faculté et cette curiosité si elles n'étaient unies à une faculté également puissante de pénétration, de discrimination. D'ailleurs arrive-t-il qu'un écrivain vête une pensée faible d'une expression forte ? Lamb va à l'essence même des choses avec un flair sûr qui lui fait négliger l'accident. S'il note quelques ressemblances entre les incantations des sorcières de Macbeth et celles des sorcières de Middleton, bien vite il découvre que « les sorcières de Shakespeare se distinguent des sorcières de Middleton par des différences essentielles. Celles-ci sont des créatures à qui homme ou femme, méditant quelque cruel méfait, pourrait avoir recours pour une consultation fortuite. Celles-là font naître des exploits de sang et donnent le branle aux impulsions mauvaises qui entraînent les hommes. Dès que leurs yeux rencontrent ceux de Macbeth, il est sous le coup d'un sortilège. Cette rencontre décide de sa destinée. Il ne pourra jamais rompre cette fascination. Ces sorcières-ci peuvent du mal contre le corps ; celles-là ont pouvoir sur l'âme. Hécate, chez Middleton, a un fils, bouffon bas ; les sorcières de Shakespeare n'ont pas d'enfants à elles et ne semblent non plus descendre d'aucun parent. Elles sont des anomalies hideuses, dont nous ne savons ni d'où elles sortent, ni si elles ont commencement ou fin. Comme elles sont sans passions humaines, de même elles semblent être sans attaches humaines. Elles viennent avec le tonnerre et les éclairs, et s'évanouissent au son d'une musique aérienne. C'est tout ce que nous savons d'elles. Sauf Hécate, elles n'ont pas de nom, ce qui accroît leur mystère. Les noms et certaines attributions que l'autre auteur a donné à ses sorcières, appellent le sourire. Les Sœurs Fatidiques sont choses sérieuses. Leur présence ne saurait coexister avec la gaieté. » Il rend sa pensée, qui ne perd jamais contact avec la vie, sous des formes saisissantes : « La sorcière d'Edmonton... est justiciable des tribunaux. Il faudrait un intrépide shériff, avec, derrière lui, toute la force armée du comté, pour mettre la main au collet des Sœurs Fatidiques. Elles ressortissent à une autre juridiction. » Ne voilà-t-il pas la puissance créatrice de surnaturel que possédait Shakespeare notée d'un trait frappant ? Caractérise-t-il la manière de Fletcher, molle et languissante, au mouvement circulaire et non progressif, qui laisse voir l'auteur posant vers sur vers, ajoutant image à image si lentement que l'on voit leurs jointures, il la comparera à celle de Shakespeare en termes si heureux qu'ils sont réellement définitifs : « Shakespeare mêle tout, fait entrer un vers dans un autre, embarrasse phrases et métaphores ; avant qu'une idée ait brisé sa coquille, une autre éclot et demande à grands cris à sortir. » Il n'est pas sans se laisser parfois tenter par l'ingénieux, témoin cette expression : « Shakespeare la choisit (la nature) sans restriction ; et avec elle il eut, comme douaire, richesse, pouvoir, entendement et longue vie » (1). Cette forme ingénieuse rend la pensée plus vivante.

Sa critique cherche l'homme. Il voit Marlowe « pour qui l'histoire de Faust dut être une nourriture délectable, errer dans les champs interdits à la curiosité, s'approcher du gouffre ténébreux, assez près pour y regarder, s'occuper à des spéculations qui sont la partie la plus pourrie du cœur du fruit qui tomba de l'arbre de science. » Il constate que ses héros, Barabbas le Juif et Faust le Sorcier, « parlent tous deux un langage qu'un croyant aurait eu scrupule à mettre dans la bouche d'un personnage. » Mais il distingue entre le plaisir pervers que prennent certains auteurs à traiter un sujet périlleux et l'audace qui permet à certains esprits, sous la protection de la forte armure de leur foi ou de leur vertu, de manier ce qui pour d'autres eût été mortel : témoin Milton qui, par la bouche de Satan, fournirait des arguments aux athées, et Richardson qui, par la bouche de Lovelace, en fournirait aux débauchés. Il remarque très finement de Dekker que, pour s'appesantir trop, dans sa dénonciation de la débauche, sur les actes et les détails les plus minutieux du vice, il est suspect, concluant : « Quand Cervantès, avec la compétence que donne la passion, s'étend sur la bibliothèque du Don, qui ne voit qu'il a été lui-même grand liseur de livres de chevalerie errante ? — que, peut-être, il fut un moment en danger de tomber dans les extravagances mêmes qu'il a ridiculisées si heureusement dans son héros ? »

---

(1) Certaines de ses expressions heureuses sont malheureusement intraduisibles : par exemple la comparaison entre le chant funèbre dans *Vittoria Corombona* de Webster, et le couplet d'Ariel dans la Tempête : « *as that is of the water, watery* ; *so this is of the earth, earthy*. »

L'on voit, en même temps, combien, par ces allusions, ces courtes critiques sont suggestives et évocatrices. D'autres fois c'est le vieux Drayton, si oublié, ou Sir Thomas Browne, dont il fut le véritable révélateur, qu'il désigne, par une appréciation sympathique ou admirative, à la curiosité du lecteur. Car le propre de sa critique souvent enthousiaste et qui passe assez fréquemment sur les défauts, parfois grands, des auteurs dont elle s'occupe, est d'attirer vers eux, et c'est en quoi elle est féconde.

C'est par ses *Spécimens* que Lamb, séduit par les grâces hardies et irrégulières des grands poètes dramatiques, entraîne le mouvement romantique latent depuis le milieu du XVIIIe siècle vers l'exubérante éclosion du XIXe. Sa part d'action fut prépondérante. Dès lors on retourne aux auteurs dramatiques élisabéthains. Coleridge fera ses conférences, Hazlitt écrira ses morceaux de critique — mais Lamb avait pris les devants. A lui revient l'honneur d'avoir remonté au delà des plaines arides du XVIIIe siècle vers ces hauteurs aériennes que l'on avait trop longtemps délaissées. La publication des *Spécimens* en 1808 marque une étape décisive dans la marche du romantisme.

Il était plus foncièrement romantique que Coleridge et Hazlitt. Plus qu'eux il a le culte du passé. Il est curieux de constater comment, à chaque pas de cette critique, il le vante au détriment du présent : paradoxal parfois, non sans agrément, souvent juste, tout au moins en matière de littérature. Il compare « l'insipide moralité nivelante à laquelle la scène moderne est liée », à cette étude probe et consciencieuse du cœur humain que les anciens auteurs ne craignaient pas d'aborder et qui, étant plus vraie, est réellement plus morale. Il s'élève contre la convention qui veut qu'un pauvre diable, sur la scène, ait toujours les sentiments d'un honnête homme, « notre délicatesse nous défendant de dramatiser la détresse ». Il admire la magnanimité des anciens auteurs dans leur héroïque indifférence au jugement de la postérité. Il fait montre d'une idiosyncrasie amusante quand il semble regretter les anciens costumes distinctifs des professions et l'état de persécution où vivait le juif « aujourd'hui le seul être libéral, le seul « honnête homme » de la chrétienté. »

On voit là percer l'individualité d'Elia. Plusieurs théories, en outre, sont comme amorcées, qu'il développera plus tard dans des essais tels que celui sur ce sujet : « que le vrai génie est sain » ou cette théorie que la nature, chez les grands génies, chez Shakespeare, par exemple, c'est la nature en vérité, « avec une différence. »

Certaines remarques enfin peignent son doux génie. Il note d'une scène qu'elle « semble écrite pour rendre le lecteur heureux » et remarque que « peu de nos dramaturges ou romanciers s'en sont assez soucié. Ils nous torturent et nous blessent abondamment. Ils ne sont économes qu'en plaisir. » Il ne suivra pas cet exemple. Et ce jugement marque bien ce qu'il n'est pas : « Si un être d'intelligence pure se mêlait d'exprimer les émotions de nos natures sensibles,... il y aurait là toute connaissance, mais les expressions sympathiques manqueraient. » Il est avant tout humain. Il a cette supériorité sur Coleridge.

On peut remarquer enfin que les terribles réalités qu'il a traversées le poussent vers le sombre drame où il trouve des catastrophes plus sombres encore que celle dont il a souffert, des héroïsmes d'audace et de souffrance, le conflit torturant des passions opposées et la victoire de l'âme sur les calamités et sur la mort. De là, comme le remarque très bien Talfourd, sa prédilection pour Marlowe et surtout Webster, pour Ford et Dekker. De là ces cris que lui arrachaient les scènes terribles de ces poètes. De là sa,pénétration du sublime caractère de Lear. Par contre, la fantaisie enjouée de Beaumont et de Fletcher venait le tirer des dures réalités de sa vie et les lui faisait un instant oublier en le transportant dans un monde de douceur et d'idéal heureux.

Les représentations théâtrales restaient une de ses distractions préférées. Sa farce dans son insuccès, avait eu cet heureux résultat de lui ouvrir les portes de Drury Lane. Il était enthousiaste du chanteur Braham. « Le petit juif m'a ensorcelé, dit-il (1), je le suis comme les enfants suivaient Tom le joueur de musette. Il me guérit de la mélancolie comme David en guérissait Saül... J'étais insensible à la musique avant qu'il m'eût doté d'un nouveau sens... Son chant, quand il est passionné, est plus beau que le jeu de Mrs. Siddons ou de Kemble ! Et, quand il n'est pas passionné, c'est comme si l'on entendait parler une personne d'un sens fin ».

---

(1) *Letter to Southey*, Aug. 9, 1815.

Le mariage d'Hazlitt, le 1er mai 1808, nous révèle un trait du caractère de Lamb. Il faillit, dira-t-il plus tard, avec une dose d'exagération appréciable, se faire mettre à la porte plusieurs fois pendant la cérémonie. « Tout ce qui est imposant me fait rire. Je me suis mal tenu une fois à un enterrement. Cependant je puis lire des récits de ces cérémonies avec des sentiments pieux et convenables. Les réalités de la vie n'en semblent que les ridicules images ». Il conçoit une scène grave et solennelle et il voit une comédie. Un autre, dont la nature serait également fine, mais autrement construite, n'éprouverait que tristesse et découragement sous le choc de la déception sur sa sensibilité délicate. La perception du comique, éveilleuse du rire, vient amortir le heurt simultané du désappointement. On voit la distance qui sépare ce rire de l'humoriste sensible du rire des natures vulgaires et grossières, qui naît, lui, de l'inintelligence, de l'incapacité de voir l'aspect sérieux ou noble des choses.

Toujours stimulé par le souci de l'avenir (car il n'a pas de besoins immédiats (1) et il vient de voir ses appointements accrus de vingt livres), Lamb entreprend un nouveau travail. C'est les deux volumes de *Poésie pour les enfants* auxquels frère et sœur collaborent pendant six mois et qui paraissent en juin 1809 (2). En les renvoyant à Manning, Charles lui laisse le soin de reconnaître les pièces qui sont de lui. « Elles forment le tiers de l'ouvrage et sont les meilleures, bien entendu ! » Quand il s'agit de prose, la distinction est facile. La « délicatesse spirituelle » du style du frère, la douce ironie derrière laquelle se cache sa profonde sagesse, les humeurs folâtres, fantaisistes, qui souvent voilent sa sensibilité, sont individuelles, uniques. Mais en vers... Les fragments de l'œuvre de Mary qu'il cite dans ses lettres montrent plus de ressemblance avec la sienne. Il est certain seulement que *Les trois amies*, *Le rêve de la reine Oriana*, et les vers *A une rivière où un enfant s'était noyé*, sont de lui. Il est certain aussi que *Les deux jeunes garçons* (pièce donnée par Lamb dans ses *Pensées détachées sur les livres et la lecture*), *David dans la Caverne d'Adullam* et *La première dent*, sont de Mary.

---

(1) *Letter to Coleridge* June 7, 1809.

(2) Mentionnons, pour mémoire, quelques scènes d'une pantomime parlée écrite pour Tom Sheridan, qui continuait une œuvre inachevée de son père, et des réclames pour des loteries, que James White décide Lamb à écrire.

La pièce *Le rêve de la reine Oriana* est bien de celui qui, dans les *Sorcières et autres terreurs nocturnes*, s'accuse de manquer d'imagination. Un jeune poète, dans un début pompeux, annonce le royal rêve. Mais dès qu'il s'agit de l'imaginer, il se trouve soudain à court, et se décide sagement à l'omettre. De même Elia, l'esprit échauffé d'une lecture, commence à rêver qu'il assiste, sur les vagues de l'océan, à quelque hymen de divinités marines, mais aussitôt, trahi par son imagination impuissante, il se trouve piteusement échoué sur le prosaïque bord de la Tamise. Une autre pièce, *A une rivière où un enfant s'était noyé*, rappelle la manière de Blake et doit quelque chose à l'inspiration du beau chant funèbre de la *Tempête*. Le petit poème *Les trois amies*, dont une Mary est la douce et obligeante héroïne, est sans doute un nouveau tribut d'admiration payé à sa sœur, l'amie toujours prête aux bons offices. Enfin une quatrième pièce, *Pensée d'anniversaire*, donnée dans l'édition de Fitzgerald comme ayant fait partie de ce recueil, nous montre Lamb content de son modeste sort et en remerciant la Providence. Quoi qu'il produise, on y retrouve toujours sa sincère personnalité (1).

---

(1) Ajoutons une cinquième pièce, *Le choix d'un nom*, copiée dans une lettre de Robert Lloyd et donnée par lui avec les initiales C. L., tandis que trois autres, également copiées par lui, portent la signature M. L. (Lucas. *Lamb and the Lloyds*).

CHAPITRE VI

RALENTISSEMENT DANS LA PRODUCTION

(1809-1815)

CRITIQUE ET LITTÉRATURE PLAISANTE

Ces courtes pièces furent composées par bonds et par sauts au milieu du désarroi de deux déménagements successifs. On sait si Lamb aimait ces « dislocations du confort », comme il les appelle. lui qui « n'accepterait pas du roi un bénéfice si l'on ne lui accordait la non-résidence... (1) » « Un tel tas de petites saletés, quand vous croyez que tout est chargé sur la voiture : de vieilles caisses aux ordures, des brosses usées, des fioles, des choses qu'il est impossible que la personne la plus nécessiteuse puisse jamais utiliser, mais que les femmes, qui président en ces occasions. ne veulent pas laisser quand le salut de votre âme en dépendrait. Elles retiendraient la voiture dix minutes pour y mettre des pipes trop vieilles et de vieux bouts d'allumettes afin de montrer leur économie. Puis vous ne pouvez plus rien trouver de ce qu'il vous faut longtemps encore après votre emménagement. Il faut vous peigner avec vos doigts, vous laver les mains sans savon, aller en guêtres sales. Si j'étais Diogène, je ne déménagerais pas d'une barrique pour aller dans un muids, quand bien même celle-là n'eût contenu que de la petite bière et que celui-ci sentît le bordeaux. » Il y avait plus de huit ans qu'il était fixé dans Mitre Court Buildings. Rien ne faisait prévoir qu'il dût quitter cet appartement quand le propriétaire le reprit pour l'habiter lui-même (25 février 1809). Ce déplacement se complique d'une installation provisoire au n° 34 Southampton Buildings, Chancery Lane, jusqu'à la fin de mai en attendant de pouvoir entrer définitivement au n° 4 Inner Temple Lane.

---

(1) *Letter to Manning*. March 28. 1809.

Alors qu'ils habitaient ce logement provisoire de Southampton Buildings, Robert Lloyd, qui depuis quatre ans n'avait pas donné signe de vie, vint voir Lamb en mars 1809. En février, il avait écrit qu'il devait venir à Londres pour affaires. En mars (1), nous le trouvons soupant chez Lamb avec Godwin. Quelques jours après, nouveau souper. Les lettres de Robert Lloyd (2) nous montrent la simplicité de cet intérieur et de ces réunions. Il écrit : « Mr. Rickman, secrétaire du *Speaker* de la Chambre des Communes, le capitaine Burney, frère de Miss Burney, la romancière, et Mr. Dyer, le poète, étaient du souper. Nous n'eûmes que du porc froid et un fromage et pas d'autre boisson que du *porter*. On apporta les pipes. Je ne rentrai chez moi qu'à minuit et demi ». Il passe la plus grande partie du jour de Pâques avec son « vieil ami ». « J'ai passé la journée d'hier avec Lamb et sa sœur, écrit-il le 3 avril. C'est un doux plaisir de la voir. Ils n'étaient pas levés quand j'arrivai. Mary, dès que j'entrai dans la pièce, criant de sa chambre, dit : « Robert, je viens ». Ils paraissent coucher dans des chambres voisines l'une de l'autre. Si l'on peut employer cette expression, leur union d'affection est ce que nous pouvons concevoir du mariage au ciel. Ils sont le monde l'un pour l'autre. Ils sont en train d'écrire ensemble un livre de poésie pour les enfants. Lamb et moi nous nous sommes amusés l'après-midi à lire le manuscrit... Lamb est la créature la plus originale que vous puissiez concevoir. (Suivaient quelques lignes d'un croquis de Lamb, malheureusement déchirées). Où le soleil se lève et où il se couche cela lui est parfaitement indifférent et il ignore de quel côté souffle le vent. » Une lettre du lendemain dit : « J'ai dîné aujourd'hui avec notre frère (Ch. Lloyd) et notre sœur —, nous refusons d'aller à l'Opéra. Je préfère la compagnie de Lamb dont je jouirai ce soir... » Témoignage entre mille de la fascination qu'exerçait Lamb sur la plupart de ceux qui l'approchaient.

---

(1) En mars meurt Holcroft, un habitué des *mercredis*, ami surtout de Godwin.

(2) Lucas. *Charles Lamb and the Lloyds*.

De ce logement de passage Lamb va s'installer dans Inner Temple Lane (1) où il « compte bien vivre et mourir (2) ». « Le lieu de notre destination finale, écrit-il à Manning (3) — je ne veux pas dire la tombe, mais le n° 4 Inner Temple Lane, — donne sur une sombre cour à l'aspect de cimetière, où il y a des arbres et une pompe. La connaissez-vous ? Je suis né dans ce voisinage et je buvais à cette pompe quand j'étais un buveur d'eau de six ans. » Sombre lieu, conclut-on : mais qu'on attende un peu. « L'appartement est délicieux, dit une autre lettre (2), et les plus belles pièces donnent, derrière, sur Hare Court, où il y a une pompe qui marche toujours. Pour le moment elle est à sec. Les arbres de Hare Court entrent par la fenêtre, de sorte que c'est comme si l'on vivait dans un jardin ». Que croire ? Eh ! ne voit-on pas justement que l'on touche là du doigt la difficulté qu'il y a toujours à interpréter les dires de Lamb. Le rapprochement de ces deux passages est une excellente leçon pour qui veut comprendre Elia. Comment concilier ces deux impressions si différentes? Vit-il dans un jardin ou dans un sombre cimetière ? Ni dans l'un ni dans l'autre. Entre les deux est la vérité. Il y a ici, comme il y aura toujours dans ses Essais, un mélange de vérité et d'exagération plaisante. Pourquoi, dans le premier passage, parle-t-il de cimetière ? C'est l'expression *destination finale*, amenant l'idée de *tombe*, qui a suggéré cette description. Cependant, dans la réalité, il y a quelque chose de correspondant. Il est fort probable que l'aspect de Hare Court est plutôt funèbre. Il est inutile d'insister sur le second passage. La plaisanterie est suffisamment accusée. Cette pompe intarissable, aujourd'hui à sec, et ces arbres entrant par la fenêtre qui donnent l'illusion de vivre dans un jardin, parlent assez d'eux-mêmes. Et c'est dans la tristesse que Lamb écrit ce rire. Non seulement il souffre d'avoir été ainsi déraciné : car il « essaie en vain de se persuader que cela est beaucoup plus agréable que Mitre Court. — Hélas ! les dieux domestiques sont lents à venir dans une nouvelle demeure. Ils sont dans leur enfance pour lui, il ne les sent pas encore ; le foyer n'a pas encore flambé pour eux... Il hait et redoute les lieux nouveaux » — mais il a une plus sérieuse raison de s'attrister : Mary est partie pour l'asile ! Deux jours après le déménagement, elle avait une rechute causée par la fatigue. Dépaysée, elle n'avait pu dormir. Et Charles reste seul « avec une servante qui lui est parfaitement étrangère. » Mary n'existe plus pour un mois ou deux. « Quels grands morceaux cela retranche de la vie ! — de sa vie à elle, qui commence à vieillir (elle a quarante-quatre ans) ; et il se peut que nous n'ayons plus beaucoup d'années à vivre ensemble. Je suis plus faible, et j'ai moins de résignation que jamais. » Mary resta absente six semaines. Un séjour dans le Wiltshire, à Winterslow, auprès de Sarah Stoddart, qui avait épousé Hazlitt, acheva de la remettre (1).

---

(1) Le loyer annuel est de 30 livres. L'appartement comprend deux pièces au troisième et cinq au-dessus, avec un escalier particulier.

(2) *Letter to Coleridge*. June 7, 1809.

(3) *Letter to Manning*. March 28, 1809.

Les détails de ce voyage nous renseignent sur la familiarité qui régnait dans ce petit groupe d'intimes et sur leur simplicité. Le 2 juin, immédiatement avant sa rechute, Mary écrit à son amie Sarah Hazlitt, au nom de Martin Burney, cet excellent garçon qui est l'enfant gâté des Lamb : « Vous pouvez écrire à Hazlitt (c'est Martin Burney qui parle) que j'irai certainement à Winterslow, car mon père a consenti à me donner cinq livres pour couvrir mes dépenses, et m'a promis de rester jusqu'à ce que cette somme soit dépensée, laissant assez d'argent pour payer mon voyage le 14 juillet. — Cela c'est Martin qui l'écrit, et c'est là toutes les nouvelles que je puis vous donner, car je ne connais pas encore les intentions de Philips ; et je ne puis vous dire non plus le moment précis où nous pourrons venir ; ni non plus vous dire positivement si même nous viendrons ; car nous avons des scrupules de conscience à l'idée d'être si nombreux. Martin dit que, si vous pouvez emprunter une couverture ou deux, il pourra coucher sur le parquet sans lit ni matelas, ce qui lui économiserait des frais à la *cabane* ; car, si Philips y déjeûne, il faudra que lui en fasse autant, ce qui engloutirait tout son argent. Et lui et moi nous avons calculé que, s'il n'a pas de frais d'auberge, il pourra aussi bien épargner cet argent pour vous le donner afin de payer une partie de son *roastbeef*. Nous pouvons, nous aussi, vous donner cinq livres. Il ne faut pas que vous disiez cela à Hazlitt, de peur que sa délicatesse ne prenne l'alarme ; mais je vous dis ce que Martin et moi avons projeté pour que, s'il vous arrivait d'avoir la bourse vide à ce moment, vous jugiez aussi bien de lui faire un lit dans la grande cuisine. Je crois très probable que Philips vienne, et s'il ne vous plaît pas de nous voir arriver en si grand nombre, car tous deux parlent de rester un mois entier, dites-le moi, et nous remettrons notre visite à l'été prochain... Je ne puis en écrire davantage, car nous avons une noble vie de Lord Nelson, que nous a prêtée pour peu de temps mon parent pauvre, le relieur, et je veux en lire autant que je pourrai. » Cette lecture attachante devait être interrompue par la maladie. L'excursion retardée eut lieu en automne, au mois d'octobre. Le 30 du même mois, Charles écrit à Coleridge : (1) « Je reviens d'un voyage dans le Wiltshire, où j'ai été avec Mary voir Hazlitt. Ce voyage a rendu à Mary un service infini. Nous n'avons eu que des jours de soleil, et nous avons fait des promenades journalières de huit à vingt milles chaque jour; nous avons vu Wilton, Salisbury, Stonehenge, etc. » Mary, de son côté, écrit à son hôtesse, le 7 novembre. « Le cher, tranquille, paresseux, délicieux mois que nous avons passé chez vous me laisse tant de regrets que je me sens toute mécontente... Je vous assure que je n'ai jamais de ma vie passé un moment aussi agréable à la campagne, soit au logis, soit dehors, à part les querelles de jeu et quelque essoufflement à la suite de vos pas rapides en grimpant les hautes collines, et ces inconvénients ne sont pas sans charmes au souvenir. » Mary continue par une allusion aux deux passions de Charles, contre lesquelles on avait sans doute lutté à Winterslow avec quelque succès : « J'ai le regret d'ajouter que le souper est bien vite suivi de la pipe et de la bouteille de *gin*. Nous avons fumé le soir même de notre arrivée. »

---

(1) Ce voyage, projeté pour le milieu de juin, avait éte remis pour deux motifs. L'un était la maladie de Mary, l'autre fut la mort de l'enfant nouveau-né de Hazlitt.

Rentrés dans leur appartement de Inner Temple Lane, tous deux s'ingénient à l'embellir. « Mes beaux rideaux verts ont été posés hier, et toutes les portes garnies de lisières vertes... », écrit Mary, et Charles (2) : « J'ai mis des rayons. Vous n'avez jamais vu une bibliothèque mieux en harmonie avec son contenu que ce que j'ai cloué dans une pièce, et qui, quoique neuf, a plus de dispositions à vieillir que vous ne verrez souvent — comme l'on trouve souvent au milieu de la vie un ami qui devient un vieil ami en peu de temps. Mes pièces sont luxueuses ; une est pour les estampes, une autre pour les livres. » La première est sa salle Hogarth, enrichie de plusieurs acquisitions nouvelles. Ses livres, comme il le donne à entendre ici et comme Forster, qui les vit plus tard, l'a rapporté, formaient un régiment dépenaillé. Il parle de « ses in-folios laids et souillés, de ses in-quartos rapetassés, de ses escadrons d'in-12 minables et crasseux. » Il n'était pas bibliophile. Son cousin le relieur ne dut pas beaucoup travailler pour lui. Il avait plutôt recours au savetier pour consolider le dos de ses volumes fatigués. Pour laids qu'étaient ses vieux amis, ils ne lui en étaient pas moins chers. C'est au milieu d'eux qu'il faut nous le représenter lisant, non les contemporains (il « hait tous ceux qui lisent, car ils ne lisent que revues et livres nouveaux ») (1), mais Walton, dans l'édition que Robert Lloyd vient de lui offrir et dont il a été charmé, ou Quarles, dont il cite deux vers dans une lettre à Manning du 2 janvier 1810, ou le *Philarète* de Wither, œuvre qu'il ne connaissait pas encore et dont son crayon couvre les pages de notes qu'il reprendra un jour pour en faire un de ses meilleurs essais littéraires (2). Sans doute il lui arrive de faire des infidélités à ses vieux auteurs. C'est, par exemple, en faveur de Coleridge, dont il lit les productions dans son nouveau journal, *The Friend*, et dont il admire la description de Luther dans son cabinet de Wartburg.

---

(1) *Letter to Coleridge*. Oct. 30, 1809.
(2) *Letter to Coleridge*. Oct. 30, 1809.

La visite à Hazlitt, établi à Winterslow, qui avait été si goûtée des Lamb et qui avait achevé le rétablissement de Mary en octobre 1809, est renouvelée en juillet 1810 avec des conséquences moins heureuses. Pour des gens nerveux les déplacements, pénibles comme ils étaient en ces temps, ne pouvaient être que des ébranlements dangereux. Qu'on en juge. Charles parle dans une lettre (3) d'une nuit passée sur l'impériale de la diligence. Il a la tête brisée, ce qui n'a rien d'étonnant. Au retour on passe par Oxford (4) et

---

(1) *Letter to Coleridge*. Oct. 30, 1809.
(2) *Letter to John Matthew Gutch*. April 9, 1810.
(3) *Letter to Basil Montague*. July 12, 1810.
(4) Ibid.

Charles visite la galerie des tableaux de Blenheim. Il est malade tout le long du voyage (1) et son indisposition se prolonge plusieurs jours après son retour. Mary rentre au logis en parfaite santé, mais presque aussitôt elle est reprise de son mal. Triste retour ! Charles s'écrie : « Je crois que je serai fou si je fais encore des voyages après deux expériences malheureuses. » La rechute de Mary fut longue : vers la fin d'octobre elle est « encore très faible et très abattue » (2). Elle a besoin de calme et elle a de graves ennuis. « Nous voilà dans de beaux draps, écrit Charles à Dorothy Wordsworth le 23 novembre. Mary, qui prétend se connaître en physionomies, a loué une grosse campagnarde stupide qui avait l'air honnête, à son idée, et qui a fait sa besogne plusieurs jours, mais sans manger… La voilà maintenant couchée… » Et, donnant à sa mauvaise humeur une issue dans l'exagération plaisante, attitude qu'il prend, dans ses meilleurs moments, vis-à-vis de Mary pour la distraire de la considération d'une situation pénible et l'empêcher de s'y appesantir : « Oh le bureau de bienfaisance, l'hôpital, l'infirmerie, le charnier ! — voilà la véritable place pour de tels hôtes et non notre tranquille demeure, où ne devraient régner que l'abondance et le bien-être littéraire ! — Si elle mourait, ce serait toujours cela ; avec joie je paierais le fabricant de cercueils, le sonneur et le médecin des morts ! Mais bast, l'oncle de la malade vient de venir et il a l'air plus près qu'elle de la mort ! »

C'est le souci de ménager la sensibilité de Mary, disons-nous, qui lui dicte cette attitude plaisante. Le témoignage de Mrs. Balmanno (3) est formel à cet égard. Il plaisantait toujours avec elle. Or, un jour, Mary lui fit des observations. Il demeura sérieux quelque temps. Alors, Mary, chaque fois qu'elle le regardait, fondait en larmes. Elle finit par dire : « Vous êtes changé, Charles ; que vous ai-je fait pour que vous me traitiez de cette cruelle façon ?… Je mourrais ! » (4) Je plaisante pour son bien, disait Charles, en racontant ce trait aux Hood, et il ajoutait, d'un ton de parfaite gaminerie : » Ce jour-là, cela lui a sauvé la vie, en tout cas ».

---

(1) *Letter to Hazlitt*. Aug. 9, 1810.

(2) *Letter to Wordsworth*. Oct. 19, 1810.

(3) Mrs. Balmanno. *Pen and Pencil. — Lamb and Hood.*

(4) Rapprocher de ce passage de l'essai *Mackery End* : « nos sympathies sont plutôt sous-entendues qu'exprimées ; et un jour que ma voix affectait des accents plus tendres que d'ordinaire, ma cousine fondit en larmes et se plaignit que je fusse changé. »

De même, il avait toujours peur qu'elle ne se laissât aller au sentiment. Et si, en sa présence, on racontait quelque incident ou quelque histoire pathétique, il détournait la conversation par un jeu de mots, un calembour quelconque. Elle causait un jour avec une Miss Betham et il était question de lui, dont l'interlocutrice de Mary faisait l'éloge. Mary, emportée par la reconnaissance, dans un geste enthousiaste, mit la main sur l'épaule de sa compagne. Charles s'approcha vivement, s'écriant : « Allons, allons, il ne faut pas que nous parlions sentiment. » Et il se mit aussitôt à causer avec la plus grande gaieté (1). N'est-ce pas cette même préoccupation qui le retient quand, dans une lettre, il fait d'elle un éloge ému ? Il ne peut rien lui cacher et de telles protestations ne seraient pas pour son bien (2).

Il l'entoure de soins. Il a fort à faire. Un rien la surexcite. Dorothy Wordsworth est venue un soir. « Sa venue (3), et cette satanée Mrs. Godwin, qui vint et resta si tard ce soir-là, l'ont tellement bouleversée qu'elle n'a pas fermé l'œil de la nuit, et c'est miracle qu'elle ait échappé à une maladie très grave qui l'attendait absolument. » Elle ne boit que de l'eau et ne sort plus, même pour aller chez le capitaine Burney. Charles vit dans une alerte continuelle. Il prend des mesures énergiques. Il ne peut se résoudre à voir sa sœur en proie à une fièvre constante du fait des soucis que lui causent ses hôtes. Et, pour commencer, il écrit à Hazlitt que sa femme, si elle vient à Londres, ne doit pas coucher sous leur toit. Et néanmoins, il désespère de pouvoir défendre Mary contre ces « amis qui ne savent ou ne veulent pas voir combien la fatiguent les longues soirées et la société. »

Elle ne sort plus ! Le soir même du jour où il écrivait ces mots, le 28 novembre, elle l'accompagnait chez Godwin ! (4). Invités au dernier moment à venir faire un whist solitaire, ils n'ont sans doute pu résister à la perspective de cette distraction qui les arrache à leur abattement. On sera seuls d'ailleurs. Oui, mais le whist est interrompu par l'entrée de Monsieur et de la petite Madame Liston et, après eux, vient Henry Robinson, « qui est présentement installé au foyer de Godwin et en passe de devenir un rival formidable pour Tommy Turner. » On lève la séance à minuit, « Charles et Liston pleins jusqu'au bord de *gin* à l'eau et de tabac à priser ». Mais ce n'est pas fini. Henry Robinson vint les reconduire et « passa une longue soirée (!) au coin de leur feu, et l'on but encore beaucoup de *gin* à l'eau, quoiqu'un seul de la société en prît, et Henry Robinson se déclara très obligé à Charles pour les utiles renseignements qu'il lui avait donnés sur divers sujets de goût et d'imagination, même après que Charles fût incapable de parler distinctement tant il était gris. Mais il ne laissa pas d'avaler la flatterie et l'alcool, avec autant de volupté que Robinson son eau froide ». Et le lendemain on recommence, chez le capitaine Burney, cette fois, où l'on débouche d'abord du rhum, puis du champagne, puis deux bouteilles de vin de groseille et où « Charles prit libéralement sa part de tous ces breuvages. »

---

(1) Talfourd.

(2) *Letter to Dorothy Wordsworth*. June 14, 1805.

(3) *Letter to Hazlitt*. Nov. 28, 1810.

(4) Lettre de Mary à Mrs Hazlitt. 30 nov. 1810.

Contradictions : force et faiblesse, sagesse et folie ! Si l'on considère la teneur de sa vie, on n'aperçoit que sagesse et fixité de dessein dans le dévouement. S'arrête-t-on au détail, on relève trop souvent des imprudences et des inconséquences. C'est cette conscience, dont son esprit introspectif souffre, qui lui arrache dans la *Veillée de l'An*, ce *meâ culpâ* presque tout en astérisques auxquelles on pourrait maintenant substituer les mots, mais avec indulgence en considération de ses remords continuels, de ses grandes souffrances et de son tempérament malheureux.

Pour chasser cette impression pénible, tournons nos yeux vers sa charité toujours agissante, son excellent cœur, plein de bonté attentive et délicate : il vient d'assurer l'existence de la vieille garde-malade qui a soigné les derniers instants de son père. Il l'a fait entrer à l'hôpital de Westminster. Mary a été la voir et l'a trouvée « siégeant en grande pompe entourée de ses sept compagnes incurables. Elles s'appellent *ladies !* (1) » La pauvre vieille se croit au Paradis ! Les Lamb ne se bornent pas aux secours pécuniaires : ils savent tout le prix des prévenances aux yeux des malheureux. Cette Mrs. Reynolds, à qui Charles sert pendant des années une petite pension parce qu'elle a été sa première maîtresse d'école et qu'elle est dans la détresse, il a pour elle des intentions délicates. Lui qui a raillé la parente pauvre, après l'avoir étudiée sur elle, il l'a souvent chez lui : elle assiste à ses soirées du mercredi et ces bonnes âmes se réjouissent si leurs hôtes ont pour elle des petits égards qui la font remonter elle-même dans sa propre estime. « Philips, écrit Mary, vient assez régulièrememt, à la grande joie de Mrs. Reynolds. De nouveau elle entend les sons aimés de « Comment vous portez-vous. Mrs. Reynolds ? et comment se porte Miss Chambers (1) ? » Ils n'ont pas même tenu rigueur à leur frère John de son impitoyable abandon de la famille, de sa dureté pour Mary. Maintenant que Charles est en vue et reçoit des hommes qui ont un nom dans la littérature, au théâtre et dans les arts, il vient à ses réunions, fier d'y amener de ses collègues du bureau et étonné de la vogue de son frère. Il est heureux de profiter de l'influence de Charles pour recommander un opuscule qu'il vient de composer sur l'humanité envers les animaux (2). Charles qui plus tard raillera doucement, dans l'essai *Mes Parents*, les tendances humanitaires de John, écrit à son ami H. C. Robinson pour lui demander un article sur cette publication.

---

(1) Lettre de Mary à Sarah Hazlitt, 7 nov. 1810.

Cette année 1810 s'écoule sans que Lamb produise rien. Il a semé de curieuses et originales remarques littéraires dans des lettres écrites au père de Charles et Robert Lloyd, qui lui a soumis sa traduction de l'Iliade. Ce sont des critiques verbales rares, des comparaisons, une entre autres entre Milton et Homère, que malheureusement Lamb ne connaissait guère qu'à travers les traductions, et cette appréciation de l'emploi fait par Cowper du lent et majestueux vers miltonien : « Cowper vous attarde autant à vous promener sur un boulingrin que l'autre à vous faire voyager sur les abruptes hauteurs alpines, où le labeur entre pour une part dans le plaisir. »

---

(1) Lettre de Mary à Sarah Hazlitt, 30 nov. 1810.

(2) Un exemplaire de cette brochure a été retrouvé dans un volume de plaquettes mis en vente par Dodd, Mead et C^{ie}, de New-York, en 1898-99. Le titre est : *A letter to the Right Hon. William Windham, on his opposition to Lord Erskine's Bill for the Prevention of Cruelty to Animals.* London, 1810, in-8, p 38.

En 1811 l'activité littéraire de Lamb se réveille. Ecartant bien vite une version en vers de la vieille histoire du *prince Dorus* (1), *le roi au long nez*, écrite pour la bibliothèque enfantine de Godwin et qui laisse à peine soupçonner l'ombre de l'humour si délicat et si caractéristique d'Elia, sauf peut-être dans un passage où une fée raille le nez de Dorus, nous arrivons à ses contributions au périodique que venait de fonder Leigh Hunt, le *Reflector*. Il donne d'abord deux morceaux de critique éloquents. Hogarth et Shakespeare sont deux géants, objets de sa vénération. Dans ce sentiment, il écrit sur eux deux articles qui, par leur exagération même et par la contradiction qu'ils appellent, sont plus féconds qu'une critique plus mesurée. Le morceau paradoxal où Lamb prétend que les tragédies de Shakespeare — qui, ne l'oublions pas, fut acteur aussi bien qu'auteur, — sont tout à fait impropres à la représentation — sorte de boutade provoquée par son indignation de voir, dans une inscription tombale, l'acteur Garrick mis sur le même pied que le créateur, — contient d'admirables jugements sur le rôle d'Hamlet, sur Othello, sur les sorcières de Macbeth, sur la Tempête et surtout sur le caractère de Lear, ainsi que des idées très saines et très sages sur la futilité de la mise en scène. Son admiration de Hogarth, le mène trop loin aussi, mais, — et c'est là ce qui fait le prix de sa critique — elle révèle des coins de l'œuvre du peintre qui passaient inaperçus. Si la teneur générale du jugement est outrée, les observations de détail sont vraies et rares. Il admire la vie, l'éloquence de ces petits tableaux. Les estampes sont des satires : nous les lisons. Il n'hésite pas à comparer Hogarth à Shakespeare. Hogarth a l'imagination du génie. L'estampe de *Gin Lane* est sublime. Le mélange du comique et du tragique assimile les scènes de Hogarth et de Shakespeare au drame de la vie réelle. Les personnages de Hogarth éveillent en nous de longues suites de réflexions comme ceux de Chaucer. De même que les personnages de Shakespeare sont tous plus ou moins poètes, Hogarth a imprimé sur les siens un caractère pensant. On lui a reproché de n'avoir pas le sentiment de la beauté. Voyez ce joli visage de femme, cet innocent visage d'enfant qui illumine toute une scène... Enfin, tout parle chez lui, même les escabeaux. Au point de vue moral, il est sain, donnant une conception vraie des réalités de la vie.

---

(1) Ce qui mit sur la trace de cette petite œuvre, qui n'a d'importance que pour les dévots superstitieux de Lamb, c'est une note du journal de H. Crabb Robinson, à la date du 15 mai 1811 : « Très agréable visite chez Ch. et M. Lamb. Lu sa version de l'histoire du Prince Dorus, le roi au long nez. » (Tuer. Introd. to Prince Dorus, 1890-1). Une expression me frappe comme lambesque : « *When, on a day*, beyond his hopes, *he found...* », à rapprocher de : « *a simplification* beyond *Tooke.* »

Un autre jour ce sont des *Spécimens des écrits de Fuller, l'historien ecclésiastique*. Les quelques commentaires qui introduisent les extraits sont curieux à ce titre qu'on pourrait presque sans un changement les lui appliquer à lui-même : « Les écrits de Fuller sont généralement désignés sous l'appellation d'ingénieux, et avec assez de raison ; car tel était son penchant naturel pour les pointes, que je ne doute point que, la plupart du temps, c'eût été s'écarter de sa route que de s'exprimer sans elles. Mais son esprit n'est pas toujours une *lumen siccum*, une sèche faculté de surprendre ; au contraire, ses pointes sont souvent trempées de sentiment humain, de passion humaine. Par dessus tout, sa façon de raconter une histoire, pour sa vivacité ardente, avec le commentaire perpétuel du narrateur heureusement fondu dans la narration est presque inégalée. » N'est-ce pas là en effet la caractéristique de sa meilleure manière, et la lecture de ces spécimens ne revèle-t-elle pas une étroite ressemblance avec les tours et les expressions que l'on est convenu de considérer comme les plus lambesques ?

Le *Reflector* publie encore *Le Londonien*, morceau écrit depuis longtemps (Lamb l'envoie à Manning dans une lettre du 15 février 1802), *Sur les sociétés funéraires et le caractère d'un entrepreneur de pompes funèbres*, fantaisie macabre d'un goût douteux, *Sur les inconvénients d'être pendu*, réflexions autour d'une idée répugnante, qui semble avoir particulièrement souri à Lamb et qu'il reprit plus tard dans la farce *La fille du Prêteur sur gages*. Ces productions sont sans grand corps : l'humour en est parfois agréable, quoique gâté par un manque de goût trop visible. La tournure générale d'esprit est celle des futurs essais et quelques bonheurs d'expression en donnent une vague indication. La richesse d'Elia accuse plus vivement encore la pauvreté du collaborateur du *Reflector*.

Nous avons omis le morceau *Guy Faux*. C'est là encore un de ces sujets qui le poursuivent comme une obsession. Il le reprendra en 1821. On aura plus tard l'occasion de s'en occuper.

Telles sont les productions de Lamb durant l'année 1811. Les plus remarquables on le voit sont ses morceaux de critique.

Cette même année, meurt son ami, Robert Lloyd. Un grave et affectueux tribut à sa mémoire est composé par Lamb pour le *Gentleman's Magazine*.

Le mois de vacances de 1811, au lieu de le consacrer à un voyage, dont, l'expérience l'avait montré, les conséquences étaient si funestes pour la nervosité de Mary, on le passa à la maison. Ce désœuvré est insupportable ; Mary s'en plaint à Mrs. Hazlitt : « Charles regarde en ce moment par dessus mon épaule. Il est toujours dans mes jambes, car il a un mois de vacances qu'il passe à la maison. Mais je suis heureuse de dire qu'elles finissent lundi, et alors commencent les miennes, car je vais passer une semaine à Richmond avec Mrs. Burney ». Le geste de Lamb flânant par la chambre et regardant par dessus l'épaule de sa sœur, la malice enjouée de Mary écrivant ces griefs plaisamment exagérés, nous admettent pour un instant dans cette douce intimité de deux êtres aimants et restés jeunes. On voit ensuite Charles, prenant à son tour la plume, et, sous les yeux de Mary, rédigeant en souriant, au grand amusement de tous deux, des vœux sério-comiques pour l'avenir du nouveau-né d'Hazlitt, parmi lesquels celui-ci : « qu'il ressemble à son père, avec un caractère un peu meilleur et une tignasse un peu moins embroussaillée... »

La fin de l'année réservait à Lamb une cruelle blessure. L'auteur d'une édition de Ford, un Mr. Weber, avait cité la remarque de Lamb sur le dénouement du *Cœur brisé*, où celui-ci, pour exprimer les extrêmes angoisses de l'héroïne, n'avait pas craint de comparer ces souffrances à celles du Christ sur le Calvaire. Le directeur de la *Quarterly Review*, Gifford, dans l'article qu'il consacre à cette édition, reproche à Weber d'avoir « souillé ses pages des blasphèmes d'un pauvre maniaque, qui, à ce qu'il paraît, a jadis publié des scènes détachées du *Cœur brisé*. Pour ce malheureux tous les cœurs compatissants trouveront une excuse dans sa triste situation... » Etait-ce cruauté vraiment impitoyable et que rien ne saurait excuser, si Gifford était réellement au courant de l'histoire de Lamb, ou était-ce simple rencontre extraordinairement malheureuse, la qualification de maniaque n'étant qu'une de ces nombreuses aménités prodiguées à cette époque entre adversaires politiques et décochées couramment par les organes anti-jacobins et Torys aux Radicaux et Libres-penseurs ? La deuxième explication ressort d'une lettre que Gifford écrivit le 13 février 1812 à Southey, qui avait présenté des observations au directeur de la revue, Murray ; lettre dans laquelle Gifford affirme ne rien savoir de Lamb ni de sa famille : « La vérité est que j'ai été choqué de le voir comparer la souffrance et la mort d'une personne qui continue tout simplement à danser après qu'on lui a annoncé la mort de son amant (car c'est là tout son mérite) aux angoisses du calvaire ; et, ne voulant pas attribuer cela à la sottise, parce que je réservais ce reproche à Weber, j'ai malheureusement dans le cas actuel attribué cela à la folie, ce que je prie Dieu de me pardonner puisque le coup est tombé lourdement là où je croyais réellement qu'il ne serait pas senti. » Le coup fut dur pour Lamb, qui y fait encore allusion en 1814, avec d'ailleurs une inexactitude étrange, s'il a eu, ce qui est probable, connaissance de la lettre de Gifford à Southey. Il dit, en effet, que Gifford « l'a laissé traiter de fou dans sa revue », comme s'il avait oublié qu'il était lui-même l'auteur de l'article. La pièce de vers, *Saint-Crépin à Mr. Gifford* (Gifford avait commencé par être cordonnier), fut la vengeance de Lamb.

Ce coup, qui lui fut si sensible, il ne l'avait nullement provoqué. Il va maintenant, cédant à sa passion mystificatrice et peut-être bien, en même temps, au désir d'être utile à ses semblables (s'il peut concilier deux desseins si opposés, son plaisir en sera doublé), fournir pour l'avenir à ses ennemis une arme terrible contre lui.

En janvier 1813, en effet, le 9e numéro du *Philanthrope*, journal fondé en 1811 par le quaker William Allen, publiait, remanié par le directeur, un morceau de Lamb, les fameuses *Confessions d'un Ivrogne*. L'auteur y trace un sombre tableau des effets désastreux produits sur lui par une passion funeste ! et le fait de traits si précis, si particularisés et circonstanciés, qu'il ne pouvait manquer de passer pour un aveu sincère et repentant arraché à une victime lamentable. Lamb dut se réjouir intérieurement de fournir, en guise de *tract* en faveur d'une œuvre de tempérance, cette composition qui, sous couleur d'être une effusion sincère, est avant tout une œuvre d'imagination où quelques données de la réalité sont grossies, noircies pour la circonstance. C'était un bon tour joué à ces philanthropes de profession qui ont toujours excité sa verve moqueuse. Le jeu, pourtant, était dangereux. Il aura lieu de s'en apercevoir plus tard lorsque, en 1822, la *Quarterly Review* se fera un malin plaisir de citer l'article avec des commentaires très désobligeants sur son auteur. C'est là l'inconvénient d'un talent qui donne trop de vraisemblance à ses fictions autobiographiques.

Cette même année 1813, outre un prologue que Lamb écrit pour la tragédie de Coleridge, *Remorse*, voit encore paraître son premier article sur Christ's Hospital, publié par le *Gentleman's Magazine*, son unique contribution à ce périodique. C'est un tribut de reconnaissance à sa vieille école. Une polémique s'était engagée sur un abus commis par les gouverneurs. Ils avaient admis au bénéfice de la fondation le fils d'un clergyman dont le revenu s'élevait à douze cents livres. Dans la discussion que ce fait souleva la charte de l'école dut être mise sur le tapis. Le recrutement des boursiers devait-il se faire dans les classes inférieures ? L'institution avait-elle pour but d'assurer une éducation libérale aux enfants de bonne famille dont les parents n'avaient pas, ou n'avaient plus, les moyens de les faire instruire ? Lamb attribue la tenue morale, la dignité des élèves de Christ's Hospital à une infusion de fils de *clergymen*. Il distingue cette maison, à laquelle on est si fier d'avoir appartenu, des autres établissements charitables. C'est un panégyrique qu'il écrit. Le parti-pris de n'envisager que le bon côté des choses prive le morceau de beaucoup de son intérêt. Cette particularité aura cet avantage de laisser inexploité, pour le temps de sa manière plus achevée, le sujet de ses souvenirs d'écolier. Alors il prendra texte de cet article d'un certain Mr. Lamb pour railler, sous son pseudonyme d'Elia, ce bon condisciple qui est trop décidément optimiste. L'essai, tel qu'il nous est parvenu, a subi quelques remaniements dûs au bon goût de l'auteur lorsqu'il réunit en volume ses productions éparses. Un début d'actualité a été supprimé, ainsi qu'un passage où Lamb, oublieux du principe posé par lui dans plus d'une de ses lettres, qu'il ne faut pas louer une chose au détriment d'une autre, insiste un peu brutalement, avec le souci d'établir un contraste, sur le caractère bas des enfants des écoles de charité ordinaires. Il a ajouté plusieurs pages de souvenirs davantage précisés. Il y oppose les « hellénistes » aux « élèves de mathématiques », les futurs universitaires aux futurs marins. On y reconnaît mieux la note à laquelle Elia nous a accoutumés. Ces pages jurent même un peu, par des critiques qui contiennent le germe du second essai, avec le ton purement élogieux du reste du morceau, qui flaire le prospectus. On est assez étonné de constater ici l'absence de cet humour qui fait le charme suprême des essais d'Elia. La langue, par exemple, a son originalité non méconnaissable.

A quelle production travaillait-il donc en cet hiver de 1813 dans cette pittoresque mansarde qu'une lettre de Mary (1) nous laisse entrevoir ? Tout le passage vaut d'être lu. Il est instructif à plus d'un égard.

> « Il y a à peu près trois ans, agacés par les cris d'un chat qui semblaient venir des mansardes voisines des nôtres et séparées seulement des nôtres par une porte fermée à clef de l'autre côté de la chambre de mon frère, qui était la petite chambre en haut de l'escalier de la cuisine, nous fîmes forcer la serrure et sortir le pauvre minet de derrière un panneau du lambris et il vit chez nous depuis lors, car la reconnaissance nous obligeait à le garder, puisqu'il nous avait fait découvrir quatre pièces sans occupant, sans propriétaire, et petit à petit nous avons pris possession de ces appartements vacants, d'abord en y tendant des cordes à sécher le linge, puis en transportant le lit de mon frère dans une de ces chambres plus commode que la sienne ; et, l'hiver dernier, mon frère étant dans l'impossibilité de poursuivre un travail qu'il avait commencé à cause d'aimables interruptions du fait d'amis qui avaient plus de loisirs que lui, je lui persuadai qu'il pourrait écrire sans être dérangé dans une de ces chambres, car il n'y pourrait entendre le bruit du marteau de la porte, ni entendre répondre qu'il n'était pas chez lui, ce qui ne manquait jamais de lui faire crier qu'il était là et de faire prendre la pauvre servante en flagrant délit de mensonge. Là, dis-je, il pourrait être, presque réellement absent de chez lui. Aussi j'installai un vieux foyer, et je lui fis du feu dans la plus grande de ces mansardes, et j'y portai sa table et une chaise, et je lui dis d'écrire dare-dare et de se considérer comme aussi seul que s'il se trouvait dans un logis au milieu de la plaine de Salisbury ou de tout autre lieu vaste et désert où il pouvait compter que peu de visiteurs viendraient troubler sa solitude. Je le laissai fort enchanté de sa nouvelle acquisition, mais, au bout de quelques heures, il redescendit, la mine affreusement longue. Il ne pouvait rien faire, disait-il, avec la nudité de ces murs blanchis

---

(1) Lettre de Mary (2 nov. 1714) à Barbara Betham. C'était la sœur de Miss Betham, auteur du *Lay of Marie*. Elle avait quatorze ans.

devant les yeux. Il ne pouvait écrire dans cette triste prison vide de meubles.

« Le lendemain, avant son retour du bureau, j'avais réuni divers bouts de vieux tapis pour couvrir le plancher ; et, pour rompre un peu la monotonie des murs nus, je les tapissai de quelques vieilles estampes qui ornaient la cuisine ; et, après dîner, vantant beaucoup les améliorations que j'avais faites, je menai encore Charles à son nouveau cabinet. Une semaine de grande activité suivit. Mon frère et moi nous couvrîmes presque complètement les murs d'estampes, et, dans ce but, il coupa toutes les gravures des livres de sa vieille bibliothèque, venant à tout bout de champ me demander la permission de dépouiller encore un malheureux auteur, ce qu'il ne pouvait, vous le savez (ajoute-t-elle plaisamment à sa jeune correspondante), sans ma permission, car je suis son aînée. On n'en finissait pas de coller, de tenir conseil sur tel ou tel portrait, et pour savoir où les suites de gravures prises dans Ovide, Milton et Shakespeare, feraient le mieux et dans quels coins obscurs des auteurs d'un rang humble seraient autorisés à conter leur histoire. Tous les livres livrèrent leurs richesses, sauf un, une traduction de l'Arioste, une suite délicieuse de vingt-quatre gravures auxquelles j'avais assigné une place bien en vue ; quand voilà que, au moment où les ciseaux allaient faire leur œuvre, nous vîmes qu'une partie du poème était imprimée au dos de chaque image ! Quel cruel désappointement ! Pour finir cette longue histoire à propos de rien la pauvre mansarde méprisée est aujourd'hui appelée la salle des estampes et c'est là que nous nous tenons le plus souvent. »

Vous souriez en surprenant ces deux grands enfants dans leur innocente intimité. La sœur aînée, raisonnable, soucieuse de voir son frère content et surtout appliqué à son travail, y déploie toute son ingéniosité, et lui, avec son penchant à l'indolence, lui qui tout à l'heure, oubliant qu'il venait de pester contre les importuns, les appelait alors qu'on leur refusait sa porte, incapable qu'il était de résister à l'attrait de perdre son temps avec eux, il saute maintenant sur ce nouveau prétexte à reculer le travail intellectuel si ardu, il s'active pendant une semaine entière à coller des images sur ses murs. La bonne semaine de répit ! L'œuvre terminée, on se le figure poussant un soupir plus de regret que de contentement. Les plaisanteries avaient roulé à propos de ces fameuses gravures ! Il n'aimait pas les éditions illustrées. Que n'a-t-il fait de ces scènes un essai d'Elia avec une classification des divers auteurs de cette originale galerie suivant leurs mérites divers, accompagnée d'aperçus ingénieux comme il en savait trouver ! Quant à l'aspect artistique de la mansarde ainsi décorée, on se le figure sans trop de peine. Par là on peut juger du reste du logis. Combien ces gens étaient simples !

On excuse son manque d'empressement à s'asseoir à sa table de travail. Sa journée était déjà faite quand il fallait donner un nouvel effort. A certains moments il est au bureau neuf heures par jour (1). Après avoir peiné à son pupitre jusqu'à près de quatre heures de l'après-midi, il lui faut dîner en mettant les bouchées doubles et courir se remettre à la tâche (2). Dans de telles conditions il n'est pas question d'écrire la moindre ligne. Tout ce qu'il peut faire, c'est de lire. Il lit en ce moment l'*Excursion* de Wordsworth qui vient d'être livrée au public. Il trouve le temps d'écrire à Wordsworth d'assez fréquentes lettres au sujet de sa nouvelle œuvre. Les paysages champêtres, qu'elle lui remet sous les yeux, s'effaçaient presque de son esprit, car cette année-là il n'avait fait que les entrevoir dans une récente promenade à Harrow et une journée passée sur les bords de la Tamise (3). L'antagonisme plaisant entre l'amant de la ville et l'amant de la campagne continue. La lecture des poèmes a inspiré à Mary cette remarque que, d'après le système de Wordsworth, « il était douteux que l'habitant des villes eût une âme à sauver. » Lamb écrira un article sur l'*Excursion*, mais seulement en octobre, pendant son mois de congé. Et alors la tâche est d'autant plus pénible qu'on en a perdu l'habitude. Il écrit avec beaucoup de difficulté (4) et c'est à peine s'il peut s'astreindre à écrire pendant une heure de suite.

Enfin l'article paraît dans le numéro d'octobre de la *Quarterly Review*. Lamb avait redouté les remaniements de Gifford, mais il ne s'attendait pas à trouver son morceau dénaturé à ce point. « Je n'ai jamais de la vie été plus dépité que quand je l'ai lu (5). Je ne puis vous donner la moindre idée de ce qu'il en a fait. Il a changé la langue d'un bout à l'autre. Quelque inadéquat au sujet que fût le morceau, c'était, sous le rapport de la composition, le plus joli morceau de prose que j'eusse jamais écrit : et c'est ce que disait ma sœur. Ce charme, s'il existait, s'en est allé tout entier ; plus d'un tiers de la substance a été retranché, et cela non pas tout en un endroit, mais *passim*, de façon à faire de l'ensemble le dernier des galimatias. Chaque chaude expression a été changée en une autre d'une froideur révoltante » ; et de nouveau ; « Chaque jolie expression (je sais qu'il y en avait beaucoup), chaque chaude expression (il n'y avait pas autre chose), est rendue vulgaire et glacée ». Et en effet, c'est à peine si çà et là nous retrouvons l'originalité de Lamb dans ce morceau de critique au ton placide, à l'allure parfois assez froidement oratoire, aux citations souvent introduites gauchement, alors qu'il « les avait, dit-il, tissées dans le texte. » S'il produit péniblement, il sait qu'il est « fort sur la prose — les vers il les laisse à plus fort que lui. »

---

(1) Bien entendu, c'étaient là des heures supplémentaires payées.

(2) *Letter to Wordsworth*. Sept. 19, 1814.

(3) *Letter to Wordsworth*. Aug. 14, 1814.

(4) *Letter to Wordsworth*. 1814. Commençant : *Your experience about tailors*. Apparemment d'octobre.

(5) *Letter to Wordsworth*. 1814. Commençant : *I told you my review...*

La même année, dans le numéro du 4 décembre du *Champion* paraissait le morceau intitulé *Sur la Mélancolie des Tailleurs* et signé « Burton jeune ». Cela affecte d'être une dissertation en forme avec étalage d'érudition. L'auteur y fait sérieusement des suppositions absurdes. Quelques traits d'observation viennent donner à l'ensemble une suffisante plausibilité. Ce qui a surtout tenté Lamb c'est l'occasion d'exploiter quelques équivoques peu neuves d'ailleurs auxquelles prêtent certains termes du métier de tailleur. C'est de l'esprit comme pouvait en faire un journaliste chargé des entrefilets spirituels. Ses lettres badines, moins cherchées, plus de primesaut, sont plus pleines de fantaisie variée et bien plus jolies.

Lamb semble à ce moment avoir souffert d'une dépression profonde. Toute activité lui pèse. Ses plaintes de son métier de commis commencent à éclater et à se répéter fréquemment : « Je suis éreinté,.. sans courage. Mes esprits sont abattus » (1). L'idée d'ajouter quelque chose à ses occupations harassantes l'effraie. Mary ne s'est-elle pas avisée d'offrir les services de son frère à Miss Betham ? Ils ont lu ensemble le manuscrit du *Lay of Marie* (2). Charles examinera ce manuscrit : il a l'œil pour trouver des fautes dans un manuscrit qui a passé par beaucoup de mains judicieuses. Il corrigera les épreuves. Que Miss Betham ne s'inquiète pas à l'idée de trouver en Charles un censeur sévère. « Il est même timide, il balbutie et c'est à peine s'il peut parler par modestie et peur de faire de la peine quand il se trouve placé dans cette sorte d'office. « Mais Charles se révolte (1) : « Ma tête, écrit-il à Miss Betham, est dans un tel état à cause de mon incapacité pour les affaires (c'était son tourment de se croire un mauvais commis) que je sens pour certain qu'il est de mon devoir de ne pas entreprendre la moindre bagatelle en supplément. Je ne sais guère comment je puis y tenir. J'ai essayé d'obtenir quelque allègement en expliquant ma santé, mais sans grand succès. Nul ne saurait dire à quel point je suis malade, parce que cela ne se trahit pas sur l'extérieur de mon visage, mais se tient sous mon crâne, profond et invisible... N'allez pas me croire plus mal que je ne suis. Je suis décidé à ne pas me laisser abattre, mais à renoncer plutôt à mon métier et à les amener à m'allouer un rien pour mes services passés. » Jusqu'à quel point Lamb pensait-il ce qu'il disait là ? N'exagère-t-il pas et son malaise et son dégoût de sa vie de commis et aussi l'imminence de sa retraite anticipée ? Ces plaintes vont désormais revenir si souvent qu'il faut bien croire que la vie à laquelle il était condamné lui était à charge. D'autant plus grand son mérite d'avoir su écouter les conseils de la sagesse, dictés surtout par le souci du bien-être de sa sœur Mary.

---

(1) *Letter to Wordsworth*. Sept. 19, 1814.

(2) Dans une lettre à Southey, du 16 mai 1815, Lamb déclarera qu'il trouve ce poème « délicatement joli quant au sentiment, etc. »

Et, quoi qu'il fasse pour elle, toujours ce reproche vient l'assaillir qu'il pourrait faire mieux encore. Mary va de rechute en rechute.

> « Je suis forcé de répondre à votre lettre, écrit-il à Miss Hutchinson (2), sœur de Mrs. Wordsworth, car Mary est malade et absente du logis depuis il y eut hier cinq semaines. Elle m'a laissé bien seul et malheureux. Je vais et viens, mais on n'a de repos qu'au coin de son feu, et pour moi il n'y a plus là de repos. J'espère que la plus mauvaise moitié est passée, et je me raidis autant que je peux. Elle a commencé à montrer quelques symptômes favorables. Le retour de son mal a été effroyablement prompt cette fois, avec à peine six mois d'intervalle.

---

(1) Ce n'est pas qu'il soit moins obligeant que Mary. Il ne donne pas là une pure excuse. Quand il s'agissait de faire plaisir, jamais il ne marchanda sa peine. N'est-ce pas vers le même temps, pendant le rude hiver de 1814 qu'il fit avec Mary, par les froids les plus rigoureux, un long trajet pour aller voir Leigh Hunt dans sa prison. (Leigh Hunt, *Autobiography*.)

(2) *Letter to Miss Hutchinson*, Oct. 19, 1815.

J'ai presque peur que ce n'ait été le mauvais sang que je me fais au sujet de l'East India House qui a été en partie la cause de sa maladie, mais on s'en prend toujours à la cause qui vous tombe sous la main ; et bien probablement elle vient de quelque cause où nous ne pouvons rien et que nous ne pouvons conjecturer. Cela prélève de grosses tranches sur le temps, le peu de temps, que nous aurons à vivre ensemble. Je ne sais si la fréquence de ces maladies ne pourra pas m'aider à mieux supporter sa mort que si nous n'avions pas de séparations partielles. Mais je ne veux pas parler de mort. Je veux m'imaginer que nous sommes immortels, ou bien oublier que nous sommes tout autres. Par la grâce de Dieu, dans quelques semaines nous pouvons nous trouver prenant notre repas ensemble ou assis au premier rang du parterre de Drury Lane, ou faisant notre promenade du soir devant les théâtres, pour en regarder l'extérieur au moins, sinon pour être tentés d'y entrer. Alors nous oublions que nous sommes attaquables ; nous sommes pour le moment aussi forts que des rocs. »

— Et, jouant sur le nom de Lamb, qui veut dire agneau, il finit avec un sourire triste : « Aux agneaux tondus Dieu mesure le vent.» Ce mélange de pathétique, d'évocation d'humbles joies et d'esprit, combien plus approchant il est des séductions complexes d'Elia que des morceaux comme *la Mélancolie des Tailleurs* que l'on a rencontrés tout à l'heure !

CHAPITRE VII

ARRÊT DANS LA PRODUCTION

(1815-1820)

« C'est au commencement de l'année 1815 que j'eus le bonheur de connaître personnellement Mr. Lamb, » écrit Talfourd, son premier biographe. Talfourd était alors un jeune homme de vingt ans, habitant Inner Temple Lane, où il étudiait chez un *Special Pleader*, sorte d'avocat consultant, dont le cabinet était voisin de l'appartement habité par Lamb et sa sœur. Les quelques essais et poèmes de Lamb lui avaient été signalés par Barron Field (1) et il fut pris d'une curiosité de connaître l'auteur de *Rosamund Gray*. « Le commencement de l'année nouvelle, écrit-il, m'apporta cette satisfaction ; je fus invité à me rencontrer avec Lamb à un dîner chez Mr. William Evans, d'India House..., et qui était propriétaire du *Pamphleteer*, où j'avais publié quelques menus articles. » Retenu par ses occupations, Talfourd ne peut arriver qu'à dix heures. « Lamb se préparait à partir, mais il resta encore une demi-heure pour m'être agréable et puis m'accompagna jusqu'à notre résidence commune, le Temple. »

Talfourd fait alors un portrait de Lamb, sans doute « quelque peu idéalisé, selon la remarque d'Ainger, par le tempérament poétique » de son auteur, mais qui, dans ses grands traits tout au moins, concorde assez bien avec l'eau forte faite, d'après nature, par Brook Pulham, en 1825, et qui, de l'avis des biographes, donne de son aspect l'idée la plus fidèle.

---

(1) Barron Field était un des intimes de Lamb. Son père était médecin de Christ's Hospital. Il avait un frère collègue de Lamb à India House. Barron Field collaborait au *Reflector*.

> « Il me semble le voir encore devant moi tel qu'il m'apparut alors et tel qu'il demeura, presque sans le moindre changement perceptible pour moi, durant les vingt années qui suivirent et auxquelles sa mort mit fin. Une charpente si frêle qu'il semblait qu'un souffle allait la renverser, sous l'habit noir du clerc, était surmontée d'une tête de la forme et de l'expression les plus nobles et les plus charmantes. Ses cheveux noirs bouclaient fort autour d'un front développé ; ses yeux, d'un brun adouci (1), scintillaient d'une expression changeante, quoique le sentiment dominant fût triste ; et le nez légèrement aquilin et aux ailes délicatement découpées, avec le contour inférieur du visage d'un ovale régulier, complétait une tête bien plantée sur les épaules et qui donnait de l'importance, et même de la dignité, à une tige minuscule, immatérielle. Qui décrira sa physionomie — saisira sa douceur frémissante — et la fixera à jamais en des mots ? Il n'y a pas de mots, hélas ! qui répondent au vrai désir de l'amitié. La pensée profonde en lutte avec l'humour ; des traits, marqués par la souffrance, épanouis en une gaieté cordiale ; et un sourire d'une douceur pénible. Voilà qui présente à l'esprit une image qu'il peut aussi peu décrire qu'oublier. Son air et son maintien personnels sont assez bien caractérisés par ce qu'il dit lui-même de Braham dans une de ses lettres à Manning — « un composé du juif, de l'honnête homme et de l'ange. »

Philarète Chasles, qui dit avoir rencontré Lamb chez l'imprimeur Valpy en 1818, le décrit dans des termes si identiques qu'on croirait voir une reproduction, légèrement démarquée, du portrait tracé par Talfourd, et poussée dans le détail précis par quelques touches empruntées à Leigh Hunt.

Il voit entrer « un petit et vieux bonhomme noir ».

> « On ne voyait de lui qu'une tête, puis de larges épaules, puis un torse délicat, et enfin deux jambes fantastiquement déliées et presque inapercevables. Il avait un parapluie vert sous le bras et un très vieux chapeau sur les yeux.
>
> « L'esprit, la douceur, la mélancolie et la gaieté jaillissaient par torrents de cette physionomie extraordinaire. Dès que vous l'aviez vue, vous ne regardiez plus ce corps ridicule ; il vous semblait que quelque chose de purement intellectuel était devant vous, dépassant la matière,

---

(1) Mrs. Balmanno (*Pen and Pencil*, 1858) dit qu'ils étaient gris. On sait combien il est difficile de déterminer la couleur si changeante des yeux.

brillant à travers la forme, s'extravasant comme la lumière et débordant de toutes parts. Il n'y avait ni santé, ni force, à peine une réalité anatomique suffisante, dans ces pauvres petits fuseaux entourés de bas de filoselle chinée, et terminés par des pieds inouïs chaussés de larges souliers, lesquels posés à plat s'avançaient lentement sur le sol à la façon des palmipèdes ! Mais on ne voyait rien de ces singularités ; on ne faisait attention qu'à un front magnifiquement développé sur lequel se bouclaient naturellement des cheveux d'un noir lustré, à de grands yeux tristes, à l'expression d'une large prunelle brunâtre et liquide, à l'excessive finesse des narines, sculptées avec une délicatesse dont je n'ai pas vu d'autre exemple, à la courbe d'un nez très semblable à celui de Jean-Jacques dans ses portraits. Tout cela, l'ovale noblement allongé du visage, les contours exquis de la bouche et la belle position de la tête, prêtaient de la dignité, et la plus haute de toutes, la dignité intellectuelle, à cette organisation débile et disproportionnée. »

Talfourd est plus discret et en même temps plus vrai. Qu'importe ce corps. On ne le voyait pas. Pourquoi insister pour nous mettre sous les yeux ce que nous n'aurions pas pensé à regarder dans un tête à tête avec l'homme ?

Talfourd, pour retourner à son récit, fait donc route avec son nouvel ami.

« Il prit mon bras, continue-t-il, et nous rentrâmes au Temple, Lamb bégayant de jolies remarques le long du chemin ; et, quand nous arrivâmes à son escalier, il me retint avec une insistance qui ne souffrait pas de refus et nous montâmes au dernier étage, où une vieille servante choyée, appelée Becky, était prête à nous recevoir. Nous fûmes bientôt installés auprès d'un bon feu ; devant nous de l'eau bouillante et ses accessoires meilleurs ; et Lamb voulut que je restasse avec lui tandis qu'il fumerait une pipe... Combien de fois la pipe et les verres furent remplis, je n'entreprendrai pas de le révéler ; mais je n'oublierai jamais la conversation : bien que la première, elle fut plus solennelle et d'un ton plus élevé qu'aucune autre que j'eus depuis dans tout le cours de notre amitié. Comment elle prit cette tournure entre deux étrangers, dont l'un était un enfant de moins de vingt ans, je ne saurais le dire ; mais ce fut ainsi. Nous discourûmes alors de la vie et de la mort, et de notre attente d'un monde au delà du tombeau. Lamb parlait de ces mystérieux sujets avec la piété la plus simple, mais il disait son attachement passionné à la vie — à toutes les choses accoutumées et bien connues — et son frisson d'appréhension (non d'épouvante) à la pensée de ce qui nous attend, qu'il a si finement noté dans sa *Veillée du Jour de l'an*, des années après. Il était deux heures avant que nous nous séparâmes, et Lamb m'invita cordialement à renouveler ma visite quand il me plairait. »

Talfourd devient un des fidèles habitués des mercredis. Par lui et par Proctor, qui fit la connaissance de Lamb en 1817, nous savons quels étaient les hôtes habituels de ces réunions amicales. C'était Hazlitt, causeur brillant et incisif, quand la susceptibilité de son caractère difficile ne le tenait pas éloigné du foyer de son meilleur ami. Lamb le traitait d'égal à égal et avec lui il discutait volontiers. C'était Leigh Hunt dont le génie a quelque rapport avec celui de son hôte, par sa grâce souriante et son pathétique sans prétention, par son égotisme même, n'était que son égotisme est enclin à se faire quelque peu encombrant, tandis que la familiarité de son style frise parfois la vulgarité. Gai, vif, exubérant, le vin de son esprit, au rapport d'Hazlitt, enivrant ceux qui l'approchaient, on devine si Lamb était tenté de faire assaut d'esprit avec lui. C'était parfois Wordsworth, vis à vis de qui Lamb était respectueux. On se figure Wordsworth raide, concentré, froid, réservé, recevant les hommages que lui faisait attendre la conscience de son génie. Coleridge présent, on écoutait son éloquence généreuse qui embellissait tous les sujets « depuis la métaphysique la plus subtile jusqu'à la politique du *Courier* ». Il disait les bizarreries du livre de la Duchesse de Newcastle ou les beautés de la tragédie grecque. Il citait Kant et Thomas d'Aquin. Que ne touchait-il pas? Lamb, le plus souvent déférent, était parfois espiègle, témoin ce soir où, Coleridge lui demandant s'il l'avait jamais entendu prêcher : — Mais je ne vous ai jamais entendu faire autre chose, jaillit la malicieuse réponse. Godwin aussi écoutait, à moins qu'il ne dormît, à ce que méchamment prétend Hazlitt ; l'alternative était qu'il endormît les autres, ajoute ce même esprit caustique. Plusieurs se demandaient sans doute si c'était bien là le grand Godwin de la *Justice politique*. Mais quelques-uns de ses plus fervents disciples étaient là et se rappelaient qu'il les avait jadis enthousiasmés avec son chimérique système politique fondé sur la raison souveraine, ignorant la passion, écartant gouvernement, loi, propriété, comme restrictions à la liberté et obstacles au progrès. Nul n'eut jamais moins l'air d'un homme de génie. L'écrivain aujourd'hui encore attachant dans son roman de *Caleb Williams* était un pauvre causeur. Avec un ou deux interlocuteurs pourtant il savait être agréable. Il avait lu les vieux auteurs et montrait une juste appréciation de Donne et de Ben Jonson. Ici il dut plus d'une fois inviter les provocations des gens habiles à l'escrime des mots qu'encourageait sa lenteur à la riposte. Son hôte demeurait courtois vis à vis de cet aîné à l'expression majestueuse ou, s'il le traitait en ami, du moins était-ce « avec une nuance ».

Il y avait encore Henry Crabb Robinson, avocat, le fréquent amphitryon des hommes de lettres, apportant une expérience variée, lui qui avait voyagé, connu Gœthe et M^me^ de Stael, été correspondant du *Times* sur l'Elbe et en Espagne pendant les campagnes de 1807 et de 1808 ; Porson (1), l'helléniste à la tenue négligée, ennemi des façons mondaines, trop ami du vin, et dont la conversation spirituelle et variée était charmante ; le mélancolique Charles Lloyd « discourant de la destinée, du libre arbitre, de la prescience absolue » avec une logique sévère, ou précisant les résultats de son observation minutieuse et de son analyse, pénible à force d'être poussée ; Basil Montague, le philanthrope, dont la maison, dans Bedford Square, était à son tour le lieu de réunion de la société littéraire (2), toujours anxieux d'entendre Coleridge et qui avait beaucoup à dire sur Bacon, dont il allait jusqu'à pallier les défaillances morales les plus criantes ; John Thelwall, le citoyen Thelwall, doctrinaire en politique, au goût large en matière littéraire, capable de faire valoir le drame et la poésie par un débit travaillé, et de parler littérature avec passion, sinon avec nouveauté, sa superbe assurance à développer, en véritable autodidacte, des lieux communs, pour lui pleins de fraîcheur, bien faite pour appeler une joie malicieuse dans l'œil de Lamb, qui cependant lui pardonnait beaucoup en considération de sa droiture, de sa probité d'esprit et de son dévouement à la cause de la vérité et de l'amitié ; Kenney, l'auteur dramatique, qu'une affection nerveuse faisait ressembler à un échappé des petites maisons ; Holcroft (3), autre auteur dramatique, romancier, de plus, et traducteur, marié à la fille de Mercier du *Tableau de Paris*, homme énergique, laborieux, irascible, par exemple, mais « le plus franc, le plus droit, le plus sincère » du monde (1); Proctor, très versé dans le drame élisabéthain et jacobéen, auteur, sous le nom de Barry Cornwall, de ces *Scènes dramatiques* dont Lamb, qui, apparemment, les avait inspirées, disait, ami intrépide, que, « s'il les avait trouvées dans la collection Garrick au British Museum, il ne leur aurait pas refusé une place dans ses *Spécimens dramatiques* », — homme facile, qui aimait pour ainsi dire tout le monde et que tout le monde aimait, obligeant et serviable, découvrant d'instinct le mérite nouveau et se plaisant à décerner l'éloge; Sheridan Knowles, qui, sans lectures, ancien acteur, avait, « en écoutant les battements anxieux de son cœur » (2), sans se soucier des modèles, ni des règles, suivi le chemin de la vérité et de la simplicité, et produit sa belle tragédie de *Virginius*, — au demeurant le plus simple des hommes et qui partageait son temps et ses affections entre ses intrigues de pièces et sa canne à pêche, moderne Isaac Walton bien fait pour plaire à Lamb; Payne Collier, le critique de Shakespeare, versé dès son enfance dans l'ancienne littérature anglaise et que Lamb dut pousser vers les moins connus des poètes élisabéthains, avec lesquels son *Décaméron poétique*, publié en 1820, révèle une familiarité remarquable, — homme gai, bon, aimable; Ayrton, directeur de l'Opéra italien en 1817, critique musical fort en avance sur ses contemporains, qu'Hazlitt nomme le Will Honeycomb de la société (3); Talfourd, le futur biographe enthousiaste de Lamb, féru de littérature, et dont les faux brillants croient sans doute imiter le pur diamant d'Elia; le capitaine Burney, frère de Miss Burney, l'auteur d'*Evelina*, ancien compagnon de Cook, toujours jeune par la gaieté, moins fréquent visiteur que son fils Martin, l'obligeant, le dévoué Martin, que Lamb traitait avec la familiarité d'un frère; Manning, pour qui il se montrait affectueux; Barron Field, juge, ancien camarade de Christ's Hospital; l'incomparable Rickman; le naïf G. Dyer; Clarkson, l'anti-esclavagiste; le gros et jovial

---

(1) Ceci est rétrospectif, car Porson mourut en 1808.

(2) C'est à sa porte que, dans *Oxford in the Vacation*, le distrait G. Dyer va frapper deux fois de suite.

(3) Rétrospectivement encore. Holcroft meurt en 1809. (*Letter to Manning*. March 28, 1809.)

---

(1) *Letter of Elia to R. S. Esq.*

(2) Hazlitt. *Spirit of the Age*

(3) Will Honeycomb est un des membres du Club supposé par Addison rédiger le *Spectator*. Il est l'arbitre des élégances, le mondain.

John Lamb ; l'imposant et courtois Alsager ; le peintre Haydon ; des acteurs : Liston, grave sous le poids des regards de la ville, Miss Kelly, toujours pleine d'entrain, Charles Kemble, chevaleresque et d'une nature aristocratique, Munden, Miss Burrell de l'*Olympia* ; enfin, parfois, des amis du bureau de Charles ou des commis de South Sea House, à qui John était fier de montrer la gloire de son frère !

Aucune prétention. Un bon feu dans un appartement au plafond bas, garni de vieux meubles, tous les murs égayés de la collection des estampes d'Hogarth dans d'étroits cadres noirs. La table de jeu dressée, sur un coin de laquelle une tabatière s'offrait. Ici l'on joue, plus loin l'on cause. Mais le jeu n'a pas cette rigueur qu'imposait la vieille Sarah Battle. Des propos s'échangent entre joueurs et causeurs et bientôt la conversation devient générale. Alors Lamb y prend une part active. « Ses courtes phrases, dit Proctor, produisaient toujours leur effet. Jamais il ne se mêlait à la causerie s'il n'en entendait le sujet ; si la question l'intéressait, il avait tôt fait de s'animer : mais je ne l'ai jamais entendu discuter ni causer pour le plaisir de discuter. Si la question le laissait indifférent, il se taisait. » Rarement causait-on politique. Il arrivait à l'impétueux Hazlitt de se lancer dans de vives appréciations des affaires publiques : un silence accueillait cette sortie et nul ne relevait le gant. Par contre, fréquentes étaient les anecdotes caractéristiques des beaux côtés et des faiblesses de la nature humaine. Certains soirs on riait ou plaisantait, d'autres soirs le ton atteignait une grande élévation.

La vieille servante Becky dresse les victuailles sur une table adossée au mur : viandes froides, agneau rôti ou bœuf bouilli, pommes de terre fumantes et *porter*. La plus calme, la plus sensée, la meilleure des femmes veille à ce que tous les hôtes soient accommodés. C'est d'ailleurs sans aucune cérémonie. Chacun se lève quand il lui plaît et va prendre une tranche de viande et un verre de *porter* : l'animation redouble avec l'arrivée de l'eau chaude qui va servir à confectionner les grogs exhilarants. C'est l'instant critique pour Charles, à qui Mary adresse un regard anxieux quand elle le voit s'en composer un second verre. Il lui répond par un regard de plaisante résignation à une inévitable destinée. Qui pourrait, à ce moment, se montrer sévère envers lui ? Il est radieux : il jouit de cette félicité sociale qu'il voudrait retrouver au Paradis !

Voici une fin de soirée chez Lamb, racontée par Talfourd. « Deux ou trois amis seulement restaient avec Lamb et sa sœur, longtemps après qu'avaient tinté les carillons de minuit ». On discutait la puissance tragique du Dante comparée à celle de Shakespeare. « Dante, dit Talfourd, était à peine connu de Lamb ; car il ne pouvait lire l'original, et il ne connaissait pas encore la noble traduction de Cary ; et Barnes (1) aspirait à la gloire de lui faire entrevoir dans le puissant Italien une grandeur apparentée à celle qu'il avait crue incapable d'être égalée par aucun mortel. Le visage de l'avocat du Dante, alourdi au repos, s'illuminait d'une admiration passionnée comme il citait images, sentiments, dialogues, contre Lamb, qui s'appuyait sur l'immortel Lear et alléguait la suprématie du père redevenu enfant contre tous les Ugolins possibles du monde. Une allusion faite par Lamb à sa propre exposition de Lear, qui avait récemment paru dans un magazine, dirigé par Leigh Hunt, le *Reflector*, changea un peu le cours de son enthousiasme pour l'enflammer davantage et amena un élan d'admiration pour son ami, alors à peine connu du monde, et qui était d'autant plus frappant qu'il formait contraste avec son maintien ordinairement posé. Il me semble le voir encore, se penchant sur la petite table où les bougies se mouraient dans les bobèches ; les poings serrés, les yeux lançant des éclairs et le visage baigné de sueur, criant à Lamb : — Et ne sais-je pas bien, mon garçon, que vous avez écrit sur Shakespeare et sur le Lear de Shakespeare mieux qu'on ne l'a jamais fait au monde et croyez-vous que je ne le dirai pas au monde ? » Cette scène fait voir comment Lamb savait faire passer son propre enthousiasme dans l'âme des hommes les plus froids et les plus calmes. Et ne pense-t-on pas que ce Barnes, qui avait lu l'article de Lamb sur Lear, n'en reconnut bien toute la beauté que lorsque l'auteur lui-même, avec le feu de son regard et la chaleur de sa parole, la lui eut pour ainsi dire soulignée ? S'étonnera-t-on que, avec ce pouvoir fascinateur, il fût si recherché de tout ce qui avait quelque prétention à l'intelligence ?

---

(1) C'était un ancien élève de Christ's Hospital, condisciple de Leigh Hunt. Après avoir été à l'Université de Cambridge, il s'était établi avocat consultant, mais une affection rhumatismale violente l'avait obligé de renoncer à cette profession. Il était, à ce moment, directeur du journal le *Times*.

Hazlitt a raconté tout au long, dans un de ses essais (1), une discussion qui s'éleva dans une de ces soirées. Lamb suggère ce sujet : Quelles personnes souhaiterait-on avoir vues ?

« La question posée, Ayrton dit : « Je suppose que les deux premiers personnages que vous voudriez voir seraient les deux plus grands noms de la littérature anglaise, Sir Isaac Newton et Mr. Locke ? » En cela, Ayrton, comme de coutume, avait compté sans son hôte. Chacun éclata de rire en voyant l'expression du visage de Lamb sur lequel l'impatience était réprimée par la courtoisie. « Oui, les plus grands noms, bégaya-t-il précipitamment, mais ce n'étaient pas là des personnes — pas des personnes » — « Pas des personnes ? » dit Ayrton, d'un air malin et sot en même temps, craignant que son triomphe ne fût prématuré. « C'est-à-dire, repartit Lamb, pas des caractères, vous savez. Par Mr. Locke, et Sir Isaac Newton, vous voulez dire l'*Essai sur l'entendement humain* et les *Principia*, que nous avons encore aujourd'hui. Au delà de la matière de ces ouvrages, il n'y a rien de personnellement intéressant chez les hommes. Mais la raison pour laquelle nous voulons voir quelqu'un en personne, c'est quand il y a quelque chose de particulier, de frappant, dans les individus, que nous ne pouvons apprendre dans leurs écrits et que cependant nous sommes curieux de connaître. Je crois bien que Locke et Newton ressemblaient beaucoup aux portraits qu'en a faits Kneller. Mais qui pourrait peindre Shakespeare ? — Oui, répondit Ayrton, voilà. Alors, je suppose que vous préféreriez, en leur place, le voir lui et Milton ? — Non, dit Lamb, ni l'un ni l'autre. J'ai tant vu Shakespeare, à la scène et chez les bouquinistes, sur les frontispices et sur les cheminées, que je suis absolument las de cette sempiternelle répétition ; et, quant au visage de Milton, je n'aime pas les impressions qui nous en ont été transmises ; il est trop empesé et puritain et j'aurais peur que le levain de sa contenance et la robe et le rabat du précisien ne me fissent perdre un peu de la manne de sa poésie. — Je renonce à deviner, dit Ayrton. »... Lamb alors nomma Sir Thomas Browne et Fulke Greville, l'ami de Sir Philip Sydney, comme les deux preux qu'il éprouverait le plus grand plaisir à rencontrer sur le parquet de son appartement en robe de chambre et en pantoufles et avec qui il aimerait à échanger des amitiés. Là-dessus, Ayrton partit d'un grand éclat de rire et crut que Lamb raillait ; mais, comme personne ne suivit son exemple, il pensa que cela pouvait bien ne pas être si absurde et attendit une explication avec une amusante expression d'incertitude. Lamb alors (autant que je puis me rappeler une conversation qui eut lieu il y a vingt ans) (1)... continua ainsi : « La raison pour laquelle je choisis ces deux auteurs est que leurs écrits sont des énigmes, et qu'ils sont eux-mêmes les plus mystérieux des personnages. Ils ressemblent aux devins de jadis qui faisaient métier d'obscurs conseils et d'oracles ambigus et j'aimerais à leur demander le sens de ce que nul mortel, hormis eux, je le crois bien, ne saurait pénétrer. Prenez le Dr Johnson. Je n'éprouve aucune curiosité, aucune incertitude étrange à son sujet ; lui et Boswell concurremment m'ont assez bien admis dans le secret de ce qui lui a traversé l'esprit. Lui et d'autres écrivains comme lui sont suffisamment explicites ; mes amis, ceux dont je serais tenté de troubler le repos (si cela était en mon pouvoir) sont implicites, inextricables, inscrutables.

---

(1) *Winterslow*, p. 278.

« Quand je regarde cette obscure mais magnifique composition en prose, l'*Hydriotaphia*, il me semble que je regarde dans un abîme profond, au fond duquel se cachent des perles et de riches trésors, ou c'est comme un mystérieux labyrinthe de doute et de spéculation stupéfiante et je voudrais évoquer l'esprit de l'auteur pour qu'il m'y guidât. D'ailleurs, qui ne serait curieux de voir les traits d'un homme qui, ayant lui-même été marié deux fois, souhaitait que l'humanité se propageât comme les arbres !

« Quant à Fulke Greville, il ne ressemble à rien qu'à un de ses propres « Prologues prononcés par le spectre d'un vieux roi d'Ormuz », un personnage véritablement formidable et séduisant. Son style est apocalyptique, cabalistique, un nœud digne d'être dénoué par une telle apparition, et, pour débrouiller un ou deux de ses passages, je consentirais à soutenir l'effet d'une rencontre avec un commentateur si terrifiant ! — Je crains bien, en ce cas, dit Ayrton, que, le mystère une fois éclairci, le mérite ne disparût » ; et, s'adressant à moi, il me murmura l'appréhension que son amitié éprouvait de voir Lamb, tant qu'il persisterait à admirer ces vieux auteurs illisibles, ne jamais devenir un écrivain populaire. »

On mentionna ensuite Donne, dont le sens est souvent inintelligible. Ayrton saisit le volume de ses poésies et lut quatre vers qui n'étaient pas défendables. Mais Lamb, s'emparant du livre, chercha les magnifiques « Vers à sa maîtresse » pour la dissuader de l'accompagner à l'étranger et « les lut, continue Hazlitt, le sang aux joues et la langue balbutiante ». C'est un morceau grand, pathétique et non dépourvu de subtilité — de cet ingénieux qui enchante Lamb dans les sonnets de Sir Philip Sydney. Après avoir passé en revue Chaucer, Boccace, Spenser, Colomb, le Juif-

---

(1) C'était en 1818.

Errant, on arrive à Pope, que Mrs. Reynolds, qui a vu Goldsmith, aurait voulu voir causant avec Patty Blount.

« Je pensais, dit Ayrton, s'adressant brusquement à Lamb, que vous autres de l'Ecole des Lacs, vous n'aimiez pas Pope ? — Nous, ne pas aimer Pope ! mon cher monsieur, vous devez être victime d'une erreur. J'espère le lire et le relire éternellement ! — Eh ! certes, il faut reconnaître que l'*Essai sur l'homme* est un chef-d'œuvre. — Cela se peut, mais j'y jette rarement les yeux. — Oh ! alors, ce sont ses satires que vous admirez ? — Non, non pas ses satires, mais ses épîtres amicales et ses compliments. — Des compliments ! Je ne savais pas qu'il en eût jamais fait. — Les plus beaux, dit Lamb, qui furent jamais imaginés par l'esprit de l'homme. Chacun d'eux vaut une fortune viagère, que dis-je, est une immortalité ! Prenez ce superbe compliment à Lord Cornbury (il lit trois de ces compliments), ou bien regardez, continua Lamb, une légère rougeur sur la joue et l'œil brillant, regardez sa liste d'amis de jeunesse (il lit)... Ici la voix lui manqua complètement, et, jetant le livre, il dit : « Pensez-vous que je ne souhaiterais pas avoir été l'ami d'un homme comme celui-là ? »

Passons des longueurs. Aussi bien ne s'agit-il que de préférences de Lamb déjà bien connues par ses déclarations dans ses écrits. Arrivons à ce qui est plus caractéristique de l'homme et de la scène.

« Que pensez-vous de Guy Fawkes et de Judas Iscariote ? » interroge Lamb. Hunt tourna vers lui un œil d'Indien sauvage, mais cordial et plein de gaieté contenue. « Votre très exquise raison ? » répéta-t-on de tous côtés ; et Ayrton pensa que Lamb s'était bel et bien empêtré. « Mais je ne puis m'empêcher de penser, répliqua celui-ci, que Guy Fawkes, ce pauvre épouvantail annuel de paille et de chiffons, est un honnête homme indignement traité. Je donnerais quelque chose pour le voir assis, pâle et émacié, entouré de ses mèches et de ses barils de poudre, et attendant le moment qui devait le transporter au Paradis pour son sacrifice héroïque ; mais, si j'en dis plus long, ce diable de Godwin en tirera quelque chose. Et quant à Judas Iscariote, ma raison est différente. Je voudrais bien voir le visage de celui qui, ayant mis la main au même plat que le Fils de l'Homme, put ensuite le trahir. Je ne puis concevoir une chose pareille ; je n'ai jamais non plus vu aucune peinture (pas même celle très belle de Léonard de Vinci) qui m'en donnât la même idée. — Vous en avez dit assez, Mr. Lamb, pour justifier votre choix... — Il n'y a qu'un autre personnage auquel je puisse penser après cela, continua Lamb ; mais sans mentionner un nom qui jadis revêtit un semblant de mortalité. Si Shakespeare entrait dans cette chambre, nous nous lèverions tous pour aller au devant de lui ;

> mais si cette personne entrait, nous nous prosternerions tous et nous essaierions de baiser le bord de sa robe. »

Cette conversation ne nous présente pas certes Lamb sous un jour nouveau. C'est bien l'homme que nous connaissons par ses lettres, par ses essais, épris du paradoxe, cédant volontiers au plaisir d'étonner et y parvenant avec toutes les ressources d'une exquise subtilité, capable d'enthousiasme sincère et en qui vibre une âme d'artiste.

Une autre scène de la même époque va maintenant nous offrir un tout autre aspect de Charles Lamb. C'est un souper qui réunit chez le peintre Haydon (1), le 28 décembre 1817, Wordsworth, Keats et Lamb.

> « Lamb, raconte Haydon, devint excessivement gai et exquisement spirituel, et sa drôlerie, au milieu des intonations solennelles de l'éloquence de Wordsworth, était comme le sarcasme et l'esprit du fou dans les intervalles de la douleur de Lear. Il fit un discours et me proclama absent et les fit boire ma santé. « Dites donc, vieux poète des lacs, gredin de poète, pourquoi appelez-vous Voltaire ennuyeux ? (2) » Nous défendîmes tous Wordsworth et nous affirmâmes qu'il y avait un état d'esprit où Voltaire était ennuyeux. « Eh bien, dit Lamb, à la santé de Voltaire — le Messie de la nation française, et bien celui qu'il lui fallait. »
>
> « Puis, dans une veine plaisante indescriptible, il m'injuria pour avoir mis dans mon tableau la tête de Newton — « un gaillard, dit-il, qui ne croyait rien qui ne fût aussi clair que les trois côtés d'un triangle. » Et alors lui et Keats tombèrent d'accord qu'il avait détruit toute la poésie de l'arc en ciel en le réduisant aux couleurs du prisme. Il n'y avait pas moyen de lui résister et nous bûmes tous « à la santé de New-

---

(1) Ce Haydon, peintre d'histoire, eut une carrière mouvementée, peu heureuse et dont le dénouement fut tragique. Il ne put réussir à forcer les portes de l'Académie Royale et mit son talent réel de controversiste au service de son pinceau. Tout cela en vain. Deux fois il exposa une de ses œuvres en rivalité avec l'exposition officielle et fut flatté par l'afflux des visiteurs. Une troisième tentative du même genre fut un complet insuccès. Un contraste insultant l'abattit. A côté, l'exhibition de Tom Pouce faisait florès. L'artiste, écrasé sous le ridicule, se suicida.

(2) Allusion à un passage de l'*Excursion* où Candide, dont un exemplaire est trouvé dans la maison du Reclus, est déclaré « l'ennuyeuse production du cerveau d'un railleur ». Hazlitt avait protesté dans son article sur l'*Excursion*. Quant à Lamb, à ce propos, il avait écrit à Wordsworth, entre autres choses : « J'ai essayé de lire Candide il y a un an et je n'ai pu, rebuté par l'ennui. » *Letter to Wordsworth*. Sept. 19, 1814.

ton et à la confusion des mathématiques. » C'était un plaisir de voir la bonne humeur avec laquelle Wordsworth se prêtait à toutes nos bouffonneries et riait comme le plus fou.

« A ce moment, d'autres amis vinrent se joindre à nous, entre autres le pauvre Ritchie, qui partait pour pénétrer par le Fezzan jusqu'à Tombouctou. Je le présentai à tous comme « un gentleman partant pour l'Afrique ». Lamb sembla n'y faire aucune attention ; mais tout à coup il cria d'une voix de stentor : « Quel est le gentleman que nous allons perdre ? » Nous bûmes alors la santé de la victime, Ritchie tout comme les autres.

« Le matin de cette journée charmante, un gentleman, un parfait étranger, était venu me voir. Il m'avait dit qu'il connaissait mes amis, qu'il était enthousiaste de Wordsworth, et m'avait prié de lui procurer le bonheur d'une présentation. Il m'avait dit qu'il était contrôleur du timbre et avait souvent correspondu avec le poète (1). Je trouvai le procédé sans gêne : mais pourtant, comme cela avait l'air d'un homme bien élevé, je lui dis qu'il pouvait venir.

« Quand nous passâmes prendre le thé, nous trouvâmes là le contrôleur. En le présentant à Wordsworth, j'oubliai de dire qui il était. Au bout d'un instant le contrôleur baissa les yeux, les releva et dit à Wordsworth : « Ne pensez-vous pas, monsieur, que Milton était un grand génie ? » Keats me regarda, Wordsworth regarda le contrôleur, Lamb qui somnolait près du feu se retourna et dit : « Pardon, monsieur, vous avez dit que Milton était un grand génie. — Non, monsieur, j'ai demandé à Mr. Wordsworth s'il n'était pas un grand génie. — Oh, dit Lamb, alors vous êtes un imbécile ! — Charles ! mon cher Charles ! » dit Wordsworth ; mais Lamb parfaitement innocent de la confusion qu'il avait créée, était retourné au coin du feu.

« Après un moment de silence embarrassé le contrôleur dit : « Ne pensez-vous pas que Newton est un grand génie ? » Je ne pus y tenir plus longtemps. Keats se fourra le nez dans mes livres. Ritchie réprima un éclat de rire. Wordsworth sembla se demander : « Quel est ce particulier là ? » Lamb se leva, et, prenant un flambeau, dit : « Monsieur, voulez-vous me permettre de regarder votre développement phrénologique ? » Puis il tourna le dos au pauvre homme, et, à chaque question du contrôleur, il chantait :

Tra la la, Timothée
S'alla coucher tout culotté.

Le fonctionnaire, voyant que Wordsworth ne savait qui il était, dit avec le rire spasmodique contenu de l'homme qui prévoit une victoire assurée : « J'ai eu l'honneur d'échanger quelque correspondance avec vous, Mr. Wordsworth. — Avec moi, monsieur ? dit Wordsworth, non pas que je me souvienne. — Vraiment, monsieur ? je suis contrôleur du timbre ! » Il y eut un silence de mort ; — le contrôleur évidemment pensait que cela suffisait. Tandis que nous attendions la réponse de Wordsworth, Lamb chanta :

---

(1) On se rappellera que Wordsworth était dans l'administration du timbre.

Et lon lon lon
Le chat et le violon.

« Mon cher Charles, » dit Wordsworth. — « Tra la la, Timothée... » chantait Lamb, et puis se levant, il s'écria : « Laissez-moi donc examiner encore une fois les organes de monsieur. » Keats et moi nous poussâmes Lamb dans l'atelier, nous fermâmes la porte et nous nous abandonnâmes à un rire inextinguible. Monkhouse nous suivit et essaya d'éloigner Lamb. Nous rentrâmes ; mais le contrôleur était inapaisable. Nous l'amadouâmes, nous lui fîmes mille amabilités et nous l'invitâmes à souper. Il resta, bien que sa dignité fût gravement offensée. Cependant, comme c'était un bon homme, nous nous quittâmes tous en bons termes et aucun mauvais effet ne suivit.

« Durant tout ce temps-là, jusqu'à ce que Monkhouse eût réussi, nous entendions Lamb qui se débattait dans l'atelier et qui criait de temps en temps : « Quel est donc ce bonhomme ? Laissez-moi examiner ses organes encore une fois ! »

« Ce fut, en vérité, une soirée immortelle, conclut Haydon. Les belles intonations de Wordsworth, comme il citait Milton et Virgile, le regard ardent et inspiré de Keats, l'original étincellement de l'humour léger de Lamb, accéléraient à ce point le courant de la conversation que, de ma vie, je n'ai passé moment plus délicieux. »

La scène étonnante dont le contrôleur fut la ridicule victime et Lamb le triste héros nous présente sûrement un Charles Lamb surexcité par la boisson. Si elle parut du dernier comique à Haydon, maître de maison, qui, pour cette raison, devait être le dernier à s'en amuser, elle nous paraît plutôt folle, inconvenante et en tous points regrettable. Dans tous les traits d'ailleurs que Haydon porte à l'actif de Lamb, à ce souper et à cette soirée mémorables, nous sommes forcé de reconnaître qu'il n'y a pas précisément beaucoup d'esprit ni d'originalité comique. Il y a un débordement d'esprits animaux stimulés par la présence d'un cercle d'hommes dont les uns encouragent cette folie de leur admiration irréfléchie et les autres l'excitent inconsciemment par le contraste de leur tenue grave. L'esprit de contradiction, en effet, n'est pas un des moindres traits du caractère de Lamb. Mais quel abîme entre les traits de soi-disant humour rapportés ici et l'éloge fait en termes délicats de ce même humour dans la conclusion de ce récit. Or, Haydon, n'a noté qu'une exubérance gamine et plus qu'espiègle. L'impression de Keats, moins admirativement indulgente que celle de Haydon, est plutôt celle de tout homme de sens rassis : « Lamb, dit-il, se grisa et fit une avanie à Kingston, allant même jusqu'à prendre le flambeau à l'autre bout de la pièce pour le tenir devant le visage de l'homme et nous montrer quel crétin il était. » C'est une scène d'atelier, où un philistin, fourvoyé, sert de tête de turc à quelque jeune rapin. Ou encore cela rappelle les mystifications d'Henri Monnier. On aimerait à s'imaginer que Lamb, dont le cœur était bon, dut regretter cette folle incartade faite pour causer de la peine à un semblable inoffensif et dont le seul crime était de ne pas être intelligent. Il n'avait déjà pas eu le beau rôle, qui resta plutôt à l'offensé qui passa sur l'injure, tandis que lui, on dut l'excuser sur ce qu'il n'avait pas tout son bon sens. Reconnut-il ses torts? Une allusion, dans une lettre de lui à Mrs. Wordsworth (1), n'est pas absolument un acte de contrition. Cependant il ne s'y montre pas fier de sa sortie. Le seul fait qu'il y revient semble trahir un remords. Fort habilement, sous le couvert de son badinage, qui laisse indécise la frontière entre le sincère et la fiction plaisante, il attribue son antipathie irraisonnée pour l'hôte de Haydon à ce qu'il était un chef de bureau. Il avait dû, dit-il, le sentir instinctivement. C'est déjà là une sorte d'excuse.

On a vu mentionnés, au nombre des hôtes des *mercredis*, Coleridge et Manning. Tous deux, en effet, reparaissent en ce moment. Manning, qui avait longtemps été « sur la lisière de la création » dans le Thibet et la Tartarie, est rentré en Angleterre au commencement de 1816. Coleridge, après une vie vagabonde, tantôt à Bristol, où il fait des conférences, tantôt à Londres, où il passe comme un météore au mois d'août 1814, tantôt à Calne, où il reçoit de gaies lettres de Lamb, anxieux de distraire un instant son ami déprimé par le mauvais état de sa santé, lettres où, sous la légèreté des propos, on sent un accent profond d'admiration compatissante pour la grande intelligence desservie par une infirmité de dessein, une faiblesse de caractère déplorables, Coleridge, dont Lamb disait en mai 1815 à Southey qu'il n'avait de lui aucune nouvelle et espérait le voir semblable à un astre réapparaissant, se dresser devant lui, à Londres, au moment où il s'y attendrait le moins, comme cela était arrivé jadis, Coleridge vient se fixer à Highgate chez les Gilman, entre les mains desquels il abdique sa volonté pour tâcher de vaincre, avec l'aide de ces alliés dévoués, son vieil ennemi, l'opium (1).

---

(1) *Letter to Mrs. Wordsworth.* Feb. 18, 1818.

En attendant son installation à Highgate, il est descendu chez les Lamb. C'est un événement au tranquille foyer. On devine ce malade, dont les forces sont épuisées par l'abus du poison, entouré de soins affectueux par Charles et Mary. Quoique son corps languisse, son éloquence n'a rien perdu de sa richesse ni de son charme. Aussi, avec les soins que réclame leur hôte, les douces conversations ou plus souvent les captivants monologues de S. T. C., la vie des Lamb est-elle bien remplie (2). C'est une dure épreuve pour la santé de Mary et, partant, un souci pour Charles toujours alarmé : mais quoi, ne faut-il pas toujours payer chèrement nos plaisirs ? Désormais le commerce de Coleridge et Lamb ne s'interrompra plus, puisque voilà le cher errant fixé. Leurs relations seront désormais fréquentes, trop fréquentes même pour la tranquillité de Lamb. « Morgan est chez nous chaque jour, écrira-t-il bientôt à Wordsworth (3), allant et venant entre Highgate et le Temple. Coleridge n'est qu'à quatre milles et le voisinage d'un tel homme est aussi excitant que la présence de cinquante personnes ordinaires. Il suffit d'être à portée de l'haleine et du vent de son génie pour que nous ne possédions pas nos âmes en paix. » En danger de « perdre sa propre identité et d'être entraîné dans le courant des pensées d'autrui, pris dans un filet, » il n'est pas dans des conditions favorables à la production. Aussi n'aurons-nous aucune publication de lui à enregistrer jusqu'en 1820. Dans la société de Coleridge cependant son esprit s'enrichit. Les idées métaphysiques remuées, développées avec une ampleur oratoire par le maître, se déposent dans l'esprit du disciple, s'assimilent, et, plus tard, sans envahir ses essais et s'y étaler complaisamment, elles y feront çà et là des apparitions fugitives ou se cacheront sous une apparente frivolité.

---

(1) Il s'occupe de faire accepter sa tragédie, *Remorse*. Le directeur de Covent Garden n'en veut pas. Drury Lane l'accepte sur la recommandation de Byron.

(2) *Letter to Wordsworth*. April 9, 1816.

(3) *Letter to Wordsworth*. April 26, 1818.

Aussi les années s'écoulent à « ne rien faire », comme Lamb l'écrit à Barron Field, juge à Sydney, dans une lettre (1) qui contient l'idée première de l'essai *Les Correspondants éloignés*. Ses loisirs, on se doute comment il les employait. Quelquefois c'est la promenade qui le tente. Si seulement, lorsqu'on a travaillé, on goûtait un parfait loisir. Mais non, le loisir lui-même est gâté par la pensée du travail et le dimanche envisage la semaine de labeur. Le dimanche, c'est le mal de tête connu des travailleurs. L'arrêt de la machine est comme un phénomène anormal — ce n'est pas réellement un repos. Sans doute maintenant ses heures de bureau sont moins longues. Mais, en même temps, ses appointements augmentés lui enlèvent le souci de produire. Il entrevoyait déjà cette perspective en août 1815 (2). Cette amélioration, en le plaçant dans un poste plus en vue, accroît le souci de sa responsabilité ! Tant pis pour ses pauvres nerfs ! Lire, seul, est possible. Il lit ce que publient Wordsworth et Southey (3) ainsi que Landor. Il dévore les poèmes latins de Vincent Bourne, œuvres du XVIIIe siècle, parues seulement en 1808. Cowper les avait fort admirées. Lamb les déclare un vrai régal. Il donnera un poème de lui dans *Les Mendiants de la Capitale*. Bourne est une « créature aimable, modeste, distinguée, pleine de substance, butinant sur chaque fleur, faisant de tout une fleur ». Il s'est fatigué à lire Lord Thurlow : des mots excellents, mais pas de substance (4), et le cœur ne saurait vivre de mots seuls !

Son congé annuel, Charles le passe, en 1816, avec Mary, à Brighton. L'horizon de la mer leur devient bientôt monotone. « La première semaine, écrit-elle, je ne quittais pas des yeux la mer, pas même pour les jeter sur un livre. Il y avait seize ans que je n'avais vu la mer. Mrs. Morgan, qui était avec nous, fut constante dans sa passion et resta assise à la fenêtre jusqu'au dernier moment, tandis que Charles et moi nous nous échappions et que nous errions parmi les collines que nous magnifions en de petites montagnes, et qui valaient presque le décor du Westmoreland ;

---

(1) *Letter to Barron Field*. Aug. 31, 1817.

(2) *Letter to Wordsworth*. 1815.

(3) L'exotisme de *Madoc* repousse son imagination timide. Il est, dit-il, Chrétien, Anglais, Londonien, Templier. (*Letter to Southey*. May 16, 1815.)

(4) *Letter to Wordsworth*. 1815.

certainement nous fîmes la découverte de nombreuses promenades agréables, dont peu des hôtes de Brighton se sont jamais douté — car, ainsi qu'il arrive dans les environs de Londres, après les deux ou trois premiers milles, nous étions sûrs de nous trouver dans une solitude absolue » (1). Comme beaucoup de sédentaires, ils avaient la superstition de la marche. On conçoit facilement d'ailleurs que Charles jouit surtout, en vacances, de ce dont il était le plus privé, de ce que, dans ses accès de dégoût pour sa vie de commis, il appelait de tous ses vœux : le mouvement à l'air libre et au soleil.

1817 amène un changement de résidence. L'ancien appartement était sale et en mauvais état de réparation. Les voilà encore une fois « transplantés de leur sol natal (2) » le Temple. « A vrai dire, ce fut un vilain arrachement, nous ne pourrons plus désormais prendre racine aussi profondément dans un autre terrain. Celui où nous sommes est un léger terreau, et, si l'on nous en enlève, cela ne nous coûtera ni sang, ni gémissements, comme lorsqu'on arrache les mandragores. Nous sommes dans le coin particulier que j'aime le mieux dans toute cette grande cité ». — Ils habitent chez un chaudronnier — « au nº 20, Russell Street, Covent Garden », dit Mary, dans la même lettre à Miss Wordsworth, dont ils écrivent fraternellement chacun une part, « un endroit débordant de mouvement et de bruit ; le théâtre de Drury Lane, visible des fenêtres de devant, et Covent Garden, des fenêtres de derrière. Le vacarme des voitures à la sortie des théâtres ne m'incommode pas du tout ; chose étrange, car il est formidable. Je me plais fort à regarder par la fenêtre et à écouter appeler les voitures ainsi que le chamaillis des cochers et des porteurs de torches... Il est bien que je sois dans un lieu gai, sans cela j'aurais eu beaucoup d'appréhension à quitter le Temple ». Et Charles continue, commentant d'un ton de taquinerie les goûts de sa sœur : « Bow Street, où l'on interroge les voleurs, est à quelques toises de chez nous. Mary n'était pas encore ici de vingt-quatre heures qu'elle a vu un voleur. Elle travaille assise à la fenêtre : et, par hasard, jetant les yeux dehors, elle voit un concours de gens venant par ici avec un

---

(1) *Letter to Dorothy Wordsworth.* Nov. 21, 1817.

(2) *Letter to Dorothy Wordsworth.* Nov. 21, 1817.

constable pour présider à la solennité. Ces petits incidents diversifient agréablement la vie d'une femme. » Mary, néanmoins, ne goûte guère cette distraction. Dépaysée, par l'absence de ses vieux amis, les estampes d'Hogarth, qui jadis peuplaient les murs et que Charles a fait relier en un album, elle a essayé de ce passe-temps : mais c'est une habitude qu'elle n'avait jamais pû acquérir et elle a dû y renoncer. La vue des nouvelles chaises et des tapis qui couvrent les deux salles où l'on se tient, ne compense pas cette perte. Et l'on peut s'imaginer de fraternelles discussions dont le résultat est que Charles convainc Mary de l'avantage qu'il y a à pouvoir examiner les estampes de près et à loisir...

Lamb a pris la grave décision de publier ses œuvres. Elles paraissent en 1818, en deux volumes, chez un libraire dont il vient de faire la connaissance, Charles Ollier, lui-même littérateur de quelque talent. « Je ne sais, écrit-il à Southey (1), si j'ai fait une sottise, mais cela est sans grande importance. Je ne cours aucun risque et je ne me soucie pas des critiques. Mon pain est aussi stable que les fondations de Leadenhall Street (2)... » Il récolte les fruits de sa persévérance. La sagesse qui lui dicta de rester dans ce poste qui lui assurait la vie matérielle et celle de sa sœur, a sa récompense. Le sacrifice souvent pénible de ses aspirations littéraires à la stabilité de sa situation pécuniaire aura été payé d'une tranquillité que la nervosité de son caractère réclamait. On ne voit pas bien ce qu'il serait devenu s'il avait eu à produire pour vivre et faire vivre Mary. On voit bien, par contre, que la nécessité de produire le harcelant aurait enlevé à son talent ce charme contemplatif qui le recommande particulièrement. C'est ce calme, cette satisfaction d'une situation aisée enfin atteinte, qui permettra bientôt à Lamb de produire son chef-d'œuvre, ses *Essais d'Élia*.

Mais, s'il rassemble ses productions éparses, il n'y ajoute rien. On rendait tout à l'heure le voisinage troublant de Coleridge responsable de l'inactivité de Lamb. Cependant, en octobre 1818, ce dernier se plaint de ne pas voir son ami aussi souvent qu'il le voudrait. « Il ne vient jamais me voir (3) ; et, quoique son hôte et son hôtesse soient très aimables, cela me gêne d'aller voir une personne chez une autre personne. » En mai 1819 (1), il précise la même plainte : « Il n'approche jamais de notre maison ; et, quand nous allons le voir, il est généralement à écrire ou à penser. Il écrit dans son cabinet jusqu'à l'heure du dîner, et le dîner est à peine terminé que le théâtre nous appelle. »

---

(1) *Letter to Southey*. Oct. 26, 1818.
(2) East India House, son bureau.
(3) *Letter to Southey*. Oct. 26, 1818.

Le théâtre, les soirées et, toute la journée, les « amicales harpies », voilà bien des raisons, à défaut de la fréquentation de Coleridge, pour n'avoir pas le loisir d'écrire. Sauf pendant la route qu'il fait le matin (2) pour se rendre au bureau et pendant laquelle, pour cette raison, il lui « semble marcher sur des sables d'or », il n'est jamais seul. Au bureau même il y a un groupe d'amateurs des Belles Lettres qui viennent le consulter sur des questions de littérature : qu'a dit Coleridge à sa conférence d'hier soir ? etc. Sa journée finie, il faut qu'un officieux collègue le reconduise de peur qu'il ne soit seul un moment. Se met-il à table ? Pan pan, c'est Hazlitt ou Martin Burney ou Morgan, ou son frère John ou quelqu'autre, qui vient l'empêcher de manger dans la solitude. Sa vie est un tourbillon.

Patmore nous donne une idée de l'hôte inquiet qu'était Lamb. Installé dans sa bibliothèque à savourer *La Hiérarchie des Anges* de Heywood ou les *Révolutions* de Feltham ou Evelyn « *Sur les salades* » (3), survenait un ami. Un mouvement d'angoisse d'abord... puis Lamb était charmé ; mais, dès que l'agréable excitation du moment était passée, il commençait à sentir l'importunité de la visite, sans cependant vouloir se l'avouer. Alors, pour montrer au visiteur une joie de sa venue dont il commençait lui-même à douter, il se démenait et se dépensait de mille façons. Si, par exemple, c'était l'heure du dîner, il courait à la cuisine voir si tout était prêt, ou bien il prenait son chapeau pour aller commander un supplément de *porter*, ou encore il débouchait une bouteille de vin et versait — buvant lui-même pour vous donner soi-disant le bon exemple, mais, en réalité, pour prendre des forces et s'encourager à la tâche hospitalière qui lui était imposée — tout cela au lieu de rester tranquillement assis au coin du feu, jouissant de votre société ou vous permettant de jouir de la sienne. Si vous arriviez après le dîner ou le thé, il fallait, de gré ou de force, vous asseoir à un repas que lui et sa sœur tenaient à vous improviser. Après tous ces préliminaires, il avait repris son calme et il était tout au plaisir de l'intimité. Mais on voit combien ces interruptions ébranlaient ses nerfs.

---

(1) *Letter to Wordsworth*. 1819. *(I received a copy.)* Cette lettre, que Lamb, dans une humeur gamine, écrit tantôt à l'encre noire, tantôt à l'encre rouge, doit être de mai, à en juger par l'allusion contenue dans une lettre à Manning du 28 mai 1819 : « L'autre jour j'écrivis une lettre en lignes alternées, une rouge, une noire. »

(2) *Letter to Dorothy Wordsworth*. Feb. 18, 1819.

(3) Fitz-Gerald. *Charles Lamb, his Friends, Haunts, Books*.

En novembre 1819, étant correspondant, comme nous dirions, du deuxième fils de Wordsworth, élève à Charter House, il se montre, dans une délicieuse lettre à Miss Wordsworth (1), l'observateur sympathique des enfants que nous révèlent plusieurs passages de ses essais et particulièrement celui qui a pour titre *Enfants du rêve*. Cette lettre ferait bonne figure au milieu des *Essais d'Élia*.

---

(1) *Letter to Dorothy Wordsworth*. Nov. 25, 1819.

CHAPITRE VIII

ÉLIA

Nous arrivons en 1820. Lamb a quarante-cinq ans. Il n'est encore connu que comme l'auteur de *Rosamund Gray* et le critique des *Spécimens*. Depuis des années, maintenant qu'il n'y est plus sollicité par des nécessités financières, il s'est endormi dans une douce indolence. Soudain il va se réveiller et donner coup sur coup et sans interruption, pour ainsi dire, jusqu'à sa mort, les chefs-d'œuvre qui ont rendu célèbre le nom d'Elia.

A quoi a-t-il tenu que nous n'ayons pas ces petites merveilles ? Il semble en effet qu'elles soient dues à une rencontre. Si le *London Magazine* n'avait pas existé tel qu'il fut, est-il bien sûr que Lamb se fût mis à écrire ses essais ? Quelle raison y aurait-il eu pour qu'il sortît de son inactivité ? Ses contributions au *Champion*, au *Reflector*, n'avaient pas eu de suite. Il n'avait pas trouvé sa voie. En dehors d'un badinage comme celui *sur la Mélancolie des Tailleurs*, ou d'un article de critique, il ne voyait pas d'emploi de son talent.

L'apparition du *London Magazine* en 1820 est donc une époque dans la biographie de Lamb. C'est le 1^{er} janvier que parut le premier numéro. Le nom de ce périodique était repris d'une ancienne publication qui avait sombré. Les éditeurs-propriétaires, Baldwin, Cradock et Joy, semblent avoir voulu que leur revue fût pour Londres ce que le *Blackwood's Magazine* était pour Edimbourg. Leur programme comprenait des articles de critique et la publication de poésie originale. Ils confièrent la direction du magazine à ce même John Scott qu'on a vu jadis, de 1814 à 1816, mener le journal le *Champion* où Lamb avait donné ce badinage *sur la Mélancolie des Tailleurs*. Il se chargea lui-même, au début, de la partie critique et de quelques détails de politique et de controverse. C'était, au dire de Talfourd, « un critique d'une franchise, d'une éloquence et d'un discernement remarquables ». Il suffira, pour faire son éloge, de dire que, en dépit de la popularité de Byron et à l'encontre de tous ses confrères, il reconnut dans Wordsworth le plus grand poète du temps. Il sut imprimer au magazine une direction qui l'eût sans doute mené à de longues destinées si la sienne n'avait été si brusquement interrompue. Le 27 février 1821, il mourait des suites d'une blessure reçue dans un duel. Il avait attaqué très durement la rédaction du *Blackwood*. Lockhart, personnellement pris à parti, délégua un de ses amis, Christie, pour porter un défi à l'offenseur. Les choses allaient s'arranger quand Scott à son tour se trouva offensé de l'attitude de Christie et le provoqua avec les fatales conséquences que l'on sait. Il avait présidé à la publication des quatorze premiers numéros du magazine. Lui parti, les éditeurs semblent désespérer de mener à bien leur entreprise et passent la main, en juillet, à Taylor et Hessey, dont le nom paraît pour la première fois sur le fascicule d'août 1821. Taylor avait quelque talent littéraire. Proctor dit qu'ils se passèrent de directeur. Cependant Thomas Hood raconte dans ses *Souvenirs Littéraires* que la mort de Scott lui fit quitter la gravure pour la littérature, appelé qu'il fut par Taylor et Hessey et installé par eux dans les fonctions d'une sorte de *sub-editor* ou sous-directeur. Ils réunissaient tous les mois à leur table leurs collaborateurs.

Ils forment une liste brillante. C'étaient Hazlitt, avec ses essais sur l'art dramatique et ses *Propos de table*, Carlyle, avec *la Vie et les Écrits de Schiller*, De Quincey, avec *Les Confessions d'un buveur d'opium*, un essai sur Jean Paul Richter, des traductions de l'allemand et des articles sur la littérature allemande, Cary, le traducteur du Dante, avec des notices sur les anciens poètes français, Allan Cunningham, le poète écossais, John Poole, avec ses parodies des auteurs dramatiques contemporains, John Hamilton Reynolds, qui, sous le pseudonyme de Henry Herbert, écrivait des articles d'actualité, Thomas Hood, bien entendu, avec ses premiers poèmes, Ayrton, Keats et James Montgomery avec leurs vers, Walter Savage Landor, avec une de ses *Conversations Imaginaires (Southey et Porson)*, Hartley Coleridge, Bernard

Barton, le poète quaker, Proctor, sous le nom de plume de Barry Cornwall, Elton, Horace Smith, sans oublier le trop fameux Wainwright, qui signait James Weathercock (1).

C'est en août 1820, c'est-à-dire dans le huitième numéro du *London*, que parut le premier essai de Lamb. Hazlitt, d'après Talfourd, aurait recommandé son ami. Lamb, semble-t-il, pouvait se passer d'introduction. Scott, d'ailleurs ne le connaissait-il pas ? Si le rôle d'Hazlitt se borna à suggérer l'idée d'une collaboration, sa démarche, dont il ne prévoyait certes pas les conséquences, lui donne droit à toute notre reconnaissance.

Jusqu'ici, sauf des articles de critique, nous n'avons enregistré de Lamb aucune production originale qui laisse espérer un chef-d'œuvre. Nous n'avons, pour tabler sur ce qu'il va produire, que ses quelques contributions de l'année 1811 au *Reflector* de Leigh Hunt. Or, qu'étaient-elles ? Nous ne nous y sommes guère arrêté. Le moment sera peut-être maintenant plus opportun, puisqu'elles seront ainsi mises à côté de l'œuvre par laquelle surtout Lamb demande à être jugé, et ainsi elles accuseront le contraste. C'étaient, à franchement parler, d'assez laborieux badinages. Ils visaient avant tout à être drôles. Leurs titres seuls indiquent combien cela est cherché, combien l'auteur s'ingénie à surprendre son lecteur. « *Sur les sociétés de funérailles ; avec le caractère d'un entrepreneur de pompes funèbres* » ; faire rire à l'aide de ce sujet macabre paraît une gageure. Un prospectus d'une de ces sociétés qui, moyennant des versements périodiques, assurent à l'abonné des funérailles décentes, donne lieu à des plaisanteries tout indiquées et non du meilleur goût. Tous les jours on épilogue ainsi comiquement sur les boniments des réclamistes ingénieux. Tous les jours, on fait des jeux de mots comme celui-ci : « Maint pauvre diable, pour s'assurer une *bière*, s'est privé de *bière* ». Il y a ici, heureusement, quelque chose de plus : c'est un portrait d'une observation humoristique non méprisable. — « *Sur le danger de*

---

(1) Wainwright finit au bagne où il fut envoyé comme faussaire. A la vérité ses crimes étaient bien autres. Il avait empoisonné une des demi-sœurs de sa femme après lui avoir fait contracter une assurance sur la vie sur laquelle il comptait mettre la main en sa qualité d'exécuteur testamentaire. Réfugié à Boulogne, il y reçoit l'hospitalité d'un officier anglais, qui meurt peu de temps après avoir, sur son conseil, versé une première prime d'assurance. Il se servait de strychnine.

confondre la laideur morale avec la laideur physique » est un titre moins chercheur d'un effet de surprise. Il sert, en effet, d'enseigne à des remarques assez fines sur la perversion des jugements par la passion. Les signalements des malfaiteurs, qui ont une tendance à extérioriser, pour ainsi dire, leurs tares intimes, sont l'occasion d'une discussion, grave par l'appareil didactique qu'elle revêt, comique par les absurdités, les équivoques, auxquelles souvent elle aboutit. C'est toujours de la plaisanterie élaborée. De nouveau un sujet macabre. Ces thèmes ont toujours exercé sur Lamb une attraction irrésistible. Il reviendra à celui-ci et en tirera une farce, *La fille du Prêteur sur gages*. « *Sur les inconvénients d'être pendu* » *!* A première vue on n'en voit qu'un, mais des plus graves. *Pensilis*, qui, innocent, condamné par erreur, avait eu, pendant quatre minutes, le cou serré du nœud coulant quand vint l'ordre de surseoir à l'exécution, connaît d'autres conséquences. Elles ont gâté sa vie. Telles les plaisanteries indélicates de ses rares amis. Tel, surtout, l'éloignement final de la femme qui, seule entre toutes capable de surmonter les préjugés ordinaires pour accepter sa main, recule à l'idée de voir sous un bonnet de coton cette tête qui parut en public coiffée de ce couvre-chef, partie de la dernière toilette du supplicié. Images désagréables et comique vulgaire. — Aussi classiques que les plaisanteries sur la pendaison sont en Angleterre celles aux dépens de la corporation des tailleurs. Les termes de leur métier prêtent aussi à des équivoques journalières. Voilà ce qui décide Lamb à écrire *Sur la mélancolie des tailleurs*. Il rafraîchit le thème fatigué. Il traite un sujet absurde avec un étalage de logique et d'érudition. — Enfin une dame Hospita se plaint de la voracité d'un invité, — tandis qu'Edax, le mangeur insatiable, se lamente sur son infirmité, et leurs doléances à tous deux sont tout naturellement risibles. Rien que d'uniquement plaisant dans tout cela. L'auteur cherche une donnée comique et l'épuise. A bout de ressources, il s'arrête sur une conclusion fréquemment faible et gauche. Rien là dedans ne promet des chefs-d'œuvre et pourtant Lamb va en produire. Est-ce une éclosion aussi soudaine qu'inattendue. Ou trouvait-il tout à coup sa voie ?

On a remarqué depuis longtemps sa riche originalité. Elle est dans ses lettres. On y a vu se manifester une idiosyncrasie curieuse.

On y a fait la connaissance d'un homme. Le *Reflector* ne faisait connaître que l'auteur plaisant. Il n'avait pas révélé l'observation attendrie et souriante qui constitue le meilleur de l'humour de Lamb, ni cette introspection attentive qui découvre en lui tant de nuances délicates de sentiment, ni cette mélancolie du souvenir, ni cette poésie des lieux et des visages familiers, qui ont piqué çà et là d'une gracieuse fleur l'aridité des précédentes pages. On n'y découvrait pas non plus cette veine de pensée originale et profonde sur laquelle se sont ouvertes, à la rencontre, quelques échappées. Ceux qui ont suivi cette biographie, et lu, par conséquent, les lambeaux de correspondance dont elle est cousue, doivent être surpris de retrouver si peu du Lamb qu'ils ont l'habitude de voir dans l'analyse, faite bien entendu sans parti pris de dépréciation, de ses premiers essais. C'est pourtant sous cet unique aspect, non le plus séduisant chez lui, qu'il s'était jusque là offert au public. N'avait-il donc pas conscience de ce qu'il avait en lui d'original, lui qui le découvrait si bien chez les autres ? N'avait-il pas vu que la moindre de ses lettres à Manning présentait un régal plus riche que ses élucubrations plaisantes ?

Il semble s'en être tout à coup avisé. Il n'ira plus chercher si loin ses sujets. Il n'aura plus l'unique souci de surprendre et de faire rire. Il dira ses souvenirs, ses réflexions, ses goûts, ses humeurs, ou plutôt l'essence de tout cela. Il livrera son cœur derrière le voile discret de l'humour. Pour commencer, le commis prend plaisir à chanter le bureau où il débuta, l'antique South Sea House, ruine magnifique, et les originaux qu'étaient ses premiers collègues. Il signe Élia, du nom de l'un d'eux (1). — Élia, le commis à prétentions littéraires, dit l'illusion qu'il aime à poursuivre, durant ses courts congés, sous les ombrages studieux et dans les bibliothèques archaïques des villes universitaires. Il y rencontre son ami le poète G. Dyer, homme distrait, fureteur industrieux et cœur excellent. — L'ancien écolier de Christ's Hospital répond à l'éloge non mitigé que Mr. Lamb a fait des cloîtres. Il dit les souffrances de l'enfant timide et qui se sent loin des siens, sous un régime sévère jusqu'à la cruauté, les manies et les tics des maîtres, les uns innocents, les autres coupables, ses amitiés et ses jeunes admirations pour des camarades extraordinairement doués comme l'éloquent Coleridge. — Le milieu de bohême littéraire où le journaliste a vécu lui a fourni le caractère plein de grandeur de l'emprunteur insouciant, de même que la passion pour les vieux bouquins lui a fait connaître les méfaits de l'emprunteur de livres. — La mort de l'année suggère à l'homme qui a doublé le cap de la quarantaine de mélancoliques réflexions sur la mort, qu'il ne peut envisager avec le mépris philosophique éprouvé ou affecté par cet esprit de construction bizarre et de puissante séduction, Sir Thomas Browne. — Le joueur de cartes s'arrête avec complaisance à tracer le portrait héroï-comique de la grande joueuse de whist, Sarah Battle, portrait pour lequel ont posé plusieurs modèles apparemment, depuis la grand'mère Field jusqu'à Mrs. Burney, que Lamb avait eu l'occasion de voir à l'œuvre aux *samedis* qu'elle donnait et à ses propres *mercredis*. — *Un chapitre sur les oreilles* contient les confessions plaisamment exagérées d'un homme qui, dans la musique purement instrumentale, ne perçoit qu'une batterie de sons. — Le 1er avril appelle un éloge de la folie de celui qui aime à trouver chez ses amis « quelque teinture de l'absurde » et qui « vénère une honnête obliquité d'entendement. » (1) — L'ami des Quakers écrit sur la secte qui l'attire des pages d'où l'admiration n'exclut pas l'espièglerie, mélange qui forme un ensemble piquant. — Une rencontre en dilligence avec un maître d'école donne l'occasion à Elia de constater sa propre ignorance, dûe au décousu de ses lectures bizarres et de déclarer sa préférence pour le sort de l'antique pédagogue, confiné dans sa chère grammaire, à celui du moderne instituteur, astreint à tout savoir, à tout enseigner et condamné à un perpétuel commerce déprimant et insincère avec ses écoliers. — Viennent des portraits de famille : la tante Hetty, le frère John, sous le nom du cousin James-Elia — et

---

(1) Il se promettait d'aller s'excuser auprès de lui d'avoir ainsi usurpé son identité quand il apprit que le bonhomme était mort depuis un an.

(1) Ici se placerait un essai qui a été retrouvé par Mr. B. Dobell (*Sidelights on Ch. Lamb*) et qui est bien, en effet, du moins bon Lamb, *Les Confessions de H. F. V. H. Delamore Esq*... C'est la veine de *Sur les inconvénients d'être pendu*, de *Réflexions au pilori*. L'écrivain a été mis aux ceps et a ainsi déshonoré sa noble famille. A ce propos, on dit que Lamb aurait fait lui-même cette triste expérience, pour ivresse le jour du sabbat On pourrait rechercher également s'il ne lui est pas arrivé d'être pendu comme *Pensilis*, etc.

Mary ou Bridget Elia. — L'homme qui ne put jamais haïr homme qu'il connût dit ses sympathies imparfaites pour les Ecossais, les Juifs, les Quakers. — La conduite d'un des directeurs de South Sea House vis à vis des femmes appelle des considérations sur la galanterie moderne. — Les majestueuses figures des vieux *Benchers*, qui imposaient à l'enfance d'Elia, défilent devant nous au milieu du décor archaïque du Temple, sous les cadrans solaires porteurs de sentences morales, et, sous les traits de Lovel, le clerc factotum, nous reconnaissons le père de Charles Lamb. — Les souvenirs des terreurs superstitieuses de l'enfant Elia sont contrastées avec l'imagination réfractaire de l'homme fait et ses rêves prosaïques. — L'incongruité de dire une prière avant de commettre le péché de gourmandise, alors qu'on en dirait une si à propos avant, par exemple, d'entreprendre la lecture d'un livre tel que Milton, Shakespeare ou Spenser, fait l'objet d'une discussion pleine de distinctions fines, mène à une critique très judicieuse du banquet par lequel Milton fait tenter le Christ dans le désert par Satan et aboutit à une de ces professions de foi gastronomiques si caractéristiques d'Elia. — Les impressions d'enfance éprouvées aux premières représentations du théâtre sont notées avec des regrets souriants par celui pour qui le théâtre est resté une source de grandes jouissances, mais toutes différentes. — L'amoureux déçu se voit en rêve père de deux enfants que lui a laissés la belle Alice W—n et leur conte ses souvenirs de leur mère, de leur arrière-grand'mère Field, du vieux manoir de ses lointaines vacances et de leur oncle John, dont la mort récente l'obsède de regrets. — Le critique trace des portraits humoristiques des vieux acteurs et, appréciant leur interprétation de tel rôle, comme celui de Malvolio, fait une merveilleuse analyse du personnage. — Il fait une défense paradoxale, mais ingénieuse et subtile, de la comédie artificielle du XVIIIe siècle, et pleine d'aperçus originaux (1). — Une lettre originale, écrite à un ami qui habite Sydney, est reprise et developpée en un délicieux badinage fantaisiste et spirituel. — *L'éloge des Ramoneurs*, un titre surprenant comme ceux du *Reflector*, introduit un précieux morceau où brillent toutes les qualités de Lamb, esprit, humour, poésie, pathétique souriant, style ingénieux, dans la description de ses petits protégés, de leurs goûts, de leur gaieté et (le paradoxe est si tentant!) de leur noblesse native, trahie par la blancheur de leurs dents, expliquée par de nombreux enlèvements d'enfants et dont un instinct mystérieux sommeillait dans l'esprit de ce petit ramoneur et lui suggéra de se glisser dans les draps blancs d'un lit magnifique du château d'Arundel pour y dormir comme un jeune Howard. La description comique et émue du repas annuel offert aux pupilles de cet intéressant corps d'état termine gaiement l'essai. — Chantons maintenant les mendiants, que le balai inexorable des sociétés charitables chasse de la ville, dont ils étaient un des spectacles les plus pittoresques et les plus moralement instructifs, dont la dignité d'ailleurs est consacrée par l'histoire et la fiction. — L'amateur de lettres dit son plaisir dans ses *Pensées détachées sur les livres et la lecture* (1). — Voici de nouveau un titre caractéristique : *Une dissertation sur le cochon de lait rôti.* Cela débute par une prétendue légende chinoise, la découverte fortuite de la cuisson des mets. Un grand dadais de garçon a mis par son imprudence le feu à la cabane de son père absent et ainsi grillé toute une portée de petits cochons. En portant machinalement à sa bouche son doigt brûlé par le contact d'une de ces précoces victimes, il goûte pour la première fois du rissolé, comme font involontairement et son père et les jurés de la cour d'assises de Pékin devant qui comparaissent les incendiaires, dont le nombre va augmentant d'une façon inquiétante dès que le précieux secret s'est propagé. Et l'auteur, dithyrambique, chante cette saveur exquise qui fait du cochon de lait un présent dont il faut jouir, qu'il convient de ne pas *extra-domicilier*, sous peine des remords cuisants éprouvés par lui, en ses jours d'école, pour avoir donné à un vieux mendiant hypocrite le gâteau tout chaud cuit par sa tante (2). — Le célibataire se plaint des gens mariés qui étalent à ses yeux leur bonheur d'une façon insultante et surtout des femmes mariées qui se donnent des airs de supériorité parce qu'elles ont des enfants, comme s'ils étaient rares (il en pleut. des enfants !) et qui ont un tas d'artifices pour vous froisser, vous amoindrir et vous détacher de leur mari avec qui vous étiez en excellents termes avant son mariage. — Un portrait burlesque, d'une dame géante que Lamb avait connue à Cambridge a été justement jugé indigne par lui de figurer dans l'édition en volume de ses essais. —Il en a été de même pour une illustration d'un passage de la Tempête qui clot la première série des Essais d'Elia.

---

(1) Ces essais parurent dans l'ordre suivant : 20 et 22 : *On some of the old actors* (comprenant : *The artificial comedy*); 28, *The old actors, Mr, Suett*; 29, *Mr. Munden.*

---

(1) Entre cet essai et les deux sur les acteurs Suett et Munden se place la réédition des *Confessions d'un Ivrogne*.

(2) Toute la deuxième partie de l'essai est en germe dans une lettre à Coleridge du 9 mars 1822. L'essai est de septembre.

On voit quelle riche gamme est parcourue et combien tout cela sort sincèrement et sans effort de l'esprit de Lamb. C'est l'éclosion brillante de tous ces germes que nous avons rencontrés disséminés dans ses lettres. C'est un bouquet fait de toutes ces fleurs jetées au hasard d'une correspondance amicale et qui n'avait nullement en vue ni la circulation ni la publication. Remettons à plus tard l'analyse de tous les traits du génie de Lamb tels qu'ils apparaissent dans son chef-d'œuvre. Aussi bien, en continuant la biographie, nous allons rencontrer d'autres œuvres qui valent celles-ci et formeront avec elles un faisceau inséparable. Jusqu'à presque son dernier moment désormais il donnera des choses dignes de ces premiers essais.

Pour produire, il fallait le prévoir, Lamb dut fuir les continuelles distractions de sa vie de Londres. Il fallait aussi s'éloigner d'un milieu troublant pour l'excitable Mary. Le cercle d'amis allait s'élargissant. Citons, parmi les plus récentes acquisitions, le musicien Vincent Novello, aux soirées musicales duquel, soirées suivies d'un souper, Lamb fait allusion dans son *Chapitre sur les oreilles*. Crabb Robinson, nous donne une idée de cette vie dissipée en notant l'emploi d'une des semaines de Lamb à ce moment. Le 13 novembre, il rencontre Wordsworth chez Lamb : le 18, il dîne avec eux chez Monkhouse ; le lendemain soir, viennent Miss Kelly, Wordsworth, Stoddart, Barry Cornwall, Talfourd, etc. Bien entendu cela suppose souper, punch et soirées prolongées bien avant dans la nuit.

D'abord on s'établit pour un court séjour à Stoke Newington au printemps de 1820. C'est le commencement de la production des essais d'Elia.

> « Notre réclusion solitaire, écrit Mary (1), a rempli son but mieux que je ne l'espérais. Il y a tant d'années que je n'ai quitté la ville au printemps que c'est à peine si je soupçonnais l'existence de cette saison. Je vois, chaque jour, quelque fleur nouvelle sortir de terre et j'assiste à sa croissance,... Mais les fleurs sont toujours des fleurs ; et je dois avouer que j'aimerais mieux habiter Russell Street toute ma vie et ne jamais mettre le pied ailleurs que sur le pavé de Londres, plutôt que d'être condamnée à toujours goûter les plaisirs silencieux que je goûte maintenant. Nous nous couchons à dix heures. Se coucher tard abrège la vie, mais j'aimerais mieux courir tous les risques.... Nous avons un projet qui concilierait ces choses. On nous offre un logement d'un loyer très bas à un mille plus près de la ville. Notre idée est de partager notre temps en semaines alternées entre un repos paisible et la chère fatigue de Londres... Mon frère a fait dix-sept milles à pied hier avant le dîner. Et, malgré sa longue marche pour aller au bureau et en revenir, nous faisons une promenade tous les soirs... » (2)

Ce logement plus rapproché d'un mille de Londres était à Dalston. Ils gardaient, bien entendu, leur appartement en ville, mais ils y allaient rarement (3). Charles prenait le repas du milieu du jour dans un restaurant (4). Le mois de congé annuel, ils le passent à Cambridge. C'est là qu'ils rencontrent la « bonne géante » de l'essai, une Mrs. Smith qui « avait rompu deux bancs dans les jardins de Trinity College », qui, « dans les temps chauds, se retirait dans une glacière, » et qui, en temps ordinaire, « se tenait dans un perpétuel courant d'air » (5).

La fin de l'année 1821 est attristée (6). D'abord c'est Mary qui, en dépit de toutes les précautions, malgré l'éloignement de la ville (il est vrai que même à Dalston « ils voient plus de visages qu'ils ne le souhaiteraient ») (7), retombe dans un de ses accès périodiques (1). Puis survient la mort de John. Quelques torts impardonnables dont se fût rendu coupable cet incorrigible égoïste, on sait que Charles, dans sa rare bonté, ne lui en avait pas tenu rigueur. Il l'avait plaint. Il l'avait admis dans sa riche collection d'originaux. C'était un des « vieux visages familiers » et Lamb aimait à reposer sur eux son regard ami du passé et des longues habitudes. Ils avaient des goûts communs. John était amateur de tableaux. Il aimait rire, bien qu'il fît profession d'être l'ennemi du rire; il avait de l'esprit, quoiqu'il déclarât que l'esprit était son aversion (2). Cette mort plongea Charles et Mary dans la tristesse. Crabb Robinson, qui les vit alors, les trouva fort déprimés (3). Dorothy Wordsworth fut surprise de voir combien ils prirent cette perte à cœur : les deux frères se voyaient si peu. L'essai que Charles écrit au lendemain de ce coup (*Enfants du rêve*, janvier 1822) nous dit combien il lui fut sensible. « Quand il mourut, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une heure qu'il fût mort, il me semblait qu'il était mort depuis longtemps, telle est la distance qu'il y a entre la vie et la mort ;... je supportai sa mort assez bien d'abord, à ce qu'il me sembla, mais après, elle me hanta et me hanta; et, si je ne pleurai pas et ne le pris pas à cœur, comme le font certains, cependant il me manqua toute la journée, et je ne sus qu'alors combien je l'avais aimé. Je regrettai sa bonté et je regrettai son esprit contrariant, et je souhaitai qu'il fût encore en vie, pour me quereller avec lui (car nous nous querellions parfois), plutôt que de ne plus le ravoir... » Et l'impression dura, car, le 20 mars 1822, il écrit à Wordsworth : « Nous sommes assez bien, à part des rhumes et des rhumatismes, et une certaine indifférence à tout, que je crois pouvoir dater de la perte de ce pauvre John, et d'un autre accident ou deux en même temps, qui m'ont fait m'enterrer presque à Dalston, où cependant je vois plus de visages que je ne le souhaiterais. » Avec John, c'était toute la famille qui s'éteignait, car Charles et Mary ne faisaient qu'un. Il lui semblait donc rester seul. Il était à l'âge d'ailleurs où l'on voit avec effroi les vides se faire autour de soi. Toujours il a eu cette horreur de la disparition des visages connus : elle ne fait qu'augmenter et ira croissant pendant cette dernière période de sa vie.

---

(1) Lettre de Mary à Mrs. Novello, datee : Printemps 1820.

(2) C'est dans ces allées et venues journalières qu'il dut rencontrer le maître d'école de l'essai du mois de mai 1821.

(3) *Letter to Th. Allsop*, non datée, probablement du mois de septembre 1821, d'après l'allusion au voyage à Cambridge.

(4) *Letter to Th. Allsop*, commençant : *Thanks for the birds*. .

(5) *Letter to Dorothy Wordsworth*. 1822. Commençant par : *I had just written*..., apparemment du commencement de 1822 à en juger par la mention : « *I am suffering from the festivities of the season.* »

(6) Déjà en mai Lamb était affecté par le pitoyable état de santé de Coleridge. Une note à Gilman, son hôte, le représente comme moribond. *Letter to Gilman*. May, 21.

(7) *Letter to Wordsworth*. March 20, 1822.

---

(1) *Letter to Allsop.* October 19, 1821.

(2) *My Relations.*

(3) « Je suis entré chez les Lamb à Dalston, écrit-il dans son journal à la date du 18 novembre. Mary pâle et amaigrie, relevant d'une de ses attaques. Ils ont perdu leur frère John et cette perte leur est pénible. Ils semblent souhaiter d'avoir de la société ».

L'autre accident auquel Lamb fait allusion dans sa lettre à Wordsworth, c'est la mort de son vieil ami le capitaine Burney, survenue la même semaine (1).

> « Les morts vous bouleversent, continue Lamb, et vous déconcertent longtemps après le chagrin récent. Deux ou trois sont morts ces deux dernières années, et autant de parties de moi ont été engourdies. On voit un tableau, on lit une anecdote, on trouve par hasard une idée curieuse, et on pense à en parler à telle personne de préférence à toutes les autres : la personne a disparu à qui la chose aurait particulièrement convenu. Elle ne dira rien à un autre. Chaque départ détruit une classe de sympathies. Voilà le capitaine Burney parti ! Qu'est-ce que le whist a de drôle à présent ? Qu'importe la couleur que vous jouez, si vous ne pouvez plus vous l'imaginer regardant par dessus votre épaule ? On n'apprend jamais une nouvelle sans que se présente l'image de la personne particulière avec qui seule ou peu s'en faut il vous soucie de la partager. C'est ainsi qu'on se distribue de toutes parts ; et voyez aujourd'hui le nombre de parties de moi-même dont j'ai perdu le placement. Les natures communes ne me suffisent pas. Les gens de bien, comme on les appelle, ne font pas mon affaire. Il me faut des individualités. Je suis un composé de points bizarres, et il me faut autant d'aiguilles correspondantes. La disparition d'amis ne rend pas ce qu'il en reste plus précieux. Elle enlève à chacun proportionnellement au lien commun. A. B. et C. font un trio d'amis. A. meurt. B. non seulement perd A., mais tout ce qui en C. était la part de A.. C. perd ce qui en B. était la part de A... »

Ces paroles sont bien caractéristiques du genre de jouissance que Lamb trouve dans la société de ses amis. Il y a une sorte d'épicurisme, mais combien délicat, dans cette façon de goûter l'amitié. Il y a surtout la négation absolue de l'égoïsme.

Dans ce morne état d'esprit un dégoût de toutes choses envahit Lamb. Plus que jamais lui pèse la sujétion du travail quotidien du bureau et son emprisonnement entre quatre murs de dix heures à quatre, toutes les heures « dorées » de la journée. « Il y a trente ans qu'il sert les Philistins et son cou ne s'est pas plié au joug ».

---

(1) Il avait été fait amiral quinze jours avant sa mort.

Il est fatigué de sa collaboration au *London Magazine*. Voici plus de vingt mois qu'il fournit régulièrement son article et il a peur de ne pas pouvoir en maintenir la qualité. Wordsworth, qui a fort goûté la rencontre d'Elia avec l'acteur Dodd (1), dans l'essai *Sur quelques-uns des vieux acteurs*, a sans doute trouvé à dire à l'analyse du caractère de Malvolio, pourtant si belle, mais qui, il est vrai, dans la première rédaction, traînait une queue languissante, judicieusement retranchée par le goût sévère de l'auteur à la réimpression. Et Lamb, qui pourtant savait se rendre compte par lui-même de la valeur de ce qu'il écrivait, mais facilement intimidé et, de plus, découragé en ce moment, n'a pas la force de défendre un de ses meilleurs morceaux. Il s'excuse sur ce que « pour faire durer la chose, tout lui est bon ! » Ainsi, à l'heure même où, on serait porté à le croire, Lamb doit être tout au triomphe de son succès, et se réjouir d'exploiter une si heureuse veine, il doute encore de lui, il « serait heureux s'il pouvait s'esquiver ». Un scrupule seul le retient. Le *London* languit : tous les collaborateurs de marque ont déserté : tel de Quincey, qui « les a croisés d'un sillage éblouissant et les a brusquement laissés dans les ténèbres. » Lui, il cèdera aux importunités des éditeurs et tombera du mauvais au pire !

Nullement, il n'y a pas trace de fléchissement dans ce qu'il produit. Tout au plus peut-on trouver dans les essais contemporains des mois de tristesse un retentissement de son humeur. En octobre, durant l'absence de Mary, partie pour l'asile, il écrit *La Prière avant le repas*, dont le fond est une pensée sérieuse du respect dû à Dieu qu'on invoque mal à propos au moment de commettre le péché de gourmandise. En novembre, *Ma première pièce* marque un retour mélancolique vers l'innocente enfance, heureuse de ses illusions. En décembre, l'essai *Enfants du rêve* est immédiatement inspiré par la tristesse mise au cœur de Lamb, par la mort de John. Il est si difficile cependant d'analyser la psychologie d'autrui et les apparences sont parfois si trompeuses ou contradictoires ! Ainsi, nous suivons jusqu'en mars 1822, avec la lettre à Wordsworth du 20 de ce mois, le filon de désespérance, mais néanmoins le 9 mars, Lamb écrit à Coleridge une lettre d'un badinage charmant et qui contient en germe toute la deuxième partie du développement de la *Dissertation sur le cochon rôti*, parue en septembre suivant. Sans doute, par une de ces délicatesses exquises dont il était coutumier, en écrivant à son malheureux ami, dont la santé était ruinée par l'abus de l'opium et le moral abattu, il voulait avant tout le distraire et l'égayer. Mais surtout, la mélancolie de Lamb n'apparaît que quand il met à nu son cœur. Son sourire lui-même cache bien des tristesses.

---

(1) Lamb était très sensible aux éloges de ses amis. En janvier 1822, il écrit à Wordsworth : « Je suis heureux que vous aimiez mes spéculations de la nouvelle année *(New Year's Eve)*; tout le monde les aime... Combien j'aime qu'on m'aime et que ce que je fais soit aimé ! Ils me flattent dans les magazines, les journaux et toutes les revues de second ordre. Les grandes se tiennent sur la réserve. Mais il faudra qu'elles y viennent, continue-t-il plaisamment, ou leurs feuillets seront du papier à faire des cornets. »

Au mois d'avril 1822, il eut un grave ennui. La *Quarterly Review* citait ses *Confessions d'un ivrogne* comme un « tableau effrayant des conséquences de l'intempérance » et l'auteur de l'article ajoutait méchamment : « Nous avons tout lieu de croire que c'est une histoire vraie. » Lamb se défendit fort habilement. Il redonna en août, dans le *London*, le morceau visé, qu'il fit précéder d'une introduction sous forme de note de la rédaction, où il était dit : « Ces messieurs de la *Quarterly Review* ont voulu récemment embellir leurs stériles pages de citations fécondes d'un *tract* publié il y a quelques années, dans le volume d'un ami. Ajoutant l'affirmation gratuite, tirée de leur propre cerveau, qu'ils ont tout lieu de croire que l'auteur de la description... a en partie posé pour son propre portrait. La vérité est que notre ami venait de lire parmi les essais d'un confrère, que l'on a à tort confondu avec lui, un morceau où Edax (ou le grand mangeur) se plaint plaisamment d'un appétit désordonné ; et l'idée le frappa qu'un morceau meilleur — d'un intérêt plus profond et d'une utilité plus vaste — pouvait être composé de l'expérience imaginaire d'un grand buveur. Il se mit donc à l'œuvre et, avec ce semblant de sincérité et cet air de conviction avec lesquels il est trop enclin à communiquer à ses descriptions une apparence de vérité exagérée, il nous a donné un tableau effrayant en effet, mais qui ne représente pas plus l'homme qu'est Elia que le fictif Edax ne saurait être soupçonné de s'identifier avec Mr. L., son auteur. » Sous une nouvelle mystification, consistant à distinguer Elia de Mr. L., ou Lamb, l'argument était habile. Mais, si l'exagération dans *Edax* était trop visible, dans les *Confessions* il y avait malheureusement trop de traits s'appliquant à l'auteur lui-même au su de quiconque le connaissait un peu. N'entrait-il pas dans la catégorie des « faibles et des nerveux » (1), de « ceux qui éprouvent le besoin de quelque secours artificiel pour élever leurs esprits au diapason de la société qui les entoure ? » N'est-ce pas lui qui, d'abord, « à partir de sa sortie de l'école, avait vécu passablement dans la solitude », dont « les compagnons étaient surtout les livres ou, au plus, un ou deux êtres vivants amants des livres et sérieux comme lui ? » Et ce passage n'est-il pas autobiographique ? « Vers ce temps, je rencontrai des compagnons d'un genre différent. C'étaient des gens d'une humeur bruyante, passant la nuit à discuter et à boire; qui pourtant semblaient avoir en eux quelque noblesse. C'était un feu roulant d'esprit, ou de ce qui, après minuit, passe pour tel, au milieu de la jovialité. De la qualité appelée « fantaisie » je possédais certes une plus forte part que mes compagnons. Encouragé par leurs applaudissements, je m'érigeai en plaisant de profession, moi qui, de tous les hommes, suis le moins fait pour cet emploi, ayant, outre l'extrême difficulté que j'éprouve en tous temps à trouver des mots pour exprimer ma pensée, un embarras nerveux naturel de la langue. » Tout le désignait. On reconnaissait ces compagnons auxquels il faisait allusion : ces fumeurs, par exemple, dont l'un fumait par habitude de métier et l'autre par une coutume prise à son père. Cette description nommait l'Amiral Burney et son fils Martin. Ces luttes contre la passion tyrannique du tabac étaient narrées avec des traits trop visiblement individuels. « S'il prenait la résolution de la secouer, disait-il en effet, une allusion rencontrée par hasard dans un livre, comme lorsque Adams tire des bouffées de sa pipe au coin de la cheminée de quelque auberge, dans *Joseph Andrews*, ou que Piscator, dans le *Parfait pêcheur à la ligne*, rompt le jeûne avec une pipe matinale dans cette salle délicate *Piscatoribus Sacrum*, brisait en un moment une résistance de plusieurs semaines ». Si, donc, Lamb avait été pris trop au sérieux, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même. Le biographe pourrait se servir de quelques extraits de ces *Confessions*, en tenant compte d'une forte part d'exagération. Il trouvera là l'explication de trop fréquents accès de dépression et de mélancolie autrement évités. Sans doute, il ne faut pas prendre à la lettre cette affirmation : « L'homme qui boit n'est jamais moins lui-même que durant ses intervalles de sang-froid. » Cela pouvait être vrai pour le causeur, dont une légère ivresse stimulait les facultés et chassait la timidité paralysante. Pour l'écrivain c'est autre chose ; et l'humour délicat d'Elia ne doit rien à la surexcitation de la boisson.

---

(1) *Confessions of a Drunkard*.

Pour employer le congé de l'année 1822, Charles forme l'audacieuse résolution d'aller visiter Paris. Il avait été question jadis d'un semblable voyage. On l'avait remis et on semblait ne plus y penser. Peut-être l'offre de ce Français qui, d'après Crabb Robinson, lés accompagnait, les décida-t-elle à cette grave démarche. Songez qu'ils ne se mettaient jamais en route sans emporter une camisole de force ! Et c'était, dit Talfourd, Mary elle-même qui la mettait dans la malle ! Cette fois on doubla la précaution. Une garde-malade les accompagnait. Ce soin n'était que trop justifié. Mary, déjà nerveuse au départ, qui eut lieu le 18 juin, tombe malade à Amiens. Charles, parti plein d'entrain, se désole. Et l'on continue, dans ces tristes conditions, le voyage vers Paris. Là, Mary est remise à des mains compétentes et Charles poursuit jusqu'à Versailles, où il reçoit l'hospitalité des Kenney.

Ce voyage à Paris ne semble pas avoir laissé grandes traces dans l'esprit de Lamb. C'est à peine si, dans deux lettres écrites quelque temps après son retour, il y fait une vague allusion. « Paris, dit-il (1), est une superbe et pittoresque vieille ville. Londres paraît mesquin et neuf en comparaison, comme ferait la ville de Washington, vue après Londres. Mais ils n'ont pas de Saint-Paul ni d'Abbaye de Westminster. La Seine, si méprisée des Cockneys, est exactement de la largeur qu'il faut pour couler au milieu d'une rue magnifique ; d'un côté, des palais sur une longueur d'un mille, de l'autre, de hautes maisons (Oh les glorieuses antiquités !) en pierre de taille. La Tamise désunit Londres et Southwark ». Il a eu Talma à souper avec lui, qui lui a montré un soufflet sur lequel est peint un portrait authentique de Shakespeare. Il a mangé des grenouilles (1). Voici une recette pour leur préparation : « Ne prendre que les cuisses ;.. les pattes de devant on peut les laisser s'en aller toutes seules. » Nous n'entendrons plus jamais parler de son voyage en France. Des amis qui le rencontrèrent à Paris le trouvèrent plus réservé et plus silencieux que de coutume. Il avait ses raisons. En outre, il était dépaysé et on sait de reste qu'il était de ces « aborigènes qui ne supportent pas la transplantation ». Forcé de rentrer à Londres à l'expiration de son congé, il laisse Mary à Paris. On devine si cela dut lui être pénible. Des amis, cependant, étaient là qui l'entourèrent de soins. Vers la fin d'août arriva Crabb Robinson, qui, la trouvant guérie, lui fit visiter la ville pendant plusieurs jours. En septembre, elle était rentrée à Londres (2).

---

(1) *Letter to Barron Field*. Sept. 22, 1822.

A son retour de Paris, Lamb, peut-être à un des dîners du *London Magazine*, fit la connaissance de Bernard Barton, jeune poète quaker, qui, comme lui, était commis. A leur première rencontre, Lamb plaisanta le poète quaker sur l'incompatibilité de ses frivoles occupations poétiques avec la sévérité de la secte à laquelle il appartenait (3). C'était un de ces badinages dont il était coutumier. Il avait d'ailleurs un faible pour ces quakers dont il a parlé, dans plusieurs de ses essais, avec un sourire derrière lequel se cache une admiration. Barton, sans doute conquis par le charme d'Elia, dont il avait dû sentir la tendresse pour les siens, séduit par les manières de l'homme, lui écrivit comme à une autorité dont on redoute la désapprobation et dont on cherche les encouragements. Il dut être heureux de la réponse qu'obtint sa lettre. Lamb en effet lui dit, au sujet de ses poèmes (4) : « Je les aime pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils ne sont pas. Je suis écœuré des rodomontades modernes et du Byronisme, et votre simple beauté quakeresse m'a captivé ». Ce commerce, qui débute par une innocente taquinerie, sera un des plus agréables que Lamb ait jamais entretenus avec un correspondant. Le fait que Barton est un quaker, un quaker étant de règle un personnage grave et sévère, chatouille et stimule la verve de Lamb. Il badine, mais, en même temps, il console et conseille. Barton, comme Lamb, se plaint d'être « prisonnier du pupitre ». Lamb, qui, « depuis trente ans, est enchaîné sur cette galère (1) », s'il « aime à taper sur leur métier », reconnaît, avec bon sens et franchise, qu' « il fait bien son affaire » (2), et, lorsqu'il entend Barton parler de laisser là l'écritoire du commis pour vivre de la plume de l'écrivain, il s'écrie : « Restez dans votre banque... (3). Je bénis tous les astres que la Providence, ne jugeant pas bon de me faire indépendant, ait jugé bon au moins de m'asseoir sur la fondation stable de Leadenhall. Asseyez-vous, bon B. B., dans le bureau de banque. Et quoi ! n'y a-t-il pas de six à onze heures du soir, six jours par semaine, et n'y a-t-il pas le dimanche tout entier ? Fi donc, quelle superfluité de temps à soi, si vous saviez l'imaginer ainsi ! — assez pour la détente, la gaieté, la causerie, la poésie, les pensées pieuses, les pensées calmes... Désormais je rétracte toutes mes sottes plaintes... Je les considère comme des querelles d'amoureux. Je ne parlais qu'à demi sérieusement. Tu es le bienvenu, bois inerte, pupitre qui me fais vivre... ». Il avait raison. Il pensait que la vie matérielle assurée moyennant un travail régulier, c'était une forme de l'indépendance, de la seule accessible à qui n'est pas né avec de la fortune. On peut toujours se ménager des loisirs intelligents. L'écrivain de talent, diront certains, doit se donner tout à la littérature. Jadis il vivait d'une pension. Etait-ce là la vraie indépendance ? Aujourd'hui il peut prétendre à vivre du produit de ses œuvres. Mais, sans compter que les débuts sont pénibles et parfois meurtriers, la hâte de produire, le souci de flatter les goûts du public, sont nuisibles à la probité de l'écrivain. L'indépendance n'est pas alors plus réelle. Lamb a eu cet avantage d'écrire sans être talonné par le besoin ni entraîné par un succès d'argent à épuiser une veine rebelle.

---

(1) *Letter to John Clare*. Aug. 31, 1822.

(2) *Letter to Barron Field*. Sept. 22, 1822.

(3) *Letter to B. Barton*. Sept. 11, 1822. La première phrase de cette lettre fait allusion à cette attitude.

(4) *Letter to B. Barton*. Sept. 11, 1822.

Aurait-il pu, avec son tempérament et la charge qu'il avait assumée, résister aux incertitudes, au surmenage intellectuel de la vie d'un auteur qui travaille pour son pain ? Aurait-il eu les loisirs paisibles de l'homme qui, sa tâche une fois accomplie, est libre de butiner là où le mène sa fantaisie ? Sauf en de certaines saisons, la besogne du bureau était loin d'être accablante. Au bureau, il faisait sa correspondance. « J'ai l'habitude de ne jamais écrire de lettres qu'au bureau, déclare-t-il (1), c'est autant de temps que je chipe à la Compagnie. » Il y reçoit aussi parfois ses amis : témoin cette visite de Barton que l'on cite pour illustrer la gaieté gamine de Lamb. Barton vient, pour la première fois, voir son nouvel ami au bureau. Celui-ci, perché sur un haut tabouret, dès qu'il l'aperçoit, commence à descendre avec mille précautions de barreau en barreau, de façon à faire le tour complet du siège, disant cependant, pour calmer l'attente du visiteur étonné : « J'arrive de votre côté, Mr. Barton, j'arrive de votre côté (2). » Il n'avait pas toujours eu ces loisirs ni ces privilèges. Mais le petit gratte-papier avait parcouru du chemin. Il était bien près d'être son maître. Il n'était plus surmené. « Durant mes six heures, écrit-il (3), je n'ai pas de besogne que je ne pourrais ramasser en deux heures si l'on voulait me laisser travailler à la tâche. » Le plus pénible était donc l'assujettissement. On tenait registre des moindres absences : une demi-heure était notée (4).

---

(1) *Letter to B. Barton.* Sept. 11, 1822.
(2) *Letter to B. Barton.* Dec. 23, 1822.
(3) *Letter to B. Barton.* Jan. 9, 1823.

En décembre 1822, Messieurs Taylor et Hessey, libraires, ont en main le volume des *Essais d'Elia* qui va paraître l'année suivante. Lamb leur envoie une préface qu'il aime (5). « Elle est dans le vieux style. » Mais, dans la même lettre, il l'écarte comme inutile. « Les Essais n'ont pas besoin de Préface, dit-il ; ils sont toute préface. Une préface n'est qu'une causerie avec le lecteur, et ils ne font pas autre chose. » Il continue à collaborer au *London*, et ses derniers essais ne sont en rien inférieurs aux premiers. Cependant il se lasse de cette production régulière : on l'a retenu au *London* (6). Le magazine se traîne péniblement (7), Proctor, Hazlitt et Wainwright (Janus, son cher Janus), n'en sont plus (8).

---

(1) *Letter to Wilson*. Dec. 16, 1822.
(2) E. V. Lucas. *Bernard Barton and his Friends*.
(3) *Letter to B. Barton*. Oct. 9, 1822.
(4) *Letter to Ainsworth*. Dec. 29, 1823.
(5) *Letter to J. Taylor*. Dec. 7, 1822.
(6) *Letter to B. Barton*. March 11, 1823.
(7) *Letter to B. Barton*. May 3, 1823.
(8) *Letter to B. Barton*. Sept. 2, 1823.

Avec cela son volume d'essais n'est guère un succès de librairie. Une critique malencontreuse, dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure, vient en compromettre la vente. Heureusement « il y a du blé en Egypte tant qu'il y aura de l'argent à Leadenhall (1). Vous et moi, dit-il à Barton, nous sommes quelque chose outre des écrivains, Dieu merci ! »

Cependant on chercherait en vain dans ses derniers essais des indications de cette lassitude dont il se plaint. Une dizaine paraissent en 1823. Janvier vit paraître l'essai *Réjouissances à l'occasion de la majorité de l'année nouvelle*, brillante fantaisie spirituelle et comique. Un banquet réunit tous les « jours », qui s'y conduisent chacun suivant son caractère. Les jeux de mots abondent. L'essai n'est pas du meilleur Elia. — Le même mois apportait aussi une sorte de préface « par un ami de feu Elia », écrite par Lamb dans sa veine mystificatrice. James Weathercock l'avait fait mourir. Lamb prononce sa propre oraison funèbre (2). Une note des éditeurs avait soin de donner avis que l'ombre de leur défunt collaborateur continuerait à écrire dans leurs pages. Le morceau est très riche en déclarations précieuses. Lamb explique que son affectation archaïque est sa façon à lui d'être naturel et que son égotisme vient de son habitude de présenter comme sienne l'expérience d'autrui. Il trace son portrait presque dans les mêmes termes avec lesquels Sterne s'était peint sous les traits de Yorick. — Ce qui suivit a été jugé indigne par Lamb d'être sauvé de l'oubli. C'est deux courts morceaux : *Le choix d'une tombe*, qui exprime le sentiment plus tard très humoristiquement traité dans un passage des *Correspondants éloignés*, et *Wilks* (3). — L'un des essais d'Elia les plus exquis, *Vieux Chine*, paraît en mars. Une description d'une tasse à thé, description d'une chinoiserie délicieuse, introduit des souvenirs attendris et souriants des plaisirs goûtés en commun par Charles et Mary. — Pour le numéro d'avril, Lamb, qui n'a pu faire accepter sa *Lettre à un vieillard*

---

(1) *Letter to B. Barton.* July 10, 1823.

(2) Lamb, à la réimpression, supprima le début et la conclusion du morceau. Le début donne les circonstances de sa mort ; la conclusion parle de ses *Œuvres complètes*, les livres de commerce de India House, et de ses anciens collègues du bureau.

(3) B. Dobell. *Sidelights on Ch. Lamb.*

dont l'éducation a été négligée, prend les « Essais critiques de Scott sur quelques-uns des poèmes de divers poètes anglais » où il avait griffonné quelques pétulantes remarques et les attribue à Ritson (1). C'est le morceau *Ritson contre John Scott, le Quaker*, qui a été exclu de la collection des Essais. — En mai, *Les Parents Pauvres*, nouvel essai à classer parmi les meilleurs, varié de ton, offrant les différentes faces du talent de Lamb, l'écrivain spirituel, dans les analogies du début, le moraliste à la façon de La Bruyère, dans ses portraits de parents pauvres, le sentimentaliste pathétique, dans l'anecdote de l'étudiant pauvre, l'humoriste compatissant, dans la peinture de l'humble intérieur où il a vécu et où venait s'asseoir périodiquement le vieux petit fonctionnaire de la Monnaie, si chatouilleux sur le point de sa pauvreté. — En juin, *L'Enfant Ange*, fantaisie délicate, suggérée par la lecture d'un poème de Thomas Moore, *Les Amours des Anges*. Lamb imagine une sorte de légende imprécise et mélancolique et c'est un gracieux petit poème en prose. — Juillet apporte une note toute différente avec *Le vieux coche d'eau de Margate*. La description du vieux bateau, de son équipage et des passagers, parmi lesquels se détachent la personnalité amusante d'un jeune hâbleur et la figure pathétique d'un pauvre scrofuleux sans parents et sans amis, est suivie de l'examen des causes de la déception que produit sur beaucoup la première vue de la mer et d'une boutade contre les plages et les citadins que la mode chasse du « chez soi » où l'on est tellement mieux que partout ailleurs. — Septembre nous ramène à la critique littéraire. Lamb défend Sir Philip Sydney contre W. Hazlitt et s'attache à montrer, non sans une nuance de paradoxe, combien l'ingénieux de ses sonnets est le langage le plus naturel à la passion de l'amour. — L'essai qui paraît en octobre, étant, dans sa forme originelle, un acte de Lamb, une lettre en réponse à une attaque de Southey, demande à être examiné à part. — En octobre, Lamb redonne un essai du *Reflector*, *Guy Faux*. Le célèbre conspirateur papiste lui avait toujours trotté par la tête comme une curieuse personnalité dont il eût aimé à approfondir la psychologie. On se rappelle qu'il fut question de lui dans ce fameux entretien rapporté par Hazlitt. Il y avait une part d'innocente et taquine provocation dans cette attitude vis à vis d'un personnage universellement détesté, qui est bien dans le caractère de Lamb. Dans son article de 1811 il s'était contenté de traiter comiquement des conséquences qu'auraient eues l'acte du sinistre boute-feu, s'il avait été exécuté. L'apologie du caractère de Guy Faux qui l'eût tenté certainement fut faite par Hazlitt dans l'*Examiner* du 12 novembre 1821, qui ainsi le devançait. Lamb, à qui ce sujet était ainsi prohibé, reprend son vieil essai, auquel il donne un air d'à propos en le faisant précéder de certains passages de l'article d'Hazlitt, en qui il voit plaisamment un jésuite déguisé. Il ne le réimprimera pas d'ailleurs, et avec raison, dans son volume de 1833, non plus que le suivant : — *Sur un passage de la Tempête*, qu'il essaie d'expliquer par une citation tirée d'une « *Exacte Description de l'Afrique*, par John Ogilby, 1670 ». — L'essai de décembre, *Amicus Redivivus*, raconte sur le mode héroï-comique une aventure authentique, une chute à l'eau en plein midi, dont venait d'être victime le distrait George Dyer. Lamb couvre l'anecdote de toutes les broderies de son invention comique et campe avec infiniment d'humour un personnage de médecin ivrogne (1).

---

(1) *Letter to B. Barton*, March 5, 1823.

A partir de 1824 la production de Lamb devient beaucoup plus mêlée et il écartera une forte proportion de ses essais quand il les réimprimera. En septembre paraît *Blakesmoor*, où il s'attendrit sur la destruction de l'antique résidence chère à son enfance et dont la fréquentation familière l'avait anobli au point qu'il avait plus de titres à son blason que ses indignes propriétaires. Avec quelque subtilité et un mélange de paradoxe, une note solennelle domine d'un bout à l'autre de ce bel essai, écrit sous le coup d'une émotion ressentie. — Puis c'est une *Lettre originale de James Thomson*, qui ne serait pas une mystification, mais bien une lettre authentique retrouvée (2). — L'essai de novembre, *Le capitaine Jackson*, chante avec un lyrisme souriant et ému un personnage que Lamb a beaucoup connu, peut-être le capitaine Burney, et qui avait un pouvoir vraiment magique de s'illusionner et d'illusionner les autres sur sa réelle pauvreté. — Un *Mémoire*

---

(1) Comparer l'essai avec la lettre à Hazlitt commençant : *Sitting down to write*.

(2) Mr. Jordan (*Autobiography*, Vol. I, p. 222) la donne comme tirée d'un vieux journal du xviii^{e} siècle.

biographique de Mr. Liston suit, « invention pure, » mystification qui réussit inespérément, à la grande joie de Lamb. » La ville l'a avalé (1), et il a été copié dans les journaux, sur les programmes de théâtres, etc., comme authentique... On n'inventerait pas facilement une vie qu'il fût plus improbable qu'il eût vécue. » « De tous les mensonges que j'aie jamais lancés, s'écrie-t-il encore, c'est celui que je prise le plus (2) ». — Le suivant morceau, au contraire, ne lui donne que des regrets. *Une Vision de Cornes*, de son propre aveu, est « d'un piètre goût, ressemblant aux articles les plus laborieux du *Spectator* (3). C'est un sot (2), un « vilain » article. — Lamb est retombé dans l'ancienne veine purement plaisante. De Quincey ayant commencé dans le *London Magazine* une série de lettres « à un jeune homme dont l'éducation a été négligée », Lamb, avec l'assentiment de l'auteur, écrit une parodie qui est la *Lettre à un vieillard dont l'éducation a été négligée* (3). — « Dans le prochain numéro, écrit-il en janvier 1825 (4), je figure comme théologien ! et j'ai attaqué mes ex-frères, les Unitaires. Quels tours de paillasse jouerai-je ensuite, je ne le sais ; je suis presque au bout de mon rouleau. » Il faisait allusion à l'essai *Protestations unitaires*. — Il continue par l'*Autobiographie de Mr. Munden*, — les *Réflexions au pilori* ; et l'on remarquera que tous ces essais ne figurent pas parmi les *Derniers Essais* d'Elia. — En voici un enfin, *Barbara S.*, anecdote jolie où le sentiment vient agréablement se mêler à l'humour ; — mais immédiatement après reparaît l'inspiration du *Reflector*, avec *La dernière pêche*, lettre d'un commis de banque qui, entouré de bank-notes, se sent devenir voleur et entrevoit la potence (5). — Avec la retraite de Lamb nous arrivons à des essais meilleurs : *Le Retraité*, éminement autobiographique, et une de ses choses les plus exquises ; — *Le Mariage*, esquisse souriante et attendrie des attitudes et des sentiments des acteurs de ce petit drame de la vie où s'est trouvé mêlé Elia, cet original si porté à faire le bouffon dans les circonstances solennelles ; — *Le Convalescent*, charmant badinage paradoxal sur la maladie ; enfin, — *L'Illusion scénique*, retour à un sujet cher, la critique du jeu des acteurs par un amateur de théâtre doué d'un rare discernement et capable de faire le départ entre la part de naturel et de convention qui entre dans l'illusion dramatique (1).

---

(1) *Letter to B. Barton*. Feb. 10, 1825.

(2) *Letter to B. Barton*. April, 1825.

(3) *Letter to Miss Hutchinson*. Jan. 20, 1825.

(4) *Letter to B. Barton*. Feb. 10, 1825.

(5) Mr. B. Dobell, (*Sidelights on Ch. Lamb*), place ici le morceau *The Three Graves*.

A cela il faut ajouter trois morceaux attribués à Lamb par Mr. B. Dobell qui, en fouillant les collections du *London Magazine* a cru, avec assez de plausibilité, reconnaître sa manière dans *Les peines d'un âne*, — *Une suggestion aux joueurs de whist* et — *Un cri parti du royaume des ombres*. Sur ce dernier il y aurait un témoignage externe dans l'allusion d'une lettre à Rickman du 16 juillet 1803 : « Ci-inclus une merveille, une lettre venue du royaume des ombres, etc. » Ce serait donc une réédition. Ces productions ne sont curieuses qu'aux yeux des dévots superstitieux de Lamb. Elles n'ajoutent rien à sa gloire et n'apportent aucun élément nouveau pour la connaissance de son génie.

Le *London Magazine* expire en 1826. Cependant Lamb continuera à produire d'une façon intermittente jusqu'en 1833 des articles qu'il insèrera dans son deuxième volume publié à cette dernière date par son ami Moxon. En 1826 il donne au *New Monthly*, sous le titre général d'*Erreurs populaires*, une série de courts essais où il s'amuse à réfuter plaisamment et souvent paradoxalement dictons et proverbes et dont le meilleur et qu'il préférait lui-même, sur la maison du pauvre, s'élève à une hauteur d'émotion qu'il n'avait jamais atteinte auparavant. Dans l'intervalle de cette publication, qui va de janvier à septembre, il donne deux autres essais, en mars et en mai. Tous deux sont de critique littéraire. — Le premier, *Sur le style de l'écrivain « honnête homme »* est mince, sans composition, et tire son agrément des citations de Sir William Temple dont il est cousu plutôt que de l'effort critique de l'auteur. — Le deuxième, *Que le vrai génie est sain*, est une dissertation en règle, au ton sérieux et calme, et qui s'attache à démontrer que le grand poète, loin qu'il soit possédé par son sujet, le domine toujours, et, alors même qu'il va chercher en dehors de la nature des existences possibles, comme Caliban et les sorcières de Macbeth, les soumet à la loi de sa consistance.

---

(1) Le premier titre était : *Illusion scénique imparfaite*.

Il faut aller jusqu'au mois d'août 1831 pour trouver des essais d'Elia. Ce sont, d'abord, deux articles sur le comédien Elliston, donnés en août à l'*Englishman's Magazine*, le premier, *L'Ombre d'Elliston*, aimable fantaisie, demi-émue, demi-railleuse, où Élia cherche à se représenter ce joyeux esprit dans les ténèbres du Tartare, ou plutôt dans le voisinage de la lune, planète dont il subissait l'influence sur la terre, entouré d'âmes de figurantes, ou, dépouillé de ses ornements royaux, assis dans la barque de Caron côte à côte avec l'ombre de quelque moucheur de chandelles ; — le deuxième, tout en anecdotes, montrant avec une sympathie non exempte d'une certaine dose de raillerie, le comédien jouant perpétuellement un rôle aussi bien dans la vie que sur les planches. Lamb est en veine de souvenirs. — En octobre, dans *Les Journaux il y a trente-cinq ans*, ses débuts dans le journalisme lui fourniront le sujet d'une causerie décousue sur les dures exigences du métier de fournisseur de bons mots, sur les étranges types de journalistes qu'il a rencontrés. — Un autre essai de la même époque, que Lamb n'a pas jugé digne de la réimpression, *Souvenirs d'un défunt membre de l'Académie royale*, avait été donné dans la même série. — L'année 1833 voit et la production du dernier essai de la deuxième série (1), intitulé : *Stérilité de la faculté imaginative dans les productions de l'art moderne*, morceau de critique artistique et littéraire plein de feu et d'éloquence, et la publication du deuxième volume d'Elia venant juste dix ans après celle du premier. Son œuvre est terminée. Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il entra au *London Magazine* sous le nom de plume d'Élia. Pendant cinq ans il collabora activement à cette publication, dont le nom est inséparable du sien, et, à partir de sa chute, en 1826, il ne produisit plus que de loin en loin, de sorte qu'on peut dire que la production qui lui assure un nom dans la littérature anglaise est comprise entre les années 1820 et 1826, entre l'âge de quarante-cinq et de cinquante ans.

Mais revenons au début de 1823. Nous trouvons d'abord Lamb plongé dans le « pesant in-folio » de George Fox, toujours attiré vers les Quakers, toujours avide de psychologie peu ordinaire, étudiant l'homme. Puis son ami Wilson, occupé à sa biographie de Defoe, obtient de lui une lettre de critique littéraire, plus tard développée en un morceau intitulé : *Sur les romans secondaires de Defoe*. Enfin Wordsworth vient à Londres, et, quoique Lamb se plaigne de la fatigue et des excès que ces réunions entraînent, il dut passer d'heureux moments dans un petit cénacle littéraire, témoin ce dîner dont il parle avec enthousiasme : (1) « J'ai dîné hier sur le Parnasse, avec Wordsworth, Coleridge, Rogers et Tom Moore — la moitié de la poésie de l'Angleterre constellée et groupée dans Gloucester Place ! Ce fut une soirée délicieuse ». Naturellement Coleridge avait parlé : il n'y avait même eu place que pour lui et « pas un qui ne fût content de n'être qu'auditeur. Les Muses étaient muettes tandis qu'Apollon faisait un cours sur son bel art et le leur. » Quand Wordsworth est reparti, Lamb, qui avait fini par souhaiter son départ dans l'intérêt de sa propre santé, sent un grand vide (2). Il va se refaire à Dalston (3) et pense sérieusement à changer de conduite. On sait ce que cela veut dire ! Peu de temps après, nous le surprenons dans une attitude bucolique (4). « L'après-midi nous cueillons des primevères à Dalston, et Mary me reprend quand je les appelle des coucous. » La lettre dont cette phrase est tirée est toute pleine de plaisanteries jeunes. A quarante-huit ans Lamb conserve une humeur gamine qui ne se dément pas. C'est ainsi que le vit, à ce moment, une Américaine, Mrs. Balmanno. Elle décrit un dîner chez les Hood, qui habitaient alors Winchmore. Miss Kelley en était. Lamb ne cessa de jouer des tours à sa sœur ; il est vrai qu'il lui donnait autant de marques d'affection. Elle était vêtue, avec une simplicité de quakeresse, d'une robe de soie gorge de pigeon avec un mouchoir de mousseline blanche transparente croisé sur la poitrine. Son attitude vis à vis de lui était celle d'un « disciple adorant », les yeux toujours fixés sur son visage : même lorsqu'il causait à l'autre bout de la salle, elle lui fournissait quelque mot qu'il ne trouvait pas. En cette occasion il fut très gai, allant et venant, les mains derrière le dos, conversant par boutades et toute attention pour Miss Kelley. Affectant de chercher un plat facile à découper pour soulager Mrs. Hood, il choisit une salade de homard, en faisant remarquer que c'était tout juste l'affaire. Quand on lui demanda de chanter une chanson, il débita un discours en latin en l'honneur, à ce qu'il prétendit, de Mrs. Hood, mais, en réalité, à la louange de la salade. Le lendemain, il présente sa sœur, fait son éloge et ajoute : « mais elle boit ! » C'est dans cette circonstance qu'il déclare plaisanter pour son bien (1).

---

(1) Dans l'*Athenæum*.

---

(1) *Letter to B. Barton.* March 5, 1823.
(2) *Letter to Proctor.* April 13, 1823.
(3) Il donne cette adresse à Hone : 14, Kingsland Row, Dalston.
(4) *Letter to Miss Hutchinson.* April 25, 1823.

La même impression est donnée par l'Américain N. P. Willis (2). Il avait été invité par un gentleman du Temple à se rencontrer avec Charles Lamb et sa sœur à déjeûner. Les Lamb habitaient alors « à quelque distance de Londres et ils se firent attendre. » Enfin, ils arrivèrent ; « l'homme en culottes et guêtres noires, petit et très mince ; la tête penchée pensivement, les cheveux grisonnants, l'œil beau et enfoncé, le nez aquilin et une bouche vraiment indescriptible. Exprimait-elle surtout l'humour ou le sentiment, la bonté ou une sorte de malice capricieuse, ou vingt autres choses qui l'effleuraient tour à tour, je ne saurais le moins du monde l'affirmer. » Un grand fauteuil étant avancé pour Mary, Charles le retire, disant gravement : « Mary, ne le prenez pas ; on dirait que vous allez vous faire arracher une dent. » Mary était à ce moment très dure d'oreille et Charles profitait de sa surdité passagère pour lui imputer toutes sortes d'improbabilités évidentes. Willis dit à Charles qu'il avait acheté un exemplaire d'*Elia* en Amérique pour l'offrir à un ami. « Combien l'avez-vous payé, dit Lamb. — Environ sept schellings et six pence. — Permettez-moi de vous rembourser, dit Lamb, alignant l'argent avec empressement sur la table, je n'ai jamais encore rien produit qui se vendît. Je suis la ruine des éditeurs. Mon dernier poème ne se vend pas — pas un exemplaire. L'avez-vous vu ? — Non. — Il ne coûte que dix-huit pence. Je vais toujours vous donner six pence en vue de cet achat, » et il dit où on pouvait le trouver. Lamb ne mangea rien mais il demanda anxieusement certaine conserve de poisson qu'on lui réservait généralement. Il n'y en avait pas. Il demanda alors à voir le couvercle du pot qui l'avait contenue ; cela lui ferait du bien, pensait-il. On le lui apporta. Sur le couvercle était une représentation du poisson. Lamb la baisa, puis il se leva de table et se mit à arpenter la salle d'un pas incertain. »

---

(1) Mrs. Balmanno, *Pen et Pencil. — Lamb and Hood.* — Voici le portrait qu'elle fait de Lamb : « De taille moyenne, le teint brun ou plutôt coloré, les yeux gris, qui exprimaient le sens et la finesse, mais ni grands ni brillants ; la tête et les traits bien modelés et l'expression générale du visage calme, bienveillante et prévenante, passant par des changements rapides dans la conversation, comme sa manière, aussi variable qu'une journée d'avril. — Il semblait un homme qui, à toute minute, avait une idée nouvelle. »

(2) Proctor.

Il prit son congé en juin et le passa à Hastings (1). C'est là qu'il écrivit le *Vieux coche d'eau de Margate*. D'abord il s'y ennuya et c'est sans doute la raison de sa boutade contre les séjours à la mer et particulièrement contre Hastings. Mais Hastings prit sa revanche. Rentré à Londres, il se trouva dépaysé chez lui. Il regretta les spectacles et les promenades de Hastings. Il faut lire la lettre qu'il écrivit à Barton à son retour, ne serait-ce que pour nous mettre en garde contre le danger de nous laisser prendre à ses exagérations plaisantes. Est-ce un contempteur convaincu de la campagne qui découvre la poésie de ce petit coin de paysage : « La meilleure chose sur laquelle je sois tombé par hasard (2), c'est une petite église de campagne... qui se dressait nue et solitaire au milieu d'un petit bois, sans une maison et sans la moindre apparence d'habitation dans un rayon d'un quart de mille, seulement des passages en divergeant pour mener, à travers des bois magnifiques, à autant de fermes. Elle se dresse là comme la première idée d'une église, avant qu'on pensât aux paroissiens, des oiseaux seuls pour fidèles ; ou comme l'oratoire d'un ermite (l'ermite mort), ou un mausolée ; son effet singulièrement impressionnant, comme une église trouvée dans une île déserte pour étonner Crusoë par une image de la patrie ».

En juillet parut dans la conservatrice *Quarterly Review* un article de Southey, intitulé *Progrès de l'Infidélité* et qui contenait ce passage :

> « Les incroyants n'ont pas toujours été assez honnêtes pour exprimer ainsi leurs vrais sentiments ; mais ce que nous savons d'eux, c'est que, tout en renonçant à leur part d'espérance, ils n'ont pu se dépouiller de la crainte. D'après la nature de l'esprit humain, cela pouvait se

---

(1) *Letter to B. Barton*. July 10, 1823.
(2) *Letter to B. Barton*, July 10, 1823.

présumer, et, de fait, il en est ainsi. Ils peuvent bien insensibiliser le cœur et stupéfier la conscience, mais ils ne peuvent détruire la faculté imaginative. Il y a de cela une preuve remarquable dans les « Essais d'Elia », livre auquel il ne manque qu'un sentiment religieux plus sain (1) pour être aussi charmant qu'il est original. Dans celui sur « les Sorciers et autres terreurs nocturnes » il dit : « Ce n'est ni les livres, ni les images, ni les histoires contées par de sots domestiques qui créent ces terreurs chez les enfants ; ils ne peuvent tout au plus que leur donner une direction. Ce cher petit T. H. (2), qui, entre tous les enfants, a été élevé avec l'exclusion la plus scrupuleuse de toute infection de la superstition, à qui on a pris soin de ne jamais parler de gobelins ni d'apparitions, et à peine d'hommes méchants, ni de ne laisser entendre ou lire une histoire affligeante, trouve tout ce monde de terreur, dont il a été si strictement exclu *ab extra*, dans ses propres « imaginations accourues pressées » et, sur son oreiller nocturne, ce nourrisson de l'optimisme sursautera à la vue de formes non empruntées à la tradition, dans des sueurs à côté desquelles les rêveries du meurtrier dans la cellule des condamnés sont de la tranquillité ». Ce pauvre enfant, au lieu d'être formé dans la voie qu'il devrait suivre, avait été instruit dans les voies de la philosophie moderne : on l'avait systématiquement empêché de rien savoir du Sauveur qui a dit : « Laissez-là ces petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ». On avait pris soin qu'il ne priât pas Dieu et ne se couchât pas le soir en s'appuyant sur sa bienfaisante providence ! etc. »

Il faut se représenter l'esprit public du moment pour concevoir combien un tel article était dangereux pour celui qu'il dénonçait. Qu'on se rappelle quelle levée de boucliers orthodoxes le *Caïn* de Byron suscita en 1821. Une revue alla jusqu'à dire que Sir Walter Scott, qui en avait accepté la dédicace, passerait à la postérité avec la flétrissure de Caïn au front. La *Quarterly Review* se refroidit vis à vis de l'auteur. Le même Southey réclama contre Byron l'attention du gouvernement. Byron s'effraya et s'expliqua. On sait de quel ostracisme impitoyable il souffrit.

En rentrant d'Hastings, Lamb eut cette surprise désagréable. Quel fut son premier mouvement ? La lettre à Burton va nous le dire (1) : « Southey a attaqué « Élia » sur le chef d'infidélité... Il aurait pu épargner à un vieil ami une telle interprétation de quelques boutades irréfléchies, qui ne voulaient pas de mal à la religion. S'il fallait rassembler toutes ses expressions inconsidérées sur ce sujet, à lui!... Mais j'aime et je respecte Southey et je ne répondrai pas... » L'attaque, venant d'un ami, l'afflige. Il ne récrimine pas, se rappelant sans doute que dans l'essai, *La veille de l'an*, il avait envisagé la vie future avec des sentiments assez peu orthodoxes. En réalité, le *London Magazine* lui-même avait, dès le mois d'août 1821, publié une pièce de vers, sous le titre d'Epître poétique à Elia et sous la signature de « Olen », qui lui reprochait cette attitude. Lamb était donc forcé de se reconnaître coupable et ne pouvait que plaider les circonstances atténuantes, faisant observer que c'était attacher une importance exagérée à ce qui, après tout, n'était, disait-il, qu'une boutade. N'avait-il pas d'ailleurs mis le lecteur en garde contre la tendance à le prendre trop à la lettre ? Le grief le plus sérieux qu'il retienne pour le moment, c'est le tort probable à la vente de ses Essais. A cela s'ajoute l'agacement d'être de nouveau aiguillonné par cette revue qu'il « hait » et qu'il ne ménagerait certes pas si, dans le cas présent, le critique n'était un ami.

---

(1) Southey avait écrit *sane*. A la correction, il fut effrayé de sa maladresse, et changea *sane* en *sound*, se proposant encore de retoucher l'épithète. Il n'en eut pas l'occasion. Il dut se rappeler l'effet produit sur Lamb par le mot malheureux de Gifford, « un pauvre maniaque ».

(2) Thomson Hunt, fils aîné de Leigh Hunt.

Talfourd attribue la longanimité de Lamb à la diversion qu'apporta un changement de domicile. A en juger par la lettre à Barton, écrite sur le vif de la lecture de l'article de Southey, il apparaît que tout d'abord il ne vit qu'un reproche à lui adressé. Dès qu'il aperçut que le coup atteignait Hunt, frappé dans ses sentiments de père, il pensa que la querelle cessait d'être personnelle et qu'il ne pouvait laisser passer sans réplique une avanie qu'il avait attirée à un vieil ami. Il est probable aussi qu'il se trouva là de bonnes âmes pour l'exciter. C'est dans ces conditions qu'il entreprit sa réponse, et non sans réflexion, car, ayant eu connaissance de l'article au commencement de juillet, il en est encore le 17 septembre à « méditer » sa lettre à Southey (2).

La polémique n'était pas son fait. Cette seule lettre suffirait à le prouver. Il essaie d'y être mordant, mais son effort s'éparpille trop. C'est une riposte, et non une réfutation. Sur le fait en cause, Lamb ne peut guère qu'alléguer que « les chrétiens les plus solides ont parfois vacillé sous des questions d'une obscurité si déconcertante » ; que, d'ailleurs, « le doute ou la confiance dépendent beaucoup du tempérament. » On sent une gêne dans ces déclarations. Non qu'il ait ici la moindre hypocrisie, la plus faible crainte de se compromettre. Mais c'est l'attitude qui seule convient à qui est ébranlé par le doute, et que le doute, qu'il déplore, n'autorise pas à propager sa propre infortune. Lamb touche à ces grandes questions avec tout le respect d'un homme qui jadis a cherché des consolations dans la religion et qui se ferait scrupule d'en priver, par des négations ou seulement par des doutes nettement affirmés, ses frères malheureux.

---

(1) *Letter to B. Barton*. July 10, 1823.
(2) *Letter to B. Barton*, Sept. 17, 1823.

Il plaide donc l'excuse de la légèreté, d'une humeur passagère. Southey n'a-t-il rien à se reprocher en ce genre ? Ne s'est-il pas fait le bouffon du diable ? Il l'a flatté en prose, il l'a chanté en vers : il a été son poète de cour, son poète lauréat ! N'a-t-il pas aussi exploité la riche mythologie de l'Eglise romaine ? N'aurait-on pas cru un moment qu'il passait au catholicisme, n'étaient les commentaires facétieux où reparaissait le protestant ? Ce n'est pas qu'Elia lui en veuille de cette veine légère. Au contraire. Ce qu'il lui reproche, c'est son air grave, quand il veut régenter ses pauvres amis. Et, par une transition abrupte, rappelant à Southey qu'il l'a plus d'une fois complimenté aux dépens de ses compagnons, Lamb, après avoir énuméré les amis dont il s'énorgueillit, passe à la défense de Leigh Hunt et de Hazlitt. Leigh Hunt, s'il a quelques « obliquités » de pensée, est un homme bon, sensible, un père aimant et aimé. La *Quarterly Review* avait reproché à Lamb d'être l'ami d'Hazlitt. Il saisit l'occasion pour dire son sentiment sur Hazlitt et le fait noblement, quoiqu'il y eût un froid entre eux. « Protestant contre beaucoup de choses qu'il a écrites et plusieurs choses qu'il lui plaît de faire ; le jugeant par sa conversation, dont j'ai joui si longtemps et que je goûtais si fort ; ou par ses livres, dans les endroits ou nulle passion troublante n'intervient, je mentirais à ma propre conscience, si je disais moins que ceci, à savoir que je juge W.H. dans son état naturel et sain, un des esprits les plus sages et les plus sains qui existent. Loin d'avoir honte de l'intimité qui fut entre nous, c'est pour moi un sujet de gloire d'avoir pu si longtemps la conserver intacte ; et je crois bien que j'entrerai dans la tombe sans rencontrer ni espérer rencontrer un compagnon comme celui-là. » Le meilleur commentaire à ce beau passage est celui-ci : il rapprocha les deux amis. Une nouvelle transition, assez gauche, introduit la partie de l'essai que, seule, Lamb conserva à la réimpression en volume et qui y figure sous le titre *Les tombeaux de l'abbaye*. C'est une protestation contre une mesure, prise par le clergé de Westminster, qui exigeait un droit d'entrée pour visiter l'église en dehors des heures de service. Southey invite Lamb à se conformer aux observances et aux doctrines de l'Eglise anglicane. D'abord, il oublie que Lamb est un dissident, appartenant à la secte des unitaires. Et puis, comment sera-t-il reçu dans ses églises ? Récemment, entré à Westminster, pour écouter un sermon, ne s'est-il pas vu, dès le service fini, chasser comme un chien, alors qu'il voulait prolonger son séjour pour passer une heure recueillie dans la compagnie des gloires de l'Angleterre. C'est là la transition. Le reste est un plaidoyer éloquent, relevé d'anecdotes touchantes ou humoristiques, en faveur du libre accès du Panthéon anglais. Le morceau pouvait fort bien se détacher et n'y perd absolument rien. Tel est cet article de polémique, le seul dans l'ouvrage de Lamb, combien modéré de ton, combien dénué de toute méchanceté, combien peu adroit même, on l'a vu suffisamment.

Southey le lut et voici ce qu'il écrivit à son directeur : « De ma part il n'y eut pas même un sentiment passager de colère. Je fus très surpris et attristé, parce que je savais combien il s'en voudrait à lui-même, et pourtant jamais lettre de ressentiment ne fut écrite en termes moins offensants. Son naturel doux y apparaît d'un bout à l'autre ». Il écrivit à Lamb (1), s'invitant lui-même à venir lui serrer la main. « La bienveillance de votre billet, répondit Lamb, (2) a dissous le brouillard qui m'enveloppait. J'ai combattu contre une ombre. Cette maudite *Quarterly Review* m'avait mis en colère par l'allégation gratuite, tirée de son propre fonds, que *les Confessions d'un Ivrogne* étaient une description véridique de l'état de l'écrivain. De petites choses, faites sans intention méchante, peuvent produire beaucoup de mal. Celle-là aurait pu me nuire et durant ma vie et après ma mort. Je suis dans une administration publique et ma vie est assurée. J'étais préparé à la colère, et je crus voir, dans quelques paroles désagréables, la récidive d'une attaque bien dure pour moi. J'aurais voulu voir magazine et revue au fond de la mer, et ma sœur (quoique innocente), encore plus : car la sottise fut faite à son insu, et l'a fort tourmentée depuis. Mon ange gardien était absent à ce moment. » Mary, qui finissait toujours par avoir raison quand il s'agissait de « quelque chose à faire ou à ne pas faire », l'aurait dissuadé.

---

(1) *Letter to B. Barton*. Nov. 22, 1823.

(2) *Letter to Southey*. Nov. 21, 1823.

Il a été fait allusion plus haut à un déménagement. En août, en effet, le logement de Russell Street, entre lequel et Dalston se partageait la vie de Lamb, avait été finalement abandonné pour un cottage, dans Colebrook Row, Islington, « un cottage, car il est détaché (1), une maison blanche, avec six bonnes pièces ; la Rivière Nouvelle (assez avancée en âge à l'heure qu'il est) court (si on peut appliquer ce terme à une allure qui est le petit pas) tout près du pied de la maison, et derrière est un jardin spacieux avec vignes (je vous l'assure), poires, fraises, navets, poireaux, carottes, choux, à réjouir le cœur du brave Alcinoüs. On entre sans corridor dans une gaie salle à manger, toute tapissée et hérissée de vieux bouquins ; et, au-dessus, est un salon clair, trois fenêtres, plein d'estampes de choix. Je me fais l'effet d'un grand seigneur, n'ayant jamais encore eu de maison. »

Il était fier d'occuper une maison, une maison tout entière, ce rêve du petit bourgeois des grandes villes. Hélas, il n'en verra que trop tôt les inconvénients. L'installation fut, à l'ordinaire, une grosse affaire : mettre sur les rayons ses chers in-folios, Beaumont et Fletcher, Ben Jonson et congénères, pendre les vieilles estampes, son portrait de Milton, disposer sur les cheminées ses bergers et bergères de Chelsea, reliques familiales. Il va changer de vie, se coucher et se lever tôt, vivre sobrement. Il jardine avec l'ardeur du néophyte : il plante, taille et greffe. Assis sous sa vigne, il contemple ses tulipes et s'abandonne à la vie végétative, non sans un sentiment amusé de l'étrangeté de cette nouvelle situation et un fort scepticisme quant à la persistance de ses impressions premières. Il fait de longues promenades et en revient avec des brassées de fleurs des champs. Il fréquente aussi les auberges du voisinage. Installé avec sa pipe devant un pot de bière, il est heureux. C'est ainsi que le rencontra un jour le gros et jovial Théodore Hook, auteur dramatique. Et tous deux prirent ensemble le chemin de Colebrook Cottage. Il aime les oiseaux. On lui en offre un. Il le refuse en disant : « Les chansons qu'il chanterait dans sa prison de fer, jamais je ne pourrais me flatter qu'elles fussent pour moi, mais je les croirais plutôt des accents adressés aux voyageurs de l'air passant, pour exprimer ses regrets de n'être pas avec eux. Pourtant, j'aurais scrupule à laisser s'envoler le petit prisonnier par crainte que, inhabitué à la liberté, il ne volât à la mort ou qu'il ne mourût de faim. » A Islington il retrouvait de vieux souvenirs. N'était-ce pas là qu'il avait « erré avec une fille aux blonds cheveux ? ».

---

(1) *Letter to B. Barton*. Sept. 2, 1823.

Il fuit ses trop nombreuses connaissances. Mais la distance n'effraie pas ses amis. Un jour c'est Cary qui vient dîner (1) : nouvelle recrue, « le type du pasteur de campagne, maigre (ainsi que doit l'être un vicaire), modeste, sensé, qui ne vous rebat pas les oreilles des dogmes de l'Eglise, un homme tout différent de Southey ». Un autre jour, c'est G. Dyer, qui, distrait, sort de la maison pour aller se jeter, en plein midi, dans la rivière (2).

Cependant le modeste essayiste arrivait à la célébrité. Une consécration civique de son talent l'attendait cet hiver là. Au mois de novembre, il s'asseyait à Mansion House au dîner annuel du lord maire, « et tout cela, écrit-il, parce que j'écris dans un magazine » (1). Il se réjouit d'être sorti de table assez calme et d'avoir ainsi sauvegardé sa réputation. Ce qu'il ne dit pas, c'est que, tout en sentant son amour propre chatouillé par cette distinction, il considéra le dîner comme une corvée et demeura timide, gauche et sans entrain, dans ce milieu officiel. Comment se serait-il abandonné aux plaisirs de la table, quand il avait pour commensaux « le président et deux autres directeurs de la Compagnie des Indes » (2), ses chefs, auprès desquels il importait de se comporter avec gravité et surtout avec sobriété ? Il est regrettable que des sentiments de prudence aient dû dicter à Lamb de garder le silence sur cette solennité bourgeoise. Son humour aurait pu nous laisser une amusante description de l'attitude de ces *citizens* de la cité de Londres et de la sienne propre.

---

(1) *Letter to B. Barton*, Sept. 2, 1823.
(2) *Letter to Mrs. Hazlitt*. Nov. 1823.

Un événement autrement considérable et éminemment caractéristique de la nature excellente de Lamb et de sa sœur marque cette année 1823. Durant l'été, au cours d'une visite à Cambridge, ils rencontrèrent pour la première fois, chez la sœur de W. Ayrton (1), Emma Isola, jeune orpheline, pour laquelle ils se prennent d'amitié, et qui devint comme leur enfant adoptive. On les verra se donner à l'éducation de cette enfant, dont ils veulent assurer l'avenir en lui inculquant les connaissances nécessaires à la profession d'institutrice. Ils finiront par l'établir très heureusement en la mariant à l'éditeur Moxon. Ils furent récompensés de ce beau dévouement par toutes sortes de satisfactions. La jeune fille fut le rayon de soleil des dernières années de la vie de Lamb.

En août il s'était occupé de faire son testament dans l'intention de laisser son bien (2) en fidéicommis pour sa sœur, « son souci constant » (3). La pensée de ce que la pauvre fille deviendrait, s'il venait à manquer, ne l'avait jamais quitté. Encore en cette occasion, les vœux qu'il exprime à Allsop, qu'il choisit, avec Talfourd et Proctor, comme exécuteur testamentaire, témoignent de cette anxiété. « J'espère, écrit-il (4), que la Providence voudra que ma sœur parte la première (la préséance fut-elle insignifiante) ». C'est une nouvelle rechute de Mary qui lui inspire ces réflexions. Son mal, cette fois, dure plus de dix semaines. Par contre, elle y échappe en 1824 (5).

Les lettres écrites à B. Barton, désormais son correspondant favori, montrent Lamb toujours aussi enjoué. Souffre-t-il, il trouve une consolation dans un badinage. Il accumule dans une lettre (6) les expressions les plus imagées et les plus énergiques, épuisant toutes les ressources de la rhétorique la plus inventive, donnant une idée alarmante des tourments, de l'anéantissement où le plonge un rhume. La fin du monde annoncée pour le lendemain ne l'aurait pas tiré de sa torpeur. Barton naïvement s'inquiète et une lettre de lui, sans doute par trop compatissante et alarmée outre mesure, amène cette réponse de Lamb (1) : « C'était ma façon à moi de vous dire que j'avais un gros rhume. » C'est sa sagesse à lui de plaisanter. Il sent agir sur lui l'influence de l'hiver, il se sait sujet à des intervalles de mélancolie, mais il sait aussi que le printemps ramènera sa gaieté, il a conscience que la triste opinion de lui-même, que lui impose la dépression actuelle de ses esprits, est chose passagère et que la « vanité » reviendra avec le soleil (2). Il a de la philosophie. Il s'observe lui-même et constate ses défauts sans colère. Qu'importe qu'il soit « indolent », que sa plume bégaie comme sa langue ? (3) Il faut prendre les choses comme elles sont. N'y a-t-il pas toujours d'ailleurs une exagération inévitable dans nos sentiments du moment et ne l'entrevoyons-nous pas au moment même où nous la commettons ? Lorsqu'on est ainsi averti, ce serait folie d'être sérieux. Et, puisque se plaindre est comme une nécessité pour le soulagement de nos humeurs, il reste la ressource de se plaindre en riant. De sorte que Lamb, à cinquante ans, a gardé cet enjouement que seules conservent les âmes foncièrement bonnes. On peut en effet garder la gaieté, cette jeunesse du cœur, au milieu des ennuis et des souffrances qui nous assaillent du dehors. C'est le mal que nous faisons qui vieillit notre âme. Il faut l'avoir pure pour s'aviser des gamineries que commet Lamb dans cette lettre (4), qu'il illustre de dessins enfantins sous prétexte de figurer des modèles de vases de la Chine. C'est cette même lettre qui contient le fameux avertissement à Barton, commis de banque, lui enjoignant de méditer la leçon de Fauntleroy, ce banquier qu'on va pendre !

---

(1) *Letter to W. Ayrton*. March 14, 1830.

(2) Grâce à une stricte économie, sans mesquinerie, et malgré son hospitalité facile, malgré des dons et des prêts fréquents, et sans jamais emprunter, il est parvenu à amasser, durant ses trente-trois années de travail continu, la somme de 2.000 livres (50.000 francs).

(3) *Mackery End*.

(4) *Letters to Allsop*. Aug. 9 & Sept. 10, 1823.

(5) *Letter to Leigh Hunt*. 1824.

(6) *Letter to B. Barton*. Jan. 9, 1824.

On se rappelle que c'est en 1825 que, dans son essai *Protestations unitaires*, il attaque, selon sa propre expression, ses « ex-frères ». Ses reproches sont, d'ailleurs, parfaitement justifiés. Il raille l'inconséquence des dissidents qui se font marier selon les rites de l'Eglise établie et croient mettre leur conscience à l'abri derrière une protestation platonique déposée dans la sacristie à l'issue de la cérémonie. Mais ce n'est pas là ce qui nous intéresse. C'est l'appellation d'ex-frères donnée aux unitaires. Faut-il en conclure qu'il a perdu tout intérêt dans la religion ? Sans doute, l'indifférence, qu'il sentait avec terreur l'envahir du temps où ses grandes épreuves commençaient à s'éloigner, l'avait-elle conquis peu à peu et les théologiens, qu'il avait tant pratiqués, qui, dès son enfance, avaient manqué faire de lui un incroyant et qui plus tard l'avaient retenu par leurs flatteuses subtilités, n'avaient réussi qu'à lui inspirer une large tolérance en matière de religion, sans le convaincre de l'excellence de tel ou tel dogme. Unité ou Trinité, ces questions ne le passionnent plus. Un vague sentiment religieux seul persiste au profond de son cœur timide : dans la pratique, grâce à son tempérament pétri de bonté, à une indulgence native, développée par l'expérience de la vie, il agira toujours selon des principes chrétiens.

---

(1) *Letter to B. Barton* Jan. 23, 1824.
(2) *Letter to B. Barton*. Feb. 25, 1824.
(3) *Letter to B. Barton*. Aug. 1824.
(4) *Letter to B. Barton*. Dec. 1, 1824.

On sait le dégoût croissant de Lamb pour sa vie de commis, ses plaintes fréquentes de la servitude du bureau, ses craintes aussi de son insuffisance, sa terreur de sa responsabilité. Cette disposition d'esprit ne faisait que s'aggraver. « Il n'était pas de force à supporter les soucis du métier », il redoutait toujours un lendemain pire. Ce n'était sans doute pas non plus tout à fait une fiction que ce certificat délivré par Tuthill et Gilman. S'il contenait quelque exagération, il y avait quelque vérité dans cette constatation « du délabrement de sa santé et de son moral endolori » (1). Il le reconnaît lui-même et Mary, quand elle le vit rire de ce qu'il appelait un mensonge amical, « branla la tête et dit que c'était la vérité » (2). Cet hiver de 1824, où nous l'avons vu pourtant si rieur, parfois, il est vrai, aux dépens de souffrances très réelles, l'avait « harassé : les hivers, reconnaît-il lui-même, ont toujours été pires que les autres parties de l'année, parce que le moral est pire, et qu'alors la lumière du jour n'existait pas pour lui. En été, il avait au moins des soirées où il faisait jour » (2). Encore sept ans de cette vie : telle était sa perspective, car il était rare que des pensions fussent accordées avant quarante ans de service au minimum. Or il n'en comptait que trente-trois. Il entrevit l'espoir que, pour lui, on s'écarterait de cette règle. « On lui laissa entendre qu'une démarche de lui en ce sens serait bien accueillie (1) ». Les directeurs d'India House étaient pleins de considération pour ce commis-homme de lettres qui leur faisait honneur. Il se hasarda donc à faire sa demande, appuyée des certificats que l'on sait. Il « offrit sa démission » vers la fin de janvier et, le 23 mars, il n'avait pas encore de réponse. Il tremblait (2). Malgré les conditions favorables dans lesquelles il avait pris cette initiative, la confiance était tellement peu dans son caractère qu'il passa neuf semaines dans des transes très vives. Allait-il reculer ? Il était allé trop loin. Mais n'allait-on pas profiter de sa démarche pour le congédier avec une retraite moindre que celle sur laquelle il avait compté ? Enfin avril lui apporta la délivrance avec toutes satisfactions et au delà. Il obtenait une pension de 450 livres (11.250 francs), les deux tiers de ses appointements. De plus, on consentait, étendant à sa sœur une mesure qui ne s'appliquait régulièrement qu'aux femmes des commis, à lui permettre de continuer d'abandonner chaque année 9 livres en vue d'assurer à Mary une pension dans le cas de sa survivance.

---

(1) *Letter to Miss Hutchinson*. April 18, 1825.
(2) *Letter to Wordsworth*. April 6, 1825.

Ce fut apparemment le 31 mars à quatre heures du soir (et non le 12 avril à huit heures, comme il le raconte dans l'essai) que Lamb rentra chez lui « pour toujours » et le lendemain il se trouva « après trente-trois ans de servitude, assis dans son propre cabinet à onze heures du matin (3) ». D'abord « l'incompréhensible de sa situation l'accable. C'était comme passer de la vie à l'éternité ». « J'errai çà et là, dit-il, pensant que j'étais heureux, mais sentant que je ne l'étais pas ». Au bout de quelques jours, « cette impression tumultueuse se dissipe et il commence à se rendre compte de la nature du don ». « Les congés, écrit-il, même le mois annuel, étaient toujours des joies inquiètes ; leur consciente fugacité, l'impérieux besoin d'en tirer le plus grand parti possible ;... une envie inquiète de promenades... Je ne fais pas d'anxieux projets d'aller çà et là, mais je prends les choses comme elles viennent. Hier j'ai fait une excursion de vingt milles. Aujourd'hui j'écris quelques lettres. » Il ne quitte pas sans regret ses anciens collègues. « Mes vieux camarades de bureau, avec qui j'ai passé de si bonnes heures, semblent me reprocher d'avoir éloigné mon sort du milieu d'eux. C'étaient de charmants garçons. » Il faut toujours qu'une tristesse vienne mélanger les bonheurs de l'existence. Un ami, Monkhouse, est mort : la perspective d'être félicité par lui était une douce attente pour Lamb. La pensée de cette perte vient se mettre en travers de sa joie.

---

(1) *Letter to Miss Hutchinson*. April 18, 1825.
(2) *Letter to B. Barton*. March 23, 1825.
(3) *Letter to Wordsworth*. April 6, 1825.

Avril et le commencement de mai s'écoulent dans l'enivrement de la liberté reconquise. « Il a tant vécu durant cette courte période qu'un été semble déjà écoulé tandis que pour les autres ce n'est encore que le début de mai (1) ». Mais bientôt, en juin, il souffre d'une fièvre nerveuse. Elle lui inspire l'essai délicieusement paradoxal *Le Convalescent*, qui paraît le 1^er^ juillet. Dans la dernière quinzaine de juillet, ils vont à Enfield où ils habitent chez une Mrs. Leishman tout en étant à moitié les hôtes de leur ami Allsop (2). Ils font de la marche à force. « Mary fait ses douze milles, certains jours, et Charles ses vingt, d'autres jours. » « Dans cette campagne très agréable, pleine de promenades, ils sont oisifs à souhait (3) ». Aussi y restent-ils jusqu'à la dernière semaine de septembre. Et néanmoins Charles en revient « plus mal qu'il n'y était allé (4) ». Souffrant beaucoup, il ne dort plus. Mary s'affecte. Elle a une rechute. Cette fois elle reste avec son frère à Colebrook Cottage, mais ils ne se voient pas ; « cela empire notre état à tous deux, écrit-il. Je puis tout juste me traîner clopin-clopant jusqu'à l' « Ange » (une taverne) une fois par jour ; aller plus loin me tue ». En octobre il se remet, quoiqu'il reste encore faible (5). On ne l'avait donc pas retraité sur des certificats de complaisance.

Durant cette année 1825 il a écrit dans trois périodiques et produit une pièce de théâtre. Stoddart avait créé, en janvier, le *New Times*. Lamb y publie, sous le nom de *Lepus Papers*, six petits essais très agréables, esquisses de caractères et réflexions sur les hommes et les mœurs. L'un d'eux, intitulé « Beaucoup d'amis », est ce badinage sur les fâcheux dont le germe est dans la lettre aux Wordsworzh du 18 février 1818 et dont l'édition définitive constitue la seconde partie du morceau des « Erreurs populaires » *Home is home, etc.*. Au *London Magazine* il donne régulièrement ses essais jusqu'en août, époque à laquelle Taylor, l'éditeur, cède la place à Hunt et Clarke (1). Lamb profite de l'occasion pour cesser une collaboration qui lui était devenue pénible. Son ami Hone lance une publication appelée *Hone's Every day Book*. Lamb lui fournit de courts essais, dont aucun d'ailleurs ne fut choisi par lui pour figurer dans le recueil de 1833 : des souvenirs attendris du capitaine Starkey, son premier sous-maître à l'école de Bird ; — une courte notice spirituelle sur les écureuils, en réponse à quelque allusion qu'y avait faite un précédent article ; — une amusante dissertation sur l'âne, suggérée par une lecture et agrémentée d'extraits d'une brochure de 1595 aux idées bizarres et bizarrement exprimées, qui s'harmonisent avec l'encadrement dans lequel ils sont présentés ; — des extraits caractéristiques, sans l'addition de presque aucun commentaire, d'un curieux petit livre rencontré par hasard en fouillant parmi l'étal d'un brocanteur, conseils pour représenter les mois en tapisserie, recettes de ménage, en somme des glanes d'un curieux et d'un antiquaire offertes au public sans apprêt ; — des impressions, évoquées par un passage de journal, sur une personnalité qu'il a connue dans son enfance, grand homme déchu, dont il raconte quelques traits avec son habituelle pitié indulgente ; — des fantaisies humoristiques sur le calendrier : le 24 août adresse une humble pétition où il demande à être célébré comme jour authentique de la naissance du souverain, privilège que le jour de S^{t}-Georges a indûment usurpé ; le 29 février proteste contre son omission méprisante ou sa mention insuffisante dans l'énumération des jours de l'année et de leurs titres respectifs ; etc.. Voilà les jolis riens qu'il fournit à Hone, qu'il ne cesse d'encourager, lui suggérant des idées à exploiter (1), lui indiquant des sources, ou lui adressant des critiques (2).

---

(1) *Letter to Wordsworth* (1825) commençant : *I write post-haste.*

(2) *Letter to Southey*. Aug. 19, 1825. C'est ainsi que nous croyons devoir interpréter : « *We are on a half visit to Allsop, at a Mrs. Leishman's.* »

(3) *Letter to B. Barton*. Aug. 10, 1825.

(4) *Letter to Hone*. Sept. 30, 1825.

(5) *Letter to Hone*, commençant : *The first bit of writing.*

---

(1) Ils prennent comme directeur Henry Southern de la *Retrospective Review*. Le *London Magazine* tombe en 1829. Il avait publié beaucoup des meilleurs poèmes de Praed. Peut-être Lamb donna-t-il encore au magazine les quelques morceaux que Mr. B. Dobell a cru pouvoir identifier, entre autres cette réédition de « *An appeal from the shades* ».

Il avait écrit une farce, qu'il espérait voir jouer à Haymarket(3). Il lui fallait, privé d'un tiers de ses revenus, combler son *hiatus crumenæ* et « gagner son *gin* et son mouton et autres misères de cette espèce » pour « ces prétendants de Pénélope (4) », comme il appelle maintenant ceux qu'il désignait jadis du nom d' « amicales harpies. » C'est sur le théâtre qu'il comptait pour ajouter à ses ressources. *La fille du prêteur sur gages* n'est autre que la donnée de l'essai *Sur les inconvénients d'être pendu*, dramatisé. *Pendulous* (ex-*Pensilis)*, est déshonoré et ne peut épouser la femme qu'il aime. Pour lever ses scrupules, elle se laisse arrêter pour une autre. Egalement déshonorés, ils se valent et peuvent s'unir. Un des personnages, un boucher sentimental, donné aux lectures végétariennes, est suffisamment amusant et paradoxal. Le malheur est qu'il ne tient guère à l'action. Toujours les mêmes défauts : insuffisance de construction, d'intérêt. Ce fin connaisseur en théâtre est incapable d'en faire. Sa pièce sera rejetée.

Il n'a plus cet enthousiasme des premiers jours de liberté. Sa santé, on l'a vu, était sérieusement ébranlée. Le moral s'en ressent. Les lettres à Barton font presque toutes allusion à quelque souffrance physique. En février 1826, il est « loin d'être bien ni dans son assiette, et il frémit à l'idée de faire œuvre de sa plume (5). » En mai, il n'est pas d'humeur à écrire (6). La tête et les oreilles lui tintent sous l'influence maligne du vent d'est. « C'est à peine si je puis lire un livre, dit-il, car je n'entends pas cette petite voix douce que l'idée des mots articulés produit (presque imperceptiblement pour vous) chez un lecteur silencieux. Il me semble que je suis trop sourd pour voir ce que je lis... C'est tant pis pour moi quand je commence à regarder d'où vient le vent. Il y a dix ans, je ne distinguais littéralement pas la pointe de l'autre bout de la girouette... » En décembre (1), des crampes le font rugir de douleur.

---

(1) *Letter to Hone*. July 25, 1826.
(2) *Letter to Hone*. Feb. 5, 1827.
(3) *Letter to Southey*. Aug. 19, 1825.
(4) *Letter to Wordsworth*. May, 1825 (*I write post haste...*)
(5) *Letter to B. Barton*. Feb. 7, 1826.
(6) *Letter to B. Barton*. May 16, 1826.

L'année avait débuté tristement par la perte de Randol Norris, qui avait été son ami et l'ami de son père. Il avait écrit sur cette mort une lettre émue (2) qui devint, avec quelques corrections de détail, l'essai *Un lit de mort*. Il voyait se briser « le dernier lien qui le rattachât au Temple. » « Tout vieux que je deviens, s'écrie-t-il tristement, à ses yeux j'étais toujours l'enfant qu'il m'avait connu. Jusqu'au bout il m'appela Charley. Je n'ai plus personne pour m'appeler Charley désormais ! »

Enfield les revoit dans la belle saison. Mary est ainsi soulagée des soins du ménage par Mrs. Leishman. Leurs fidèles viennent y dîner avec eux, Cary et Novello, et de vieux camarades du *London Magazine*, Darley et Allan Cunningham (3). Le mercredi semble être resté leur « jour ».

De janvier à septembre Lamb avait fourni à Colburn, pour son magazine, le *New Monthly*, ses *Erreurs Populaires* et « écrasé périodiquement un proverbe ou deux, élevant sa folie contre la sagesse des nations » (4). Il écrivit dix-neuf essais, généralement assez courts, dont deux ont été finalement insérés parmi les *Derniers Essais d'Élia* et qui sont *Que le vrai génie est sain* et *De l'écrivain honnête homme* (5), tandis que les autres demeuraient sous le titre général d'*Erreurs Populaires*, sauf un (6). que Lamb écarta comme de mauvais goût. Beaucoup de ces morceaux sont dans sa veine la plus heureuse. Plusieurs, qui traitent des jeux de mots et des calembours, sont d'admirables spécimens de cet enthousiasme humoristique si caractéristique d'Élia. Un autre, sur les présents, étalant complaisamment le gourmet qu'il aime à se peindre, est un des meilleurs exemples de son étonnante félicité verbale. Un autre jour il aborde un sujet qu'avec sa souplesse protéenne il traite de deux points de vue différents et dans des styles également divers. Il montre d'une part avec un pathéthique qu'il n'avait jamais atteint, la tristesse du foyer du pauvre, puis, dans la seconde partie de l'essai, il renouvelle sa fréquente boutade badine contre les bourreaux de son temps — « vieux grief, aujourd'hui oublié et ressuscité pour les besoins de l'article à faire, écrit-il aimablement à Barton (1), car pour le moment il ne le connaît plus ». La note la plus agréable d'Élia reparaît. Il dénigre la nature. Il est blasé sur ses spectacles, ayant vu un ou deux levers de soleil ! On retrouve les accents solennels de *La veillée de l'an*. Le rêve pour lui a autant de réalité que la vie. N'est-il pas plus près du monde des ombres ? Il s'y habitue par un commerce de chaque nuit. Il a eu des désillusions qui ont fait grisonner son esprit avant ses cheveux. Mais bientôt revient l'humeur légère, avec la vivacité, l'esprit, les trouvailles : qui donc a parlé de l'influence joyeuse de Phébus ? Vive la nuit qui évoque la fantaisie charmante ! C'est à minuit que Milton a dû écrire son hymne du matin dans le Paradis, et le lever de soleil si riche de Jeremy Taylor sent la lampe. L'heure gaie est celle où l'on apporte la lumière. C'est alors qu'éclatent les jeux de mots. Que faisaient-ils, nos aïeux, avant l'invention des chandelles ? Comment faire assaut d'esprit, quand il fallait palper un sourire, manier la joue de son voisin pour s'assurer qu'il comprenait ? Ou bien c'est le paradoxe du *Convalescent* renouvelé. L'homme qui se croit négligé par son ami grandit à ses propres yeux. C'est l'éloge de la bouderie. On y retrouve la manière de Burton écrivant sur la mélancolie.

---

(1) *Letter to B. Barton*. 1826. *(The Busy Bee... Old Christmas is a-coming.)*
(2) *Letter to H. C. Robinson*. Jan. 20, 1826.
(3) *Letter to the Rev. H. F. Cary*. April 3, 1826.
(4) *Letter to B. Barton*. Feb. 7, 1826.
(5) *On the Sanity of true genius. The genteel style in writing.*
(6) *That a deformed person is a lord.*

Lamb se fatigue du *New Monthly*. Colburn a un article de lui depuis sept mois. Il l'avait perdu ou ne pouvait trouver place pour l'insérer. « J'étais habitué, s'écrie Lamb (2), à un autre traitement du temps du *London Magazine* et je jure de renoncer aux périodiques ». Que fera-t-il donc ? Pense-t-il toujours au théâtre ? « Il a envoyé sa farce modifiée (3).... Elle ne pourra être donnée avant plusieurs semaines. » Elle ne le sera jamais. Il a trouvé une occupation qui lui convient. Le désœuvrement le tue. On n'a pas été trente-cinq ans attelé à une besogne assujettissante sans y avoir contracté une habitude qu'on ne peut rompre impunément du jour au lendemain. Lamb, qui n'a cessé toute sa vie de réclamer contre la tâche journalière, qui, s'il avait eu un fils l'aurait baptisé : « Rien à faire », reconnaît que « l'homme doit avoir une occupation, qui y a été habitué »(1). Il s'installe, heureux, devant une besogne de bénédictin. Il fera régulièrement sa journée de travail à un pupitre du British Museum. « Je lis, écrit-il, les pièces de la collection Garrick, avec une partie desquelles j'ai fait mes spécimens. J'en ai deux mille à parcourir et, en quelques semaines, j'en ai dépêché le dixième. C'est pour moi une sorte de travail de bureau ; les heures, de dix à quatre, les mêmes. Cela me fait du bien. » Et, de fait, grâce à cette activité régulière, il traverse heureusement l'hiver de 1826-1827. En décembre, il avait, « se battant dans sa tête (2), les intrigues, les caractères, les situations et les sentiments de quatre cents vieilles pièces (flambantes neuves pour lui), qu'il venait de digérer au Muséum, et son appétit s'aiguisait pour encore deux fois autant, qu'il comptait voir au pas de course cet hiver-là. » Enfin, il livre à Hone, pour sa publication hebdomadaire, le *Table Book*, le résultat de son travail, ses *Extraits des pièces de la collection Garrick* (3).

---

(1) *Letter to B. Barton*. March 20, 1826.
(2) *Letter to B. Barton*. 1826. *(I don't know why...)*
(3) *Letter to Hone*. July 25, 1826.

En juillet, il travaille de nouveau pour le théâtre. Il ne se laisse pas décourager par ses échecs successifs. C'est *l'Intruse*. « Je puis faire le dialogue comme il faut, écrit-il (4), mais la damnée intrigue, je crois qu'il me faudra y renoncer absolument. Les scènes viennent l'une après l'autre et non en bon ordre comme des grues ou une revue à Hyde Park. La fable est aussi simple que George Dyer et la langue aussi dépouillée d'agréments que son épouse... Il me faudrait quelque Howard Paine pour m'ébaucher un squelette de scènes qui se succédassent avec art d'un bout à l'autre de la pièce, comme les services sont disposés dans un livre de cuisine : moi, ayant à trouver l'esprit, la passion, le sentiment, le caractère et autres riens du même genre ;... pour me dire où introduire un bon mot, mettre une plaisanterie ; pour faire entrer et sortir mes personnages ;... pour les amener à trois en même temps sur la scène ; avec moi, ils sont si sauvages que je ne puis en amener plus de deux à la fois; et ils s'y attardent tant qu'à la fin il est temps, quoique inopportun, de les retirer. » C'est un drame, en deux actes, fondé sur *la Confidente* de Crabbe, « *mutantis mutandis* » (1) une « tragi-comédie » ou, plus proprement, selon l'appellation qu'il adopta quand il eut reconnu que l'œuvre était impropre à la scène, un « poème dramatique ». Les lectures du British Museum lui avaient été un entraînement. Les sentiments, la façon de penser, la psychologie des anciens poètes dramatiques, faisaient partie de son esprit. Leurs vers chantaient dans sa mémoire, leur rythme surtout s'était imprimé en lui. Il déclarait ses vers blancs « de la véritable ancienne coupe dramatique (2) » et il ne se trompait pas. Il y travailla avec amour « dans les chemins verts qui entourent Enfield » et il y aurait mauvaise grâce à critiquer une œuvre dont l'auteur nous a lui-même indiqué tous les points faibles. Une comparaison de *l'Intruse* avec l'original qui l'a inspirée sera instructive. Chez Crabbe, une jeune fille, institutrice dans une famille, a, par sa douceur, sa modestie, sa vertu, gagné le cœur d'un riche propriétaire campagnard, Stafford, qui n'a pas hésité à la prendre pour femme. Le ménage est uni et aimant. Survient une veuve sans scrupules, ancienne confidente de Mrs. Stafford et qui, dépositaire d'un secret de son amie, l'exploite à son profit. Elle obtient des remises d'argent successives, qui forcent sa malheureuse victime, d'abord, à laisser entrevoir à son mari sa situation louche, puis, à agir en cachette de lui. Finalement, l'intruse s'établit dans le ménage. Quel est donc ce secret? Il est terrible en effet. Le mari le surprend. Sa vertueuse épouse a été séduite à quinze ans par un brillant officier irlandais qui l'a délaissée. Elle a eu un enfant, qui est mort. Le dénouement surprend. Sous la forme d'un apologue oriental, le mari, dont la décision a été prise en dehors de nous, sans que nous sachions rien des doutes qui lui ont mordu le cœur, ni des souffrances morales que cette révélation inattendue a dû lui infliger, fait entendre à la veuve qu'elle a abusé de son secret et n'y aura gagné que d'être chassée du toit hospitalier. Quant à sa femme, elle a suffisamment expié sa faute. Il y a là un mélange de réalisme brutal et d'invraisemblance choquante. Comment Lamb a-t-il pu être séduit par pareil sujet ? C'est qu'il l'a conçu aussitôt tout autrement et c'est là que paraît sa nature délicate et sa timidité. Inutile de dire que ce sont surtout les sentiments des acteurs du drame qu'il va développer. L'indélicatesse vraiment coupable et certes révoltante de la triste héroïne, trompant cruellement l'honnête homme qui devient à la fois son mari et son bienfaiteur, se change en une délicatesse de sentiments, une tendresse de conscience, à bien peu près exagérées. Son secret à elle est des plus innocents. Encore jeune pensionnaire elle a aimé un jeune homme et, au moment où il allait s'embarquer pour les pays barbares, elle a consenti à lui donner la consolation, au cas où il succomberait là bas, de pouvoir l'appeler sa femme. Un prêtre les a unis en hâte, le bateau est parti et l'époux nominal n'a pas reparu. Tout le laissait supposer mort quand elle épousa Selby. Peu après, au reste, une lettre apportait la funèbre et rassurante nouvelle. On voit combien les scrupules de l'épouse partent d'une conception raffinée de l'honneur. Le caractère de Selby lui-même, qui, de plus, prend ici une consistance qu'il n'avait pas dans le conte de Crabbe, s'élève. Ayant pour le rôle d'écouteur aux portes, qu'avait choisi Stafford, l'horreur d'un honnête homme, il aura recours, pour découvrir ce secret, à un moyen tout autre, plus comique peut-être et qui sans doute suggérait à Lamb son appellation de tragi-comédie : il fera la cour à la perfide veuve. Il en résulte ce gain dramatique : l'intruse devient plus odieuse encore du moment que, non contente de tyranniser sa faible victime, elle pense aussi à lui voler son mari. Le dénouement ainsi devient satisfaisant. Ce qui rend le poème peu propre à la scène, c'est, il semble, la lenteur et la monotonie de l'action, une trop grande douceur des personnages sympathiques, une teinte uniforme de sensiblerie répandue par toute l'œuvre, enfin l'artificiel de la diction, qui parfois choque un peu à la lecture et n'aurait pas manqué d'agacer à la représentation. Autre chose est un essai, autre chose une pièce de théâtre. Ce qui donne du piquant à l'un, ôte à l'autre une de ses qualités les plus indispensables, le naturel.

---

(1) *Letter to B. Barton*. 1826. *(I don't know why...)*
(2) *Letter to B. Barton*. 1826. *(The Busy Bee...)*
(3) *Letter to B. Barton*. 1827. *(A gentleman I never saw...)*
(4) *Letter to Mrs. Shelley*. July 26, 1827.

---

(1) *Letter to B. Barton*. Aug. 10, 1827.
(2) *Letter to B. Barton*. Aug. 24, 1827.

A cette pièce, aux Extraits de la collection Garrick, il faut ajouter des *vers d'album*, que Lamb commence à écrire, comme forcé et contraint. Cette mode nouvelle l'exaspérait. Il s'est longtemps « tenu à l'écart de ces *annuaires*, qui sont de la pacotille prétentieuse » (1), mais il ne peut résister aux sollicitations d'un ami. Une fois dans l'engrenage, il aura beau se débattre, Il s'écriera : « Je meurs d'albophobie » (2), mais il produira de cette futile littérature. Nous le trouvons qui s'intéresse à l'art comme à la littérature. Une lettre du mois de mars (3) nous le montre suggérant au peintre Haydon l'idée d'un tableau, « Chancer battant un moine franciscain dans Fleet Street... Pensez aux vieux costumes, aux vieilles maisons, etc. » (l'*etcætera* était à attendre à propos de pittoresque). Une autre lettre, en avril (4), « conjure » le musicien Novello, « au nom de toutes les Déités sylvaines et des Muses... de sauver un vieil et passionné ditié — la fleur même d'une vieille Pastorale oubliée, telle que, si elle avait été égale en toutes ses parties, la Fidèle Bergère de Fletcher n'aurait été que le deuxième nom dans cette sorte d'écrit — de le sauver des mains profanes de chaque vulgaire compositeur... » Dans une lettre à Barton (5) point une critique du peintre Martin, qui sera développée dans l'essai *Stérilité d'imagination chez les artistes modernes*, paru en 1833 et qu'il a classé parmi les *Derniers Essais d'Élia*.

Le printemps avait ramené le frère et la sœur à Enfield. Là Charles fait en moyenne ses quatorze milles par jour (6). Le compagnon de ses promenades était un chien, nommé Dash. Il lui était prêté par Hood. Les relations entre maître et chien éclairent la douceur et même la faiblesse de caractère de Lamb. Ce chien avait asservi son maître. « Durant ces interminables promenades — jusque là agréables en vertu de leur profonde solitude et de leur absence de toute contrainte, raconte Patmore (7) — Lamb se rendit absolument esclave du chien, dont les habitudes étaient de la nature la plus extravagamment errante, car, généralement parlant, la bête était à un demi-mille en avant ou en arrière de son compagnon, courant les champs et les routes en tous sens, enfilant toutes sortes de chemins et laissant Lamb dans une vraie fièvre d'irritation et d'ennui ; car il avait peur de perdre le chien quand il était hors de vue, et pourtant il ne pouvait se persuader à lui-même de le tenir en vue un instant en domptant son humeur vagabonde. Dash connaissait la faiblesse de son maître sur ce chapitre aussi bien que son maître lui-même en avait conscience, et, en vrai chien, il en profitait. Dans Regent's Park surtout, Dash tenait son maître tout à fait à sa merci ; car, dès qu'ils arrivaient au rond-point, il filait à travers la palissade jusqu'à la pelouse et disparaissait pendant un bon quart d'heure ou une pleine demi-heure, sachant parfaitement bien que Lamb n'oserait pas bouger de l'endroit ou lui (Dash), il avait disparu, jusqu'au moment où il jugerait bon de se montrer de nouveau. Et ils faisaient cette identique promenade beaucoup plus souvent qu'ils ne l'auraient faite autrement, précisément parce que Dash l'aimait et que Lamb ne l'aimait pas. » Il paraît que, sous son second maître, Patmore, Dash devint l'animal le mieux élevé et le plus docile de son espèce.

---

(1) *Letter to B. Barton*. Aug. 24, 1827.
(2) *Letter to B. Barton*. 1827. *(We are all pretty well . .)*
(3) *Letter to Haydon*. March, 1827.
(4) *Letter to Novello*. April, 1827.
(5) *Letter to B. Barton*. June 11, 1827.
(6) *Letter to B. Barton* Aug. 24, 1827.
(7) *Patmore, My Friends & Acquaintances*.

A Enfield, Lamb comptait échapper aux importuns. Pendant de certaines périodes il pouvait écrire : « Nous sommes ici essayant d'aimer la solitude (1), mais nous n'en avons guère assez pour justifier l'expérience. Nous en goûtons un peu pourtant. Les six jours sont notre sabbat, le septième — ma foi, les *Cockneys* viennent chercher un peu de fraîcheur, et alors... » Mais cette tranquillité relative était encore bien souvent interrompue ; témoin cette plainte de Lamb (2) ; « Notre pauvre tranquille retraite, où nous avons fui loin de la société, vient d'être et est encore pleine de monde — quelques-uns séjournent chez nous ; et, au moment où je vous écris, ou peu s'en faut, une lourde importation de deux vieilles dames vient d'entrer. Vers quel lieu puis-je prendre mon vol loin de l'oppression des visages humains ? » Ils comptaient retourner à Islington en septembre ou en octobre au plus tard, « moi, écrivait, Charles (3), comme un géant refait par sa renonciation au vin ; et Mary en peine de retrouver les livres de Mr. Moxon et la société de Mr. Moxon. » Emma Isola est chez eux. Mary « remue ciel et terre pour la placer dans une famille comme institutrice » (1). En attendant, « Charles et moi, écrit-elle, nous ne faisons guère autre chose que de lui enseigner une chose ou une autre toute la journée. Nous essayons de lui faire entrer dans la tête assez de latin pour la mettre à même de commencer de jeunes élèves. »

---

(1) *Letter to Mrs. Shelley*. July 26, 1827.
(2) *Letter to B. Barton*. Aug. 10, 1827.
(3) *Letter to Mrs. Shelley*. July 26, 1827.

Le séjour d'Enfield semblant réussir au frère et à la sœur, ils décident, dès le commencement de septembre, de s'y établir définitivement. « Nous nous sommes finalement, écrit Charles le 18 (2), arrachés de Colebrook, où je n'avais pas de santé, et nous sommes sur le point d'élire domicile tout de bon à Enfield, où elle a toujours été bonne... Nous avons apporté nos livres dans notre nouvelle maison... Nous y entrerons vers la St-Michel. C'est avec quelque douleur que nous fûmes évulsés de Colebrook. Vous pourrez trouver un peu de notre chair adhérant encore au chambranle de la porte. Changer d'habitations c'est mourir pour elles : et, dans ma vie, j'ai connu sept morts. Mais je ne sais si chaque changement de ce genre n'amène pas avec lui un rajeunissement. C'est une entreprise, et cela recule le sentiment de la mort approchante, qui, quoique non terrible pour moi, est à toute époque particulièrement désagréable. » Et il remarque que, jusqu'ici, ses changements de domicile étaient revenus périodiquement tous les sept ans, tandis que, cette fois, il s'en faut de la moitié que cette période soit accomplie.

Un Mr. Westwood, alors un inconnu pour eux, vit les Lamb louer leur nouvelle maison et nous a laissé de cette scène ce petit croquis amusant (3) : « Appuyé oisif à ma fenêtre, je vis un groupe de trois personnes sortir du cottage « couleur gomme-gutte », près de chez moi, un homme grêle entre deux âges, dans un accoutrement bizarre et antique, un paquet assez informe qui était une vieille dame coiffée d'un chapeau ressemblant à un bonnet, et une jeune fille ; tandis que devant eux bondissait un chien turbulent tenant dans sa gueule un écriteau « Maison à louer ». Lamb retournait chez l'agent de location et c'était là sa façon d'annoncer qu'il avait pris la maison. »

Malgré sa répugnance à changer de domicile, sa dernière acquisition était toujours pour Lamb la perfection même. « Me voici installé pour la vie, j'espère, à Enfield. J'ai pris la maison la plus gentille, la plus compacte que j'aie jamais vue, » s'écrie-t-il (1) dans son naïf enthousiasme.

---

(1) Lettre de Mary Lamb à Lady Stoddart, 9 août 1827.

(2) *Letter to Thomas Hood.* Sept. 18, 1827.

(3) *Notes & Queries.* Vol. X.

Tristes furent les débuts dans ce nouveau domicile ! La veille même d'y entrer Mary avait une rechute. L'avantage pour eux d'avoir quitté la ville, c'est qu'à la campagne Mary pouvait rester à la maison sous les soins d'une garde et éviter le pénible pèlerinage à l'asile. Autour d'elle Charles doit penser à faire régner le calme : impossible de recevoir personne. D'ailleurs « la maison est si petite. Mary entend chaque personne et chaque coup de marteau » (2). C'est toujours une dure et longue épreuve. « Neuf semaines se sont écoulées et Mary ne va pas mieux (3). Cela vous épuise tout à fait. Enfield et tout est très sombre. Sans la longue expérience que j'ai, je craindrais qu'elle ne se remît jamais. » La guérison était proche. Le 20 décembre il ne lui restait que « beaucoup de faiblesse » (4).

Lamb n'avait pas renoncé à « respirer de temps en temps l'air plus pur de la capitale » (5). Il comptait y « installer une chambre à coucher ou deux ». Ce serait un pied à terre quand on irait au théâtre. Mais l'enthousiasme pour la délicieuse maison d'Enfield ne devait pas durer. Trois mois se sont à peine écoulés qu'il est très anxieux de la remettre au propriétaire (6). Il en a perdu le sommeil. Il se demande si l'avertir un an d'avance sera suffisant. La démarche est déjà faite. Tenir ménage était sans doute une entreprise qui dépassait les forces de Mary. Il ne déménagera pourtant pas avant le mois d'octobre 1829.

Déprimé ou malade, il a toujours assez d'énergie pour rendre des services. Il recommande son ami Hone au Rev. Irving (7), ou

---

(1) *Letter to H. C. Robinson.* Oct. 1827. Une lettre à Th. Hood (18 sept. 1827) donne le loyer de la maison : 35 livres, 10 livres de moins que Colebrook Cottage.

(2) *Letter to Allsop.* 1827 (*Don't come yet.*)

(3) *Letter to B. Barton.* Dec. 4, 1827.

(4) *Letter to Allsop.* Dec. 20, 1827.

(5) *Letter to Th. Hood.* Sept. 18, 1827.

(6) *Letter to Allsop.* Jan. 2, 1828.

(7) *Letter to Rev. E. Irving.* April 3, 1828.

Patmore à l'éditeur Moxon (1); il vient en aide, dans ses tribulations, à Hood, dont il admire le génie fertile et la bonne âme. S'il écrit des vers d'album, tout en grommelant contre la méchante manie de l'heure, c'est qu'il veut faire plaisir aux jeunes filles qui les lui demandent. Une pièce de vers, dont la facture rappelle étonnamment celle de Blake, *Sur un enfant mort aussitôt que né*, lui est inspirée par le désir de consoler un père, son ami Moxon. Il est « dégoûté » de travailler pour les libraires. Il a en horreur ces publications nouvelles, qu'elles s'appellent « Ne m'oubliez pas », « Bijou », « Gemme »; il ne peut en voir le papier (2), le caractère, le satiné, les gravures prétentieuses, et les noms des auteurs qui vous crèvent les yeux en première page. Et, si une de ses pièces entre dans une de ces sélections abhorrées, c'est toujours parce qu'il a dû obéir à quelque considération courtoise ou amicale. Sa modestie se révolte contre cet attifage. Bien différents étaient les anciens magazines : papier grossier et le nom de l'auteur noyé au milieu de la copie. Et Lamb s'étonne de voir Wordsworth et W. Scott figurer dans « ces pompeuses mascarades sans masque ». Son ami Cary, le traducteur de Dante, a, lui du moins, le bon esprit de s'en tenir à l'écart. Ainsi s'épanche la bile de Lamb contre ces « Annuaires » où, tout en rechignant, il finit par venir lui-même !

Qu'il se soit mis en contradiction avec lui-même, il aurait lui-même été prêt à le reconnaître bonnement. Qu'on le constate n'est pas non plus pour porter ombrage à son « doux esprit », car nul n'eut plus conscience de ses travers. Ne fait-il pas, dans une lettre écrite à Cary, en juin, cette même année (3), l'aveu d'une faiblesse autrement délicate à confesser, son entraînement irrésistible vers la boisson ? Que ceux qui ont voulu, contre toute évidence, le défendre de ce reproche, la méditent et avouent qu'ils perdent leur temps à vouloir disculper un homme qui s'accuse lui-même en termes si peu équivoques. Dieu merci, il reste, malgré cela, assez de points admirables dans son caractère. « Il me tarde de revoir Wordsworth avant qu'il reparte, mais ce serait au détriment de ma santé et un plaisir que mes infirmités ne me permettent pas. Une seule fois je me suis rendu à un dîner pour le rencontrer, il y a en plein un an, et je ne sais si je ne m'en ressens pas encore. Il y a une nécessité qui veut que je boive trop... à dîner et après ; puis, la nuit, il me faut des spiritueux pour combattre la crudité de la bière ; et, le lendemain matin, je rafraîchis mon estomac desséché avec une libation de feu. Puis, je me trouve échoué en ville, je vais voir mes amis de Londres et je bois de nouveaux coups d'*ale*, de *porter*, etc. ; ensuite, je retourne au logis, buvant là où s'arrête la diligence, aussi invariablement qu'Edouard planta ses croix (1). Tel fut, ou à peu près, ce qui m'advint quand je dînai chez Talfourd pour y rencontrer Wordsworth. » Lamb s'en prend à l'air même de Londres qui lui tourne la tête. A Enfield, même quand il reçoit des amis, il sait assez se modérer. Assez, dit-il ; ce n'est qu'une question de degrés.

---

(1) *Letter to Moxon*. May 3, 1828.

(2) *Letter to B. Barton*. Oct. 11, 1828.

(3) *Letter to the Rev. H. F. Cary*. June 10, 1828.

En décembre 1828, parut dans le *Blackwood's Magazine* (2) sa pièce de l'année précédente, dont Kemble n'avait pas voulu. Cette publication lui valut vingt livres (500 francs), que « quelqu'un lui soutira le lendemain » ! raconte-t-il à Proctor (3), « et ma nouvelle paire de culottes, qu'on venait de m'envoyer, se déchirant dès que je l'enfilai, je m'écriai, dans mon courroux : « Tous les tailleurs sont des voleurs, et tous les hommes sont des tailleurs. » Alors je me sentis soulagé ».

L'année 1829 est résumée ainsi par Lamb au milieu de novembre : « Nous avons tous deux beaucoup souffert cette année (4) ». Dans une autre lettre il fait allusion à *sa* longue maladie (5). En mai, Mary a une rechute. On l'emmène à Fulham cette fois (6). Charles « passe près de dix semaines dans l'isolement le plus complet (7), interrompu par une courte apparition d'Emma »... qui vint passer ses vacances auprès de lui avec une ancienne compagne d'école. Son départ n'a fait qu'« aggraver le retour de la solitude». Il a passé dix jours en ville. « Mais la ville, malgré mes aspirations natives, déclare-t-il, n'est plus ce qu'elle était. Les rues, les boutiques sont encore là ; mais tous les vieux amis ne sont plus ! Et, à Londres, cette affreuse conviction entrait en moi en passant devant les maisons, cassettes vides aujourd'hui. Je ne me soucie pour ainsi dire plus de personne. Ceux à qui je tenais sont ou dans la tombe ou dispersés. Mes vieux cercles, qui vécurent si longtemps et fleurirent si constamment, se sont émiettés. Quand je quittai notre jeune amie d'adoption à Charing Cross, il tombait une grosse pluie implacable et je n'avais où aller. De domicile, je n'en ai pas, non plus qu'une maison sympathisante où me rendre dans la grande cité. Jamais les cataractes du ciel ne se déversèrent sur une tête plus désolée. Cependant j'essayai de passer dix jours chez une sorte d'ami, mais la maison était grande et dispersée... et je rentrai chez moi jeudi, convaincu qu'il valait mieux rentrer dans mon trou à Enfield et me cacher dans mon coin comme un chat malade. » On sent, à la vivacité de l'impression, que c'est celle d'un homme très tendre aux influences extérieures, et cela laisse toujours un espoir : que le ciel s'éclaircisse, et, avec le soleil, reviendra la gaieté. Il le sait bien et, quand il a constaté avec tristesse l'inconscience de sa sœur, qui « le voit sans plaisir et ne s'inquiète pas de savoir quand il reviendra la voir » à l'asile de Fulham, il ajoute : « Mais les anciens sentiments reviendront et nous noierons encore les anciens chagrins en faisant une partie de piquet ». Pour mettre le comble à sa solitude, leur vieille bonne Becky les a quittés pour se marier. Elle « avait bien mauvais caractère », elle « se donnait des airs de supériorité ». Elle ne se gênait même pas, à ce que raconte Patmore, pour dire à ses maîtres « ce qu'elle avait sur le cœur », les tyrannisant comme Dash avait asservi Charles, régentant, souvent pour leur bien, ces êtres faibles, qu'elle avait toutes les peines du monde à défendre, en dépit d'eux-mêmes, contre les entreprises des fournisseurs, qui les exploitaient indignement. Ils s'étaient attachés à elle. Charles la regrette. « C'était un meuble de famille, un souvenir des temps meilleurs. La jeune créature qui lui a succédé est bonne et pleine d'attentions, mais elle ne compte pas. Et je n'ai personne avec qui causer des choses passées. Gronder et quereller ont quelque chose de la familiarité et d'une communauté d'intérêts : ils supposent qu'on se connaît ; ils tiennent du ressentiment, qui est de la famille de l'amitié. Je ne puis ni gronder ni quereller cette insignifiante pièce de ménage ; elle est moins qu'un chat et tout juste un peu plus qu'un dressoir de bois blanc. » Que faire dans cet ennui ? La promenade est sa seule ressource. Il en use et en abuse. « Mais mortellement longs sont mes jours, ces jours d'été « tout jour », avec seulement une demi-heure de chandelles allumées, et sans la lumière du foyer. »

---

(1) Le roi Edouard, accompagnant à Westminster le corps de sa femme Eléonore, fit ériger des croix à tous les endroits où la bière s'arrêta. Lamb avait écrit quelque temps auparavant des *vers suggérés par la vue de la croix de Waltham*.

(2) *Letter to B. Barton*. Dec. 5, 1828.

(3) *Letter to Proctor*. Jan. 22, 1829.

(4) *Letter to Wilson*. Nov. 15, 1829.

(5) *Letter to Coleridge*. 1829. *(With pain and grief...)*

(6) *Letter to B. Barton*. July 3, 1829.

(7) *Letter to B. Barton*. July 25, 1829.

Avec l'hiver reviennent les lectures. En décembre il lit « trois in-folios du vieux Fuller en presque aussi peu de jours (1) ». En octobre il envoyait à Coleridge l'honnête Thomas d'Aquin (2), qui avait toujours été pour lui une grande idée obscure. — Il n'avait jamais pensé ni rêvé le voir en chair (c'est-à-dire relié en mouton, comme il le dit ailleurs) (3) ; mais l'autre jour il l'avait repêché dans la boîte d'un bouquiniste et l'avait emporté en triomphe. Comme il va se plonger avec délices dans ses toiles d'araignée et ses subtilités, jusqu'à ce que la tête lui tourne (4) ! » Tout ce qu'il lui faut ce sont « de vrais livres, et non ces choses sous couverture que les modernes prennent pour des livres, et qu'ils se cotisent pour acheter » (5).

La vie de Lamb ressemble à son œuvre. La tristesse et la gaieté s'y côtoient et s'y mêlent. On constate une année de souffrances morales et physiques et l'on trouve dans sa correspondance de cette même année les mystifications les plus gaies qu'on puisse imaginer. Laquelle est sincère de ces deux lettres à Crabbe Robinson : la première (5), où il se plaint de douleurs rhumatismales intenses, ou la seconde, où il feint que la précédente lettre (6) était un mensonge ? La première apparemment.

C'est un petit-chef-d'œuvre de plaisanterie faite avec un sérieux imperturbable et un appareil technique parfait que cette lettre (7) qui pose à l'habileté professionnelle de Proctor un cas juridique soi-disant fort intéressant pour Lamb et que plusieurs biographes ont pris au sérieux. C'est aussi la veine Shandyenne, rouverte en lui (1) par l'aventure de cette jeune miss qui faisait de petits bonnets pour l'enfant d'un pauvre homme. Elle apprend que le père a été arrêté pour vol de moutons. Vite elle s'empresse de cesser ses visites dans une famille aussi peu recommandable, mais Lamb la force à les continuer : la femme du voleur de bétail supposerait que la jeune bienfaitrice a appris quelque chose. « *Per occasionem cujus*, écrit Lamb, j'ai bâti le sonnet... *La malédiction de la bohémienne.* » « Bois enfant, bois, y dit-il en substance, plus tard la débauche te tendra sa coupe meurtrière. Donne des baisers à ta mère : homme, des plaisirs coupables te donneront des baisers empoisonnés. Pends-toi au cou de ta mère, en attendant le gibet.» C'est la note plaisamment macabre où il s'est complu assez souvent, mais surtout, c'est l'expression de son attitude agressive vis à vis des préjugés sociaux. Ce quatorzain ayant été refusé par un « annuaire » de pacotille, il se déclare écœuré de l'hypocrisie et du manque de virilité du siècle. Nous aurions tort de voir là un signe de vieillissement. Ses opinions sur la moralité de surface de ses contemporains n'ont pas varié. Elles ne font qu'un avec son admiration d'un passé moins rigide. La belle franchise des Elisabéthains l'avait habitué à une autre conception de la moralité. N'a-t-il pas été jusqu'à prendre la défense de l'immoralité des auteurs dramatiques de la Restauration ? Boutade, si l'on veut, besoin d'étonner, de choquer, de provoquer, qui, il faut le reconnaître, est un travers : mais, au fond, idée généreuse, sinon applicable en pratique, du moins belle au point de vue spéculatif, que nul n'est complètement mauvais et a le droit d'être jugé avec une certaine indulgence.

---

(1) *Letter to B. Barton*. Dec. 8, 1829.
(2) *Letter to Gilman*. Oct. 26, 1829.
(3) *Letter to B. Barton*. March 25, 1829.
(4) *Letter to Gilman*. Nov. 30, 1829.
(5) *Letter to H. C. Robinson*. April 10, 1829.
(6) *Letter to H. C. Robinson*. April 17, 1829.
(7) *Letter to Proctor*. Jan. 19, 1829.

Le biographe de Lamb semble piétiner sur place et ne constater, vers la fin de sa carrière, autre chose que ce qu'il notait déjà au début. C'est que l'homme a vite mûri, que ses idées, son originalité étaient définitives dès l'abord. Sans aller bien loin, il nous signale lui-même un exemple de ce fait. A Wilson, l'éditeur de Defoe, il fournit deux articles et, quand l'édition paraît, il s'écrie : (1) « Mes deux articles intrigueront le lecteur, étant si ressemblants. Bizarre que, ne conservant jamais un lambeau de mes lettres, à quelque quinze ans d'intervalle, j'aie presque dit les mêmes choses. »

---

(1) *Letter to Proctor*. Jan. 29, 1829.

De même pour les changements de domicile, il semble que l'on recommence toujours la même histoire : c'est une fuite perpétuelle vers une tranquillité qui trop souvent est un mirage. La dernière expérience a encore échoué. La petite maison d'Enfield n'a amené que des ennuis. Les soucis du ménage sont trop lourds pour eux, surtout depuis le départ de Becky. Ils les secouent. D'autres complications sans doute contribuèrent à cette décision. « Obligés de quitter cette maison, écrit Lamb à Gilman en octobre (2), et ayant peur d'en prendre une autre, j'ai finalement pris la résolution désespérée de planter là maison et tout, comme Bunyan fit son paquet. » Le souvenir du temps passé dans cette demeure semble éveiller dans l'esprit de Lamb tant d'amertume qu'il faut vraiment qu'il y ait eu bien des déboires. Eut-il maille à partir avec le propriétaire ? On l'a vu au bout de trois mois cherchant à résilier son bail. L'esprit des habitants était-il hostile à ces Londoniens qui ne vivaient pas comme tout le monde, recevaient des *artistes*, avaient plus qu'un grain d'originalité ; enfin, le cas malheureux de Mary, dont l'effet sur le voisinage n'est plus jamais mentionné par Lamb dans ses lettres, continue-t-il à faire d'eux des gens « marqués » ? C'est ce que l'on serait tenté de conclure de ces paroles de Lamb touchant l'homme qui s'est chargé de les héberger : « Le fait qu'il nous abrite sous son toit a fait rejaillir une part de sa respectabilité sur vos humbles serviteurs (3). Nous sommes plus grands personnages, étant ses hôtes, que lorsque nous payions un loyer plus élevé (4). » Ils ont vendu leurs meubles. Ils sont chez un vieux couple, des voisins fort à l'aise, très dignes, fixés à Enfield depuis longtemps. Ils font pour ainsi dire table commune. Néanmoins, ils ont réservé une table privée pour recevoir les anciens amis.

---

(1) *Letter to Wilson*. Nov. 15, 1829.
(2) *Letter to Gilman*. Oct. 26, 1829.
(3) *Letter to Gilman*. Nov. 30, 1829.
(4) *Letter to Wilson*. Nov. 15, 1829.

Lamb est enchanté de son nouveau propriétaire. Il a laissé de lui un portrait humoristique. « Thomas Westwood, raconte-t-il (1), a passé une vie retirée dans ce hameau depuis trente ou quarante ans, vivant moyennant le minimum de frais compatible avec l'honnêteté, cependant brillant parmi la petite bourgeoisie, recevant les saluts des commerçants et les révérences des dames de charité quotidiennement. Les enfants ne le vénèrent pas moins pour son air de bonne bourgeoisie qu'ils ne le regardent comme une merveille à cause d'une endossure légèrement saillante de sa personne, qui ne va pas à une bosse, ou, si elle est une bosse, innocente comme la bosse du buffle et couronnant d'égales qualités de douceur. » Ajoutez à cela qu'il y voit peu et n'entend goutte. Il a débuté dans la vie comme voyageur de commerce et de cette époque il a rapporté une anecdote sur laquelle il vit et vivra jusqu'à la fin de ses jours : une chevauchée épique aiguillonnée par les taons et par l'empressement du cavalier à profiter d'une baisse sur les serges... « A vingt-cinq ans, nous le trouvons établi mercier dans Bow Lane. » A force d'économie, il conquit sa retraite à Enfield, où aujourd'hui il est un gros personnage. Et, chose importante pour Lamb, et qu'il signale non sans ironie, « son nom est un passeport qui fait taire les ricanements que les gens d'Enfield réservent aux étrangers toujours vus par eux d'un mauvais œil. » Il s'accorde parfaitement avec lui. Il l'emmène dans ses promenades. Les deux compagnons entrent ensemble dans mainte auberge où, pour hôte et hôtesse, Lamb avait toujours une plaisanterie. Mary se trouva bien du changement. « Elle est rajeunie de deux ans et demi » (2). Tout pourtant n'était pas parfait dans cette nouvelle installation. S'il faut en croire Patmore, les Lamb étaient indignement exploités. Les Westwood leur demandaient pour la table la plus ordinaire possible, un prix suffisant pour couvrir deux fois la dépense de l'entière maisonnée. Ils leur firent un jour payer plus cher un thé supplémentaire parce que le monsieur âgé, c'est-à-dire Wordsworth, avait mis tant de sucre dans sa tasse (3).

---

(1) *Letter to Gilman*. Nov. 30, 1829.

(2) *Letter to Gilman*. Oct. 26, 1829.

(3) Le « Père Westwood » est à Charles et à Mary « aussi naturel » (*Letter to Wordsworth* Jan. 22, 1830) que le vieux Norris du Temple qui avait été soixante ans leur ami et l'ami de leur père. Leur connaissance ne date pour-

C'était néanmoins une amélioration. Mais c'était en même temps une abdication — et toujours un exil. Ecoutez Lamb, et faites le départ entre l'exagération plaisante, surtout si vous pensez qu'il s'adresse au chantre de la nature, Wordsworth, et la sincérité qui est toujours au fond de ses écrits :

« Nous n'avons rien à faire avec nos aliments (1) que de les manger ; avec le jardin, que de le voir pousser ; avec le collecteur de taxes, que de l'entendre frapper à la porte ; avec la servante, que de l'entendre gronder... Nous avons *otium pro dignitate*, une insignifiance respectable. Cependant, au milieu de cet oubli où je me suis moi-même condamné, dans cette stagnation, quelques importuns regrets de la vie, pas tout à faits tués, se lèvent, me soufflant qu'il y avait jadis un Londres, et que j'étais de cette ancienne Jérusalem. Dans mes rêves je suis dans Fleet Street, mais je m'éveille et en pleurant je me rendors. Je suis dur à mourir, Héloïse obstinée dans ce détestable Paraclet. Qu'ai-je gagné à la santé ? Un ennui intolérable. Et aux lever et coucher tôt et aux repas sobres ? Que rien ne m'est plus. Oh que les poètes menteurs ne soient jamais crus, qui traitreusement invitent l'homme à quitter les gais parages des rues ! ou figurez-vous bien qu'alors ils ne pensent nullement à un village. Au milieu des ruines de Palmyre je pourrais me ceindre pour la solitude, ou rêver au bruit du ronflement des Sept Dormeurs ; mais avoir autour de soi la petite image agaçante d'une ville ; des campagnards qui n'ont pas l'air de campagnards ; des boutiques de deux mètres carrés, une demi douzaine de pommes, et quatre sous de pain d'épices dédaigné, au lieu des aristocratiques fruitiers d'Oxford Street ; et, au lieu des immortels bouquinistes et marchands de vieilles estampes, une bibliothèque circulante qui croupit, où l'image mise en montre est un « Valentin » de l'an dernier, et où la renommée des dix derniers romans écossais n'est pas encore parvenue, — (morbleu, ils commencent tout juste à avoir vent de *Red Gauntlet*) — avoir une plate église nouvellement plâtrée, et souhaiter que ce soit seulement une cathédrale ! Les malandrins eux-mêmes ici sont dégénérés ; l'aristocratie du lieu est composée d'agents de change ; les passants sont trop nombreux pour assurer votre repos ou vous permettre de flâner en sifflant ou en bayant aux corneilles, trop rares pour former les beaux spectacles indifférents de Fleet Street. L'hiver, qui, au plus épais, emprisonne et force à garder la chambre, est encore plus supportable ici que les mois de liesse. Parmi ses livres, au coin du

---

tant guère de plus de soixante semaines. » Ils avaient dû commencer à être les pensionnaires des Westwood tout en habitant encore leur maison qui était attenante à la leur.

(1) *Letter to Wordsworth*. Jan. 22, 1830

feu, à la chandelle, une douceur vous fait oublier que vous êtes à la campagne ; mais, avec la lumière, reviennent les champs verts, et alors mes regards deviennent fixes et, dans un accès de folie furieuse, je suis capable de me plonger dans l'étang de Saint-Giles. Oh ! qu'aucun Londonien natif ne s'imagine que santé, repos, occupation innocente, échange d'aimables propos, étude récréative, puissent rendre la campagne autre que parfaitement odieuse et détestable ! Un jardin fut la prison primitive jusqu'au jour où l'homme, avec un bonheur et un courage prométhéens, s'en tira par un heureux péché. De là sortirent Babylone, Ninive, Venise, Londres, les merciers, les orfèvres, les tavernes, les théâtres, les satires, les épigrammes, les jeux de mots — tout cela vint dans la période urbaine et de ce côté-ci de l'état d'innocence... Un journal est l'unique lueur de consolation que je reçoive ici ; il vient de la riche Cathay avec les nouvelles de l'humanité. »

Lui qui jadis, au temps de sa servitude, se plaignait de l'hiver, où il ne lui était jamais donné, enfermé qu'il était dans « son antre de Leadenhall », de voir la lumière du jour, il le voit s'éloigner avec regret.

« Je redoute, écrit-il en février (1), la perspective de l'été, avec ses jours de toute la journée. Pas besoin de son aide pour rendre la campagne ennuyeuse. Avec du feu et à la chandelle je puis rêver que je suis dans Holborn. Avec des ciels clairs qui éclairent le logis jusqu'au coucher, je ne le puis... Qu'on me donne Londres en temps d'incendie et de peste, plutôt que ces brises tièdes, cet air sain de la campagne et cet exercice sans but ! »

L'air de la ville leur est heureusement apporté par les amis, que leur installation leur permet encore de recevoir. Ils mangent à leur « table d'hôte » et, après dîner, on se retire dans son particulier (2). Ils peuvent traiter quatre personnes (3). Ils ont même un lit pour accommoder un hôte ou deux (4).

Ce lit a bientôt une occupante. Emma Isola, qui récemment encore passait auprès d'eux ses vacances de Noël, de retour en Suffolk, à Bury, dans la famille de *clergyman* où elle est institutrice, a pris une dangereuse fièvre cérébrale (5), dont, en mars, elle

(1) *Letter to B. Barton*. Feb. 25, 1830.
(2) *Letter to W. Ayrton*. March 14, 1830.
(3) *Letter to Novello*. May 14, 1830.
(4) *Letter to B. Barton*. June 28, 1830.
(5) *Letter to Mrs. Hazlitt*. March. 4, 1830.

se remet lentement (1). Cela a été un « coup terrible » pour eux : Lamb attend qu'elle soit assez bien pour supporter le voyage : il ira alors la chercher. Le temps vient. Il se met en route et la femme du clergyman, son mari étant absent, lui fait les honneurs du logis très hospitalièrement. « La pauvre Emma, dès que nous fûmes seuls, raconte Lamb avec sa franchise habituelle (2), m'emmena dans un coin et me dit : « Surtout, n'est-ce pas, modérez-vous après dîner, pour l'amour de moi, et, quand nous rentrerons à Enfield, vous boirez autant que vous voudrez et je ne dirai pas un mot. » Tout se passa bien. Mrs. Williams, la femme du clergyman, fut enchantée de lui. Ils firent des acrostiches l'un sur l'autre. Au retour, sur la dilligence, Lamb est entrepris par un de ces esprits bien informés qui étaient son aversion et qu'il a peints dans son essai *L'ancien maître d'école et le nouveau.* » Que pensez-vous que sera la récolte de navets, cette année? (3) demande cet homme curieux de faits. — Cela dépendra des gigots bouillis », vint la réponse, ahurissante par son absurdité, du citadin qui n'avait jamais pensé à ces intéressants légumes qu'en corrélation avec le plat national dans la composition duquel ils entraient. Il faut ajouter, pour enlever à cette sortie le caractère d'impertinence qu'elle prendrait, dénuée de tout commentaire, que les deux compagnons de voyage, s'ils furent moins communicatifs, restèrent cependant amis pendant le reste du trajet. La manière de Lamb désarmait donc toute rancune. Au bout d'un mois Emma retournait en assez bonne santé, à Bury, « pour une longue année » (4).

Une nouvelle besogne charitable sollicite Lamb. Hone, l'éditeur de l'*Every Day Book* et du *Table Book*, n'a nullement réussi dans ses entreprises de librairie. « De bons amis (5), ont ouvert pour lui un café dans la cité, mais leurs moyens ne se sont pas étendus jusqu'à l'achat des cafetières, jusqu'au crédit pour les revues, les journaux et autres accessoires ». Il faut prendre l'initiative d'une souscription. Lamb fait des démarches. Il se sousabonne au *Times* que prend Hone pour son établissement naissant. C'était, en ce temps là, assez onéreux. Comme sous-abonné, il versait 100 fr. par an. Avec le port *(the two-penny post)* cela pouvait bien monter à 162 fr. (1). N'oublions pas qu'il faisait une rente de 30 livres (750 fr.) à Mrs. Reynolds. Il eut un autre pensionnaire : Morgan, ami de Southey, qui, atteint de paralysie et soudain réduit au dénuement le plus complet, reçut de lui une somme annuelle de 10 livres (250 fr.). Quand Godwin se trouva dans le besoin, on eut recours à une souscription. Mr. Forster a retrouvé dans les papiers de Lamb une liste sur laquelle Lord Byron, entre autres, figure pour 25 guinées. Charles Lamb, dont les ressources étaient limitées et qui avait, on le voit, d'autres misères à secourir, donna 50 livres (1250 fr.).

---

(1) *Letter to W. Ayrton.* March 14, 1830.
(2) *Letter to Mrs. Hazlitt.* May 24, 1830.
(3) *Letter to Sarah Hazlitt.* May 24, 1830. *Letter to Mrs. Williams.* April 2, 1830.
(4) *Letter to Sarah Hazlitt.* May 24, 1830.
(5) *Letter to Southey.* May 10, 1830.

Après avoir, en juin, publié son volume *Vers d'Album* (2), il songe, dès le 1er juillet, à aller habiter Londres. Le projet est mis à exécution. On s'installe au nº 34, Southampton Buildings, Holborn. Mary n'y resta pas longtemps. « J'ai ramené ma sœur à Enfield, écrit-il à Moxon (3), sûr qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison pour elle à Londres. Son état d'esprit est déplorable au delà de tout exemple. Je me demande presque avec terreur si elle a assez de force à son âge pour s'en tirer jamais. Il faut qu'elle soit soignée ici et qu'elle ne voie ni n'entende rien au monde hors de sa chambre de malade. D'entendre dire simplement que Southey s'était présenté à notre appartement l'a totalement bouleversée. Voyez-le donc... et excusez-moi auprès de lui de ne pas lui écrire. Je n'ose ni écrire ni recevoir une lettre en présence de Mary. » Il retourne à Londres « seul et de très méchante humeur (4). » Il est peu satisfait de l'accueil fait à ses *Vers d'album*. Le 18 septembre, il voit mourir, à l'âge de cinquante-deux ans, Hazlitt, qu'il avait fréquemment visité au cours de sa maladie. Avec quelques autres fidèles il suivit le convoi funèbre jusqu'au cimetière de Ste-Anne, Soho, où le corps fut déposé. En décembre, frère et sœur sont à Enfield, assez bien portants et assez gais (5).

---

(1) *Letter to Hone*. June 17, 1830.
(2) *Letter to B. Barton*. June 28, 1830.
(3) *Letter to Moxon*. 1830. *(I have brought my sister...)*
(4) *Letter to B. Barton*. Aug. 30, 1830.
(5) *Letter to G. Dyer*. Dec. 20, 1830.

Vers le milieu de l'année 1831, Lamb a un regain d'activité. Il veut être utile à son ami Moxon, le libraire. Moxon tente de lancer une publication nouvelle, l'*Englishman's Magazine*. En août, Lamb lui donne ses deux morceaux sur Elliston, en octobre, *Les journaux il y a trente-cinq ans*, qui figurent tous deux dans son recueil de 1833. Il inaugure une nouvelle série d'essais, dans le même périodique, sous l'appellation générale de *Peter's Net*, le filet de Pierre qui « n'entend pas donner que des choses plaisantes » (1). « Tout est poisson qui tombe dans mon filet », dit-il avec le dicton anglais. « Une signature exige que tout soit caractéristique de l'unique personnage Élia, ou de l'unique personnage Pierre, exigence qui autrefois le mettait à la gêne. » Comme premier morceau de cette série il écrit *Les souvenirs d'un membre de l'Académie Royale*. C'est de l'Élia de qualité moins exquise : des anecdotes d'un peintre, véritable commerçant, âpre au gain et avare. Ayant à peindre un cygne sur un transparent commandé par le Vauxball, il achète une oie. La bête posera d'abord pour l'image de l'oiseau plus noble et puis, mise à la broche, elle fera rentrer l'artiste dans ses débours... Lamb lui-même a jugé le morceau à sa juste valeur en l'excluant de son recueil. Il n'avait pas pour ses enfants une tendresse aveugle ; il savait rester vis à vis de lui-même un critique pénétrant et impartial. C'est une qualité assez rare pour qu'on la signale.

Au même moment, il écrivait une *extravaganza* en vers, *Satan en quête d'une épouse*. Southey, Coleridge et Porson venaient de produire, en collabortion, une courte pièce, *La promenade du diable*. C'est là, nous dit Talfourd, ce qui suggéra à Lamb l'idée de ce morceau. La pièce de Southey et C^ie^ (pour parler comme Talfourd) est satirique et contient des allusions à des personnages contemporains. Celle de Lamb est dictée par un pur amour de la drôlerie et des jeux de mots. C'est alerte, et la langue a une forte saveur de terroir — mais cela n'a aucune intention moralisante.Cette bouffonnerie sans but est bien caractéristique de Lamb, pour qui le comique est en lui-même un but. La conception elle-même de cette folie nous renseigne sur un des petits côtés de son génie. Le diable choisit pour femme la fille d'un tailleur. On sait quelle source de jeux de mots cette profession est pour un Anglais. Inutile d'insister sur ce jeu d'esprit. Qu'il suffise de dire que le ton en rappelle assez celui de l'*Hudibras* de Butler.

---

(1) *Letter to Moxon*. Aug. 1831.

Ce petit poème fut publié à part. Moxon annonce un jour à Lamb qu'il lui reviendra un peu moins de dix livres sur sa vente. Lamb ne veut pas en entendre parler. Il n'en touchera pas un sou (1). Et voici pourquoi. L'*Englishman's Magazine*, au sort duquel il s'intéressait tant, y collaborant, suggérant des collaborateurs possibles (2), avait dû être abandonné en octobre. Or Lamb, qui déjà, en septembre, en recevant de l'argent de Moxon pour ses articles, avait protesté qu'il le considérerait comme acquis seulement si le périodique doublait le cap du 1^er^ janvier suivant (3), sent l'argent « brûler dans sa poche » et, très embarrassé pour le rendre, trouve une solution qui « partagera la perte en deux et le laissera tranquille possesseur de ce qu'il détient ». On peut juger par là de sa délicatesse dans les matières d'argent.

Durant l'année 1832 le *Journal* de Crabb Robinson nous fait entrevoir quelques scènes d'intérieur chez les Lamb. Au mois de mars, il écrit : « Je me rendis à pied à Enfield, et trouvai les Lamb en excellent état, — non pas en parfaite santé, mais, ce qui vaut mieux, calmes et gais. Je passai une très agréable soirée à jouer au whist. Lamb était très causeur et absolument tel que je pouvais le souhaiter. » Et de nouveau en juillet : « ... arrivai chez Lamb au bon moment, avant le thé. Après le thé, Lamb et moi nous fîmes ensemble une bonne promenade. Il jouissait d'une santé excellente et était assez gai, et il a été ce soir tout à fait éloquent dans ses éloges de Miss Isola. Il dit qu'elle est la fille la plus sensée et la meilleure causeuse qu'il connaisse... Il lui enseigne l'italien, sans lui-même savoir cette langue. » Sans doute, lisaient-ils ensemble Le Tasse, à l'aide de la traduction de Fairfax (4). L'année suivante, ce sera l'Enfer du Dante qu'ils liront à la faveur de la traduction de Cary. Deux mois après, le même Crabb Robinson mena Walter Savage Landor voir Lamb. « Nous eûmes à peine une heure pour bavarder avec eux, mais cela suffit pour que Landor se déclarât enchanté de la personne de Mary Lamb et charmé de la conversation de Charles Lamb, quoique j'aie trouvé que Lamb n'était nullement à son aise et bien que Miss Lamb fût restée tout à fait muette.» Tous deux étaient intimidés par la présence d'une personne qui ne leur était pas familière.

---

(1) *Letter to Moxon*. Oct. 24, 1831.
(2) *Letter to Moxon*. Aug. 1831.
(3) *Letter to Moxon*. Sept. 5, 1831.
(4) *Letter to Cary*. Sept. 9, 1833.

Les apparitions d'Emma Isola, qui appelle Lamb oncle, égaient le logis. Dans les intervalles lucides de Mary, Charles ne s'absente guère. Il ne verra pas les Wordsworth en février à leur passage à Londres, car il ne peut se décider à passer la nuit hors de la maison (1). Les recevoir sous son toit, il ne le peut pas, n'ayant pas de lit pour eux. D'ailleurs, on sait le danger de ces réceptions pour Mary. Il se sent « gêné et à l'étroit de toutes parts. » Il néglige Coleridge. Au reçu d'une lettre où celui-ci demande quel grief son ami peut bien avoir contre lui, Mary pleure de pure affection et Charles verse des « ondées moindres, mais non moins sincères (2) ». Sans doute aussi Coleridge est dans son cas ; il est également chez des étrangers. On va le voir et on est reçu par les Gilman. Cela décourage parfois les meilleures volontés. Ils sont l'un et l'autre victimes d'une nécessité inéluctable. Ils ne peuvent être absolument chez eux. Pour Coleridge, c'est le déplorable état de sa santé où l'a réduit l'abus de l'opium. Pour Lamb, c'est le cas terrible de sa sœur.

Mary était-elle malade, alors Lamb fuyait la maison lamentable. Il faisait parfois alors d'assez longues excursions. Il allait par exemple à Widford, à vingt-deux milles de Londres, voir la famille de son vieil ami défunt, Norris (3). Il marchait. Un jour qu'Emma Isola l'accompagnait, la pauvre fille, les pieds couverts d'ampoules, dut rester couchée pendant deux ou trois jours. Il en avait aussi, mais n'y faisait pas attention. Les deux filles de Norris « compactes de bonté massive » (4) comme disait Lamb dans la lettre où il sollicitait pour elles l'intervention charitable de H. C. Robinson, avaient « recueilli leur mère à un foyer malheureux dans ce misérable village du Hertfordshire où. depuis des années, elles s'étaient donné bien du mal pour établir une école de filles sans résultat. » Elles avaient aussi à leur charge un frère, Robert, un pauvre sourd, simple d'esprit avec cela. Mrs. Norris était le bon ange du village : médecin, garde-malade, en un mot la providence de quiconque était dans la peine. C'était chez ces bonnes gens que se rendait Lamb. Il leur apportait la gaieté. Au dîner, il faisait rire tout le monde, donnant à ses commensaux des noms qu'il forgeait pour la circonstance, faisant entrer ces noms dans de courtes pièces rimées burlesques, taquinant innocemment le bon Richard, qu'il apaisait ensuite en flattant sa gourmandise ou en l'emmenant avec lui dans ses longues promenades, grande fête pour le pauvre innocent dont personne ne voulait. Pour les écolières elles-mêmes sa venue était une fête. Elles obtenaient un demi-congé. Il n'y avait d'ailleurs pas de choix. Il rendait tout travail impossible. A peine arrivé, il prenait le chemin de la classe et, passant la tête dans l'entrebâillement de la porte, il criait : « Eh ! Betsy ! — Comment va, Jane ? — Oh ! Mr. Lamb, » disaient-elles, et c'en était fait du travail de la journée. C'était lui désormais qui se chargeait des enfants. Il leur enseignait un catéchisme de sa façon. Il leur faisait réciter l'oraison dominicale à rebours, bref, il avait, pour les amuser, toutes les inventions plaisantes qu'avait son père pour égayer une veillée de Noël (1). Il les emmenait à certaine boutique qu'elles connaissaient bien et là, se penchant au dessus de la demi-porte, et frappant le plancher de son bâton, il appelait familièrement la marchande qui, du fond de l'arrière boutique, criait : « Ah ! Mr. Lamb, il me semblait bien avoir reconnu votre coup de canne. — Oui, c'est moi, répondait-il, et j'ai mon argent sur moi. Donnez à ces demoiselles pour douze sous de ... ceci ou cela. » Malgré tout, paraît-il, les enfants avaient un peu peur de lui, parce qu'il n'était pas comme tout le monde.

---

(1) *Letter to Moxon.* Feb. 1832.

(2) *Letter to Coleridge.* April 14, 1832.

(3) Souvenirs d'une dame Coe, née Elizabeth Hunt, ancienne élève de *Goddard House School*, tenue par Betsy et Jane Norris, recueillis par Mr. E. V. Lucas. (*Athenæum.* June 7, 1902.)

(4) *A Death-Bed.*

Il aimait les enfants. Il serait assez étrange qu'un homme qui a tant écrit pour eux ne les eût pas aimés. Dès 1805, dans une lettre à Hazlitt (2), se trouve une allusion à une petite amie de douze ans, Louisa Martin (3), que Lamb appelle familièrement et affectueusement « Singe » : « Cela veut faire la dame et se donne des airs. Elle a obtenu qu'on l'appelle Mademoiselle, par grâce ! » Dans une lettre, non publiée, de Mary Lamb à Dorothy Wordsworth, on lit que l'enfant de John Hazlitt, une petite fille, aimait tant Charles Lamb, que, lorsqu'on l'attendait, elle arrêtait les étrangers dans la rue et leur disait : « Mr. Lamb vient ce soir ». Charles et Mary Cowden Clarke (née Novello) dans leurs *Souvenirs d'écrivains*, relatent une petite scène où Lamb, qui a apporté une friandise rare pour les enfants, trop exquise pour eux, font remarquer les aînés, intéressés à la garder pour eux-mêmes, observation à laquelle il fait la sourde oreille, distribue le « nanan » avec des mines héroï-comiques et ces taquineries si chères à ce petit monde. Puis c'est Patmore qui nous dit combien Lamb prenait de plaisir avec les petits et à leur raconter d'étranges et folles histoires. Souvent il emmenait une de ses petites amies. On ne passait jamais devant un guignol sans s'asseoir. Et, s'il voyait un groupe de petits visages affamés dévorant des yeux l'étalage d'un pâtissier, il entrait dans la boutique et faisait une distribution de gâteaux. Il était très généreux, dit Mrs. Coe. Les mendiants avaient toujours quelque chose de lui, ce qu'il tirait de sa poche au hasard, jusqu'à trois schellings (3 fr. 75). « Le pauvre diable, disait-il, il en a plus besoin que moi ; et j'en ai en plein. »

---

(1) *The Old Benchers.*

(2) *Letter to Hazlitt.* Nov. 10, 1805.

(3) Une lettre de Lamb à Wordsworth du 22 février 1834 dit de Louisa

Une fois ou deux il prit une canne à pêche pour se livrer au passe-temps vanté par son cher Isaac Walton. Mais il ne put jamais se décider à mettre le ver à l'hameçon. Il préférait passer la moitié de la matinée à épier les truites et à leur jeter du pain. On se rappelle que, tout enfant, il restait en contemplation devant les vandoises et les brochets de l'étang de Blakesware. Et le voici précisément encore qui s'achemine solitaire, à la veille de sa mort, comme au début de sa vie, vers le petit bois du vieux domaine. Là, pendant des heures, il s'oublie à lire quelque vieux bouquin (il en avait toujours un ou plusieurs sur lui), assis dans un arbre qui lui offrait un siège naturel. Et, lorsque les enfants venaient le chercher pour le repas, il préférait parfois rester là à manger un morceau de pain et de fromage.

Martin : « C'est... après ma sœur, peut-être, la femme la plus exemplaire que j'aie jamais connue. » ... et, plus haut : « Pendant trente ans elle a été éprouvée par moi et je répondrais sur mon âme de sa bonne conduite. »

Son costume n'a pas changé. Il est toujours vêtu de noir, comme il convient à un clerc. Il a l'air d'un ministre dissident pauvre, tant ses habits sont roux et râpés. Il porte la culotte courte, des guêtres et une haute cravate. Il frappe les cailloux de sa canne dans sa démarche méditative. Il fume dans une pipe en terre noire. Très maigre et les pommettes saillantes, voilà pour sa personne. L'expression de ses yeux, le sourire de sa bouche, devaient faire oublier tous ces détails un peu ridicules.

On aime surtout à se le représenter égayé par la compagnie jeune de cette Emma qu'il a adoptée, récompensé de sa bonne action. La jeune fille a besoin de mouvement, de gaieté. Un jour, elle entraînera Lamb à Londres, dont il avait oublié le chemin. Ils iront à l'Opéra (1). Une autre fois on ira voir jouer Miss Kelly (2). Ils couchent chez Moxon ; la familiarité de Moxon même est un peu le fait d'Emma. Ne va-t-il pas l'épouser bientôt ? Il est, avec Forster, le futur auteur d'une « Vie de Goldsmith », Proctor, Cary et Miss Kelly, un des fidèles de ces dernières années.

En janvier et en février 1833 l'*Athenæum* publie son dernier essai, *Sur la stérilité de la faculté imaginative dans les productions de l'art moderne.* Lamb ne produira plus qu'une courte pièce de vers de temps en temps, entre autres son épilogue à la pièce de Sheridan Knowles, *l'Epouse.* Il s'occupe de son second recueil, qui va paraître chez Moxon sous le titre *Les derniers essais d'Élia.* La publication en est retardée par une opposition faite par le libraire Taylor (3), qui sans doute réclame la propriété littéraire de ces essais, se basant apparemment sur un précédent contrat conclu pour la publication des *Essais d'Élia.* Enfin le volume paraît. Taylor et lui sont en procès (4). Lamb ne semble d'ailleurs pas éprouver la moindre inquiétude. Quelques malédictions plaisantes à l'adresse du malheureux qui a osé « porter une main sacrilège sur Élia » (5) sont toutes les traces que ce désagréable incident a laissées dans la correspondance de Lamb.

Au printemps de 1833, Lamb, « chassé de maison en maison par la maladie de Mary » (1) « répudie » Enfield. Il a « pris la résolution subite (Mary ayant une rechute) de l'emmener à Edmonton chez des gens qui l'ont soignée dans sa dernière attaque ». « Ses attaques empiètent annuellement (2). La dernière a duré trois mois, suivis de deux mois d'une dépression des plus terribles... Bref, pendant la moitié de sa vie, écrit-il, elle est morte pour moi, et l'autre moitié est rendue inquiète par la crainte et la pensée de la secousse suivante. Avec une pareille perspective, il m'a paru nécessaire qu'elle ne vécût plus avec moi pour être agitée par de continuels déménagements ; aussi suis-je venu vivre avec elle chez un Mr. Walden et sa femme qui prennent des malades et qui ont convenu de nous loger et de nous nourrir nous seuls. Ils l'ont déjà eue à soigner. Je la vois peu : hélas ! je l'entends trop souvent. *Sunt lachrymæ rerum* ! » Les Walden sont « pleins d'attentions et plus jeunes » que les Westwood. Edmonton est de trois ou quatre milles plus rapproché de Londres, avec plus de facilités pour le trajet. Voilà ce que se dit Lamb pour se consoler.

---

(1) *Letter to Moxon. (Emma has tiezed me...)*

(2) *Letter to Moxon.* March 19, 1833.

(3) *Letter to Hone.* March 6, 1833.

(4) *Letter to Cary.* Sept. 9, 1833.

(5) *Letter to Moxon.* 1833 *(Many thanks...)*

Il a en effet besoin de consolations. « Pour m'accabler un peu plus, dit-il à Wordsworth, une circonstance s'est produite, *cujus pars magna fui*, et dont, à tout autre moment, je me serais réjoui. Je suis sur le point de perdre ma vieille et unique compagne de promenade, dont l'humeur joyeuse était « la jeunesse de notre maison », Emma Isola. Je l'ai maintenant ici pour un court moment, mais elle est trop nerveuse pour qu'il soit bon qu'elle reste sous un pareil toit. Aussi fera-t-elle de courtes visites, — elle ne sera plus de la maison. Avec mon approbation absolue et plus que mon agrément, elle va être unie à Moxon à la fin d'août. »

Le bonheur des deux jeunes gens devait l'égayer. Emma est revenue à Edmonton avec une montre que Moxon lui a donnée. Lamb écrit à son ami cet enfantillage aimant (3) : « Pour l'amour de Dieu ne donnez plus de montres à Emma : *une* lui a tourné la tête. Elle est arrogante et insultante. Elle a dit quelque chose de très désagréable à notre vieux cadran du couloir, comme s'il n'était pas à l'heure, et pourtant il ne lui avait pas donné de rendez-vous... Elle nous entraîne dans les champs, parce que là les gamins postés pour épouvanter les oiseaux vous demandent : « Pardon, monsieur, pouvez-vous nous dire l'heure ? » et elle leur fait des réponses ponctuelles ». Et ce badinage si jeune continue tout au long du billet,

---

(1) *Letter to Mrs. Hazlitt*. May 31, 1833.
(2) *Letter to Wordsworth*. End of May nearly (1833).
(3) *Letter to Moxon*. July 24, 1833.

Le mariage eut lieu le 30 juin. Lamb s'y montra assez sobre, il le constate lui-même avec plaisir quelques jours après (1). Une heureuse coïncidence vint marquer cette journée. Ce jour-là même Mrs. Walden prenant un verre de vin et le vidant à la santé de Mr. et Mrs. Moxon, cette circonstance opéra comme un choc électrique et rendit la raison à Mary. C'est elle-même qui écrit ces détails aux nouveaux mariés. Et Charles tout heureux, écrit bientôt après : « Votre lettre a interrompu une septième partie de piquet que nous faisions... Nous passons encore notre temps aux cartes, à la promenade, à la lecture. Nous attaquons bientôt Le Tasse... Jamais on ne vit un tel calme, ni un tel rétablissement. » Emma ne fut pas une ingrate. Fréquentes continuent à être les relations entre la nouvelle famille et les Lamb. En septembre, en effet, Lamb, avec Mary et Emma, lit l'Enfer du Dante dans le texte (2) et, en novembre, Lamb et Emma se trouvent ensemble à Londres. « Dites-lui, écrit-il à son mari (3), dites-lui que je l'aime chaque jour davantage et que chaque jour elle me manque moins. Dites-le lui de la part de son oncle aimant, puisqu'elle m'a permis de prendre ce nom ». Et, plus loin : « Je me porte bien et je suis heureux, dites-le à Emma ». Il craindrait, en laissant supposer à Emma que, l'ayant perdue, il s'ennuie, de gâter le moins du monde son bonheur. Combien de pères ont pour leur propre fille des attentions aussi délicates, une affection si pure de tout mélange d'égoïsme ? Moxon et Emma, de leur côté, semblent avoir été de bons cœurs. En février 1834 on fête dans Dover Street (4), chez Moxon, l'anniversaire de Lamb. Il les voit assez souvent.

En ce même mois de février, Mary, « après un court intervalle de lucidité de quatre ou cinq mois » (5), est reprise de son mal. A une amie d'Emma, une Miss Fryer, qui lui avait écrit pour le consoler, Charles Lamb proteste qu'il est habitué à cette situation et donne sur leurs rapports à ces moments et le genre de folie de sa sœur des renseignements précieux (1) :

---

(1) *Letter to Mr. & Mrs. Moxon*. Aug. 1833.
(2) *Letter to Cary*. Sept. 1833.
(3) *Letter to Moxon*. Nov. 29, 1833.
(4) *Letter to Miss Fryer*. Feb. 14, 1834.
(5) *Letter to Wordsworth*. Feb. 22, 1834.

> « En dehors des moments de violence, ses divagations me valent mieux que le bon sens de ce monde. Son cœur est obscurci, non enseveli ; il se fait jour parfois ; et on peut discerner une forte intelligence luttant contre les flots qui l'ont submergée. Nulle part je ne saurais être plus heureux que sous le même toit qu'elle. Sa mémoire est anormalement fidèle, et dans les âges écoulés, si nous pouvons désigner ainsi les plus lointains souvenirs de notre pauvre existence, elle va chercher des milliers de noms et de choses qui jamais ne se seraient représentés à mon esprit, et des milliers d'autres dans les dix années qu'elle a vécues avant moi. Ce qui s'est passé depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa majorité, est ce qui surtout revit (choses importantes comme choses insignifiantes) dans son cerveau, avec la vivacité d'une réelle présence. Pendant douze heures ininterrompues elle fera sans répit défiler toute sa vie passée, sans rien oublier, lançant aux Walden nom après nom, comme un rêve ; choses sensées et sornettes ; vérités et erreurs pêle-mêle (2) ; un salmigondis auquel contribueraient l'inspiration et la possession. »

Le 25 juillet 1834 mourait Coleridge. Un peu avant de mourir, il avait, sous le titre du poème qu'il avait composé à Nether Stowey alors que Charles était son hôte (3), écrit :

Charles et Mary Lamb,
Chers à mon cœur, que dis-je ? pour ainsi dire mon cœur.
S.T.C. Æt. 63, 1834
1797
1834
37 ans !

---

(1) *Letter to Miss Fryer.* Feb. 14, 1834.

(2) Talfourd, qui fréquemment assista à de semblables scènes, dit que les divagations de Mary étincelaient souvent de brillantes descriptions et de beautés fragmentaires. Elle s'imaginait être au temps de la reine Anne ou de Georges Ier, et décrivait dans le meilleur style de l'ancienne comédie, les dames vêtues de brocard et les manières de cour, comme si elle eût été élevée dans ce milieu. Tout cela était sans ordre et sans liaison, de telle sorte que l'auditeur ne pouvait retenir grand'chose de ses discours ; mais ces morceaux ressemblaient à ces bijoux que sont les tirades de Congreve, mais tombés de leurs montures... Parfois même un filon de logique folle régnait d'un bout à l'autre, rapprochant les choses les plus dissemblables par essence, mais les rassemblant en un ordre étrange par une association verbale.

(3) *This lime tree bower my prison.*

Le coup sembla d'abord laisser Charles Lamb insensible. « Quand j'appris la mort de Coleridge, écrit-il, ce fut sans chagrin » (1). Il faut dire que Coleridge avait eu une agonie de plusieurs mois, que dès longtemps du reste sa vie était compromise, et qu'il avait traversé de longues et cruelles souffrances.

> « Il me semblait qu'il était depuis longtemps sur les confins de l'autre monde — qu'il avait soif de l'éternité. Je m'attristai alors de ne pouvoir m'attrister. Mais, depuis, je sens quelle grande partie de moi il était. Son grand et cher esprit me hante. Je ne puis penser une pensée, je ne puis formuler une critique sur les hommes ou sur les livres, sans me tourner vers lui et me rapporter à lui. Il était l'épreuve et la pierre de touche de toutes mes cogitations. Il avait été un *Grecian* à Christ's Hospital où j'étais *Deputy Grecian* : et cette même subordination et déférence vis à vis de lui, je l'ai gardée au cours des relations de toute une vie... Il fut mon ami de cinquante ans sans un dissentiment. Jamais je n'ai vu son semblable... »

Il ne pouvait se faire à l'idée de cette mort. « Coleridge est mort », répétait-il presque à chaque instant aux amis qui le virent à ce moment et qu'il interrompait par cette exclamation accompagnée, selon son habitude, de quelque jeu de mots, facétie macabre qui le séduisait peut-être par son impertinence. Sa pensée ne pouvait se détacher de cet événement. Nous ne dirons pas, avec son biographe Mr. Ainger, que ce fut pour lui le coup de la mort. Il avait supporté d'autres épreuves et, à l'âge qu'il avait alors, bientôt soixante ans, on ne meurt plus d'un cœur brisé. Non, malgré la mort de Coleridge, malgré la demi-mort pour lui de Mary, il continua à vivre, comme poursuivent leur existence les vieillards, plus cramponnés à la vie que jamais. Rien ne changea à ses habitudes. Il continua à aller, tous les troisièmes mercredis, chez son ami Cary au British Museum. Et même, le ton de ses dernières lettres est aussi gai que jamais. Témoin les trois lettres ou billets qu'il écrivit à Cary en septembre et en octobre, et surtout la lettre où il s'excuse « d'avoir été vu sortant ivre de la maison d'un *clergyman* » (2), exagération plaisante aussi remplie de bonne humeur que pas une. Nous le voyons encore dîner chez Talfourd

(1) *Written in Mr. Keymer's volume.* Nov. 24, 1834.

(2) *Letter to Cary.* Oct. 1834. *(I protest I know not.)*

avec Proctor, Forster et Barron Field, qui raconte cette soirée. Pour la dernière fois nous entendons Lamb juger une œuvre littéraire. Il prend le poème *Henri et Emma* de Prior et montre quelle fade paraphrase c'est de l'antique ballade, *The Nutbrowne Mayde*. Il cite le dénouement de Prior. Henri déclame à sa dévouée Emma :

En moi vois l'héritier du puissant Edgar,
Comte illustre ; qu'il fut terrible à la guerre
La Loire le confesse, car elle a senti son épée
Et tremblante s'enfuit devant le seigneur breton…

Et ainsi de suite pendant une douzaine de distiques. Puis il fait remarquer la modeste simplicité avec laquelle le noble jeune homme se découvre à sa maîtresse dans l'ancien poème :

Or, entends,
En Westmoreland
Qui est mon héritage,
(dans une parenthèse, pour ainsi dire)
Je vous mènerai
Et, avec une bague,
En mariage
Je vous prendrai
Et ferai dame
Aussitôt que pourrai.
Ainsi avez-vous conquis
Un fils de comte
Et non un banni.

« Comme il aimait ses vieilles rimes et avec combien de justice ! » ajoute Barron Field. Jusqu'au dernier moment il resta tel que nous l'avons toujours connu et c'est un accident seul qui le mit au tombeau.

Cet accident survint un peu avant Noël. « En faisant sa promenade matinale quotidienne, raconte Talfourd, sur la route de Londres jusqu'à l'auberge où la chevauchée de John Gilpin est peinte, il buta contre une pierre, tomba et s'abîma légèrement le visage. Les blessures semblaient en voie de guérison, quand un érysipèle se déclara, et cinq jours après, il succomba à cette maladie, presque sans souffrance. Le vendredi soir Mr. Ryle, d'India House, qui avait été nommé avec moi son exécuteur testamentaire quelques années auparavant, vint me trouver et me dit qu'il était en danger. Je me rendis à Edmonton le lendemain matin et je le trouvai très faible et presque insensible à ce qui se passait autour de lui. De temps en temps on percevait quelques mots qui semblaient prouver que son esprit, dans sa faiblesse, était tout entier à des pensées aimables et hospitalières. Son dernier correspondant, Mr. Childs (1), lui avait envoyé en présent un dindon, au lieu du cochon de lait suggéré ; et les phrases entrecoupées qu'on pouvait saisir parlaient de quelque réunion d'amis pour le manger. » Talfourd brode-t-il sur la réalité ? Le fait est que, dans sa lettre du 31 décembre 1834 à H. C. Robinson, il ne mentionna nullement ces détails. Comme il arrive dans l'érysipèle, le délire s'était alors emparé du malade. « Sa raison l'avait pour ainsi dire abandonné, écrit Talfourd, et je ne crois pas qu'il eût conscience de ma présence… Ryle l'avait vu la veille ; alors il avait tout son bon sens, causait de choses ordinaires, et dit qu'il était simplement faible et serait guéri dans un jour ou deux. » Dit-il réellement dans son délire les choses que Talfourd lui attribue ? Si ce n'est exact, si Talfourd, qui le connaissait bien, qui d'ailleurs avait sous les yeux ses dernières lettres, a arrangé la scène, elle est tout au moins bien vraisemblable. Il est curieux, en effet, de le retrouver, à la veille de cette dernière crise, après la chute même qui devait avoir cette issue fatale, écrivant un billet qui nous le représente entre ses deux sources d'inspiration les plus charmantes, les livres et la gourmandise. Le 22 décembre, il envoyait un mot à Mrs. Dyer (2) au sujet d'un livre qu'il avait dû oublier chez elle, « livre qu'il avait été chercher tandis que les tripes étaient en train de frire » (3), ajoutant que, si on ne le retrouvait pas, il ne « pourrait plus jamais souffrir les tripes ». Mais laissons Talfourd continuer son récit : « Je ne crois pas qu'il me reconnut ; et, après avoir essayé d'appeler son attention, je le quittai, ne croyant pas sa mort si proche. Au bout de moins d'une heure sa voix s'affaiblit peu à peu, tandis qu'il murmurait encore les noms de Moxon, de Proctor et de quelques autres vieux amis, et il mourut aussi paisiblement que l'on s'endort. Le samedi suivant ses restes furent déposés dans le cimetière d'Edmonton, dans une tombe profonde, creusée en un endroit que, environ quinze jours auparavant, il avait désigné à sa sœur, au cours d'une promenade, un après-midi d'hiver, comme le lieu où il désirait être enterré. » Sa maladie n'avait duré que quatre jours.

---

(1) La lettre de Lamb à ce M. Childs, du 15 sept. 1834, mentionne l'envoi de ses Essais. Il prête à son correspondant son unique exemplaire de ses *Essais d'Élia* pour un mois. En retour, il sollicite le prêt d'un « grogneur » du Norfolk « qu'il ne gardera qu'un jour ».

(2) *Letter to Mrs. Dyer.* Dec. 22, 1834.

(3) C'était, avec le pied de bœuf, son mets préféré, nous dit Moxon.

Mary, inconsciente du malheur qui la frappait, put néanmoins aller au cimetière et désigner cet endroit à un des exécuteurs testamentaires de son frère. Là, à deux minutes de marche de Bay Cottage, « dans le cimetière désolé qui entoure l'antique église, dont la tour carrée, trapue, crénelée, montre ses tons éteints à travers de sombres masses de lierre », on déposa les restes mortels de Charles Lamb. Là Mary et lui, inséparables dans la vie, se sont réunis dans la mort. Sur la laide pierre, qui marque l'endroit où le « doux Élia » repose, sont gravés les vers de son ami Cary.

Depuis, dans l'antique nef de l'église, on a placé une tablette murale ornée des médaillons de Charles Lamb et de W. Cowper, avec l'inscription suivante :

« A la mémoire de Charles Lamb, le doux Élia, et l'auteur des Contes tirés de Shakespeare. Né dans l'Inner Temple, 1775, élevé à Christ's Hospital, mort à Bay Cottage, Edmonton, 1834, et enterré à côté de sa sœur dans le cimetière attenant.

Au centre de son être logeait
Une âme sanctifiée par la résignation :
Oh, il fut bon, si jamais homme bon vécut. »

Ces vers sont tirés du tribut payé à la mémoire de Lamb par son vieil ami Wordsworth.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME

Les pages qui précèdent ont essayé de faire pénétrer le lecteur dans la connaissance intime de l'homme que fut Lamb.

L'homme plaira ou ne plaira pas. Il n'est pas de ces caractères devant lesquels on peut rester indifférent.

Ceux qui prisent par dessus tout la grande correction de vie, l'aspiration à s'élever socialement, et la volonté et l'énergie, ces qualités ordinairement tenues pour distinctives du caractère anglais, n'estimeront guère ce commis résigné qui, conscient d'une sûre vocation littéraire, dérobe lâchement à la littérature les heures serviles qui lui assurent une modeste vie matérielle ; cet esprit sans ambition qui, honoré de l'amitié de quelques hommes porteurs des plus grands noms de la littérature anglaise de son temps, s'est complu dans la société d'individualités que lui recommandait seule l'irrégularité de leur vie ou quelque obliquité dans leur caractère ; cet indolent écrivain qui ne produit que par accès, à l'instigation du besoin senti ou prévu, du désir de servir l'entreprise d'un ami, et qui, s'il se plaint à mainte et mainte reprise des empiétements des fâcheux, se réjouit, au fond, de leur intrusion interruptive de sa tâche ingrate ; ce caractère faible, sujet à des attaques de mélancolie si seulement le temps est sombre et également à des accès de gaieté folle sans motif apparent, buveur récidivant perpétuellement au mépris de serments réitérés, au détriment de sa santé, de son repos, du repos et de la santé de cette sœur pour laquelle, cependant, on l'a vu capable des plus grands sacrifices, fumeur invétéré, impuissant à se corriger de ce qu'il considère lui-même comme un vice nuisible, incitateur à la boisson ; cet éternel gamin qui ne pouvait résister à la tentation d'un calembour ou d'une mystification à commettre, alors que l'âge, semblerait-il, aurait dû apporter son sérieux et sa gravité ; cet amuseur de la galerie, humoriste génial à l'ordinaire, cela est vrai, mais parfois, en véritable échappé d'atelier, prenant plaisir à décontenancer les gens graves, à interrompre les plus solennelles conversations par un indigne jeu de mots. A ces juges sévères Lamb n'eût pas songé à présenter sa défense. Il les aurait rencontrés dans la vie qu'il eût fait tout pour les affermir dans leur hostilité instinctivement flairée.

On peut aimer Lamb sans admirer tout indistinctement dans son caractère. Cependant on ne peut souhaiter qu'il eût été exempt de ses faiblesses. Elles sont parties constitutives de son génie. Sans elles Lamb eût été autre. Elles lui ont soufflé l'indulgence, la pitié, trop sujettes à déserter le cœur de l'homme fort. De plus, beaucoup d'empire sur soi laisse ignorer bien des côtés de notre nature faillible. Les grands connaisseurs du cœur humain ont eu pour la plupart de grandes faiblesses.

Il est heureux qu'il n'ait pas été un écrivain de profession. Son mérite est justement d'avoir été un irrégulier, un amateur de lettres, ce caractère plus fréquent autrefois, qu'il est regrettable de voir disparaître de plus en plus et que Sainte-Beuve vante en parlant de Joubert, cet homme qui eut plus d'une affinité avec Lamb.

Ses dévots exaltent sa sagesse, sa pensée profonde, sa pénétrante critique de la vie, sa grande connaissance du cœur humain.

Sa sagesse est celle d'un contemplatif pour qui la vraie vie est celle du rêve et qui s'écarte le plus possible du contact des réalités. Mais il ne faut pas s'adresser à lui pour la conduite de la vie. Sa pensée, engagée dans cette voie par de grandes infortunes, encouragée à y persévérer par les lectures vers lesquelles il se tourne en sa détresse, effleure dans une humeur mi-badine, mi-solennelle, les questions profondes plutôt qu'elle n'y pénètre profondément.

Les effleure-t-elle même ? La vérité est qu'il s'éloigne avec terreur de la métaphysique. Seulement ses pages, plus particulièrement celles d'humeur méditative, comme *New Year's Eve*, mais même les plus frivoles en apparence, en recouvrent un substratum. S'il n'a pas été ce qu'on peut appeler proprement un profond penseur, il est du moins un penseur, ce qui est bien quelque chose, et surtout un penseur indépendant, personnel et de tous les instants. Quelque objet que choisisse sa pensée, elle va droit à lui. Sur lui elle travaille devant nous. Nous voyons cette fleur s'ouvrir fraîche et nouvelle. Il en jouit lui-même. Il semble que, comme nous, il la rencontre pour la première fois. Le spectacle de ces éclosions est un charme qui nous attend à chaque pas dans ses écrits. La plupart des auteurs ont dans leurs livres des solitudes : leur pensée se lasse et se laisse suppléer par la mémoire. La pensée de Lamb ne sommeille jamais. Non seulement elle est constamment active, mais elle est toujours d'une qualité particulière et rare, et cela suffit, à défaut de grande profondeur, pour lui donner un pouvoir de séduction extraordinaire. Sa critique de la vie est celle d'un homme très éprouvé, très intelligent et très bon. Elle se borne d'ailleurs à des lueurs, des demi-intuitions. La vie est composée de vanités et ce sont ces vanités qui en font le prix. Elle vaut surtout par deux choses, le rêve, la méditation ou communion avec notre âme et le commerce avec les morts dans leurs livres et avec les vivants dans les intimités sans prétention et où l'on s'abandonne. Il est doux de rendre de bons offices, de se voir entouré de visages familiers, amis et heureux. Ces modestes jouissances à notre portée et qui ne demandent pas d'effort pour les atteindre doivent nous satisfaire. On peut sans doute en concevoir de plus hautes, de plus nobles ; mais il faut savoir imiter le joueur de whist qui, malade, peut se plaire au whist du malade (1), une partie de piquet à deux et jouée pour l'honneur, et s'arranger ainsi d'un mobile inférieur d'action. Lamb s'accommode de la vie telle qu'il la trouve, sans espoir ni volonté d'y rien changer. Il ne croit guère au progrès. Tandis que ses amis se passionnent pour les idées de justice, de liberté, acclamant la Révolution française, il étudie le cœur humain, qui est toujours le même, soit dans l'idiosyncrasie complaisamment étalée d'un Sir T. Brouwe, soit dans le scrupuleux examen de conscience d'un quaker. La vie, malheureusement, est déformante ; l'enfant est ennemi du mensonge et son âme est pure ; l'homme devient lâche et succombe aux passions. Si du moins il voyait plus clair que l'enfant ! Hélas, l'illusion nous berne ; nous sommes, au mieux, des fous. Heureux quand nous ne nous croyons pas sages ! Ce jugement de la vie n'est pas nouveau et ne témoigne pas d'une pénétration bien vive. Il est surtout une leçon de modestie et de modération. Pour sa connaissance du cœur humain, il l'a tirée d'une habitude d'introspection et des livres. Il connaît l'homme plutôt que les hommes. Le moindre homme d'action les connaît autrement que lui.

---

(1) *Mrs. Battle.*

Il a surtout connu les grandes souffrances du cœur, ses incertitudes, ses faiblesses, ses illusions, ses vanités, les nuances subtiles du sentiment qu'il pouvait étudier en lui. Mais il a ignoré les bassesses, les turpitudes, les noirceurs. Vers les scélérats, les traîtres, il ne fait qu'une approche imparfaite. Il ne les a pas connus. De là vient qu'il a presque de la tendresse pour Richard III et pour Iago. Son Matravis ne vit pas. Les âmes tortueuses, il ne les pénètre pas. Wainwright eut son affection. L'hypocrisie seule lui était pénétrable et antipathique. Encore ne dut-il pas avoir trop à en souffrir dans la vie. Le caractère de Joseph Surface, dans *l'Ecole de la Médisance*, ne lui déplaît pas pourvu qu'il ne soit pas rendu par un jeu trop réaliste. Il semble avoir conçu le mal comme une abstraction. De là sa bonne humeur. Elle a pour fondement sa pureté d'âme.

Ses dévôts parlent encore d'héroïsme. Le mot est un peu gros et l'aurait désobligé lui-même. La vérité est que, dans un moment pressant, il n'écouta que son cœur. Le sacrifice accepté (était-ce bien un sacrifice ? Il liait sa vie à l'être qu'il aimait le plus au monde, sa sœur) il n'eut plus qu'à rester opiniâtrement dans la voie prise. Il se laissa traîner, comme il le dit lui-même, dans le cortège de la vie, opposant à tout une force d'inertie qui fait sa continuité de direction. On l'avait mis à South Sea House, à East India House : il y resta. S'il lui avait fallu montrer quelque initiative, qu'aurait-il fait ? Mary et lui sont des faibles résignés. Ils sont à la fois soutiens et victimes l'un de l'autre ; victimes, par la faute d'une sensibilité trop exquise ; soutiens, cela est évident pour le cas de Mary, cela n'est guère douteux pour celui de Charles. Charles en effet a besoin de s'appuyer sur autrui. La religion fut pour un temps un soutien. En littérature, il s'est appuyé sur Shakespeare, en faisant ses *Contes*, sur Chapman, pour ses *Aventures d'Ulysse*, sur les Elisabéthains, à peu près partout, soit dit sans préjudice de sa grande originalité très réelle. Dans sa vie, il en est de même. Il lui faut la société de ses semblables, « la douce assurance d'un regard ». Seul, il tombe à plat. Sans Mary et l'intérieur qu'elle lui fit, il se serait probablement dépensé tout à l'extérieur. Qui sait quelle vie il eût menée ? Les excès l'eussent tué. Il aurait fui la solitude imparfaite, celle dont on jouit seul, à l'égal de la mort. On a vu combien il avait la terreur de l'action. Une décision à prendre l'anéantissait. C'est cela qui lui dicta la prévoyance, l'économie. S'il ne fut pas positivement un héros, il fut du moins une âme extraordinairement aimante et dévouée.

Ceux qui l'ont connu ne parlent de lui qu'avec tendresse. « Le plus aimable des hommes, dit Mrs. Balmanno (1). Plein de qualités attachantes, il vivait au profond du cœur de ses amis ; même ceux qui ne le connaissaient que par un rapprochement accidentel ne manquaient jamais de garder toute leur vie le souvenir de son génie et de sa simplicité rares et pour ainsi dire uniques. »

Ses lecteurs sont dans le même cas : la douce figure de leur essayiste les conquiert. On n'est pas l'ami de Sterne : outre la perversion de son imagination indélicate, qui vous repousse, il est enclin à devenir trop bouffon. On a vite découvert en lui un épicurien de la sensibilité. On finit par douter de sa sincérité. Addison est trop supérieur, trop distant, trop moraliste. Son ironie, qui n'est pas si inoffensive qu'on veut bien le dire, nous le fait craindre un peu. Steele, Dick Steele, comme ses contemporains l'appelaient familièrement, est plus humain, et, si l'on peut dire, il est plus de nos gens. C'est un aimable camarade. On aimerait à mieux le connaître. Cowley bavarde agréablement : il s'ouvre à nous, sur un ton de confidence, sans que son personnage nous attire particulièrement : il est trop philosophe, trop sage. Walton est un homme doux, pacifique, aimable, qu'on aurait plaisir à rencontrer dans une humeur idyllique passagère. Lamb, outre une personnalité aimable, a une originalité riche qui renouvelle à chaque instant l'intérêt. Comme le « Mélancolique Jacques » de *Comme il vous plaira*, il est « plein de substance ». Il a presque une aussi « infinie variété » que la Cléopâtre de Shakespeare. Dans ce qu'il vous a dit vous découvrez ensuite une nuance qui vous avait échappé, une intention que vous n'aviez pas vue. On ne se lasse pas de l'entendre. Il est heureux de causer avec vous et son bonheur est communicatif. Non qu'il cherche à vous instruire ; encore moins cherche-t-il à briller. Mais le commerce humain par la parole est pour lui une des grandes jouissances qui soient sur terre. Il aime à goûter son « mot sur votre palais ». Il aime à être aimé. Il est peu exigeant. Une dose de naïveté et d'illusion chez vous n'est pas pour lui déplaire, pourvu qu'elle soit accompagnée d'un bon naturel, comme chez G. Dyer et chez Martin Burney. Une certaine fatuité même, si c'est là votre nature, ne le rebute pas, mais ajoute un charme à votre composé. Exemple : Ayrton. Peut-être n'êtes-vous pas flatté d'être en compagnie si peu choisie, surtout que vous y rencontrerez encore des irréguliers dont le seul mérite est d'être de gais compagnons, recommandés, quoique peu recommandables, par quelque excentricité dans leur nature. Pardonnez aux erreurs du cœur ; et passez sur cette promiscuité. Montrez-lui la même indulgence qu'il vous témoigne. Nul n'est parfait. A celui qui sait vous inspirer quelque sympathie pour l'étudiant pauvre coupablement orgueilleux au point de rougir d'un père, ne passerez-vous pas quelques imperfections autrement innocentes ? Songez que s'il se laisse aller à aimer ceux que tout le monde hait, c'est par un sentiment de révolte chevaleresque contre les jugements tout faits et non réfléchis du commun des hommes.

---

(1) Mrs. Balmanno. *Pen & Pencil*.

Il ne blessera aucune de vos susceptibilités. On allèguera sa boutade contre les Calédoniens. Il leur reproche de ne pas entendre la plaisanterie : c'était un défaut capital à ses yeux. Je crois bien que les Ecossais ne lui en ont jamais gardé rancune. Lui-même en comptait plusieurs parmi ses meilleurs amis. Il se déclare incapable d'aimer les nègres. La raison ? Ils sont noirs ! Le juif ou le quaker qui lui tiendrait rigueur de ses inoffensives boutades se montrerait bien mal partagé sous le rapport du sens de l'humour. Et alors, qu'a-t-il à faire du livre d'Élia ?

Sachez que, pour vous plaire, cette amabilité ne sera pas la sienne qui, banale, se déploie et n'est qu'une variété de l'insincérité avec, à sa base, le mépris du semblable ou la lâcheté. Plutôt que de se montrer meilleur qu'il n'est réellement, il se plaira parfois à se faire pire que nous ne le connaissons pertinemment. C'est là une innocente provocation qui lui sourit. C'est une démarche souvent habile. Les gens voient l'exagération et la corrigent par une exagération contraire, toute à votre profit. D'ailleurs nullement diplomate. Ce sont coquetteries du cœur purement instinctives, habiletés irréfléchies.

Tel durent le connaître ses familiers. Tel nous le retrouvons dans ses écrits. Ses contemporains vantent sa conversation. Elle éclipsait, disent-ils, grandement ses écrits. Sa manière, sans doute, donnait cette illusion. Elle devait être quelque chose de rapprochant de ses lettres, et ses lettres ne diffèrent pas essentiellement de ses essais. De sorte que nous pouvons être assurés que c'est l'homme lui-même qui se présente à nous dans les *Essais d'Élia.* On sait du reste que c'était à Barron Field que fut écrite d'abord la lettre qui, revue et développée, est devenue l'essai *Les Correspondants éloignés*. Il en est de même pour *Un lit de mort*, *Le Retraité*, tandis que des fragments de sa correspondance entreront dans d'autres essais.

Rien ne saurait, mieux que cette constatation, prouver que chez Lamb il n'y a pas d'attitude littéraire et que c'est bien l'homme qui parle dans ses écrits. Cela suffit à différencier ses essais des autres et fournirait une réponse à ceux qui nous reprocheraient de ne pas donner ici un historique de l'essai, cherchant des ressemblances entre les divers essayistes du passé et le nôtre, posant même les règles de l'essai, comme nous l'avons vu faire dans la préface d'une édition de C. Lamb. Qu'est-ce donc que l'essai? Le type est-il l'essai de Montaigne ? Montaigne pense la plume en main sur tous les sujets qui lui passent par la tête. Modestement, il intitule son livre *Essais*. Il aurait pu tout aussi bien écrire « Propos divers ». Bacon vient et suit son exemple, du moins quant à son titre. Son sous-titre, plus précis, marque une différence : « Conseils civils et moraux ». C'est que la genèse du livre est essentiellement autre. Ce furent d'abord des notes prises par un homme d'action, notes auxquelles il comptait se référer dans la conduite de la vie pratique, observations qui doivent mener au succès. Cowley est un lettré qui, dans le calme de la retraite, philosophe à la manière d'Horace, tantôt en prose, tantôt en vers. Ces trois écrivains font des livres. Viennent Steele et Addison. Ceux-ci sont des journalistes. Ils doivent fournir un article périodiquement. Ils entreprennent une œuvre didactique et moralisatrice. Ils offrent à leur public des leçons agréablement présentées. Ces sermons laïques, de peur qu'on ne s'y méprenne, ont leur texte, citation latine ou autre. Ces diverses productions, qu'ont-elles de commun, que le nom, qui est arrivé à désigner une composition de peu d'étendue ? Comment surtout les comparer aux badinages d'Élia ?

Ceux qui ont aimé Lamb dans cette biographie, où paraît beaucoup de sa correspondance, l'aimeront forcément dans ses essais, où il ne se montre pas autre. L'allusion y est seulement plus discrète. Mais c'est toujours le même cœur, le même caractère, qui transparaît sous le voile de l'humour. L'expression curieuse, exquise, n'est pas plus curieuse, plus exquise, que dans maintes de ses lettres, car elle n'est pas un vêtement, mais le corps même de sa pensée. Le travail de la révision en vue de paraître devant le public n'a pas ajouté, chargé ; au contraire, il n'a fait qu'élaguer les excroissances d'une fantaisie trop riche.

Si son individualité prenait ceux qui l'approchaient, comment manquerait-elle d'avoir cet effet sur ses lecteurs ? Car, sincère avant tout, il s'offre à nous tel qu'il était. Et si, au début, il allait chercher des inventions spirituelles ou comiques, où ne paraissait qu'un petit côté de son talent, lorsqu'il produisit ses *Essais d'Élia*, à l'âge de quarante-cinq ans, il avait eu tout le temps de prendre conscience de son originalité et s'était rendu compte qu'il n'avait qu'à se livrer au public tel qu'il se livrait à ses amis. Comme eux donc, nous nous trouvons en présence de l'homme. Si son caractère, tel qu'il a été vu dans les pages précédentes, a quelque fascination pour nous, son œuvre doit nécessairement nous séduire par les mêmes traits, car elle est leur expression exquise.

CHAPITRE II

LE SENTIMENT

Il était à craindre qu'un homme chez qui le cœur parlait si haut et qui avait tant de motifs de s'attendrir sur lui-même ne versât dans le sentiment. On l'a vu d'abord, à l'imitation de Bowles, produire des sonnets plaintifs, expressifs de son tempérament mélancolique, où l'amoureux déçu, le frère aimant, épanche sa peine et sa tendresse. Puis viennent les accents maladivement pathétiques de *Rosamund Gray*. Enfin dans John Woodvil le sentiment est encore en excès. Une réaction se produit, en partie détente d'une nature nerveuse chez qui le rire vient succéder aux larmes, en partie triomphe d'une vitalité résistante, d'un bon sens solide, d'un fin sens critique, qui, aidé de la méditation intérieure et de la lecture de la saine et humaine littérature élisabéthaine, arrive à une conception plus complète de la vie. Pourquoi s'appesantir obstinément sur le drame et ne pas jouir également de la comédie ? Ne se mêlent-ils pas à chaque instant ? Contre l'attendrissement qui est une faiblesse et un danger n'avons-nous pas la ressource de la plaisanterie ? N'y a-t-il pas une sorte d'hypocrisie à jouir de nos sentiments tendres ? Une pudeur enfin nous dicte la réserve.

Cette nature portée à l'attendrissement a lutté avec succès. La retenue que Lamb s'est constamment imposée rehausse l'effet de ses passages pathétiques.

D'abord, en artiste consommé, il avait compris toute la force d'émotion qu'il y a dans un récit simple et sans commentaire : tel celui du *Vieux Coche d'eau de Margate*.

« ... C'était un grand garçon, apparemment très pauvre, très infirme et très patient. Son œil était toujours sur la mer avec un sourire... Il était avec nous sans être des nôtres. Il entendait sonner la cloche du dîner sans bouger ; et, quand quelques-uns de nous tiraient leurs provisions — viande froide et salade — il n'en produisait pas et semblait n'en pas sentir le besoin. Un biscuit unique était tout ce qu'il avait emporté en prévision d'un jour et d'une nuit, peut-être deux, que ces bateaux mettaient souventefois à accomplir leur voyage. Dans une plus intime connaissance, qu'il sembla ne rechercher ni ne décliner, nous apprîmes qu'il allait à Margate, dans l'espoir d'y être admis à l'Hospice pour prendre les bains de mer. Son mal était la scrofule, qui paraissait l'avoir rongé par tout le corps. Il exprimait grand espoir de guérison ; et quand nous lui demandâmes s'il avait des amis là où il allait, il répondit : « Je n'ai pas d'amis. »

L'auteur n'insiste pas. Inutile d'appuyer le trait. Le frisson est produit. Sterne n'aurait pas ainsi lâché le sujet. Quel est l'art le plus sincère ? Tous les jours, dans la vie, nous côtoyons de semblables infortunes. Un regard de pitié et nous passons.

L'aventure de *Barbara S.* comporte plus de développements. Sans hâte, ce qui témoigne d'un plaisir à s'arrêter sur une idée aimable, Lamb raconte la touchante anecdote. C'est une enfant de onze ans. Naguère encore figurante dans un théâtre de Bath, elle vient d'être promue à de petits rôles. Elle se sent déjà femme par la conscience de nourrir de ses gains toute son indigente famille. Elle connaît la faim. Tout récemment elle se réjouissait de la perspective d'un poulet dont elle devait manger en scène. Il avait été outrageusement saupoudré de sel par un camarade, un comique mal inspiré. Elle dut rejeter précipitamment la première bouchée et ne put se tenir de fondre en larmes. C'est cette petite fille affamée qui, un samedi de paie, reçoit du vieux caissier brouillon, au lieu de la demi-guinée gagnée, une guinée entière. Quand elle prend conscience du poids insolite qui charge sa petite main, le premier mouvement de cette enfant honnête par nature, et non par principe, c'est de rendre l'argent auquel elle n'a pas droit. Puis un conflit se livre en elle. Le caissier n'a pour elle que des bontés ; oui, mais il est riche. Cet argent achèterait des bas à ses petites sœurs, qui alors pourraient l'accompagner aux répétitions. Instant critique ! Sa vertu triomphe. Une force extérieure à elle-même l'entraîne. Elle retourne sur ses pas et avertit de son erreur le vieux caissier, qui empoche la différence avec un phlegme mortifiant. — C'est vrai ; la note est juste. Toutes les circonstances rendent l'enfant intéressante et sympathique, rehaussent son mérite et concourent au pathétique du petit drame. Certaines digressions badines, qu'on accuserait à première vue de retarder inutilement le récit, viennent comme faire excuser l'insignifiance du sujet.

Plus exquis est le sentiment de l'essai *La Saint Valentin*. Pour remercier une fillette de « mainte faveur qu'elle lui avait accordée sans le savoir ; car, quand un aimable visage nous salue, ne fût-ce qu'en passant près de nous et ne doit jamais plus nous connaître, non plus que nous, nous devons en avoir comme une obligation », un jeune artiste s'ingénie à peindre en secret un merveilleux travail, « toutes les plus jolies histoires d'amour ;. . . œuvre magique. Iris en teignit la trame. Sans être vu, il voit l'heureuse fille développer ce *valentin*, danser, battre des mains, à mesure que, un à un, se déployaient les jolis emblèmes... C'était comme quelque présent des fées, un cadeau du ciel, comme, dans leur piété familière, nos ancêtres disaient d'un bienfait, le bienfaiteur restant inconnu ». Autour de cette jolie scène « respire un air délicat », comme autour de ce château de Duncan où hantaient les hirondelles.

Est-ce une trouvaille exquise de sentiment, ou n'est-ce pas plutôt l'expression qui jaillit spontanément d'un cœur délicatement affectueux, que ce trait de l'essai *Mackery End*? Lamb retrouve une vieille ferme oubliée et éprouve un plaisir tel qu'il n'en avait pas éprouvé depuis longtemps. « Car, ajoute-t-il, quoique *je* l'eusse oubliée, *nous* n'avions jamais oublié que nous y étions venus ensemble ». Cette double conscience qu'il s'attribue, l'une particulière à lui-même pour les choses indifférentes, l'autre faite de celle de sa sœur et de la sienne fondues pour les choses de sentiment, marque mieux que rien ne pourrait le faire l'union intime de deux cœurs.

Avec ces nuances délicates on comprend que le sentiment, chez lui, n'est pas cette chose un peu grossière dont on a tant abusé depuis Rousseau.

Sa sincérité et sa réserve donnent du premier coup à ces passages une forme définitive. Les corrections apportées avec tant de soin aux rédactions successives de ses essais n'ont pas porté sur les endroits pathétiques, mais sur ceux de verve badine.

Son invention humoristique débordait quelquefois. Son cœur avait une pudeur et un tact parfaits.

Sa sincérité paraîtra dans l'examen du portrait de son vieux père déchu. Il a eu la discrétion de le présenter sous le nom imaginaire de Lovel, l'homme de confiance du *bencher* Samuel Salt. Nous connaissons ce petit homme industrieux, vif, gai, chevaleresque, plein de qualités aimables.

> « Je l'ai vu, dit Lamb, dans son vieil âge et au déclin de ses facultés, pris d'un tremblement sénile, au dernier degré lamentable de la faiblesse humaine, — « reste désolé de ce qu'il avait été » —... Parfois... il parlait de sa vie passée et disait comment, tout jeune enfant, il était arrivé de Lincoln pour entrer en place; et comment sa mère avait pleuré en se séparant de lui, et comment il était retourné la voir, au bout de quelques années d'absence, avec sa belle livrée neuve, et comment elle s'était récriée à ce changement et pouvait à peine croire que c'était là « son gars ». Et puis, l'excitation tombait, il pleurait, et alors je souhaitais que cette triste seconde enfance eût encore une mère pour lui faire poser sa tête sur son giron. Mais notre mère commune à tous, peu de temps après, le reçut doucement dans le sien. »

Les souvenirs du vieillard sont mis dans les termes mêmes qu'il devait employer en les racontant. Les paroles de sa mère sont celles mêmes que sa bouche dût proférer. La conclusion même, qui paraît plus artificielle, a cette vérité supérieure que trouvent les poètes. La pensée consolante sur laquelle tombe le passage est le sentiment même que le fils dut éprouver à la mort de son père. On peut être convaincu que l'expression n'a pas pris forme sous la plume de l'écrivain, qu'elle ne s'est pas fondue dans son cerveau à la chaleur de l'inspiration. Elle y était. Il l'y a retrouvée. Cette affirmation n'est pas téméraire en parlant d'un homme qui s'est étonné lui-même d'avoir dit d'un auteur, de Defoe, les mêmes choses, presque dans les mêmes termes, à vingt ans de distance.

Ce sont bien les sentiments inspirés à Lamb par la mort récente de son frère John que nous trouvons exprimés si sincèrement et si pathétiquement dans l'essai *Enfants du Rêve.*

> « Je supportai sa mort, dit-il, assez bien, à ce qu'il me sembla, d'abord, mais ensuite elle me hanta, me hanta ! et, si je ne pleurai pas... pourtant il me manquait, tout au long du jour, et je ne sus qu'alors combien je l'avais aimé. Sa bonté me manquait, son humeur contra-

riante me manquait, et je souhaitai qu'il fût vivant, pour quereller avec lui, (car nous nous querellions quelquefois) plutôt que de ne jamais plus l'avoir... »

C'est bien cette mort qui évoque devant lui l'image de son passé. Et la fiction des enfants d'Alice ne doit pas être une pure mise en scène inventée pour les besoins de la composition. Il faut croire que la disparition complète d'une branche du tronc familial éveille en lui un sentiment qui peut-être y sommeillait, la tristesse de mourir tout entier. Elle ravive le regret d'Alice et de la nouvelle famille qu'elle et lui auraient pu fonder. En tout cas, pour qui connaît sa vie, ce morceau, en dépit de détails souriants introduits comme pour couper l'allure solennelle des confessions, est le plus pathétique de tous les essais d'Élia.

On vient de constater le souci de Lamb de mitiger le sentiment par le mélange de traits d'humour. Il évite les accents purement pathétiques. Une seule fois il s'est laissé emporter et sa pitié a parlé avec une sombre et touchante éloquence : c'est lorsqu'il a décrit le foyer du pauvre. Il faut citer le morceau si l'on ne veut pas donner de lui une impression incomplète.

« Il est des foyers qui ne sont pas des foyers ; le foyer de l'homme très pauvre... Les lieux de plaisir à bon marché et les bancs des cabarets où la foule se presse, s'ils pouvaient parler, en donneraient un témoignage lamentable. C'est là que l'homme très pauvre court chercher une image du foyer qu'il ne saurait trouver chez lui. Pour une grille affamée et un combustible indigent, qui ne suffit pas à entretenir la chaleur naturelle aux doigts de tant d'enfants grelottant avec leur mère, il trouve au cœur de l'hiver toujours un âtre flambant, et un coin de grille où chauffer sa pitance de bière. Au lieu des criailleries d'une femme, efflanquée par la famine, il rencontre des attentions souriantes au delà des mérites du peu qu'il peut dépenser. Il a des compagnons, ce que lui refuse son foyer, car l'homme très pauvre ne reçoit pas de visites. Il peut voir comment va le monde et parler un peu politique. A la maison il n'est pas question de politique, si ce n'est de la domestique. Tout intérêt, réel ou imaginaire, tout sujet qui élargit l'esprit de l'homme et le mettrait en sympathie avec l'existence générale est refoulé dans la considération absorbante du manger à gagner pour la famille. Au delà du prix du pain, toute nouvelle est dénuée de sens et impertinente. A la maison il n'y a pas de garde-manger. Ici il y a du moins une illusion d'abondance ; et, tandis qu'il fait cuire son maigre bout de viande de boucherie devant les barreaux de la grille banale, ou qu'il mâchonne ses provisions froides plus humbles, son appétissant morceau de pain et de fromage avec un oignon, dans un coin où nul ne critique sa pauvreté, il jouit de la vue du solide rôti qui fera le repas du cabaretier et de sa famille. Il s'intéresse à sa confection; et, en aidant à enlever du feu le trépied, il sent qu'il y a en effet quelque chose qu'on appelle bœuf aux choux, ce qu'il commençait à oublier au logis. Cependant il fuit sa femme et ses enfants. Mais quelle femme et quels enfants ? Les gens prospères, qui trouvent à redire à cette désertion, s'imaginent quelque famille contente et bien tenue comme celle qu'il retrouve au foyer. Mais regardez la physionomie des pauvres femmes qui suivent et persécutent leur homme jusqu'à la porte du cabaret, où il va entrer, alors qu'une sorte de honte le retiendrait si la misère plus forte ne le poussait à en franchir le seuil. Ce visage, écrasé (1) par le besoin, où chaque trait riant, chaque trait conversable, est depuis longtemps effacé par la misère, — est-ce là un visage auprès de qui rester à la maison ? Est-ce plutôt une femme ou un chat sauvage? Hélas ! c'est le visage de l'épouse de sa jeunesse qui jadis lui sourit. Il ne sait plus sourire. Quelles joies peut-il partager ? Quels fardeaux peut-elle alléger ? Oh ! c'est bel et bien de parler de l'humble repas partagé ensemble ! Mais s'il n'y a pas de pain dans l'armoire ? L'innocent babil des enfants désarme la pauvreté de son aiguillon. Mais les enfants des gens très pauvres ne babillent pas. Ce n'est pas l'un des traits les moins terribles de cette condition qu'il n'y a pas d'enfantillage dans ces demeures. Les pauvres, me dit un jour une vieille garde malade sensée, n'élèvent pas leurs enfants, ils les traînent. Le petit mignon insouciant de la « nursery » plus riche, dans leur taudis se transforme bien vite en une personne prématurément réfléchie. Personne n'a le temps de le dodiner, personne ne pense qu'il vaille la peine de le caresser, de le dorloter, de le faire sauter à bout de bras, de lui faire ses caprices. Il n'y a personne pour sécher ses larmes sous les baisers. S'il pleure, il ne saurait qu'être battu. On a dit, et le mot est joli, qu' « un bébé est nourri de lait et de flatteries ». Mais l'alimentation de ce bébé pauvre a été peu consistante, peu nourrissante ; la réponse à ses petites ruses de bébé, à ses efforts pour attirer l'attention, d'amères et incessantes objurgations. Il n'a jamais eu de jouet ni su ce qu'est un hochet. Il a grandi sans le refrain berceur de la nourrice ; il n'a pas connu la mignotise patiente, la caresse consolante, la nouveauté attrayante, le joujou plus dispendieux, ni l'invention improvisée, moins coûteuse, pour divertir l'enfant, les mille propos insensés (les plus sensés pour lui), les sages impertinences, les mensonges salutaires, l'intervention de l'histoire appropriée qui met un terme aux souffrances du moment et éveille les passions du jeune émerveillement. On n'a jamais chanté pour lui ; personne ne lui a jamais dit de conte enfantin. On l'a traîné, pour vivre ou mourir comme cela tomberait. Il n'a pas eu de jeunes rêves. Il est entré brutalement dans les réalités de fer de la vie. Un enfant n'existe pas pour les gens très pauvres comme un gentil jouet ; ce n'est qu'une bouche de plus à nourrir, une paire de petites mains à habituer de bonne heure au travail. Pour la nourriture, il est le rival du père et de la mère jusqu'au jour où il sera leur collaborateur. Il ne fait jamais leur joie, leur distraction, leur consolation : il ne les fait pas redevenir jeunes en leur rappelant leur jeune temps. Les enfants des gens très pauvres n'ont pas de jeune temps. Cela fait saigner le cœur d'entendre les propos échangés quelquefois dans la rue entre une femme pauvre et sa fillette, une femme appartenant à la catégorie supérieure des pauvres, dans une condition un peu au-dessus de celle des êtres sordides que nous venons de considérer. Ce n'est pas de jouets, de livres enfantins, de congés d'été (choses de cet âge), de telle chose qu'on ira voir, du spectacle promis, de progrès scolaires loués. C'est de repassage et de blanchissage, du prix du charbon ou des pommes de terre. Les questions de l'enfant, qui devraient être les épanchements mêmes d'une curiosité oisive, portent la marque d'une prévoyance attristante. Cela est devenu femme avant d'avoir été enfant. Cela a appris à aller au marché : cela marchande, débat les prix, cela envie, cela murmure ; cela est avisé, malin, futé ; cela ne babille jamais. N'avions-nous pas sujet de dire que le foyer des gens très pauvres n'est pas un foyer ? »

---

(1) Esaïe III. 15. : écraser la face des affligés...

Dans le domaine du sentiment se place l'amour du monde qui nous entoure. Les poètes de la génération de Lamb allaient chercher dans la nature, dans les montagnes, presque sur les frontières de l'inconnu, les sujets d'un lyrisme romantique parfois un peu déclamatoire. A Lamb le terre à terre des spectacles qu'il trouvait dans son voisinage immédiat a suffi. Il a aimé l'accoutumé, le familier. Dès son enfance il s'est attaché aux objets entourants. Ils entrent en lui peu à peu : ils finissent par faire partie de sa personnalité. Ils ne disparaissent qu'avec un arrachement. De là son horreur de la nouveauté. Elle blesse en lui une sorte de conscience conservatrice. Tout changement lui tire des plaintes. Il s'indigne contre ceux qui ont modifié les aspects de son Temple bien-aimé, supprimé la fontaine archaïque dans la vieille cour où il est né, gothicisé l'entrée d'Inner Temple Hall.... enlevé le cheval ailé qui la couronnait, et « ces fresques représentant les vertus ». « Il faut qu'on lui rende compte de toutes ces choses, qui lui manquent si fort. » Un de ces jours ils s'aviseront de bannir les cadrans solaires, qui parlent si poétiquement au cœur, pour les remplacer par « ces choses inertes que sont les horloges modernes, avec leurs pesantes entrailles de plomb et d'airain, la vivacité impertinente ou la solennité de leur terne langage »! Où s'arrêtera-t-on? On veut maintenant chasser les mendiants de la capitale. « Ils lui sont aussi indispensables que les cris de Londres. Un coin de rue n'est pas complet sans eux. On ne peut plus se passer d'eux que du chanteur ambulant; et, dans leur accoutrement pittoresque, ils sont aussi décoratifs que les enseignes du vieux Londres. » On a porté une main sacrilège sur le vieux manoir de Blakesware où son enfance avait conçu sa première vénération de la grandeur. « S'il avait vu ces vils faiseurs de platras à leur besogne destructrice,... il lui aurait semblé que les mécréants s'attaquaient à son cœur ». Ce sentiment conservateur est partout chez lui. Il ne reconaîtrait plus ses livres, ses « vétérans dépenaillés » sous des reliures solides et luxueuses. Il aime à y retrouver les cornes et les macules qui rappellent de précédéntes lectures. Il va même jusqu'à dire, avec une pointe de comique exagération : « Il valait mieux que notre famille eût vu échapper cet héritage, dont nous filouta le vieux Dorrell, que d'avoir, à l'heure qu'il est, deux mille livres *in banco* et d'être privé de l'idée de ce spécieux vieux gredin. » Il aime ses *idées*.

Demi-Janus, incapable de regarder devant lui, condamné à la rétrospection, il s'attarde amoureusement à contempler son passé embelli par la magie du recul. Il chérit Élia enfant, il s'apitoye sur ses jeunes souffrances. Il le voit au théâtre à sept ans et jouit de son émerveillement. Il s'attendrit sur les simples plaisirs de ses années de pauvreté partagées avec sa sœur Mary, l'achat longtemps médité du vieil in-folio, le retour triomphal au logis en traînant le lourd volume, la nuit passée à en collationner les pages et à réparer à la colle les feuillets détachés ou déchirés, les simples promenades à la campagne les rares jours de liberté avec les humbles provisions mangées dans quelque modeste cabaret, hospitalité précaire ! les soirées au théâtre dans la galerie populaire, après la longue attente à la porte et la bousculade dans l'escalier, la dernière nuit de décembre passée à établir le budget et à décider des économies pour l'avenir (1), les longues soirées hivernales de solitude à deux à lire un livre tandis que Mary en lisait un autre sans interruption ni communication orale, ou celles où il lisait à haute voix Milton ou Shakespeare à Mary attentive (1) ou encore la partie de piquet avec elle, partie « qui ne devrait jamais finir » (2).

---

(1) *Old China*.

Le changement l'abat, l'inconnu l'effraie. La vie future lui inspire de la défiance. « Y retrouvera-t-il ses mignons, ses in-folios? Lui faudra-t-il renoncer à l'intense jouissance de les étreindre (brassées énormes) dans ses embrassements ? » Y retrouvera-t-il « la société, le verre qui égaie, la lumière des chandelles, les conversations au coin du feu, les innocentes vanités, les plaisanteries et l'ironie ? » Cet horreur de l'avenir obscur le rattache au présent. « Il est amoureux de cette verte terre — de la face de la ville et de la campagne — des indicibles solitudes champêtres et de la douce sécurité des rues. »

Cet amour des objets longtemps connus appelle l'amour du passé dont les vestiges se sont perpétués jusque dans le présent. Sa stabilité flatte son génie conservateur. Non qu'il se dissimule que « l'antiquité fut à ses propres yeux plate, banale et *moderne* » (3). Il subit un charme mystérieux. Il obéit à un besoin de vénération que ne peut satisfaire le présent mesquin. Le présent, pour lui, c'est le tourbillon des affaires, sa responsabilité de commis, l'action, en somme, qui lui répugne entre toutes choses. Le passé, c'est le recueillement claustral, c'est la destinée du pédagogue « tournant dans un cycle perpétuel de déclinaisons, de conjugaisons, de syntaxes et de prosodies, reprenant constamment les occupations qui avaient charmé son enfance studieuse », comme lui reprenait volontiers, « pour la millième fois, quelque passage du vieux Burton ou de quelqu'un de ses étrangers contemporains ».

Pourtant, s'il aimait l'air de stabilité que les monuments vieux et vénérables donnent à l'effort humain, il ne fut jamais précisément un antiquaire. Il aimait les vieux livres, mais il détestait les nouvelles leçons; il aimait les anciens écrivains, mais, quand un ami lui apportait des feuilles du tombeau de Virgile, il les jetait dans la rue. Il n'avait aucune admiration superstitieuse pour ces reliques qui aujourd'hui atteignent des prix fous. Il regrette (4) d'avoir vu un manuscrit du *Lycidas* de Milton. L'effort visible du poète était propre à enlever à son admirateur une partie de sa vénération. Cela lui gâtait une idée formée depuis toujours.

---

(1) *Detached Thoughts on Books and Reading.*
(2) *Mrs. Battle.*
(3) Dans le sens où l'emploie Shakespeare.
(4) *Oxford in the Vacation.* Note supprimée à la révision.

Il ne fut pas antiquaire à la façon de W. Scott. Le passé aboli ne parle pas à son cœur. Sa curiosité n'est pas attirée du côté des reconstitutions pittoresques. « De l'histoire et de la chronologie il ne possède que quelques vagues points, comme on ne peut manquer d'en retenir au cours d'une étude mêlée ; mais il ne s'est jamais mis de propos délibéré à lire une chronique, même de son propre pays. » Cependant il aimait à retrouver le sens moral des ancêtres dans leurs écrits. Il est vrai qu'il rencontrait chez ces anciens une magnanimité, une audace à envisager les réalités, des « passions vigoureuses, des vertus vêtues de chair et de sang » (1) qu'il oppose à l'hypocrisie pusillanime de ses contemporains. Il aime ce que le passé lui montre de mâle. Et, comme l'humour se mêle à chaque instant au sentiment sincère, il prend un malin plaisir à décrire « les grands tomes morts » de South Sea House « qu'à peine trois commis dégénérés du temps présent pourraient soulever du sanctuaire de leur rayon », ou les poudriers de jadis à côté desquels ceux « d'aujourd'hui ont été rétrogradant. »

La gamme de Lamb part donc du sentiment profond, ému, mais contenu et discret, passe par le sentiment délicat, subtil, nuancé, et aboutit au sentiment qui demande la précaution de l'humour parce qu'il est peut-être un préjugé, une prévention, qu'il part d'un naturel en désaccord avec le naturel général, quand il n'est pas comiquement exagéré en vue de donner un choc, léger, à vrai dire, et pour jouer, aux sympathies du lecteur. Elia est toujours si profondément humain, sa personnalité est si aimable, qu'il lui est permis d'être agressif ou contrariant. Il nous plaît peut-être le plus alors qu'il exprime les sentiments les plus étrangers aux nôtres — comme, pour essayer de préciser, un historien convaincu, par exemple, peut prendre plaisir aux attaques, malicieuses, mais non méchantes, dirigées contre sa science vénérée par un esprit différent du sien, mais bon et délicat ami. Cet historien jouit d'une psychologie opposée à la sienne, curieuse pour lui par conséquent, intelligente d'ailleurs et large, il faut le supposer, et qu'il faut encore imaginer, pour rapprocher le cas de celui de Lamb, infiniment aimable.

---

(1) *Preface to Dramatic Specimens.*

CHAPITRE III

L'OBSERVATION

L'observation de Lamb s'exerce autour de lui dans le cercle restreint des objets familiers. C'est par une action lente et continue que l'impression se fait. La première vue de la mer fut un désappointement. Les montagnes de la région des Lacs, qu'il vit lors de sa visite à Coleridge, « ne firent pas sur lui une impression bien forte tant qu'elles furent présentes. » Elle s'accentue quand il la retrouvera dans son souvenir, c'est-à-dire familière, devenue partie inhérente de sa personnalité. Son œil ne cherche d'ailleurs ni les formes, ni les couleurs. Cela paraît bien dans sa critique d'art, qui ne porte jamais que sur les qualités intellectuelles, pour ainsi dire, d'un tableau. Il admire le Titien, mais c'est pour sa force d'évocation, pour sa puissance à suggérer des idées. Il a dit lui-même, dans une lettre à Barron Field (1), qu'il ne connaît pas le moins du monde la langue du peintre. Et il se moque d'un parodiste qui lui a fait décrire les costumes des poissardes de Calais. « Il ne voit pas, ajoute-t-il, les formes ni les figures ». Au phénomène il substitue son impression. La belle image que reçoit la fillette, le jour de la Saint-Valentin, en est un exemple typique. Lamb énumère, mais sans véritable description, les sujets merveilleux dont le « Valentin » était enluminé, au point que nous croyons le voir, mais, lorsque nous attendons quelque allusion au coloris, il se contente de dire, à l'aide d'une citation de Milton : « Iris en avait teint le tissu » et nous montre l'enfant heureuse dansant et battant des mains à la vue des jolis emblèmes. On a vu son allusion à un coucher de soleil dans les montagnes. « Nous arrivâmes le soir, écrit-il à Manning (1), au milieu d'un somptueux soleil, qui transmuait toutes les montagnes en des couleurs, pourpre, etc., etc. Nous nous croyions entrés au pays des fées. » Essaie-t-il, après Pope, de rendre le pittoresque des cartes à jouer (2), « les jolis costumes antiques, rappelant les hérauts dans un cortège — les brillants écarlates assurant le triomphe — les noirs contrastants, aux coups meurtriers — « Sa Majesté de Pique à la barbe fleurie », c'est surtout ce dernier trait, emprunté à Pope, qui est imagé. Les autres épithètes sont trop générales ou dans un tout autre ordre d'idées que le pittoresque.

---

(1) *Letter to Barron Field, Oct. 4*, 1827.

C'est le caractère moral, pour ainsi dire, qui le frappe dans les lieux. Ils ont une psychologie. Son cher Temple, où il est né, est studieux et recueilli, avec ses retraites classiques, ses édifices d'apparence libérale, ses cadrans solaires qui philosophent, la fraîche éloquence de ses fontaines. Il voit en South Sea House comme un être qui n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est toujours le même corps, imposant, mais vide : l'âme s'en est envolée. L'activité d'autrefois a fait place à une demi-mort. Ses beaux restes sont éloquents.

Dans les lieux il retrouve l'intérêt humain. Il y lit ou croit y lire l'âme de ceux qui les ont habités. A Blakesware il se trouve en communication avec l'esprit des anciens hôtes du manoir. Il fait passer dans sa conscience le sentiment de la vraie noblesse, de la grandeur, de l'antique vertu. Si les aspects éternels de la nature, les montagnes, la mer, lui parlent peu, c'est qu'ils ne prennent pas l'empreinte des hommes qui ont vécu parmi eux. Une autre excellente raison suffirait à expliquer leur manque d'action sur lui, c'est leur étrangeté. S'il avait grandi en leur présence, il en aurait pu être tout autrement. C'est peu à peu que l'esprit du manoir de Blakesware est entré en lui. Il ne le décrit pas en visiteur que frappent les traits extérieurs, mais en hôte tout imprégné du caractère profond du milieu. Nous sommes transportés avec lui dans cette atmosphère contemplative et mystérieuse. Il sent plutôt les objets avec son cœur qu'il ne les voit avec les yeux. Ce sont des sentiments de vénération qu'il exprime plutôt qu'il ne décrit. Il est là « comme dans un temple saint. » Il éprouve de la gratitude pour « les amples proportions du logis et des jardins, la richesse des appartements, solide, ennemie du clinquant », qui lui font voir « les accidents contrastants d'une grande fortune. » Et si, dans sa description, un mot ressort avec force, quand il dit que les tapisseries *peuplaient* les murs, on sent que c'est encore là un mot de reconnaissance.

---

(1) *Letter to Manning*. Sept. 24, 1802.

(2) *Mrs. Battle's Opinions on Whist.*

Devons-nous appeler cela observation ? Sentiment des lieux serait plus exact. Les lieux ont un génie que l'observation est souvent impuissante à pénétrer. Il se révèle par une sorte d'intuition. Defoe la possède. C'est ce qui donne tant de réalité à l'île de Robinson Crusoë. C'est ce qui nous rend si présentes les localités dans le *Colonel Jack* et le *Journal de la peste*. Sterne l'ignorait complètement, lui qui, dans son *Voyage sentimental*, donne une sèche énumération, en affectant une désinvolture méprisante, des étapes qu'il doit parcourir pour se rendre à Lyon. Cowper avait une réelle sympathie pour les lieux. L'île d'Haydée, dans Byron, est plus que décrite ; elle est sentie. De même l'entrée de Don Juan à Londres révèle ce don.

Lamb vous mène à Oxford pendant les vacances. Vous vous sentez envahir avec lui par le génie du lieu. Il plaisante, mais l'illusion est plus réelle qu'il ne veut le laisser paraître.

> « Je puis ici, dit-il, jouer le gentleman, faire l'étudiant. Pour qui, comme moi, s'est trouvé frustré dans ses jeunes années de la douce nourriture de l'institution académique, aucun lieu n'est aussi plaisant, pour y passer quelques oisives semaines, que l'une ou l'autre des deux Universités... Ici je puis faire ma promenade sans être molesté. Je prends le grade ou la qualité qui me plaît. Il me semble être admis *ad eundem* (1). Je rattrape les occasions passées. Je puis me lever à la cloche de la chapelle et rêver que c'est pour moi qu'elle sonne. Suis-je en humeur d'humilité, je puis être *Sizar* ou *Servitor*. Quand le paon se réveille en moi, *Gentleman Commoner* (2), je fais la roue. Dans mes moments plus graves, je passe maître ès arts... J'ai vu les huissiers à

---

(1) *Ad eundem gradum*. C'est l'obtention d'un grade de l'Université de Cambridge, par exemple, sans examen, par un gradué de l'Université d'Oxford : ce que nous appelons *équivalence*.

(2) Le *Sizar* (Cambridge), le *Servitor* (Oxford), c'est l'étudiant pauvre qui *servait* aux autres la ration (*size*) journalière. Le *Gentleman Commoner* c'est l'étudiant riche qui mangeait à la table des *Fellows* (agrégés).

verge à la vue trouble et les chambrières en lunettes s'incliner ou me tirer la révérence quand je passais, commettant la sage méprise de me croire quelque chose de ce genre. Je vais toujours de noir vêtu, ce qui favorise cette idée. Seulement, dans le révérend quadrangle de Christ Church je ne saurais me contenter à moins que de passer pour un Docteur Séraphique.

« Les allées, à ce moment, sont si bien à vous — les grands arbres de Christ's, les bosquets de Magdalen ! Les *halls* désertés, leurs portes ouvertes, vous invitant à vous y introduire inaperçu et à rendre vos devoirs à quelque Fondateur ou à quelque noble ou royale Bienfaitrice, (qui aurait dû être nôtre) dont le portrait semble sourire à leur *orateur* méconnu et m'adopter comme leur. Puis, entrevoir, au passage, les dépenses et arrière-cuisines (redolentes d'hospitalité antique) ; les cavernes immenses des cheminées de cuisine, cordiales retraites (1) ; fours qui cuisirent leurs premiers pâtés, il y a quatre siècles ; et broches qui ont rôti pour Chaucer ! Pas un des plus humbles marmitons qui ne me soit sanctifié à travers son imagination, et le Cuisinier passe Maître Queux. »

Pénétrez maintenant à sa suite dans une des bibliothèques de l'Université :

«... Quel endroit où se trouver qu'une vieille bibliothèque ! Il semble que toutes les âmes de tous les écrivains qui ont légué leurs labeurs à ces Bodléiennes reposent ici comme dans quelque dortoir (2) ou état intermédiaire. Je n'éprouve pas le besoin de manier, de profaner les feuilles, leurs suaires. J'irais tout aussi volontiers déloger une ombre. Il me semble aspirer le savoir quand je vais parmi leur feuillage et l'odeur de ces vieilles couvertures parfumées des vers est fragrante comme la fraîcheur première de ces pommes scientiques (3) qui croissaient parmi le bienheureux verger ».

De même que, sans s'embarrasser du détail pittoresque des lieux, l'observation de Lamb dégage leur personnalité profonde, de même, quand elle s'attache à l'homme, insoucieuse du corps, cette simple gaine, elle va droit à l'âme informante. Si elle s'arrête à un trait, à un geste, c'est qu'ils révèlent le moral. De Thomas Tame, Lamb ne regarde pas la figure pour elle-même. Il ne voit que la courbe du dos, révélatrice de la condescendance habituelle à cet entiché de noblesse : le trait est autant psychologique que physique. L'emprunteur a les ouïes roses de l'homme dont la conscience est calme. La netteté du costume des quakers, la blancheur du linge des quakeresses, disent leur pureté d'âme. La ténuité du corps de l'acteur Suett et la légèreté de son humeur se tiennent.

---

(1) *Caves... cordial recesses*. Inspiré par Milton : *Caves of cool recess.*

(2) Sir T. Browne (*Religio Medici*) appelle les cimetières et les églises « les dortoirs des morts ». C'est l'étymologie du mot cimetière.

(3) *Sciential apples*. Milton. *Paradise Lost*, IX, 836.

Dans le domaine moral il remarque les petites contradictions du caractère ou son homogénéité. Un caractère bien marqué et très cohérent excite chez lui un enthousiasme mitigé de gaieté. Il relève les traits qui font la joueuse convaincue et rigoureuse, son maintien correct et sévère, sa haine des joueurs tièdes, son attention indétournable, ses superstitions, ses préférences pour un jeu solide et grave, comme le whist, son dédain des jeux vulgaires avec leurs formules peu grammaticales,son mépris des jeux de pur hasard, sa joie du triomphe qui lui assure, moyennant une tactique savante, un enjeu de peu de valeur en réalité mais aussi passionnant que la conquête d'une couronne ou d'un royaume. Il écoute les paroles magiques de l'illusionniste qui, porté à voir lui-même tout en beau, évoque des prestiges devant les yeux du corps et de l'esprit de son entourage. Il suit l'acteur qui, passant du théâtre dans la vie privée, y emporte avec lui les planches, et dont la nature est d'être hautement artificiel. Ce ne sont pas là des psychologies compliquées. Elles ne demandent pas grand effort de pénétration. Ces personnages sont une manie, un travers, une illusion incarnée. L'emprunteur insouciant est de la même famille. La donnée posée, on peut en déduire tous les traits qui formeront la figure du héros. Quelques détails vus suffiront à lui donner de la consistance et une certaine individualité. A côté de cela, il est des natures moins franchement accusées, faites de contradictions, vivantes antithèses. Celles-là demandent une observation plus minutieuse, plus patiente, plus fouilleuse, qui ne peut s'exercer que dans un commerce plus intime et plus prolongé. C'est le cas de Mary. Son frère attentif l'a analysée avec une pénétration sûre, nullement déjouée, plutôt aidée, par un amour sans aveuglement, plein d'attention et de prévenance. Il a vu les petits défauts et les grandes qualités de cette fille sensée et aimante, son souci et son soutien. Les traits contradictoires de son énigmatique frère se sont imposés à son observation. C'était là une leçon qu'il était forcé d'apprendre. Certains traits de ces personnes qui lui touchaient de si près l'avaient fait souffrir, tandis que d'autres avaient été sa joie. Il n'aurait pourtant pas voulu que rien changeât en elles. Comme il les aimait ainsi, il aurait déploré la moindre altération. C'est dire qu'il voit leurs faibles avec tendresse. S'il est un observateur pénétrant, il n'est pas un observateur indifférent. Il l'a dit lui-même, ce qui lui devient indifférent est bien près de lui inspirer de l'aversion. C'est donc son émotion qui échauffe ses descriptions, ses portraits, et nous les recommande. Si Lamb est un ami, rien de ce qui le touche ne saurait nous laisser froid. Nul n'est moins objectif. Il n'a rien du tempérament dramatique. Il ne se projette pas dans ses personnages, oublieux de sa propre personnalité. La sienne imprègne la leur. Ils ne sont pas laissés à leurs propres mérites. Dans leur présentation il transparaît une admiration esthétique. Ce n'est pas un commentaire distinct. Cela se dégage des mots eux-mêmes de la description ou du portrait. Même dans le personnage de Mrs. Battle, qui est celui où il s'est le plus approché de l'objectivité dramatique, il y a une joie de l'écrivain qui se communique au lecteur. L'objet n'agit donc pas sur nous par son mérite intrinsèque : ce mérite fût-il petit, présenté par Lamb, l'objet prend aussitôt une valeur. La personnalité de l'auteur, qui imprègne toute son observation, est ce qui nous intéresse et nous plaît.

Son observation nous renseigne sur ses goûts, sur lui-même. C'est lui-même, c'est son propre esprit qu'il peint quand il observe ce que l'Ecossais n'est pas. C'est sur sa propre psychologie que, le plus souvent, il s'est appesanti. C'est encore, en définitive, la source d'information la plus sûre. Là son goût des distinctions subtiles trouve à se satisfaire. Il note des nuances de sentiment. Il aime la solitude, mais c'est celle dont on jouit au milieu d'une assemblée silencieuse, comme celle des quakers, ou au foyer, à côté d'une personne chère qui se tait... Dans son amour pour ses chers livres, il y a mille nuances. Leur extérieur doit répondre aux sentiments divers qu'ils flattent en lui. La possession d'un Milton ou d'un Shakespeare ne conférant aucune distinction, il veut les voir habillés sérieusement d'une reliure courante. Un Thomson doit être un peu dépenaillé et corné ; un *Tom Jones* et un *Vicaire de Wakefield* gagnent à avoir cette odeur particulière (supérieure au cuir de Russie) que possèdent les volumes en vogue d'une bibliothèque de prêt. La *Vie du duc de Newcastle* par sa duchesse est digne d'un riche et durable écrin. Il aime à lire Sir Philip Sydney, Jeremy Taylor, les œuvres en prose de Milton, dans les vieilles éditions aux reliures solides et coûteuses. Les noms des poètes ne sonnent pas indistinctement doux à son oreille. Marlowe, Drayton, Drummond of Hawthornden et Cowley ont une plus suave caresse que Milton et Shakespeare. La lecture de ceux-ci exigerait un bénédicité préliminaire ou un service de musique solennelle. Rien ne vaut lire à la chandelle. La bouderie a des jouissances supérieures. La négligence soupçonnée d'un ami vous ouvre un horizon inattendu sur son ingratitude particulière et sur l'ingratitude des amis et des hommes en général. Vous voilà agrandi à vos propres yeux, le seul ami véritable, le seul homme vertueux au monde. Sa moisson de nuances de sentiment a été si abondante que ses essais, on peut le dire en sont remplis.

Aussi, son champ d'études étant surtout lui-même, parle-t-il le plus souvent à la première personne. Cet égotisme, loin d'être déplaisant, est un de ses principaux charmes. Il s'était fait par la lecture, une psychologie curieuse. A rechercher, comme il l'a fait, dans les anciens drames, le sens moral des ancêtres, à se perdre complaisamment dans la mentalité curieuse de vieux auteurs bizarres et subtils, il avait pris une âme variée. C'est cette âme singulière qu'il regarde. En donnant les produits de son observation de lui-même, qui, en somme, nous renseignent sur l'homme en général, il ne nous les impose pas comme axiomes. Ce sont là phénomènes d'une idiosyncrasie peut-être ridicule. Une boutade impersonnelle contre la musique concertante ne serait pas accueillie de tous avec le même sourire amusé que la déclaration égotiste d'Élia. Il y a plus de modestie à dire : je suis cette créature absurde, que de laisser entendre : voyez quelle créature absurde est l'homme, que je dénonce du haut de mon esprit supérieur. Cependant l'égotiste n'est pas toujours ce personnage aimable et dénué de prétention. Rousseau est encombrant. Il est trop préoccupé de ce que son individualité a de personnel et d'unique. Lamb ressemblerait plutôt à Montaigne ; si, à la différence de Montaigne, il ne nous donnait pas que la fleur, l'essence de ses pensées, de ses sentiments. Il a une réserve et un choix, une discrétion d'allusion, dont Montaigne, doué d'ailleurs d'une curiosité intellectuelle plus vaste, n'avait aucune idée.

A cette facilité de trouver en lui et autour de lui des sujets d'intérêt, il a gagné de jouir de la vie la moins mouvementée, la plus casanière. Il nous offre la même ressource de jouissances en nous montrant combien les sujets abondent sous notre main. Seulement il faut, comme lui, être un méditatif et un poète. Car c'est la poésie qui était en lui qui se répandait sur les humbles objets familiers. Ce que, faute de cette faculté poétique, qui est le don le plus précieux pour le bonheur de la vie, nous voyons comme plat et prosaïque, Lamb le voyait aussi proprement romantique que les scènes les plus grandes de la nature. Tant il est vrai que la poésie n'existe pas en dehors de nous.

Plus que de l'observation, en somme, il y a donc chez Lamb une infiltration lente dans son esprit et dans son cœur des qualités intimes et morales des objets et des hommes au milieu desquels il vivait. Il les a *sentis* les uns et les autres dans ce qui constituait leur essence, leur génie particulier. Il les a aimés comme parties constitutives de sa personnalité. Ils devenaient ses *idées*, et il chérit ses idées. Les unes étaient attendrissantes et les autres plaisantes ; la plupart éveillaient à la fois ces deux émotions.

CHAPITRE IV

L'HUMOUR

Lamb badine. Vous lisez une méditation solennelle et, au tournant d'une phrase, vous vous apercevez que l'auteur plaisante. Il prend le ton épique pour chanter les héros les plus humbles, les occurrences les plus vulgaires. Il devient lyrique à propos d'un plat. Il écrit une dissertation qui débute par un historique remontant aux premiers âges du monde pour prouver que le cochon de lait demande à être rôti. Vous aviez toujours cru que le malade et le mendiant étaient à plaindre ; il établit triomphalement que le malade est roi et que le mendiant est le seul homme indépendant qui soit sur terre. Il énonce un truisme, une vérité de La Palisse, une absurdité, en termes lapidaires. Sterne et son modèle Rabelais avaient de ces procédés-là.

Telle est sa pratique dans la vie : dire des folies était sa grande jouissance. On en sait les raisons et qu'il rit plus d'une fois pour ne pas pleurer ou éviter à sa sœur Mary un attendrissement dangereux. Il obéissait d'ailleurs à son tempérament. Chez les imaginatifs les déceptions sont de tous les instants. Les uns s'irritent, les autres rient. Lamb est de ces derniers. Dans les circonstances solennelles, mariage ou enterrement, la réalité ne répondant pas sans doute à sa haute conception de ces graves cérémonies, il perçoit, inconsciemment peut-être, une incongruité, et ne peut tenir son sérieux. La première vue de la mer est un désappointement et il rit de sa naïveté qui lui faisait probablement attendre le spectacle de l'océan tout entier embrassé d'un coup d'œil. Les choses les plus vraiment grandes ont à certains moments des sollicitations au rire : la diction grande et pesante d'un Milton invite la parodie. Certaines idées d'auteurs, loin-cherchées, sont exquisement plaisantes. C'est une jouissance peu ordinaire que de suivre un esprit bizarrement construit qui va vous conduire on ne sait jamais où — plus le détour est inattendu, plus charmé est le sourire. Lamb a un sens de l'humour exigeant. Il demande à être flatté de toutes les façons. Un homme qui a ce sens du ridicule aussi développé ne peut guère écrire sérieusement ni naturellement. Il est la victime du développement anormal d'une faculté. Il ne peut écrire qu'en affichant une affectation voulue, qui est encore une manière de badiner. Un sens aigu du ridicule met celui qui le possède en crainte d'encourir le ridicule. Comme désespérant de jamais l'éviter, il va au devant. C'est souvent la politique des timides. Or Lamb est un timide. Il a conscience de la petite part de vérité qu'il peut apporter au monde pour sa contribution personnelle : modestement il s'en exagère peut-être l'insignifiance. Il sait combien la vérité a peu de valeur par elle-même : banale, évidente, ce n'est vraiment pas la peine de l'énoncer. La concevoir tout entière, pénétrer dans ses profondeurs, est une entreprise où il n'est donné qu'à de rares esprits de réussir. Toujours il reste un alliage de fausseté imputable à notre jugement incertain. Toujours on sent une insuffisance de pénétration due à notre courte vue. Comment, avec cette conscience intime, être froidement affirmatif, dogmatiquement sérieux ? Le badinage est le plus sûr refuge pour un esprit comme le sien, « esprit plutôt suggestif que compréhensif, qui ne prétend pas à beaucoup de clarté ni de précision dans les idées, ni dans sa manière de les exprimer. » De tels esprits écoutez ce qu'il dit : « Leur garde-robe intellectuelle (pour l'avouer franchement), contient peu de pièces entières. Ils se contentent de fragments et de lambeaux de la vérité. Elle ne se montre pas à eux de face — elle leur présente un trait ou son profil tout au plus. Demi-mots et lueurs, germes et essais bien rudimentaires de système, voilà tout le bout de ce à quoi ils peuvent prétendre. Ils lèvent quelque gibier d'aventure et laissent à des têtes plus dures (1), à des constitutions plus robustes, à le forcer. La lumière qui les éclaire n'est ni constante ni polaire, mais changeante et mobile : croissant et de nouveau décroissant. Leur conversation s'en ressent. Ils lanceront au hasard un mot à propos ou hors de propos et se contenteront de le laisser passer pour ce qu'il vaut. Ils ne sauraient toujours parler comme s'ils avaient prêté serment de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, mais, qu'ils parlent ou qu'ils écrivent, il faut les entendre avec des restrictions. » C'est donc par défiance de soi que Lamb badine. S'il parle de choses insignifiantes on ne pourra ainsi l'accuser de donner de l'importance à des bagatelles. S'il a, après tant d'autres, plus sages peut-être et plus profonds que lui, son mot à dire sur les éternels problèmes de la vie et de la mort, on ne pensera pas à le chicaner. Il n'a aucune prétention. Il badine...

---

(1) Ambiguité plaisante. Voilà une métaphore que l'Ecossais « arrêterait comme un suspect en pays ennemi ». Tout au moins n'y verrait-il que le sens ordinaire de tête inintelligente et non celui de tête dure au travail, résistante, solide.

On badine avec de l'esprit. Lamb en avait beaucoup. Mais il avait mieux que cela. Il avait de l'humour. Aperçoit-il Wharry, le vieux *bencher*, personnage ténu et fugitif, il est frappé de « sa démarche singulière, trois pas et un saut se succédant régulièrement. Les pas étaient de petits efforts, comme celui d'un enfant qui commence à marcher ; le saut relativement vigoureux, comme un pied est à un pouce. Où il avait appris cette figure, sa raison d'être, sont des points que je n'ai jamais pu découvrir. Ce n'était pas gracieux en soi et cela ne semblait pas plus pratique qu'une marche ordinaire. C'est l'extrême ténuité de son corps qui, je le soupçonne, lui fit adopter cette allure. C'était un essai d'équilibre. » C'est là un croquis comique. Il vient s'imprimer de lui-même sur la rétine de l'observateur amusé. Les commentaires s'imposent à son esprit. Où donc celui là a-t-il appris cette figure ? etc. Il ne faut pas d'esprit pour cela. Toutes les remarques sont inspirées par l'aspect comique de l'original. Le mot d'esprit exige un travail de l'intelligence. Ici, le railleur lit sa raillerie écrite pour ainsi dire sur le sujet qui s'offre à sa vue. Il voit l'homme exécuter une figure de danse. Il lui saute aux yeux qu'elle n'est pas gracieuse, que ce genre de marche ne présente aucun avantage. Et la réflexion lui vient que sans doute ce corps instable essaie ainsi de se tenir en équilibre. C'est là voir le comique et en jouir.

Voici maintenant une anecdote sur ses amis les quakers (1) :

---

(1) *Imperfect Sympathies.*

« Je voyageais dans une diligence avec trois quakers, boutonnés dans la plus étroite non-conformité de leur secte. Nous nous arrêtâmes pour casser une croûte à Andover, où un repas, moitié thé, moitié souper, fut placé devant nous. Mes amis s'en tinrent au thé. Moi, de mon côté, je soupai. Quand l'hôtesse apporta la note, le plus âgé de mes compagnons s'aperçut qu'elle avait compté les deux repas. On réclama. Notre hôtesse jeta des clameurs et s'entêta. Quelques timides représentations furent faites par les quakers, que l'esprit échauffé de la bonne dame ne sembla nullement disposé à admettre. Le conducteur entra avec son ordinaire avertissement péremptoire. Les quakers tirèrent leur argent et l'offrirent formellement — tant pour un thé — moi, humble imitateur, offrant le mien pour le souper que j'avais fait. Elle ne voulut rien rabattre de ses exigences. Alors tous trois ils remirent leur monnaie dans leur poche, ce que je fis aussi, et ils rompirent, le plus âgé et le plus grave menant la tête, et moi fermant la marche, qui crus ne pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple de ces graves et justifiables personnages. Nous montâmes. Le marchepied se replia. La voiture partit. Les murmures de notre hôtesse, non indistincts ni équivoques, au bout d'un instant ne nous parvinrent plus : et alors ma conscience, que cette scène curieuse avait un moment suspendue, commençant à m'élancer un peu, j'attendis, dans l'espoir que ces personnes sérieuses allaient présenter quelque justification pour l'apparente injustice de leur conduite. A ma grande surprise ils n'en soufflèrent mot. Ils se tenaient cois ainsi qu'à une de leurs assemblées. A la fin le plus âgé rompit le silence en demandant à son voisin immédiat: « Sais-tu où en sont les indigos à l'India House ? » et cette question agit sur mon sens moral comme un soporifique jusqu'à Exeter ».

C'est là une petite scène comique. Elle est comique par le contraste qui éclate entre la gravité des personnages consciencieux et le caractère bas de filouterie d'auberge que revêt leur conduite. Lamb l'a bien vue et il l'a rendue de telle façon que nous la voyons nous mêmes. Il l'a vue comique, averti par la jouissance qu'elle avait procuré à son sens de l'humour, et, parce qu'il ne s'est pas trompé, nous aussi nous la voyons telle. Avec beaucoup d'esprit serait-il arrivé aux mêmes fins ? L'esprit peut fournir du comique de mots. Il n'y en a pas ici.

Dans *Une dissertation sur le cochon de lait rôti*, lorsque Bo-bo, surpris par son père mordant à même une des « victimes prématurées » de son imprudence incendiaire, veut faire apprécier à l'auteur de ses jours la délicatesse du mets, c'est la plus petite moitié qu'il offre. Voilà un trait de comique vrai.

Le comique, le comique d'observation, le comique vrai, n'est-ce pas là par quoi vivent les humoristes? Voyez ce que l'on cite d'eux : de Rabelais, le monologue de Panurge menacé de la noyade ; de Cervantès, les dialogues entre l'imaginatif chevalier et son prosaïque écuyer ; de Sterne, de George Eliot, les parties dialoguées, toutes scènes d'excellente comédie. Et les fables de La Fontaine sont-elles autre chose ? Et si, dans Aristophane et dans Molière. on ne déclare pas tout en bloc de l'humour, c'est qu'il faut défalquer toutes les scènes de comique mécanique, coups de bâton, fausses sorties, etc., et celles, confidences, conciliabules, etc., qui trouveraient aussi bien leur place dans tout autre genre d'action. Qu'est l'ironie sans la force comique ? Et n'est-ce pas parce qu'ils ont cette vive faculté de représentation que l'on voit les mêmes auteurs exceller dans la pathétique et dans l'humour ? Le bon humour n'est pas plus la moquerie que le bon pathétique n'est de l'attendrissement.

Pourquoi a-t-il fallu que chez nous, dans l'inflexible séparation des genres, le drame et la comédie aient été tenus si complètement séparés? Nous aurions eu un envisagement plus complet de la vie où le rire et la pitié vont de pair. Non, il fallait qu'un personnage ridicule ne fût que cela ! Alceste était déjà presque une hardiesse. Combien plus riche et plus vrai le Malvolio de Shakespeare, mi-ridicule, mi-touchant ! La vue du comique avec le pathétique fait les humoristes plus complets et plus séduisants. L'humour, quoique indépendant du pathétique, atteint, allié avec lui, ses plus belles manifestations.

Lamb a donc, au service de son badinage, la riche faculté de l'humour. De quelle nature était son humour ? D'après ce que nous savons de lui, il ne pouvait qu'être fortement imprégné de sentiment. Connaissant l'homme, nous pouvons nous attendre à trouver sa raillerie sans la moindre méchanceté, sans fiel aucun. L'étude de la façon dont il observait nous fait attendre une plaisanterie portant sur le moral plutôt que sur le physique. Le portrait de Wharry est presque une exception. Il a été choisi surtout parce qu'il était un exemple d'humour sans ce mélange de sentiment qu'on a souvent déclaré indispensable.

L'observation de Lamb porte sur l'homme moral. Le visible concret ne sera donc représenté, en règle générale, que s'il accuse l'invisible abstrait qu'il vêt. Il arrivera même que ces traits extérieurs seront peints avec des couleurs morales. Tel personnage irascible portera une « perruque colère » (1). Tel autre, qui ne brille pas non plus par l'aménité de ses manières, aura « un gilet rouge et colère » et « une démarche péremptoire » (2).

Des portraits humoristiques tracés par Lamb il semble qu'on puisse faire trois parts. La première comprendrait les croquis d'originaux qu'il a connus autrefois et qui ne sont plus. La deuxième serait faite des caractères de personnes vivantes et chères. La troisième enfin consisterait en personnages composites, pour ainsi dire, représentatifs d'une manie, d'un travers, d'une folie, œuvre d'un moraliste comme l'on entendait ce mot au XVII^e siècle. Cette classification qui, au premier abord, semble tout artificielle et toute de surface, on verra par la suite qu'elle a une raison profonde et qu'elle marque des manières assez différentes de l'humoriste.

Lorsque Charles Lamb évoque les figures du passé, elles n'ont pas la richesse et la complexité des familiers de son âge mûr. L'humour est moins abondant et moins délicat. C'est qu'en effet, dans l'enfant, cette faculté dormait. N'est-ce pas un enfant timide et craintif qui a vu les vieux *benchers* « dont l'air et le costume revendiquaient l'esplanade — entre qui et soi on laissait en passant de larges espaces » ? Il a connu, de beaucoup d'eux, surtout l'extérieur. C'étaient pour le jeune Charles des personnages redoutables et c'est bien ainsi qu'Elia les peint. Voyez Thomas Coventry « dont la personne était quadrangulaire, le pas massif et éléphantin, la face carrée comme celle du lion, sa démarche péremptoire et maîtresse du chemin, indétournable de sa route comme une colonne mouvante, l'épouvantail de ses inférieurs, l'intimidateur de ses égaux et de ses supérieurs, qui faisait une solitude d'enfants partout où il passait, car ils fuyaient son insupportable présence, comme ils auraient évité un des ours du prophète Elisée. Sa voix grondante était à leurs oreilles un tonnerre, qu'il leur parlât en plaisantant ou pour les gourmander ; ses accents invitatoires étant bien, de tous, les plus répulsifs et les plus horrifiques. Des nuages de tabac, aggravant les terreurs naturelles de sa parole, s'échappaient de chaque narine majestueuse, obscurcissant l'air. Il en prenait non par pincées mais par poignées — et, pour l'aller chercher, il plongeait sous les énormes pattes de son gousset à l'antique ; son gilet rouge et colère, son habit tabac foncé, de sa teinte originelle et adventice, à boutons d'or obsolète. »

---

(1) Boyer, dans *Christ's Hospital five-and-thirty years ago.*

(2) Thomas Coventry dans *The old Benchers of the Inner Temple.*

Rapprocher ce passage de Heine : « Je vois toujours le docteur Saül Ascher (le docteur de la raison) avec ses jambes abstraites, son habit étriqué d'un gris transcendental, son visage anguleux et comme congelé, qui aurait pu servir de planche à figures pour un manuel de géométrie ».

Le personnage est presque apocalyptique. Si Lamb, homme, l'avait connu familièrement, on sent qu'il eût été différent. Il y aurait eu plus de clair-obscur dans le portrait. Au moral, Thomas Coventry était serré, thésauriseur plutôt qu'avare, et, après l'avoir vu avec ses yeux d'enfant, Lamb l'apprécie avec son jugement d'homme et lui accorde la circonstance atténuante d'avoir pu, grâce à sa « fixité et unité de dessein », euphémisme ingénieux, faire des libéralités intelligentes « qui nous laissent nous autres hommes généreux insouciants traînant la jambe à une distance incommensurable en arrière ».

C'est une assez piètre figure que Samul Salt, l'homme de loi indolent, à la réputation usurpée de grand savoir due en partie à sa constante gravité, mais surtout à la collaboration discrète de son clerc Lovel. L'humour de Lamb ne ménage guère cet éternel distrait et faiseur de bévues, que son homme de confiance stylait comme un enfant et souvent en vain. Cependant Salt est poétisé, en quelque sorte, par la mention de l'amour profond et indécourageable que sa beauté sans vie, ses yeux sans éclat, avaient su inspirer à une pauvre fille. On voit, par l'exemple de ces deux portraits, comment Lamb, après avoir ri assez impitoyablement de ses héros, pour empêcher l'esprit de rester sous l'impression de ce comique presque cruel, conclut sur une note indulgente ou sentimentale.

De la même manière sont traitées les figures des maîtres d'école de l'essai *Christ's Hospital il y a trente-cinq ans*. Boyer, le « pédant enragé », régent cruel et colérique, et Field, l'éducateur coupablement négligent de son ministère, sont présentés avec un rire qui, si l'éloignement rassurant et oublieux le purge de toute colère, n'est pas tout inoffensif. Lamb n'omet aucun de leurs traits ridicules ou même odieux. Mais il garde sa bonne humeur. De là l'impression d'un humour bienveillant.

Si nous passons aux connaissances d'un âge plus mûr, aux collègues de South Sea House, nous constatons aussitôt un gain en humour doucement souriant. Lamb a vraiment joui ici du personnage comique. Ceux de tout à l'heure ne lui ont paru tels qu'après coup. Cependant, s'il ressent de la pitié pour des imperfections inéluctables, n'ayant pas à ménager les susceptibilités d'hommes disparus, il n'a pas cherché à atténuer leurs ridicules. Présente-t-il Thomas Tame, le commis à la marotte nobiliaire, il est ému en pensant que cette illusion était le *decus et solamen* de sa misérable existence, mais il n'en dit pas moins ceci, qui, certes, est assez dur : « Tandis qu'il vous tenait à converser, vous vous sentiez l'esprit tendu au dernier degré durant le colloque. La conférence terminée, vous aviez tout loisir de sourire de la relative insignifiance des prétentions qui venaient de vous imposer. Son intellect était des plus bornés. Il n'atteignait pas à la hauteur d'un dicton ni d'un proverbe. Son esprit était dans son état originel de papier blanc. Un enfant à la mamelle l'aurait mis à quia ». Qu'on s'imagine le noble collègue lisant ces lignes. Pourrait-il en rire ?

Evans, le caissier, et John Tipp, le comptable, sont suffisamment ridicules. Le premier, dernier vestige d'une race d'élégants éteinte, les cheveux poudrés et frisés, « assis à son comptoir le matin, mélancolique comme un matou,... faisant sa caisse d'une main tremblante comme s'il craignait que tous ceux qui l'entouraient fussent des professionnels du détournement ; dans son hypochondrie prêt à s'en croire un, » ne s'épanouissait que le soir, en société, où il brillait dans la chronique secrète et dans les souvenirs du Londres de jadis. L'autre, « tenait un comptable pour le plus grand personnage du monde et il se regardait comme le plus grand comptable qui existât (1). John néanmoins n'était pas sans son dada. Le violon distrayait ses heures inoccupées. Il chantait certes avec d'autres accents que n'en accompagnait la lyre d'Orphée (1). A vrai dire il criait et râclait abominablement ». Entouré de musiciens et de choristes, « qui mangeaient son mouton froid, buvaient son punch et louaient son oreille, il siégeait au milieu d'eux, tel le seigneur Midas. Mais à son pupitre Tipp était un tout autre être... Tous les devoirs de l'homme consistaient à faire des certificats de dividende ». Il montrait le sérieux méticuleux d'un comptable plein de son importance. « Pour Tipp la forme était tout. La forme présidait à sa vie. Ses actions étaient réglées à la règle. Sa plume s'égarait aussi peu que son cœur. » Et voici le trait racheteur : « Il faisait le meilleur exécuteur testamentaire du monde, aussi était-il sans cesse importuné de ces fonctions qui provoquaient sa colère et flattaient sa vanité dans une égale proportion. Il jurait (car Tipp jurait) contre les petits orphelins dont il défendait les droits avec une ténacité égale à l'étreinte de la main du mourant qui avait recommandé leurs intérêts à ses soins.» Enfin, un dernier trait ajoute au ridicule de cette figure qui commençait à l'être passablement, mais il est compensé par une qualité si rare et si belle, que l'admiration l'emporte sur la moquerie. Le personnage comique s'élève presque à la hauteur d'un héros : « La nature, certes, s'était plue à doter John Tipp d'une mesure suffisante de l'instinct de conservation. Il y a une couardise que nous ne méprisons pas, parce qu'elle n'a, dans ses éléments, rien de vil ni de perfide ; ce qu'elle trahit, c'est elle-même et non pas nous : c'est pure affaire de tempérament; l'absence du romanesque, de l'esprit d'entreprise ; elle voit un lion sur le chemin (2) et n'ira pas, avec Fortinbras, « magnanimement chercher querelle sur une pointe d'aiguille (3), » quand quelque soi-disant honneur est en jeu. Tipp ne monta jamais de sa vie sur le siège d'une diligence, jamais il ne s'appuya sur la balustrade d'un balcon, ni ne marcha sur la crête d'un parapet, ni ne regarda dans un précipice, ni ne tira un coup de fusil, ni n'alla faire une partie sur l'eau, ni ne vous y aurait laissé aller, s'il avait pu l'empêcher ; et l'on n'a pas non plus rapporté de lui, que, par amour du lucre ou cédant à l'intimidation, il abandonna jamais un ami ni un principe. » Ce rebondissement de la raillerie sur les Fortinbras donne à Tipp le beau rôle, en somme. L'énumération des circonstances où Tipp ne se serait pas aventuré en contient de si improbables que l'attention, sollicitée par l'absurdité des suggestions, se détourne de l'objet de sa risée. C'est là ce qui tempère si efficacement la raillerie de Lamb. On s'aperçoit qu'il cherche moins un triomphe qu'un amusement innocent. Mais, encore une fois, croit-on que Evans ou Tipp aurait trouvé l'humour de leur collègue si innocent? Sir Roger de Coverley, personnage d'ailleurs purement imaginaire, envers lequel Bain montre avec beaucoup de justesse qu'Addison n'a pas été si tendre qu'on veut bien le dire (1), est encore plus ménagé pourtant que tous ces originaux d'Elia. Que l'on compare au Dr. Primrose : on saisira toute la différence. La bonté de Lamb, son humanité plutôt, est dans ce fait qu'il ne néglige jamais de balancer les ridicules par quelque trait aimable ou touchant qu'il est bien rare que la nature d'un homme n'offre pas.

---

(1) Parson Adams, dans *Joseph Andrews*, a la même opinion des maîtres d'école et de lui-même.

---

(1) Milton. P. L. III. 17.
(2) Proverbes. 26. 12.
(3) *Hamlet*. IV, 4.

Bien différente est la deuxième partie de ses portraits humoristiques. Ce sont des espiègleries d'un cœur aimant. Lamb joue à une personne chère le bon tour de la présenter plus ou moins familièrement et plaisamment au public. C'est un badinage qui exige un doigté infiniment délicat. Les gens, en général, sont comme Bridget : ils n'aiment pas qu'on leur dise leurs vérités. Nos défauts, nos travers, nos ridicules, sont des endroits exquisement sensibles ; nous n'aimons pas prêter à rire. George Dyer a une naïveté qui rend possibles les plus invraisemblables mystifications. Rien plus que la crédulité ne rend un homme ridicule. Elle est un triomphe pour la malignité. Lamb, dans son essai *Oxford pendant les vacances* commit la faute de l'oublier. Une note touchait à la « confiance charmante » du poète. L'essayiste avait mis tout son art à envelopper cette « vérité ». Il reconnut qu'il avait fait fausse route. Il effaça cette tache. Dyer était distrait. Cela n'est pas un défaut dont on ait à rougir. Certains racontent volontiers leurs distractions. Ils en tirent même vanité. Le trait était pardonnable à un poète « toujours poétisant ». C'est sur lui que Lamb a insisté dans deux essais. Beaucoup, après avoir lu *Oxford pendant les vacances*, seraient heureux d'être traités comme le fut Dyer par l'humour d'Élia.

---

(1) Bain. *Rhetoric and Composition*. II, p. 262.

D'abord il nous apparaît en érudit dans le recueillement d'une vieille bibliothèque,

« ... affairé comme un ver après quelque archive moisie, dénichée sur quelque travée rarement explorée, en un coin d'Oriel. A force de pâlir sur les livres, il en est presque devenu un. Il en avait l'attitude passive, posé près des antiques rayons. Je brûlais de le rhabiller de cuir de Russie et de lui assigner sa place. On l'aurait classé comme un grand Scapula.

« Dyer est assidu dans ses visites à ces savants séjours. Une considérable partie de ses modestes ressources, je le crains bien, se consume en voyages entre eux et Clifford's Inn, où, comme une colombe sur le nid de l'aspic, il a depuis longtemps établi son inconsciente résidence, parmi un incompatible assemblage de procureurs, clercs de procureurs, huissiers, fomenteurs de chicane, instigateurs de procès, vermines du Palais, au milieu desquels il demeure « en une calme et innocente paix » (1). Les griffes de la loi n'ont pas de prise sur lui ; les vents de la chicane passent par dessus son humble logement ; le dur officier du shériff soulève son chapeau en passant ; la discourtoisie de ces hommes de sac et de corde (2) ne s'attaque pas à lui ; nul ne s'avise de lui faire violence ni injure ; aussi volontiers iriez-vous « frapper une idée abstraite ».

« Dyer s'occupe, à ce qu'il me dit, depuis nombre d'années laborieuses, de rechercher tout ce qu'il peut rassembler de curieux touchant les deux Universités. L'ardeur avec laquelle il se livre à ces occupations libérales, n'a pas, je le crains, reçu tous les encouragements qu'elle mérite, ici pas plus qu'à Cambridge, Conseils et doyens se soucient de ces questions moins que quiconque. Satisfaits de téter les fontaines de lait de leur *Alma Mater* sans s'enquérir de l'âge de la vénérable dame, ils tiennent plutôt pareilles curiosités pour impertinentes — irrespectueuses. Ils ont leur bonne glèbe *in manu*, et ils ne se soucient guère d'aller fourrager dans les titres de propriété. C'est du moins ce que je tiens d'autres sources, car Dyer n'est pas homme à se plaindre.

« Dyer bondit comme une génisse sauvage quand je l'interrompis. *A priori* il n'était guère probable que nous dussions nous rencontrer à Oriel. Mais Dyer aurait fait de même si je l'avais accosté dans ses promenades habituelles de Clifford's Inn ou du Temple. Outre une irritante myopie (résultat d'études tard-prolongées et de veillées à la lumière de l'huile nocturne) Dyer est le plus distrait des hommes. Il passa l'autre jour chez notre ami M. de Bedford Square ; et ne trouvant personne au logis, il fut introduit dans le vestibule où, demandant de quoi écrire, d'un dessein bien arrêté, il vous inscrit son nom sur le livre — qui d'ordinaire se trouve dans ces endroits pour enregistrer les déceptions du visiteur inopportum ou malheureux — et prend congé avec maintes cérémonies et protestations de regrets. Quelque deux ou trois heures après, ses destinées ambulatoires l'amènent de nouveau dans les mêmes parages, et de nouveau la paisible image du cercle familial au foyer de M. — Mrs. M. présidant comme une reine Lare, avec la jolie A. S. à ses côtés — frappant irrésistiblement son esprit, il se présente une deuxième fois (oubliant que l'on ne devait « sûrement pas rentrer de la campagne avant huit jours »), et, déçu une deuxième fois, demande de quoi écrire, comme devant ; de nouveau on produit le livre, et, sur la ligne qui précède immédiatement celle où il se dispose à imprimer son second nom (son rescrit) — son premier nom (à peine séché) se détache et le regarde comme un autre sosie, ou comme si un homme rencontrait soudain son propre double ! — On conçoit l'effet. Dyer forma mainte bonne résolution contre le retour de pareilles absences. J'espère qu'il ne les tiendra pas trop rigoureusement.

---

(1) Citation condensée de Milton. *Paradise Regained.* IV, 423.

(2) Pour remplacer par cette plaisanterie de Furetière (Roman bourgeois. Ed. Janet, I, 25), dont un héros appelle ainsi un homme qui aime les sacs à procès, ce jeu de mots intraduisible de Lamb : *legal nor illegal discourtesy.*

« Car, chez G. Dyer, être absent du corps, c'est parfois (soit dit sans profanation) (1) être présent devant le Seigneur (2). Au moment même où, te rencontrant en personne, il passe son chemin sans te reconnaître — ou, si tu l'arrêtes, il sursaute comme une créature surprise, (3) — à ce moment, lecteur, il est sur le mont Thabor, — ou sur le Parnasse — ou compagnon de sphère de Platon (4), — ou avec Harrington, édifiant des « républiques immortelles » — formant quelque projet d'amélioration pour ton pays, où pour ton espèce, — d'aventure méditant quelque gracieuseté, quelque politesse particulière, qu'il te ménage à toi-même, et dont la conscience, lui revenant, l'a fait ainsi tressaillir comme un coupable à ta brusque apparition.

« Dyer est charmant partout, mais on l'apprécie surtout dans des lieux comme ceux-ci. Il ne tient guère à Bath. Il est hors de son élément à Buxton, à Scarborough ou à Harrowgate. Le Cam et l'Isis pour lui « valent mieux que toutes les eaux de Damas » (5). Sur la colline des Muses il est heureux et sage comme un des Bergers des Montagnes Délectables ; et, quand il va et vient avec vous pour vous montrer les *halls* et les collèges, vous croyez avoir avec vous l'interprète de la Maison Belle (6) ».

(1) *Hamlet*, III, II, 31.

(2) 2 Corinthiens, V, 8.

(3) Réminiscence de Wordsworth.

(4) Réminiscence de Milton. *Il Penseroso*. 88:.. *unsphere the spirit of Plato.*

(5) II Rois, V. 12.

(6) Ces dernières lignes sont faites d'allusions au *Voyage du Pèlerin* de Bunyan, ce livre de foi naïve tout compact d'allégorie rêvée, que Lamb chérissait tant.

De l'absence d'esprit, peu grave ridicule, on s'accuse volontiers soi-même. Cela laisse supposer des préoccupations supérieures. Mais on aurait mauvaise grâce à en tirer soi-même, devant autrui, cette conclusion. Lamb, sur le sujet de son ami Dyer, est à l'aise pour le faire. Il ne s'en fait pas faute, comme on voit. C'est en somme un délicat panégyrique qu'il a tracé. Si, avec une malice souriante, il insinue l'humble simplicité de l'homme en disant qu' « il ne tient guère à Bath et qu'il n'est pas dans son élément à Buxton... », c'est-à-dire dans les lieux les plus mondains de toute l'Angleterre, il conclut sur une idéalisation vraiment gracieuse et poétique de l'innocent rêveur. Une objection s'élèverait encore contre le procédé. Il ne sourit à personne de se voir donner pour un être inoffensif. Et, de fait, Lamb lui-même conçut un jour quelque petit dépit de ce que Coleridge lui avait, dans une effusion tendre et flatteuse, attribué comme qualité la douceur.

Il est bien difficile d'exercer son humour sur un ami, de lui faire jouer un personnage comique, sans le charger de ridicule. Le problème semble insoluble. La plus prochaine approche vers une solution a été faite par Lamb. Une autre fois Dyer éveilla sa verve par un nouveau trait de distraction : une chute à l'eau en plein midi. Lamb, sur le coup, fit à Mrs. Hazlitt, dans une lettre (1), un récit très vif et très comique de l'aventure. Il y avait là le germe d'un amusant essai. Il l'écrit et c'est un charmant badinage autour de l'anecdote (2). Dyer n'apparaît pas plus ridicule qu'un homme distrait qui, « bâton en main, et en plein midi, s'avance tranquillement au beau milieu d'un ruisseau et y disparaît totalement », sa présence signalée au témoin atterré seulement par « l'apparition argentée d'une bonne tête blanche qui émergeait, auprès de laquelle un bâton (la main restant invisible qui le brandissait) pointait en l'air, comme cherchant le ciel » et, qui, sauvé et soigné et enivré par un cordial généreux, s'attendrit au souvenir du péril passé, « discourt des dangers auxquels, dans sa vie, il a échappé par miracle et... entonne des lambeaux d'hymnes de délivrance, oubliés depuis son enfance ». Il n'est guère possible de le mettre moins en scène. L'humour s'éparpille autour de lui. Élia, inspiré en partie par le Lycidas, apostrophe le ruisseau, misérable semblant de rivière, indigne sépulture d'une existence si précieuse. Sans doute il fut tenté par « l'aspect bienveillant du poète blanchissant » et il voulait avoir en lui « le génie tutélaire de ses eaux » ? Pensait-il « y gagner le nom de ruisseau Dyérien » (1). Puis ce sont des souvenirs classiques de noyades et de suicides, des conjectures sur les déceptions de la mort, à la porte de qui une âme qui a déjà été sur le point d'entrer, frappera donc deux fois, apprenant ainsi au hideux personnage à plaindre Tantale. Quelle émotion dut courir parmi les ombres élyséennes des poètes antiques quand elles attendirent l'arrivée de leur infatigable scoliaste ? Tout cela est un badinage, dont Dyer n'est que l'occasion sans qu'aucune raillerie tombe sur lui. Les autres acteurs de la scène sont moins ménagés : ce sont « les passants qui, arrivant un peu trop tard pour participer à l'honneur du sauvetage, par troupes philanthropiques accoururent empressés pour communiquer leurs avis quant aux soins à donner; prescrivant diversement l'emploi ou le non-emploi des sels, etc. La vie, cependant, se retirait rapidement, au milieu de l'étouffement des jugements en conflit, quand quelqu'un, plus avisé que les autres, par une pensée lumineuse, proposa d'envoyer quérir le médecin. Tout banal qu'était le conseil et quoi qu'il fût impossible, semblerait-il, qu'il échappât, l'avouerai-je, dans cette conjoncture critique, ce fut pour moi comme si un ange eût parlé. » Au tour de l'auteur ! Et voici venir celui du docteur. Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce portrait. Il a suffi d'indiquer comment, dans un essai où G. Dyer, héros de l'aventure racontée, semblerait devoir faire tous les frais du comique, l'humour se joue autour de lui et le ménage plus qu'on ne s'y attendrait, plus même que l'on ne s'en rend compte dans une lecture rapide. Ce sera souvent le cas chez Lamb. La réalité, la plupart du temps, lui fournira le point de départ de son badinage. Mais il ne s'appuie sur elle que pour faire les premiers pas. Sa fantaisie humoristique, une fois stimulée, se suffit à elle-même. Il suce tout le comique d'un sujet avec la même jouissance qu'éprouve Jacques, dans *Comme il vous plaira*, à en sucer la mélancolie. Le lecteur ne triomphe pas du personnage ridicule. Il l'aime, ce personnage, pour avoir servi de prétexte à déployer une ingéniosité plaisante si riche et si variée. Sa jouissance est complexe et fine.

---

(1) *Letter to Mrs. Hazlitt.* November 1823.
(2) *Amicus Redivivus.*

---

(1) Lamb pense à Piérien, de Piérius, montagne de Thessalie consacrée aux Muses ou Piérides.

Le crayon espiègle et tendre d'Élia pouvait tracer un portrait affectueusement moqueur de sa sœur Mary. Qui, mieux que cette fille sensée, savait n'être pas parfait ? De qui, moins que d'une sœur, presque soi-même en définitive, peut-on dire, sans un mouvement de pudeur, les grandes qualités ? C'est là qu'il faut savoir suggérer plutôt que décrire. On enveloppera l'éloge, on accusera la critique sur des vétilles, on feindra même de présenter comme ridicules des points admirables que le lecteur découvrira avec d'autant plus de plaisir sous l'apparente condamnation et qui ainsi seront indiqués en ménageant la modestie et le sentiment de réserve du sujet. Voilà ce que réussit Lamb, avec mille autres nuances trop subtiles pour être analysées, auxquelles seules la lecture du morceau peut rendre justice.

« Bridget Élia est ma ménagère (1) depuis de longues années. J'ai à Bridget des obligations qui s'étendent au-delà de la période de la mémoire. Nous faisons ménage commun, vieux garçon et vieille fille, dans une sorte de solitude à deux, goûtant un bonheur si passable au demeurant que, pour ma part, je ne me sens nullement l'envie de me retirer sur les montagnes, avec la progéniture de l'imprudent roi, pour pleurer mon célibat. Nous nous accordons assez dans nos goûts et dans nos habitudes — mais encore, comme qui dirait, tout en différant. Nous sommes généralement en harmonie, avec quelque bisbille à l'occasion — comme il convient entre proches parents. Nos sympathies sont plutôt sous-entendues qu'exprimées, et une fois qu'il m'arriva de simuler un ton de voix plus tendre qu'à l'ordinaire, ma cousine fondit en larmes et se plaignit que j'étais changé. Nous sommes tous deux grands liseurs dans des directions différentes. Tandis que je suis penché (pour la millième fois) sur quelque passage du vieux Burton ou de l'un de ses étranges contemporains, elle s'absorbe dans quelque moderne histoire ou aventure dont les provisions assidûment rafraîchies alimentent journellement notre commune table de lecture. Le récit m'agace. Je m'intéresse peu à la marche d'événements. A elle, il lui faut une fable — bien, mal ou médiocrement racontée — pourvu qu'il y ait de la vie qui s'y agite et bon nombre d'incidents heureux ou malheureux. Les fluctuations de la fortune dans la fiction et presque dans la vie réelle ont cessé de m'intéresser ou n'opèrent sur moi que languissamment. Des humeurs et des opinions sortant de l'ordinaire — des têtes qui présentent quelque distorsion divertissante — les singularités d'auteurs, sont ce qui m'agrée le plus. Ma cousine a une répugnance native pour tout ce qui sonne singulier ou bizarre. Elle ne peut digérer ce qui est ingénieux, irrégulier ou bien hors de la voie des sympathies communes. Elle « tient la nature pour plus habile ». Je puis lui pardonner son aveuglement aux magnifiques obliquités de la *Religio Medici* ; mais il faut qu'elle me fasse des excuses pour certaines insinuations irrespectueuses qu'il lui a plu de lancer récemment touchant l'intellect d'une mienne chère favorite de l'avant-dernier siècle — la trois fois noble, chaste et vertueuse, encore que de cervelle quelque peu fantasque et originale, haute dame Margaret Newcastle.

---

(1) *Mackery End, in Hertfordshire.*

« Ça été le sort de ma cousine, plus souvent peut-être que je ne l'aurais souhaité, de compter parmi ses compagnons et les miens des libres-penseurs, des chefs et des disciples de philosophies et de systèmes neufs ; mais elle ne chicane ni n'accepte leurs opinions. Ce qui était bon et vénérable à ses yeux d'enfant garde toujours sur son esprit son autorité. Elle ne fait pas de tours de main ni de passe-passe avec son entendement.

« Nous sommes tous deux enclins à être un peu trop affirmatifs, et j'ai observé que le résultat de nos discussions était uniformément celui-ci — que, dans les questions de fait, de date et de détail, je me trouve être dans le vrai et ma cousine dans l'erreur. Mais, quand nous différons sur des questions de morale, sur quelque chose qu'il convient de faire ou de laisser en repos, quelle que soit l'ardeur d'opposition ou la fermeté de conviction avec lesquelles je m'embarque, je ne manque jamais à la longue de me rallier à son opinion.

« Il me faut toucher les faibles de ma parente d'une main légère, car Bridget n'aime pas qu'on lui dise ses vérités. Elle a la fâcheuse habitude (pour ne pas dire pis) de lire en société : et, dans ces moments-là, elle répondra oui ou non à une question sans en bien saisir l'objet, ce qui est irritant et dérogatoire au plus haut point à la dignité du poseur de la dite question. Sa présence d'esprit est à la hauteur des épreuves les plus pressantes de la vie, mais l'abandonnera parfois dans les moindres occasions. Quand le cas le requiert et est une affaire importante, elle sait parler admirablement à propos ; mais, dans les matières qui ne sont pas choses de la conscience, on l'a vue parfois laisser échapper une parole moins opportune.

« Son éducation dans sa jeunesse n'a pas été fort attentivement suivie ; et elle a été heureusement privée de tout cet équipage d'enjolivements féminins qu'on dénomme arts d'agrément. Le hasard ou quelque dessein l'a de bonne heure jetée dans un vaste cabinet de bons vieux livres anglais, sans grand choix ni prohibition, et elle a brouté à son gré ce beau et sain pâturage. Si j'avais vingt filles, elles seraient élevées exactement de cette façon. Je ne sais si leurs [illegible] de contracter mariage n'en seraient pas diminuées ; mais je réponds d'une chose, c'est que cela fait (au pis aller) de très incomparables vieilles filles.

« Dans le malheur elle est la plus sûre consolatrice ; mais, dans les petits ennuis et les tracas, qui ne font pas sortir la volonté pour les combattre, elle empire parfois les choses par un excès de participation. Si elle ne divise pas toujours votre peine, dans les moments meilleurs de la vie elle ne manque jamais de tripler votre satisfaction. Elle fait une compagne excellente au théâtre ou en visite ; mais surtout en voyage ».

Par une entente parfaite de la manière antithétique, en opposant de petits travers à de grandes qualités, Lamb atteint ce résultat, que les éloges, parce qu'ils sont mêlés de quelque critique, trouvent plus facilement créance. Un portrait uniquement flatteur met trop son original en dehors des conditions et des sympathies humaines.

L'espièglerie est charmante : « Il faut qu'elle me fasse des excuses ! » et plus loin : « Bridget n'aime pas qu'on lui dise ses vérités ». Se représente-t-on Charles composant ce portrait à côté de Mary, la menaçant plaisamment de dénoncer tel ou tel ridicule, tel ou tel travers, et finissant par lui lire ce morceau où elle figure tellement à son honneur ? Remarquez que cependant il a dit toute la vérité.

Pourra-t-il dire toute la vérité sur son frère John, l'égoïste tyrannique, et ainsi faire de lui un portrait aimable ? Cela paraît un tour de force. Ce n'en était pas un pour Lamb. Son art est tout de sincérité ; il ne faut pas louer son habileté. Il faut se dire qu'il aimait l'homme avec tous ses graves défauts et que son affection lui faisait envisager avec tendresse toutes les manifestations de cette personnalité chère. Ne savons-nous pas rapporter devant une personne aimée des traits d'elle qui paraissent aimables, présentés tels qu'ils sont vus par des yeux aimants, et qui changeraient tout à coup d'aspect, si on leur appliquait le jugement sévère qu'ils encourent ? Même lorsque notre raison nous éclaire sur ses défauts, notre cœur nous souffle des interprétations favorables. C'est dans cet esprit que Lamb a tracé le portrait qu'on va lire (1).

« James est un cousin inexplicable. La nature a ses unités, que le premier critique venu ne saurait pénétrer ; ou, si nous les sentons, nous ne pouvons les expliquer. La plume d'Yorick, et de nul depuis, aurait pu dessiner James Élia entier — ce délicat clair-obscur shandyen qui constitue son fait. Il me faut clocher à sa suite en ma pauvre manière antithétique, comme les destinées m'ont donné grâce et talent.

---

(1) *My Relations.*

« James Élia donc (à l'œil d'un observateur ordinaire du moins) semble fait de principes contradictoires. Véritable enfant de l'impulsion, froid philosophe de la prudence, le flegme de la doctrine de mon cousin est invariablement en guerre avec son tempérament, qui est éminemment sanguin. Avec toujours quelque projet flambant neuf dans sa cervelle, James Élia est l'adversaire systématique des innovations et le décrieur de tout ce qui n'a pas subi l'épreuve de l'âge et de l'expérience. Avec cent belles idées se pourchassant l'une l'autre à toute heure dans sa fantaisie, il bondit au moindre pas fait par autrui vers le romantique ; et, guidé en tout par son propre sens, il veut que vous vous guidiez, vous, sur le sens commun en toutes occasions. Avec un grain d'excentricité dans tout ce qu'il fait ou dit, il n'a souci que de vous empêcher de vous compromettre en faisant quelque chose d'absurde ou de singulier. Comme un jour je laissai échapper à table que je n'aimais pas certain plat populaire, il me pria en tout cas de ne pas le dire, car le monde me croirait fou. Il déguise un goût passionné pour les œuvres de haut art (dont il a amassé une collection choisie), sous le prétexte de n'acheter que pour revendre, afin que son enthousiasme ne donne aucun encouragement au vôtre. Pourtant, s'il en était ainsi, pourquoi ce morceau du tendre et pastoral Dominiquin reste-t-il toujours accroché à son mur ? La prunelle de ses yeux lui est-elle beaucoup plus chère ? Et quel marchand de tableaux sait parler comme lui ?

« Tandis que l'on voit les hommes en général faire gauchir leurs conclusions spéculatives selon le pli de leur humeur individuelle, ses théories à lui ne manquent pas d'être diamétralement opposées à son tempérament. Il est courageux comme Charles de Suède, d'instinct ; ménager de sa personne, par principe, comme un quaker en voyage. Il m'a prêché toute ma vie la doctrine de s'incliner devant les grands. — la nécessité des formes et des manières à l'avancement dans le monde. Lui, il ne vise à rien de tout cela, à ce que je puis voir, — et il a une fierté qui se redresserait en présence du Khan de Tartarie. Il est plaisant de l'entendre discourir de la patience — la vantant comme la plus vraie sagesse — et de le voir pendant les sept dernières minutes qu'on apprête son dîner. La nature dans un jour de hâte ne bâtit jamais un ouvrage plus branlant que lorsqu'elle façonna cet impétueux cousin, et l'art ne produisit jamais un orateur plus fini qu'il ne sait se montrer sur ce sujet favori des avantages du calme et du contentement dans l'état, quel qu'il soit, où le sort nous a placé. Il triomphe sur ce thème quand il vous tient dans une de ces courtes diligences qui, avant de prendre la direction de l'ouest, stationnent, de très encombrante façon, au bas de la rue de John Murray — où vous montez quand la voiture est vide et devez attendre qu'elle ait complété son chargement — des trois quarts d'heure de rude épreuve pour certains. Lui s'étonne de votre impatience — « Où pourrions-nous être mieux que nous ne le sommes, « ainsi assis, ainsi délibérant ? (1) » — « préfère, quant à lui, l'état de repos à la locomotion, » — l'œil cependant fixé sur le cocher, — tant qu'enfin, perdant toute patience, de vous en voir dépourvu, il éclate en remontrances pathétiques auprès du drôle qui nous fait ainsi poser au delà du laps de temps qu'il avait annoncé et déclare péremptoirement que, « le monsieur qui est dans la voiture est, décidé à descendre si l'on ne part pas à l'instant même. »

« Très prompt à inventer un argument ou à découvrir un sophisme, il est incapable de vous suivre dans l'enchaînement de la moindre discussion. A dire vrai, il en fait voir de belles à la logique et semble sauter aux conclusions les plus admirables par un procès qui n'a rien de commun avec elle. Assez conséquemment à cette pratique, on l'a entendu nier, en certaines rencontres, qu'il y eût en l'homme telle faculté que la raison ; et il s'étonne comment l'homme a bien pu venir à en former l'idée — appuyant sa négation de toute la puissance de raisonnement dont il est capable. Il a des idées spéculatives contre le rire, et il soutiendra que le rire ne lui est pas naturel à lui, quand d'aventure, l'instant d'après, ses poumons claironneront comme Chanteclair. Il a les meilleurs mots du monde et déclare que l'esprit lui est en aversion. C'est lui qui a dit en voyant au jeu les élèves d'Eton : « Quel malheur de songer que ces beaux et nobles jeunes gens vont tous, dans quelques années, se changer en de frivoles membres du parlement ! »

« Sa jeunesse fut fougueuse, ardente, tempêtueuse ; et avec l'âge il ne montre aucun symptôme d'accoisement. C'est là ce que j'admire en lui. Je hais les gens qui vont au devant du Temps. Je ne suis pour aucun compromis avec cet inévitable spoliateur. Tant qu'il vivra, James Élia se donnera carrière. Cela me fait du bien, quand je m'achemine vers la rue où m'appellent mes occupations journalières, par quelque belle matinée de mai, de le rencontrer suivant d'un pas décidé une direction toute contraire, portant beau, le visage rayonnant et animé qui indique quelque emplette en vue, — un Claude ou un Hobbéma ; car une grande partie de son enviable loisir se passe chez Christie et chez Philips, ou je ne sais où ? à se faire adjuger quelque avantageux tableau ou bibelot du même genre. En ces occasions, il m'arrête le plus souvent, pour me faire un court sermon sur l'avantage qu'une personne comme moi possède sur lui d'avoir son temps occupé par une besogne que force lui est de remplir ; il m'assure que souvent le temps lui pèse ; il souhaite avoir moins de loisirs et s'éloigne — le cap à l'ouest ! Ohé ! — fredonnant un air, vers Pall Mall, parfaitement convaincu qu'il m'a convaincu, tandis que moi je poursuis dans ma direction opposée sans rien fredonner.

---

(1) *Paradise Lost*, II, 164.

« Il est plaisant aussi de voir ce professeur d'indifférence faire les honneurs de sa dernière acquisition, alors qu'il l'a mise en bonne place. Il vous faut la regarder sous tous les jours, jusqu'à ce qu'il ait, lui, trouvé le meilleur: la plaçant à cette distance, puis à cette autre, mais toujours réglant le foyer de votre vision sur le sien. Il vous faut vous faire une longue vue de vos doigts, pour saisir la perspective aérienne, quoique vous l'assuriez que, pour vous, le paysage fait bien meilleur effet sans cet artifice. Malheur à l'infortuné qui non seulement n'est pas au diapason de son enthousiasme, mais qui laisserait entendre mal à propos qu'il préfère une de ses acquisitions antérieures à l'actuelle! La dernière est toujours son meilleur coup — sa « Cynthie de la minute (1) ». — Hélas, j'ai vu plus d'une douce Madone entrer — un Raphaël! — garder son ascendant quelques brèves lunes — puis, après certaines dégradations intermédiaires, du salon sur le devant à la galerie sur le derrière, et de là au cabinet obscur, — adoptée tour à tour par chacun des Carrache, sous de successives attributions descendantes de filiation qui lui amortissent la chute — consignée au débarras, lieu d'oubli, sortir enfin, un Lucca Giordano ou un simple Carlo Maratti! — ce que voyant, méditant sur les vicissitudes et l'inconstance de la destinée ici-bas, mes pensées se sont reportées sur la condition changée des grands personnages, sur cette lamentable épouse de Richard II,

.... dans la pompe emmenée,
Ainsi que le doux mai vint-elle ici parée;
Ainsi que la Toussaint, la plus courte journée —
Congédiée! (2).

« Avec beaucoup d'amitié pour vous, James Élia n'a qu'une sympathie limitée avec ce que vous sentez ou faites. Il vit dans un monde à lui, et fait de vagues conjectures sur ce qui se passe dans votre esprit. Il ne pénètre jamais la moelle de vos habitudes. Il dira à un pilier de théâtre, que M. Un Tel, de tel théâtre, est un comédien plein de naturel, comme une nouvelle! il m'avisa, pas plus tard que l'autre jour, de certains jolis chemins verts qu'il avait découverts pour moi, sachant que j'étais grand marcheur, dans mon voisinage immédiat — moi qui fréquente ce même lieu autant dire quotidiennement depuis vingt ans! Il n'a pas grand égard pour cette classe d'émotions qu'on est convenu d'appeler sentimentales. Il applique la définition de mal réel aux souffrances physiques exclusivement, et rejette toutes les autres comme imaginaires. Il est affecté par la vue, ou la simple supposition, d'une créature qui souffre, à un point que je n'ai jamais constaté ailleurs que chez les femmes. Une tendresse constitutionnelle à cette classe de souffrances peut en partie expliquer ce trait. C'est la gent animale surtout qu'il prend sous sa protection spéciale. Un cheval poussif ou écorché par l'éperon ne manque pas de trouver en lui un avocat. Un âne surchargé est désormais son client. Il est l'apôtre des bêtes ; l'ami qui ne fait jamais défaut à ceux qui n'ont personne pour s'occuper d'eux. La contemplation d'un homard bouilli vivant ou d'anguilles écorchées vives, le torture à ce point que « de pure pitié il est près de mourir » (1). Cela chassera le goût de son palais et le sommeil de son oreiller pendant des jours et des nuits. Avec le sentiment intense de Thomas Clarkson (2), il ne lui a manqué que l'esprit de suite et l'unité de dessein de ce « véritable compagnon de joug du Temps (3) », pour faire, en faveur de la création animale, ce qu'il a fait, lui, pour la création nègre. Mais mon indomptable cousin est peu fait pour des desseins qui exigent la coopération. Il ne saurait attendre. Ses plans d'amélioration doivent être mûris en un jour. Pour cette raison il n'a fait qu'une figure ambiguë dans les sociétés de bienfaisance et dans les ligues pour l'allégement des souffrances humaines. Son zèle lui fait constamment distancer et fâcher ses coadjuteurs. Il pense à soulager — tandis qu'eux, ils pensent à discuter. Il s'est fait blackbouler dans une société de secours aux.... parce que la ferveur de son humanité s'évertuant laissait derrière elle l'appréhension formaliste et la procédure tatillarde de ses collègues. Je considèrerai toujours cette distinction comme une patente de noblesse dans la famille Élia ».

---

(1) Pope. *Epistles*, II, 19.
(2) *Richard* II, V. 1, 80.

Que l'on remarque, dans ce portrait, l'art à la fois sincère et prestigieux de Lamb. Il a dit la vérité. Tous les traits de John sont là. Voulez-vous connaître cet égoïste tyrannique ? Dégagez le caractère pièce à pièce, froidement. Voici ce que vous trouverez. Plein d'indulgence pour lui-même, John est intolérant vis à vis d'autrui. Ce qui est bon pour lui ne l'est pas pour vous. Il est douillet. La fierté lui convient : à vous l'humilité. Il peut être impatient : vous devez être patient. Il déploiera de l'ingéniosité dans la discussion, mais, quant à suivre votre argumentation, n'y comptez pas. Il dénigre la gaieté et l'esprit... chez les autres : il rit et fait des mots, etc. Ce trait surtout le résume. « Il vit dans un monde à lui et ce qui se passe dans votre esprit ne l'occupe guère. » Mais le ton régnant de bonne humeur vous empêche d'attacher à ces constatations autrement d'importance. Vous aviez vu le caractère sous un aspect aimable, celui-ci : Impulsif lui-même, John combat très charitablement chez autrui cette tendance dangereuse. Passionné d'art, il voudrait ne pas encourager chez vous des goûts dispendieux. Il est courageux. Fier lui-même, il prêche aux autres une attitude plus compatible avec leurs intérêts mondains, et ainsi de suite. Sa compassion à la douleur physique, si elle part d'une horreur personnelle pour les douleurs du corps, ne fait-elle pas de lui un bienfaiteur de l'humanité, un protecteur des animaux, et agissant, notez-le bien? Et nous restons finaleme sur cette noble impression d'un caractère chevaleresque. Et l'homme dont aucun ridicule ne semble avoir été épargné, dont aucune faiblesse ne paraît avoir été voilée, sort de cette analyse grandi bien plutôt que dénigré. Et c'est là l'effet de l'humour de Lamb, dans ses portraits de gens en vie.

---

(1) Spencer. *Faerie Queene*, I, III, I.

(2) L'anti-esclavagiste.

(3) Wordsworth. *Sonnet on Clarkson*.

On conçoit que si Élia, au lieu de faire le portrait nuancé de son cousin James Élia, avait campé le personnage de l'égoïste tyrannique, la manière humoristique eût été tout autre. Elle eût été ce que nous la voyons dans la dernière série de ses portraits humoristiques. Ce sont des caractères à la façon de La Bruyère : la joueuse, l'emprunteur, l'illusionniste, l'éternel comédien. Comme La Bruyère, il a eu sous les yeux des personnages qui incarnaient ces passions, ces travers, ses sentiments. Mais il ne s'est pas fait scrupule de rassembler des observations éparses, recueillies un peu partout, et dans la vie et dans les livres. Sur la donnée son invention et son èsprit ont encore pu broder. C'est là le triomphe de son humour. On jouit d'un spectacle comique. Si la douce émotion de la pitié, de la sympathie, peut s'allier délicieusement avec le rire, le sentiment de la réprobation nuirait à la pureté de la gaieté. Aussi le jugement moral, comme dans la comédie, (autrement l'Avare de Molière serait odieux et la pièce un drame) est suspendu. Il est vrai que, la plupart du temps, les travers envisagés ne font de tort à personne et n'ont rien en eux-mêmes de haïssable. Mais l'emprunteur, surtout quand il emprunte dans le dessein bien formé de ne pas rendre, pouvons-nous le considérer sans un mélange de réprobation, de colère même? L'emprunteur Bigod n'éveille en nous aucun de ces sentiments. Il est admirable! Insouciant, d'humeur égale, le teint rose! « Quelle magnifique confiance en la Providence ne manifeste-t-il pas, — ne se mettant pas plus en souci que le lis des champs! Quel mépris pour l'argent. — qu'il n'estime pas davantage (le vôtre et le mien surtout) que de l'écume ! Quelle libérale confusion de ces distinctions pédantesques de *meum* et *tuum*! ou plutôt quelle noble simplification du langage (dépassant Tooke (1),) qui résout ces prétendus contraires en un pronom adjectif unique, clair, intelligible ! Combien près il approche de la communité (2) primitive — dans les limites de la moitié du principe tout au moins ».

La raillerie est encore apparente ici, quoique la bonne humeur n'en soit pas affectée. Mais voici la comédie et aussitôt l'humour gagne en qualité.

> « Ayant eu l'honneur d'accompagner mon ami à diverses reprises dans ses perambulations par cette vaste cité, j'avoue que je fus très frappé d'abord du nombre prodigieux de visages qui revendiquaient une sorte de respectueuse accointance avec nous. Il eut un jour l'obligeance d'expliquer le phénomène. Il paraît que c'étaient ses tributaires; les entreteneurs de son trésor; des messieurs, ses bons amis, (c'est ainsi qu'il voulut bien s'exprimer) à qui il avait à l'occasion eu l'obligation d'un prêt. Leurs multitudes ne le déconcertaient point. Il concevait plutôt de l'orgueil à les compter ; et, avec Comus, il semblait heureux d'être « nanti d'un si beau troupeau » (3) ».

Si l'auteur intervient, c'est comme un autre personnage comique. Il s'étonne du nombre de relations respectueuses de son ami : il interroge et l'explication le satisfait. Il est d'ailleurs tout à fait la dupe du personnage. Il serait lui-même honoré de combler les vides de son trésor. Il demande au « lecteur,... qui peut parfois avoir dans sa poche quelque argent disponible, s'il n'est pas plus répugnant à la bienveillance de sa nature de refuser à un homme comme celui-là, que de répondre non à un pauvre belître de quémandeur (cet emprunteur bâtard) qui, par sa mine marmiteuse, vous dit qu'il ne s'attend pas à mieux et dont, par conséquent, vous heurtez moins, par un refus, les idées préconçues et l'attente ».

---

(1) Horne Tooke qui, dans son livre, *The Diversions of Purley*, s'efforçait d'expliquer que tous les mots se ramènent à des noms ou des verbes. La théorie est exposée par Hazlitt dans son portrait de Horne Tooke (*Spirit of the Age*).

(2) Actes II, 44.

(3) Milton. *Comus*, 151.

C'est le procédé inverse de l'ironie. Lamb décrit son personnage avec admiration. Il abonde dans son sens et plus ce procédé est complètement appliqué, plus il y a d'humour. La joueuse convaincue parle selon sa folie qui est d'accorder un sérieux exagéré à des occupations frivoles. L'auteur lui donne la réplique et renchérit sur elle. Il trouve moyen de voir dans les cartes des éléments de séduction que leur zélatrice elle-même ne soupçonnait pas. Les deux personnages, bien entendu, sont inconscients du rire qu'ils provoquent.

« Un feu clair (1), un âtre propre, et la rigueur du jeu », c'était là le célèbre souhait de la vieille Sarah Battle (aujourd'hui dans le sein de Dieu), qui, après ses dévotions, aimait par dessus toute une bonne partie de whist. Elle n'était pas de ces joueurs tièdes, de ces jouailleurs sans conviction, qui ne voient pas d'inconvénient à être des vôtres s'il vous manque un quatrième au whist ; qui affirment qu'ils n'ont pas de plaisir à gagner ; qu'ils aiment gagner une partie et perdre l'autre ; qu'ils peuvent passer une heure très agréablement devant une table de jeu, mais que cela leur est égal de jouer ou non ; et qui prieront un adversaire qui s'est trompé de carte de la reprendre et d'en jouer une autre. Ces insupportables baguenaudiers sont la plaie d'une table de jeu. Une de ces mouches-là vous gâte un pot entier. De ces gens-là on peut dire qu'ils ne jouent pas aux cartes, mais qu'ils jouent seulement à y jouer.

« Sarah Battle n'était pas de cette engeance. Elle les détestait, comme moi, de tout son cœur et de toute son âme, et elle ne se mettait pas volontiers à la même table qu'eux. Elle aimait un partenaire décidé, un ennemi acharné. Elle n'acceptait ni ne faisait de concessions. Elle haïssait les faveurs. Elle ne faisait jamais de renonce et n'en laissa jamais passer une chez son adversaire sans exiger l'application la plus rigoureuse des règles du jeu. Elle combattait un bon combat : d'estoc et de taille. Elle ne tenait pas sa bonne épée (ses cartes) « comme un danseur » (2). Elle se tenait assise droite comme un i et elle ne vous montrait ses cartes ni ne cherchait à voir les vôtres. Chacun a son faible, ses superstitions ; et je lui ai entendu déclarer, sous le manteau de la cheminée, que les cœurs étaient sa couleur préférée.

« Je ne l'ai jamais de ma vie — et j'ai connu Sarah Battle pendant une grande partie de mes meilleures années — vue tirer sa tabatière quand c'était à elle à jouer ; ni moucher une chandelle au milieu d'une partie, ni sonner un domestique qu'elle ne fût terminée. Elle n'engagea jamais ni n'encouragea une conversation variée durant son cours. Comme elle observait avec énergie, les cartes étaient les cartes; et, si jamais j'ai vu un dégoût sans mélange peint sur son beau visage du siècle dernier, ce fut celui que lui inspirèrent les airs pris par un jeune homme d'un tour d'esprit littéraire, qu'on avait avec peine décidé à faire un quatrième; et qui, dans l'excès de sa franchise, déclara qu'il pensait qu'il n'y avait pas de mal à se détendre l'esprit de temps en temps, après des études sérieuses, à des récréations de ce genre! Elle ne put souffrir de voir sa noble occupation, à laquelle elle bandait toutes ses facultés, considérée sous ce jour. C'était sa tâche, son devoir, la chose qu'elle était venue au monde pour faire, — et elle la faisait. Elle se détendait l'esprit ensuite en lisant un livre... »

---

(1) *Mrs. Battle's Opinions on Whist.*

(2) *Antony and Cleopatra*, III, 11, 36.

De quel personnage rions-nous? De Mrs. Battle, de son sérieux frivole, de ses superstitions sottes, ou du joueur insupportable qui interrompt la partie pour tirer sa tabatière ou moucher une chandelle, ou du jeune littérateur mal avisé à qui sa remarque dédaigneuse attire une verte repartie? Et, dans un autre essai (1), rions-nous des hésitations, des gaucheries du parent pauvre qui « entre souriant et embarrassé; vous tend sa main et la retire »; qui, « voyant que le turbot est petit, ne veut pas entendre parler de poisson et pourtant se laisse dire et en accepte un morceau contrairement à son intention première »; qui est « trop familier et néanmoins trop timide »; qui, « sous prétexte de pauvreté, refuse de jouer au whist et vous en veut de son exclusion du jeu »; ou rions-nous de sa victime, de la mauvaise humeur, du dépit de l'hôte énumérant les griefs de sa vanité mise au supplice par la révélation malencontreuse d'une humiliante parenté, par des compliments maladroits donnant à penser que sa famille n'a pas toujours été aussi florissante, par d'inopportunes questions sur les armes qu'il s'est fait graver sur vélin et que le parent ne connaissait pas? Nous rions des uns et des autres, et nous rions de nous-même que nous reconnaissons dans le tableau comique. Nous rions encore d'autre chose, pour peu que nous soyons au courant de la vie de Lamb et de son caractère. Car alors nous savons que le train de maison qu'il laisse entrevoir dans *Parents pauvres* n'est nullement le sien, qu'il est le dernier homme à attacher de l'importance aux manières aisées des gens du monde et qu'il était heureux de voir une Mrs. Reynolds assise au foyer et flattée des égards qui lui étaient marqués. Et, si nous ne savons pas qu'il badine, nous le devinons. Cela est plus difficile à montrer. Détachez certains passages du morceau, citez-les comme de la satire et l'on vous donnera raison. L'effet d'ensemble est autre. On sent le rire partout. Si nous prenions une assertion tout à fait au sérieux, nous serions mystifiés. Il n'y a pas de victime là où tout le monde l'est. Le personnage ridicule est un fou, vu par un fou, entre les autres fous. Et la folie de tous est également douce et innocente. Aussi rit-on sans arrière pensée. L'humour de Lamb est « un festin pour tous voisins » (1), où aucun plat n'a d'arrière goût amer.

---

(1) *Poor Relations.*

On n'aura pas manqué de remarquer combien, en même temps, cet humour est intellectuel. Ce n'est pas l'humour d'un homme qui, pris par le comique d'un personnage, d'une scène, vient décrire le personnage, raconter la scène, avec les mots que lui suggère son plaisir. L'humour de Lamb s'accumule autour d'une idée. C'est l'idée de l'emprunteur, de la joueuse convaincue, qui s'offre à son esprit. C'est elle qu'il poursuit, qu'il épuise. Il lui fait un corps de la substance de ses observations. S'il a plus particulièrement sous les yeux tel modèle, il ne s'interdit pas de prendre un trait à tel autre ni d'en ajouter de son propre fonds qui soient conséquents au caractère. Il exploite toutes les possibilités du sujet. Sur le thème fourni par la réalité les variations badines se développent. C'est pourquoi il est oiseux de chercher, avec les éditeurs, commentateurs, biographes et dévots de Lamb, si, par exemple, Mrs. Battle est la grand'mère Field qui vivait à Blakesware et mourut dans la chambre hantée, ou si des traits ne sont pas empruntés à Mrs. Burney, femme de l'amiral et habituée des *mercredis* du Temple. Mrs. Battle résume en elle toute l'expérience que Lamb a eu des joueurs réunis autour de sa table, sans compter tout ce qu'elle tient de la nature de son créateur. Est-ce à Mrs. Field ou à Mrs. Burney que revient l'honneur des distinctions ingénieuses et subtiles entre les divers jeux, si caractéristiques du délicat badinage d'Élia ? Laquelle des deux joua la partie d'ombre de *la Boucle de cheveux enlevée* et fit, à ce propos, ces précieuses observations dont Élia envoya la substance à Mr. Bowles pour son édition de Pope, observations qui malheureusement « arrivèrent trop tard pour être insérées » ? De même on s'est demandé si le capitaine Jackson était Randal Norris, le sous-trésorier de l'Inner Temple, ou l'amiral Burney. Qu'on relise le morceau (1) et que l'on dise si l'on voit un homme individuel dans sa complexité, envisagé sous un aspect autre que sa manie de grossir et d'embellir tout ce qui le touche. Cette manie n'est pas si rare. On peut l'observer dans bien des gens. Au lieu de la traiter dans l'abstrait, ce qui n'est pas favorable au comique, l'humoriste l'incarne dans un homme. Il montre cet homme dans son rôle d'amphitryon, faisant les honneurs d'un « os dénudé ». Il met dans sa bouche ce qu'il appelle lui-même les ordinaires « paroles hospitalières, aiguillons de l'appétit et antiques concomitants des tables fumantes et des plats chargés de victuailles : Vivons tandis que nous le pouvons ; — tant qu'il y en aura ne nous privons pas ; — il en reste en plein ; — ne vous laissez manquer de rien. » Il va de soi que cet homme mettra sur son assiette une croûte de fromage en faisant remarquer que « plus près de l'os, meilleure la viande ». Tout cela est un développement logique de l'idée.

---

(1) *All neighbours' fare.* (*A Dissertation upon Roast Pig*).

On ne voit pas le capitaine Jackson et cependant il vit devant nous. Voit-on davantage le cottage, la table du souper, l'ameublement, la glorieuse chambre du poète Glover? Et pourtant on croit avoir tout cela devant les yeux. Bien mieux, nous avons présent à l'esprit le naïf équipage de noces dont le pauvre capitaine se rappelait si volontiers la splendeur. Élia « se souvient vaguement de quelque chose comme une chaise attelée de quatre chevaux ». C'est tout; mais quelques rimes d'une vieille ballade donnent la note qu'il convient. C'est une impression substituée à une description. Lamb est un aussi puissant illusionniste que son héros. Il atteint l'effet plus par la suggestion que par la représentation directe des choses.

C'est ainsi encore qu'ayant été frappé de la vue d'une femme qui était un phénomène de laideur, il n'essaie même pas de tracer d'elle un portrait grotesque. Il se retranche derrière cette habile excuse : « Le tout ensemble, déclare-t-il, défie la particularisation » (1). Mais il parvient à nous donner l'idée de quelque chose d'unique et de monstrueux par une allusion à Stonehenge, le Carnac anglais. Cette remarque qu'« on ne pourrait dire du visage de Mrs. Conrady qu'il serait mieux si seulement elle avait un nez », suggère des traits disparus sous la graisse débordante. Enfin, nous voyons le visage figé dans une expression immuable, aussi laid après un certain temps de familiarité que le premier jour. Et nous comprenons que Mrs. Conrady régnât sans rivale ! Et nous admettons, en riant avec Élia, que, s'il est vrai comme le dit Plotin, et après lui Spenser, qu'une belle âme habite un beau corps, l'âme de Mrs. Conrady ne devait guère se connaître en architecture.

---

(1) *Captain Jackson.*

Le principal personnage comique de Charles Lamb, c'est Charles Lamb lui-même. A la rigueur son propre personnage aurait pu lui suffire. Il ne lui coûte rien de prêter à rire aux gens si leur plaisir est à cette condition. Il ne croit pas la dignité d'Élia compromise pour cela. Il n'est pas de ces railleurs qui n'entendent pas la plaisanterie. Il la provoque, il va au-devant d'elle. Il est humoriste jusqu'aux moelles. L'anecdote qu'on va lire, réelle ou imaginaire, ne saurait être placée mieux qu'à la porte de cette galerie comique. Elle en est véritablement la clef.

« Je suis de ma nature, dit-il, dans *l'Eloge des ramoneurs*, extrêmement sensible aux affronts de la rue ; aux gausseries et aux gouailleries de la populace ; au triomphe mal éduqué qu'elle laisse paraître devant le faux pas accidentel ou le bas éclaboussé d'un gentleman. Pourtant je puis endurer l'humeur joviale d'un jeune ramoneur avec quelque chose de plus que du pardon. L'avant-dernier hiver, arpentant Cheapside avec ma précipitation accoutumée quand je prends la direction de l'ouest, une glissade perfide me mit sur le dos en un instant. Je me ramassai assez endolori et honteux, mais, en dehors, essayant de faire bon visage, comme si de rien n'était, quand le rictus fripon d'un de ces jeunes malins rencontra mes yeux. Il était là, me montrant de son doigt noirci à la foule et particulièrement à une pauvre femme (sa mère, je suppose), et les larmes, tellement la chose était d'un comique achevé (à son avis), se frayaient un chemin aux coins de ses pauvres yeux rougis, rougis par maintes autres larmes, et enflammés par la suie, pourtant pétillant à travers tout cela d'une telle joie, courte trêve à la désolation, que Hogarth... mais Hogarth l'a fixé (comment l'aurait-il laissé échapper ?) dans *En Marche pour Finley*, qui se moque du pâtissier... Il était là, tel qu'il est dans le tableau, inamovible, comme si la plaisanterie devait durer à jamais, avec un tel maximum de jubilation et un tel minimum de malignité dans sa gaieté (car le rire d'un vrai ramoneur n'a absolument aucune méchanceté), que je me serais résigné, si l'honneur d'un gentleman avait pu le souffrir, à rester sa cible et sa risée jusqu'à minuit ».

---

(1) *Popular Fallacies*. X.

Ce n'est pas à dire que Lamb va faire le bouffon pour notre plus grande joie. Il a trop de goût et de tact. Il n'en a d'ailleurs nullement besoin. La comédie est partout. Dans notre vie il y a une foule de déconvenues, par exemple, qui, si elles sont pénibles sur le moment et nous font nous attendrir sur nous-mêmes, sont risibles, après la première cuisson passée. Nos grands chagrins d'enfant, envisagés par nous quand l'âge nous en a éloignés, provoquent chez nous un sourire mi-compatissant, mi-moqueur. Rousseau n'a pas connu cette charmante émotion, lui qui prenait tout au tragique. Ses confessions en sont attristées et parfois rebutantes. Une fois, une fois seulement, et comme par hasard, il a effleuré cette heureuse veine. C'est dans ses souvenirs d'enfance. Forcé d'aller se coucher, après avoir salué tout le monde à la ronde, lorgnant du coin de l'œil le rôti auquel il lui faut renoncer, il ne peut s'empêcher de lui dire d'un ton piteux : adieu, rôti ! (1). Ce passage si joli n'a pas de pendant chez lui. Or, écoutez cette anecdote de l'enfance de Lamb et jugez quel charme et quelle vérité il y a à des confessions faites sur ce ton.

« Je me rappelle un remords de conscience (2)... du temps que j'allais à l'école. Ma bonne vieille tante, qui jamais ne se séparait de moi à la fin d'une journée de congé sans glisser dans ma poche un bonbon ou quelque douceur, m'avait renvoyé un soir avec un plum-cake fumant, sortant du four. Sur mon chemin (il fallait passer London-Bridge) un vieux mendiant à tête grise me salua. (Je n'ai pas le moindre doute, aujourd'hui, qu'il ne fût une contrefaçon de mendiant). Je n'avais pas de sous avec quoi le consoler et dans la vanité de l'abnégation et dans la fatuité même de la charité, en véritable écolier, je lui fis présent du gâteau tout entier. Je continuai ma route un moment, léger et fier, comme on l'est en ces occasions, sous la douce caresse de ma conscience satisfaite ; mais, avant que j'eusse atteint l'extrémité du pont, mes

---

(1) Rousseau. Confessions. Part. I. Liv. I.
(2) *A Dissertation upon Roast Pig.*

meilleurs sentiments revinrent, et je fondis en larmes, pensant combien j'avais été ingrat envers ma bonne tante, d'aller donner son bon présent à un étranger que je n'avais jamais vu auparavant, et qui pouvait être un mauvais drôle pour ce que j'en savais; et puis je pensai au plaisir que ma tante aurait à penser que moi (moi personnellement, et non un autre), je mangerais son délicieux gâteau. Et que lui dirais-je la prochaine fois que je la verrais? — Combien j'avais été méchant de me dessaisir de son gentil présent! — et le parfum de ce gâteau épicé revenait à ma mémoire et le plaisir et la curiosité que j'avais éprouvés à le lui voir faire, et sa joie quand elle l'avait envoyé au four du boulanger et combien elle serait désappointée que, finalement, je n'en eusse point eu dans la bouche le moindre morceau. Et je blâmai mon impertinente inspiration aumônière et mon hypocrisie déplacée de bonté; et surtout je souhaitai de ne jamais revoir le visage de ce vieil imposteur propre-à-rien, insidieux, blanchi dans le mensonge. »

Quelle vérité dans cette petite comédie ! C'est parce qu'ils ne voient pas uniquement le côté pathétique des choses, mais les embrassent d'un regard plus compréhensif, que les humoristes sont les meilleurs critiques de la vie. Leur note est plus juste aussi. Envisager dans le plus grand sérieux indistinctement les grands et les petits incidents de notre existence, c'est commettre une erreur de propôrtion dont les autres esprits se rendent trop souvent coupables.

C'est surtout à un écrivain qui prend volontiers le ton des confessions que l'humour est précieux. Lamb ne s'ouvre jamais à nous qu'avec cette pudeur. Mais, son humour, encore une fois, n'est pas cette chose si simple qu'on puisse dire qu'ici, de nouveau, il s'exerce uniquement sur lui-même. S'il met sous nos yeux amusés une idiosyncrasie d'original, sa raillerie, outre qu'elle se détourne à l'occasion sur le lecteur, a souvent une troisième cible à ses traits. C'est son vieil auteur préféré, le tant séduisant égotiste Sir Thomas Browne, de son propre aveu, « tête extravagante et irrégulière (1). »

Elle est très curieuse et bien piquante cette attitude de Lamb vis à vis d'un écrivain qui l'enthousiasmait. Il l'a traité comme il traitait ceux qui lui étaient chers. La raillerie est parfois une expression exquise de l'affection. Elle est souvent le véhicule discret et charmant de la flatterie délicate. Certain genre de raillerie suppose que son objet a quelque valeur. Sinon, elle ne s'y adresserait pas. Certains attendrissements ne trouvent d'issue que dans la raillerie, comme il nous arrive, dans certaines humeurs aimantes, d'employer des mots insultants qui sont l'inverse de notre pensée. Lamb appelait « singe » une fillette qu'il chérissait. Cet enjouement rend l'émotion plus précieuse. La gaieté est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. Quel raffinement plus heureux que de montrer à quelqu'un non seulement que vous l'aimez, mais que sa présence ou sa pensée vous met en joie, fait éclater votre bonne humeur. Sir Thomas Browne opère ainsi sur Lamb.

---

(1) *Religio Medici*. Sect. VI.

Ce n'est donc pas un esprit de critique qui l'incite à le railler. La magnifique rhétorique paradoxale et finement humoristique de Sir Thomas Browne était ses délices. A force de s'y plonger, il l'avait imbibée. C'est plutôt le phénomène d'une nature qu'une affinité extraordinaire attire et fond dans une autre, qu'une assimilation graduelle due à une fréquentation étroite et prolongée. On a été jusqu'à dire : pas de Thomas Browne, pas de Lamb, exagération évidente. Au contraire, nous nous demanderions si, Lamb n'ayant pas connu cet auteur, il n'aurait pas de lui-même trouvé des accents presque identiques. Quoi qu'il en soit, dès que ses rêveries deviennent quelque peu graves et profondes, sa pensée se coule dans le moule de celle de Browne. Déclare-t-il ses goûts, parle-t-il de ses sentiments, le vieil égotiste du XVII^e siècle renaît en lui. Il en est lui-même amusé, d'autant plus que, si les accents sont les mêmes et la qualité de la pensée, la pensée elle-même, les sentiments, diffèrent. Et il s'égaie de prendre, sous une forme identique à la sienne, précisément le contre-pied de la pensée de cette personnalité qui le hante. Il semble le parodier alors que la personnalité de l'autre s'impose à lui et il regimbe comiquement contre cette personnalité envahissante en la contrariant dans toutes ses idées. Mais sa révolte même est aimante. Sa familiarité moqueuse est celle que l'on a seulement avec ses meilleurs amis.

Il y avait plus d'un point de contact entre Lamb et cet esprit libéral qui, dans un temps où il y avait quelque mérite à le faire, avait secoué courageusement le joug de l'autorité et examiné, pour son compte, avec son propre bon sens, les grands problèmes remis en question, n'y trouvant pas de réponse le plus souvent, mais content, comme Lamb, « d'avoir levé un lièvre et le laissant à forcer à des têtes plus fortes », — qui, comme Lamb encore, était curieux surtout de se connaître lui-même et disait : « Le monde que je regarde est moi-même ; c'est le microcosme de mon propre être sur quoi je jette les yeux ; pour l'autre, je ne l'emploie que comme mon globe et le tourne parfois pour ma récréation. » Mais, à côté de cela, il sont bien des dissemblances, et Lamb se plaît malicieusement à les accuser. L'auteur de *Religio Medici* fait-il l'aveu que, malgré qu'il connaisse « pas moins de six langues, outre le jargon et patois de plusieurs provinces, ait non seulement vu plusieurs contrées, examiné la nature de leur climat, la chorographie de leurs provinces, la topographie de leurs cités, mais compris leurs diverses lois, coutumes et polices, cependant tout cela ne peut persuader l'obtus de son esprit de concevoir une telle opinion de soi qu'il voit dans des têtes plus agiles et plus infatuées, qui n'ont jamais regardé un degré au delà de leur nez » ; que, bien qu'il connaisse « le nom et quelque chose de plus de toutes les constellations comprises dans son horizon, la plupart des plantes de son pays, — cependant, les têtes de capacité, et qui ne sont pas pleines pour une poignée ou mesure raisonnable de connaissances, pensent qu'elles ne savent rien tant qu'elles ne savent tout ; et, cela étant impossible, elles en viennent à l'opinion de Socrate et savent seulement qu'elles ne savent rien » ; cette superbe modestie chatouille l'humour de Lamb et lui tire cet aveu d'ignorance, où l'on suit presque point par point la contre-partie des assertions de son inspirateur :

> « Des pièces et des traités anglais (1) (bric-à-brac, curiosités, vieilleries), m'ont fourni la plupart de mes idées et de mes manières de sentir. Dans tous ce qui touche à la science je suis en retard sur le reste du monde d'une Encyclopédie tout entière (2). Je n'aurais guère fait figure au milieu des *franklins* ou gentilshommes campagnards du temps du roi Jean. Je sais moins de géographie qu'un écolier de six semaines d'ancienneté. Pour moi une carte du vieil Ortelius est aussi authentique qu'Arrowsmith. Je ne sais où l'Afrique peut bien se fondre dans l'Asie ; si l'Ethiopie se trouve dans l'une ou dans l'autre de ces deux grandes divisions ; et je ne puis davantage former la plus loin-

---

(1) *The Old and the New Schoolmaster.*

(2) « Un marin babillard, dit Sir Thomas Browne, qui sait seulement nommer les gardes de la grande ourse et l'étoile polaire... croit me dépasser de toute une sphère. »

taine conjecture sur la position des Nouvelles Galles du Sud ou de la Terre de Van Diemen. Cependant j'entretiens une correspondance avec un ami très cher qui habite la première nommée de ces deux *Terræ Incognitæ*. Je ne sais pas un mot d'astronomie. Je ne sais pas où chercher l'Ourse ou Chariot; la place d'aucune étoile, ni le nom d'aucune d'elles en les voyant. Je devine Vénus uniquement à son éclat; et si le soleil, par un matin de sinistre présage, se montrait d'abord à l'occident, je crois bien que, tandis que le monde entier autour de moi serait haletant de crainte, seul je resterais sans terreur, par pure incuriosité et manque d'observation. En histoire et en chronologie j'ai quelques données vagues, telles qu'on ne peut se défendre d'en ramasser au cours d'études mêlées, mais je ne me suis jamais, de propos délibéré, mis à ma table pour lire une chronique, fût-ce de mon propre pays. J'ai d'extrêmement vagues appréhensions des quatre grandes monarchies, et tantôt l'assyrienne, tantôt la perse, flotte comme la première dans ma fantaisie. Je fais les plus lointaines conjectures touchant l'Egypte et ses rois pasteurs. Mon ami M. (1), avec beaucoup de peine, parvint à me faire croire que j'entendais la première proposition d'Euclide, mais il m'abandonnait avec désespoir dès la deuxième. J'ignore absolument les langues modernes ; et, comme un plus grand esprit que moi (2), je possède « peu de latin et encore moins de grec ». Je suis étranger aux formes et à la contexture des arbres, des herbes et des fleurs les plus vulgaires — non pour cette circonstance que je suis natif de la ville, car j'aurais apporté au monde le même esprit inobservateur si je l'avais vu pour la première fois « sur les bords feuillus du Devonshire » (3) — et je ne suis pas moins perdu parmi les objets purement citadins : outils, machines, opérations mécaniques. Non pas que j'affecte (4) l'ignorance, mais ma tête n'a pas beaucoup de cases, ni spacieuses ; et j'ai dû l'emplir des curiosités de cabinet qu'elle peut contenir sans souffrir... »

Sir Thomas Browne se dit-il « d'une constitution si générale qu'elle s'associe et sympathise avec toutes les créatures », Lamb, qui, cette fois, prend texte de cette déclaration et reproche plaisamment à « l'auteur de *Religio Medici* » de « monter sur les aériennes échasses de l'abstraction », écrit ses *Sympathies imparfaites*, où il s'accuse, avec une exagération badine, d'être « un faisceau de préventions ». Enfin Sir Thomas Browne affiche-t-il un dédain stoïque de la mort, disant que, « s'il n'y avait pas une

(1) Manning.
(2) Shakespeare.
(3) Wordsworth. *Excursion*. III.
(4) Au sens où le dit Montaigne, c'est-à-dire, rechercher avec soin.

vie future en laquelle il espère, toutes les vanités de ce monde ne le décideraient pas à respirer un moment de plus », tant il a « une idée abjecte de cette commune voie de l'existence, de cette dépendance où nous sommes vis à vis du soleil et des éléments », Lamb aussitôt :

« A mesure que les années (1) et diminuent et s'accourcissent, j'attache plus d'importance à leurs périodes et voudrais bien poser mon doigt inefficace sur le rayon de la grande roue. Il ne me satisfait pas que je passe « comme la navette du tisserand » (2). Ces métaphores ne me consolent ni n'adoucissent l'amère potion de la mortalité. Je ne me soucie pas d'être emporté avec le courant qui emporte sans heurt la vie humaine vers l'éternité ; et je suis reluctant contre l'inévitable cours de la destinée. Je suis amoureux de cette terre verdoyante, — de la face de la ville et de la campagne — des solitudes rurales indicibles et de la douce sécurité des rues. Je voudrais fixer ici mon tabernacle. Je veux bien m'arrêter à l'âge où je suis arrivé, — moi et mes amis, — n'être ni plus jeune, ni plus riche, ni plus beau. Je ne demande pas à être sevré par l'âge; ou à tomber, comme le fruit mûr, comme ils disent, dans la tombe. Tout changement, sur cette mienne terre, soit de régime, soit de logement, m'inquiète et me trouble. Mes pénates prennent pied d'une terrible fixité, et ne sont pas déracinés sans effusion de sang. Ils ne quittent pas volontiers les bords laviniens. Un genre d'existence nouveau me déconcerte.

« Soleil, et ciel, et brise, et promenades solitaires, et journées oisives d'été, et le vert des champs, et les sucs délicieux des viandes et des poissons, et la société, et le verre joyeux, et la lumière des chandelles, et les conversations au coin du feu, et les innocentes vanités, et les bons mots, et l'ironie elle-même, — ces choses s'éteignent-elles avec la vie ?

« Une âme peut-elle rire, voit-on le rire secouer ses flancs décharnés quand on plaisante avec elle ?

« Et vous, mes mignons nocturnes, mes in-folios ? Faudra-t-il que je renonce aux délices intenses de vous tenir (brassées énormes) embrassés ? Faudra-t-il que le savoir me vienne, en supposant qu'il vienne du tout, par quelque gauche expérience d'intuition et non plus par ce procès familier de la lecture ?

« Goûterai-je des amitiés, là-bas, ne retrouvant pas les souriants indices qui me les désignent ici, — la face reconnaissable, — la « douce assurance d'un regard » (3).

---

(1) *New-Year's Eve.*

(2) Job. VII, 6, Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand.

(3) Matthew Roydon. *Essay on Sir Philip Sidney.*

Aucun passage, peut-être, n'est plus que celui-ci caractéristique de l'humour de Lamb. C'est une méditation solennelle, disent certains critiques, et ils y lisent une mélancolie profonde. Ils doivent pourtant déjà être avertis que l'occasion du morceau est le malin plaisir de dire tout le contraire de ce qu'a dit Sir Thomas Browne. Ils oublient ensuite que, comme lui, Lamb a beaucoup de choses « débitées rhétoriquement », qu'il nous a donné avis qu'il ne parle pas toujours sous la foi du serment. Cela certes ne veut pas dire que, pour badiner, pour le plaisir d'être paradoxal, nouveau ou piquant, il va faire le sacrifice de sa sincérité. Non, il est toujours vrai, mais il faut prendre ses vérités avec quelque « tempérament ». Donc, au fond, nous avons ici la pensée sérieuse de Lamb ; à la surface règne un air sérieux — mais entre les deux se glisse le rire (1). A ceux qui se refuseraient à le voir, il suffirait de montrer les endroits où le rire affleure, où il finit même par jaillir. Cela est tangible dans les dernières phrases de la précédente citation. S'il fallait achever la démonstration, un regard jeté sur un autre passage analogue ne laisserait plus place pour le moindre doute.

C'est, dans les *Erreurs populaires*, l'essai « Que nous devons nous lever avec l'alouette (2). » Pourquoi nous lèverions-nous ? dit Lamb, (qui sans doute fatigué de son éternel « je » use maintenant du « nous » plus nouveau mais plus majestueux.) Il a expliqué qu'il paie en migraine ses levers matinaux. « Aussi, continue-t-il, tandis que les gens affairés enfilent bien vite leurs vêtements, sont déjà debout et à leurs occupations, contents d'avoir mis doubles leurs bouchées de sommeil, nous préférons nous attarder au lit et digérer nos rêves. » Lamb développe cette idée avec son habituel bonheur d'expression et son ingéniosité un peu précieuse ordinaire. « Ils nous semblent, continue-t-il, avoir autant de signification que les choses de l'état de veille ; ou plutôt nous toucher de plus près à mesure que de plus près nous approchons, par l'âge, du monde des ombres, vers lequel nous nous hâtons. Nous avons serré la main aux affaires du monde ; nous en avons fini : nous

---

(1) Ce phénomène est très heureusement rendu par cette phrase de J. Sully *(An Essay on Laughter)* : *fun sandwiched in between a look of seriousness on the surface and a real seriousness of meaning below.*

(2) *Popular Fallacies*, XIV.

nous en sommes acquitté. Pourquoi nous lèverions-nous ? Nous n'avons ni sollicitations à poursuivre, ni affaires à diriger. Le drame s'est fermé sur nous au quatrième acte. Nous n'avons rien à attendre ici-bas que, dans peu de temps, un lit de souffrances et un congé. Nous nous plaisons à goûter par avance la mort par les ombres que la nuit apporte. Nous sommes déjà a demi familiarisé avec les âmes, nous n'avons jamais beaucoup vécu dans le monde. Le désappointement tira de bonne heure un voile sombre entre nous et ses décevantes illusions. Nos esprits ont grisonné avant nos cheveux. Les puissants changements du monde déjà n'apparaissent que comme la vaine étoffe dont sont faits les drames. Nous n'avons pas demandé à la vie autre chose que ce que les images mimiques des théâtres nous offrent. Ces types eux-mêmes sont devenus plus vagues. Notre heure semble avoir sonné. Nous sommes RETRAITÉ. » C'est un badinage un peu macabre, mais c'est un badinage. L'allusion à sa retraite, allusion ambiguë, laisse passer la plaisanterie. Vers la fin, un trait précise cette attitude. Lamb n'a plus peur, dit-il, des formes affreuses du monde invisible. « Nous nous sentons atténué au point d'égaler leurs maigres essences et nous avons donné à l'existence incorporelle la main d'une approche à mi-chemin. » Qui ne voit là une allusion à sa personne ténue ?

Ne pas voir le rire dans ces passages « argue une insensibilité ». Nier la mélancolie qui, en s'exagérant plaisamment, cherche à donner le change sur elle-même, c'est se laisser mystifier. Cette part d'insaisissable fait le charme inimitable de l'humour de Lamb. Aussi cette alliance intime, imbrisable, du rire et de la mélancolie est une note caractéristique. Qui donc autre a donné, en plaisantant, ce frisson d'épouvante par une expression aussi vive de l'horreur de la mort, tout en nous laissant notre bonne humeur, ce qui paraissait un problème insoluble ? C'est par là qu'il attire et retient comme une chose un peu mystérieuse. C'est tout un homme avec sa personnalité pathétique et légère qui est là. On est en présence d'un cas singulièrement attachant : on sent un homme gravement atteint, mais le malade plaisante et rit de ses accès. Lamb parvient à nous égayer en nous montrant comiquement son cœur blessé. Son rire est une réaction. Après une plongée dans les songeries attristantes, une remontée dans la gaieté. Pour échapper à la hantise des pensées sombres, il « saisit toutes les bribes de plaisir » possibles. Quand la pensée de la mort s'offre, terrible, à chaque dépression morale ou physique, vite il se raccroche à la vie et jouit de ses moindres joies, « soleil, ciel et brise, etc. ». La mélancolie a ses charmes, dans ses approches du moins. Burton les a énumérés. Mais bientôt le décor change, tout à coup la folie menace. Une crainte morale et physique s'empare de l'homme à ces hallucinations. Lamb aime à « communier avec son âme immortelle ». Mais il en sent le danger, instinctivement et par réflexion. Il recherche la solitude et la fuit avec presque autant de soin. La solitude « imparfaite », comme il dit paradoxalement, l'effraie et le glace, homme, presque autant qu'elle donnait des terreurs à l'enfant. Le mystère l'entoure. On sent encore chez lui un frisson quand il parle des sorciers auxquels, dans son bon sens d'homme, il ne croit plus. Il n'aurait pu vivre autrefois où l'on croyait au surnaturel. C'est pourquoi il aime tant la « douce sécurité des rues » et la « douce assurance d'un regard ». Il songe avec effroi aux temps préhistoriques. La nuit lui inspire une terreur physique. Aurait-il pu vivre vivre au temps où il n'y avait pas de chandelles ? Entouré de « bienveillants visages humains » il se sent « remparé » contre les noires pensées obsédantes, et le soulagement amène une réaction et fait éclater sa gaieté parfois folle. Rassuré, il plaisante son humeur sombre. Et son rire a du prix par la profondeur de mystère sur lequel il plane. Car nous sommes tous un peu dans le cas d'Élia. L'énigme pathétique de la vie se pose à chaque instant devant nous. Nous aimons qu'on nous enseigne à la regarder dans une autre humeur que la sérieuse ou la tragique. Cela nous réconcilie à l'existence. Rien n'est plus consolant que de savoir rire de sa misère. Songez-donc ! exploiter en elle une source nouvelle de jouissances. Celle-là au moins n'est pas près de tarir.

Le plus souvent chez Lamb humour et sentiment vont de pair. Ils sont intimement unis. Faut-il essayer de les séparer ? L'essai *Vieux Chine* invite l'expérience. L'attendrissement s'y marie harmonieusement avec le sourire amusé. C'est que le sentiment très profond s'y exprime d'un ton légèrement paradoxal et qui frise l'absurde. De cette expression sort le comique du morceau d'ailleurs d'un pathétique infiniment doux. Les regrets de Bridget ont, tels qu'elle les présente, une apparence de déraison. Elle regrette d'être riche ! Pauvre, on était plus heureux. Aujourd'hui désire-t-on la moindre chose ? On n'a qu'à l'acheter. Jadis on se tâtait durant des semaines et l'achat faisait tort à quelque autre plus urgent : témoin cet in-folio de Beaumont et Fletcher, formidable prodigalité de quinze ou seize schellings qui força l'acquéreur à traîner quatre ou cinq semaines de plus son habit plus que mûr. Se redresse-t-il davantage aujourd'hui dans ses beaux vêtements noirs ? Achetait-il une estampe, « il regardait la gravure et pensait à l'argent — puis, de nouveau, il regardait la gravure et pensait à l'argent ». Aujourd'hui, il n'a qu'à entrer chez le marchand et acheter une forêt d'estampes, si le cœur lui en dit. Et leurs parties de campagne, les jours de congé ? (On n'a plus de congés, maintenant qu'on est riche). On partait chargés de provisions, avec l'inquiétude de l'accueil précaire réservé par le cabaretier chez qui on les mangeait. Aujourd'hui on a toutes ses aises — mais ce n'est plus cela. Le théâtre lui-même avec les ennuis de l'attente devant la porte lente à s'ouvrir, la bousculade, l'ascension pénible jusqu'à la galerie supérieure où l'on triomphait, la difficulté vaincue, avec le léger sentiment de honte de se trouver à ces places populaires, le théâtre avait des charmes qu'il n'a plus aujourd'hui que l'on a qu'à payer son fauteuil d'orchestre et entrer de plain pied. Manger des fraises avant qu'elles devinssent tout à fait communes, des petits pois tandis qu'ils étaient encore chers, c'étaient là des régals. Quels régals a-t-on aujourd'hui ? « Car, explique Bridget, c'est ce rien de plus que l'on s'octroie au-delà de ce à quoi les pauvres gens peuvent prétendre qui constitue ce que j'appelle un régal — quand deux personnes vivant ensemble, comme nous, s'accordent un luxe d'un prix minime, qui est du goût de tous deux, tandis que chacun s'excuse et qu'il est tout disposé à prendre pour sa part les deux moitiés du blâme ». Son cousin va dire, elle le sait, qu'il est bien agréable, l'année finie, de pouvoir joindre les deux bouts, alors que jadis, le 31 décembre, la nuit se passait en efforts inutiles pour équilibrer le budget. Mais c'étaient de longs conciliabules, avec des projets d'économie, qui se terminaient par des rires. On ne rit plus aujourd'hui. On n'a plus de ces calculs à la fin de l'année, plus de ces promesses flatteuses que l'année qui vient vous traitera mieux. Ce beau discours de Bridget, outre qu'il semble, dans sa forme, un défi à la raison, a un autre tort dans son argumentation. L'aimable fille n'a oublié qu'un point, mais il est d'importance capitale. On était plus heureux alors, c'est vrai, mais on était plus jeune. Elle est absurde sa plainte, absurde de bout en bout, absurde et dans sa forme et dans son fond. Et cependant elle est charmante comme ces « absurdes petits grotesques couleur d'azur qui, sous prétexte de représenter des hommes et des femmes, flottent incirconscrits par aucun élément dans ce monde d'avant la perspective — une tasse de Chine ». Et Lamb et son lecteur ont cette émotion délicieusement complexe que donne la fusion du pathétique et du comique.

Friser l'absurde et côtoyer le paradoxal, voilà les ressources les plus fréquentes de l'humour de Lamb. C'est par là qu'il se distingue des purs humoristes de l'observation. Ses titres seuls renseignent — Eloge des ramoneurs, Plainte au sujet du déclin des mendiants de la capitale, Dissertation sur le cochon de lait rôti. On dirait des gageures. Eloges et boutades — éloges de ce que l'on s'attendrait le moins à voir louer, la maladie, la pauvreté, la folie, l'emprunteur, le menteur, l'artificiel dans la comédie et dans le comédien ; boutades contre ce qui plaît généralement, la musique, la mer, l'affection entre gens mariés, des traditions respectables comme l'usage de dire le bénédicité avant le repas. Que l'on ne s'effraie pas. La raillerie d'Élia, on le sait de reste, n'a rien d'agressif, ni de révolutionnaire. Le paradoxe manié par lui n'a pas le choc bien rude. S'il chante les ramoneurs (1), rassurez-vous, ce n'est pas les vieux balayeurs de cheminée qui « n'ont rien de séduisant », mais « ces tendres novices, la joue en fleur sous leur première nigritude, ...alouettes matinales qui, dans leurs ascensions aériennes, bien souvent devancent le soleil,... points obscurs, pauvres taches d'encre — innocentes noirceurs,... jeunes Africains de notre cru,— ces quasi-lutins ecclésiastiques qui promènent l'habit sans en être plus fiers; » dont les dents blanches, brillant « comme lorsqu'un nuage de *sable* tourne vers la nuit sa doublure d'argent », sont comme un reste de noblesse qui rappelle que, chez ces malheureux, se trouvent de jeunes fils de famille enlevés à l'affection des leurs. — Se plaindre de voir les mendiants diminuer viendrait certes à l'esprit de peu de gens (1). Mais vous ne voyez donc pas la dignité qui sort de la profondeur même de leur désolation! Le seul état de mendiant peut convenir à un roi déchu. Denys, devenu maître d'école, n'excite que le mépris. Les poètes l'ont bien compris. Voyez-vous un roi épouser la fille d'un boulanger? Non, mais la fille d'un mendiant. Paupérisme, indigent, pauvre, sont des expressions de pitié, mais de pitié mêlée de mépris. Méprise-t-on un mendiant? Les pauvres se jettent à la tête leur pauvreté. Qui pense à peser sa bourse contre celle d'un mendiant? Lui envoie-t-on l'huissier ? Le poursuit-on en dommages et intérêts ? Lui demande-t-on de servir de caution ? Ses guenilles sont les insignes de sa profession. Jamais elles ne sont démodées, jamais il ne suit la mode cahin-caha... Bref, il est le seul homme libre au monde.

---

(1) *The Praise of Chimney Sweepers.*

Passe pour le ramoneur, pour le mendiant et même pour quelques autres personnages de même farine — après tout la cause n'était pas si désespérée. Vous le reconnaissez bien maintenant. Mais la maladie ? Comment faire son éloge ? C'est un défi au bon sens. Nullement. Lamb, aujourd'hui convalescent, s'aperçoit bien qu'il vient de se réveiller d'un « rêve magnifique » (2). Car qu'est-ce autre chose que «de rester au lit et de tirer sur soi des rideaux diurnes, et, excluant le soleil, d'introduire un oubli total de tous les travaux qui se poursuivent à sa clarté ? — de devenir insensible à tous les actes de la vie, sauf aux battements d'un pouls affaibli ? »

« S'il est une solitude royale, c'est le lit du malade. Comme il y trône en maître ! Quels caprices il y fait sans contrôle ! De quelle main royale il manie son oreiller, qu'il retourne et bouscule et déplace et abaisse et enfonce et aplatit et façonne aux exigences toujours changeantes de ses tempes battantes !

« Il change de bord plus souvent qu'un politicien. Le voilà étendu tout de son long, puis il se met en chien de fusil, obliquement, transversalement, la tête et les pieds en travers du lit ; et nul ne l'accuse de tergiversation. Derrière les quatre rideaux il est absolu. Ils sont sa *Mare Clausum*.

« Comme la maladie agrandit les dimensions de l'homme à ses propres yeux ! Il est son propre objet exclusif. Un égoïsme suprême lui est inculqué comme son unique devoir. C'est pour lui les deux Tables de la Loi. Il n'a d'autre pensée que de guérir. De ce qui se passe en deçà ou au delà des portes, pourvu qu'il ne les entende pas crier, rien ne le touche.

---

(1) *A Complaint of the Decay of Beggars in the Metropolis.*
(2) *The Convalescent.*

« Il n'y a pas bien longtemps il se préoccupait fort de l'issue d'un procès d'où dépendait la fortune ou la ruine de son meilleur ami. On le voyait courir pour le compte de cet ami en cinquante coins de la ville à la fois, remuant ce témoin, rafraîchissant cet avoué (1). L'affaire devait venir hier. Il est absolument aussi indifférent à la décision que si la cause devait être jugée à Pékin. D'aventure, par quelques chuchotements qu'il y a eu dans la maison et qui n'étaient pas destinés à son oreille, il en saisit assez pour lui faire comprendre que les choses ont été tout à rebours hier au tribunal et que son ami est ruiné. Mais le mot « ami » et le mot « ruiné » ne le font pas plus broncher que si c'était de l'hébreu. Il ne doit penser qu'à guérir.

« Quel monde de soucis étrangers se noient dans cette considération absorbante ! .

« Il a revêtu la solide armure de la maladie ; il a pour enveloppe le cuir épais de la souffrance ; il garde ses sympathies, comme quelque rare cuvée, sous clef, pour son usage personnel exclusif.

« Il est là sur son lit qui se prend en pitié, qui hogne et se lamente à part soi ; il gémit sur lui-même ; même ses entrailles se fondent (2) en lui de penser à ce qu'il souffre ; il n'a pas honte de pleurer sur lui-même.

« Il ne cesse de méditer ce qu'il pourrait se faire de bien à lui-même, à étudier de petits stratagèmes et des soulagements artificiels.

« Il fait tout un monde de sa personne, se partageant, par une fiction bien permise, en autant d'individus distincts qu'il a de membres endoloris et souffrants. Parfois il médite — comme d'une chose indépendante de lui — sur sa pauvre tête malade, et sur cette douleur sourde qui, somnolent ou éveillé, y pesa toute la nuit dernière comme une masse de plomb ou comme quelque substance palpable de souffrance qu'on n'aurait pu ôter sans ouvrir le crâne même, semblait-il, pour l'en tirer. Ou bien il prend en pitié ses doigts allongés, moites, amincis. Sa compassion s'exerce sur tout son être, et son lit est une véritable discipline d'humanité et de tendresse de cœur.

« Toutes ses sympathies vont vers lui-même ; et d'instinct il sent que nul ne saurait aussi bien lui rendre cet office. Il ne désire que peu de spectateurs à sa tragédie. Seul ce visage ponctuel de la vieille garde-malade lui plaît, qui annonce ses bouillons et ses cordiaux. Il l'aime pour son impassibilité, et parce qu'il peut, devant lui, laisser échapper ses exclamations fiévreuses sans plus de réserve que s'il s'adressait à la colonne de son lit.

---

(1) Allusion à une coutume anglaise de verser aux hommes de loi un *refresher* pour qu'ils continuent à occuper dans une affaire qui a été remise par la Cour.

(2) Cf. Psaumes 22, 15.

« Les affaires du monde, il est mort pour elles. Il n'entend pas ce que c'est que les affaires, ni les occupations des mortels ; il a une vague idée que pareille chose existe seulement quand le docteur fait sa visite journalière : et même sur les lignes de ce visage affairé il ne lit pas une multiplicité de malades, mais son unique idée est qu'il est, lui, le malade. Vers quel autre lit de douleur il se hâte, le bon docteur, quand il sort de sa chambre avec mille précautions, pliant sa mince *douceur* avec grand soin, de peur du moindre froissement (1), c'est là une spéculation à laquelle il ne saurait à présent s'arrêter. Il pense seulement au retour régulier du même phénomène demain à la même heure.

« Les rumeurs domestiques ne le touchent pas. Quelque vague murmure, signe que la vie va son train dans la maison, le berce, sans qu'il sache distinctement ce que c'est. Il ne doit rien savoir, ni penser à rien. Les domestiques qui vont et viennent sur le lointain escalier, marchant comme sur du velours, tiennent doucement son oreille éveillée, aussi longtemps qu'il ne s'inquiète pas autrement que de vaguement deviner ce qu'ils peuvent bien faire. Une connaissance plus précise serait un fardeau pour lui : il peut tout juste supporter le poids de la conjecture. Il ouvre l'œil faiblement au coup assourdi du marteau encapuchonné et le referme sans demander « qui était-ce ? » Il est flatté de l'idée générale que l'on prend de ses nouvelles, mais il ne se soucie pas de savoir le nom de qui en prend. Au milieu du calme général et du silence solennel de la maison il est sur son lit de parade, et il a conscience de sa souveraineté ».

La convalescence équivaut à une déposition.

« La salle du Trône se réduit à une vulgaire chambre à coucher... Adieu tout ce qui faisait la maladie pompeuse !... Dans quel néant, puissant monarque, n'es-tu pas aujourd'hui tombé ! »

Que d'art dans cette plaisanterie : le paradoxe n'est agréable qu'à condition d'être développé avec la plus grande plausibilité. L'ingéniosité vraiment merveilleuse de Lamb réussit à réaliser ce qui, au premier abord, semblait infaisable. Cette thèse de la royauté du malade, qui permet un très spécieux éloge de la maladie, est soutenue triomphalement. En même temps que l'esprit est agréablement surpris de la nouveauté de la conception, satisfait de l'habileté avec laquelle le tour de force est accompli, le sens du comique est flatté par une interprétation à rebours des effets de la maladie, dont les tortures se transforment en de douces jouissances de l'amour de soi. Des traits spirituels sont délicieusement humoristiques, comme cette brusque conclusion ambiguë : « Sa compassion s'exerce sur tout son être ; et son lit est une véritable discipline d'humanité et de tendresse de cœur. » Il faut que Lamb ait un tour de main extraordinaire pour qu'il puisse, dans cette présentation comique de la maladie, glisser des traits aussi exacts que celui qui exprime, avec une vive réalité, résultat de l'expérience, ces douleurs dons la tête, « cette masse de plomb ou palpable substance de souffrance qu'on n'aurait pu ôter sans ouvrir le crâne même ». Cela est tellement entouré qu'aucune impression pénible n'a le temps de se produire. Mais ce sont des traits de vérité comme ceux-là qui donnent du corps au badinage.

---

(1) Afin de régler les honoraires du médecin (appelés *douceur*) aussi délicatement que possible, on déposait en un lieu apparent l'argent enveloppé de papier de soie.

Hazlitt a justement remarqué le goût de Lamb pour les distinctions fines. C'est une des manifestations les plus caractéristiques de son esprit critique. Il s'efforce vers une notation exacte du trait individuel d'un auteur, d'un ouvrage. Ce souci de particularisation s'accuse vivement dans sa langue. C'est lui qui lui dicte souvent son expression antithétique. A propos de l'Auguste de Ben Jonson et de ses hommes de lettres, il remarque « la libéralité économe par laquelle la grandeur, semblant écarter quelque part de ses prérogatives, a soin de n'en rien perdre d'essentiel ; les prudentes libertés d'un inférieur qui flattent par une hardiesse de commande et caressent avec une sincérité complimenteuse (1). » Ce nuancement scrupuleux est un des dons les plus précieux du critique. Quand Lamb remarque que « la propreté des Quakers semble être quelque chose de plus que l'absence de son contraire », l'observation est éloquente. Quand il caractérisera le ton dogmatique des Ecossais en disant : « Ils font, à proprement parler, moins des affirmations que des annonciations », l'expression est lumineuse. Il badine volontiers sur ces nuances délicates. C'est d'elles en grande partie qu'est fait le portrait du parent pauvre. Le début de *Sympathies imparfaites* effleure une distinction entre l'amitié et la camaraderie. « Je puis, y dit Élia, être l'ami d'un digne homme, qui, par ailleurs, ne saurait être mon camarade ». Beaucoup de ses essais ou de passages de ses essais se ramèneraient à cette formule : il y a livre et livre, cadeau et cadeau, plat et plat, calembour et calembour. Dans le charmant badinage qu'est l'essai *Correspondants éloignés* on verra quelle source d'humour ces distinctions sont pour lui. Il distingue d'abord entre la correspondance qui s'échange dans le pays et celle, nouvelle pour lui, qu'il entreprend avec un ami vivant aux antipodes. Pensant au monotone monde des mers qui les sépare, il ne peut concevoir comment un griffonnage de sa main ira jamais jusqu'à l'autre bord.

---

(1) *Characters of Dramatic Writers. — Ben Jonson.*

« C'est une sorte de présomption de compter que vos pensées vont vivre jusque-là. C'est comme si l'on écrivait pour la postérité. On met un pli à la poste dans Lombard Street et, au bout de vingt-quatre heures, un ami qui habite le Cumberland le reçoit aussi frais que s'il arrivait dans la glace. C'est comme si l'on se parlait à l'oreille à l'aide d'un long cornet acoustique. Mais supposez un tube jeté de la lune, vous à un bout, et l'homme (1) à l'autre bout, cela refroidirait un peu l'entrain de la conversation de savoir que le dialogue tenu avec cet intéressant théosophiste prendrait, dans sa transmission, deux ou trois révolutions d'un plus haut luminaire. Quant aux nouvelles : chez elles, le point le plus désirable, je le suppose, c'est qu'elles soient vraies. Mais quelle garantie puis-je avoir que ce que je vous envoie aujourd'hui pour vrai, ne va pas, avant que vous le receviez, se changer inexplicablement en un mensonge ? Par exemple, notre ami mutuel P. est, lors du présent griffonnage (mon maintenant), en bonne santé, et jouit d'une jolie part de réputation mondaine. Vous êtes heureux de l'apprendre. C'est bien naturel et d'un ami. Mais, lors de la présente lecture (votre maintenant), il peut très bien être sous les verrous ou à la veille d'être pendu, ce qui raisonnablement devrait diminuer un peu vos transports (je veux dire d'apprendre qu'il se porte bien, etc.) ou tout au moins les modifier considérablement...

« Je vais, ce soir, au théâtre, voir Munden et rire. Vous n'avez pas de théâtre, m'avez-vous dit, je crois, dans votre pays de damnées réalités (2). Naturellement vous vous passez la langue sur les lèvres et vous m'enviez ma félicité. Réfléchissez seulement un instant et vous corrigerez cette émotion maligne. Eh quoi ! c'est dimanche matin pour vous, et 1823. Cette confusion de temps, cet énorme solécisme de deux présents, est, dans une certaine mesure, chose commune à toute correspondance. Mais, si je vous faisais savoir à Bath ou à Devizes, que j'attendais le régal ci-dessus pour ce soir, bien que, au moment où vous recevriez la nouvelle, ma belle débauche de rire fût chose faite, pourtant il resterait encore pendant un jour ou deux, comme vous le sauriez bien, sur mon palais intellectuel, un goût, une saveur, qui vous fournirait un encouragement raisonnable à nourrir une certaine portion, au moins, de cette désagréable passion que c'était mon intention de produire. Mais dans dix mois, votre envie ou votre sympathie serait aussi inutile qu'une colère passée sur les morts. Non seulement la vérité, dans ces longs intervalles, se désessencie, mais (et cela est plus fort) on ne saurait risquer une fiction crue dans la crainte que, en cours de route, elle ne mûrisse en une vérité ».

---

(1) L'homme dans la lune, cela va sans dire.

(2) Lamb avait une affection pour le mot *damned* pour la seule raison qu'il était considéré comme indigne d'un gentleman et condamné par le *cant* régnant. Il y a là une bien innocente révolte. Il ne lui déplaisait pas de donner un léger choc aux susceptibilités exagérées des gens du bon ton.

Voilà, s'écriera-t-on, un badinage singulièrement alambiqué ! Oui, mais que de jolies choses et vraies ! Ce n'est certes pas la première fois que ces remarques sont faites. On a déjà observé que notre plaisir est accru par la pensée que d'autres ne le goûteront pas. Il a déjà été constaté que, quand nous faisons allusion, sans avoir l'air d'y attacher autrement d'importance, à ce qui nous arrive d'heureux, nous jouissons d'un intime sentiment de triomphe. Mais cela a-t-il jamais été dit de façon aussi gaiement ingénieuse et aussi inoffensive sous son allure hardie et provocante ? N'est-il pas piquant de s'excuser sur ce ton agressif ? Ces traits de satire, Lamb les emploie à appeler un sourire charmé sur les lèvres d'un ami. Cette façon de discussion en forme, procédant par points et s'armant du *distinguo*, est une attitude plaisante par elle-même. Lamb emprunte le cadre où placer des pensées sérieuses. Par contraste, on y attend des choses folles. Il y fait entrer des vérités qui ne sont pas toujours bien gaies, mais qui, ainsi mises dans un milieu grave, où le contraste exigerait une folle gaieté, flottent entre le sérieux et le rire. Beaucoup dépend de l'observation des proportions. Rompre l'accord entre l'expression et la pensée, entre l'appareil déployé et l'effet produit, est une des ressources de l'humour. Lamb n'en a négligé aucune.

Ce sont des distinctions qui font la trame du badinage gastronomique dont Lamb nous a laissé de si jolis spécimens, véritables dissertations de dialecticien argumentant avec toutes les ressources de la scolastique la plus subtile, des thèses où le disputant, plein de son sujet éminemment grave et passionnant, s'échauffe et se hausse au lyrisme. Aucun vocabulaire n'est assez éloquent pour rendre sa pensée enthousiaste. Métaphores, images, comparaisons, s'accumulent, empruntées à une autre langue que celle demandée par le sujet. « Ces sujets délicats sont nécessairement obscurs » (1). L'effort est disproportionné avec l'insignifiance de la matière. De là une grande partie de l'effet comique.

Voyez comme, pas à pas, il procède à préciser à force de distinctions, nuances, éliminations, limitations. Il s'agit d'une question d'importance! La cuisson du cochon de lait.

> « Il demande à être rôti! » Certes, « de toutes les délicatesses que contient le *mundus edibilis* tout entier il n'en est pas de plus délicate » — C'est le « *princeps obsoniorum* ». Il est bien entendu, tout d'abord qu'il « ne parle pas des pourceaux adultes — de ces créatures dans l'âge ingrat, qui tiennent le milieu entre le cochon de lait et le porc — mais d'un jeune et tendre nourrisson, âgé de moins d'une lune, encore innocent de la porcherie (2), sans la tache originelle de l'*amor immunditiæ*, faute héréditaire du premier père, encore manifestée — la voix non encore muée, mais tenant le milieu entre le fausset de l'enfant et un grommellement, doux avant-coureur ou *præludium* d'un grognement.
>
> « Il n'est pas de saveur comparable, je le soutiens, à celle du rissolé croustillant, doré, bien soigné, pas trop rôti. Les dents elles-mêmes sont invitées à leur part du plaisir de ce festin en vainquant la timide, fragile résistance — avec l'oléagineux adhésif — oh! ne l'appelez pas gras! mais une suavité indéfinissable qui s'y achemine — la tendre fleuraison du gras — du gras moissonné dans son bouton — cueilli dans sa pousse — dans l'innocence première — la crême et la quintessence de la nourriture pure encore du cochon enfant — le maigre n'étant pas du maigre, mais une sorte de manne animale — ou plutôt, gras et maigre (s'il le faut) à ce point fondus et confondus que tous deux ensemble ne font qu'un unique résultat ambrosiaque ou une substance commune. »

Vit-on jamais pareille somme de talent dépensé sur un objet si futile? Peut-être l'insistance de Lamb à appliquer à l'animal les réflexions qu'inspirerait la considération d'un jeune enfant n'est-elle pas d'un goût parfait. Elles s'adaptent si heureusement, elles produisent un effet si irrésistiblement comique, qu'on est forcé de lui pardonner son irrévérence. Elle va un peu loin pourtant quand elle profane deux vers d'un poème de Coleridge, que l'on ne peut désormais lire sans sourire dans l'*Epitaphe d'un Enfant*. Lamb se console de la mort prématurée du « tendre nourrisson » qu'il voit « dans le plat, son second berceau, » en pensant qu'il serait devenu « un glouton, un malpropre, un animal entêté, désagréable, se vautrant dans toute sorte de sale conversation (1). A ces péchés il échappe heureusement.

---

(1) *Letter to C. Chambers*. Sept. 1, 1817.

(2) *Guiltless of the sty*, en imitation de *guiltless of the fire*. Milton. *Paradise Lost*. IV.

> Avant que le péché eût pu le flétrir, le chagrin le ternir,
> La mort est venue dans sa sollicitude opportune. »

La parodie tentait Lamb. Il la maniait avec tant de bonheur ! On voudrait tout citer de ce délicieux badinage si caractéristique de sa manière. Donnons encore un passage de nuancement :

> « Il est la meilleure des saveurs. L'ananas est fameux. Il est à vrai dire presque trop transcendant, — un délice, sinon coupable, du moins si près d'être coupable que réellement une personne de conscience tendre ferait bien de réfléchir, — trop ravissant pour le goût mortel, il blesse et écorche les lèvres qui l'approchent. — Comme les baisers des amants, il mord : il est un plaisir qui confine à la douleur par ce que son goût a d'excessif et d'insensé ; mais il s'arrête au palais ; il n'a rien à faire avec l'appétit ; et la faim la plus grossière pourrait le troquer conséquemment contre une côtelette de mouton.
>
> « Le cochon de lait (laissez-moi faire son éloge) n'est pas moins provocatif de l'appétit qu'il ne donne satisfaction à la scrupulosité du palais scrutateur. L'homme fort peut s'en repaître et le débile ne refuse pas ses doux sucs. »

Lamb, il va sans dire, n'était ni gourmet, ni gourmand. Il s'était complu à adopter cette attitude vis à vis de ses amis, qui savaient à quoi s'en tenir et pour lesquels la plaisanterie avait d'autant plus de relief. Recevant des présents de gibier, de volaille ou de poisson, il remerciait le donateur par un badinage de ce genre. Témoin cette lettre à Chambers, du 1er septembre 1817, où la virtuosité est au moins égale à celle déployée dans l'essai, et dont le succès, sans doute, lui inspira de recommencer au profit des lecteurs du *London Magazine*.

---

(1) Dans l'ancien sens de manière de vivre, fréquentations. *Filthy conversation*, vie, conduite infâme, lui est suggéré par 2 Pierre. II, 7.

On se demande quel sujet est rebelle à l'humour de Lamb. Il sait rester un critique admirable en plaisantant. Il serait à croire que le don du poète de concrétiser toutes choses est parent de celui de l'humoriste. C'est bien ainsi que procède Élia dans cette fine analyse des jeux de mots. C'est encore dans cette lettre à Barron Field dont il a fait l'essai *Les correspondants éloignés*. Il s'excuse de ne pouvoir en envoyer à son ami.

« Tant s'en faut qu'on puisse les emballer et les expédier au delà des mers, qu'ils supportent à peine d'être transportés à la main de cette pièce dans la voisine. Leur vigueur est à l'instant de leur naissance. Leur nourriture, pendant leur brève existence, est l'atmosphère intellectuelle des assistants : ou cette dernière est le fin limon du Nil — le *melior lutus* — dont le sein maternel est aussi indispensable que le *sol pater* à leur génération ambiguë (1). Un jeu de mots, qui donne à l'oreille comme un cordial baiser qui claque a le parfum d'un baiser (2) : vous ne pouvez pas plus le transmettre dans son parfum premier que vous ne pouvez envoyer un baiser. N'avez-vous pas essayé parfois de servir à quelqu'un un jeu de mots de la veille et y avez-vous réussi ? Non qu'il ne fût pas nouveau pour la personne, mais il ne semblait pas venir de vous dans sa nouveauté ; il ne s'emboîtait pas. C'était comme lorsque vous prenez sur la table d'un cabaret de village un journal vieux de deux jours. Vous ne l'avez pas encore vu, mais cette vieillerie vous irrite comme un affront. Cette sorte de marchandise avant tout exige un prompt remboursement. Un jeu de mots et son rire recognitif doivent être co-instantanés. L'un est le vif éclair, l'autre le tonnerre formidable. Un moment d'intervalle et le lien est brisé. Un jeu de mots se reflète sur le visage d'un ami comme dans un miroir. Qui consulterait sa chère physionomie, si la surface polie mettait deux ou trois minutes (pour ne pas parler de douze mois, mon cher Field) à renvoyer sa copie ? »

Les illustrations font venir un sourire, soit qu'elles semblent ambitieuses et légèrement pédantesques, comme ce « limon du Nil — *melior lutus* », etc. soit qu'elles exagèrent comme ce « formidable tonnerre » qui accueille le jeu de mots, soit enfin qu'elles se présentent sous un aspect absurde, comme ce miroir qui mettrait douze mois à renvoyer votre image. Sans doute il n'est pas difficile d'être pédantesque, exagéré, absurde — encore faut-il l'être avec bonheur. Mais si l'on est tout cela en disant des choses extrêmement sensées, alors on y a quelque mérite. Or, non seulement Lamb se montre, sous cette surface plaisante, plein de bon sens, mais il fait des observations très fines et très délicates.

---

(1) Tout ceci inspiré par un passage d'Antoine et Cléopâtre et mêlé de réminiscences de Pope, de Juvénal et peut-être de Lucrèce.

(2) Effort impuissant pour rendre les ingénieuses et spirituelles paroles de Lamb. Comme toujours, joignant l'exemple à la démonstration, il joue sur le mot *smack*, à la fois : baiser qui claque et parfum. De plus une réminiscence de Shakespeare (*King Lear*, II, 1, 8), l'épithète *ear-kissing*, vient augmenter la difficulté de rendre ce passage. Il est bien caractéristique de sa manière spirituelle.

Jusqu'ici on n'a guère vu qu'un humour tout en teintes fondues. On a parlé de rire. Le mot sourire charmé serait infiniment plus exact. On sait que, dans sa conversation, dans ses actions, Lamb n'avait pas toujours cette distinction, cette réserve. Artiste, il en savait le prix. Sa réponse absurde au maître d'école avide d'informations, l'avanie qu'il fit au contrôleur du timbre, les mystifications auxquelles il se livra vis à vis de ses amis, decrétant Hazlitt mort, façonnant pour Barton un cadre burlesque (1), et ses calembours trop fréquents, parlent d'une autre tenue. Élia se garde de ces excès. Cependant, il ne peut toujours se retenir de lancer un trait drôle. C'est là du gros comique, de la drôlerie, de la farce. Telle, dans son énumération des livres qui ne sont pas des livres, *biblia a-biblia*, la mention de ces échiquiers reliés, au dos orné d'un titre. Tel, ce passage de *La plainte d'un célibataire sur la conduite des femmes mariées :*

> « Mais ce dont j'ai parlé jusqu'ici n'est rien à côté des airs que ces créatures se donnent quand elles viennent, comme elles font généralement, à avoir des enfants. Quand je considère combien peu les enfants sont une rareté, — que chaque rue, chaque impasse en fourmille, — que les plus pauvres gens les possèdent communément en la plus grande abondance, — qu'il y a peu d'unions qui ne soient bénies d'une ou deux de ces fameuses aubaines, — combien souvent ils tournent mal et trompent les espérances follement caressées par leurs parents, tombent dans le désordre, qui aboutit à la pauvreté, à la honte, à la potence, etc. — je ne puis, en dépit que j'en aie, dire quel motif de fierté on peut bien trouver à les avoir. S'ils étaient de jeunes phénix, par exemple, dont il naquît un seul par an, il pourrait y avoir là un prétexte. Mais quand ils sont si communs..... »

---

(1) En compagnie de Hood. Voir *Bernard Barton and his Friends*, par E. V. Lucas.

On saisit toute la différence qui distingue cette saillie purement drôle du fin humour accoutumé d'Élia. Cette plaisanterie assez grosse est d'un goût facile, pour ne pas dire plus. Elle illustre bien la distinction qu'il convient de faire entre le vrai comique et la simple drôlerie. Il y a entre eux le même écart qu'entre un propos banal et une remarque profonde.

De même, dans le morceau sur le *Déclin des mendiants de la capitale,* à la suite d'un exquis badinage qui, par une argumentation très spécieuse, établit que le mendiant, qu'il ne faut pas confondre avec l'indigent, est le seul homme libre au monde, éclate cette déclaration drôle : « Si je n'étais pas le gentleman indépendant que je suis, plutôt que de consentir à être de la suite d'un grand personnage, un capitaine en lisières, ou un parent pauvre, je voudrais, dans la délicatesse et la véritable grandeur de mon âme, être un mendiant ». Et de nouveau, après avoir raconté l'anecdote d'un commis qui, un jour, reçut un legs inattendu d'un mendiant auquel il avait coutume de donner son obole, Élia ne peut retenir sa verve drôle :

> « Je souhaite parfois, s'écrie-t-il, avoir été ce commis de la banque.
>
> « Il me semble me rappeler une sorte de pauvre vieux, à l'expression reconnaissante, qui clignait et levait vers le soleil ses yeux sans regard.
>
> « Est-il possible que j'aie pu, vis à vis de lui, défendre ma bourse d'un triple airain ?
>
> « Peut-être n'avais-je pas de monnaie. »

Et encore pourrait-on reconnaître quelque vérité dans cette saillie. Ce mouvement est bien naturel, et peut-être plus d'un, à la suite de l'heureuse aventure du commis de banque, se fit-il, sans voir combien elle etait comique, cette réflexion.

Cette veine est accidentelle et rare. Dans deux morceaux seulement elle est envahissante. L'un, écrit à l'occasion du 1^er^ avril, s'en accommodait assez, tout en n'étant pas du meilleur Élia. L'autre, toute la partie anecdotique de l'essai *Sur le cochon de lait rôti*, est un bijou. Drôlerie, humour, esprit, s'y allient dans une combinaison harmonieuse. On aurait de Lamb une idée incomplète si l'on ne connaissait ce morceau.

> « Les hommes, dit un manuscrit chinois, que mon ami M. a eu l'obligeance de me lire et de m'expliquer, durant les soixante-dix mille pre-

mières générations, mangèrent leur viande crue, dépeçant l'animal vivant de l'ongle ou de la dent, tout comme cela se pratique encore de nos jours en Abyssinie. A cette période il est fait une allusion non obscure par leur grand Confucius au second chapitre de ses Mutations Mondiales, où il désigne une sorte d'âge d'or par le terme Cho-fang, littéralement Vacances des Cuisiniers. Le manuscrit dit ensuite que l'art de rôtir, ou plutôt de griller (que je tiens pour le frère aîné) fut par hasard découvert de la manière suivante. Le porcher Ho-ti, étant allé au bois un matin, à son ordinaire, ramasser des faînes pour ses cochons, laissa sa chaumière à la garde de son ainé Bo-bo, grand dadais qui, aimant à jouer avec le feu, comme c'est le fait des polissons de son âge, laissa tomber quelques étincelles sur une botte de paille, qui, s'enflammant rapidement, communiqua l'incendie à toutes les parties de leur pauvre demeure, si bien qu'elle fut réduite en cendres. En même temps que la chaumière (manière de construction lamentable et antédiluvienne, comme on peut bien le penser), ce qui était d'une bien autre importance, une magnifique portée de cochons fraîchement mis bas, au nombre de neuf, s'il vous plaît, périrent. Les cochons de Chine ont été considérés comme un mets recherchés depuis les âges les plus reculés dont nous parlent les auteurs. Bo-bo était dans la plus grande consternation, comme bien vous pouvez penser, non pas tant à cause de la ruine de l'habitation, que son père et lui pouvait aisément rebâtir avec quelques branchages secs, et moyennant un travail d'une heure ou deux, quand ils voudraient s'y mettre, que pour la perte des cochons. Tandis qu'il se demandait ce qu'il dirait à son père, et qu'il se tordait les mains devant les restes fumants d'une de ces victimes prématurées, une odeur lui monta aux narines, qui ne ressemblait à aucun parfum qu'il eût déjà senti. D'où pouvait-elle venir? Non pas certes de la chaumière incendiée : cette odeur-là, il la connaissait ; à vrai dire ce n'était nullement le premier accident de ce genre qui fût arrivé par la négligence de ce jeune boute-feu de malheur. Encore moins ressemblait-elle à celle d'une herbe, d'une plante ou d'une fleur connue. En même temps une moiteur prémonitoire commençait à humecter sa lèvre inférieure. Il ne savait que penser. Alors il se baisse pour tâter le cochon, s'il y a en lui le moindre signe de vie. Il se brûle les doigts et, pour calmer la douleur, en vrai benêt qu'il était, il les porte à sa bouche. Des particules de la peau saisie par le feu lui étaient restées aux doigts et, pour la première fois de sa vie (de la vie du monde, à vrai dire, car nul avant lui ne l'avait connu), il goûta du rissolé ! Il se remit à tâter, à palper le cochon. Il ne se brûla pas si fort cette fois ; cependant il se lécha les doigts par une sorte d'habitude. La vérité finit par se faire jour dans sa lente intelligence ; c'était le cochon qui avait cette odeur, le cochon qui avait ce goût délicieux. Et, s'abandonnant à ce plaisir nouveau-né, le voilà qui arrache de pleines poignées de la peau grillée avec la chair adhérente, et il s'en gorgeait à sa façon bestiale, quand son père fit son apparition parmi les poutres fumantes, armé du bâton vengeur, et, voyant ce dont il s'agissait, se mit à faire pleuvoir les coups drus comme grêle sur les épaules du jeune gredin, coups dont Bo-bo ne se soucia pas plus que si ç'avaient été des mouches. Le chatouillement voluptueux qu'il éprouvait dans une région plus basse le rendait tout à fait insensible à toute sensation désagréable qui pouvait affecter cette partie lointaine. Son père eut beau le battre, les coups ne lui firent pas lâcher son cochon. Ce n'est que lorsqu'il l'eut bel et bien achevé que, se rendant un peu mieux compte de sa situation, quelque chose comme le dialogue suivant s'établit :

« — Jeune vaurien, qu'est-ce que tu dévores là ? Ce n'est pas encore assez que tu m'aies brûlé trois maisons avec tes méchants tours (le diable t'emporte !) sans que tu ailles manger du feu et je ne sais quoi. Voyons, que tiens-tu là ?

« — O père, le cochon, le cochon ! viens goûter comme c'est bon le cochon brûlé.

« Les oreilles de Ho-ti lui tintèrent d'horreur. Il maudit son fils et il se maudit lui-même d'avoir donné le jour à un fils qui mangeait du cochon brûlé.

« Bo-bo, dont le flair s'était merveilleusement affiné depuis le matin, eut tôt fait de ratisser de dessous les cendres un nouveau cochon, et, le rompant en deux, en fourra de force la plus petite moitié dans les mains de Ho-ti sans cesser de crier : « Mange, mange, mange le cochon brûlé, père, goûte donc — O mon Dieu ! » et autres exclamations barbares, tout en se bourrant comme s'il voulait s'étouffer.

« Ho-ti tremblait de tous ses membres en tenant l'objet abominable, hésitant s'il ne devait pas mettre à mort son fils comme un jeune monstre dénaturé, quand, le rissolé lui brûlant les doigts, comme il avait brûlé les doigts de son fils, et leur appliquant le même remède, à son tour il en sentit un peu le goût. Il eut beau affecter de faire la grimace, ce goût ne lui fut pas absolument désagréable. Bref (car le manuscrit contient ici quelques longueurs), le père et le fils s'attablèrent bel et bien devant ce plat, et ne désemparèrent qu'ils n'eussent expédié tout le restant de la portée.

« Il fut sévèrement enjoint à Bo-bo de ne pas ébruiter le secret, car les voisins n'auraient pas manqué de les lapider comme d'affreux criminels, qui se mêlaient de raffiner sur la bonne viande que Dieu leur avait envoyée. Néanmoins d'étranges histoires circulèrent. On remarqua que la chaumière de Ho-ti brûlait plus fréquemment que jamais. Ce n'étaient qu'incendies. Les uns éclataient en plein jour, d'autres la nuit. Chaque fois que la truie mettait bas, crac ! la maison de Ho-ti flambait ; et Ho-ti lui même, ce qui n'en était que plus remarquable, au lieu de châtier son fils, semblait plus que jamais l'écouter. On finit par les épier, découvrir le terrible mystère et envoyer le père et le fils devant les assises de Pékin, qui n'était alors qu'un pauvre petit cheflieu d'arrondissement. Les dépositions avaient été entendues, l'aliment coupable produit comme pièce à conviction, et l'on allait passer au prononcé du verdict quand le président du jury demanda communication d'un morceau de cochon brûlé. Il le prit en main, et tous le prirent en main, et, se brûlant les doigts, comme avaient fait avant eux Bo-bo et son père, et l'instinct leur suggérant à chacun le même remède, à la face des faits et malgré le résumé le plus lumineux qui fût jamais sorti de la bouche d'un président, — à la surprise de toute la salle, gens du lieu, étrangers, reporters, tous enfin — sans quitter leur banc, sans nulle espèce de délibération, ils rendirent à l'unanimité un verdict négatif.

« Le président, qui n'était pas bête, ferma les yeux sur l'iniquité manifeste de cette décision : et, quand la séance fut levée, il alla en cachette acheter tous les cochons de lait qu'il put trouver par prière ou par argent. Quelques jours après on vit brûler la maison de ville de Monsieur le Président. La chose s'ébruita et désormais on ne vit plus qu'incendies de toutes parts. Combustible et cochons devinrent hors de prix dans tout l'arrondissement. Les compagnies d'assurances, jusqu'à la dernière, mirent la clef sous la porte. On bâtit de plus en plus légèrement, au point qu'on put craindre que la science de l'architecture ne disparût avant longtemps de la face de la terre. Et ainsi cette coutume d'incendier les maisons continua jusqu'à ce que, avec le temps, dit mon manuscrit, parut un sage, comparable à notre Locke, qui découvrit que la chair des porcs, ou même d'un animal quelconque, pouvait être cuite (brûlée, comme ils disaient), sans recourir à la nécessité de consumer une maison entière pour l'accommoder. Alors fut inaugurée la forme grossière d'un gril. Le rôtissage à la ficelle ou à la broche vint un siècle ou deux plus tard, je ne sais plus sous quelle dynastie. C'est par ces lentes étapes, conclut le manuscrit, que les arts les plus utiles et apparemment les plus obvies font leur chemin parmi les hommes. »

Plusieurs passages enfin ne peuvent se classer que sous la rubrique bonne humeur. Ce n'est ni de l'esprit, ni de l'humour, ni même de la drôlerie. La conclusion, par exemple, de *New Years' Eve :*

« Les antidotes prescrits contre la crainte de toi (ô mort) sont absolument froids et insultants, comme toi-même. Car quelle satisfaction est-ce pour un homme que « dans la mort il sera couché à côté des rois et des empereurs », lui qui, de son vivant, n'a jamais fort convoité la société de pareils camarades de lit? — Ou, pardi ! que « tel sera l'aspect du plus beau visage? » — Eh quoi ! pour me consoler, faut-il qu'Alice W—n soit un gobelin ? Par dessus tout, je suis choqué des impertinentes et malséantes familiarités inscrites sur les tombes ordinaires. Il faut que chaque mort s'avise de me sermonner avec son odieux truisme que « Tel qu'il est aujourd'hui, tel je dois être bientôt ». Pas si tôt, l'ami, peut-être, que tu t'imagines. En attendant, je suis en vie. Je vais et viens. J'en vaux vingt comme toi. Apprends à connaître tes supérieurs... Encore une coupe de vin !... »

Et, après avoir, au son des cloches qui tintent le glas de l'année défunte et saluent la naissance de la jeune année, chanté une chanson du « cordial, allègre Mr. Cotton », Élia conclut :

« Où sont ces piaulantes craintes de la mort, tout à l'heure exprimées ou affectées ? (1) — Passées comme un nuage — absorbées dans le rayon de soleil purgateur de la claire poésie — entraînées par un flot d'authentique Hélicon (2), les seules eaux curatrices de ces hypocondries. Et maintenant encore une coupe de vin généreux ! et une bonne année et beaucoup d'autres encore à vous tous, mes maîtres ! »

Il est un dernier point que l'on voudrait indiquer. Cet humour si peu bruyant n'est nullement contenu par le souci de rester dans le ton discret de la bonne société. Il est ainsi parce qu'il est dans la nature de l'homme d'être discret. Mais le mot propre, on le sait, n'effarouchait pas Lamb, s'il avait à l'employer. Nourri à l'école des humoristes, Shakespeare, Sterne, Fielding, il n'a pas les préoccupations d'Addison qui, lui, avait à réagir contre les excès de son temps, à polir ces concitoyens. Si Lamb avait à réagir, c'était contre le *cant* envahissant. Mais il n'avait nullement besoin, dans sa manière, du franc parler de Swift. Il va sans dire que rien dans son tempérament ne l'entraînait vers les polissonneries de Sterne. Il rit bonnement des insultes peu équivoques que les pauvres gens se jettent à la face (3). Il est vrai qu'un tiret tient la place des mots malsonnants. Mais ce n'est là qu'une nuance. Jamais, bien entendu, il ne se serait détourné de sa route pour ramasser ces choses plutôt grossières. On tenait à constater simplement qu'il n'était nullement bégueule. On devait bien penser, sa vie connue, qu'il n'allait pas faire de concessions aux « gens de bien. »

---

(1) Exprimées ou affectées. C'est significatif. Lamb veut nous laisser dans l'indécision. C'est comme lorsqu'il nous avertit que « ce qu'il nous raconte comme de lui-même n'était souvent vrai que (historiquement) d'un autre. » *Preface by a friend of the late Elia.*

(2) La montagne prise pour une source, erreur fréquente. V. Larousse.

(3) *Popular Fallacies.* IV. *He has not a rag to cover, etc. His sister, etc.*

On voudrait maintenant essayer de caractériser cet humour. C'est une entreprise délicate, sinon désespérante. Il est si personnel qu'on a créé exprès pour lui l'adjectif *lambesque.*

Humour charmant, va-t-on répétant. Mais cela n'avance guère. L'humour, ici, c'est l'homme. Il en a toutes les qualités. Il ne flatte pas que l'esprit, il gagne les cœurs, comme faisait l'homme lui-même, au dire de ceux qui l'ont connu. Il est, comme sa conversation, plein d'inattendu, de saillies légères, d'aperçus profonds, de sincérité, de suggestion. Comme elle, d'un bon mot, il va au fond d'une question (1). Il descend en droite ligne de l'humour des fous de Shakespeare. Quoiqu'il ne ressemble particulièrement à aucun, il a profité des leçons de celui de Steele, d'Addison, de Swift, de Sterne, de Fielding. Il s'est enrichi chez d'autres qui ne sont généralement pas cités comme des humoristes. Il est aussi composite que l'esprit de l'homme. En même temps, il est original et inimitable. Il est l'expression d'un cœur bon, pitoyable, endolori, mais gai, parce que sage et surtout pur. A côté de lui l'humour d'Addison, si délicat, paraît manquer de profondeur ; celui de Sterne, si généreux, si débordant, manque de retenue ; celui de Goldsmith, si uni, manque d'imprévu. Dickens et Thackeray doivent beaucoup à Élia. Leur lyrisme est une exagération du sien. Mais, bien que subjectif, Lamb savait plus s'oublier qu'eux devant ses personnages. Il mettait le commentaire dans l'expression même et n'en faisait pas une digression. Il n'avait pas les attendrissements encombrants de Dickens, ni le persiflage déplaisant de Thackeray. G. Eliot, qui l'a beaucoup aimé, a été des trois le meilleur humoriste.

Peut-être que, en dernière analyse, la principale caractéristique de cet humour, le secret de son charme, est ce quelque chose d'échappant qui fait que, le plus souvent, on ne saurait dire précisément : ici Élia raille. Lamb flotte presque perpétuellement entre le ton léger et le ton sérieux, entre le rire silencieux et le sentiment contenu. Maintenant le lecteur jouit de sa clairvoyance qui lui révèle la mystification tendue ; l'instant d'après il sourit à la pensée que cette prétendue mystification n'existait que dans sa propre imagination et qu'il vient encore d'être dupe, dupe cette fois de sa propre méfiance. Mais voilà que survient une saillie indubitablement comique. Décidément l'auteur badinait. — Ici. sans doute, mais jusque là il était parfaitement sérieux. — Cependant... Et l'on pense à ces auteurs de comédie que Lamb aimait tant pour leur jeu artificiel. Aucune émotion n'était pénible avec eux, pas même la terreur ; *on ne les croyait qu'à moitié*. Et ainsi son humour a été l'équivoque qui lui a permis de se soulager de ses sentiments les plus mélancoliques. Lui-même, il avait dû finir par ne se croire qu'à moitié. Il était plus qu'un humoriste. Comme ces éternels liseurs qui arrivent à ne plus être qu'un livre, il était devenu l'incarnation même de l'humour.

---

(1) *He probes a question with a jest.* (Hazlitt.)

Humoriste, il l'a été de toutes les manières. On sait que le mot a commencé par désigner un original. C'est dans ce sens que Sainte Beuve applique cette qualification à Joubert. Reprenant un vieux mot français dans un sens oublié et lui adjoignant une épithète, il reconnaît à Joubert de l'humeur individuelle. Il n'y a pas dans Joubert trace de comique. La note qui domine chez lui c'est la note ingénieuse, recherchée, exquise. C'est un homme qui cultive sa propre originalité. Ce sens particulier n'a rien de commun avec le sens général que d'avoir été le sens primitif dont le second a découlé. Dans ce sens aussi Lamb a été un humoriste.

CHAPITRE V

L'ESPRIT

Lamb, dans son passage dans le journalisme, avait été un fournisseur d'entrefilets spirituels (1). C'est alors, vers l'âge de vingt-six ans, qu'il « tomba dans la société de gens cultivant l'esprit et que, y montrant quelques dispositions, il commença à faire métier de diseur de bons mots (2). »

Les témoins de sa vie s'accordent à nous le représenter un bon mot à la bouche. Son bégaiement, loin d'être un obstacle à son succès, le favorisait au contraire. Tout l'auditoire souffrait du pénible enfantement. Chacun aurait voulu aider à la délivrance. Tout à coup enfin, naissait un avorton de calembour. Ce n'est pas merveille si alors éclatait un « tonnerre recognitif ! »

Il accouchait d'autre chose que de calembours. « Ses bons mots, dit Hazlitt, brûlent comme des larmes », et ailleurs, « il approfondit une question d'un jeu de mots ».

Il a maintes fois plaidé la cause de l'esprit verbal. Un jour, il cite un passage de Davenport. Dans cette apostrophe pathétique suggérée par le nom de Fitzwater (fils de l'eau) : « pense à ton nom et deviens le fils des larmes », il voit « un exemple frappant de la compatibilité du jeu de mots sérieux avec l'expression de la plus profonde douleur » et appuie sa remarque d'exemples de Shakespeare et de Wither (3).

Il s'est complu au milieu d'une littérature qui se délectait parmi les pointes. Chez ces auteurs ingénieux il fréquentait assidûment. Il a voulu que le public eût part à son régal et il lui a donné des extraits de Fuller, tous choisis pour leur ingéniosité, mais qui avaient en outre d'autres mérites. Voici d'ailleurs comme il les présente. Son jugement a d'autant plus de prix à nos yeux qu'il caractérise assez sa propre manière. « Les écrits de Fuller (1) sont ordinairement désignés sous le nom d'ingénieux et avec assez de raison, car, tel était son penchant naturel pour les pointes que, je n'en doute point, dans la plupart des occasions, c'eût été s'écarter de son chemin que de s'être exprimé sans elles. Mais son esprit n'est pas toujours une *lumen siccum*, une sèche faculté de surprendre ; au contraire, ses pointes sont souventefois profondément trempées dans la passion et le sentiment humains ». N'est-ce pas ainsi que l'esprit d'Élia devient de l'humour ?

---

(1) *Newspapers thirty-five years ago.*

(2) *Confessions of a Drunkard.*

(3) *Notes on the Garrick Plays.* Voir aussi *Specimens from the Writings of Fuller, the Church Historian* — la note finale.

« Ce qui est ingénieux est bien près d'être vrai », a dit Joubert, qui plaide *pro domo*, non sans plausibilité. Lamb se défend non moins habilement. « Il vaut mieux, dit-il, qu'un auteur soit naturel dans une affectation qui lui plaît que d'affecter un (soi-disant) naturel qui lui serait étranger ». Voici Joubert avec la même note: « Que chacun garde donc avec soin les singularités qui lui sont propres, s'il en a de telles. On doit toute déférence à la raison ; on doit de la complaisance à la coutume ; mais on en doit aussi à sa coutume particulière, dont la pratique mêle à nos travaux un plaisir de caprice qui devient bientôt celui des lecteurs ». Combien vrai pour Élia !

Il y faut, bien entendu, un tact délicat. Lamb sait bien que si « l'on peut avoir dans la conversation de l'esprit plus qu'il n'en faut », du moins « on n'en doit mettre dans un livre que la dose qu'il faut (2) ». Il sait aussi réserver esprit, ingéniosité, affectation, pour le badinage, toujours d'accord avec Joubert qui déclare : « Quand l'abus de l'esprit est un badinage, il plaît ; quand il est sérieux, il déplaît. Il est d'autant plus agréable qu'il trahit le plaisir de plaire ». Les grands morceaux de critique littéraire de Lamb sont d'une belle tenue et d'une langue simple et naturelle.

Il n'est pas de tâche plus ingrate que de relever les traits spirituels d'un auteur. Tirés de leur milieu, ils sont une déception. D'autre part, on a mauvaise grâce à attirer l'attention sur eux. Le lecteur aime à trouver, pour son propre compte, l'équivoque, l'ambiguité, l'expression paradoxale. Menez-le par la main devant elle, il pense : eh quoi ! ce n'est que cela ! Il semble puéril de relever que Lamb, lorsqu'il emploie par exemple ce vieux mot anglais, le verbe *agnize* (1), est guidé par un autre sentiment que le charme de l'étrangeté ou de l'archaïsme, et que, dans un morceau où il semble faire mystère de son identité, il l'emploie malicieusement, suggérant aux perspicaces et aux lecteurs avertis son nom de Lamb, en latin *Agnus*.

---

(1) *Notes on the Garrick Plays*. Voir aussi *Specimens from the Writings of Fuller, the Church Historian* — début.

(2) Joubert.

L'ambiguité nous guette à chaque pas dans ses écrits. On aura l'occasion de revenir sur ce point en traitant de l'écrivain. Il a ce sens des mots qui fait les grands stylistes. Outre la caresse qu'est l'ambiguité pour la perspicacité du lecteur, elle a souvent le mérite de condenser, en moins d'espace, plus de substance. Dans le début tout spirituel de l'essai *Assemblée des Quakers*, où Lamb vante la solitude parfaite de ces réunions silencieuses, il vous dit que là vous serez « singulier, mais non sans quelqu'un pour vous maintenir en contenance » (2). Du moins est-ce ainsi que notre traduction péniblement arrive à rendre un des deux sens de la phrase ; on y peut entendre : « seul et non sans appui » — et : « vous singularisant et empêché de perdre contenance par d'autres qui se singularisent avec vous ». L'esprit goûte un plaisir délicat à flotter entre les deux interprétations.

A l'esprit de Lamb et à l'attention qu'il lui fait attacher aux mots, dont il découvre toutes les possibilités, sont dues toutes ces trouvailles que l'on touchera dans un prochain chapitre. Ainsi rencontre-t-il des hardiesses comme ce trait, au sujet de ses cauchemars d'enfant : « Tout le long du jour je rêvais éveillé et, la nuit (mais la traduction, hélas, est impuissante) le sommeil m'éveillait (*I awoke into sleep*) et la vision était une réalité ».

C'est son esprit qui lui dicte la forme épigrammatique de ces aphorismes qu'il prononce volontiers au cours d'un développement ou pour le conclure, et que leur absurdité rend si délicieusement comiques.

---

(1) « *You have... set me down in your mind as .. a votary of the desk... Well, I do agnize something of the sort.* » *Oxford in the vacation.*

(2) « *Singular, yet not without some to keep thee in countenance* ». *A Quakers' Meeting.*

On a vu quel rôle important le paradoxe jouait dans son humour. Dans le détail, dans l'expression, on le retrouve. « Le riche coucher de soleil de Jeremy Taylor sent la lampe » n'est paradoxal que de forme. C'est vrai. La critique n'en est que plus frappante et plus propre à se graver dans l'esprit. Cette affirmation au sujet de la tante d'Élia que « la félicité solitaire l'avait aigrie » (1), par la contradiction surprenante qui éclate dans les termes, donne une valeur nouvelle à une observation qui est vieille comme le monde.

Lamb plaint le maître d'école moderne de ne pouvoir jouir d'aucun spectacle sans en tirer une leçon de science ou de morale. « Rien ne se présente à lui que gâté pour avoir traversé le milieu sophistiqueur des applications morales (2) ». Il résume, sous cette forme épigrammatique, tout ce qu'il a dit et répété sur l'incompatibilité des préoccupations morales et de l'émotion esthétique. Ailleurs, il faut le reconnaître, ce n'est que le plaisir de donner un choc à nos habitudes logiques d'esprit, comme lorsque, distinguant avec sa subtilité ordinaire, entre silence et silence, il énonce cet aphorisme : « La négation elle-même a un plus et un moins positifs » (3).

Dire que tout ce qui est spirituel chez lui est d'excellente qualité serait excessif. Le passage de l'essai *Le Bénédicité*, où il joue sur les différents sens du mot grâce, montre plus d'habileté que de bon goût (4). La quantité d'esprit dépensée dans un autre, *Réjouissances à l'occasion de la majorité de l'an nouveau*, est hors de proportion avec les mérites du sujet. C'est une réserve qu'il fallait faire. La faute est si rare qu'on hésitait à la mentionner de peur de créer une impression exagérée.

---

(1) « *She was one whom single blessedness had soured to the world* ». *My Relations*. Impossible à rendre. *Blessed singleness*, dit Shakespeare (*M. N. D.* 1, 1, 78) après Saint Paul. Le sens original était : l'état béni du célibat.

(2) *Nothing comes to him not spoiled by the sophisticating medium of moral uses. (The old & the New Schoolmaster.)*

(3) *A Quakers' Meeting.*

(4) « *But as these exercises... have little in them of grace or gracefulness, a man should be sure, before he ventures so to grace them...* etc. »

Lamb trouve dans l'esprit un merveilleux pouvoir d'illustration. Lui demandant toutes les analogies que c'est son don de discerner, il les accumule dans le début de l'essai *Parents pauvres* et produit par ce moyen un très heureux effet d'obsession.

> « Un parent pauvre est un être qui ne répond à rien, — une impertinente correspondance — un odieux approchement — une conscience obsédante — une ombre prépostère qui s'allonge au midi de notre prospérité — un fâcheux memento — une perpétuelle mortification — un séton appliqué à votre bourse, une plus intolérable sangsue de votre orgueil — une défalcation sur le succès — un reproche à votre élévation — une souillure dans votre sang — une tache à votre écusson — une déchirure à votre vêtement — une tête de mort à votre banquet — le pot d'Agathoclès — un Mardochée à votre porte, un Lazare sur votre seuil — un lion dans votre chemin — une grenouille dans votre chambre — une mouche dans votre onguent — une poussière dans votre œil — un triomphe pour votre ennemi, une apologie qui s'impose à vos amis — la seule chose qui ne soit pas nécessaire — la grêle pendant la moisson — l'once de fiel dans une livre de miel ».

Il n'est pas une des ressources de l'esprit qu'il n'ait exploitée. L'antithèse devait le tenter, quoique son goût délicat en blamât l'emploi comme pur procédé spirituel. Même lorsqu'il la dénonce, il ne peut cacher son faible pour elle. Il loue Sir W. Temple du ton aisé de causerie qui paraît dans ses essais. A cette occasion, il remarque « qu'une fois... son esprit... l'a séduit à aligner des antithèses heureuses. » Il cite le passage. Et l'on sent que, tout en signalant là une exception prétenduement regrettable à une habitude meilleure, il s'abandonne au plaisir du morceau brillant. Il signale, dans une note à ses spécimens de Fuller, le charme du perpétuel balancement d'antithèses qui ne sont pas trop violemment opposées. C'est, selon lui, un procédé excellent dans la peinture des caractères. Il l'a lui-même volontiers employé, notamment dans le portrait de son frère John, tout en regrettant la plume de Yorick et d'être condamné à se traîner « dans sa pauvre manière antithétique. » Décrire ainsi une personnalité tient actif l'esprit du lecteur. « Par cet artifice il est comme associé à l'écrivain, — son jugement s'exerce à déterminer la prépondérance (de tel ou tel trait) — il se sent pour ainsi dire consulté quant à la décision (1). » Cependant, l'antithèse violente que les traités de rhétorique appellent *oxymoron* ne lui déplaît nullement. Il a même un faible pour elle. Parmi les bonheurs d'expression qu'il signale dans les sonnets de Sir P. Sydney, on peut être sûr que les nombreux exemples de cette figure de rhétorique ne sont pas les moins admirables. Il lui sourit de dire que les récits bibliques de Stackhouse lui furent retirés à la suite d' « un heureux malheur qui lui échut », celui d'en déchirer une page. « Le silence,... langage de l'antique nuit — primitif Discoureur » est un effet analogue. Moins accusé parfois, l'antinomie entre les deux termes accolés n'est que plus piquante. Les petits ramoneurs qui montrent leurs dents blanches commettent (nous ne traduirons pas) *an agreeable anomaly in manners*. Il n'y a pas là d'antithèse flagrante; cependant, dans une certaine mesure, les mots se repoussent. Le sens d'accord, contenu dans le premier, heurte celui de désaccord, qu'implique le second. Ce soupçon de contradiction n'est pas seulement en surface. Mais il est bien dans l'idée de Lamb, dans son nuancement subtil, de ramener le plus près possible des bonnes manières cet écart de conduite qu'est l'ostentation bien légitime des petits ramoneurs.

Certes il arrive fréquemment chez lui, comme chez les Elisabéthains, que le mot amène l'idée. Dans le badinage sur le cœur, amusant passage de la *Saint-Valentin*, voyez l'épithète *tricorne* appeler une comparaison assez inattendue et pourtant juste et expressive. « Nul emblême n'est aussi commun que le cœur, ce petit symbole tricorne de toutes nos espérances et de toutes nos craintes, le cœur percé et saignant; il est tordu et torturé en plus d'allégories et d'affectations qu'un de ces chapeaux souples que l'on porte à l'opéra ». Les feuilles des livres, dans la bibliothèque d'Oxford, ont suggéré l'idée du feuillage qui, elle-même, a entraîné celle des « pommes scientiques ». Mais ces rapprochements inattendus et souvent infiniment heureux sont de ceux que la rime suggère au poète. Si le tout se fond harmonieusement, si, loin que l'idée soit violentée ou déviée, elle est développée avec plus de nouveauté et poursuit sa route en terrain joliment accidenté, comme c'est toujours le cas chez Lamb, il n'y a pas là un défaut,

(1) *Specimens from the Writings of Fuller. — Henry de Essex.* Note.

comme une semblable constatation maladroitement faite pourrait le laisser croire; il y a là véritablement un don précieux, presque un don de poète (1).

---

(1) Dans l'Essai : *Grace before Meat*, voici un passage typique : « . . *at the heaped up boards of the pampered and the luxurious, they (graces) become of dissonant mood, less timed and tuned to the occasion, methinks, than the noise of those better befitting organs would be which children hear tales of at Hog's Norton*. » *Mood* et son épithète *dissonant* ont chacun un double sens. Lamb laisse le sens qui s'adapte à l'idée qui précède et repart sur l'autre sens, celui de mode musical, qui lui suggère les verbes *timed* et *tuned*, riches aussi tous deux d'un sens double, le sens propre et le sens figuré, et naturellement appelle la comparaison des orgues. L'allusion finale à un vieux dicton qu'on retrouve chez les Elisabéthains, vient compléter la physionomie bien *lambesque* de cet extrait.

Voici quelques spécimens des jeux de mots de Lamb. Dans *The South Sea House :* « ... le solennel Hepworth, de la gravité de qui Newton aurait pu déduire la loi de la gravitation. » Dans *All Fools' Day :* « *Remove those logical forms, waiter, that no gentleman break the tender shins of his apprehension stumbling across them* », où *forms* a le sens de formules et de bancs. — Dans *Distant Correspondants*, les kangurous, avec leurs courts moignons, sont bien mal pourvus *a priori* pour fouiller dans les goussets. — Dans *The Praise of Chimney Sweepers*, au banquet annuel donné par Jem White, on n'admettait guère que les jeunes ramoneurs : « *Our main body were infantry* ». Thackeray (English Humorists, Hogarth, etc.) l'a repris moins heureusement : « *What regiments of nursery-maids and pretty infantry !* » — Dans *A Complaint of the Decay of Beggars :* « *Those old blind Tobits .. whither are they fled ? or into what corners, blind as themselves, have they been driven?* » où *blind*, dans le second cas, veut dire *sans issue*.

CHAPITRE VI

L'ÉCRIVAIN

A la base du style de Lamb, il y a l'attrait que le mot exerce sur son esprit. Lamb « y boit la pensée (1) ». Il a goûté au suc des mots. S'il est vrai, comme le dit Joubert, que « la science des mots enseignerait tout l'art du style », il est douteux qu'aucun auteur anglais fût jamais plus à même que Lamb d'être un styliste. Il est remonté à leur source, pour ainsi dire, en allant aux vieux auteurs qui les employaient avec toute leur force originelle. Il les a suivis dans leur cours, versé qu'il était dans la littérature du XVIIIe siècle aussi bien que dans celle du XVIIe. Il a sauvé de l'oubli des mots qui étaient dignes de vivre. Il en a créé quelques-uns. Son dictionnaire, dans ses limites, laisse les plus récents incomplets. Non seulement il voit tous les emplois du mot qu'un bon historique doit mentionner, mais il en aperçoit encore tous les emplois possibles. Il a donné à plusieurs une acception nouvelle. Il aurait pu dire avec le Dante : « Aucun mot ne m'a jamais forcé à dire ce que je ne voulais pas, mais j'en ai forcé plus d'un à dire ce qu'il ne voulait pas ». Il a fait cela en respectant le génie de la langue. Pas de gallicismes ni de germanismes chez lui, et pour cause, mais beaucoup de bons vieux mots anglais sentant le terroir. Quelques latinismes, tout au plus, et très heureux (2). Il

---

(1) Joubert.

(2) Voici quelques latinismes : *Abhorrent from (Oxford in the Vacation)* — *Difficulty*, dit d'une jeune fille qui fait des difficultés, se tient sur la réserve. *(Dream Children)*. — *Obvious to*, exposé à. *(Chimney Sweepers)*. — *There are who*, imitation du latin *sunt qui*. (Renouvelé de Tyndale, I. Cor. VIII, 5 : *there be that...)*

Parmi les créations on pourrait citer : *constellatory (constellatory impor-*

est donc créateur. Et, s'il est vrai, comme le dit Vauvenargues en reprochant à Rousseau d'avoir manqué d'invention dans l'expression, que l'invention est l'unique preuve du génie, Lamb y a tout au moins ce titre. S'il a innové, c'est en restant dans la tradition pure de la langue.

Le style de Lamb est donc un style de mots. La phrase ne vient

---

tance — On the Acting of Munden). — *Obolary (obolary Jew).* — *The two Races of Men*, que le *Murray* explique : *that contributes an obolus; or possessing only oboli or small coins*, *impecunious*, hésitant à tort, le contexte indiquant clairement le premier des deux sens. — *Romancical (romancical writers — The Decay of Beggars)* que le *Century Dictionary* donne avec la mention : rare, sans autre exemple que celui d'Élia et pour cause. — *Loco-motor*, euphémisme amusant par lequel sont désignés les voleurs dans *Distant Correspondents*. Le mot a été recréé depuis, identique, mais d'une application technique bien différente. — *Boy-rid*, appliqué au maître d'école pour qui la présence perpétuelle des élèves dans sa vie est une véritable plaie, est heureusement formé sur le modèle de *bed-rid (Old & New Schoolmaster)* — *Defiliation* est très expressif *(Chimney Sweepers)*.

Parmi les demi-inventions : le verbe *to antiquate* dans l'essai, *On the Acting of Munden*. Ce mot, qui généralement signifie rendre une expression, une mode, obsolète, désuète, Lamb lui fait dire : rendre antique, donner la dignité de l'antique, comme le fait bien comprendre le mot « ennoblir » qui l'accompagne. A un degré supérieur de création on trouverait les mots *anti-socialities*, euphémisme délicat pour désigner d'une touche légère les incompatibilités de deux collègues *(Christ's Hospital)* et *sub-appearance*, mot heureusement composé pour exprimer la subordination de l'apparition d'un ami à celle de son *alter ego*. (Ibid.). Notez que *anti-socialities* ne figure pas encore dans le *Murray*. Du même genre sont *sub-insinuation, sub-reference, sub-indicative*. Des emplois comme le suivant n'équivalent-ils pas à une création ? L'auteur y révèle un sens très fin de la signification radicale du mot. Cela sonnerait mal, dit-il à peu près, qu'un grand monarque eût *décliné* ses affections sur la fille d'un boulanger *(Decay of Beggars)*. *(How would it sound in song that a great monarch had declined his affections upon the daughter of a baker!)*

L'emploi des mots dans leur sens étymologique est une riche mine à exploiter dans le badinage. Des « probations caniculaires » *(Love me love my dog)* est heureusement dit de ces épreuves que certaines dames font subir aux gens par leur petit chien. — *Embowelment*, pour désigner par un mot encombrant les pesantes entrailles d'une horloge, est plus logique que celui des dictionnaires avec un sens tel qu'on l'attendrait plutôt d'un mot *disembowelment (The Old Benchers)*. — *Extra-domiciliate* est un agréable latinisme. *(Roast Pig)*. — *Absentee*, appliqué à Dyer à l'esprit absent, est hardi *(Amicus Redivivus)*. — *Capitulatory*, appliqué aux monuments des morts, est moins satisfaisant. — *Legendary (my more legendary aunt. — Witches)*, prenant le sens de : qui sait plus de légendes, devient en réalité un mot nouveau. — *Constellated* également, dans *constellated under Aquarius. (Newspapers thirty-five years ago)*, puisqu'il y prend le sens de :

pas d'un bloc, si l'on peut dire, mais elle s'agrège autour d'un mot. C'est de lui qu'elle dépend, de lui aussi le développement, bien souvent. C'est donc le contraire d'un style coulant, facile, comme celui d'Addison. Il sera fait d'arrêts, de heurts, légers d'ailleurs. Le mot arrête l'attention. Tous les efforts du style tendront à l'amener, à le mettre en valeur, à le faire attendre, à le lancer. Certes, il y a ici, on l'a vu, d'autres éléments, mais celui-ci est peut-être le plus marquant. Le mot, arrivant dans l'esprit de Lamb chargé de toutes les associations qu'il comporte, se fait sentir sur toute la phrase et sur les phrases qui suivent. Il étend ses ramifications sur tout le paragraphe. Et cela serre le style. Il sert de crampon à défaut des formules conjonctives, qui sont absentes, dans ce style, moderne par ce côté.

Son style est court, en effet, généralement, et fait de petites phrases, qui se succèdent identiques de construction quand il convient d'insister sur une idée. C'est la manière de Macaulay, superficiellement du moins ; c'est, bien souvent, le même développement régulier, parallélique. Mais là s'arrête la ressemblance, car le style de Macaulay ne se forme pas autour d'un mot, il s'amplifie vers le paragraphe. Et puis, à force de répandre à flots la clarté, Macaulay ne laisse rien à faire à l'esprit du lecteur ; on le lui a reproché. Rien ne répugnait tant à Lamb ; il le dit quelque part (1) : Je hais ces auteurs qui vous guident par la main, vous crèvent les yeux d'un excès de clarté et semblent en somme vous traiter en petits garçons, vous prendre pour des sots. Si lui, il manie et remanie son idée, s'il la présente sous toutes ses faces, c'est qu'il traite de matières ténues et fuyantes, évanescentes, c'est qu'il s'efforce autour de distinctions subtiles, de nuances de

---

né sous la constellation de... — Enfin, la vigoureuse dextérité de l'artiste dans le maniement de la langue, dont il a pénétré à fond le génie, paraît dans ces expressions prégnantes, comme disent les Anglais : *I awoke into sleep (Witches)*. — *I stammered out a bow (The Superannuated Man)*. — *Love winged my cousin in (Mackery End)* et cette expression hardie, appliquée à cette chimère de l'Océan qu'est le moderne bateau à vapeur : *chimneying and furnacing the deep*. A côté de cette constatation pâlit celle de mots créés comme *societarian (Decay of Beggars)* ou *citizenry* (ibid.), ou de mots formés en plaisantant comme *bi-geny* (*Rejoicings)*, *re-script (Oxford)*, *hind-shifters (Distant Correspondents)*, *re-presentment (Dream Children)*.

(1) *Letter to Wordsworth*. About 1803. *(Thanks for your letter and present.)*

sentiment. Mais il sait, avec Boileau, qu'il y a des obscurités élégantes. Il sait que c'est un art de ménager certaines obscurités pour ainsi dire nécessaires : « elles font imaginer à l'esprit ce qu'il ne serait pas possible à la clarté de lui faire voir. » Il sait enfin, pour avoir lui-même joui de ce plaisir, que « le mot, comme dit Joubert, appartient au lecteur qui l'a cherché comme à l'auteur qui l'a placé. »

Aussi ce style exige-t-il presque une initiation. Ce n'est pas à dire, comme le prétend De Quincey, qu'il ne soit pas à la portée du grand nombre. Les multiples éditions des Essais d'Élia détruisent son objection. Leur légère obscurité même entre pour une part dans leur succès. C'est peut-être la séduction qui a agi sur nous, lecteur étranger, qui paraîtrons bien osé de prétendre goûter pleinement et surtout au titre de la langue un auteur que ses qualités particulières de langue semblent réserver à l'appréciation privilégiée de ses concitoyens. Joubert, ici encore, viendra nous justifier. « Il serait singulier, dit-il, que le style ne fût beau que lorsqu'il a quelque obscurité, c'est-à-dire quelques nuages : et peut-être cela est vrai quand cette obscurité lui vient de son excellence même, du choix des mots qui ne sont pas communs, du choix des mots qui ne sont pas vulgaires. Il est certain que le beau a toujours à la fois quelque beauté visible et quelque beauté cachée. Il est certain encore qu'il n'a jamais autant de charmes pour nous que lorsque nous le lisons attentivement dans une langue que nous n'entendons qu'à demi ». Lamb a eu le grand art de faire de son style une langue que même ses compatriotes n'entendent qu'à demi. Il aime flotter entre deux interprétations. C'est le triomphe de son badinage. Pour cela il lui fallait une certaine imprécision. Il y a excellé (1). Dans son badinage culinaire si heureux, il

---

(1) Dans *Oxford during the Vacation*, il dit : *I proceed Master of Arts. Proceed* est le terme propre, technique. Le sens apparent est donc : je passe maître ès art. Mais le contexte favorise l'interprétation : je m'avance (à l'imitation de l'*incedo regina* de Virgile) et comme dans son treizième sonnet il avait dit : *I walked gowned ;* comme encore dans la phrase précédente, il dit : *I strut a gentleman commoner.*

Il y a dans la comparaison entre la moderne horloge et l'antique cadran solaire, outre l'extrême bonheur de l'expression et la poésie de la conception, une certaine imprécision qui est délicieuse. Dans cette phrase intraduisible pour toutes ces raisons : *What a dead thing is a clock with its* déclare, du moins, dans cette jolie lettre à Chambers sur la dorade, que ces sujets sont naturellement obscurs. Bien entendu, c'est lui qui se plaît à les obscurcir. Il n'a pas le vocabulaire du praticien, cela va sans dire. Il n'en a nullement besoin. Son plaisir est de traiter ces sujets dans un tout autre vocabulaire. Si, pour exprimer son enthousiasme plaisamment exagéré, il a des épithètes hautement laudatives, telles que savoureux, ambrosiaque, transcendant, fameux, ravissant (1), elles ne sont nullement caractéristiques ni particulières. Les épithètes péjoratives sont de la même nature (2). On a vu que, quand il parle du cochon de lait, le sens flotte constamment de telle sorte qu'on ne sait si l'auteur traite d'une viande ou d'une créature morale. « Avec quelle égalité il tourne au bout de sa ficelle. » Le mot égalité s'applique-t-il à la révolution régulière de la pièce de rôti ou à l'humeur inaltérable de la gentille créature ? « Le voici maintenant cuit à point. Que voilà bien l'extrême sensibilité de cet âge tendre ! il a pleuré ses jolis yeux — radieuses gelées — étoiles filantes ! » Les deux interprétations se confondent de nouveau. « Sa mémoire est odoriférante », comme celle des saints ! « Il a une digne sépulture dans l'estomac reconnaissant du gourmet judicieux et, pour une pareille tombe, il serait content de mourir (3). » Sont-ce des qualités comestibles ou morales dont on nous entretient ? Qu'on se rappelle encore que la résistance offerte à la dent par le délicat « tégument » rissolé est qualifiée par une épithète qui s'appliquerait à la résistance d'une femme : elle est presque pudique et en même

---

ponderous embowelments of lead and brass, its pert or solemn dulness of communication, compared with the simple, altar-like structure, and heart-language of the old dial, le sens de *dulness of communication* ne peut se comprendre bien que par son opposition avec *heart-language* et ce dernier mot, comme beaucoup de mots composés, a lui-même du vague. Nous arrivons à préciser quand nous réfléchissons que le langage silencieux du cadran solaire s'adresse au cœur sans passer par l'oreille, tandis que les communications que nous fait l'horloge vont à l'oreille sans rien dire au cœur. Peut-être le sens est-il plus apparent pour les lecteurs doués d'une compréhension plus vive que la nôtre. Nous avouons qu'il nous a fallu réfléchir. Ce n'est pas peine perdue.

(1) et *palatable !*

(2) *crude, raw, unseasoned*, etc.

(3) Notez ici que les idées s'appellent mutuellement, sinon les mots. Est-ce l'idée de sépulture qui a éveillé l'odeur de sainteté ou vice-versa ?

temps fragile (1). Un passage parallèle appuiera cette remarque. C'est dans des termes identiques que Lamb exprime la résistance que présente à la dent « opposée » la chair de la morue : « cette fermeté virile combinée avec une sorte d'abandon féminin (2) ». Lamb n'a pas plus besoin ici du vocabulaire technique de l'art culinaire que le vocabulaire pittoresque ne lui est nécessaire pour décrire un édifice ou une tasse à thé. Un relevé de ses épithètes montrerait qu'elles appartiennent presque toutes à la langue de la critique ou du sentiment.

Avec ses épithètes abstraites, ses substantifs abstraits en grand nombre, on ne songe pas à lui reprocher d'être abstrait. C'est que pour le fond il sait toujours se tenir près du concret. Il regarde autour de lui et note les objets, tout insignifiants en apparence, qui l'entourent. Il ne peint pas l'homme en général, mais ses collègues, ses parents, ses amis. De plus, les mots abstraits, employés avec le souvenir de leur premier sens physique, donnent à sa langue quelque chose de concret. Enfin son style, éminemment figuré, est, pour user des épithètes qu'il applique à celui de Sir Philip Sydney « plein, solide, circonstancié ». « Nous porterions un mépris comme bracelet » dit-il quelque part (3), et c'est un exemple entre mille. Par là il rompt avec le XVIIIe siècle, dont le souci avait été d'ordonner, de systématiser et de nommer, dont les méthodes favorites avaient été l'analyse et la généralisation. Il a des façons vives, précises, frappantes, de s'exprimer, que Johnson pouvait avoir dans la conversation, mais qu'il se gardait bien, dans sa recherche d'une noblesse de convention, d'employer dans ses écrits. Veut-il faire toucher du doigt l'inconséquence, au milieu de la croyance générale au pouvoir surnaturel des sorcières, des autorités du temps, il met sa pensée dans cette forme vigoureuse, parce que concrète : « Aucun juge de paix, dans sa simplicité, ne semble avoir hésité à lancer contre elles un mandat d'arrêt et aucun garde niais à le leur présenter — comme s'ils mettaient Satan en état d'arrestation : « Sa pensée forte et originale lui suggère une expression plus frappante encore quand il admire les sorcières de Shakespeare : « Celui-là serait un courageux sheriff, avec toutes les forces du comté sur les talons, qui mettrait la main au collet des Sœurs Fatidiques. Elles ressortissent à une autre juridiction. » Cette faculté de concrétiser tient de la faculté poétique.

---

(1) *Coy, brittle.*

(2) *Letter to C. Chambers.* Sept. 1, 1817. Le mot anglais s'adapte mieux aux deux sens : *coming-in-pieces.*

(3) *Popular Fallacies.* XVI.

Poétique est souvent l'épithète chez lui. Mais n'est-il pas poète? Qui, si ce n'est un poète, aurait pu écrire ce passage si délicatement ingénieux sur les cadrans solaires, et qui s'harmonise si bien avec la citation d'Andrew Marvell, le poète des jardins ; ou le frais début de l'éloge des ramoneurs ; ou l'ange-enfant ?

C'est un poète qui, renonçant à l'attitude de logicien, de dialecticien, qu'il prend dans le badinage, prouve par des images, des comparaisons, plutôt que par des raisonnements. Jamais il n'a d'épithète banale, ou, s'il emploie l'épithète traditionnelle, consacrée, c'est par moquerie. Il a même pour ainsi dire renouvelé l'épithète. Elle est chez lui ce qu'elle devrait toujours être, un abrégé de phrase. Aussi a-t-il souvent recours aux épithètes composées (1).

L'humoriste tire de l'épithète des effets très comiques. Il s'émerveille de l'affectation du ministre unitarien qu'on voyait, entre dix et onze heures du matin, lire un volume de théologie sur une promenade fréquentée. « J'admirais comme il allait s'effaçant, évitant les contacts séculiers. Une rencontre illettrée (2) avec un crochet de commissionnaire ou un panier à pain aurait vite mis en fuite toute la théologie que je possède... (1) »

---

(1) Voici quelques épithètes. Dans *Mackery End*, il écrit : *Those slender ties (of cousinship) that prove slight as gossamer in the rending atmosphere of a metropolis*... C'est hardi. Cela résume tout un raisonnement. Séparez le groupe *the rending atmosphere* du contexte, il devient inintelligible. De même dans *My first play*, *Sheridan's easy autograph* est hardi et piquant, suggérant que Sheridan donnait plus facilement sa signature que de l'argent. En voici d'autres typiques : *A gait... path-keeping (Benchers)*. Les eaux de la Tamise « *yet scarcely trade-polluted* » (ibid). — *Well-ingredienced soups (Chimney-Sweepers)*. — *The odious cry, quick-reaching from street to street* (ibid). — *Hope-stirring tread (Beggars)*. — *So goodly-propertied and meritorious-equal damsels (All Fools' Day)* sans doute emprunté à quelque vieil auteur. — *Pomp-famed Hare-Court (Benchers)*. — *Un-Europe-tainted (Distant Correspondents)*. — *Cold scrag-of-mutton sophism (Popular Fallacies. VI)*. — *The all-sweeping besom of societarian reformation... is uplift with many-handed sway... (Beggars)*. — *Fishy consummation (Distant Correspondents)* et *feathered metamorphosis* sont des formes poétiques très hardies. *Brick and mortar knaves (Blakesmoor)*, *tarpaulin ruffians (Distant Correspondents)*, sont des épithètes très expressives.

(2) Ambigu. *Illiterate encounter*, par opposition à *witty, learned encounter*, assauts d'esprit, de savoir.

Qualificatifs et substantifs suffiraient à la rigueur à la phrase de Lamb. Il peut presque se passer du verbe. Des passages entiers n'en ont pas. Seulement dans le récit, l'anecdote vive, il demandera au verbe son mouvement en avant. De là une grande solidité et cohésion, et une brièveté expressive (2). Il est volontiers épigrammatique. On peut détacher de son texte des pensées gravées en style lapidaire (3). Il y a de ses phrases qui sont passées dans l'usage des écrivains (4).

Nouveauté, variété et souplesse, avec une grande individualité, sont les caractères principaux du style de Lamb. Chose étrange, cette individualité très réelle, expression d'un tempérament original, s'est formée en partie par assimilation. On ne peut séparer l'individualité d'Élia de l'expression, du mode de pensée élisabéthains, qu'elle a dans ses plus curieuses manifestations. On a noté, au cours de la biographie, quel tour de main Lamb avait au pastiche. Il ne s'agit plus guère de cela, mais de constater que, selon l'inspiration du moment, selon le sujet qu'il traitera, il aura la manière, le vocabulaire, de tel ou tel auteur du grand siècle.

Dans l'humeur réfléchie, nous avons un écho de Sir Thomas Browne, avec sa langue composite, hyperlatine, ses accents solennels, non sans un accompagnement en sourdine d'humour discret, ses allitérations, son rythme nombreux (5). A moins que, plus artificiellement, Lamb ne lui emprunte sa diction magnifique pour ménager un effet de grandiloquence comique.

---

(1) Comment rendre la netteté et l'ambiguité voulue de ceci : *Thy wife too, that part-French, better-part English woman?* Cela veut-il dire : plus anglaise que française ? Ce n'était pas la peine alors de s'exprimer ainsi. La finesse est d'insinuer que l'élément anglais est en elle ce qui vaut le mieux. *(Two Races of Men)*.

(2) *Seldom readers are slow readers (On Books)*. — *Fast feeders (Popular Fallacies.* XIV). — *A frequent playgoer (On the Tragedies of Shakespeare)*.

(3) *Credulity is the man's weakness, but the child's strength.* — *Not childhood alone but the young man till thirty never feels practically that he is mortal.* — *Competence to age is supplementary youth*, etc.

(4) Par ex : *There is more in these matters than philosophy can inculcate.*

(5) La musique de ces mots est du Browne : *Dolefully trailing a length of reluctant gratefulness, with ropy weeds pendent from locks of watchet hue. (Amicus Redivivus)*. De lui aussi cette ingénieuse façon de rafraichir une allusion usée : « *The grim feature (Death), by modern science so often dispossessed of his prey, must have learned by this time to pity Tantalus* » (ibid.). Si l'on oubliait où l'on a rencontré cette expression, *illaqueation or pendulous suffocation*, on pourrait, non sans apparence de raison, la cher-

Quand il s'abandonne à sa fantaisie humoristique, qu'il décrive le cauchemar où le plonge l'audition d'un oratorio ou d'une suite de musique concertante, ou qu'il fasse le panégyrique de l'emprunteur ou des mendiants, il tombe tout naturellement dans le style de Burton. De Burton il a le mouvement vif, par petites phrases qui se suivent toutes dans le même sens, appuyant toutes sur un fait énoncé qu'elles précisent de plus en plus, entraînées par une chaleur d'enthousiasme. Un développement de Burton montrera quelle ressemblance existe entre eux dans cette veine. « Considérez, dit-il, combien libre, combien heureux, combien tranquille, combien divin à côté (de l'homme marié) est le célibataire, comme celui-là (Plaut. Miles Glor. 3. 1) l'a dit dans sa comédie..., et ce pour quoi tous mes voisins m'admirent et m'applaudissent : je n'ai jamais eu de femme ; considérez en quel contentement, tranquillité, décence, abondance, agrément et gaieté il vit ! Il n'a à s'occuper que de lui, nul à qui plaire, aucune responsabilité, nul pour lui faire la loi, nullement astreint à la résidence, pas de cure à desservir, peut aller et venir n'importe où, vivre où il veut, son propre maître et faire ce qu'il lui plaît. Considérez l'excellence des vierges, *Virgo Cœlum meruit* (Hier.), le mariage remplit la terre, mais la virginité le Paradis : Elie, Elisée, Jean-Baptiste étaient célibataires ; la virginité est un joyau précieux, une noble couronne, une fleur jamais flétrie : car pourquoi Daphné fut-elle changée en un laurier vert sinon pour montrer que la virginité est immortelle ? (ici une citation), la virginité est une belle peinture, comme Bonaventure l'appelle, etc. » Cette abondance d'arguments, cette verve, ces allusions, ces citations, n'est-ce pas la manière de Lamb dans maint passage ? Chez Burton, évidemment, il a su en prendre et en laisser. Il n'a nullement procédé comme Sterne, qui, fréquemment, l'a pillé, lui prenant des passages entiers avec les citations latines et la référence entre parenthèses. Lamb avait plus de goût et surtout il cherchait des effets moins gros. Il a su emprunter à chacun ce qu'il avait de bon, laissant là le choquant ou le maladroit. Il a pris à Burton ce style souple, varié, presque essoufflé

cher dans l'*Hydriotaphia* où elle serait supposée faire pendant à cette autre, *a too-wilful application of the plant cannabis outwardly*.

parfois — toujours court, si différent de la lourde construction latine de beaucoup de ses contemporains.

Dans la veine spirituelle, Lamb rappelle Fuller. Il trouve lui-même des mots comme cette définition du nègre par Fuller : l'image de Dieu taillée dans l'ébène. Il s'inspire de lui. Fuller dit d'un personnage de petite taille : « Son âme n'avait qu'un petit diocèse à visiter, et partant n'en pouvait que mieux s'occuper de l'informer (1) efficacement ». Lamb parle quelque part (2) de « s'écarter du diocèse de la conscience stricte ». Ces deux mots spirituels de Fuller, l'un sur les simples d'esprit, populairement appelés des innocents : « Leur tête parfois si petite qu'il n'y a pas de place pour l'esprit ; parfois si longue qu'il n'y a pas d'esprit pour tant de place », l'autre sur un théologien : « Il avait une tête d'une grande capacité avec assez de coins et de recoins et assez spacieux pour loger tous les tours et détours de la controverse », ont dû suggérer cette déclaration de Lamb (3) : « Ma tête n'a pas beaucoup de cases, ni spacieuses ; et j'ai dû l'emplir des curiosités de cabinet qu'elle peut contenir sans migraine. » Si Lamb raconte que, dans son enfance, enflammé d'un saint zèle par la lecture des traits héroïques des premiers confesseurs de la foi, il approchait sa main des flammes du bûcher... sur l'image de son livre, Fuller, enfermant dans une phrase éloquente tout un raisonnement dirigé contre ceux qui s'indignent des faiblesses accidentelles des chrétiens, avait dit : « ...comme si le feu de Smithfield n'eût été autre chose que celui qui est représenté dans le Livre des Martyrs ! »

Traite-t-il des mœurs, comme dans *Galanterie moderne* et *Plaintes d'un célibataire sur la conduite des gens mariés*, la manière d'Addison s'impose à lui. Alors il devient, si l'on peut dire, plus didactique. Le moraliste apparaît. Sa langue devient plus sobre, elle est moins imagée. Les pointes disparaissent. Aucune trace d'archaïsme. Élia ne se trahit que par, çà et là, une épithète caractéristique (4), une idée que nous reconnaissons comme lambesque (1), ou une espièglerie qu'Addison, dans sa grande tenue et dans son goût plus classique, ne se serait pas permise (2).

---

(1) Dans le sens où Rousseau dit : « Quand même une âme humaine informerait cette huître ».

(2) *On the Artificial Comedy of the Last Century.*

(3) *The Old and the New Schoolmaster.*

(4) *Invidious* par exemple.

D'autres fois sa langue aura la concision épigrammatique, l'éclat un peu sec de Bacon, par exemple, dans ses *Pensées détachées sur les livres et sur la lecture*, dans certains passages du moins.

Aussi peut-il arriver que certain lecteur, averti de ce que le style de Lamb a de recherche archaïque, de ce qu'il charrie d'allusions, de citations, de réminiscences, tombe, en ouvrant le livre pour la première fois, sur un passage d'allure parfaitement moderne, directe, modèle de prose sobre et idiomatique, et croie qu'on l'a trompé. Si ce lecteur pourtant, au lieu d'être novice, connaissait un peu son auteur, il aurait tôt fait de retrouver çà et là des traits d'originalité, quelque chose de jamais vu ailleurs qui fait qu'un morceau de Lamb, fût-il le moins caractéristique, ne saurait par erreur être attribué à Hazlitt, à Leigh Hunt, malgré une certaine ressemblance dans les goûts comme dans les procédés.

Prenez Hazlitt. Comme Lamb c'est un égotiste : il est presque constamment autobiographique. Comme lui il se penche volontiers sur le passé qui éveille en lui des regrets. Comme lui, il accumule les phrases courtes, pleines de substance, fortement pensées et vibrantes d'un sentiment éprouvé, colorées par le riche reflet que jettent les réminiscences des grands écrivains dans la familiarité desquels Hazlitt a vécu. Comme Lamb, il a de fréquentes citations qui illuminent ses pages. Mais regardez seulement ses citations. Elle ne se fondent pas dans son texte de manière à former un tout harmonieux. C'est qu'il va les chercher dans sa mémoire. Ce ne sont pas comme chez Lamb parties intégrantes de son esprit.

Lamb cite non pour le simple plaisir de répéter par la bouche d'un autre ce que lui-même a déjà bien dit, ni pour s'appuyer d'une autorité ; il cite en humoriste. Véritable parodie, la citation prend un sens insoupçonné jusqu'alors.

> Avant que le péché pût le ternir ou le chagrin le flétrir,
> La mort vint dans sa sollicitude opportune,

---

(1) *Vicarious gluttony.*

(2) Comme cette exclamation : « Des enfants, la belle affaire ! comme si les rues n'en regorgeaient pas ! »

s'applique au cochon de lait ! Il adapte la description qu'a faite Milton (1) du Limbe des fous pour en faire le Limbe des Comédiens (2).

Il est rare qu'il ne transforme, condense, combine, adapte, recréant pour ainsi dire au lieu de se borner à reproduire. Ce sont des demi-souvenirs, de vagues réminiscences, qui flottent dans son esprit. Il ne sait peut-être pas où il a vu cela, ou, s'il le sait, il ne se soucie pas d'aller vérifier. A force d'avoir séjourné en lui, c'est devenu du Lamb. La preuve c'est qu'il donnera comme vers une citation modifiée de la prose de Walton (3) ; ou une impression d'une idée de Wordsworth est restée en lui : c'est la note du coucou, fantôme de voix (4). Or Wordsworth dit seulement :

> Coucou ! t'appellerai-je oiseau,
> Ou n'es-tu qu'une voix errante ? (5)

A moins qu'il ne soit intervenu ici encore un autre souvenir de Wordsworth, de son *phantom of delight* (6). Dans le roi Jean Shakespeare donne comme exemple d'excès ridicule :

> Dorer l'or fin, peindre le lis,
> Jeter un parfum sur la violette... (7)

Vouloir attendrir la chair du cochon de lait, déclare Lamb, ne prenant que l'essence de la pensée, c'est « raffiner une violette ». George Dyer, à l'arrivée inattendue de son ami Lamb dans la bibliothèque où il s'absorbait, « tressaille comme une créature coupable surprise ». Shakespeare (8) et Wordsworth (9) sont ici combinés. Cette phrase de Lamb : « La prose a ses cadences » (10).

---

(1) *Paradise Lost.* III, 445.

(2) *To the Shade of Elliston.*

(3) *My first Play* : « *Was nourish'd, I could not tell how.* » Walton avait dit (Ch. IV) « *Grass-hoppers, and some fish, have no mouths, but are nourished... man knows not how* ».

(4) *The note of the cuckoo, a phantom of a voice (My first Play). A slender image of a voice* dans *Captain Jackson.*

(5) Wordsworth. *To the Cuckoo.*

(6) Wordsworth. *She was a phantom of delight.*

(7) *King John.* IV. II, II.

(8) *Hamlet.* I, I, 148.

(9) *Intimations of Immortality.*

(10) *Popular Fallacies.* XV.

est adaptée de l'expression de Milton, « la paix a ses victoires » (1). De la « mort poudreuse » de Shakespeare (2), il fait, avec un gain, nous semble-t-il, les « morts poudreux ». La jolie expression (intraduisible), qui montre George Dyer *co-sphered with Plato*, lui est suggérée par ce trait du *Penseroso* où Milton parle de *unsphere the spirit of Plato*. Mais ce ne sont plus là des imitations.

Il lui arrive de prendre un malin plaisir à dépister le lecteur. Où donc avons-nous déjà lu ceci, qui nous frappe comme une vieille connaissance ?

> — *' T was said*
> *He ate strange flesh* (3).

Les souvenirs de l'auteur semblent bien précis : il se rappelle la coupe du vers. Or, voici l'original :

> *It is reported thou didst eat strange flesh* (4).

Cela ressemble beaucoup à une mystification. Et ce vers :

> *To feed our mind with idle portraiture*,

dont l'origine est indiquée par une allusion à Enée et à Didon, à quelle traduction versifiée est-il emprunté ? Dryden dit :

> ... *With an empty picture fed his mind.*

Ce vers est donc de Lamb ? Tout comme cet autre où, plaisamment, il se cite lui-même :

> *Through the green plains of pleasant Hertfordshire* (5),

ou celui-ci :

> *A remnant most forlorn of what he was* (6),

---

(1) *Sonnet to Cromwell.*

(2) *Macbeth.* V. v, 23.

(3) *Christ's Hospital.*

(4) Shakespeare. *Antony & Cleopatra.* I, IV, 6.

(5) Dans *My Relations.* Le sonnet dont la citation est tirée n'a pas été publié.

(6) *Old Benchers.* Citation tirée de : *Written on the Day of my Aunt's Funeral.*

ou lorsqu'il appelle l'enfant « un jouet pour une heure » (1), le Lamb d'Élia mettant entre guillemets cette citation du Lamb de la *Poésie pour les Enfants*. Enfin, au dernier degré de l'échelle, la prétendue citation, avec toute l'apparence de l'antiquité la plus authentique. C'est, dans l'essai *Old Benchers*, ce vers renfermant une antithèse puérile, bien digne d'un vieil auteur :

Of building strong, albeit of paper hight,

appliqué au *Paper Building*, un des édifices du Temple. Qui, au vu de ce dernier trait, ne se rendrait compte de la tendance ordinaire des citations de Lamb ? Elles sont un des éléments les plus charmants de son badinage.

Essayons de voir comment il les emploie. Cette apostrophe que le mélancolique Jacques de *Comme il vous plaira* lance aux égoïstes compagnons du cerf mourant, Lamb la jette à la « bourgeoisie grasse » en lui montrant le mendiant : « Regardez ce pauvre banqueroutier accablé (2) ». Il y a dans cette application un délicieux mélange de convenance et d'incongruité. Mais reportez-vous au passage de Shakespeare. Le personnage qui raconte le trait de Jacques parle en humoriste. Il fait moraliser son philosophe non sans une pointe de ridicule. Ce ridicule Lamb l'a senti et il ne fait que l'accentuer un peu.

Il nous montre un petit ramoneur qui laisse voir ses dents blanches. « C'est, dit-il, comme lorsqu'un nuage de *sable* tourne vers la nuit sa doublure d'argent » (3). On est surpris de voir apporter cette perle miltonnienne en ce lieu où rien ne la faisait attendre. Mais en même temps on reconnaît, charmé, combien, au milieu d'associations si différentes de celles qu'elle comporte pour le lecteur du *Comus*, elle est singulièrement à sa place. Ce sont là de ces effets étrangement heureux dont seul un Lamb est capable.

Il est curieux de constater cette propriété parfaite dans la citation alors même (ce qui semble contradictoire) que Lamb l'applique à un objet indigne et produit ainsi un effet de parodie. La même particularité persiste quand il joue sur les mots et détourne la citation de son sens. Chose plus curieuse encore, malgré son apparente irrévérence, il nous fait aimer et admirer l'auteur qu'il cite. Ces traits heureux ont excité et excitent encore son enthousiasme ! Il se communique à nous comme par un courant sympathique. Ces expressions de ressouvenir, ces citations, si l'on peut les appeler ainsi, prennent, serties dans son texte, une valeur nouvelle.

---

(1) *The Old and the New Schoolmaster.*

(2) *As you like it*, II, 1, 55.

(3) Milton. *Comus.*

Et non seulement il nous fait découvrir dans ce qu'il cite des mérites que nous n'y avions peut-être pas soupçonnés, comme le long extrait d'Andrew Marvell que sa présentation nous fait voir si joli, mais, par la parfaite harmonie avec laquelle il l'encadre dans son texte, il le fait sien. On ne peut concevoir le début si ingénieusement poétique de l'essai *Les vieux Benchers* sans la jolie pièce de vers qui en complète le gracieux ensemble.

On lui a reproché certaines prétendues profanations des textes sacrés. C'est être bien susceptible. Comme il ne prend de libertés qu'avec ce qu'il aime, ce serait une preuve que la Bible lui était chère. De même ses espiègleries vis à vis d'auteurs qu'il aimait, nous le savons, Milton, Wordsworth, par exemple, semblent dire: voilà une belle chose ; ne peut-on, sans l'avilir, se permettre avec elle certaines familiarités ? Une âme aimante et délicate sait jusqu'où elle peut aller sans dommage. Ou plutôt, son but n'étant pas de railler, elle n'a pas à se modérer. Elle joue avec ce qu'elle aime. Quel est le passage d'un auteur ou de la Bible que Lamb nous a gâté ?

Ses réminiscences nous remettent en mémoire ce mot de Doudan : « Le littérateur proprement dit est un être singulier : il ne regarde pas exactement les choses avec ses propres yeux ; il n'a plus ses impressions à lui ; on ne saurait retrouver l'imagination qui était la sienne ». C'est le cas pour Lamb. Comment, par exemple, a-t-il vu le cochon de lait « avec l'extrême sensibilité de cet âge tendre, pleurer ses jolis yeux — radieuses gelées — étoiles filantes » ? Dans une pièce de Ben Jonson (1), une cabaretière s'informant de la manière dont se comportent deux cochons de lait qu'elle a mis à la broche, obtient, sur leur degré de cuisson, ce renseignement précis quoique badin dans la forme : « Très tristes, madame, l'un d'eux a pleuré un œil ». D'autre part Donne, dans une de ses églogues, fait allusion à la croyance ancienne que là où tombait une étoile filante on trouvait une gelée (1). Et voilà dans sa complexité riche, la genèse du détail d'un rien charmant. Ce sont là de ces heureuses curiosités de la littérature dont les cases de son cerveau se sont garnies.

---

(1) *Bartholomew Fair.* II, 1.
Ursula. — How do the pigs, Mooncalf?
Mooncalf. — Very passionate, mistress, one of 'em has wept out an eye.

Dans son style très allusif, presque inévitablement certaines allusions devaient se reproduire. Le retour des mêmes idées appelle leur retour. Une nuance évoque l'ingénieuse expression héraldique de Shakespeare dans Hamlet (2) « *with a difference* (3) ». Si Field, l'insouciant régent de Christ's Hospital, tenait sa férule « comme un danseur » (4), ce n'est pas ainsi que Mrs. Battle tenait sa bonne épée (ses cartes) (5). L'abstinence se présente à son esprit sous l'aspect de « Daniel mangeant ses légumes » (6). Rappelant le journaliste Daniel Stuart qui, quoique habitant en face de l'exposition de tableaux de Somerset House, n'avait jamais, de son propre mouvement, traversé la rue pour y entrer, Lamb fait, jouant sur les mots, cette sortie plaisante : « Nous regrettons parfois de n'avoir pas observé la même abstinence que Daniel (7) ». Un lieu de délices est toujours « une petite Goscen (8) ». Une menace est « un lion au chemin (9) ». Un plaisir qui, par sa persistance, se change en peine, rappelle « ce livre décevant de Patmos (10) ». Un grand ennui provoque cette exclamation : « Oh ! qui me délivrera de ce corps de mort ! (1) » Ce sont les dangers d'une manière très accusée. Les tics sont proches.

---

(1) Donne. *Eglogues*.

As he that sees a star fall runs apace,
And finds a jelly in the place.

(2) *Hamlet*. IV, v, 183.

(3) *Mackery End. Sanity of true Genius. John Woodvil* et ailleurs.

(4) *Antony & Cleopatra* III, 11, 36.

(5) *Letter to Southey*. July 28, 1798... *She of Neufchatel (Joan of Arc) in the print, holds her sword « like a dancer ».*

(6) Milton. *Paradise Regained*. II, 278, d'après Daniel. 1, 12. Le passage est cité deux fois, dans *Imperfect Sympathies* et dans *Grace before Meat*.

(7) *Newspapers thirty-five years ago*.

(8) Gen. XLVI. 27. *Christ's Hospital..., The Old Benchers, On the Artificial Comedy*.

(9) Proverbes XXVI, 13. *South Sea House, The Old & the New Schoolmaster, Poor Relations*.

(10) Révélations. X, 10. *A Chapter on Ears. Popular Fallacies*, XVI.

Lamb, pour finir aussitôt avec les quelques reproches qu'on peut lui faire, a aussi presque abusé de l'apostrophe. Son lyrisme l'y menait. D'autres figures de rhétorique sont d'une fréquence qui feraient croire à un procédé mécanique. Telles le parallélisme antithétique et l'accumulation des clauses illustratives. Cela menace de marquer son style et de l'exposer à l'accusation de maniérisme. On commence à lire certains essais et il semble qu'on puisse prévoir la marche et la tournure du développement subséquent. A vrai dire cela n'est pas pour nous déplaire. Nous aimons à reconnaître la main de Lamb même dans l'aspect tout extérieur de ses produits. Leur détail intime d'ailleurs est toujours inattendu.

Lui reproche-t-on de la recherche et d'être inconséquent avec lui-même qui recommande à Coleridge le naturel, c'est-à-dire « l'expression juste, l'expression simple, l'expression la plus convenable au sujet mis en question, à la pensée qu'on a, au sentiment dont on est animé, à ce qui précède, à ce qui suit, à la place qui attend le mot »(2) ? Mais, s'il ne nous donnait « que la moitié de ce qu'il a pensé, le luxe exquis de son intelligence » (3), s'il nous apportait « moins la ressemblance que l'essence de ses pensées, leur suc, leur extrait, leur vertu » (4), l'expression naturelle pour lui « n'était pas la plus usitée, mais celle qui était conforme à l'essence » (5). Son naturel à lui n'était pas le naturel vulgaire, mais le naturel exquis. On peut s'assurer d'ailleurs que son style ne s'est pas superposé à la pensée comme un vêtement se superpose au corps ; qu'il « n'a pas pour objet d'orner de parer ou de diamanter son discours » (6). On ne saurait paraphraser Lamb. Il s'y perdrait toujours quelque chose et ce quelque chose serait l'essentiel.

Il est parfois précieux, dira-t-on encore. Mais « l'esprit est souvent précieux. Il ne l'est pas toujours, mais il est rare qu'il n'y tende point. A un homme d'esprit il ne faut point reprocher de tomber quelquefois dans la préciosité, mais rendre grâce de ce qu'il reste souvent en deçà » (1). Et s'il a parfois « une étrangeté d'élégance voisine de l'affectation » ce défaut tient à des qualités et n'en est même que l'exagération. C'est, « pour ainsi dire, une indisposition légère d'homme sain et robuste : il n'y perdra pas un seul jour de vie » (2).

---

(1) Romains. VII, 24. *Letter to Barton*. Jan. 9, 1824. *On some of the Old Actors*, *Confessions of a Drunkard*.

(2) Joubert.

(3) Philarète Chasles.

(4) Joubert.

(5) Joubert.

(6) Brunetière. *Revue des Deux-Mondes*. 1900.

Mais encore faut-il s'entendre. Cette « étrangeté d'élégance voisine de l'affectation » qui serait un défaut dans le ton sérieux, est un agrément de plus dans le badinage. Alors, il est permis d'enrichir la simplicité (3). Un usage modéré de l'archaïsme donne à la plaisanterie un faux air de naïveté qui en rehausse le piquant. Le parler un peu sentencieux des vieux auteurs présente une incongruité admirable quand il exprime des idées un peu absurdes. Leurs vocables latins d'une noblesse un peu ridicule par la désaccoutumance s'assemblent en phrases sonores et pompeuses à plaisir (4). La grandiloquence avec laquelle Élia vante les mérites du cochon de lait rôti est dans l'emploi de ce vocabulaire, sinon archaïque, du moins latin (5). C'est le ton qui convient à cette érudite et grave dissertation où, selon la pratique formelle de la scolastique, l'auteur fait de son sujet un historique qui remonte aux premiers jours du monde. Lorsque Elliston, cet acteur toujours en scène, toujours grand, déclare avec un noble dédain, que, dans un dîner, il ne compte pour rien le plat de poisson, les commentaires qu'appelle cette superbe sentence se coulent harmonieusement dans le moule approprié d'une phraséologie pesante et ambitieuse (6). La contemplation d'une antique tapisserie replace

---

(1) Nisard.

(2) Sainte-Beuve.

(3) Joubert.

(4) C'est surtout parmi ceux-ci que Lamb a puisé. En voici quelques-uns : *agnize, arride, reluct, indivertible, sciential, recognitory, additaments, kindly engendure, defiliation, reduce*, dans le sens de : *bring back, cognition, expletory, disordered* (Shakespeare). *replication, invitement, esurient, relumine*, etc.

(5) *Pig ..is no less provocative of the appetite than he is satisfactory to the criticalness of the censorious palate (Roast Pig).*

(6) *It was as if he had decreed the annihilation of all the savoury esculents, which the pleasant and nutritious-food-giving Ocean pours forth upon poor humans from her watery bosom. (Ellistoniana.)*

Élia dans les temps où elle fut exécutée et son impression se traduit dans leur langue, aussi bizarrement ingénieuse que l'œuvre de l'archaïque artisan (1).

Toutes les ressources naturelles (ou, quand elles sont illogiquement employées, artificielles) du langage le plus prosaïque comme de la plus haute poésie, périphrases, métaphores, comparaisons, allusions, si vous les appliquez à faux, vous êtes ridicule et insupportable, si vous en faites un usage approprié et cependant non sans quelque inattendu, si vous en faites même un abus ingénieux et badin, vous pouvez être très nouveau et très agréable. Lamb y réussit excellemment. L'allusion, dont les hommes de la Renaissance étaient si prodigues, poussés par le désir d'étaler leur érudition, il l'emploie un peu dans le même goût, quoique dans un dessein différent, et nous avons constaté l'effet de prolongement étrange ou poétique de la pensée qu'il sait en tirer. Il a des comparaisons loin-cherchées, semble-t-il, et qui seraient bizarres et d'un goût douteux dans un contexte plus grave. Bridget, accueillie par ses parents de Mackery End, « sa mémoire s'échauffe et restitue mille souvenirs à demi oblitérés,... de vieilles images effacées de noms et de circonstances plus d'à moitié oubliés lui revenant en foule, comme des mots écrits au citron paraissent lors de leur exposition à une chaleur amie » (2). Élia ne peut donner à son ouvrage « les façons fines, les vrais tournages et limages » que la nuit, à la chandelle. « La douce lumière intérieure qui les révèle, comme la flamme du foyer domestique, s'éteint dans l'éclat du soleil. » (3). Les jeunes ramoneurs « ressemblent à l'alouette matinale, en leurs montées aériennes bien souvent devançant l'aurore ». Il se sent porté vers « ces taches sombres — pauvres pâtés d'encre — innocentes noirceurs. » Il vénère « ces jeunes Africains de notre cru, — ces quasi-lutins ecclésiastiques, qui promènent l'habit sans s'en faire accroire, et, du haut de leur petite chaire (le faîte de la cheminée), dans l'air piquant d'un matin de décembre, prêchent une

(1) *All Ovid on the walls, in colours vivider than his descriptions : Actæon in mid-sprout, with the unappeasable prudery of Diana ; and the still more provoking, and almost culinary coolness of Dan Phœbus, eel-fashion, deliberately divesting of Marsyas.*

(2) *Mackery End.*

(3) *Popular Fallacies.* XV.

leçon de patience à l'humanité. » Tout cela déploie une ingéniosité comme de vers latins, mais d'une qualité extrêmement délicate. Si l'on flairait la moindre prétention, cela serait du dernier déplaisant, malgré son habileté. Mais la simplicité d'un cœur bon et pitoyable se fait jour parmi l'apparente recherche.

L'examen des métaphores nous fera peut-être plus que tout toucher cette précision antique et mordante qui, selon Philarète Chasles, constitue ce que les Anglais appellent *quaintness* et qu'ils trouvent dans Charles Lamb. On peut s'en former une idée par la lecture d'une pièce du poête qui, avec Herbert, a le plus de cette particularité, c'est-à-dire Donne. Dans ce petit poème (1), l'idée de l'amant d'acheter la bien-aimée de toutes les ressources de son trésor, idée précisée par tous les mots techniques du langage des affaires, n'est-ce pas la poursuite de la métaphore poussée jusqu'en ses derniers retranchements (2)? Lamb, sans aller si loin, use fréquemment de la métaphore continuée. Les hommes de sa tournure d'esprit, dira-t-il, « attendent rarement d'avoir mûri une proposition, mais l'apportent au marché en épi vert » (1). L'Ecossais « arrête une métaphore comme un suspect en territoire ennemi ». Lamb apostrophe l'ombre d'Elliston : « Cette fabrique humaine, tant que tu fis tes brèves bouffonneries parmi nous, n'était en vérité rien moins qu'une prison pour toi, comme le vain platoniste rêve que ce corps n'est guère plus qu'une maison de détention, un infâme violon, dont les cinq sens sont les fers. Tu étais trop sage pour être pressé de secouer ces chaînes, et tu reçus notification d'avoir à vider les lieux, je le crains bien, avant d'être bien prêt à abandonner ce logis charnel. C'était ta Maison de Plaisance, ton Palais des Aimables Devis (2), ton Louvre, ton White Hall. De quel nouvel appartement es-tu locataire aujourd'hui ? Quand peut-on espérer ton aérienne pendaison de crémaillière ? (3) » Cela touche par un bout à l'allégorie. C'est une note d'art ancien dans une production d'ailleurs bien moderne par une légèreté de touche et une souplesse toutes nouvelles. Mais, parce qu'aucune analyse (selon nos forces du moins), ne saurait donner une idée satisfaisante de cette manière où une grâce un peu démodée, habilement rafraîchie, s'unit, harmonieuse et charmante, à une habileté de main et a un tact subtil tout modernes, il nous faudra citer un passage caractéristique et nous remettre à cette citation du soin de donner une impression d'ensemble. Ce sera le morceau sur les cadrans solaires.

---

(1) Donne. *All or None*.

(2) *To ride a metaphor ta death*, dit plaisamment Lamb. *Popular Fallacies*. XI.

Voici d'ailleurs les deux premières strophes du poème de Donne :

If yet I have not all thy love,
Dear, I shall never have it all,
I cannot breathe one other sigh, to move;
Nor can intreat one other tear to fall;
And all my *Treasure* which should *purchase* thee,
Sighs, tears and oaths, and letters I have *spent;*
Yet no more can be *due* to me,
Than at the *bargain made* was *meant*:
If then thy *gift* of love was *partial*,
That some for me, some should to others *fall*,
Dear, I shall never have it all.

Or, if then thou giv'st me all,
All was but all, which thou hadst then;
But if in thy heart since there be, or shall
New love created be by other men,
Which have their *stocks entire*, and can in tears,
In sighs, in oaths, in letters *outbid* me,
This new love may beget new fears,
For this love was not *vow'd* by thee.
And yet it was, thy *gift* being *general;*
The *ground*, thy heart, is mine, *whatever shall*
Grow there, dear, I should have it all.

> « Quel air antique avaient les cadrans solaires, aujourd'hui presque effacés, avec leurs inscriptions morales, et qui semblaient les coévaux du temps qu'ils mesuraient, et recevoir immédiatement du ciel leurs révélations de sa fuite, tenant commerce avec la source de lumière ! Comme la ligne d'ombre y glissait imperceptiblement, épiée par l'œil de

---

(1) *Imperfect Sympathies*.

(2) *The Paradise of Dainty Devices, a Miscellany*. 1576.

(3) *To the Shade of Elliston*. Dans *The Convalescent* : « *In this flat swamp of convalescence, left by the ebb of sickness, yet far enough from the terra firma of established health..* » et dans *The Superannuated Man* : « *It seemed to me that I had more time on my hands than I could ever manage. From a poor man, poor in Time, I was suddenly lifted up into a vast revenue; I could see no end of my possessions : I wanted some steward, or judicious bailiff, to manage my estates in Time for me* ». Encore dans *Thoughts on Books*, tout le passage sur l'habillement des livres.

l'enfance, curieuse de découvrir son mouvement, jamais surpris, subtil comme un nuage évanescent ou comme les premières entreprises du sommeil (1) !

> Ah ! pourtant la beauté, comme au cadran le style
> S'éloigne de ses traits d'une invisible marche (2)

« Quelle inerte chose qu'une horloge avec ses pesantes entrailles de plomb et de cuivre, son impertinente ou solennelle froideur de parole, à côté de la structure simple (vraie structure d'autel), de l'antique cadran solaire et de son langage cordial. Il était comme le « dieu des jardins » propre aux jardins chrétiens. Pourquoi s'est-il presque partout évanoui ? Que son usage pratique soit remplacé par des inventions plus savantes, ses usages moraux, sa beauté, auraient pu plaider son maintien. Il parlait de labeurs modérés, de plaisirs non prolongés après le soleil couché, de tempérance, de levers et de couchers tôt-aheurés. C'était le cadran primitif, l'*horloge au soleil* du monde naissant. Il ne se peut qu'Adam ne l'ait connu au Paradis. C'était la mesure appropriée sur quoi se réglassent les plantes et les fleurs parfumées pour croître, les oiseaux pour distribuer leurs gazouillis argentins, les troupeaux pour paître et rentrer au bercail. Le berger, « d'un art ingénieux, le sculptait au soleil » (3), et, devenant philosophe par cette occupation même, le garnissait de devises plus touchantes que des pierres tombales. Ce fut une idée bien jolie de ce jardinier, célébré par Marvell, qui, au temps des jardins artificiels, fit un cadran d'herbes et de fleurs. Il me faut reprendre ses vers d'un peu plus haut, car il sont pleins, comme l'était toute sa poésie sérieuse, d'une délicatesse ingénieuse. Ils ne viendront pas mal à propos, je l'espère, dans une causerie de fontaines et de cadrans solaires. Il parle d'aimables scènes de jardin :

> Quelle existence merveilleuse !
> Autour de moi la pomme mûre
> Tombe ; sur mes lèvres la vigne
> Exprime son suc nectarin.
> Le brugnon et la pêche exquise
> Viennent au devant de mes mains.
> Butant sur les melons, dans l'herbe

---

(1) Spenser. *Fairie Queen*. I, IV, 44.

(2) Shakespeare. *Sonnets*. CIV. Ces vers ingénieux se recommandaient à Lamb par un jeu de mots (intraduisible) *Steal from his figure*, c'est-à-dire le chiffre de l'heure et en même temps sa figure, son corps.

(3) Shakespeare. 3 Henri VI. II, v, 24.

To carve out dials quaintly.

combiné avec Wordsworth, *Excursion*. IV :

The Shepherd-lad that in the sunshine carves
On the green turf a dial.

Je chois, pris au piège des fleurs.
Mais l'esprit fuit un plaisir moindre
Et rentre en son propre bonheur, —
L'esprit, cet océan où tout
Rencontre aussitôt son pendant.
Mais il crée, lui, des mers et des mondes.
Bien autres et bien supérieurs.
Adieu tout ce qui fut créé :
Rien n'est, qu'une verte pensée
Flottant dans l'ombre verte. Ici
Près de la glissante fontaine,
Au pied moussu de ce pommier,
Dépouillant la loque charnelle,
Mon âme vole dans les branches ;
Comme l'oiseau, s'y perche et chante,
Lisse ses ailes argentées,
Les agite et, avant l'essai
D'un plus long vol, fait chatoyer
Sur son plumage la lumière irisée.
Avec quel art le jardinier habile
D'herbes, de fleurs, traça ce frais cadran
Où, de là haut, le soleil adouci,
Suit un zodiaque parfumé. Sur lui
L'abeille industrieuse règle son temps
Ainsi que nous faisons. Ces douces heures,
Ces heures salutaires, qui pourrait les compter
Qu'herbes et fleurs? »

La délicatesse ingénieuse que Lamb reconnaît à Marvell est sienne au même titre. Les deux morceaux ne semblent-ils pas du même auteur ? Et la lecture de cette citation, lecture faite de préférence dans l'original presque intraduisible, renseigne plus que tout effort de description. Car ce style, à la formation duquel toute la littérature anglaise antérieure a contribué et qui ne rappelle celui d'aucun auteur, malgré, çà et là, quelque chose comme un pastiche de Sir T. Browne, de Fuller, de Burton, de Bacon ou d'Addison, c'est la personnalité même de l'auteur. Et l'on n'a rien dit quand on a constaté qu'il abonde en tours hardis et ingénieux, qui surprennent et qui renouvellent le plaisir ; en épithètes rares ou poétiques, véritables résumés de phrases, condensant la pensée comme chez les maîtres du langage ; en substantifs, qui font le même office que ces épithètes, tenant lieu de clauses entières, sujet, relatif, verbe : substantifs et adjectifs allégeant et consolidant la phrase, la faisant sinon rapide et pleine de mouvement, du moins frappante et comme nettoyée; en mots créés par un écrivain pénétré du génie de la langue, parce qu'il est remonté à la période où elle était écrite dans toute sa verdeur, et qui use de toutes les libertés dont usaient Shakespeare et ses contemporains, formant des dérivés, employant l'adverbe comme adjectif, d'un substantif faisant un verbe, assemblant des mots composés, toutes particularités qu'Abbott a relevées chez les écrivains du XVII^e^ siècle; en mots rafraîchis, ravivés, rendus à leur sens physique, si inattendu, oublié qu'il était, que la révélation équivaut à une création nouvelle; en périphrases heureuses, ingénieusement plaisantes; en réminiscences des grands écrivains de génie, Shakespeare et Milton par exemple, s'harmonisant merveilleusement avec leur nouveau milieu; en allusions qui enrichissent la pensée et la prolongent, sans l'égarer, vers l'objet suggéré; en antithèses à la fois spirituelles et vraies; en ambiguités qui n'ont pas que le mérite de l'esprit, mais qui ont une logique et parfois une signification profonde, etc... Dites encore que sa langue est une fine essence, qu'elle est d'un homme de goût et original qui a beaucoup lu, du meilleur et aussi du pire, avec une appréciation curieuse et vive de la forme, de l'expression plutôt, en tant qu'elle rend l'idée avec relief ou un nuancement délicat et subtil, qui a lentement et comme inconsciemment obtenu en lui-même un extrait de tous ces parfums qu'il a butinés. Ajoutez que cette langue est d'une richesse surprenante, qu'il n'est pas de phrase, pour ainsi dire, dans ces essais, qui n'ait son originalité d'allure, qui ne contienne quelque nouveauté, qui ne découvre une intention plaisante, spirituelle, poétique, un trait qu'on ne pourrait, sans perte, supprimer; qu'elle invite l'examen minutieux et le récompense toujours; qu'il n'est pas, comme Lamb l'a dit des tableaux d'Hogarth, un pouce carré de ces petites toiles, les Essais, qui soit une quantité négligeable (1). Cependant vous n'avez pas réussi à fixer le charme qui se dégage de la lecture du moindre essai d'Élia. Décrivez par le menu un beau visage — peignez le même, si vous êtes peintre, ce qui déjà est bien différent, — vous ne faites qu'une approche bien lointaine vers la réalité vivante.

---

(1) Il n'y aurait guère que ce point de contact entre le peintre humoristique et son humoristique admirateur. L'art de Lamb est plus riche et plus composite. Hogarth n'a ni ligne ni couleur. Lamb dispose d'une palette, sinon éclatante et très variée, du moins riche en nuances, en demi-teintes, en tons évanescents. Sa touche est spirituelle. Celle d'Hogarth est plutôt gauche et rude. Même leur humour est d'essence toute différente.

Ces petites œuvres étaient léchées. Lamb produisait péniblement (1). Parmi ce qui avait déjà mûri dans son esprit il choisissait encore. Des lettres à divers correspondants reproduisent les mêmes idées dans les mêmes termes. Il les reprendra, et, après un nouveau ciselage, elles entreront dans un essai (2). Parfois, pourtant, l'idée atteint du premier coup la forme définitive. Sa façon de corriger est bien celle de l'artiste : c'est la suppression (3). Certains éditeurs ont cru devoir restituer les passages retranchés : c'est une trahison. Les sentiments, il n'y touche pas ; ils sont définitifs, parce que sincères. Le moule même où se coulent ces sentiments semble aussi le plus souvent trouvé d'abord. Les corrections ne portent guère que sur les mots individuels. Nous avons deux rédactions de l'essai *Un lit de mort*, ou plutôt la lettre écrite à un ami, H. C. Robinson, et l'essai qu'il en tire moyennant quelques retouches. Leur comparaison montrerait quel soin méticuleux, quelle critique fine il apporte à ce travail (4).

(1) Ecrire était pour lui une tâche d'une difficulté presque insurmontable (Patmore). — Les plus enjoués des essais de C. Lamb étaient le résultat d'un travail cérébral intense ; il mettait quelquefois une semaine à élaborer une seule lettre plaisante à un ami. (W. Mathews.)

(2) Etudier les lettres et l'essai sur sa retraite. Remarquer cependant le peu d'altérations qu'exige une simple lettre à un ami pour devenir œuvre littéraire.

(3) Il supprime dans la *Préface des Derniers Essais* un début et une conclusion. Dans l'essai *On Books*, plusieurs passages disparaissent, entre autres un, trop personnel, et qui n'était vraiment pas de très bon goût.

(4) En marge nous pourrons examiner ses corrections. Une négligence lui a échappé : *lying dying*. Elle est réparée. Une expression sujette à interprétation désobligeante : à cette heure j'espère que tout doit être fini (c'est-à-dire que le vieillard est mort), remplacée par : tout doit être fini. Un mot n'est pas dans le ton, il n'est pas assez naturel, assez simple dans cette note sincèrement émue : *waxing* devient *getting*. *Outlive* est changé en *outlast :* il importe d'insister plutôt sur l'idée de durée, parce que c'est l'idée de perte qu'il s'agit de mettre en relief. De même, plus loin, *died* deviendra *lost*. Des mots inutiles à la clarté de l'expression sont supprimés. *Ever since* devient simplement *since;* dans *the child he first knewme*, *first*, superflu, est biffé. Quelques constructions sont légèrement retouchées. *One song he had* devient *he had one song*, plus naturel, plus logique dans le développement. Un gain sérieux est la substitution de

Tout en corrigeant, il sait ne pas effacer les traits de force de l'inspiration. Malgré les retouches l'œuvre garde une fraîcheur, une désinvolture, étonnantes. Elle ne trahit aucun effort. Il a surtout, ce mystificateur, ce menteur plaisant, la superstition de la sincérité. Il avait découvert la supériorité de l'accent naïf sur tous les artifices du styliste. On se rappelle qu'après avoir cité un passage émouvant d'un de ses vieux dramaturges, il s'était écrié : « Je ne le lis jamais que les oreilles ne me tintent ». Il sentait que c'était un commentaire éloquent dans son absence d'artifice. On a dit de lui qu'il a fait en prose ce que Keats fit en vers, de l'art pour l'art. Rien n'est plus exagéré. Cela suppose une sorte d'insincérité : les mots, qui ne sont que le véhicule de la pensée, devenant plus importants que la pensée elle-même. Si, par exemple, sa diction est souvent poétique, c'est qu'il avait des parties de poète (1). Nous avons remarqué que, de même que Bacon, il prouve par des images. Il arrive même que, dans le feu de l'inspiration, sa phrase se colore, se rythme et tombe, comme d'elle-même, dans l'allitération (2). Mais, à côté des passages fantaisistes ou poétiques, il faut rappeler ceux où la langue est presque exclusivement, pour lui appliquer les épithètes dont il caractérise une plaisanterie, « bonne, fraîche et sentant le terroir (3) ».

---

puzzle out à *make out;* cela marque mieux la difficulté du déchiffrement du vieux texte. Il disait d'abord : *I cry while I enumerate these trifles*. Il change *enumerate* en *indite* qui forme antithèse avec *trifles*. *His poor good girls*, un peu vite dit, se relève en *his poor girls, compact of solid goodness*, qui insiste davantage sur la qualité et dans une forme plus imagée, plus expressive. Plusieurs expressions sont ainsi remplacées par d'autres plus raffinées : *doubtful Latin* devient *equivocal Latin*, *diverting* devient *pleasant*. Ces épithètes sont plus lambesques. *Threats of an invasion* devient *a threatened invasion*, plus resserré, d'un style plus curieux. Nous ne parlons pas des altérations introduites dans le but d'effacer les allusions indiscrètes. Dans *la veille de l'an* il avait d'abord écrit : *bells, the music most bordering upon heaven*. Il remplace ensuite *most* par *nighest* qui est un gain considérable et qui donne une expression bien caractéristique de sa manière heureuse.

(1) *His feeble shout of discovered daylight* (*Chimney Sweepers*) *The brandished weapon of his victorious art*... pour *brandished victoriously* (ibid.).

(2) Il décrit l'Ariane du Titien. *Precipitous with his reeling satyr rout about him repeopling and re-illumining suddenly the waste places, drunk with a new fury beyond the grape, Bacchus, born in fire, fire-like flings himself at the Cretan (Barrenness of the Imaginative Faculty)*.

(3) *Popular Fallacies*, III.

De même on parle de style épigrammatique et l'on se rappelle des passages de causerie abandonnée où l'auteur raconte ses souvenirs, s'arrête en cours de route aux détails du chemin, fait une nouvelle pause, puis repart encore avec la désinvolture de la conversation familière (1). C'est le bavardage à la Cowley ou à la Sir William Temple, que Lamb admire dans l'un de ses essais et dont il retrouve si bien le secret. Et, lorsqu'on mentionne ce style bavard, il vous revient à l'esprit un de ces morceaux d'un ciselé curieux dont nous avons rencontré tant d'exemples. Et l'on admire cette surprenante souplesse et, au milieu des tons variés, la persistance de cette personnalité si caractéristique, si originale, jamais méconnaissable, qu'il n'est nulle part permis d'ignorer !

C'est là, en dernière analyse, que réside son charme. Toutes les qualités qu'on vient d'énumérer en sont des éléments, certes, mais non les principaux. Nous connaissons beaucoup d'écrivains ingénieux, brillants, débordants de fantaisie, pétillants d'esprit, riches en humour, pour lesquels l'admiration est modérée et ne va pas à un culte, ni n'engendre des dévots, comme c'est le cas pour Lamb. Ce n'est pas le mérite intrinsèque des objets décrits qui éveille notre plaisir. Ce sont des riens, le plus souvent. C'est le caractère de Lamb lui-même qui nous attire, teignant de ses couleurs l'objet mis sous nos yeux et c'est la réflexion de ce caractère dans l'objet qui arrête notre esprit. C'est à la même cause qu'Addison, que Sterne, doivent une partie de leur popularité (2). Car il y a eu des écrivains d'une philosophie plus profonde dans la critique, qui ont traité des sujets plus intéressants et dans une diction plus colorée. Lamb, comme Sterne, nous intéresse à ses moindres mouvements. Il y a chez lui ce qu'il aimait lui-même trouver dans Sir W. Temple. Il se plaisait à voir « l'homme d'Etat retiré percer dans ses essais (3) ». Heureux, il l'écoute dire la taille de ses orangers, le goût de ses pêches et de ses raisins « que des Français déclaraient égaler ceux de France ». Il est toujours agréable de sentir l'homme sous l'écrivain.

---

(1) *On some of the Old Actors*. Le passage commençant par : Je suis brouillé avec les dates ; les parenthèses s'ouvrent dans les parenthèses et la phrase reprend comme elle peut.

(2) Disraeli *(Lit. Miscel.)*.

(3) *The genteel Style of Writing*.

CHAPITRE VII

LE CRITIQUE

On peut dire que Lamb est né critique. Tout jeune encore et inconnu, il se faisait écouter de ses amis, les poètes Coleridge, Southey, Wordsworth. Par lui Coleridge se voyait reprocher son enflure (1), Southey était encouragé à exploiter la veine où il excellait, la narration simple; Wordsworth était mis en garde contre sa manie moralisante capable de gâter une œuvre d'art.

Il fut avant tout un initiateur, un réveilleur. La publication de ses spécimens dramatiques, si « pleins de critique originale exprimée avec toute la fraîcheur de l'originalité » (2), a rappelé à ses contemporains que Shakespeare, quoique de beaucoup le plus grand des poètes dramatiques du siècle d'Elisabeth, n'avait pas été seul, mais qu'il était entouré d'une pléiade de génies riches et variés. Parmi eux, un particulièrement avait, par sa puissance à exciter l'horreur, par sa maîtrise de la douleur affolante et surnaturelle, exercé sur le fond mélancolique de sa nature une fascination irrésistible. On ne peut lire Webster sans se rappeler Charles Lamb. Et les rêveries bizarres et solennelles de Sir Thomas Browne, c'est par lui, elles aussi, qu'elles ont été signalées à notre admiration souriante.

Sans doute, ce retour au XVIe et au XVIIe siècle était dans l'air. Sans doute il se serait fait sans lui. Il n'en reste pas moins qu'il l'a hâté, qu'il l'a éclairé. Nul plus que lui n'éprouvait pour leurs œuvres cette appréciation sincère et enthousiaste qui est contagion.

---

(1) Elle lui arrache des protestations caractéristiques. *I allow no hot beds in the gardens of Parnassus. (Letter to Coleridge.* Nov. 8. 1796). — *I hate made dishes at the Muses' banquet. (Letter to Coleridge.* Feb. 13, 1797).

(2) Coleridge.

Il avait tout pour réussir dans son entreprise. N'offrait-il pas en lui comme un extrait délicat de toutes ces essences qu'il recommandait? Il adopte le moyen le plus simple, le plus direct et le plus efficace. Au lieu de disserter sur les auteurs qu'il veut faire connaître, il met sous les yeux du public des traits de leur beauté. Le mérite qui l'a arrêté devant le passage, il le dit, il le crie avec émotion. Comme c'est l'homme lui-même qui parle à son âme, il découvre d'emblée la caractéristique individuelle d'un génie, ce qui fait qu'il est lui, ce qui le différencie de ses congénères. C'est là le trait marquant de sa critique. Le signaler c'est faire d'elle le plus grand éloge, si le génie est précisément la manifestation d'une individualité exceptionnelle.

Aucun appareil. Il ne fait pas profession de critique. Il est un curieux de lettres qui dit sa jouissance. Il ne prétend pas faire une analyse méthodique et systématique d'un tempérament d'artiste. Dans la chaleur de son admiration du point spécial qui l'a séduit, il a la parole précise, imagée, éloquente. Sa démonstration est une avance continuelle, comme l'a très bien remarqué Coleridge. Une édification se fait devant nous à laquelle contribue chaque phrase nouvelle. Et l'on ne peut mieux s'en convaincre qu'en prenant après lui Hazlitt, dont les critiques, qui ne sont que des imitations des siennes, piétinent sur place, la pensée tournant constamment sur elle-même sans autre gain qu'une répétition brillante. Lamb, que ne tourmente pas le souci d'être complet, ne prononce que les jugements qui s'imposent à lui. Il ne vient pas s'y mêler cette part de critique que l'on s'impose comme une tâche et qui n'a plus la même valeur de spontanéité, le même accent frappant de conviction. Le métier a cette exigence nuisible à la bonté de l'œuvre, sans compter la nécessité de produire pour vivre. La critique de Lamb toute jaillissante du profond de l'homme de goût, critique par occasion, aux jours d'inspiration, n'a pas eu à souffrir de ces influences détériorantes.

Avec son tempérament, il n'était pas question de la critique pseudo-classique, basée sur les règles d'Aristote et qui, d'ailleurs, avait fait son temps. Il ne continuait pas davantage la critique fondée sur l'érudition et sur la logique qui, chez Johnson, malgré toute sa puissance de raisonnement, a été plus fatale aux œuvres d'imagination qu'on ne l'aurait pu supposer. Il jouit d'une œuvre d'art et dit sa jouissance. Lamb, dit Hazlitt « critique sur son palais, comme un gourmet goûte les olives. »

Les jugements si pénétrants que nous avons rencontrés dans ses lettres, il les jetait çà et là en prodigue. Les marges de ses auteurs en recueillaient : c'est là l'origine de son essai sur Wither. Sa conversation, nous dit-on, était pleine d'aperçus lumineux sur les âmes disparues dont il avait lu le reflet dans leurs livres. Nul doute que Hazlitt n'ait ramassé et thésaurisé beaucoup de ces perles que son ami laissait tomber avec une rare insouciance. Il était trop modeste pour s'ériger en critique. On se rappelle le tourment que ce lui était de se mettre à écrire un article sur une œuvre de Wordsworth. S'il a écrit ses rares grands morceaux de critique, ce fut sous le coup d'une provocation. Aussi les conçoit-il comme des plaidoyers. Là encore le plus souvent il s'efface modestement, timidement, derrière son client. Il le laisse le plus possible parler pour lui-même : ainsi pour Sir P. Sydney, dont Hazlitt avait médit. Quand il nous présente Sir W. Temple, l'écrivain honnête homme, il se borne à donner de lui une suite de citations. Il se contente de signaler l'aimable ton de causerie des passages et que, dessous, perce l'homme d'Etat retiré. Il ne triomphe pas au sujet de son auteur. Il le goûte, si l'on peut dire, sur la langue de ses lecteurs.

Mais il est incomplet. Il ne s'attache qu'à découvrir des beautés et passe sous silence les défauts. C'est vrai, il était de ces hommes qui, lorsque leur ami est borgne, ne le regardent que de profil. Et, après tout, n'est-ce pas le plus beau du rôle de la critique que de faire admirer le beau ? Averti, on saura faire les restrictions nécessaires.

Hazlitt lui reproche, avec quelque raison, de se complaire dans la lecture de l'illisible. Rien pour lui n'est trop rebutant. Il y a là comme une gageure. Il est poussé par un certain esprit de contradiction (il ne faudrait pas en exagérer la dose) à aimer ce qui répugne aux autres. Non qu'il y ait là une attitude, une affectation, comme Hazlitt semble parfois l'insinuer dans ses moments d'irritation nerveuse. Il y a chez lui une pointe de sybaritisme. Les vrais romantiques ont tous eu de ces perversités de goût.

Mais, s'il fait ses délices de Drummond of Hawthornden, de la duchesse de Newcastle et consorts, il ne faut pas oublier son culte pour le naïf Bunyan, le candide Walton, et qu'il sut allier une admiration sincère de Pope à une appréciation, très méritoire alors, du génie méconnu de Wordsworth. Cela suffit à établir combien large était son goût.

Enfin il est paradoxal. En apparence seulement, et dans la forme surtout. Il allait volontiers à l'extrême, toujours dans cet esprit d'innocente contradiction. Au fond, si l'on y prend garde, il a toujours raison, guidé qu'il est par une lumineuse intelligence, une appréciation instinctive de la vérité de la vie et de l'art, un goût qui, pour être curieux, ne cesse pas d'être sûr. Il a prétendu pourtant que les pièces de Shakespeare, ce comédien-auteur, sont impropres à la scène ? A vrai dire, il n'aurait pas émis cette opinion sur les pièces d'un Scribe, par exemple, qui n'ont que ce seul mérite. Mais, dans son idée, c'est le plus enthousiaste éloge qu'il puisse faire de chefs-d'œuvre auxquels aucune interprétation humaine ne saurait rendre justice. Interrogeons-nous. Ne nous est-il pas arrivé, en lisant Lear, puisque c'est sur cette pièce surtout que se base son argumentation, de *voir*, des yeux de l'esprit, avec un frisson d'épouvante, la scène d'horreur où le vieux roi subit, chancelant sous les coups, les assauts formidables de la tempête qui balaie la lande désolée et de celle, autrement cruelle, qui déracine sa raison ? Quelle représentation physique égalera jamais la réalisation idéale que notre âme échauffée forge avec les matériaux de la pensée, si supérieurs à tout ce qui tombe sous nos sens imparfaits ? N'arrive-t-il pas qu'un musicien, à la lecture d'une partition, entende en lui un orchestre idéal interpréter l'œuvre avec le maximum d'expression que jamais orchestre humain n'atteindra ? Cela suppose un musicien qui sorte du commun. De même, pour sentir la force dramatique de la scène de Lear, il faut une âme d'artiste qui n'est pas donnée à tous. Et c'est pourquoi il serait malheureux que Lamb fût pris au mot, — bien contre son gré, sans aucun doute. On peut faire remarquer qu'il est ici consistant avec sa condamnation des éditions illustrées. Et l'on peut aussi demander si beaucoup n'ont pas été désappointés en voyant porter à la scène un roman dont ils s'étaient autrement représentés les héros. Tous les imaginatifs se rencontreront ici avec lui. Son seul tort est une pointe d'exagération dans l'expression de sa pensée. Elle y gagne d'être plus frappante. Elle n'y perd rien de sa profonde vérité.

Quand il nous assure que la comédie de Congreve, à force d'immoralité, cesse d'être immorale, il ne dit pas non plus cette énormité qu'il affecte de débiter. Seuls les esprits tout d'une pièce s'y tromperont. On peut admettre, ce semble, que l'art se place dans une atmosphère spéciale telle que les conditions normales de la vie s'effacent, disparaissent, se laissent complètement oublier. Nous sommes dans le domaine de l'irréel, comme dans ce monde d'avant la perspective qu'est une tasse de Chine. Lamb, fin connaisseur en matière de théâtre, a bien vu que là où de telles œuvres péchaient et rendaient sa défense difficile c'était par la part de réalité, de concession aux conditions ordinaires de la vie, qu'elles laissaient inconsciemment s'infiltrer. Ce qui ressort de sa démonstration, c'est que l'art de ses auteurs était limité. Ici encore, comme dans le cas de Lear, il plaide la cause de l'élite. Avait-il, en matière d'art, à tenir compte du public ignorant ? Si, malgré tout, on persiste à trouver qu'il va un peu loin, qu'on pense qu'il réagissait contre l'hypocrite comédie vertueuse et pseudo-réaliste de son temps, plus menteuse et plus malfaisante que la comédie artificielle qu'il lui opposait.

Se trompe-t-il, comme on le lui a reproché, dans la critique d'un passage de Milton ? Milton, dit-il, a manqué à son ordinaire bienséance en faisant tenter le Christ par Satan à l'aide de l'étalage d'un amoncellement de viandes recherchées, alors que les rêves du divin jeûneur, qui ne lui présentaient que les plus simples aliments, auraient dû mieux renseigner le poète. De Quincey dit que Lamb n'a pas remarqué la beauté poétique du contraste produit par l'apparition du festin somptueux dans la solitude du désert : pauvre argumentation de littérateur. Le style seul sauve cette peinture d'une vulgarité théâtrale et toute cette partie du *Paradis Perdu* est faible (1). La critique de Lamb est très juste.

Sa critique d'art, on le comprendra, n'est pas de notre compétence. Elle est éloquente sur Hogarth. Elle est poétique sur le Titien. Il est visible qu'elle ne touche que les qualités suggestives et imaginatives d'un tableau. Elle n'aborde pas les qualités picturales. A-t-il raison de reprocher un manque d'imagination aux artistes ses contemporains ? Pourquoi n'a-t-il pas reconnu un Turner ? Ce sont là questions qui regardent les spécialistes. Il nous frappe seulement que cette critique le passionnait autant que la critique littéraire.

---

(1) C'est l'avis de Stopford Brooke. Voir *Milton (Classical Writers)*. Il ne cite d'ailleurs pas Lamb.

L'œuvre critique de Lamb, avec ses limitations, est admirable. Un trait noté par lui est un trait intime, profond, essentiel. Un de ses jugements condensés est plus révélateur que beaucoup d'analyses logiquement construites et qui semblent ne rien laisser dans l'ombre de la personnalité d'un écrivain de génie. Enfin, alors que beaucoup de critiques nous apportent des appréciations d'œuvres qui nous donnent l'illusion que nous n'avons plus rien à y trouver, des jugements qui nous dispensent de penser, sa critique à lui est un coup de fouet à notre curiosité.

CONCLUSION

On s'étonnera sans doute de ne pas trouver ici un chapitre sur le poète. Mais, outre que les œuvres poétiques de Lamb ont été considérées dans la biographie au fur et à mesure de leur production, elles sont purement accessoires. Elles sont en effet ou les premiers essais timides d'un jeune homme qui, se sentant quelques velléités littéraires, ne voit pas, comme c'est l'ordinaire, d'autre véhicule à ses effusions que la langue des vers, ou les tentatives plus conscientes d'un écrivain naissant, en quête de sa voie, qui, chaud encore de la lecture des poètes du grand siècle, reproduit, avec un rare bonheur, les accents qui l'ont enthousiasmé, ou enfin les jeux occasionnels d'un esprit dont l'occupation est ailleurs : compositions plutôt artificielles qu'elles ne sont les épanchements d'une pensée jaillissant toute rythmée. Non pas que Lamb n'ait quelques parties de poète. Il l'a été en prose. Mais sa prose elle-même témoigne qu'il n'avait pas le don du rythme. S'il n'avait laissé que des vers, il ne serait connu que des curieux. Tout au plus figurerait-il dans les anthologies avec cette saisissante pièce où sonne un étrange accent de détresse, *Les Vieux Visages Familiers*, dont le rythme presque boiteux trahit comme un déséquilibre moral, et dont le cri douloureux :

> Tous, tous ont disparu, les vieux visages familiers,

semble le martellement d'un obsédant regret cruel sur un cerveau ébranlé.

L'œuvre de Lamb, qui tiendrait dans un moyen volume de poche (car Élia c'est tout Lamb), est comme une précieuse quintessence. Elle n'est frivole que d'apparence. Ce badinage est plein de substance. Placez-le à côté de l'œuvre des meilleurs moralistes, il supporte la comparaison. Sa variété piquante y gagne même du relief. Est-il, de plus, meilleure école de contentement et d'amour du prochain ?

La part que ce livre contient de représentation de la vie. si elle est limitée, est vraie. Les personnages de Lamb ont vécu. Ils lui ont livré leur secret. Il a dit sur eux toute la vérité. car son indulgence, si elle lui a dicté des interprétations favorables de leurs mobiles d'action, n'a pu imposer silence à sa sincérité ni la fausser. Son principal personnage, et c'est lui-même, vit devant nous. Ce n'est pas un pâle fantôme, ni un mannequin affublé de telle ou telle qualité, à l'attitude nécessairement figée, c'est une créature de chair et de sang qui a toute la complexité de la vie. Et ce personnage, curieusement individualisé, est singulièrement attachant, plus attachant, à cause de son cas pathétique. qu'un Montaigne.

L'humour de Lamb est unique. Attrayant d'arrivée, il ne se révèle pas tout entier dès la première connaissance et ménage des découvertes à la familiarité. Ces sources de nouvelles jouissances. primes à la fidélité, encouragent et retiennent le lecteur d'Élia. Son plaisir est constamment renouvelé. Sans compter qu'il est toujours entretenu dans l'admiration de sa propre perspicacité.

Pour sa forme, on n'en saurait concevoir d'autre propre à vêtir son humour. Constater cette convenance est le plus grand éloge qu'on en puisse faire. On ne saurait la recommander pour un modèle de prose anglaise. Elle est l'expression parfaite d'une individualité. Donne-t-on Shakespeare comme modèle de forme ? Il faut proposer à l'imitation des tempéraments moins marqués : un Addison, par exemple, ou un Tennyson.

Il vient en bon rang dans le riche cortège des humoristes anglais. Son humour n'est pas une arme ; il ne l'emploie pas non plus à moraliser. Il est le pur humoriste qui a aimé l'humour pour lui-même. S'il est moins créateur, moins grand que Sterne, il a des côtés plus exquis. Parmi les classiques, où il s'est définitivement installé, s'il n'est peut-être qu'une figure de second plan, il a du moins cette bonne fortune, largement compensatrice, qu'il est lu, qu'on ne se contente pas de l'admirer de confiance et de loin. La nature même de son œuvre, qui permet qu'on la prenne et qu'on la laisse à volonté, lui est favorable. Les essais d'Élia sont une joie pour beaucoup, joie toujours renouvelable à l'instant du caprice.

Il ne se peut pas qu'Élia n'ait pas eu d'influence. On rencontre chez Hazlitt des ressemblances avec lui qui seraient difficilement expliquées par des similitudes de goûts. Il serait étonnant de retrouver chez deux hommes si différents par le tempérament tant de points communs : amour du passé et de ses livres, faible pour l'antithèse, le jeu de mots, l'allitération ; à la surface du style, une succession de phrases courtes, brillantes, substantielles, chaudes, colorées ; citations fréquentes (trop fréquentes chez Hazlitt au point de faire ressembler son style à une éblouissante marqueterie), les mêmes parfois chez les deux ; un certain égotisme volontiers autobiographique. Les mêmes idées paraissent. Hazlitt(1) écrit : « Il n'est pas d'antiquité dans l'acception commune que nous donnons à ce mot. Tout ce qui est ou a été, dans le moment qu'il se déroule est nécessairement moderne. » Cette platitude remet en mémoire un ingénieux passage d'*Oxford pendant les vacances*. C'est ainsi qu'on imite un humoriste quand on n'a pas d'humour. Et l'on comprend pourquoi l'influence directe, immédiate, de Lamb est nécessairement limitée. L'humour ne se transmet pas. Son lyrisme a dû encourager Dickens et peut-être Thackeray. Mais Dickens, lui, est lyrique avec excès. Cela demandait, pour être agréable, la retenue, la discrétion, la modération de Lamb.

On retrouve dans Dickens des échos précis d'Élia. Lorsque, dans David Copperfield, il qualifie l'école du Dr. Strong d'édifice « grave... à l'air savant (2) », il applique aux choses inertes ces épithètes morales que nous avons vu Lamb leur attribuer. Quand David Copperfield, évoquant ses souvenirs, voit « se dresser l'ombre d'un jeune boucher comme l'apparition d'une tête armée dans Macbeth » (3), il semble bien que ce soit là un souvenir du passage d'Élia où un jeune ramoneur sortant d'une cheminée avec son balai rappelle « la vieille indication scénique de Macbeth, où l'apparition d'un enfant couronné, un arbre à la main, se dresse. » Mais, après tout, ce ne seraient là que de pures imitations prouvant que Dickens possédait son Lamb. Elle avait longuement conversé avec lui, sa grande admiratrice George Eliot, et son esprit et son humour n'ont pu que s'affiner en cette féconde compagnie. Ainsi des nombreux essayistes et chroniqueurs spirituels qu'a vus naître le XIX^e siècle. Quelle école pour eux de discrétion, de sobriété, de netteté, de plénitude !

---

(1) Hazlitt. *Plain Speaker*. — *On Antiquity*.
(2) *David Copperfield*. Vol. I, ch. 16.
(3) Ibid. Vol. I, ch. 18.

Élia vivra, car il n'a pas sacrifié à l'actualité et n'a pas de ces parties caduques comme ces systèmes philosophiques qui font vieillir les meilleures œuvres. Comme les vrais moralistes, il a créé des types toujours actuels. Sa langue elle-même ne vieillira pas plus que celle des Élisabéthains.

BIBLIOGRAPHIE DE CHARLES LAMB

ŒUVRES COMPLÈTES

1818 *The Works of Charles Lamb.* 2 vols. London C. and J. Ollier. 12mo. The first collected edition.

1835 *The Prose Works of Charles Lamb.* London. Moxon. 3 vols. 12mo.

1836 *Prose Works of Charles Lamb.* London. Moxon. 3 vols. 8°.

1838 *The Prose Works of Charles Lamb.* London. Moxon. 3 vols. 12mo.
— The Same 1839.
— » 4 vols. 1840.
— Another edition. 1847.

1838 *The Works of Charles Lamb*, comprising his Letters, Poems, Essays of Elia, etc. With Sketch of his Life by T. N. Talfourd. New-York. Harper and Bros. 2 vols. 12mo.

1840 *The Works of Charles Lamb* (edited by Talfourd). With Sketch of Life, portrait and engraved title. London. Moxon. 8°.
— The Same 1845. 8°.
— The Same 1852. 8°.

1850 *The Prose and Poetical Works of Charles Lamb.* With his Letters and Life by T. N. Talfourd. London. Moxon. 4 vols. 12mo.
— Another edition. London. 1852.
— id. id. 1855.

1855 *Works with a Sketch of his Life and Final Memorials*, by Sir T. N. Talfourd. New-York. Harper and Bros. 2 vols. 12mo.

1856 Another edition. Philadelphia. W. P. Hazard. 4 vols. 8°.

1857 *Works with Life*, by Sir T. N. Talfourd. New-York. 2 vols. 12mo.

1859 *The Works of Charles Lamb.* A new edition. (Portrait by Wageman, engraved title of Christ's Hospital). London. Moxon and C°. 1859. 8°.

1865 *The Works of Charles Lamb.* A new edition in 5 vols. (Portrait by Wageman). Boston. W. Veazie. 12mo. (A large paper edition of ouly 100 copies was issued at the same time).

1865 *The Works of Charles Lamb*, corrected and revised, with Portrait. New-York. Widdleton. 5 vols. 12mo.

1867 *The Works of Charles Lamb*, including his most interesting Letters collected and edited with Memorials, by Sir T. N. Talfourd. A new edition. London. Bell and Daldy. 8°.

1868 *The Complete Correspondence and Works of Charles Lamb*, with an « Essay on the genius of Charles Lamb », by George Augustus Sala (edited by W. C. Hazlitt). London. E. Moxon and C°. 4 vols. 12mo

1870 *The Complete Correspondence and Works of Charles Lamb*, with an Essay on his Life and Genius, by Thomas Parnell, aided by the recollections of the author's adopted daughter (Mrs. Moxon). (Portrait of Charles and Mary, the former seated). London. Edward Moxon. 4 vols. 12mo.

1870 *Works and Letters*, by Talfourd. London. Bell and Daldy. 8°.

1874 *The Complete Works in Prose and Verse of Charles Lamb*. From the original editions, with the cancelled passages restored, and many pieces now first collected. Edited and prefaced by R. H. Shepherd (Portrait). London. Chatto and Windus. 8°.

— The Same. 1875.
— The Same. 1878.

1875 *The Life, Letters and Writings of Charles Lamb*. edited, with notes and illustrations, by Percy Fitzgerald (Portrait by W. Hazlitt). London. Edward Moxon. 6 vols. 8°. (The narrative of Talfourd's two Works condensed into one continuous narrative. Letters separated, 40 new ones.)

— The Same. 1876.
— The Same. 1882-1884.

1876. *Works*. Edited by Ch. Kent (Routledge's Standard Library). London. Crown 8°.

— The Same. London 1889.

1876 *Works poetical and dramatic, Tales*, etc. Rouledge 1876. 8°.

1879 *The Complete Works*, with Sketch of Life, by Talfourd. Personal reminiscences of Ch. Lamb, Coleridge, Southey, Wordsworth and J. Cottle, by an American friend (Enfield edition). Portrait and engravings. Philadelphia. Amies Publ. C°. 8°.

1880 *Works*, etc. New edition (Standard) New-York. 3 vols. 12mo.

1884 *Works*, etc. New-York. 5 vols. 12mo.

1886 *The Life, Letters and Writings of Charles Lamb*. Edited with notes and illustrations by P. Fitzgerald. London. John Slark. 6 vols. 12mo. (An exact reprint of the edition of 1875).

1888 (*Collected edition*. Edited with notes and introduction by Alfred Ainger). Tales from Shakespeare by C. and M. Lamb. 1878. — The Essays of Elia, 1883. — Poems, Plays and Miscellaneous Essays, 1884. — Mrs. Leicester 's School and other Writings in Prose and Verse, 1885. — The Letters of Charles Lamb, newly arranged, with additions, Portrait. 2 vols. 1888. — Charles Lamb, 1888. Biography published in E. M. O. L. in 1878, but slightly enlarged so as to be uniform.

1892, 1897 *Complete Works in Prose and Verse*, including « Poetry for Children » and « Prince Dorus ». New edition. 2 Portraits, Facsimile. London. Chatto. 8°.

1897 *The Life, Letters and Writings of Ch. Lamb.* Edited by P. Fitzgerald. with Portraits. London. Gibbins and C°. 6 vols. 12mo.

1901 *Life and Works*, introduction and notes by Alf. Ainger (The Eversley series). London. Macmillan. 7 vols. 8°.

1903 *The Works of Charles Lamb*, « Thin Paper Classics ». London. Newnes. 1903.

EN COURS DE PUBLICATION :

The Works of Charles and Mary Lamb, edited by E. V. Lucas in 9 vols. London. Methuen and C°.

The Works of Charles Lamb, edited by William Macdonald in 12 vols. London. Dent and C°. (Vol. II, contains a Memoir).

ŒUVRES PUBLIÉES SÉPARÉMENT

Adventures of Ulysses	1808 (first), 1819, 1827, 1839. 1840, 1845, 1848, 1879. 1886, 1890. 1899 (introduction by A Lang), 1900, 1901.
Album Verses	1830.
Blank Verse	1798. By Charles Lamb et C. Lloyd. 12mo.
Beauty & the Beast	1811 (?) (1st edition), 1813, 1825, 1886, 1887 (Introduction by A. Lang.)
Elia	1823 (1st), 1828 (the first American edition), 1828, 1833. 1835, 1838, 1840.
Elia (Last Essays of)	1833, 1835. 1836, 1840. 1843, 1893, 1894, 1897, 1900.
Elia (Essays of)	1845. 1847, 1849, 1852. 1853. 1865, 1867, 1867. 1867, 1872, 1875, 1878, 1879. 1879, 1883, 1883, 1884, 1885, 1885, 1886. 1886, 1887. 1887, 1888, 1889, 1889. 1890, 1890, 1892, 1893, 1893, 1895, 1899, 1901, 1901, 1902.
John Woodvil	1802 (first).
King & Queen of Hearts	1902.
Mrs. Leicester's School	1807 (first). 1809, 1810, 1814, 1825, 1827, 1836, 1844, 1855, 1881, 1884. 1885, 1886. 1899.
Poetry for Children	1809 (first). 1812, 1872, 1877, 1877, 1889, 1898.
Prince Dorus	1811 (?) (first). 1877, 1889, 1890.
Recollections of Christ's Hospital	1835.

Satan in search of a Wife	1831 (first).
Specimens	1808 (first), 1813 (second), 1814, 1835, 1844, 1845, 1847, 1852, 1854, 1854. Including the Extracts from Garrick Plays. 2 vols. Temple Library, 1888. 8°. and 1894.
Rosamund Gray	1798, 1835, 1838, 1841, 1849, 1850, 1902.
Tales from Shakespeare	1807 (2 vols. 12mo. first edition), 1809, 1810, 1813, 1816, 1822, 1831, 1837, 1838, 1839, 1843, 1844, 1846, 1859, 1861, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1873, 1875, 1876, 1877, 1877, 1877, 1877, 1878, 1878, 1878, 1879, 1879, 1879, 1879, 1881, 1881, 1882, 1883, 1883, 1883, 1883, 1885, 1886, 1886, 1887, 1888, 1888, 1889, 1890, 1892, 1893, 1893, 1894, 1894, 1895, 1895, 1899, 1899, 1899, 1901, 1901, 1901, 1901, 1902, 1902, 1903.
Letters	1837, 1848, 1849, 1850, 1854, 1886, 1888, 1904. (with Introd. and Notes, by A. Ainger. 2 vols.)
Poetical Works	1836 (first edition in separate form), 1838, 1839, 1840, 1842, 1849, 1852, 1884.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS, MENTIONNÉS OU CONSULTÉS

Acker (Paul). — *Humour et Humoristes*. Paris, 1899.

Ainger. — *Charles Lamb* (English Men of Letters). London, 1888.

Allibone. — *A Critical Dictionary of English Literature*. London, 1884. 3 vols.

Allsop (Thomas). — *Letters, Conversations, and Recollections of Coleridge*. Third edition. London, 1864.

American Cyclopædia (Appleton's). 1873.

Angellier (Auguste). — *Robert Burns, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1893. 2 vols in-8°.

Bain (A.). — *The Emotions and the Will*. London, 1865. 8°

Bain (A.). — *English Composition and Rhetoric*. Enlarged edition. London, 1893. 2 vols.

Baldensperger (F.). — *La définition de l'humour*. (Annales de l'Est). 1900.

Baldensperger (F.). — *Gotfried Keller, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1899. (II, 4. L'humour.)

Baldensperger (F.). — *Les premières définitions françaises de l'humour.* Revue de philologie française et de littérature, publiée par Léon Clédat. Tome XVII. 1903.

Balmanno (Mary). — *Pen and Pencil.* London, 1830. 4°.

Barton (Bernard). — *Memoirs, Letters and Poems of.* — Edited by Daughter. Philadelphia, 1856. 12mo.

Bates (William). — *The Maclise Portrait Gallery of Illustrious Literary Characters,* with Memoirs, etc. London, 1883. 8°.

Beaumont and Fletcher. — *MS. Notes by Lamb.* London, 1679. Folio. British Museum. C. 45. i. 7.

Beers (H. Henry). — *A History of English Romanticism in the 18th century.* New-York, 1899. 8°.

Bellezza (Paolo). — *Humour.* Milano. 1901. 8°.

Bergson. — *Le Rire. Essai sur la signification du comique.* Paris, 1900. Alcan. in-12. (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

Birrell (Augustine). — *Obiter dicta.* London. 1867.

Blessington (Countess of). — *Literary life and correspondence of.* Edited by R. R. Madden. London, 1855. 3 vols. 8°.

Boucher (Léon). — *William Cowper, sa correspondance et ses poésies.* Paris, 1874.

Bric-à-Brac series. (Edited by R. H. Stoddard). *Personal recollections of Lamb, Hazlitt and others.* London, 1874. 8°.

Browne (Sir Thomas). — *Religio Medici, Urn burial, Christian morals, and other Essays.* Edited with an Introduction by John Addington Symonds (The Scott Library). London, n. d. 16mo.

Bulwer Lytton. — *Prose Works.* 1868. 3 vols. 12mo.

Burton. — *The Anatomy of Melancholy.* London. 1887. 8°.

Calvert (G. H.). — *The Gentleman.* Boston, 1861. 12mo.

Carlyle (Thomas). — *A History of the first forty years of his life,* by J. A. Froude. London 1882. 2 vols. 8°.

Chambers' *Cyclopædia of English Literature.* — Edinburgh, 1882. 2 vols. 8°.

Chambers' *Encyclopædia.* — Edinburgh, 1883. 10 vols.

Chasles (Philarète). — *Le dix-huitième siècle en Angleterre ; hommes d'Etat, orateurs, politiques, excentriques et humoristes.* Paris, 1846. 2 vol. in-18.

Chasles (Philarète). — *Le dernier humoriste anglais; Charles Lamb.* Revue des Deux-Mondes. 15 novembre 1842.

Chapman. — *Homer's Iliad and Odyssey.* Edited with notes by Richard Herne Shepherd. London. 1875. 8°.

Chorley (H. F.). — *The Authors of England.* A series of medallion portraits, etc. London, 1838. 4°.

Clarke (Charles and Mary Cowden). — *Recollections of Writers,* with Letters. New-York, 1878. 12mo.

Clarke (F. L.). *Golden Friendships,* etc. London. 1884. 8°.

Claydon (P. W.). *Rogers and his Contemporaries.* London. 1886. 2 vols. crown 8°.

Coleridge (S. T.). — *Biographia Literaria*. London, 1882. 8°.

— *Table Talk and Omniana*, arranged and edited by T. Ashe. London, Bath, 1888. 8°.

— *Lectures and Notes on Shakespeare and other English Poets*. Now first collected by T. Ashe. London, 1890. 8°.

— *Letters*, edited by E. H. Coleridge. London, 1895. 2 vols. 8°.

— *Life of*, by Gillman. Vol. I. London, 1838.

Coleridge (Sara). — *Memoirs and Letters of*. Edited by her Daughter. London, 1873.

Coleridge (S. T.) and the English Romantic School, by Alois Brandl. (English edition by Lady Eastlake). London, 1887.

— *Life of*, by H. D. Traill. (English Men of Letters). London. 1884. 8°.

— *Life of*, by Hall Caine (Great Writers). London, 1887. 8°.

— *Events of his life*, by J. D. Campbell. Memoir of author by L. Stephen. London, 1894. 8°.

Collins (Stephen). — *Autobiography and Miscellanies*. Philadelphia. 1872. 12mo.

Cornwall (Barry). — *Recollections of Charles Lamb*. Athenæum. Jan. 24, Feb. 7, 1835.

— *Memoir of Charles Lamb*. London, 1866 (*see* Proctor).

Cottle (Jos.). — *Reminiscences of S. T. Coleridge and Robert Southey*. London. 1847. 12mo.

Craddock (Thomas). — *Charles Lamb*. Liverpool, 1867. 12mo.

Craik (G. L.). — *Compendioûs History of English Literature*. New-York, 1875. 12mo.

Cunningham (Allan). — *Biographical and Critical History of the Literature of the last fifty years*. (Waldies Library) Philadelphia. 1833-1849. 12 vols. 16mo.

Daniel (George). — *Love's Last Labour not Lost*. London, 1863. 16mo. *Recollections of Charles Lamb*.

Dépret (Louis). — *Essais choisis de Charles Lamb, traduits de l'anglais, précédés d'une Etude sur l'Humour et d'une Notice littéraire sur Charles Lamb*. Paris, 1880. in-12.

De Quincey. — *Biographical Essays*. 1851. 12mo.

— *Literary Reminiscences*. Boston, 1852. 2 vols. 12mo.

Description of a few books from Charles Lamb's library (a sale catalogue). New-York. 1899. 8°.

Dictionary of National Biography, edited by Sidney Lee. Article on Lamb by Ainger.

Disraeli. — *Curiosities of Literature*. London, 1895. 8°.

— *Miscellanies of Literature*. London, 1895. 8°.

Dobell (Bertram). — *Sidelights on Charles Lamb*. London, 1903. 8°.

Dugas (L.). — *Psychologie du Rire*. Paris. Alcan 1902. in-12.

Elliston (R. W.). — *The Life and Entreprise of*. By George Raymond. London. 1857. 12mo.

Encyclopædia Britannica. Article Lamb, by R. Carruthers.

English Cyclopædia.

English Poets (The). Selections with critical introduction (ed. by I. H. Ward). London, 1889. 4 vols. 12mo. (Charles Lamb. vol. 4.)

Field (Barron). — *Memoir of Charles Lamb.* Annual Biography and Obituary. London, 1836.

Fields (James T). — Yesterdays with Authors. Boston, 1871. 12mo.

Fitzgerald (Percy). — *The Afternoon Lectures on English Literature.* Second series. London, 1863. 8°.

— *The Art of the Stage as set out in Lamb's Dramatic Essays.* London, 1885. 8°.

— *Charles Lamb, his Friends, his Haunts and his Books.* London, 1866. 8°.

— *Little Essays, Sketches and Characters by Charles Lamb. Selected from his Letters.* London, 1884. 12mo

— *Recreations of a London Literary Man.* London, 1882. 2 vols. 12mo.

Forcade (Eugène). — *Charles Lamb, sa vie intime et littéraire.* Revue des Deux-Mondes. 15 janvier 1849.

— *Bric-à-brac littéraire et dilettantisme poétique* (Leigh Hunt) Revue des Deux-Mondes. 1er janvier 1849.

Forster (John). — *Recollections of Charles Lamb.* New Monthly. May 1835.

Fox (Caroline). — *Memoirs of Old Friends,* etc. 1835-1871. Edited by H. N. Pym. London, 1882. 8°.

Francis (John). — *Literary Chronicle of a Half-Century.* London, 1882. 2 vols. 12mo

Fuller (T.). — *Marvellous Wisdom and Quaint Conceits ; « Holy State »* abridged. London, 1893. 16mo.

Gilchrist (Ann). — *Mary Lamb.* (Eminent Women series). London. W. H. Allen. 1883. 8°.

Gilfillan (George). — *A Gallery of Literary Portraits.* Edinburgh, 1845. 3 vols 12mo.

Godwin (William). — His Friends and Acquaintances, by C. Kegan Paul. London, 1876. 2 vols. 8°.

Hall (S. C.). — *Retrospect of a Long Life from 1815 to 1883.* London, 1883. 2 vols. 8°.

Hall (Mr. et Mrs. S. C.). — *Memories of Great Men and Women.* London 1876. 8°.

Haydon (Life of). — Edited by Tom Taylor. London, 1853. 3 vols. 12mo.

Hazlitt (Life of). — By Birrell (E. M. O. L.)

Hazlitt (W). — *Round Table.* London, 1884. 8°.

— *Plain Speaker.* London, 1870. 8°.

— *Sketches and Essays.* London, 1882. 8°.

— *Table Talk.* London, 1882. 8°.

— *Lectures on the Literature of the Age of Elizabeth.* London, 1884. 8°.

— *Spirit of the Age or Contemporary Portraits.* Edited by W. C. Hazlitt. London, 1894. 8°.

Hazlitt (W. C). — *Mary and Charles Lamb, Poems, Letters and Remains.* Now first collected. With reminiscences and notes. Portraits. Fac-similes and illustrations. London, 1874. 4°.

— *Memoirs.* 1867.

— *Literary Remains.* By his Son. London. 1836.

— *Lamb and Hazlitt.* London, 1900. 8°.

— *The Lambs : their Lives, Friends and Correspondence.* London, 1897. 8°.

Heine (Henri). — *De tout un peu.* Paris, 1867, in-12.

— *Pages choisies*, avec introduction, par Ludovic Roustan. Paris, 1900, in-18. (Pages choisies des grands écrivains).

Herford (C. H.). — *The Age of Wordsworth.* London, 1897. 8°.

Hood (Thomas). — *Memorials by his daughter.* London. 1869. 2 vols. 12mo.

Hewitt (William). — *The Northern Heights of London* — London, 1869. 8°.

Hunt (Leigh). — *Lord Byron and some of his Contemporaries*, etc. London, 1828. 4°.

– *Autobiography.* London, 1850. 3 vols. 12mo.

— *Wit and Humour.* Selected from English Poets. London, 1852. 8°.

— *Imagination and Fancy*, from English Poets. London, 1852. 8°.

Hutton (Laurence). — *Literary Landmarks of London.* 1892. 8°.

Imperial Dictionary of Universal Biography. Article on Charles Lamb, by Charles Taylor.

Imitation of Celebrated Authors; or Imaginary Rejected Articles. London, 1844. 12mo. P. 30 contains imitation of Lamb.

Ireland (Alexander) — *List of the Writings of W. Hazlitt and Leigh Hunt.* (A review and extracts of Barry Cornwall's Memorials of Charles Lamb and a chronological list of Works of Charles Lamb). London, 1868. 12mo.

Jerrold (Walter). — *Bons mots of the 19th Century.* London, 1897. 32mo.

Jesse (J. Heneage). — *London, its Celebrities, Characters and Remarkable Places.* London, 1851. 3 vols. 12mo.

Johnson's Universal Cyclopædia. New-York, 1886. 2 vols. 8°. (Charles Lamb by P. C Bliss).

Joubert. — *Pensées.* Paris, 1888. 2 vol. in-12.

Lacombe. — *Du comique et du spirituel.* Revue de métaphysique. 1897.

Lautrec (G. de) — *Définition de l'Humour.* Mercure de France. Mars 1900.

Legouis (Emile). — *La Jeunesse de Wordsworth.* Paris, 1896. in-8°.

Lloyd (Charles). — *Edmund Oliver.* London, 1798.

— *Isabel.* Lóndon, 1820.

— *Nugæ canoræ.* London, 1819.

— *Desultory Thougths in London.* London, 1821.

Lucas (E. V.) — *Bernard Barton and his Friends.* London, 1893. 8°.

— *Charles Lamb and the Lloyds.* London, 1898. 8°.

Martin (B. E.). – *In the Footprints of Charles Lamb.* [illegible], 1891. 8°.

Mason (E. T.). — *Personal Traits of British Autho*[illegible]ork, 1885. 8°.

Mathews (William). — *The great Conversers and other Essays*. Chicago, 1874. 8°.

Mélinand (Camille). — *Pourquoi rit-on?* Revue des Deux-Mondes, février 1895.

Milton. — *Paradise Lost, etc. MS. Notes by Charles Lamb*. London. 1751. 12mo. (British Museum. C. 61. a. 5).

Minto. — *Manual of Prose Literature*.

Moir (D. M.). — *Poetical Literature of the past half Century*.

Moore (Thomas). — *Journal and Correspondence*. Edited by Lord John Russell. London, 1853. 8 vols. 8°.

Morel (Léon). — *James Thomson, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1895. in-8.

Moxon (Edward). — *Charles Lamb*. London Journal, 1836.

Munden (J. S.) — *Memoirs of*. By his Son. London, 1844. 8°.

North (E. D.). — *The Wit and Wisdom of Charles Lamb*. « Knickerbocker nuggets ». New-York and London. 1892. 8°.

Notes and Queries.

Oliphant (Mrs.). — *Literary History of England*. London, 1889. 3 vols. 8°.

Ollier (Edm.). — *Reminiscences*, in the *Essays of Elia* edited by Routledge, 1875.

Pater (W. H.). — *Appreciations*, with an Essay on Style. London, 1889. 8°.

Patmore (P. G.). — *Charles Lamb*. Court Magazine. 1836.

— *My Friends and Acquaintances*. London, 1884. 4 vols. 12mo.

— *Rejected Articles*. London, 1826. 12mo. contains imitation of Lamb.

Paulhan — *La psychologie du calembour*. — Revue des Deux-Mondes. 15 août 1897.

Pen and Ink Sketches of Poets, Preachers and Politicians (By John Dix). London, 1846. 8°. (Lamb and Coleridge).

Penny Cyclopædia (Chas. Knight's). London, 1839. 8°.

Personal Traits of British Authors. Edited by E. T. Mason. New-York, 1885.

Phelps (H. W. L.). — *The Beginning of the English Romantic Movement*. Boston, 1893. 8°.

Philbert (Louis). — *Le Rire*. Essai littéraire, moral et psychologique. Paris. 1883, in-8.

Poole *afterwards* Sandford (Mary E.). — *Thomas Poole and his Friends*. London, 1888. 2 vols. 8°.

Proctor (B. W.). — *Charles Lamb*. A Memoir by Barry Cornwall. London, 1866. 8°.

Redding (C.). — *Past Celebrities whom I have known*. London, 1866. 8°.

Revue Britannique. — Pichot. *Le Secret de Charles Lamb*. 1848. *Barbara S*. 1831. *Prêteurs et Emprunteurs*. 1835. *La Confidente*. 1839.

Ribot. — *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1896. (Bibliothèque de philosophie contemporaine).

Robinson (Henry Crabb). — *Diary, Reminiscences and Correspondence*, Selected and edited by Thomas Sadler. London, 1866. 3 vols. 8°.

Rogers (J.). — *With Elia and his Friends in Books and Dreams*. London, 1903. 8°.

Russell (W. Clark). — *The Book of Authors*. Chandos Library. London, 1869. 8°.

Saint-Albans (Duchess of). — *Memoirs of Miss Millon*, by Mrs. C. Barron-Wilson. London, 1840. 2 vols. 12mo.

Sainte-Beuve. — *Causeries du Lundi*. Paris, 1853.

Saintsbury (George). — *A History of the Literature of the Nineteenth Century (1780-1895)*. London, 1896.

— *Specimens of English Prose Style*, from Malory to Macaulay, selected and annotated, with an introductory Essay. London, 1885. 8°.

Shaw. — *Complete Manual of English Literature*. New-York, 1867. 12mo. London, 1849. 6 vols. 8°.

Southey (Robert) — *Life and Correspondence*. Edited by C. C. Southey. London, 1849. 6 vols. 8°.

Stapfer (Paul). — *Molière et Shakespeare*. Paris, 1887. in-12.

— *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*. Paris, 1889. in-18.

Stephen (Léslie). — *Hours in a Library*. London, 1874-1892 3 vols. 8°.

Sterne (Laurence). — *The complete Works with a life of the Author written by himself*. A new edition, carefully compared with the best Texts and a Memoir by David Herbert, M. A. Edinburgh, 1872. 4°.

Sully (James). — *An Essay on Laughter, its forms, its causes, its development and its value*. London, 1902. 8°.

— *The Human Mind*. A little book of Psychology. London, 1892. 2 vols. 8°.

Swinburne (A. C.) — *William Blake*. A critical essay. London, 1868. 8°.

— *Miscellanies*. London, 1886. 12mo.

Taine. — *Histoire de la Littérature anglaise*. 5 vol. Paris, 1873.

Talfourd. — *Final Memorials of Charles Lamb*. London, 1848.

Thompson (Mrs. K. B.). — *Celebrated Friendships*. London. 1881. 2 vols. 12mo.

Ticknor (George). — *Life, Letters and Journals of*. (Edited by G. S. Hilliard, George Stillman and others). Boston, 1876. 2 vols. 8°.

Timbs (J.). — *Anecdotes, Lives of the Later Wits and Humourists*. London. 1874. 2 vols. 12mo.

Traill (H. D.). — *The Analytical Humorist*. Fortnightly Review. (New series). Vol. lx. p. 141.

Trollope (William). — *A History of the Royal Foundation of Christ's Hospital*, with an account of the plan of education, etc. : and Memoirs of Eminent Blues, etc. London, 1834. 4°.

Tuckerman (H. T.). — *Characteristics of Literature*. First series. Philadelphia. 1849.

— *A Month in England*. London, 1854. 8°.

Universal pronouncing Dictionary of Biography and Mythology. (Edited by Jos. Thomas). Philadelphia, 1889. 4°.

Upcott. — *A Memoir of Charles Lamb*. Gentleman's Magazine, 1838.

Wainwright (Thomas Griffiths.) — *Essays and Criticisms*. Now first collected with some account of the author, by W. C. Hazlitt. London, 1880. 12mo.

Ward (F. H.) — *The English Prose*. Vol. IV. London, 1891. 8°.

Wilson (John). — *Noctes Ambrosianæ* 1865-1866. New-York, 5 vols. 4°.

Willis (N. P.). — *Pencillings by the Way*. New-York, 1853. 12mo.

Wordsworth (William). — *Life of*. by W. Knight. Edinburgh, 1889. 3 vols 8°.

TRADUCTIONS FRANÇAISES D'ŒUVRES DE LAMB

Contes dramatiques de W. Shakespeare ou légendes populaires, racontées par Charles Lamb. Traduction par M. A. Borghers, Introduction par Philarète Chasles. Paris, 1847, in-8°.

Contes shakespeariens, traduits par Raoul Jeudy, Paris, 1884, in-8°.

— Id. traduits par C. Simond. Paris, Poitiers, 1888, in-8°.

Essais choisis de Charles Lamb, traduits par Louis Dépret, précédés d'une Etude sur l'Humour et d'une Notice littéraire sur Charles Lamb. Paris, 1880, in-8°.